Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
L
D
31
NAPOLI

L
Ø
31

LA VIE
DE
SAINT FRANÇOIS
XAVIER
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
APOSTRE
DES INDES ET DU JAPON.

NAPOLI

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AU ROY.

IRE,

CE n'eſt pas l'hiſtoire du Vainqueur des Perſes & des Indiens que je pre-

ſente à VOSTRE MAJESTÉ: *c'eſt quelque choſe, ſi je l'oſe dire, de plus digne d'Elle. C'eſt la vie de l'Apoſtre des Indes & du Japon, qui a étendu le Royaume de* JESUS-CHRIST *au-delà des conqueſtes d'Alexandre, & qui a ſurpaſſé en courage Alexandre meſme.*

Ce ſeul trait du caractere de Saint François Xavier me fait eſperer, SIRE, *que mon ouvrage ne vous ſera pas deſagréable. Les Heros aiment à entendre parler de la vertu héroïque; & un Prince magnanime comme Vous doit ſe plaire naturellement au recit des actions d'un homme qui avoit le cœur plus grand que le monde.*

Il falloit un zele auſſi ardent & auſſi pur que le ſien pour traverſer tant

de mers orageuſes, & pour parcourir tant de terres barbares ſans nul intereſt que celuy de Dieu. Il faut, SIRE, *une pieté auſſi généreuſe que la voſtre pour travailler conſtamment à réparer ou à maintenir l'honneur des Autels, lors que vous eſtes au comble de la grandeur, & qu'il ſemble que vous n'ayiez plus de gloire à aquerir.*

VOSTRE MAJESTE' *ne ſe contente pas d'éteindre peu à peu l'héreſie dans ſon Roÿaume, par tous les moyens que l'amour de la Religion peut inſpirer au Fils Aiſné de l'Egliſe : Elle envoye des Miſſionnaires dans l'Orient au ſecours des Catholiques Armeniens qui implorent ſa protection, & Elle veut bien faire des preſens au Sophi de Perſe, pour procurer à ces peuples le libre exer-*

cice de leur foy, en leur ménageant les bonnes graces de leur Souverain.

Une action ſi religieuſe eſt plus belle, SIRE, *que la priſe des places, & la conqueſte des provinces dont la force de voſtre bras, ou la terreur de voſtre nom vous a rendu maiſtre. Mais les deſſeins de* VOSTRE MAJESTÉ *ne ſe terminent pas là: ſon intention eſt que les ſucceſſeurs de Xavier faſſent, s'il ſe peut, toute l'Aſie & Chreſtienne & Catholique.*

Que ne feront-ils point, SIRE, *en marchant ſur les traces d'un Apoſtre qui a ſoumis des Nations innombrables à l'empire de la Croix & à l'obéïſſance du Saint Siege? Que ne feront-ils point ſous les auſpices d'un Monarque Conquerant qui peut tout, & dont la moderation ſeule borne la puiſſance?*

Au reſte, SIRE, *le Heros chreſtien dont je vous offre la vie a des relations particulieres à* VOSTRE MAJESTÉ. *Non ſeulement il a eſté gagné à Dieu, & il s'eſt conſacré au ſalut des ames dans la Capitale de vos Etats, mais encore il eſt né ſujet de vos illuſtres Ayeuls. La Navarre qui l'a veû naiſtre l'année que mourut Ferdinand Roy d'Arragon & de Caſtille, appartenoit de droit aux François en ce temps-là, comme elle leur appartient aujourd'huy: tellement que c'eſt à la France, & non à l'Eſpagne, que les Indes & le Japon doivent leur Apoſtre.*

Mais VOSTRE MAJESTÉ *ſçait-elle bien que nous devons ſa perſonne ſacrée aux mérites de ce grand Saint? Anne d'Auſtriche d'heureuſe mémoire,*

aprés vingt ans de ſterilité, eût recours au Ciel avec plus de ferveur que jamais, pour attirer ſur la France la benediction celeſte, & on a ſceû d'ellemeſme qu'elle invoqua particulierement Saint François Xavier.

Il eſtoit juſte, SIRE, *que le Saint qui avoit eû pendant ſa vie le don des miracles par excellence, contribuaſt à la naiſſance d'un Prince dont le Regne devoit eſtre rempli de merveilles, & qui devoit ſe faire admirer de toute la terre par la ſageſſe de ſa conduite, par la juſtice de ſes loix, & par toutes les qualitez de ſa perſonne.*

Aprés cela, je ne doute pas que VOSTRE MAJESTÉ *ne s'intereſſe un peu à la gloire de l'Apoſtre du nouveau Monde; & je me flate meſme qu'Elle*

qu'Elle ne trouvera pas mauvais qu'en faiſant paroiſtre ſous ſon nom auguſte la vie de Saint Xavier, je prenne la liberté de publier que je ſuis avec un tres-profond reſpect,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obéïſſant,
& tres-fidelle ſerviteur & ſujet,
DOMINIQUE BOUHOURS,
de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

APRE'S avoir donné au public la Vie de Saint Ignace, je n'ay pû me diſpenſer d'écrire celle de Saint François Xavier. Outre qu'il eſtoit juſte que le fils ſuiviſt le pere, il m'a ſemblé que ces deux Saints ayant eû tant de liaiſon enſemble, l'hiſtoire de l'Apoſtre des Indes & du Japon feroit encore mieux connoiſtre le Fondateur de la Compagnie de JESUS. D'ailleurs une infinité de perſonnes, meſme du monde & de la cour, ont témoigné un ſi grand deſir d'avoir en noſtre langue une hiſtoire complette de Saint Xavier, que j'ay crû qu'on me ſçauroit gré de mon travail, & qu'en ſatisfaiſant à ma dévotion particuliere, je ferois plaiſir au public.

Les memoires ſur leſquels j'ay travaillé m'ont fourni tout ce que je pouvois ſouhaiter pour la perfection de mon ouvrage, en ce qui regarde la verité & les ornemens de l'hiſtoire. Car ſans parler de Turſellin & d'Orlandin, j'ay leû exactement Lucena & Bartoli. Le premier a écrit en Portugais, & ſon livre a pour titre, *Hiſtoria da vida do Padre Franciſco de Xavier, e do que fizeram na India os Religioſos da Companhia de JESU.* Il dit qu'il a eû entre les mains les copies authentiques des informations qui furent faites par l'ordre de Jean III. Roy de Portugal ſur les actions du bienheureux Pere Xavier, & les originaux de pluſieurs lettres écrites des Indes ſur le meſme ſujet, leſquels ſe gardent encore aujourd'huy dans les archives du College de Conimbre. Pour Bartoli, ſi connu par ſes Ouvrages, & qui eſt un des meilleurs Ecrivains d'Italie, il a tiré des archives de la maiſon Profeſſe de Rome, & des actes de la Canoniſation ce qu'il dit du Saint dans la premiere partie de l'hiſtoire de la Compagnie de JESUS, intitulée, L'ASIE.

AVERTISSEMENT.

Quoy-que ces deux Hiſtoriens ayent ramaſſé en quelque façon tout ce qui ſe peut dire ſur Saint François Xavier, je n'ay pas laiſſé de voir ce que les autres en ont écrit ; & j'ay leû principalement le livre de Nieremberg, intitulé *Claros Varones*, l'Hiſtoire des Indes de Maffée & celle de Jarric, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique du Japon de Solier, l'Hiſtoire Caſtillane des Miſſions que les Peres de la Compagnie de JESUS ont faites en l'Inde Orientale & aux Royaumes de la Chine & du Japon compoſée par Loüis de Guzman, & enfin l'Hiſtoire Portugaiſe des voyages de Fernand Mendez Pinto.

Mais comme Saint François Xavier a écrit luy-meſme une partie des choſes qui luy ſont arrivées aux Indes & au Japon, je me ſuis fort attaché à ſes lettres, & j'en ay tiré des lumieres qui ne m'ont pas peu ſervi à éclaircir la verité. Ces lettres m'ont fourni auſſi dequoy rendre la narration plus animée & plus touchante, en faiſant quelquefois parler le Saint, & meſlant ſes ſentimens avec ſes actions.

J'avois preſque achevé mon ouvrage, lors que j'ay receû d'Italie & d'Eſpagne deux Vies de Saint François Xavier que je n'avois point encore veûës : l'une fort nouvelle, écrite en Italien par le Pere Joſeph Maſſei ; l'autre plus ancienne, écrite en Eſpagnol par le Pere François Garcia. Je n'ay gueres trouvé dans ces deux livres que ce que j'avois remarqué ailleurs : mais j'ay pris beaucoup de plaiſir à les lire, tant ils ſont écrits correctement & poliment chacun en ſa langue.

Au reſte, de tous les Hiſtoriens que je viens de citer, il n'y a que l'Auteur de la nouvelle vie Italienne qui n'ait pas ſuivi l'erreur commune touchant l'âge de Saint François Xavier, que les autres, faute d'avoir ſceû préciſément l'année & le jour de ſa naiſſance, font plus vieux de dix ans qu'il n'eſtoit, pour le faire naiſtre

vers le temps que Vaſco de Gama découvrit les Indes Orientales.

Le P. Maſſei s'eſt reglé en cela ſur le P. Pouſſines ce ſçavant homme à qui nous devons les nouvelles lettres de Saint Xavier, & qui a compoſé une Diſſertation latine touchant l'année de ſa naiſſance.

Petri Poſſini è Societate Jeſu de anno natali Sancti Franciſci Xaverii diſſertatio. Toloſa 1677.

Il produit dans ſa Diſſertation un papier latin écrit ſelon toutes les apparences en l'année 1585. & trouvé dans les Archives de la Maiſon de Dom Jean Antoine Comte de Xavier. Ce papier où il eſt parlé des anceſtres & de la naiſſance du Saint, & qui eſt tres-probablement, ainſi que juge le P. Pouſſines, la minute d'une lettre écrite à Rome où eſtoit alors le Docteur Navarre auquel la lettre renvoye; ce papier, dis-je, a ces paroles : *Non ſcitur certò annus quo natus eſt P. Franciſcus Xaverius. Vulgò tamen invaluit, à quibuſdam natum eum dici anno milleſimo quadringenteſimo nonageſimo-ſexto.* C'eſt à dire, *on ne ſçait pas certainement l'année que naquit le P. François Xavier. On tient néanmoins communément que quelques-uns on dit qu'il eſtoit né l'an mil quatre cens quatre-vingts-ſeize.*

Mais ces mots, *non ſcitur certò annus quo natus eſt P. Franciſcus Xaverius*, ſont rayez d'un trait de plume. Il y a auſſi une ligne tirée ſur ces autres mots, *natum eum dici anno milleſimo quadringenteſimo nonageſimo-ſexto;* & on a mis au deſſus, *natus eſt P. Franciſcus Xaverius anno milleſimo quingenteſimo ſexto : le Pere François eſt né l'an mil cinq cens ſix.* On a encore écrit à la marge : *Natus eſt die 7. Aprilis anni 1506. il eſt né le 7. d'Avril de l'année 1506.*

Ce qui rend au reſte ce témoignage plus ſolide, c'eſt qu'au bas de la lettre ces paroles caſtillanes ſont écrites de la main qui a corrigé les deux endroits dont nous venons de parler : *Hallo ſe la razon del tiempo que el S. P. Franciſco Xavier naciò, en un libro manual de ſu Hermano el Capitan Juan de Azpilcueta : la qual ſacò de un li-*

bro de su Padre Don Juan Jasso. C'eſt à dire: *On a trouvé le temps que naquit le S. P. François Xavier dans le Journal de son Frere le Capitaine Jean d'Azpilcuete, qui l'avoit tiré du Journal de son pere Dom Jean Jasse.* C'eſt ſur ce fondement qu'avant que d'avoir leû la Vie compoſée par le Pere Maſſei, je m'eſtois attaché au ſentiment du Pere Pouſſines.

Pour ce qui regarde le jour de la mort du Saint, j'ay ſuivi l'opinion commune qui m'a paru la plus vrayſemblable, & qui eſt conforme à la Bulle de la Canoniſation ; car les Hiſtoriens qui parlent de luy ne s'accordent pas ſur le jour qu'il mourut. Il eſt dit dans la Relation du voyage de Perſe & des Indes Orientales, traduite de l'Anglois de Thomas Herbert: *Saint François Xavier Jeſuite de Navarre mourut le 4. Décembre 1552.* Fernand Mendez Pinto Portugais dit qu'il mourut ſur le minuit du Samedy, le ſecond de Décembre de la meſme année. Une lettre manuſcrite qu'on prétend eſtre du Chinois Antoine de Sainte Foy compagnon de Saint Xavier pour le voyage de la Chîne, & laquelle m'eſt un peu ſuſpecte, porte que le Saint mourut la nuit du Dimanche, ſur les deux heures aprés minuit, le ſecond de Décembre 1552. Il eſt certain que l'année 1552. le ſecond de Décembre eſtoit un Vendredy: ainſi c'eſt manifeſtement ſe méprendre que de dire que Saint Xavier mourut cette année-là un Samedy ou un Dimanche, le ſecond de Décembre.

Je craindrois qu'une Vie auſſi extraordinaire que celle-cy ne choquaſt un peu les eſprits prophanes, ſi la réputation de Saint François Xavier n'eſtoit bien établie dans le monde, & que ſes miracles n'euſſent toutes les marques des veritables miracles, comme a tres-bien remarqué l'Auteur qui en a fait le recueïl. La miſſion du Saint les autoriſe d'abord; car eſtant envoyé de Dieu pour convertir les infidelles, il eſtoit ne-

ceſſaire que la foy fuſt plantée dans l'Orient par les meſmes voyes qu'elle l'avoit eſté dans toute la terre au commencement de l'Egliſe.

D'ailleurs, jamais miracles n'ont eſté examinez avec plus de ſoin ni plus juridiquement que ceux-là. Ce ne ſont pas des miracles faits en ſecret, & qu'on doive croire ſur la parole de deux ou trois perſonnes intereſſées, ou qui peuvent eſtre ſurpriſes: ce ſont d'ordinaire des faits publics reconnus de toute une ville, de tout un royaume, & qui ont pour témoins des peuples entiers, la pluſpart Idolâtres ou Mahometans. Pluſieurs de ces miracles ont duré long-temps, & il a eſté aiſé aux perſonnes incredules de s'en éclaircir. Tous ont eû des ſuites qui en rendent la verité inconteſtable, telles que ſont les converſions des Royaumes & des Rois les plus ennemis du Chriſtianiſme, la ferveur admirable des nouveaux Chreſtiens, & la conſtance héroïque des Martyrs. Mais rien peut-eſtre ne confirme davantage les miracles de Saint Xavier que ſa ſainte vie, qui a eû quelque choſe de plus merveilleux que ſes miracles meſmes : il falloit, ce ſemble, qu'un homme qui vivoit comme luy, fiſt ce que les autres hommes ne faiſoient point; & que s'abandonnant tout à Dieu par une entiere confiance dans les occaſions les plus perilleuſes, Dieu luy abandonnaſt en quelque façon ſa toute-puiſſance pour le bien des ames.

LA

NAPOLI

GRANDE
PARTIE DE LA PERSE
ISPAHAN
Medina
Mecca
MER ROUGE
ARABIE
MER DE PERSE
Aden
MER DE BARBARIE
MER DE
ABISSINIE
PARTIE DE L'AFRIQUE
Isle de Socotora
Cap de Guardafui
Equateur ou ligne Equinoctiale
OCEAN
ISLES MALDIVES
COSTE DE ZANGUEBAR
Melinde
C. Delgado
I. de Gomorre
ROYAVME DE MOZAMBIQUE
Mozambique
I. S. Marie
Isle de Mascarenhas
MER DE ZANGUEBAR
ISLE DE MADAGASCAR ou de S. LAURENT
C. Corientes
LES CAFRES
Cap des Aiguilles
Cap de Bonne Esperance
OCEAN ETHIOPIEN
GOA
Pismaga
ROYAVME DE BISNAGA
Batical
CANARA
MALABAR
Cananor
Calicut
Tanor
Cochim
Coulan
Trauancor
Mutan
Cotate
Cap de Comorin
Carte de la Pescherie
Isle de Manar
Manapar
MER DE L'INDE

Septentrion
NDE TARTARIE
L'ASIE
LA CHINE
LE MOGOL
LA CHINE
Tropique du Cancer
Canton
Isle Formose
TUNQUIN
Kecio
Pegu
Siam
Cochinchine
Camboia
Golfe de Bengale
Golfe de Siam
PRESQU'ISLE DE L'INDE
L'INDE
Meliapor
Iafanapatan
Candea
ISLE DE CEYLAN
Cap de Comorin
MER DE LA CHINE
ISLES PHILIPPINES
MER DU SUD
Borneo
Pantam
Macazar
Ambone Isle
Banda
ISLES DE LA SONDE
Iaccatra
INDIEN
Orient
Midy
Golfe de Bengala
Meliapor
Negapatan
Iafanapatan
Candea
ISLE DE CEYLAN
CARTE
POVR LA VIE
DE S.T FRANÇOIS XAVIER
APOSTRE DES INDES ET DV IAPON
Dressée
Par les.r Sanson d'Abbeville Geographe
Ordinaire de sa Majesté

NAPOLI

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE PREMIER.

J'ENTREPRENS d'écrire la Vie d'un Saint qui a renouvellé dans le dernier ſiecle ce qui s'eſt fait de plus merveilleux à la naiſſance de l'Egliſe, & qui a eſté luy-meſme une preuve vivante de la verité du

Christianisme. On verra dans les actions d'un seul homme le nouveau Monde converti par la vertu de la prédication & par celle des miracles ; les Rois idolâtres de l'Orient réduits avec leurs Royaumes sous l'obéïssance de l'Evangile ; la Foy florissante au milieu de la Barbarie ; & l'autorité de l'Eglise Romaine reconnuë des Nations les plus éloignées, qui ne sçavoient gueres ce que c'estoit que l'ancienne Rome.

Sa naissance. L'homme Apostolique dont je parle est François Xavier Religieux de la Compagnie de JESUS, & l'un des premiers disciples de Saint Ignace de Loyola. Il estoit Navarrois, & suivant le témoignage du Cardinal Antoine Zapata qui a examiné sa noblesse sur des titres fort asseûrez, il tiroit son origine du sang des Rois de Navarre.

Il eût pour pere Dom Jean Jasse, Seigneur de mérite, tres-entendu dans le maniment des affaires, & qui tenoit une des premieres places du Conseil d'Etat sous le regne de Jean III.

Sa mere se nommoit Marie Azpilcuete Xavier, & estoit heritiere de ces deux familles les plus illustres du Royaume. Car Dom Martin Azpilcuete chef de sa maison, & moins renommé par les belles actions de ses ancestres que par sa propre vertu, épousa Jeanne Xavier fille unique, & toute l'esperance de sa race. Il n'eût d'elle que Marie dont nous venons de par-

ler, une des plus accomplies perſonnes de ſon temps.

Cette fille également belle & ſage eſtant mariée à Dom Jaſſe devint mere de pluſieurs enfans : le cadet de tous fut François, dont j'écris la vie. Il naſquit au chaſteau de Xavier l'an 1506. le ſeptiéme d'Avril. Ce chaſteau qui eſt au pied des Pyrenées à ſept ou huit lieuës de Pampelune, appartenoit depuis environ deux cens cinquante ans à la maiſon de ſa mere : ſes ayeuls maternels l'avoient obtenu du Roy Thibaud I. du nom, en récompenſe des ſervices ſignalez qu'ils avoient rendus à la Couronne de Navarre ; & c'eſt de-là qu'ils prirent le nom de Xavier en la place de celuy d'Aſnarez qui eſtoit le nom de leur famille.

On fit porter à François le meſme nom de Xavier auſſi-bien qu'à quelques-uns de ſes freres, de peur qu'un nom ſi glorieux qui ſe terminoit en une ſeule femme ne s'éteigniſt avec elle.

Ses qualitez naturelles, & ſes premieres études.

La Providence qui avoit choiſi François Xavier pour la converſion d'une infinité de peuples, luy donna toutes les qualitez naturelles que demande l'employ d'un Apoſtre. Il avoit le corps robuſte, la complexion vive & ardente, un génie ſublime & capable des plus grands deſſeins, un cœur intrépide, beaucoup d'agrément en ſon exterieur, ſur tout l'humeur gaye, complaiſante, & propre à ſe faire aimer ; avec cela néanmoins

une extréme horreur de tout ce qui peut bleſſer la pureté, & une forte inclination pour l'étude.

Son pere & ſa mere qui menoient une vie chreſtienne luy inſpirerent la crainte de Dieu dés ſon enfance, & eûrent un ſoin particulier de ſon éducation. Il ne fut pas pluſtoſt en âge d'apprendre quelque choſe, qu'au lieu d'embraſſer la profeſſion des armes à l'exemple de ſes freres, il ſe tourna de luy-meſme du coſté des lettres. Comme il avoit la conception aiſée, la memoire heureuſe, l'eſprit penétrant, il avança extrémement en peu d'années.

Quand il ſceût bien la langue latine, & qu'on reconnut que la ſcience eſtoit toute ſa paſſion, on l'envoya à l'Univerſité de Paris qui eſtoit la plus célebre de l'Europe, & où toute la Nobleſſe d'Eſpagne, d'Allemagne, & d'Italie venoit étudier.

Il vint à Paris dans ſa dix-huitiéme année, & il étudia d'abord en philoſophie. On ne ſçauroit croire avec quelle ardeur il devora les premieres difficultez de la logique. Quelque diſpoſition qu'il euſt pour des conoiſſances ſi ſubtiles & ſi épineuſes, il travailloit ſans relaſche, afin de ſurpaſſer tous ſes compagnons, & jamais écolier peut-eſtre ne joignit enſemble tant de facilité & tant de travail.

Son pere veut le retirer de Paris, & ce

Xavier ne penſoit qu'à devenir un excellent philoſophe, lors que ſon pere qui avoit

une famille nombreuſe, & qui eſtoit de ces gens de qualité dont le bien n'égale pas toûjours la naiſſance, ſongea à le retirer des études aprés l'y avoir entretenu honneſtement un an ou deux. Il communiqua ſa penſée à Magdelaine Jaſſe ſa fille Abbeſſe du couvent de Sainte Claire de Gandie, fameux pour l'auſterité de ſa regle, & établi par de ſaintes Religieuſes Françoiſes que le malheur des guerres avoit obligé d'abandonner leur païs, & de chercher un azile au Royaume de Valence. qui l'en détourna.

Magdelaine avoit eſté en ſa jeuneſſe fille d'honneur & favorite de la Reine Catholique Iſabelle. L'amour de la ſolitude & de la croix luy fit quitter la Cour d'Arragon, & renoncer tout-à-fait aux plaiſirs du monde. Ayant choiſi pour le lieu de ſa retraite le monaſtere d'Eſpagne le plus réformé, elle s'appliqua avec beaucoup de ferveur aux exercices de la penitence & de l'oraiſon, & devint dés ſon noviciat un modele de la perfection Religieuſe.

Durant le cours de ſa vie elle eût de grandes communications avec Dieu, & un jour il luy fit connoiſtre qu'elle devoit mourir d'une mort tres-douce; qu'au contraire, une de ſes Religieuſes eſtoit deſtinée à un genre de mort tres-affreux. Ce que Dieu prétendoit par là n'eſtoit pas tant de réveler à l'Abbeſſe ce qui arriveroit, que de luy donner lieu d'exercer un acte heroïque de charité. Elle comprit ce que

le Ciel vouloit d'elle, & demanda auſſitoſt l'échange.

Dieu luy accorda ce qu'il luy avoit inſpiré de demander, & l'aſſeûra meſme par une nouvelle révelation qu'il avoit exaucé ſes vœux. Elle découvrit à ſon confeſſeur ce qui s'eſtoit paſſé entre Dieu & elle, & le temps verifia tout. Car la Sœur dont il s'agiſſoit mourut ſans eſtre malade, & parut avoir en mourant un avantgouſt de la joye des Saints ; au lieu que l'Abbeſſe fut frapée d'une maladie horrible qui fit tomber tout ſon corps par pieces, & qui luy cauſa de tres-cruelles douleurs, moins ſenſibles toutefois que les peines interieures dont Dieu l'affligea en meſme temps. Elle ſouffrit ces maux avec beaucoup de ſoumiſſion & de patience, fort perſuadée qu'il y avoit en tout cela quelque choſe de divin.

Au reſte dés ſes premieres années de Religion le don de prophetie éclata en elle ſi viſiblement, qu'on ne douta pas qu'elle ne fuſt remplie de l'eſprit de Dieu ; & il ſemble qu'elle laiſſa en partage à ſes filles ſes lumieres prophetiques : car depuis ſa mort les Religieuſes de Gandie prédirent pluſieurs choſes qui ſe verifierent par l'évenement, & entre autres le mauvais ſuccés de la guerre d'Alger, dont le Duc de Borgia Viceroy de Catalogne avertit de leur part Charles-Quint, lors que tout ſe préparoit pour une ſi grande entrepriſe.

Ce fut ſix ans avant la mort de Magdelaine que Dom Jaſſe ſon pere luy écrivit ſur le ſujet de Xavier. Dés qu'elle eût receû la lettre elle fut éclairée d'enhaut, & ſuivant la lumiere divine elle répondit à Dom Jaſſe, qu'il ſe donnaſt bien de garde de rappeller ſon frere François, quelque dépenſe qu'il falluſt faire pour l'entretenir dans l'Univerſité de Paris : que c'eſtoit un vaiſſeau d'élection, deſtiné à eſtre l'Apoſtre des Indes, & que ce ſeroit une des plus fortes colomnes de l'Égliſe. Ces lettres ſe ſont conſervées long-temps, & ont eſté veûës de pluſieurs perſonnes qui ont dépoſé la verité juridiquement dans le procés de la canonization du Saint.

Il continuë ſes études, & enſeigne la philoſophie.

Dom Jaſſe receût la réponſe de ſa fille comme un oracle du Ciel, & ne penſa plus à retirer ſon fils des études. Xavier continua donc ſa philoſophie : il y réüſſit de ſorte, qu'ayant ſoûtenu des theſes à la fin du cours avec un applaudiſſement général, & eſtant enſuite paſſé maiſtre és Arts, on le jugea digne d'enſeigner la philoſophie luy-meſme. Son eſprit parut plus que jamais dans ce nouvel exercice, & il s'aquit une haute réputation en interpretant publiquement Ariſtote. Les loûanges que tout le monde luy donnoit ſatisfaiſoient extrémement ſa vanité : il eſtoit bien-aiſe d'augmenter la gloire de ſon nom par la voye des lettres, tandis que ſes freres le rendoient de jour en

jour plus illuſtre par celle des armes ; & il ſe flatoit que le chemin qu'il avoit pris le meneroit à quelque choſe de grand.

Mais Dieu avoit bien d'autres penſées que Xavier, & ce n'eſtoit pas pour des grandeurs periſſables que la Providence l'avoit conduit à Paris. Lors que ce jeune maiſtre de philoſophie commença ſon cours, Ignace de Loyola qui avoit renoncé au monde, & formé le plan d'une compagnie ſçavante toute dévoûée au ſalut des ames, vint en France pour achever ſes études que les traverſes qu'il eût en Eſpagne aprés ſa converſion l'obligerent d'interrompre.

Ignace de Loyola tâche de le gagner à Dieu.

Il ne fut pas long-temps dans l'Univerſité de Paris, ſans entendre parler de Xavier, ni ſans le connoiſtre. Ce Profeſſeur Navarrois qui enſeignoit au College de Beauvais, mais qui demeuroit au College de Sainte Barbe avec Pierre le Févre Savoyard, parut à Ignace tres-propre pour le miniſtere évangelique auſſi-bien que ſon compagnon. Afin de les gagner plus aiſément l'un & l'autre, il ſe logea avec eux, & ne manqua pas de les exhorter à la perfection chreſtienne.

Le Févre qui eſtoit docile, & qui n'aimoit pas le monde, ſe rendit ſans peine : mais Xavier qui eſtoit fier de ſon naturel, & qui avoit la teſte remplie de penſées ambitieuſes, réſiſta fort au commencement. La conduite & les maximes d'Ignace qui vivoit en pauvre, & qui n'eſtimoit

n'eſtimoit que la pauvreté, le faiſoient paſſer pour une ame baſſe dans l'eſprit de ce jeune gentilhomme. Auſſi Xavier le traitoit-il avec beaucoup de mépris, ſe moquant de luy à toute heure, & taſchant en toutes manieres de le rendre ridicule.

Ignace ne laiſſoit pas dans les rencontres de repreſenter à Xavier l'importance de l'affaire du ſalut par ces paroles de Noſtre Seigneur : *Que ſert à un homme de gagner tout l'univers, & de perdre ſon ame ?* Mais voyant qu'il ne pouvoit rien ſur un cœur plein de l'amour de ſoy-meſme, & aveuglé de l'éclat d'une fauſſe gloire, il s'aviſa de le prendre par ſon foible.

Aprés s'eſtre réjoûï plus d'une fois avec luy des rares talens que la nature luy avoit donnez, & l'avoir loûé principalement de ſon bel eſprit, il ſe mit à luy chercher des écoliers pour le faire valoir par la foule de ſes auditeurs : il les luy menoit juſques dans ſa claſſe, & en les preſentant il faiſoit toûjours l'éloge du maiſtre.

Xavier eſtoit trop vain pour ne pas recevoir agréablement les loûanges de quelque part qu'elles vinſſent ; & il avoit auſſi le cœur trop bien-fait pour ne pas ſentir les bons offices d'un homme qu'il traitoit ſi mal : il en fut d'autant plus touché, qu'il croyoit les mériter moins. Il apprit en meſme temps que celuy qui avoit l'air d'un homme de néant, & dont la

perſonne ſembloit ſi abjecte, eſtoit d'une des plus nobles maiſons de Guypuſcoa; que ſon courage répondoit à ſa naiſſance; & que le ſeul amour de Dieu luy avoit fait choiſir un genre de vie ſi éloigné de ſa condition & de ſon humeur. Cela luy fit regarder Ignace avec d'autres yeux, & le porta meſme à entendre ſans répugnance des diſcours qui choquoient toutes ſes inclinations naturelles, comme ſi la qualité & la vertu de celuy qui parloit euſt donné de l'agrément & du poids à ſes paroles.

Sur ces entrefaites l'argent ayant manqué à Xavier, ainſi qu'il arrive quelquefois aux étrangers qui ſont éloignez de leur païs, Ignace qui venoit de faire un voyage en Flandre & en Angleterre, d'où il avoit apporté de groſſes aumoſnes, l'aſſiſta dans un beſoin ſi preſſant, & acheva de gagner par là ſes bonnes graces.

Il eſt préſervé de l'héreſie.

L'héreſie de Luther commençoit à ſe répandre par l'Europe; & c'eſtoit un artifice des Lutheriens d'avoir dans les Univerſitez Catholiques des gens de leur ſecte qui inſinuaſſent peu à peu les nouvelles opinions aux écoliers & aux maiſtres. Pluſieurs ſçavans d'Allemagne eſtoient venus à Paris dans ce deſſein-là, mais ſous prétexte de ſeconder les intentions de François I. qui vouloit rétablir les lettres en France. Ils débitoient leurs erreurs d'une maniere qui les rendoit tres-plauſibles, & ils s'attachoient ſur tout aux jeunes gens qui avoient le plus d'eſprit.

Xavier naturellement curieux prenoit plaiſi à ces nouveautez, & il s'y ſeroit laiſſé aller de luy-meſme, ſi Ignace ne l'euſt retenu. C'eſt ce qu'il écrivit un peu aprés à ſon frere aiſné Dom Azpilcuete par Ignace meſme qui fit un voyage en Eſpagne pour les raiſons que nous avons dites ailleurs; & voicy les termes de ſa lettre qui méritent d'eſtre rapportez.

Non ſeulement il m'a ſecouru par luy-meſme « *Lib. 1. Ep. 1. Novarum.*
& par ſes amis dans les neceſſitez où je me ſuis « trouvé; mais ce qui eſt bien plus important, il « m'a retiré des occaſions que j'ay eû de faire a- « mitié avec des gens de mon âge pleins d'eſprit « & de politeſſe qui ne reſpiroient que l'héreſie, « & qui cachoient la corruption de leur cœur « ſous des dehors agréables. Luy ſeul a rompu « des commerces ſi dangereux où je m'engageois « imprudemment, & m'a empeſché de ſuivre ma « facilité naturelle, en me découvrant les piéges « que l'on me tendoit. Quand Dom Ignace ne « m'auroit rendu que ce ſervice, je ne ſçay com- « ment je pourrois m'aquiter envers luy, ni meſ- « me luy témoigner ma reconnoiſſance. Car en- « fin ſans luy je ne me ſerois jamais défendu de « ces jeunes hommes tres-honneſtes en apparen- « ce, & tres-corrompus dans le fond de l'ame. «

On peut conclure d'un témoignage ſi authentique que Xavier bien loin de porter la Foy à des peuples idolâtres, l'auroit peut-eſtre perduë, s'il n'eſtoit tombé entre les mains d'un

compagnon du caractere d'Ignace qui abhorroit tout ce qui sentoit l'héresie, & qui avoit un discernement admirable pour reconnoistre les héretiques sous quelque masque qu'ils paroissent.

Ce n'estoit pas assez de préserver Xavier de l'erreur : il falloit le détacher tout-à-fait du monde. Ces dispositions favorables encouragerent Ignace à poursuivre son dessein, & luy donnerent lieu d'esperer un heureux succés. Ayant un jour trouvé Xavier plus docile qu'à l'ordinaire, il luy répeta ces paroles plus fortement que jamais : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, & de perdre son ame ?* Il luy dit ensuite qu'un cœur aussi noble & aussi grand que le sien ne devoit pas se borner aux vains honneurs de la terre ; que la gloire seule du ciel estoit l'objet legitime de son ambition ; & que le bon sens vouloit qu'on préferast ce qui dure éternellement à ce qui passe comme un songe.

Il change de vie.

Xavier entrevit alors le néant des grandeurs mondaines, & se sentit mesme touché de l'amour des choses celestes. Mais ces premieres impressions de la grace ne firent pas tout leur effet sur le champ : il repassa souvent en luy-mesme ce que luy avoit dit l'homme de Dieu ; & ce ne fut qu'aprés de serieuses réflexions, qu'aprés bien des combats interieurs, que vaincu enfin par la force des veritez éternelles, il

prit une ferme réſolution de vivre ſelon les maximes de l'Evangile, & de marcher ſur les pas de celuy qui luy avoit fait connoiſtre ſon égarement.

Il ſe mit donc ſous la conduite d'Ignace, à l'exemple de le Févre qui vivoit déja ſaintement, & qui brûloit du zele des ames. Les conſeils d'un directeur ſi éclairé faciliterent à Xavier le chemin de la perfection qui luy eſtoit inconnu : il apprit de ſon nouveau maiſtre que le premier pas qu'on doit faire quand on veut ſe convertir tout-de-bon, eſt de travailler à vaincre la paſſion qui nous domine davantage. Comme l'amour de la gloire avoit le plus d'empire ſur luy, il ne penſa dés les premiers jours qu'à s'humilier, & à ſe confondre dans la veûë de ſon néant & de ſes pechez. Mais comme il ſceût qu'on ne pouvoit abbatre l'orgueïl de l'eſprit ſans matter la chair, il entreprit de dompter ſon corps par le cilice, par le jeuſne, & par les autres rigueurs de la penitence.

Quand le temps des vacances fut venu il fit les Exercices ſpirituels que ſes leçons de philoſophie l'avoient empeſché de faire pluſtoſt : les Exercices dont je parle ſont ceux qu'Ignace inſpiré de Dieu avoit compoſez à Manreze, & dont j'ay tracé le plan dans la vie de ce Saint Inſtituteur de la Compagnie de JESUS.

Il commença ſa retraite avec une ferveur exceſſive, juſqu'à paſſer quatre jours entiers

Sa retraite, & ſon entiere converſion.

ſans prendre nulle nourriture. Les choſes divines occupoient jour & nuit toutes ſes penſées : & un ancien memoire fait foy qu'il ſe preſentoit à l'oraiſon les mains & les pieds liez, ou pour marquer qu'il ne vouloit plus agir que par le mouvement de l'eſprit divin, ou pour ſe traiter luy-meſme comme on traite dans l'Evangile l'homme qui oſa paroiſtre en la ſalle des nopces ſans la robe nuptiale.

C'eſt en méditant à loiſir les grandes veritez du Chriſtianiſme, & ſur tout les myſteres de Noſtre Seigneur ſelon la methode d'Ignace, qu'il fut changé tout-à-fait en un autre homme, & que l'humilité de la croix luy parut plus belle que toute la gloire du monde. Ces nouvelles veûës luy firent refuſer ſans peine un canonicat de Pampelune qu'on luy offrit alors, & qui eſtoit tres-conſiderable pour le revenu & pour l'honneur. Il forma encore dans ſa ſolitude le deſſein de glorifier Dieu par toutes les voyes poſſibles, & de s'employer toute ſa vie au ſalut des ames.

C'eſt pourquoy ayant achevé le cours de philoſophie qu'il enſeignoit, & qui dura trois ans & demi ſelon la couſtume de ce temps-là, il étudia en theologie par le conſeil d'Ignace, dont il eſtoit le diſciple déclaré.

Cependant Ignace qui ſe ſentoit appellé à la Terre-Sainte pour la converſion des Juifs & des Infidelles, s'ouvrit là-deſſus à Xavier, com-

me il avoit déja fait à le Févre & à quatre autres jeunes hommes fort ſçavans qui avoient embraſſé ſa forme de vie.

Tous ſept réſolurent d'un commun accord de s'engager par des vœux exprés à quiter leurs biens & à faire le voyage de Jeruſalem, ou en cas que dans un an ils ne trouvaſſent point la commodité de paſſer la mer, à s'aller jetter aux pieds du Souverain Pontife pour ſervir l'Egliſe en quel lieu du monde il luy plairoit de les envoyer.

Il ſe conſacre à Dieu par des vœux.

Ils firent ces vœux à Montmartre le jour de l'Aſſomption de Noſtre-Dame l'an 1534. Ce lieu ſaint qui a eſté arroſé du ſang des Martyrs, & où leurs cendres repoſent encore, inſpira une dévotion particuliere à Xavier, & luy fit meſme concevoir un deſir ardent du martyre.

Vers la fin de l'année ſuivante, il partit de Paris avec le Févre, Laynez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla & trois autres Theologiens que le Févre avoit gagnez en l'abſence d'Ignace, qui pour des raiſons importantes fut obligé de prendre les devants, & qui les attendoit à Veniſe.

Ce qui luy arrive dans le voyage de Veniſe.

Un peu avant leur départ Xavier que ſa ferveur emportoit quelquefois trop loin, s'eſtoit lié les bras & les cuiſſes avec de petites cordes pour ſe punir de je ne ſçay quelle complaiſance qu'il avoit eûë en ſautant & en courant mieux

que les jeunes gens de son âge ; car il estoit fort agile, & de tous les jeux d'écolier il n'avoit gueres aimé que les exercices du corps.

Quoy-que les cordes fussent fort serrées, il crut qu'elles ne l'empescheroient pas de marcher : mais à peine fut-il en chemin, qu'il sentit d'extrémes douleurs. Il souffrit son mal le mieux qu'il put, & le dissimula jusqu'à ce que les forces luy manquerent. Le mouvement luy avoit fort enflé les cuisses, & avoit mesme fait entrer les cordes si avant dans la chair, qu'elles ne paroissoient presque plus : de sorte que les chirurgiens à qui ses compagnons le firent voir, dirent nettement que les incisions qu'on pourroit faire ne serviroient qu'à augmenter ses douleurs, & que le mal estoit incurable.

Dans une conjoncture si fascheuse le Févre, Laynez, & les autres eûrent recours à Dieu, & ce ne fut pas inutilement. Dés le lendemain Xavier trouva en s'éveillant les cordes tombées, ses cuisses sans aucune enfleûre, & seulement les marques des cordes sur la chair. Ils rendirent tous des actions de graces au Ciel du soin que la Providence prenoit déja d'eux ; & quelque mauvais que fussent les chemins en une saison tres-rude, ils continuerent leur voyage avec allegresse.

Xavier servoit ses compagnons en toutes rencontres, & les prévenoit toûjours par des devoirs de charité ; soit qu'estant naturellement officieux

officieux & plein de feu, il fuſt plus prompt à rendre ſervice ; ſoit que ſa gueriſon miraculeuſe le rendiſt encore plus obligeant & plus charitable envers ceux qui l'avoient obtenuë par leurs prieres.

Dés qu'ils eûrent gagné Veniſe, ils ne ſoupirerent tous qu'aprés les ſaints lieux. Ignace, qu'ils furent ravis de revoir, & qu'ils reconnoiſſoient pour leur pere, fut d'avis qu'en attendant qu'ils allaſſent recevoir la benediction du Pape pour le voyage de Jeruſalem, chacun d'eux s'employaſt en des œuvres de miſericorde dans les hoſpitaux de la Ville.

Ce qu'il fait à Veniſe.

L'hoſpital des Incurables fut le partage de Xavier : non content de s'occuper tout le jour à panſer les playes des malades, à faire leurs lits, & à leur rendre d'autres ſervices plus bas, il paſſoit les nuits entieres auprés d'eux. Mais ſes ſoins ne ſe bornoient pas au ſoulagement du corps. Quoy-qu'il ne ſceuſt gueres d'Italien, il parloit tres-ſouvent de Dieu, & il exhortoit ſur tout les plus libertins à la penitence, en leur faiſant comprendre le mieux qu'il pouvoit, que ſi leurs maladies corporelles eſtoient incurables, celles de leurs ames ne l'eſtoient pas ; que quelque énormes que fuſſent nos crimes, nous devions avoir toûjours confiance en la miſericorde de Dieu ; & que les pecheurs n'avoient qu'à vouloir ſincerement ſe convertir pour obtenir la grace de leur converſion.

Un de ces malades avoit un ulcere qui faiſoit horreur à voir, & dont la puanteur eſtoit encore plus inſupportable que la veûë. Perſonne n'oſoit preſque approcher de ce miſerable; & Xavier ſentit une fois beaucoup de répugnance à le ſervir : mais il ſe ſouvint en meſme temps de la maxime d'Ignace, qu'on n'avançoit dans la vertu qu'autant qu'on ſe ſurmontoit ſoy-meſme, & que l'occaſion d'un grand ſacrifice eſtoit une occaſion précieuſe, qu'il ne falloit pas laiſſer échaper. Fortifié de ces penſées & animé par l'exemple de Sainte Catherine de Sienne qui luy revint en l'eſprit, il embraſſe le malade, il attache ſa bouche ſur l'ulcere qui luy faiſoit bondir le cœur, & il en ſucce le pus : au meſme moment toute ſa répugnance ceſſa, & depuis il n'eût peine à rien; tant il importe de ſe vaincre bien une bonne fois.

Il va à Rome, & retourne à Veniſe.

Deux mois ſe paſſerent dans ces exercices de charité. Aprés quoy il ſe mit en chemin pour Rome avec les autres diſciples d'Ignace qui demeura ſeul à Veniſe. Ils eûrent beaucoup à ſouffrir dans leur voyage : les pluyes furent continuelles; & le pain leur manqua ſouvent, lors que leurs forces eſtoient épuiſées. Xavier animoit les autres, & ſe ſoûtenoit luy-meſme par l'eſprit apoſtolique dont Dieu le remplit deſlors, & qui luy faiſoit desja aimer les fatigues & les ſouffrances.

Estant arrivé à Rome, son premier soin fut de visiter les Eglises, & de se consacrer au ministere évangelique sur le sepulcre des saints Apostres. Il eût occasion de parler plus d'une fois devant le Pape. Car toute la troupe ayant esté introduite au Vatican par Pierre Ortiz, ce docteur Espagnol qui les avoit connus à Paris, & que l'Empereur avoit envoyé à Rome pour l'affaire du mariage de Catherine d'Arragon Reine d'Angleterre; Paul III. qui aimoit les lettres, & qui se faisoit entretenir durant la table par de sçavans hommes, voulut que ces Etrangers, dont on luy avoit tant loûé la capacité, le vinssent voir plusieurs jours de suite, & qu'en sa presence ils traitassent tous divers points de theologie.

Aprés avoir receû la benediction du Saint Pere pour le voyage de la Terre-Sainte, & obtenu pour ceux qui n'estoient point prestres la permission de recevoir les Ordres sacrez, ils retournerent à Venise. Xavier y fit vœu de pauvreté & de chasteté perpetuelle avec les autres entre les mains de Jerosme Veralli Nonce du Pape, & ayant repris son poste dans l'hospital des Incurables, il y continua jusqu'au temps de l'embarquement les exercices de charité que le voyage de Rome l'avoit contraint d'interrompre.

Cependant la guerre qui s'alluma entre le Turc & les Venitiens rompit le commerce du

Levant, & ferma la porte de la Terre-Sainte: tellement que le navire des Pelerins de Jeruſalem ne partit point cette année-là, comme il avoit fait les autres. Xavier en eût un ſenſible déplaiſir; & ce qui le toucha davantage, c'eſt qu'outre qu'il perdoit l'eſperance de voir les lieux conſacrez par la preſence & par le ſang de Jeſus-Chriſt, il crut perdre encore l'occaſion de mourir pour ſon divin maiſtre. Il s'en conſola néanmoins dans la veûë des ordres de la Providence: mais en meſme temps, pour ſe rendre plus utile au prochain, il ſe diſpoſa à recevoir la preſtriſe, & il la receût avec des ſentimens de pieté, de frayeur, & de confuſion qui ne ſe peuvent exprimer.

Il ſe prépare à ſa premiere Meſſe.

La Ville luy ſembla peu propre pour ſe préparer à ſa premiere Meſſe. Il alla chercher un lieu ſolitaire, où eſtant ſeparé de tout commerce des hommes, il ne fuſt occupé que de Dieu ſeul; & il trouva prés de Monſelice, bourgade peu éloignée de Padoûë, une maiſon couverte de chaume, abandonnée, & toute en ruine. Ce fut là qu'il paſſa quarante jours expoſé aux injures de l'air, couchant ſur la dure, chaſtiant rudement ſon corps, jeuſnant tous les jours, & ne vivant que d'un peu de pain qu'il mendioit aux environs; mais gouſtant toutes les douceurs du Paradis dans la contemplation des veritez de la Foy. Comme ſa cabane ne luy repreſentoit pas mal l'étable de Bethleem, il ſe

propoſoit ſouvent l'extréme pauvreté de l'enfant JESUS pour le modele de la ſienne, & il ſe diſoit à luy-meſme, que puis que le Sauveur des hommes avoit manqué de tout, ceux qui travailloient au ſalut des ames ne devoient poſſeder rien en ce monde.

Quelque agréable que luy fuſt ſa ſolitude, les quarante jours expirez il la quitta pour inſtruire les villages & les bourgs voiſins, principalement Monſelice où le peuple eſtoit fort groſſier, & avoit peu de connoiſſance des devoirs du Chriſtianiſme. Le ſerviteur de Dieu faiſoit des inſtructions tous les jours; & ſa mine penitente autoriſoit toutes ſes paroles: ſi-bien qu'à le voir ſeulement on ne doutoit pas que ce ne fuſt un homme venu du deſert pour enſeigner le chemin du ciel. Il s'occupa de la ſorte deux ou trois mois: car quoy-qu'il n'y eût plus d'apparence qu'aucun navire fiſt voile à la Terre-Sainte, Ignace & ſes diſciples qui s'eſtoient obligez d'attendre une année entiere les occaſions qui pourroient ſe preſenter, ne voulurent point ſortir des terres de la République avant la fin de l'année, pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur leur vœu.

Il dit ſa premiere Meſſe, & tombe malade.

Xavier ainſi diſpoſé, & par la retraite & par les occupations exterieures, dît enfin ſa premiere Meſſe à Vicenze, où Ignace fit venir tous ſes compagnons; & il la dît avec une telle abondance de larmes, que ceux qui y aſſiſterent ne purent retenir leurs larmes eux-meſmes.

Sa vie auſtere & laborieuſe jointe à une dévotion ſi ſenſible qui fait quelquefois trop d'impreſſion ſur le corps, altera ſa conſtitution robuſte, en ſorte qu'il tomba malade peu de jours aprés ſa premiere Meſſe. On le porta à un des hoſpitaux de la ville. L'hoſpital eſtoit ſi plein & ſi pauvre, que Xavier y eût ſeulement la moitié d'un fort méchant lit, & encore fut-ce dans une chambre ouverte de tous les coſtez. La nourriture ne valoit pas mieux que le logement, & jamais malade ne fut plus dépourveû des ſecours humains; mais en récompenſe le ciel ne luy manqua pas.

Saint Jeroſme luy apparoiſt.

Il eſtoit tres-dévot à Saint Jeroſme, & il avoit eû ſouvent recours à ce Bienheureux docteur de l'Egliſe pour entendre les paſſages difficiles de l'Ecriture. Le Saint luy apparut une nuit tout reſplendiſſant de gloire, & le conſola dans ſa maladie: il luy déclara pourtant qu'une plus grande tribulation l'attendoit à Boulogne, où un de ſes compagnons & luy paſſeroient l'hiver; que quelques-uns d'eux iroient à Padoûë, quelques-uns à Rome, les autres à Ferrare, & les autres à Sienne.

Cette apparition fortifia tellement Xavier, qu'il guerit bientoſt: néanmoins ſoit qu'il l'euſt ſuſpecte en quelque façon, ou qu'il cruſt devoir la cacher, il n'en parla point alors. Mais ce qui arriva au meſme temps fit bien voir qu'elle venoit de Dieu. Car Ignace qui ne ſçavoit rien de ce

qui avoit esté révelé à Xavier, ayant assemblé ses disciples, leur dit que puis que la porte de la Terre-Sainte leur estoit fermée, il ne falloit pas differer davantage à aller offrir leur service au Pape ; qu'il suffisoit que quelques-uns d'eux y allassent tandis que les autres se disperseroient dans les principales Universitez d'Italie pour inspirer la crainte de Dieu aux écoliers, & pour s'associer de jeunes hommes d'esprit. Ignace nomma justement les Universitez que Saint Jerosme avoit marquées, & celle de Boulogne écheût en partage à Xavier & à Bobadilla.

Il va à Boulogne, & y fait beaucoup de fruit.

Dés qu'ils furent arrivez à Boulogne, Xavier alla dire la Messe au tombeau de Saint Dominique ; car il honoroit particulierement ce glorieux Fondateur d'un Ordre qui a pour sa fin la prédication de l'Evangile.

Une fille tres-dévote nommée Isabelle Casalini jugea en le voyant à l'autel que c'estoit un homme de Dieu ; & je ne sçay quel mouvement interieur la porta à parler au Prestre étranger aprés la Messe. Elle fut si édifiée & si ravie de l'entretien de Xavier, qu'elle avertit aussitost son oncle chez qui elle logeoit, du tresor qu'elle venoit de découvrir.

Jerosme Casalini qui estoit un Ecclesiastique tres-considerable par sa noblesse & par sa vertu, alla chercher le Prestre Espagnol sur le témoignage de sa niece ; & l'ayant trouvé à l'hospital, il le pressa tant de venir loger chez luy,

que Xavier ne put honneſtement s'en défendre. Mais le ſaint homme ne voulut jamais accepter la table de celuy dont il avoit accepté la maiſon : il mendioit ſon pain de porte en porte ſelon ſa couſtume, & ne vivoit que de ce qu'on luy donnoit par aumoſne dans la ville.

Tous les jours, aprés avoir célebré les divins myſteres dans l'Egliſe de Sainte Luce dont Caſalini eſtoit Curé, il y entendoit les confeſſions de toutes les perſonnes qui ſe preſentoient. Il viſitoit enſuite les priſons & les hoſpitaux, faiſoit le catechiſme aux enfans, & preſchoit au peuple.

A la verité il parloit tres-mal, & ſon langage n'eſtoit qu'un jargon meſlé d'Italien, de François & d'Eſpagnol : mais il parloit avec tant de force, & les choſes qu'il diſoit eſtoient ſi ſolides, qu'on ne regardoit ni à ſon accent ni à ſes paroles. Ses auditeurs l'écoutoient comme un homme deſcendu du ciel, & dés qu'il avoit fini ſa prédication, ils s'alloient jetter à ſes pieds pour ſe confeſſer.

Il retombe malade, & ne laiſſe pas de preſcher.

Ces travaux continuels durant un hiver fort rude le firent retomber malade, & il le fut beaucoup plus alors qu'il ne l'avoit eſté auparavant, comme pour verifier la prédiction de Saint Jeroſme. Car il eût une fiévre quarte tres-maligne & tres-opiniaſtre, qui le jetta dans une extréme langueur, & qui l'amaigrit tellement, qu'il paroiſſoit un ſquelette. Cependant tout foible

foible & tout décharné qu'il eſtoit, il ne laiſſoit pas de ſe traiſner aux places publiques, pour exciter les paſſans à la penitence : quand la voix luy manquoit, ſon viſage paſlé, où l'image de la mort eſtoit peinte, parloit pour luy, & ſa preſence ſeule faiſoit des fruits admirables.

Jeroſme Caſalini profita ſi bien des inſtructions & des exemples du ſaint homme, qu'il parvint en peu de temps à une haute ſainteté. Comme il l'obſervoit de prés, il ne ceſſoit point de l'admirer, ainſi qu'il diſoit luy-meſme : & c'eſt de ce vertueux Eccleſiaſtique qu'on a ſceû principalement que Xavier ayant travaillé tout le jour, paſſoit la nuit en priere ; que diſant le vendredy la meſſe de la Paſſion, il fondoit en larmes & eſtoit ſouvent ravi en eſprit ; qu'il parloit peu, mais que toutes ſes paroles eſtoient pleines de ſens & d'onction.

Il eſt appellé à Rome par le Pere Ignace, & y travaille avec ſuccés.

Lors que Xavier s'employoit ainſi à Boulogne, il fut appellé à Rome par le Pere Ignace, qui s'eſtoit desja preſenté au Pape pour luy offrir ſon ſervice & celuy de ſes compagnons. Paul III. agréa les offres de ces nouveaux ouvriers, & voulut qu'ils commençaſſent dans Rome à preſcher ſous l'autorité du Saint Siége. Les principales égliſes leur furent aſſignées pour cela, & on donna à Xavier celle de Saint Laurent *in Damaſo*.

Comme la fiévre quarte le quitta enfin, &

que ſes forces revinrent, il preſcha avec plus de vigueur & plus de vehemence que jamais. La mort, le jugement, & l'enfer eſtoient le ſujet ordinaire de ſes diſcours. Il propoſoit ces veritez terribles ſimplement, mais d'une maniere ſi touchante, que le peuple qui venoit en foule à ſes ſermons ſortoit toûjours de l'égliſe gardant un profond ſilence, & ſongeant bien moins à loûër le Prédicateur qu'à ſe convertir.

La famine qui deſola Rome alors donna lieu aux dix Preſtres étrangers de ſoulager une infinité de miſerables qui languiſſoient ſans aucun ſecours dans les places de la Ville. Xavier fut le plus ardent à leur chercher des lieux de retraite, & à leur procurer des aumoſnes pour les faire ſubſiſter: il les portoit luy-meſme ſur ſes épaules aux maiſons qui leur eſtoient deſtinées, & leur rendoit là tous les ſervices imaginables.

L'occaſion de la miſſion des Indes.

Cependant Jacques Govea Portugais, qui avoit connu Ignace, Xavier, & le Févre à Paris, & qui eſtoit Principal du College de Sainte Barbe lors qu'ils y demeuroient tous trois enſemble, eſtant venu à Rome pour des affaires importantes dont le Portugal le chargea, & voyant les fruits que faiſoient ces Preſtres de ſa connoiſſance, manda au Roy Jean III. ce qu'il luy avoit desja mandé de Paris ſur le bruit commun, que des hommes comme ceux-là, ſçavans, humbles, charitables, brûlans du zele des

ames, infatigables au travail, amateurs de la croix, & qui ne cherchoient que la plus grande gloire de Dieu, estoient tout propres à planter la Foy dans les Indes Orientales. Il ajoûtoit que si on vouloit avoir de ces excellens ouvriers, il ne falloit qu'en demander au Souverain Pontife qui disposoit d'eux absolument.

Jean III. le plus religieux Prince de son siecle écrivit là-dessus à son Ambassadeur Dom Pedro Mascaregnas, & luy ordonna d'obtenir du Pape pour le moins six de ces hommes apostoliques dont parloit Govea. Le Pape ayant entendu la proposition de Mascaregnas, renvoya l'affaire au Pere Ignace qu'il consideroit desja extrémement, & qui avoit presenté depuis peu à Sa Sainteté le plan du nouvel Ordre que luy & ses compagnons vouloient établir.

Ignace qui ne se proposoit pas moins que de réformer toute la terre, & qui voyoit les besoins pressans de l'Europe que l'heresie infectoit de tous costez, répondit à Mascaregnas que de dix qu'ils estoient il ne pouvoit luy en donner que deux tout au plus. Le Pape approuva cette réponse, & voulut qu'Ignace fît le choix luy-mesme. Ignace nomma donc Simon Rodriguez Portugais, & Nicolas Bobadilla Espagnol. Le premier estoit occupé à Sienne, & l'autre dans le Royaume de Naples suivant les intentions du Saint Pere. Quoy-que Rodriguez eust la fiévre quarte quand il fut rappellé de

Sienne, il ne laiſſa pas de s'embarquer peu de temps aprés ſur un navire de Liſbonne qui partoit de Civita-vecchia, & il emmena avec luy Paul de Camerin, qui s'eſtoit joint à eux depuis quelques mois.

Pour Bobadilla, à peine eût-il gagné Rome, qu'il tomba malade d'une fiévre continuë ; & on peut dire que ſon mal fut un coup du Ciel, qui en avoit deſtiné un autre que luy à la miſſion des Indes. Car ce qui ſemble quelquefois un hazard, ou un effet purement naturel dans la vie des hommes, eſt une diſpoſition de la Providence divine, qui va par des voyes ſecretes aux fins qu'elle ſe propoſe, & qui prend plaiſir à exécuter ſes deſſeins d'une maniere également douce & forte.

Il eſt nommé pour la miſſion des Indes.

Maſcaregnas qui quittoit ſon Ambaſſade, & qui vouloit mener en Portugal le ſecond miſſionnaire qu'on luy avoit promis, eſtoit à la veille de ſon départ lors que le miſſionnaire arriva. Ignace voyant Bobadilla hors d'eſtat de ſe mettre en chemin, penſa devant Dieu à remplir ſa place, ou pluſtoſt à choiſir celuy que Dieu meſme avoit éleû. Un rayon celeſte l'éclaira d'abord, & luy fit connoiſtre que François Xavier eſtoit ce vaiſſeau d'élection. Il l'appelle au meſme moment, & tout rempli de l'eſprit divin, *Xavier*, luy dit-il, *j'avois nommé Bobadilla pour les Indes : mais le Ciel vous nomme aujourd'huy, & je vous l'annonce de la part du Vicaire de*

Jesus-Christ. Recevez l'employ dont Sa Sainteté vous charge par ma bouche, comme si Jesus-Christ vous le presentoit luy-mesme; & réjoüissez-vous d'y trouver de quoy satisfaire ce desir ardent que nous avions tous de porter la Foy au-delà des mers. Ce n'est pas icy seulement la Palestine, ni une province de l'Asie; ce sont des terres immenses, & des royaumes innombrables; c'est un monde entier: il n'y a qu'un champ si vaste, qui soit digne de vostre courage & de vostre zele. Allez, mon frere, où la voix de Dieu vous appelle, où le Saint Siége vous envoye, & embrasez tout du feu qui vous brûle.

Xavier attendri & confus du discours d'Ignace répondit les larmes aux yeux & la rougeur sur le front, qu'il ne pouvoit assez s'étonner qu'on pensast à un homme aussi foible & aussi lasche que luy, pour un employ qui ne demandoit pas moins qu'un Apostre; qu'il estoit pourtant prest d'obéïr aux ordres du Ciel, & qu'il s'offroit de bon cœur à tout pour le salut des Indiens. Ensuite faisant éclater la joye qu'il sentoit au fond de l'ame, il dit confidemment à son Pere Ignace, que ses vœux estoient accomplis; que depuis long-temps il soupiroit aprés les Indes sans oser le dire; & qu'il esperoit recevoir des terres idolâtres la grace de mourir pour Jesus-Christ, que la Terre-Sainte luy avoit refusée.

Il ajousta dans le transport où il estoit, qu'il voyoit enfin clairement ce que Dieu luy avoit

Dieu luy fait connoistre que la mission

des Indes le regarde.

montré plusieurs fois sous des figures mysterieuses. En effet Xavier songeoit la nuit tres-souvent qu'il portoit sur ses épaules un grand Indien fort noir; & ces songes le fatiguoient de telle sorte, qu'il gemissoit & soupiroit en dormant comme s'il eust souffert beaucoup, & qu'il eust esté hors d'haleine, jusques-là que ses gemissemens & ses soupirs éveilloient ceux qui couchoient dans la mesme chambre que luy: & une nuit le Pere Laynez s'estant éveillé, luy demanda ce qu'il avoit à se plaindre; Xavier conta sur le champ son songe à Laynez, & dît mesme qu'il en suoit à grosses goutes.

Outre cela, il vit une fois durant son sommeil, ou dans une extase, de vastes mers pleines de tempestes & d'écueils, des isles desertes, des terres barbares, & par tout la faim, la soif, & la nudité avec des travaux infinis, des persecutions sanglantes, & des dangers de mort évidens.

A cette veûë il s'écria, *Encore plus, Seigneur, encore plus;* & le Pere Simon Rodriguez entendit distinctement ces paroles: mais quelques instances qu'il fit pour sçavoir ce qu'elles signifioient, il ne le sceût point alors, & Xavier ne luy en révela le mystere qu'en s'embarquant pour les Indes.

Ces idées dont Xavier avoit l'imagination remplie, le faisoient parler à toute heure du nouveau Monde & de la conversion des infi-

deles : il n'en parloit point au reſte que ſon viſage ne s'enflammaſt, & que les larmes ne luy vinſſent aux yeux. C'eſt le témoignage que rendit de luy le Pere Jeroſme Domenec, qui avant que d'entrer en la Compagnie l'avoit pratiqué à Boulogne, & avoit lié avec luy une amitié tres-étroite.

Il prend congé du Pape, & ce que le S. Pere luy dit.

Comme Xavier ne fut averti pour le voyage des Indes que la veille du départ de Maſcaregnas, il n'eût que le temps qu'il falloit pour faire raccommoder ſa ſoutane, pour dire adieu à ſes amis, & pour aller baiſer les pieds au Saint Pere.

Paul III. ravi de voir ſous ſon Pontificat la porte ouverte à l'Evangile dans les Indes Orientales, le receût avec une bonté toute paternelle, & l'excita à prendre des ſentimens dignes d'une ſi haute entrepriſe, luy diſant pour l'encourager, que la Sageſſe éternelle nous donne toûjours de quoy ſoûtenir les emplois où elle nous deſtine, quand meſme ils ſeroient au deſſus des forces humaines; qu'à la verité il trouveroit bien des occaſions de ſouffrir, mais que les affaires de Dieu ne réüſſiſſoient que par la voye des ſouffrances, & qu'on ne devoit prétendre à l'honneur de l'Apoſtolat qu'en ſuivant les traces des Apoſtres, dont la vie avoit eſté une croix & une mort continuelle; que le Ciel l'envoyoit ſur les pas de l'Apoſtre des Indes Saint Thomas à la conqueſte des ames; qu'il travaillaſt généreuſement à fai-

re revivre la Foy dans les terres où ce grand Apoſtre l'avoit plantée, & que s'il luy falloit répandre ſon ſang pour la gloire de Jeſus-Chriſt, il s'eſtimaſt heureux de mourir martyr.

Il ſemble que Dieu parla luy-meſme par la bouche de ſon Vicaire, tant ces paroles firent d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur de Xavier. Elles le remplirent d'une force toute divine; & en répondant à Sa Sainteté, il fit paroiſtre avec une humilité profonde une telle grandeur d'ame, que Paul III. eut deſlors comme un préſage certain des évenemens merveilleux qui arriverent dans la ſuite. Auſſi le Saint Pere, aprés luy avoir ſouhaité une ſpeciale aſſiſtance de Dieu dans tous ſes travaux, l'embraſſa tendrement plus d'une fois, & luy donna une tres-ample benediction.

Il part de Rome.

Xavier partit en la compagnie de Maſcaregnas le 15. de Mars de l'année 1540. ſans autre equipage qu'un bréviaire. En diſant le dernier adieu au Pere Ignace, il ſe jetta à ſes pieds, & luy demanda humblement ſa benediction. Et en prenant congé de Laynez, il luy mit entre les mains un petit memoire qu'il avoit écrit & ſigné. Ce memoire qui ſe conſerve encore à Rome, porte qu'il approuve autant qu'il dépend de luy la regle & les conſtitutions qui ſeront dreſſées par Ignace & par ſes compagnons; qu'il élit Ignace général, & le Févre au defaut d'Ignace; qu'il ſe conſacre à Dieu par les trois

vœux

vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance dans la Compagnie de JESUS pour le temps qu'elle sera érigée en Religion avec l'autorité Apostolique.

C'est ce qui s'attendoit au premier jour, & ce qui se fit avant la fin de l'année d'une maniere presque miraculeuse, ainsi qu'on peut voir dans la vie de Saint Ignace.

Le voyage de Rome à Lisbonne fut toûjours par terre, & dura plus de trois mois. On avoit donné un cheval à Xavier par l'ordre de l'Ambassadeur : mais dés qu'on fut en chemin ce cheval devint commun. Le Pere descendoit souvent pour soulager les valets qui suivoient à pied, ou changeoit de cheval avec ceux qui n'estoient pas bien montez. Aux hostelleries il se faisoit le valet de tout le monde, & pansoit quelquefois les chevaux par un excés de ferveur qui luy fit oublier en ces rencontres la dignité de son caractere. Il cedoit sa chambre & son lit aux gens qui n'en avoient point, & ne couchoit gueres qu'à terre ou sur la paille dans une écurie ; toûjours gay au reste, & tenant des discours agréables qui faisoient rechercher sa compagnie, mais y meslant toûjours quelque chose qui édifioit les maistres & les serviteurs, & qui inspiroit des sentimens de pieté aux uns & aux autres.

Ce qu'il fait durant le voyage.

Ils allerent par Laurette, où ils demeurerent plus de huit jours, & aprés ils continue-

Il écrit au Pere Ignace.

rent leur chemin par Boulogne. Xavier écrivit delà au Pere Ignace, & il le fit en ces termes.

Lib. 1. Ep. 2. Nov.

„ J'ay receû le ſaint jour de Paſques la lettre
„ que vous m'avez écrite, & que vous m'avez en-
„ voyée dans le paquet de Monſieur l'Ambaſſa-
„ deur : Dieu ſeul ſçait quelle a eſté ma joye en
„ la recevant. Comme je ne crois pas que nous
„ traitions jamais enſemble ſur la terre que par
„ lettres, ni que nous nous voyions qu'au ciel,
„ il faut que durant le peu de temps qui nous
„ reſte à vivre en ce lieu de banniſſement, nous
„ nous conſolions l'un l'autre par des lettres fort
„ frequentes. Je ſeray de mon coſté tres-exact :
„ car eſtant perſuadé de ce que vous me dîtes ſi
„ ſagement à mon départ, qu'il doit y avoir un
„ commerce reglé & une correſpondance mutuel-
„ le entre les colonies & les metropoles ainſi
„ qu'entre les filles & les meres, j'ay réſolu en
„ quelque païs du monde que je ſois ou que ſoit
„ avec moy une partie de noſtre Societé, d'avoir
„ des liaiſons étroites avec vous & avec les Peres
„ de Rome, & de vous mander de nos nouvelles
„ le plus en détail qu'il ſera poſſible.

„ J'ay pris mon temps pour voir le Cardinal
„ Invrea, comme vous me l'aviez ordonné, & je
„ l'ay entretenu à loiſir. Il m'a receû avec beau-
„ coup de bonté, & m'a offert tres-honneſtement
„ ſon credit pour nous tous. Au milieu de l'en-
„ tretien que nous avons eû enſemble, je me ſuis

jetté à ſes pieds, & je luy ay baiſé la main au nom de toute la Compagnie : autant que je puis juger par ſes paroles, il approuve fort noſtre maniere de vivre.

Pour Monſieur l'Ambaſſadeur, il me comble de tant de graces, que je ne finirois jamais, ſi je voulois vous les raconter ; & je ne ſçay comment je pourrois ſouffrir tous les bons offices qu'il me rend, ſi je n'eſperois de les payer dans les Indes aux dépens de ma vie meſme. Le dimanche des Rameaux j'entendis ſa confeſſion, & celle de pluſieurs de ſes domeſtiques ; je les communiay enſuite dans la ſainte chapelle de Laurette, où je dîs la meſſe : je les confeſſay encore, & leur donnay la communion le jour de Paſques. L'Aumoſnier de Monſieur l'Ambaſſadeur ſe recommande fort à vos prieres ; il me promet de venir avec moy aux Indes. Je ſuis icy plus occupé à confeſſer que je n'eſtois à Rome dans Saint Loüis. Je ſaluë de tout mon cœur tous nos Peres, & ſi je ne les nomme pas chacun par leur nom, je les prie de croire que ce n'eſt pas manque de ſouvenir. De Boulogne le 31. de Mars 1540.

Voſtre frere & ſerviteur en Jeſus-Chriſt,
FRANÇOIS.

Toute la ville de Boulogne ſe remua au paſſage du Pere Xavier : elle luy eſtoit tres-affectionnée, & le regardoit en quelque ſorte com-

me ſon Apoſtre. Les petits & les grands voulurent le voir : la pluſpart luy découvrirent l'état de leur conſcience : pluſieurs s'offrirent à luy pour aller aux Indes : tous pleurerent en le voyant partir, & penſant qu'ils ne le reverroient jamais. Jeroſme Caſalini Curé de Sainte Luce, qui l'avoit logé l'année précedente, fut celuy qui luy témoigna plus d'amitié : il l'obligea encore de prendre ſa maiſon ; & c'eſt dans ſon égliſe que Xavier oüit les confeſſions d'une infinité de perſonnes.

Ce qui arriva de remarquable dans la ſuite du voyage de Liſbonne.

Il arriva durant le reſte du voyage deux ou trois choſes aſſez remarquables. Un des domeſtiques de l'Ambaſſadeur, celuy qui préparoit les logemens dans les lieux où paſſoit le train, homme violent & brutal, ayant eſté repris par ſon maiſtre pour n'avoir pas bien fait un jour ſon devoir, s'emporta furieuſement dés qu'il fut hors de la preſence de Maſcaregnas. Xavier l'entendit, & ne luy dit rien ſur le champ de peur de l'irriter davantage. Mais le lendemain, quand cét homme eut pris les devants ſelon ſa couſtume, il le ſuivit à toute bride. Il le rencontra abbatu ſous ſon cheval qui eſtoit tombé du haut d'un rocher, & qui avoit crevé en tombant : *Miſerable*, luy dît-il, *que ſeriez-vous devenu ſi vous eſtiez mort de cette cheûte ?* Ce peu de paroles luy fit reconnoiſtre ſon emportement, & en demander pardon à Dieu de bon cœur. Xavier eſtant deſcendu en-

ſuite de cheval, le mit deſſus, & le conduiſit à pied juſqu'au giſte.

Un autre jour l'Ecuyer de Maſcaregnas ayant voulu paſſer à cheval une petite riviere aſſez profonde & aſſez rapide, le courant de l'eau l'emporta avec ſon cheval, & tout le monde le crut perdu. Xavier touché du peril où eſtoit le ſalut d'un homme mondain qui avoit eſté appellé de Dieu à la vie Religieuſe, & qui n'avoit pas ſuivi le mouvement de la grace, ſe mit en priere pour luy : l'Ambaſſadeur qui aimoit fort ſon Ecuyer, s'y mit auſſi, & y fit mettre tous ſes gens. A peine eut-on imploré le ſecours du Ciel, que l'homme & le cheval qui commençoient à ſe noyer revinrent ſur l'eau, & furent portez au bord de la riviere. On tira l'Ecuyer tout paſle & à demy-mort. Dés qu'il eut recouvré ſes ſens, Xavier luy demanda qu'elles penſées il avoit eûës eſtant ſur le point de perir. Il avoûa franchement que la Religion où Dieu l'appelloit s'eſtoit preſentée à ſon eſprit, & qu'il avoit eû un tres-grand ſcrupule d'avoir negligé l'occaſion de ſon ſalut. Il proteſta enſuite, ainſi que Xavier raconte luy-meſme en une de ſes lettres, que dans ce moment fatal les remords de ſa conſcience & les jugemens de Dieu ſur les ames infideles à leur vocation, luy avoient fait plus de peine que toute l'horreur de la mort. Il parloit des ſupplices éternels d'une maniere vive & ardente, comme s'il les euſt

experimentez, & qu'il fuſt revenu de l'enfer. Il diſoit meſme ſouvent au rapport du Saint, que par un juſte chaſtiment du Ciel, ceux qui pendant leur vie ne ſe diſpoſoient point à la mort, n'avoient pas le temps de penſer à Dieu quand la mort les ſurprenoit.

L'Ambaſſadeur & tous ſes gens ne douterent pas que les mérites du ſaint homme n'euſſent ſauvé l'Ecuyer : mais Xavier croyoit que c'eſtoit un effet de la pieté de l'Ambaſſadeur, & » c'eſt ce qu'il manda au Pere Ignace : Noſtre Sei- » gneur a bien voulu exaucer les prieres ferventes » que ſon ſerviteur Maſcaregnas luy a faites les » larmes aux yeux pour la vie de ce miſerable » dont nous n'eſperions plus rien, & qui a eſté » delivré de la mort par un miracle manifeſte.

Au paſſage des Alpes le Secretaire de l'Ambaſſadeur ayant mis pied à terre en un chemin difficile que les neiges empeſchoient de reconnoiſtre, le pied luy manqua ſur une pente aſſez roide : il roulla dans un précipice, & il auroit eſté juſqu'au fond, ſi en tombant ſes habits ne ſe fuſſent pris à des pointes de rocher où il demeura ſuſpendu ſans pouvoir ſe dégager ni remonter de luy-meſme. Ceux qui le ſuivoient coururent à luy : mais la profondeur de l'abyſme effraya les plus hardis. Xavier qui ſurvint ne balança pas un moment : il deſcendit dans le précipice, & tendant la main au Secretaire, l'en retira peu à peu.

Estant sortis de France, & ayant passé les Pyrenées du costé de la Navarre, lors qu'ils approchoient de Pampelune, Mascaregnas fit réflexion que le Pere François, c'est ainsi qu'on appelloit Xavier communément, ne parloit point d'aller au chasteau de Xavier qui estoit peu éloigné de leur chemin. Il l'en avertit, & l'en pressa mesme, jusqu'à luy representer que quittant l'Europe pour n'y revenir peut-estre jamais, il ne pouvoit pas se dispenser honnestement de rendre une visite à sa famille, & de dire un dernier adieu à sa mere qui vivoit encore. Il passe auprés du chasteau de Xavier sans y aller.

Les remontrances de l'Ambassadeur ne firent aucun effet sur un homme qui depuis qu'il eut abandonné tout pour Dieu, ne crut plus avoir rien au monde, & qui d'ailleurs estoit persuadé que la chair & le sang sont ennemis de l'esprit apostolique. Il suivit le droit chemin, & dit seulement à Mascaregnas qu'il se réservoit à voir ses parens au ciel, non en passant & avec le chagrin que les adieux causent d'ordinaire, mais pour toûjours & avec une joye toute pure.

Mascaregnas avoit desja une haute idée de la vertu du Pere François : ce détachement si étrange augmenta encore l'estime qu'il avoit pour luy, de sorte qu'avant que de gagner le Portugal, il envoya un courier exprés au Roy Jean III. pour l'informer de la saintcté du second missionnaire des Indes.

Il arrive à Lisbonne, & guerit Rodriguez en arrivant.

Ils arriverent à Lisbonne vers la fin du mois de Juin. Xavier se retira à l'hospital de tous les Saints, où Rodriguez qui estoit venu par mer avoit pris son logement. Il le trouva fort abbatu de sa fievre quarte qui ne l'avoit point quitté, & il l'embrassa sur le point que l'accés luy alloit prendre. Mais soit que l'extréme joye qui saisit Rodriguez en ce moment-là dissipast l'humeur qui causoit son mal, ou que les embrassemens de Xavier eussent deslors une vertu salutaire, l'accés ne vint point, & le malade n'eut depuis aucun ressentiment de fievre.

Il est appellé à la Cour.

Trois ou quatre jours aprés ils furent appellez tous deux à la Cour. Le Roy & la Reine qui estoient ensemble receurent Xavier comme un Saint sur le rapport de Mascaregnas, & luy témoignerent toute la bienveillance possible. Ils luy firent diverses questions touchant leur genre de vie, par quelle rencontre leur nouvelle Societé s'estoit formée, & ce qu'elle s'estoit proposée d'abord pour le but de ses desseins : ils luy demanderent enfin des nouvelles de la grande persecution excitée dans Rome contre eux, & qui avoit éclaté dans toute l'Europe. Xavier répondit à tout en peu de mots ; mais d'une maniere qui contenta le Roy & la Reine. L'un & l'autre approuverent fort, dit-il luy-mesme en écrivant de Lisbonne au Pere Ignace, ce que nous leur dîmes de la discipline de nos maisons, de la qualité de nos

Lib. 1. Ep. 3. Nov.

nos miniſteres, de l'eſprit & du plan de toût « l'inſtitut. «

Au milieu de l'entretien le Roy fit venir l'Infant Dom Juan ſon fils, & l'Infante Marie ſa fille pour les faire voir aux deux miſſionnaires des Indes. A l'occaſion du Prince & de la Princeſſe, il leur raconta par un excés de bonté combien Dieu luy avoit donné d'enfans, combien il luy en eſtoit mort, & ce qui luy en reſtoit. La converſation tourna enſuite ſur l'éducation de la jeuneſſe ; & avant que les Peres ſe retiraſſent, le Roy les pria de prendre ſoin de cent jeunes gentilhommes qui eſtoient nourris à la Cour.

La vie qu'il mene à Liſbonne.

Quoy-qu'un Officier du Palais euſt ordre de préparer pour Xavier & pour Rodriguez un logement honneſte & commode, ils retournerent à leur hoſpital, & y demeurerent toûjours. Ils ne voulurent pas meſme recevoir ce qui leur fut aſſigné de la Cour pour leur vivre : ils alloient demander l'aumoſne par la Ville à certaines heures reglées, & vivoient en pauvres ſelon la maniere de vie qu'ils s'eſtoient preſcrite.

Comme l'embarquement ne ſe devoit faire qu'au printemps de l'année ſuivante, & que les hommes apoſtoliques ne ſçavent ce que c'eſt que d'eſtre oiſifs, Xavier ne ſe contenta pas d'inſtruire dans la pieté les jeunes gens dont le Roy l'avoit chargé ; il ſe donna luy-meſme

de l'employ, & fit à Liſbonne ce qu'il avoit fait à Veniſe, à Boulogne, & à Rome pendant plus de deux annees. Mais outre qu'il aſſiſtoit jour & nuit les malades de l'hoſpital, qu'il viſitoit tous les jours les priſonniers, & qu'il faiſoit pluſieurs fois la ſemaine le catechiſme aux enfans, il traitoit ſouvent avec les principales perſonnes de la Cour, & les engageoit aux Exercices ſpirituels du Pere Ignace.

Il ne voulut pas preſcher d'abord dans les égliſes, jugeant que les miniſtres de l'Evangile devoient commencer par des actions moins éclatantes, & il ne monta en chaire qu'à la ſollicitation du Roy, qui l'ayant fait venir un jour au Palais, luy témoigna ſouhaiter de l'entendre, & luy dît que l'Eveſque de Liſbonne eſtoit d'avis qu'il ne differaſt pas davantage à faire des prédications publiques.

Le Pere Simon Rodriguez travailloit de ſon coſté au ſervice du prochain avec la meſme methode & le meſme eſprit.

Il refuſe d'aller voir le Docteur Navarre ſon parent.

Cependant Martin d'Azpilcuete ſurnommé le Docteur Navarre, qui eſtoit oncle de Xavier du coſté maternel, & qui tenoit la premiere chaire de theologie dans l'Univerſité de Conimbre, ayant appris l'arrivée de ſon neveu, écrivit au Roy des lettres tres-fortes, par leſquelles il ſupplioit Sa Majeſté de luy envoyer le Pere François. Il ajoûtoit que ſi on vouloit

le luy laiſſer juſqu'au départ de la flotte, il s'obligeroit à faire deux leçons nouvelles ſans autres appointemens que les ſiens, l'une de droit canon, l'autre de theologie myſtique; que meſme dans peu d'années il iroit joindre Xavier, & preſcher l'Evangile avec luy aux idolâtres de l'Orient.

Ces lettres furent inutiles. Un homme qui n'avoit pas voulu ſe détourner du chemin pour rendre une viſite à ſa mere, n'eut garde de faire un voyage, & de quitter des occupations importantes pour voir un de ſes parens. Le Roy retint Xavier dans Liſbonne à la priere de Xavier meſme, & le Pere écrivit une lettre d'excuſe au Docteur Navarre qui luy en avoit écrit deux pleines d'amitié. Comme le Docteur eſtoit en peine de la forme de vie que ſon neveu avoit embraſſée, Xavier luy répondit de la ſorte ſur ce point. Pour ce qui eſt de ce que vous « *Lib. 1. Ep. 5. Nov.*
ajoûtez qu'on dit bien des choſes de noſtre « Inſtitut, je n'ay preſentement qu'un mot à vous « dire là-deſſus. Il importe peu, illuſtre Docteur, « d'eſtre jugé des hommes, principalement de « ceux qui jugent avant que d'entendre & que de « connoiſtre. «

Du reſte, il luy conſeilla de ne point penſer aux Indes, ainſi que Navarre rapporte luy-meſme dans ſon Manuel. *J'aurois fini là mes jours*, dit ce ſçavant homme, *ſi Xavier à cauſe de mon âge ne m'euſt jugé incapable des fatigues de ſa miſſion,*

& s'il ne m'euſt écrit en partant que je me conſolaſſe de ſon abſence par l'eſperance de nous voir au ciel.

Le fruit de ſes travaux évangeliques.

Les deux miſſionnaires ne travaillerent pas en vain à Liſbonne. Dés les premiers jours la dévotion ſe mit dans le peuple : on vit tout le monde frequenter les Sacremens dont perſonne ne s'approchoit gueres que le Careſme, & ce ſaint uſage ſe répandit inſenſiblement par toutes les villes. Pluſieurs qui differoient leur converſion de jour en jour ſe donnerent tout d'un coup à Dieu, & renoncerent meſme au ſiecle: les plus mortels ennemis ſe réconcilierent de bonne foy, & les fameuſes courtiſanes quitterent leur vie libertine.

Mais ce changement de mœurs éclata particulierement à la Cour. Le Roy qui avoit un grand fonds de religion & de probité ſe déclara le premier contre tous les vices qui infectent d'ordinaire les palais des Princes; & pour réformer peu à peu non-ſeulement ſa maiſon, mais tout ſon Royaume, il obligea les jeunes Courtiſans de ſe confeſſer tous les huit jours. Car il diſoit que ſi les gentilhommes & les ſeigneurs s'accouſtumoient dés leurs plus tendres années à craindre Dieu & à le ſervir, ils vivroient chreſtiennement dans un âge plus avancé ; que ſi les gens de condition eſtoient une fois gens de bien, le peuple qui ſe forme toûjours ſur eux, ne manqueroit pas de regler ſes mœurs ; & qu'ainſi la réformation de tous les

ordres de l'eſtat conſiſtoit principalement dans une bonne éducation de la Nobleſſe.

L'exemple du Prince & des jeunes Courtiſans entraiſna le reſte, & Xavier écrivit là-deſſus au Pere Ignace en ces termes.

Il n'y a rien de plus régulier que la Cour de Portugal : elle reſſemble beaucoup plus à une ſocieté Religieuſe qu'à une Cour ſeculiere. Le nombre des Courtiſans qui ſe confeſſent & qui communient conſtamment tous les huit jours eſt ſi grand, que nous en ſommes dans l'admiration, & que nous en rendons de continuelles actions de graces à Dieu. Nous ſommes tellement occupez à confeſſer, que ſi nous eſtions deux fois autant que nous ſommes, tous auroient abondamment de l'employ. Nous demeurons au confeſſional les jours entiers, & une partie de la nuit, quoy-qu'on ne laiſſe venir à nous que les perſonnes de la Cour. *Lib. 1. Ep. 9. Nov.*

Je me ſouviens d'avoir remarqué que le Roy eſtant à Almerin, ceux qui ſe rendoient auprés du Prince de tous les endroits du Royaume pour leurs affaires, comme c'eſt la couſtume, ne ſe pouvoient laſſer d'admirer une pratique ſi nouvelle, ſur tout en des Courtiſans ; & lors qu'ils les voyoient communier chaque dimanche & chaque feſte avec beaucoup de réverence, ils eſtoient tout hors d'eux-meſmes. Mais la pluſpart imitant ce qu'ils admiroient, s'approchoient auſſi & du

» tribunal de la penitence & de la ſainte table.
» Que s'il y avoit aſſez de confeſſeurs pour enten-
» dre tous les gens qui viennent en foule à la
» Cour, on ne traiteroit de nulle affaire avec le
» Roy qu'auparavant on ne ſe fuſt bien mis avec
» Dieu.

L'accablement où eſtoient les deux ouvriers évangeliques les obligea d'accepter la nourriture qui leur avoit eſté aſſignée par l'ordre du Prince; car ils crurent employer mieux leur temps à ſervir les ames, qu'à chercher dans la Ville de quoy vivre. Ils ne laiſſoient pas neanmoins de mendier une fois ou deux la ſemaine pour entretenir toûjours l'eſprit de mortification & de pauvreté: c'eſtoit auſſi dans ces ſentimens, que prenant pour eux aſſez peu de ce qu'on leur envoyoit du Palais, ils diſtribuoient tout le reſte aux pauvres.

D'ailleurs le travail aſſidu des confeſſions les réduiſit à ne preſcher preſque plus faute de loiſir. Mais ayant bien examiné toutes choſes, ils jugerent qu'il eſtoit plus important pour le ſervice de la Majeſté divine d'adminiſtrer le Sacrement de penitence, que d'annoncer la parole de Dieu en chaire, par la raiſon que la Cour de Portugal ne manquoit pas de prédicateurs, & qu'elle avoit peu de bons confeſſeurs. C'eſt la remarque de Xavier meſme dans la lettre que nous venons de citer.

Des fruits ſi viſibles & ſi merveilleux firent

regarder les deux miſſionnaires comme des hommes envoyez du ciel & remplis de l'eſprit de Dieu. Auſſi tout le monde leur donna le ſurnom d'Apoſtres, & ce titre glorieux eſt demeuré à leurs ſucceſſeurs dans le Portugal. Le Roy leur témoignoit en toutes rencontres une affection particuliere; & Xavier charmé des bontez du Prince en écrivit de la ſorte au Pere Ignace. La conſideration où il eſt à Liſbonne.

Nous tous qui ſommes de la Compagnie, avons beaucoup d'obligation au Roy de la bienveillance qu'il a, ſoit pour vous autres qui eſtes à Rome, ſoit pour nous qui ſommes icy. J'ay ſceû de l'Ambaſſadeur Maſcaregnas que Sa Majeſté luy a dit, qu'elle ſeroit tres-aiſe de ramaſſer dans ſon Royaume tous tant que nous ſommes de la Compagnie, quand meſme il faudroit employer une grande partie de ſes revenus pour nous entretenir. *Lib. 1. Ep. 3. Nov.*

Ce bon Prince, dit Xavier dans une autre lettre, qui a une ſi tendre inclination pour noſtre Compagnie, & qui en ſouhaite l'avancement comme un de nous, nous engage bien par là à luy voüer éternellement nos ſervices; & nous ſerions coupables d'une horrible ingratitude, nous ſerions meſme indignes de vivre, ſi nous ne faiſions une profeſſion publique d'eſtre ſes ſerviteurs, & ſi tous les jours de noſtre vie nous ne taſchions de reconnoiſtre par nos prieres autant qu'il eſt poſſible à noſtre foi- *Lib. 1. Ep. 7. Nov.*

» bleſſe, toutes les bontez d'un protecteur ſi gé-
» néreux, & d'un bienfacteur ſi magnifique.

L'Infant Dom Henri qui fut nommé Cardinal peu de temps aprés, & qui vint à la Couronne dans la ſuite des années par la mort de Dom Sebaſtien, n'avoit pas moins d'affection pour eux que le Roy ſon frere. Comme il eſtoit grand Inquiſiteur, il donna aux Peres un pouvoir abſolu en ſon tribunal, & leur permit de traiter librement avec tous les priſonniers de l'Inquiſition.

Quelques-uns des principaux de la Cour furent ſi touchez de la vie apoſtolique de Xavier & de Rodriguez, qu'ils voulurent embraſſer leur inſtitut, comme quelques hommes doctes de la Ville avoient desja fait. Enfin tout leur réüſſiſſoit tellement, que Xavier en avoit de l'inquietude: il s'en plaignoit quelquefois, & diſoit que la proſperité eſtoit à craindre juſques dans les plus ſaintes entrepriſes, que la perſecution valoit beaucoup mieux, & que c'eſtoit la plus ſeûre marque des diſciples de Jeſus-Chriſt.

On veut l'arreſter en Portugal.

Les deux miſſionnaires deſtinez aux Indes vivoient de la ſorte, & attendoient avec impatience le temps propre pour la navigation, lors que le Roy conſiderant tout le bien qu'ils avoient fait en ſi peu de temps parmi la Nobleſſe & parmi le peuple, ſongea à les retenir dans le Portugal. Il luy ſembloit que l'intereſt de ſon Royaume devoit luy eſtre plus cher que celuy

celuy des terres étrangeres ; & que ces nouveaux ouvriers feroient plus de fruit dans un païs catholique, que dans des contrées barbares.

Pour ne rien faire toutefois que prudemment, il aſſembla ſon Conſeil, & propoſa la choſe luy-meſme. Tous approuverent la penſée du Roy, hors l'Infant Dom Henri qui repreſenta fortement que Xavier & Rodriguez ayant eſté nommez pour le nouveau Monde par le Vicaire de Jeſus-Chriſt, c'eſtoit en quelque façon troubler l'ordre de la Providence que de rompre leur voyage : qu'on devoit regarder les Indes comme le Portugal meſme, puis qu'elles avoient eſté conquiſes par les Portugais, & qu'elles faiſoient une partie de la Couronne ; que les Idolâtres eſtoient plus diſpoſez à la Foy qu'on ne penſoit, & qu'ils ſe feroient volontiers chreſtiens quand ils verroient des prédicateurs deſintereſſez, éloignez de l'avarice & de l'ambition.

Comme les avis des Rois prévalent toûjours, on n'eut point d'égard aux raiſons de l'Infant, & il fut conclu que les deux miſſionnaires ne ſortiroient point du Royaume. Cette réſolution les affligea d'autant plus qu'ils ſoupiroient l'un & l'autre aprés l'Orient. Toute leur reſſource fut d'écrire à Rome, & d'implorer l'aſſiſtance du Pere Ignace. Le Pere en parla au Pape, mais Sa Sainteté ne voulut rien décider

là-dessus, & remit l'affaire à la volonté des Portugais : de sorte qu'Ignace manda aux deux Peres que le Roy leur tenoit la place de Dieu, & qu'ils devoient luy obéïr aveuglément. Il écrivit en mesme temps à Dom Pedro Mascaregnas, que Xavier & Rodriguez estoient dans la disposition du Prince, & qu'ils demeureroient toûjours en Portugal si Sa Majesté le vouloit ; qu'il croyoit néanmoins qu'on pouvoit prendre un temperament : c'estoit de garder Rodriguez pour le Portugal, & de laisser aller Xavier aux Indes.

On le laisse aller aux Indes, & le Roy l'entretient avant son départ.

Le Roy agréa le partage qu'Ignace avoit fait, & on s'en tint là comme si Dieu eust parlé luy-mesme. Xavier transporté de joye à cette nouvelle, loûa la bonté divine qui le choisissoit tout de nouveau pour la mission de l'Orient, ou plustost qui exécutoit ses desseins éternels malgré les contradictions des hommes.

Le temps de l'embarquement estant venu, il fut appellé un jour au Palais : le Roy l'entretint à fonds de l'état des Indes, & luy recommanda particulierement ce qui touchoit la Religion. Il le chargea mesme de visiter les forteresses des Portugais, & d'observer si Dieu y estoit servi ; de voir aussi ce qu'on pouvoit faire pour bien établir le Christianisme dans les nouvelles conquestes, & d'écrire souvent sur cela non-seulement à ses ministres, mais à sa propre personne.

Il luy presenta ensuite quatre Brefs expediez à Rome la mesme année, dans deux desquels le Souverain Pontife faisoit Xavier Nonce Apostolique, & luy donnoit des pouvoirs tres-amples pour étendre & pour maintenir la Foy en tout l'Orient. Sa Sainteté le recommandoit dans le troisiéme à David Empereur d'Ethiopie, & dans le quatriéme à tous les Princes qui possedoient les isles de la mer, ou la terre-ferme depuis le Cap de bonne Esperance jusques au-delà du Gange.

Jean III. avoit demandé ces Brefs, & le Pape les avoit accordez liberalement dans le dessein de rendre la mission du Pere François plus illustre & plus authentique. Le Pere les receût de la main du Prince avec un profond respect, & luy dit qu'autant que sa foiblesse le pourroit permettre, il tascheroit de soûtenir le fardeau dont Dieu & les hommes le chargeoient.

Il refuse ce qu'on luy offre pour le voyage des Indes.

Peu de jours avant l'embarquement, Dom Antoine d'Ataïde Comte de Castagnera qui avoit l'intendance des provisions de l'armée navale avertit Xavier de faire un memoire des choses qui luy estoient necessaires pour le voyage, & l'asseûra de la part du Roy que rien ne luy manqueroit. *On ne manque de rien*, repartit le Pere en souriant, *quand on n'a besoin de rien. Je suis tres-obligé au Roy de sa liberalité, & je vous le suis de vos soins; mais je dois encore davantage à la Providence, & vous ne voulez pas que je m'en défie.*

Le Comte de Caſtagnera qui avoit un ordre exprés de fournir tout abondamment au Pere Xavier, luy fit de fortes inſtances, & le preſſa tant de prendre quelque choſe, de peur, diſoit-il, de tenter la Providence qui ne fait pas toûjours des miracles, que Xavier, pour ne pas paroiſtre opiniaſtre ou préſomptueux, demanda quelques petits livres de pieté dont il prévoyoit qu'il auroit affaire dans les Indes, & un habit de gros drap contre les froids exceſſifs qu'on a à ſouffrir au-delà du Cap de bonne Eſperance.

Le Comte étonné de ce que le Pere ne demandoit rien davantage, le ſupplia d'uſer mieux des offres qu'on luy avoit faites. Mais voyant que toutes les prieres eſtoient inutiles, *Vous ne ſerez pas tout-à-fait le maiſtre*, luy dît-il avec un peu de chaleur, *& du moins vous ne refuſerez pas un valet dont vous ne ſçauriez vous paſſer.*

Tandis que j'auray ces deux mains, repliqua Xavier, *je n'auray point d'autre valet. Mais la bienſéance veut que vous en ayiez*, reprit le Comte: *car enfin vous avez une dignité que vous ne devez pas avilir, & il ſeroit honteux de voir un Legat Apoſtolique laver ſon linge au bord d'un navire, & s'appreſter luy-meſme à manger. Je prétends bien*, dit Xavier, *me ſervir & ſervir les autres ſans deshonorer mon caractere : pourveû que je ne faſſe point de mal, je ne crains pas de ſcandaliſer le prochain, ni de perdre l'autorité que le Saint Siége m'a commiſe. Ce ſont ces reſpects humains, & ces fauſſes idées de*

bienſéance qui ont mis l'Egliſe en l'état où nous la voyons preſentement.

Une réponſe ſi poſitive ferma la bouche à Caſtagnera. Il loüa fort enſuite le Pere Xavier, & il diſoit publiquement qu'il avoit eû beaucoup plus de peine à combatre ſes refus, qu'à ſatisfaire les deſirs des autres.

Il part pour les Indes, & ce qu'il dit à Rodriguez en partant.

Le jour du départ arriva enfin, & tout eſtant preſt pour mettre à la voile, Xavier ſe rendit au port avec les deux compagnons qu'il menoit aux Indes, le Pere Paul de Camerin Italien, & François Manſilla Portugais qui n'eſtoit pas encore preſtre. Simon Rodriguez le conduiſit juſques à la flotte, & c'eſt-là que s'embraſſant tous deux tendrement, *Mon frere*, dît Xavier, *voicy les dernieres paroles que je vous diray jamais. Nous ne nous verrons plus en ce monde, ſouffrons patiemment noſtre ſéparation ; car il eſt certain qu'eſtant bien unis à Dieu, nous ſerons unis enſemble, & que rien ne pourra nous ſéparer de la ſocieté que nous avons en Jeſus-Chriſt.*

Je veux au reſte pour voſtre conſolation, ajoûta-t-il, *vous découvrir un ſecret que je vous ay caché juſqu'à cette heure. Il vous ſouvient que lors que nous eſtions dans un hoſpital de Rome, vous m'oüiſtes crier une nuit*, Encore plus, Seigneur, encore plus. *Vous m'avez demandé ſouvent ce que cela vouloit dire, & je vous ay toûjours répondu que vous ne deviez pas vous en mettre en peine. Sçachez maintenant que je vis alors ou endormi ou éveillé, Dieu*

le ſçait, tout ce que je devois ſouffrir pour la gloire de Jeſus-Chriſt: noſtre Seigneur me donna tant de gouſt pour les ſouffrances, que ne pouvant me raſſaſier de celles qui s'offroient à moy, j'en deſiray davantage; & c'eſt le ſens de ces mots que je prononçois avec tant d'ardeur, Encore plus, encore plus. *J'eſpere que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, & que ces deſirs qu'elle m'a inſpirez ſeront bientoſt ſatisfaits.*

Aprés ces paroles ils s'embraſſerent tout de nouveau, & ſe ſéparerent les larmes aux yeux. Dés que Rodriguez s'en fut retourné, on donna le ſignal pour partir, & on leva l'ancre. La flotte fit voile le 7. d'Avril de l'année 1541. ſous la conduite de Dom Martin Alphonſe de Soſa Vice-Roy des Indes, homme d'une probité reconnuë, & d'une experience conſommée, ſur tout en ce qui regardoit le nouveau Monde où il avoit paſſé pluſieurs annees de ſa vie. Il voulut avoir le Pere Xavier avec luy dans la Capitane appellée Saint Jacques. Xavier entra ce jour-là qui eſtoit celuy de ſa naiſſance dans ſa trente-ſixiéme année: il avoit demeuré huit mois entiers à Liſbonne, & il y avoit plus de ſept ans qu'il eſtoit au nombre des diſciples d'Ignace de Loyola.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE SECOND.

LORSQUE la Religion Chreſtienne floriſſoit dans l'Aſie ſous les Empereurs de Conſtantinople, il y avoit deux chemins ordinaires & aſſez courts pour aller aux Indes; l'un par la Syrie ſur l'Euphrate & ſur le Golphe Perſique, l'autre par l'Egypte ſur le Golphe Arabique, dit communément la Mer Rouge. Mais depuis que les Saraſins eurent occupé ces lieux-là, les Européans Chreſtiens n'y trouvant pas de ſeûreté, chercherent un détour pour éviter les inſultes de leurs plus mortels ennemis.

Par quel chemin il va aux Indes.

Les Portugais furent les premiers qui s'aviſerent de coſtoyer toute l'Afrique & une partie de l'Arabie & de la Perſe. Par ce circuit les Indes ſont éloignées du Portugal de quatre mille lieuës, & on eſt obligé d'eſſuyer deux fois les

ardeurs de la Zone Torride en paſſant la Ligne Equinoctiale qui coupe l'Afrique preſque par la moitié.

Dom Henri fils du Roy Jean I. & le Prince de ſon ſiecle le plus ſçavant dans les mathematiques, fut celuy qui tenta la découverte de ces mers, & qui entreprit de doubler le Cap de bonne Eſperance, à l'occaſion du commerce qu'on voulut établir entre les Portugais & le Roy d'Ethiopie appellé le Preſte-Jean. L'entrepriſe ayant réüſſi, les Rois de Portugal Alphonſe V. Jean II. & Emanuël I. la pourſuivirent ſi heureuſement, qu'ils ſe firent peu à peu par là un chemin aux Indes.

Ses occupations dans le navire.

C'eſt la route que tint le Pere Xavier avec la flotte Portugaiſe. Il ne demeura pas oiſif durant le cours de la navigation. Son premier ſoin fut d'arreſter les deſordres que l'oiſiveté produit d'ordinaire ſur les vaiſſeaux, & il commença par le jeu, qui eſt le ſeul divertiſſement ou pluſtoſt toute l'occupation des gens de mer.

Pour bannir les jeux de hazard qui donnent preſque toûjours lieu aux querelles & aux juremens, il propoſa de petits jeux innocens capables d'amuſer l'eſprit ſans remuer trop les paſſions : mais quand malgré luy on joûoit aux cartes ou aux dez, il ne laiſſoit pas de voir joûër, afin de retenir les joûeurs par ſa preſence ; & s'ils s'emportoient, il les ramenoit par

des

des remontrances douces & honneſtes. Il témoignoit prendre intereſt à leur gain ou à leur perte, & il s'offroit quelquefois de tenir leur jeu.

Il y avoit bien dans la Capitane mille perſonnes de toutes ſortes de conditions. Le Pere ſe fit tout à tous pour les gagner tous à Jeſus-Chriſt, entretenant les uns & les autres de ce qui leur convenoit davantage; parlant de marine avec les matelots, de guerre avec les ſoldats, de commerce avec les marchands, & d'affaires d'Etat avec la Nobleſſe. Sa complaiſance & ſa gayeté naturelle le faiſoient aimer de tout le monde : les plus libertins & les plus brutaux recherchoient ſa converſation, & prenoient meſme plaiſir à l'entendre parler de Dieu.

Il inſtruiſoit tous les jours les matelots des principes de la Foy, que la pluſpart ignoroient, ou ne ſçavoient gueres bien, & il preſchoit toutes les feſtes au pied du grand maſt. Chacun profitoit des enſeignemens du Prédicateur, & en peu de temps on n'oûït plus parmi eux rien qui bleſſaſt ni l'honneur de Dieu, ni la charité du prochain, ni meſme la pureté & la bienſeance. Ils avoient pour luy un tres-grand reſpect; & d'un mot il appaiſoit leurs querelles, il terminoit tous leurs differends.

Le Viceroy Dom Martin Alphonſe de Soſa voulut dés les premiers jours le faire manger à

ſa table : mais Xavier l'en remercia tres-humblement, & ne vécut pendant le voyage que de ce qu'il mendioit dans le navire.

Cependant les froids inſupportables du Cap verd, & les chaleurs exceſſives de la Guinée avec l'eau douce & les viandes qui ſe corrompirent ſous la ligne, cauſerent de tres-faſcheuſes maladies. La plus commune eſtoit une fievre peſtilente accompagnée d'une eſpece de chancre qui ſe formoit dans la bouche, & qui ulceroit toutes les gencives. Les malades meſlez enſemble s'infectoient les uns les autres ; & comme on craignoit de gagner leur mal, on les auroit abandonnez, ſi le Pere François n'euſt eû pitié d'eux. Il les eſſuyoit dans leurs ſueurs, il nettoyoit leurs ulceres, il lavoit leurs linges, & il leur rendoit les ſervices les plus abjects : mais il avoit ſoin ſur tout de leurs conſciences, & ſa principale occupation eſtoit de les diſpoſer à mourir chreſtiennement.

Le Pere au reſte faiſoit tout cela eſtant incommodé d'un vomiſſement continuel & d'une extréme langueur, qui luy durerent deux mois entiers. Pour le ſoulager, Soſa luy fit donner une chambre plus grande & meilleure que celle qu'on luy avoit aſſignée d'abord : il la prit, mais il y mit les plus malades ; & pour luy, il coucha toûjours ſur le tillac, ſans autre oreiller que les cordages du navire.

Il recevoit auſſi les plats que le Viceroy luy

envoyoit de sa table, & il les distribuoit à ceux qui avoiént le plus besoin de nourriture. Tant d'actions de charité le firent surnommer desiors le saint Pere; & ce nom luy demeura le reste de ses jours, mesme parmi les Mahometans & les Idolâtres.

Tandis que Xavier s'occupoit ainsi, la flotte suivit son chemin au travers des écueils, des tempestes, & des courans d'eau. Aprés cinq mois de continuelle navigation, elle arriva au Mozambique vers la fin d'Aoust.

Il arrive au Mozambique, & ce qu'il y fait.

Le Mozambique est un Royaume dans la coste Orientale de l'Affrique, habité de Negres, gens barbares, mais qui ne le sont pas toutefois tant que les Cafres leurs voisins, à cause du commerce qu'ils ont perpetuellement avec les Ethiopiens & les Arabes. Il n'y a sur la coste aucun port où les vaisseaux puissent estre à l'abri des vents; mais une petite isle en forme un & tres-commode & tres-seûr.

Cette isle qui n'est éloignée de la Terre-ferme que d'un mille au plus, porte le nom de Mozambique comme le Royaume. Elle estoit autrefois sous la domination des Sarasins, & un Cherife More y commandoit. Les Portugais s'en rendirent maistres depuis, & y bastirent une fortereſſe pour asseûrer le passage de leurs vaisseaux, & pour rafraischir leurs troupes qui s'y arrestent ordinairement quelques jours.

L'armée de Soſa fut contrainte d'hiverner au Mozambique, non-ſeulement parce que la ſaiſon eſtoit desja fort avancée ; mais encore parce que les malades ne pouvoient plus ſupporter les incommoditez de la mer. Ce lieu néanmoins n'eſtoit pas fort propre à des perſonnes infirmes : l'air y eſt mal ſain ; & cela vient de ce que la mer ſe répandant dans les endroits les plus bas de l'Iſle au temps des groſſes marées, l'eau qui s'amaſſe croupit & ſe gaſte durant les chaleurs. Auſſi les habitans y vivent peu, particulierement les étrangers ; & c'eſt ce qui a fait appeller le Mozambique la ſepulture des Portugais. Outre l'intemperie naturelle de l'air, il y avoit meſme en ce temps-là une maladie contagieuſe dans le païs.

Dés qu'on eut pris terre, Soſa fit tranſporter les malades de chaque navire à l'hoſpital, qui eſt dans l'iſle, & dont les Rois de Portugal ſont les fondateurs. Le Pere Xavier les ſuivit, & avec ſes deux compagnons il entreprit de les ſervir tous. L'entrepriſe ſurpaſſoit ſes forces, mais l'eſprit ſoutient le corps dans les hommes apoſtoliques, & la charité peut tout.

Animé donc d'une nouvelle ferveur, il alloit de ſalle en ſalle & de lit en lit, faiſant prendre des medecines aux uns, adminiſtrant les derniers ſacremens aux autres. Chacun vouloit l'avoir auprés de ſoy, & ils diſoient que la veûë ſeule de ſon viſage leur valoit mieux que tous les remedes.

Ayant passé tout le jour dans un travail continuel, il veilloit la nuit les moribonds, ou se couchoit prés des plus malades pour prendre un peu de repos ; mais son sommeil estoit interrompu à toute heure : au moindre cry, au moindre soupir, il s'éveilloit, & couroit à eux.

Il tombe malade, & ne laisse pas de servir les malades.

Tant de fatigues accablerent enfin la nature, & il tomba luy-mesme malade d'une fievre si violente & si maligne, qu'on le saigna sept fois en fort peu de temps, & qu'il fut trois jours en délire. Au commencement de son mal plusieurs personnes voulurent le retirer de l'hospital où l'infection estoit effroyable, & luy offrirent leur logis : il refusa constamment leurs offres, & leur dit qu'ayant fait vœu de pauvreté, il vouloit vivre & mourir parmi les pauvres.

Mais quand la violence du mal fut un peu passée, le Saint s'oublia luy-mesme pour songer aux autres. Quelquefois ne pouvant se soûtenir, & brûlant de la chaleur de la fievre, il visitoit ses chers malades, & les servoit autant que luy permettoit sa foiblesse. Le medecin l'ayant rencontré un jour qui alloit & venoit dans le fort de son accés, dît aprés luy avoir tasté le pouls, qu'il n'y avoit personne à l'hospital plus dangereusement malade que luy, & le pria de se donner un peu de repos, du moins jusqu'à ce que la fievre fust sur son déclin.

Je vous obéiray ponctuellement, repartit le Pere, *dés que j'auray satisfait à un devoir qui me presse: il y va du salut d'une ame, & il n'y a pas de temps à perdre.* Au mesme moment il fait porter sur son lit un pauvre garçon de l'équipage qui estoit étendu à terre sur un peu de paille avec une fievre ardente sans parole & sans connoissance. Le jeune homme ne fut pas plustost sur le lit du Saint, qu'il revint à soy. Xavier profita de l'occasion, & se couchant auprés du malade qui avoit mené une vie fort dissoluë, l'exhorta si bien toute la nuit à déteſter ses pechez, & à esperer en la misericorde de Dieu, qu'il le vit mourir dans de grands sentimens de douleur & de confiance.

Du reste le Pere garda la parole qu'il avoit donnée au medecin, & se ménagea ensuite davantage, de sorte que sa fievre diminua beaucoup, & s'en alla mesme tout-à-fait. Mais ses forces n'estoient pas encore revenuës, qu'il luy fallut se remettre en mer. Le Viceroy qui commençoit à se porter mal ne voulut pas demeurer plus long-temps dans un lieu si infecté, ni attendre la gueriſon de ses gens pour continuer son voyage. Il pria Xavier de l'accompagner, & de laisser avec les malades Paul de Camerin, & François Mansilla, qui faisoient tres-bien leur devoir dans l'hospital.

Ainsi aprés avoir fait six mois de séjour au Mozambique, ils s'embarquerent tout de nou-

veau le 15. de mars de l'année 1542. non dans le Saint Jacques ſur lequel ils eſtoient venus, mais dans un autre vaiſſeau plus leger, & qui alloit mieux à la voile.

Il y a icy lieu de remarquer que le Pere, au rapport des paſſagers qui vinrent avec luy de Portugal au Mozambique, commença dans le navire à faire paroiſtre cét eſprit de prophetie qu'il eut en un ſi éminent degré juſqu'à la fin de ſes jours. Car leur entendant loüer ce vaiſſeau comme le baſtiment le plus fort, & le mieux équipé de toute la flotte, il dît en termes formels que ſa fortune ſeroit malheureuſe. Et en effet, le Saint Jacques que le Viceroy laiſſa au Mozambique avec quelques autres vaiſſeaux, ayant repris le chemin des Indes, ſe briſa contre des écueïls, & fit un triſte naufrage vers l'iſle de Salſete.

Sa premiere prophetie verifiée par l'évenement.

Le galion qui portoit Soſa & Xavier eut le vent ſi favorable qu'en deux ou trois jours il gagna Melinde ſur la coſte d'Affrique vers la ligne équinoctiale. C'eſt une ville de Saraſins au bord de la mer dans un terrain plat, bien cultivé, planté par tout de palmiers, & orné de tres-beaux jardins. Elle a une enceinte fort grande, & eſt fermée de murailles comme les villes de l'Europe. Bien qu'elle ſoit baſtie à la Moreſque, les maiſons ne laiſſent pas d'eſtre agréables & commodes. Les habitans ont l'ame guerriere: ils ſont noirs & vont nus, hors qu'ils

Il arrive à Melinde, & y confere avec les Mahometans.

ſe couvrent d'une toile de coton, ou d'un linge depuis la ceinture juſqu'à la moitié de la cuiſſe. C'eſt auſſi tout ce que la chaleur du païs leur permet de porter ſur eux, Melinde n'eſtant qu'à trois degrez ou un peu plus de la ligne.

Ils ont toûjours bien veſcu avec les Portugais, & le commerce entretient les deux nations dans une tres-bonne intelligence. Dés que la banniere de Portugal parut au port, le Roy Saraſin s'y rendit avec toute ſa Cour pour recevoir luy-meſme le nouveau Gouverneur des Indes. Le premier objet qui ſe preſenta au Pere François à la ſortie du vaiſſeau luy tira les larmes des yeux, mais des larmes de joye & de compaſſion tout enſemble. Comme les Portugais trafiquent là continuellement, & qu'il y en meurt toûjours quelques-uns, ils ont un cimetiere auprés de la Ville plein de croix dreſſées ſur les tombes ſelon l'uſage des Catholiques, & il y avoit une grande croix de pierre au milieu des autres fort bien faite & toute dorée.

Le Saint y courut, & l'adora, conſolé interieurement de la voir ſi élevée & comme triomphante parmi les ennemis de Jeſus-Chriſt. Mais il eut en meſme temps une ſenſible douleur que le ſigne du ſalut ſerviſt moins là pour édifier les vivans que pour honorer les morts; & levant les mains au ciel, il pria le Pere des miſericordes d'imprimer dans le cœur des Infidelles la

croix

croix qu'ils avoient ſouffert que l'on plantaſt ſur leur terre.

Il penſa enſuite à conferer de la Religion avec les Mores pour taſcher de leur faire voir les extravagances du Mahometiſme, & pour avoir occaſion de leur expoſer les veritez de la Foy chreſtienne. Un des principaux de la Ville & des plus zelez pour ſa ſecte le prévint, & luy demanda d'abord ſi la pieté eſtoit éteinte dans les villes de l'Europe comme elle l'eſtoit à Melinde. *Car enfin*, diſoit-il, *de dix-ſept Moſquées que nous avons, il y en a quatorze qui ſont deſertes, & trois ſeulement où l'on va ; encore ces trois ſont-elles viſitées de peu de perſonnes. Cela vient ſans doute*, ajouſta le Mahometan, *de quelque énorme peché, mais je ne ſçay quel il eſt ; & quelques réflexions que je faſſe, je ne vois pas ce qui peut nous avoir attiré un ſi grand malheur.*

Il n'y a rien de plus clair, repartit Xavier. *Dieu qui a en horreur la priere des infidelles, laiſſe perir parmi vous un culte qui ne luy plaiſt pas, & fait entendre par là qu'il réprouve voſtre ſecte.* Le Saraſin ne ſe rendit pas à cette raiſon ni à tout ce que dît Xavier contre l'Alcoran. Lors qu'ils diſputoient enſemble, un Caciz ou Docteur de la loy ſurvint. Ayant fait la meſme plainte touchant la ſolitude des Moſquées, & le peu de dévotion du peuple, *J'ay pris mon parti*, dît-il, *& ſi dans deux ans Mahomet ne vient en perſonne viſiter les fidelles qui*

le reconnoiſſent pour le vray prophete de Dieu, je chercheray aſſeûrément une autre religion que la ſienne, Xavier eut pitié de la folie du Caciz, & mit tout en œuvre pour luy faire abjurer deſlors le Mahometiſme; mais il ne put rien gagner ſur un eſprit opiniaſtre que ſes propres lumieres aveugloient, & il ſe ſoumit aux ordres de la Providence qui a marqué les momens de la converſion des pecheurs & des infidelles.

Il paſſe à Socotora, & ſes ſentimens ſur l'état des Socotorins.

Eſtant partis de Melinde, où ils ne furent que peu de jours, ils coſtoyerent toûjours l'Afrique, & allerent mouïller à Socotora qui eſt au-delà du Cap de Guardafu, & vis-à-vis du détroit de la Meque. Les Mores de ce païs-là diſent que c'eſt l'Iſle des Amazones, & la raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les femmes y ſont les maiſtreſſes. Les habitans croyent que leur Iſle eſt le Paradis de la terre. Cependant il n'y a peut-eſtre pas dans le monde un lieu moins délicieux ni moins agréable : l'air y eſt toûjours embrazé, la terre y eſt ſéche & ſterile; & s'il n'y naiſſoit le meilleur aloez de tout l'Orient, on ne ſçauroit gueres ce que c'eſt que Socotora. On ne ſçait pas préciſément quelle religion ces peuples profeſſent, tant la leur eſt monſtrueuſe. Ils tiennent des Saraſins le culte de Mahomet, des Juifs l'uſage de la circonciſion & des ſacrifices, mais ils ſe diſent Chreſtiens. Les hommes portent le nom de l'un

des Apoſtres, & la pluſpart des femmes celuy de Marie, ſans avoir néanmoins nulle connoiſſance du Bapteſme. Ils adorent la croix, & on leur en voit de petites penduës à leur coû. Ils réverent principalement Saint Thomas: & c'eſt une ancienne tradition parmi eux, que ce ſaint Apoſtre allant aux Indes, fut jetté par une horrible tempeſte ſur leurs coſtes; qu'eſtant deſcendu à terre, il annonça Jeſus-Chriſt aux Socotorins, & que du débris de ſon navire il baſtit une chapelle au milieu de l'Iſle.

L'état de ces Inſulaires affligea ſenſiblement le Pere Xavier. Il ne deſeſpera pas pourtant qu'on ne puſt réduire à la foy une nation, qui toute barbare qu'elle eſtoit gardoit encore quelques marques du Chriſtianiſme. Comme il ne ſçavoit pas leur langue, qui n'a nul rapport à celles de l'Europe, & qui eſt meſme differente en tout de l'Ethiopien & de l'Arabe, il leur témoigna d'abord par ſignes la compaſſion qu'il avoit de leur ignorance & de leur égarement. Enſuite, ſoit que quelqu'un d'eux ſceuſt le Portugais, & luy ſerviſt d'interprete, ou que deſlors il receût d'enhaut les prémices du don des langues, qui luy fut communiqué ſi abondamment aux Indes en diverſes occaſions: il leur parla de la neceſſité du Bapteſme, & leur fit entendre qu'on ne pouvoit ſe ſauver ſans croire ſincerement en Jeſus-Chriſt; mais que la foy ne ſouffroit point de mélange, & que pour eſ-

tre Chreſtien, il falloit ceſſer d'eſtre Juif & Mahometan.

Ses paroles firent impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur des Barbares. Les uns luy preſenterent de leurs fruits ſauvages pour marque de leur amitié; les autres luy offrirent leurs enfans, afin qu'il les baptiſaſt; tous luy promirent de recevoir le Bapteſme, & de vivre en veritables Chreſtiens, pourveû qu'il demeuraſt avec eux. Mais quand ils virent que le galion Portugais eſtoit ſur le point de partir, ils coururent en foule au rivage, & conjurerent le Saint les larmes aux yeux de ne les pas abandonner.

Ce ſpectacle attendrit Xavier : il pria inſtamment le Viceroy de vouloir bien luy permettre de reſter dans l'Iſle du moins juſques au paſſage des vaiſſeaux qu'on avoit laiſſez au Mozambique. Mais il ne put obtenir ce qu'il demandoit : & Soza luy dît que le Ciel l'ayant deſtiné aux Indes, ce ſeroit manquer à ſa vocation, que de prendre ainſi le change, & de s'arreſter au commencement de la carriere; que ſon zele trouveroit ailleurs un plus vaſte champ que Socotora, & des peuples mieux diſpoſez que ces inſulaires naturellement volages, & auſſi prompts à quitter la foy qu'à la recevoir.

Xavier ſe rendit aux raiſons du Viceroy qui fut pour luy en cette rencontre l'interprete de

la volonté divine ; & dans le meſme moment on mit à la voile. Le Saint ne put voir ſans une vive douleur ces pauvres gens qui le ſuivoient des yeux, & qui luy tendoient les bras. A meſure que le vaiſſeau s'éloignoit de l'Iſle, il tournoit la teſte de ce coſté-là, & pouſſoit de profonds ſoupirs. Mais pour n'avoir rien à ſe reprocher touchant la converſion des Socotorins, il s'engagea devant Dieu à les revenir voir au pluſtoſt, ou s'il ne le pouvoit, à leur procurer des miniſtres évangeliques qui leur enſeignaſſent la voye du ſalut.

La navigation fut de peu de jours. Aprés avoir traverſé toute la mer d'Arabie, & une partie de celle de l'Inde, ils arriverent au Port de Goa le 6. de May de l'année 1542. & le treiziéme mois depuis leur ſortie du Port de Liſbonne. Il arrive à Goa.

La ville de Goa eſt ſituée au-deçà du Gange dans une Iſle qui porte le meſme nom, & qui domine ſur celles que forme la mer en entrant par divers canaux dans la Terre-ferme de Canara. C'eſtoit la capitale des Indes, le ſiege de l'Eveſque & du Viceroy, & le lieu de tout l'Orient le plus conſiderable pour le commerce. Elle avoit eſté baſtie par les Mores quarante ans avant que les Europeans paſſaſſent aux Indes, & l'année 1510. Dom Alphonſe d'Albuquerque, ſurnommé le Grand, l'enleva aux Infidelles, & la ſoumit à la Couronne de Portugal.

Ce fut alors que se verifia la célebre Prophetie de l'Apostre Saint Thomas, que la Foy qu'il avoit plantée en divers Royaumes de l'Orient y refleuriroit un jour. Et c'est cette prédiction que le saint Apostre laissa gravée sur une colomne de pierre vive pour la memoire des siecles à venir. La colomne n'estoit pas loin des murs de Meliapor capitale du Royaume de Coromandel; & on y lisoit en caracteres du païs que quand la mer éloignée de quarante milles seroit venuë au pied de la colomne, il viendroit aux Indes des hommes blancs étrangers qui y rétabliroient la Religion.

Les Infidelles se moquerent long-temps de la Prophetie, ne jugeant pas qu'elle deust jamais s'accomplir, & y voyant mesme une espece d'impossibilité : elle s'accomplit néanmoins si juste, que quand Dom Vasco de Gama aborda aux Indes, la mer qui usurpe quelquefois sur le continent en mangeant peu à peu les terres, baignoit le pied de la colomne dont nous venons de parler.

Mais on peut dire que la prédiction de Saint Thomas n'eût tout son effet qu'aprés la venuë du Pere Xavier, conformément à une autre Prophetie du saint homme Pierre de Couillan Religieux de la Trinité, qui estant allé aux Indes avec Dom Vasco de Gama en qualité de son confesseur, fut martyrisé par les Indiens le 7. de Juillet de l'année 1497. quarante trois ans

avant la naiſſance de la Compagnie de Jeſus, & qui tout percé de fléches lors qu'il répandoit ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, prononça diſtinctement ces paroles : *Dans peu d'années il naiſtra en l'Egliſe de Dieu une nouvelle Religion de Clercs, qui portera le nom de Jeſus; & un de ſes premiers Peres conduit par le Saint Eſprit penetrera juſqu'aux contrées les plus éloignées des Indes Orientales, dont la plus grande partie embraſſera la Foy orthodoxe par le miniſtere de ce Prédicateur évangelique.*

C'eſt ce que rapporte Jean de Figueras Carpi dans l'hiſtoire de l'Ordre de la Rédemption des captifs, ſur les manuſcrits du couvent de la Trinité de Liſbonne, & ſur les memoires de la bibliotheque du Roy de Portugal.

Pour revenir au débarquement de Xavier, en ſortant du navire il alla prendre ſon logement à l'hoſpital, malgré toutes les réſiſtances du Viceroy qui avoit envie de le loger. Mais il ne voulut pas commencer ſes fonctions de miſſionnaire, qu'il n'euſt rendu auparavant ſes devoirs à l'Eveſque de Goa : c'eſtoit Dom Jean d'Albuquerque Religieux de Saint François, homme de tres-grand mérite, & un des plus vertueux Prélats que l'Egliſe ait peut-eſtre jamais eû.

Il viſite l'Eveſque des Indes.

Le Pere, aprés luy avoir expliqué les raiſons pour leſquelles le Souverain Pontife & le Roy de Portugal l'avoient envoyé aux Indes, luy preſenta les Brefs de Paul III. & luy déclara

qu'il ne prétendoit s'en ſervir qu'avec ſon agrément; il ſe jetta enſuite à ſes pieds, & luy demanda ſa benediction.

Le Prélat édifié de la modeſtie du Pere, & frapé de je ne ſçay quel air de ſainteté répandu ſur ſon viſage, le releva auſſitoſt, & l'embraſſa tendrement. Il baiſa pluſieurs fois les Brefs du Pape, & en les rendant au Pere, il luy parla de la ſorte: *Un Légat Apoſtolique envoyé immediatement du Vicaire de Jeſus-Chriſt n'a pas beſoin de prendre ſa miſſion d'ailleurs: uſez librement des pouvoirs que le Saint Siege vous a donnez, & ſoyez ſeûr que ſi l'autorité Epiſcopale eſt neceſſaire pour les maintenir, elle ne vous manquera pas.*

Dés ce moment-là ils lierent amitié, & leur union devint ſi étroite dans la ſuite, qu'ils ſembloient tous deux n'avoir qu'un cœur & qu'une ame. Auſſi le Pere Xavier n'entreprenoit rien ſans avoir conſulté l'Eveſque. L'Eveſque de ſon coſté communiquoit tous ſes deſſeins au Pere Xavier, & on ne peut croire combien une telle correſpondance ſervit au ſalut des ames & à l'exaltation de la Foy.

L'état où eſtoit la Religion dans les Indes quand le Pere Xavier y arriva.

Avant que de paſſer outre, il importe de ſçavoir l'état où eſtoit alors la Religion dans les Indes. Il eſt vray que, ſelon la Prophetie de Saint Thomas, ceux qui découvrirent les Indes Orientales y firent renaiſtre en quelques endroits le Chriſtianiſme dont il ne reſtoit preſque aucune trace nulle part. Mais l'ambition

&

& l'avarice refroidirent bientoſt le zele de ces conquerans : au lieu d'étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt, & de luy gagner des ames, ils ne ſongerent qu'à pouſſer plus loin leurs conqueſtes, & qu'à s'enrichir. Il arriva meſme que pluſieurs Indiens nouvellement convertis n'eſtant ni cultivez par des inſtructions ſalutaires, ni édifiez par de bons exemples, oublierent inſenſiblement leur bapteſme, & retournerent à leurs anciennes ſuperſtitions.

Que ſi quelqu'un d'eux conſervoit la foy, & ſe déclaroit fidelle, les Mahometans qui eſtoient en pluſieurs endroits maiſtres des coſtes & fort riches, le perſecutoient cruellement, ſans que les gouverneurs & les magiſtrats Portugais s'y oppoſaſſent ; ſoit que la puiſſance Portugaiſe ne fuſt pas encore aſſez établie, ſoit que l'intereſt l'emportaſt ſur la religion & ſur la juſtice. Ces traitemens tyranniques empeſchoient les nouveaux Chreſtiens de profeſſer Jeſus-Chriſt, & eſtoient cauſe que parmi les Infidelles perſonne ne penſoit plus à ſe convertir.

Mais ce qui doit paroiſtre plus étrange, les Portugais vivoient eux-meſmes plus en idolâtres qu'en chreſtiens. Car pour dire quelque choſe de particulier du déreglement de leurs mœurs ſuivant la relation qui fut envoyée des Indes au Roy de Portugal Jean III. par un homme d'autorité & digne de foy peu de mois

avant la venuë du Pere Xavier, chacun avoit autant de concubines qu'il vouloit, & ils les tenoient toutes chez eux en qualité de legitimes épouſes. L'on achetoit, ou l'on raviſſoit des femmes pour en tirer du ſervice & de l'argent: les maiſtres taxoient ces eſclaves à une certaine ſomme par jour; & ſi elles manquoient à la payer, il n'eſt point de mauvais traitement qu'on ne leur fiſt: de ſorte que les malheureuſes ne pouvant pas quelquefois aſſez travailler, & craignant d'eſtre maltraitées, faiſoient un commerce infame de leurs corps, & ſe proſtituoient au public pour contenter l'avarice de leurs maiſtres.

La Juſtice ſe vendoit dans les tribunaux, & les crimes les plus énormes n'eſtoient point punis, quand les criminels avoient de quoy corrompre leurs juges. Toutes les voyes eſtoient permiſes pour amaſſer de l'argent, quelque iniques qu'elles fuſſent; & ſur tout l'uſure ſe pratiquoit publiquement. On comptoit pour rien un aſſaſſinat, & on s'en vantoit meſme comme d'une belle action.

L'Eveſque de Goa avoit beau menacer de la colere du ciel, & fulminer des excommunications pour arreſter ces débordemens: les cœurs eſtoient ſi endurcis, qu'on ſe moquoit des menaces & des anathêmes de l'Egliſe; ou pour mieux dire la privation des Sacremens n'eſtoit pas une peine à des ſcelerats & à des impies qui s'en ſe-

paroient d'eux-meſmes. L'uſage de la confeſſion & de la communion eſtoit en quelque ſorte aboli; & ſi quelqu'un par hazard touché des remords de ſa conſcience, vouloit ſe réconcilier avec Dieu aux pieds d'un Preſtre, il n'oſoit le faire que la nuit & ſecretement, tant l'action paroiſſoit extraordinaire & honteuſe.

Une ſi étrange dépravation eût diverſes cauſes. Elle commença par la licence des armes qui permet & qui autoriſe les plus grands deſordres en un païs de conqueſte. Les délices de l'Aſie & le commerce des Infidelles n'aiderent pas peu à gaſter les Portugais, tout auſteres & reglez qu'ils ſont naturellement. Le defaut de ſecours ſpirituels y contribua encore beaucoup: il n'y avoit pas quatre prédicateurs en toutes les Indes, ni gueres plus de preſtres hors de Goa; de ſorte que dans pluſieurs fortereſſes on n'entendoit ni ſermon ni meſſe durant des années entieres.

Voilà à peu prés quelle eſtoit la face de la Chreſtienté du nouveau Monde quand le Pere Xavier y arriva. L'auteur de la relation d'où j'ay tiré ce que je viens de rapporter avoit ce ſemble un préſentiment de ſa venuë: car à la fin du memoire, il prie le Ciel, & conjure le Roy de Portugal d'envoyer aux Indes quelque ſaint homme qui y réforme les mœurs des Européans par ſes diſcours apoſtoliques & par ſes vertus exemplaires.

Pour les Gentils, la vie qu'ils menoient te-

noit bien plus de la beſte que de l'homme. L'impureté eſtoit venuë parmi eux au dernier excés, & les moins corrompus eſtoient ceux qui n'avoient nulle religion. La pluſpart adoroient le démon ſous une figure impudique & avec des céremonies que la bienſéance empeſche de dire. Il y en avoit qui changeoient de Dieu tous les jours, & la premiere choſe vivante qu'ils rencontroient le matin, eſtoit l'objet de leur culte, fuſſe un chien, ou un porc. Chacun au reſte faiſoit à ſes Dieux des ſacrifices ſanglans, & rien n'eſtoit plus commun que de voir égorger de petits enfans par leurs propres peres devant les Idoles.

Tant de ſortes d'abominations enflammerent le zele du Pere Xavier. Il euſt bien voulu pouvoir en meſme temps remedier à tout : il crut néanmoins devoir commencer par les domeſtiques de la Foy ſelon le précepte de Saint Paul, c'eſt-à-dire par les Chreſtiens : il jugea meſme qu'il devoit s'attacher d'abord aux Portugais, dont l'exemple eſtoit tres-puiſſant ſur les Indiens baptiſez ; & voicy de qu'elle maniere il s'y prit.

Ses premiers travaux à Goa.

Pour s'attirer les benedictions du Ciel dans une ſi difficile entrepriſe, il paſſoit la plus grande partie de la nuit avec Dieu, & ne dormoit gueres que trois ou quatre heures : encore ce peu de repos eſtoit troublé ordinairement, car eſtant logé à l'hoſpital, & couchant toûjours

prés des plus malades comme il faiſoit au Mozambique, il ſe levoit pour les ſecourir, ou pour les conſoler dés qu'ils ſe plaignoient tant ſoit peu.

Il ſe remettoit en priere à la pointe du jour, & diſoit enſuite la meſſe. Toute la matinée s'employoit dans les hoſpitaux, particulierement dans celuy des Lepreux qui eſtoit à un Fauxbourg de Goa. Il embraſſoit ces miſerables l'un aprés l'autre, & leur diſtribuoit luy-meſme ce qu'il avoit mendié de porte en porte pour eux. Il alloit delà aux priſons, & rendoit aux priſonniers les meſmes devoirs de charité.

En revenant, il faiſoit un tour par la Ville la clochette à la main, & prioit à haute voix les peres de familles d'envoyer pour l'amour de Dieu leurs enfans & leurs eſclaves au catechiſme. Le ſaint homme avoit dans l'eſprit, que ſi au moins la jeuneſſe Portugaiſe eſtoit bien inſtruite des principes de la Religion, & formée de bonne heure aux exercices de la vertu, on verroit en peu de temps le Chriſtianiſme revivre à Goa; mais que ſi elle demeuroit ſans inſtruction & ſans diſcipline, il n'y avoit pas lieu d'eſperer que des gens qui ſuçoient l'impieté & le vice preſque avec le lait, devinſſent jamais de parfaits chreſtiens.

Les premiers fruits de ſes travaux.

Les enfans s'aſſembloient en foule au tour de Xavier, ſoit qu'ils vinſſent d'eux-meſmes par une curioſité naturelle, ſoit que leurs peres les

envoyaſſent, par le reſpect qu'ils avoient déja pour le Saint, tout vicieux qu'ils eſtoient. Il les menoit à l'égliſe, & là il leur expliquoit le Symbole des Apoſtres, les Commandemens de Dieu, & toutes les pratiques de piété qui ſont en uſage parmi les Fidelles. Ces jeunes plantes recevoient ſans peine les impreſſions que le Pere leur donnoit, & ce fut par les enfans que la Ville commença à changer de face. Car en écoutant tous les jours l'homme de Dieu, ils devinrent modeſtes & dévots : leur modeſtie & leur dévotion eſtoit une cenſure tacite de la diſſolution des perſonnes avancées en âge. Ils reprenoient quelquefois leurs peres avec une liberté qui n'avoit rien de l'enfance, & ces réprimandes faiſoient rougir les plus libertins.

Xavier fit alors des prédications publiques, où tout le peuple accourut ; & afin que les Indiens l'entendiſſent auſſi-bien que les Portugais, il affecta de parler un Portugais groſſier & barbare qui avoit cours parmi les naturels du païs. On vit bientoſt ce que peut ſur des hommes pervertis un prédicateur animé de l'eſprit de Dieu. Les pecheurs les plus ſcandaleux touchez de l'horreur de leurs crimes, & de la crainte d'une éternité malheureuſe, ſe confeſſerent les premiers ; leur exemple fit perdre aux autres la honte qu'ils avoient de ſe confeſſer : ſi-bien que tous ſe jettoient aux pieds du Pere, frapant leur poitrine, & pleurant amerement leurs pechez.

Les fruits de penitence qui accompagnerent ces larmes furent des preuves certaines d'une veritable converſion. On rompit les faux contracts & les traitez uſuraires : on reſtitua le bien mal aquis, on mit en liberté les eſclaves qu'on poſſedoit injuſtement, & enfin on chaſſa les concubines qu'on ne voulut point épouſer.

Son induſtrie à gagner les concubinaires.

Le Saint agiſſoit avec les concubinaires à peu prés comme faiſoit Jeſus-Chriſt avec les publicains & avec les femmes débauchées. Bien loin de les traiter durement, plus ils eſtoient engagez dans le vice, plus il leur témoignoit de tendreſſe : en toutes rencontres il ſe déclaroit leur ami ; il leur rendoit ſouvent des viſites ſans craindre qu'on luy reprochaſt le commerce des pecheurs ; il s'invitoit meſme quelquefois à manger chez eux, & c'eſtoit là que prenant un air de gayeté, il prioit le maiſtre du logis de faire venir ſes enfans. Aprés avoir careſſé quelque temps les plus jolis, il demandoit à voir leur mere, & il luy faiſoit bon viſage comme s'il l'euſt crûë une tres-honneſte perſonne. Quand elle eſtoit blanche & bienfaite, il la loûoit, & diſoit qu'elle ſembloit eſtre Portugaiſe. Enſuite, dans une converſation particuliere, *Vous avez-là*, diſoit-il au Portugais, *une belle eſclave, & qui mérite bien d'eſtre voſtre femme*. Mais ſi c'eſtoit une Indienne noire & laide, *Bon Dieu quel monſtre tenez-vous dans voſtre maiſon*, diſoit-il, *& comment*

pouvez-vous en ſouffrir la veûë? Ces paroles dites en apparence ſans deſſein, faiſoient d'ordinaire leur effet. Le concubinaire épouſoit celle de ſes concubines que le ſerviteur de Dieu avoit loûée, & chaſſoit les autres.

Un changement de mœurs ſi ſubit ne fut pas de ces ferveurs paſſageres qui n'ont point de ſuite. La piété s'établit par tout, & ceux qui ſe confeſſoient à peine une fois l'année, le firent chaque mois réglément. Ils vouloient tous ſe confeſſer au Pere Xavier; ſi bien qu'écrivant de Goa à Rome, il manda que s'il eſtoit au meſme temps en dix lieux, il auroit de quoy s'occuper. Comme les catechiſmes qu'il fit d'abord eûrent le ſuccés que nous avons dit, l'Eveſque Dom Jean d'Albuquerque, ordonna que deſormais on enſeigneroit la doctrine chreſtienne aux enfans dans toutes les égliſes de la Ville. Les gentilshommes & les marchands s'appliquerent à bien regler leurs familles, & à en bannir tout-à-fait le vice. Ils donnoient au Pere de groſſes ſommes d'argent qu'il diſtribuoit devant eux dans les hoſpitaux & dans les priſons. Le Viceroy y alloit luy-meſme toutes les ſemaines avec le Saint pour écouter les priſonniers, & pour conſoler les pauvres. Une pratique ſi chreſtienne plut tant au Roy de Portugal Jean III. que par une lettre expreſſe, il preſcrivit depuis à Dom Jean de Caſtro Gouverneur des Indes, de faire au moins une fois le

le mois ce que faiſoit Dom Martin Alphonſe de Soſa toutes les ſemaines. Enfin les Portugais de Goa prirent de ſi bonnes habitudes, & changerent tellement de conduite, qu'il ſembloit que ce fuſſent d'autres hommes.

On luy parle de la coſte de la Peſcherie, & il y va.

Les choſes eſtoient en ces termes, lors que Michel Vaz Vicaire Général des Indes, homme d'une vertu rare & fort zelé pour l'accroiſſement de la Foy, fit entendre au Pere Xavier, que dans la coſte Orientale, qui s'étend depuis le Cap de Comorin juſques à l'Iſle de Manar, & qu'on appelle la coſte de la Peſcherie, il y avoit certains peuples nommez Paravas, c'eſt-à-dire Peſcheurs, qui s'eſtoient fait baptiſer depuis quelque temps, à l'occaſion du ſecours que les Portugais leur donnerent contre les Mores, dont ils recevoient mille outrages ; que ces peuples n'avoient de chreſtien que le bapteſme & le nom, faute de gens qui les inſtruiſiſſent, & que ce ſeroit une tres-bonne œuvre d'achever leur converſion. Il ne luy diſſimula pas que le païs eſtoit ſi ſterile, & ſi dénüé des commoditez de la vie, qu'aucun étranger ne vouloit s'y établir ; que l'intereſt ſeul y attiroit les marchands dans le temps qu'on peſchoit les perles ; & que d'ailleurs les chaleurs y eſtoient inſupportables.

On ne pouvoit faire à Xavier une propoſition qui fuſt plus ſelon ſon cœur. Il s'offrit ſans héſiter pour aller inſtruire les gens dont Vaz

luy parloit; & il le fit d'autant plus volontiers, que sa presence n'estoit plus si necessaire dans Goa où la Religion avoit pris une forme constante depuis cinq mois.

Ayant donc receû la benediction de l'Evesque, il s'embarqua vers la my-Octobre de l'année 1542. sur une galiote qui portoit le nouveau Capitaine de Comorin, & il mena avec luy deux jeunes Ecclesiastiques de Goa, qui entendoient assez bien le langage des Malabares, qu'on parle à la coste de la Pescherie. Sosa voulut donner de l'argent au Pere pour tous ses besoins; mais les hommes apostoliques n'ont point de plus riche tresor que leur pauvreté, ni de fonds plus seûr que celuy de la Providence: il accepta seulement une paire de souliers pour se garantir un peu des sables ardens de la coste, & il pria le Viceroy en partant de luy envoyer ses deux compagnons, qui estoient demeurez au Mozambique, aussitost qu'ils seroient venus.

Le Cap de Comorin est éloigné d'environ six cens milles de Goa: c'est une haute montagne qui avance dans la mer, & qui a en face l'Isle de Ceylan. Le Pere y estant arrivé rencontra d'abord un village tout idolâtre. Il ne voulut point passer outre sans annoncer le nom de Jesus-Christ aux Gentils: mais tout ce qu'il put leur dire par la bouche de ses interpretes ne servit de rien, & ces payens déclarerent nettement qu'ils ne pouvoient changer de Religion, que

le Seigneur dont ils relevoient n'y eust consenti. Leur opiniastreté ne dura pas néanmoins longremps, & le Ciel qui avoit destiné Xavier à la conversion des Idolâtres, ne voulut pas que les premiers soins qu'il prenoit pour eux fussent inutiles.

Il fait un miracle au Cap de Comorin.

Une femme du village estoit depuis trois jours en travail d'enfant, & souffroit d'extrémes douleurs sans qu'elle pust estre soulagée ni par les prieres des Bracmanes, ni par aucuns remedes naturels. Xavier l'alla voir avec l'un de ses truchemens; Et ce fut-là, dit-il luy-mesme « dans ses lettres, qu'oubliant que j'estois en une « terre étrangere, je commençay à invoquer le nom « du Seigneur, bien que je me souvinsse en mes- « me temps que toute la terre appartient à Dieu « également, & que tous ceux qui l'habitent sont « à luy. «

Le Pere expliqua à la malade les principes de la Foy, & l'exhorta à prendre confiance au Dieu des chrestiens. L'esprit saint qui vouloit sauver par elle tout ce peuple la toucha interieurement, de telle sorte qu'estant interrogée si elle croyoit en Jesus-Christ, & si elle vouloit estre baptisée, elle dit qu'oüi, & que c'estoit de tout son cœur.

Alors Xavier leût un évangile sur elle, & la baptisa : elle accoucha aussitost, & fut guerie parfaitement. Un miracle si visible remplit la cabane d'étonnement & de joye : toute la famille se jetta aux pieds du Pere pour se faire

inſtruire, & aprés une inſtruction ſuffiſante, il n'y en eut pas un qui ne receuſt le bapteſme. La nouvelle s'en répandit de tous coſtez, & les principaux du lieu eurent la curioſité de voir un homme ſi puiſſant en œuvres & en paroles. Il leur annonça la vie éternelle, & les convainquit de la verité du Chriſtianiſme. Mais tout perſuadez qu'ils eſtoient, ils n'oſoient, diſoient-ils, ſe faire chreſtiens, à moins que leur Prince ne le trouvaſt bon.

Il y avoit dans le village un Officier venu exprés pour recevoir au nom du Prince un certain tribut annuel. Le Pere Xavier l'alla voir, & luy expoſa ſi clairement toute la Loy de Jeſus-Chriſt, que l'Idolâtre confeſſa d'abord qu'elle n'avoit rien de mauvais, & permit enſuite aux habitans de l'embraſſer. Il n'en fallut pas davantage à des gens que la crainte ſeule retenoit; ils ſe firent tous baptiſer, & promirent de vivre chreſtiennement.

Il travaille au ſalut des Paravas.

Le ſaint homme encouragé par un commencement ſi heureux, pourſuivit ſon chemin avec allegreſſe, & gagna bientoſt Tutucurin, qui eſt la premiere habitation des Paravas. Il trouva qu'en effet ces peuples, au bapteſme prés qu'ils avoient receû pluſtoſt pour ſecoûër le joug des Mores que pour ſubir celuy de Jeſus-Chriſt, eſtoient de vrais infidelles, & il leur enſeigna les myſteres de la Foy dont ils n'avoient aucune teinture. Les deux Eccleſiaſtiques qui l'ac-

compagnoient luy ſervoient de truchement: mais Xavier faiſant réflexion que les interpretes alterent ſouvent les choſes qui paſſent par leur bouche, & que ce qu'on dit ſoy-meſme a bien plus de force, eut la penſée de chercher un expedient pour ſe faire entendre ſans le ſecours de perſonne. Le parti qu'il prit fut de ramaſſer quelques gens du païs qui ſçavoient le Portugais, & de les aſſembler en un lieu avec les deux Eccleſiaſtiques qui ſçavoient le Malabare. Il les conſulta pluſieurs jours de-ſuite les uns & les autres, & à force de travail il traduiſit en la langue des Paravas les paroles du ſigne de la Croix, le Symbole de la Foy, les Commandemens de Dieu, l'Oraiſon Dominicale, la Salutation Angelique, le *Confiteor*, & le *Salve Regina*, enfin tout le catechiſme.

Dés que la traduction fut faite, le Pere en apprit par cœur ce qu'il put, & ſe mit à parcourir les villages de la coſte qui eſtoient au nombre de trente, moitié baptiſez, moitié idolâtres. J'allois la clochette à la main, dit-il luy-meſme, & raſſemblant tout ce que je rencontrois & d'enfans & d'hommes, je leur enſeignois la doctrine chreſtienne. Les enfans l'apprenoient aiſément par cœur en un mois; & quand ils la ſçavoient bien, je leur recommandois de l'enſeigner eux-meſmes à leurs peres & à leurs meres, à leurs domeſtiques, & à leurs voiſins. « *Lib. 1. Ep. 6.*

La maniere dont il enſeigne la doctrine chreſtienne.

» Les dimanches j'aſſemblois dans la chapelle
» les hommes & les femmes, les garçons & les
» filles. Tous y venoient avec une joye incroya-
» ble, & avec un deſir ardent d'oüir la parole de
» Dieu. Je commençois par confeſſer que Dieu
» eſt un en nature, & trin en perſonnes: je reci-
» tois enſuite tout haut & diſtinctement l'Orai-
» ſon Dominicale, la Salutation Angelique, & le
» Symbole des Apoſtres. Tous enſemble diſoient
» aprés moy, & on ne peut s'imaginer le plaiſir
» qu'ils y prenoient. Puis je répetois ſeul le Sym-
» bole, & inſiſtant ſur chaque article, je leur de-
» mandois s'ils croyoient ſans aucun doute : ils
» me le proteſtoient tous à haute voix, & ayant
» les mains en croix ſur l'eſtomach. Auſſi je leur
» fais reciter le Symbole plus ſouvent que les au-
» tres prieres, & je leur déclare en meſme temps
» que ceux qui croyent ce qui y eſt contenu,
» s'appellent chreſtiens.

» Du Symbole je paſſe au Décalogue, & je leur
» annonce que la loy chreſtienne eſt compriſe
» dans ces dix préceptes ; que celuy qui les gar-
» de tous comme il faut, eſt un bon chreſtien, &
» que la vie éternelle luy eſt deſtinée : qu'au con-
» traire celuy qui viole un de ces préceptes, eſt
» un mauvais chreſtien, & qu'il ſera damné éter-
» nellement s'il ne ſe repent de ſa faute. Les
» Néophytes & les Payens admirent combien
» noſtre Loy eſt ſainte & raiſonnable, combien
» elle s'accorde avec elle meſme.

Ayant fait ce que je viens de dire, j'ay couſtume de reciter avec eux l'Oraiſon Dominicale & la Salutation Angelique. Nous reprenons tout de nouveau le Symbole, & à chaque article, outre le *Pater* & l'*Ave*, nous entremeſlons une courte priere : car ayant prononcé tout haut le premier article de la Foy, je commence ainſi, & ils ſuivent. *Jeſus Fils du Dieu vivant, faites-nous la grace de croire ſans héſiter ce premier article de voſtre Foy. Nous vous offrons à cette intention l'Oraiſon dont vous eſtes vous-meſme l'auteur.*

Nous ajouſtons : *O Marie ſainte Mere de Noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt, obtenez-nous de voſtre Fils bien-aimé la grace de croire cét article ſans nul doute.* On tient la meſme methode dans les autres treize articles. On parcourt à peu prés de la meſme ſorte les préceptes du Décalogue. Dés que nous avons recité enſemble le premier précepte qui eſt d'aimer Dieu, nous prions en cette maniere, *Jeſus-Chriſt Fils du Dieu vivant accordez-nous la grace de vous aimer ſur toutes choſes ;* & nous diſons immediatement aprés l'Oraiſon Dominicale. On ajouſte auſſitoſt : *O Marie ſainte Mere de Jeſus, impetrez-nous de voſtre Fils la grace d'obſerver fidellement ce premier précepte ;* & on dit la Salutation Angelique. Nous gardons la meſme formule dans les autres neuf Commandemens, en la changeant néanmoins un peu ſelon que la matiere l'exige.

Ce ſont là les choſes que je les accouſtume

» à demander à Dieu dans les prieres communes :
» je ne laiſſe pas de leur déclarer quelquefois que
» s'ils obtiennent ce qu'ils demandent, ils auront
» le reſte plus amplement qu'ils ne pourroient le
» demander.

» Je fais dire à tous le *Confiteor*, & principale-
» ment à ceux qui doivent recevoir le bapteſme,
» auſquels je fais dire encore le *Credo*. A chaque
» article je les interroge, s'ils croyent ſans douter
» aucunement, & quand ils m'en aſſeûrent, je
» leur fais d'ordinaire une exhortation que j'ay
» compoſée en leur langue : c'eſt un abregé des
» dogmes du Chriſtianiſme, & des devoirs du
» chreſtien neceſſaires au ſalut. Enfin je les bapti-
» ſe, & on finit tout en chantant *Salve Regina*,
» pour implorer l'aſſiſtance de la ſainte Vierge.

Il eſt évident par ce que nous avons dit d'abord de l'inſtruction des Paravas, que Xavier n'avoit pas le don des langues quand il commença à les inſtruire ; mais il paroiſt auſſi que depuis qu'il eut fait cette traduction qui luy couſta tant, il entendoit, & il parloit la Langue Malabare, ſoit qu'il en euſt aquis la connoiſſance par ſon travail, ſoit que Dieu luy en euſt imprimé les eſpeces d'une maniere ſurnaturelle. Il eſt probable du moins qu'eſtant aux Indes, dés qu'il étudioit une Langue, le Saint Eſprit ſecondoit ſon application, & ſe faiſoit en quelque ſorte ſon maiſtre. Car c'eſt une choſe conſtante qu'il apprenoit en peu de temps les Langues

gues les plus difficiles, & au rapport de plusieurs personnes il les parloit si naturellement qu'on ne l'auroit pas crû étranger.

Il établit des Catechistes, & des Maistres de la Foy en sa place.

Le Pere Xavier ayant instruit l'espace d'un mois les habitans d'un village de la maniere que nous avons dit, avant que de passer outre il convoquoit les plus habiles d'entre eux, & leur donnoit par écrit ce qu'il avoit enseigné, afin que comme maistres des autres ils fissent les dimanches & les Festes des assemblées, où l'on répetast selon sa methode ce que l'on avoit une fois appris. Il commettoit à ces Catechistes, qui s'appelloient en leur langue Canacopoles, le soin des églises qu'il faisoit bastir dans les lieux peuplez, & il leur recommandoit de les orner autant que la pauvreté du païs le pourroit permettre. Mais il ne voulut pas que leurs peines demeurassent sans aucun salaire, & il obtint du Viceroy des Indes une certaine somme pour leur subsistence sur le tribut qui se payoit tous les ans à la Couronne de Portugal par les habitans de la coste.

Le fruit de ses travaux dans la coste de la Pescherie.

Il est difficile de dire les fruits qui se firent là, & quelles furent les ferveurs de cette Chrestienté naissante. Le Saint écrivant aux Peres de Rome, confesse luy-mesme n'avoir point de paroles pour l'exprimer. Il ajouste que la multitude de ceux qui recevoient le bapteſme estoit si grande, qu'à force de baptiser continuellement, il ne pouvoit plus lever le bras, & que

la voix luy manquoit ſouvent en rediſant tant de fois le Symbole des Apoſtres, & les Commandemens de Dieu, avec une petite inſtruction qu'il faiſoit toûjours ſur les devoirs d'un veritable chreſtien, avant que de baptiſer les adultes.

Les enfans ſeuls qui moururent aprés leur bapteſme montoient ſelon ſon compte au nombre de plus de mille. Ceux qui veſcurent, & qui commençoient à avoir l'uſage de raiſon, eſtoient ſi affectionnez aux choſes de Dieu, & ſi avides de ſçavoir tous les myſteres de la Foy, qu'ils ne donnoient preſque pas le temps au Pere Xavier de prendre un peu de nourriture ou de repos. Ils le cherchoient à toute heure, & il eſtoit quelquefois obligé de ſe cacher d'eux pour faire oraiſon, & pour dire ſon breviaire.

Il ſe ſert des enfans pour guerir les malades.

C'eſt avec le ſecours de ces Néophytes ſi fervens qu'il faiſoit pluſieurs bonnes œuvres, & meſme une partie des gueriſons miraculeuſes que le Ciel opera par ſon miniſtere. Il n'y eut jamais tant de malades en la coſte de la Peſcherie, que lors que le Saint y fut; & il ſembloit, écrit-il luy-meſme, que Dieu envoyoit des maladies à ces peuples pour les attirer à ſa connoiſſance preſque malgré eux. Car venant à recouvrer la ſanté tout à coup & contre toutes les apparences, dés qu'ils recevoient le bapteſme ou qu'ils invoquoient Jeſus-Chriſt, ils voyoient clairement la difference qu'il y avoit

entre le Dieu des Chreſtiens & les Pagodes; c'eſt le nom qu'on donne dans l'Orient & aux temples & aux ſimulacres des faux-Dieux.

Perſonne ne tomboit malade parmi les Gentils, qu'on n'euſt recours au Pere Xavier. Comme il ne pouvoit pas ſuffire à tout, ni eſtre en pluſieurs lieux au meſme temps, il envoyoit les enfans chreſtiens où il ne pouvoit aller luy-meſme. En partant, l'un luy prenoit ſon chapelet, l'autre ſon crucifix, ou ſon reliquaire, & tous animez d'une foy vive ſe diſperſoient par les bourgs & par les villages. Là ramaſſant autour des malades le plus de gens qu'ils pouvoient, ils recitoient pluſieurs fois le Symbole des Apoſtres, les Commandemens de Dieu, & tout ce qu'ils ſçavoient par cœur de la doctrine chreſtienne, & enſuite ils demandoient au malade s'il croyoit de bon cœur en Jeſus-Chriſt, & s'il vouloit eſtre baptiſé. Dés qu'il avoit répondu qu'oüi, ils le touchoient avec le chapelet, ou le crucifix du Pere, & auſſitoſt il eſtoit gueri.

Xavier enſeignoit un jour les myſteres de la Foy à une grande multitude, lors qu'il vint des gens de Manapar, pour l'avertir qu'un des plus conſiderables du païs eſtoit poſſedé du démon, & pour le prier de venir à ſon ſecours. L'homme de Dieu ne crut pas devoir quitter l'inſtruction qu'il faiſoit. Il appella ſeulement de jeunes chreſtiens, leur donna une croix qu'il por-

toit ſur ſa poitrine, & les envoya à Manapar avec ordre de chaſſer le malin eſprit.

Ils n'y furent pas pluſtoſt arrivez, que le démoniaque plus furieux qu'à l'ordinaire fit des contorſions, & jetta des cris effroyables. Bien loin d'avoir peur comme ont les enfans, ils chanterent au tour de luy les prieres de l'Egliſe; aprés quoy ils le contraignirent de baiſer la croix, & dans le meſme moment le démon ſe retira. Pluſieurs payens qui eſtoient preſens, & qui reconnurent viſiblement le pouvoir de la croix, ſe convertirent ſur le champ, & devinrent enſuite d'excellens chreſtiens.

Le zele des enfans contre les idoles, & contre les Idolâtres.

Ces petits Néophytes que Xavier employoit ainſi dans les rencontres, diſputoient ſans ceſſe contre les Gentils, & briſoient autant d'idoles qu'ils en pouvoient attraper : ils les bruſloient meſme, & ne manquoient pas de jetter les cendres au vent. Que s'ils découvroient qu'un chreſtien euſt des Pagodes cachez qu'il adoraſt en ſecret, ils le reprenoient hardiment; & quand leurs réprimandes ne ſervoient de rien, ils en avertiſſoient le ſaint homme, afin qu'il y remediaſt luy-meſme. Xavier viſitoit ſouvent avec eux les maiſons ſuſpectes; & s'il s'y trouvoit quelque idole, elle eſtoit auſſitoſt miſe en pieces.

Ayant ſceû qu'un homme nouvellement baptiſé idolâtroit quelquefois en cachette, & que les remontrances qu'on luy faiſoit là-deſſus eſtoient

inutiles, il s'aviſa de l'intimider, & en ſa preſence il commanda aux enfans d'aller mettre le feu à ſa maiſon, pour luy faire entendre que les adorateurs des démons méritoient de bruſler éternellement comme les démons. Ils y volerent ſans déliberer, prenant le commandement au pied de la lettre : mais ce n'eſtoit pas l'intention de Xavier qu'ils exécutaſſent ſon ordre, & il ſçavoit bien qu'ils ne l'exécuteroient pas. En effet, l'Infidelle déteſtant ſon idolatrie, leur abandonna ſes idoles qu'ils eûrent bientoſt réduites en cendres, & c'eſt tout ce que le Saint prétendoit.

Punition d'un Payen qui avoit mépriſé les conſeils du Pere Xavier.

Un autre Payen fut plus malheureux : c'eſtoit un des premiers habitans de Manapar, homme violent & emporté. Xavier l'eſtant un jour allé voir le pria honneſtement de vouloir bien écouter ce qu'il avoit à luy dire pour l'intereſt de ſon ſalut éternel. Le barbare ne daigna pas le regarder, & le chaſſa brutalement de ſon logis, en diſant que ſi jamais il alloit à l'égliſe des Chreſtiens, il eſtoit content qu'on ne luy en laiſſaſt pas l'entrée libre. Peu de jours aprés il fut attaqué par une troupe de gens armez, qui en vouloient à ſa vie. Tout ce qu'il put faire fut de s'échaper de leurs mains, & de s'enfuïr. Comme il vit de loin l'égliſe ouverte, il y courut de toutes ſes forces, pourſuivi toûjours de ſes ennemis. Les Fidelles qui eſtoient aſſemblez pour leurs exercices de pieté, allarmez des cris qu'ils oûïrent, & craignant que les Ido-

lâtres ne vinſſent pour piller l'égliſe, fermerent promptement les portes. De ſorte que celuy qui penſoit ſe ſauver dans le lieu ſacré, tomba entre les mains des meurtriers, & fut aſſaſſiné ſur le champ, ſans doute par un ordre de la juſtice divine, qui vengea le Saint, & qui permit que l'Impie fuſt frapé de la malediction qu'il s'eſtoit ſouhaitée à luy-meſme.

Les miracles qu'opera Xavier par le moyen des enfans le firent admirer des chreſtiens & des idolâtres: mais une punition ſi exemplaire le fit reſpecter de tout le monde, & il n'y avoit pas juſques aux Bracmanes qui ne l'honoraſſent. Comme nous avons à parler ſouvent de ces preſtres des idoles, il ne ſera pas hors de propos de les faire bien connoiſtre.

L'origine, & le caractere des Bracmanes.

Les Bracmanes ſont parmi les Indiens, des perſonnes tres-conſiderables & pour leur naiſſance & pour leur employ. Selon les anciennes fables des Indes, leur origine eſt celeſte, & c'eſt un ſentiment commun qu'ils ont encore dans leurs veines le ſang des Dieux dont on les croit deſcendus. Mais pour ſçavoir comment ils ſont nez, & de quel Dieu ils tirent leur naiſſance, il faut qu'on ſçache l'hiſtoire des Dieux du païs, & la voicy en peu de mots.

Le premier & le maiſtre des autres eſt Parabrama, c'eſt à dire une ſubſtance tres-parfaite qui a l'eſtre de ſoy-meſme, & qui le donne à tout le reſte. Ce Dieu eſtant un eſprit dégagé

de la matiere, & ayant envie de paroiſtre une fois ſous une figure ſenſible, ſe fit homme. Par le ſeul deſir qu'il eut de ſe montrer, il conceût un fils qui luy ſortit de la bouche, & qui s'appella Maiſo. Il en eut deux autres aprés, dont l'un nommé Viſnu luy ſortit de la poitrine, & l'autre nommé Brama luy ſortit du ventre. Avant que de redevenir inviſible, il aſſigna des demeures & des emplois à ſes trois enfans: Il mit l'aiſné dans le premier ciel, & luy donna un empire abſolu ſur les élemens & ſur les corps mixtes. Il plaça Viſnu au deſſous de ſon frere aiſné, & l'établit le juge des hommes, le pere des pauvres, & le protecteur des malheureux. Brama eut pour ſon partage le troiſiéme ciel avec l'intendance des ſacrifices & des autres cérémonies de la religion. Et ce ſont là ces trois Dieux que les Indiens repreſentent en une idole à trois teſtes ſur le meſme corps, pour ſignifier myſterieuſement qu'ils viennent tous trois d'un meſme principe. Par où l'on peut voir qu'ils ont autrefois entendu parler du Chriſtianiſme, & que leur religion eſt une imitation imparfaite, ou pluſtoſt une corruption de la noſtre.

Ils diſent que Viſnu eſt deſcendu mille fois ſur terre, & qu'il a pris toûjours diverſes figures, tantoſt d'animaux, tantoſt d'hommes contrefaits : que c'eſt l'origine des Pagodes, ces Dieux inferieurs dont ils content tant de fables.

Ils ajouſtent que Brama, pour avoir auſſi des enfans, ſe rendit viſible, & engendra les Bracmanes dont la race ſe multiplia à l'infini. Le peuple les croit des demi-dieux pour pauvres & miſerables qu'ils ſoient; il s'imagine meſme que ce ſont des Saints, parce qu'ils menent une vie dure & affreuſe, n'ayant ſouvent pour demeure que le creux d'un arbre, ou qu'une caverne, eſtant quelquefois ſans couvert ſur les montagnes & dans les deſerts, expoſez tout nus aux injures de la ſaiſon la plus rigoureuſe, gardant un profond ſilence, jeuſnant des années entieres, & faiſant profeſſion de ne manger rien qui ait eû vie.

Mais il n'y a peut-eſtre pas une plus méchante nation ſous le ciel. Le fruit de ces auſteritez qu'ils pratiquent dans la retraite, eſt de s'abandonner publiquement aux plus ſales plaiſirs de la chair ſans nulle honte & ſans nul remord de conſcience. Auſſi ſe croyent-ils permis tout ce qui leur vient en l'eſprit, quelque abomination que ce ſoit; & le peuple eſt ſi infatué d'eux, qu'il penſe eſtre ſaint en participant à leurs crimes, ou en recevant des outrages de leur part.

D'ailleurs ce ſont les plus grands impoſteurs du monde, & leur habileté conſiſte à inventer tous les jours des fables nouvelles, qu'ils font paſſer pour des myſteres merveilleux. Une de leurs fourbes eſt de perſuader aux ſimples que les Pagodes mangent comme nous; & afin qu'on

leur

leur preſente beaucoup de viandes, ils font ces Dieux d'une figure giganteſque, & leur donnent ſur tout un gros ventre. Que ſi les offrandes dont ils entretiennent leurs familles viennent à manquer, ils vont annoncer aux peuples que les Pagodes irritez menacent le païs de quelque horrible fleau, ou que ces Dieux malcontens veulent s'en aller, parce qu'on les laiſſe mourir de faim.

La doctrine des Bracmanes n'eſt pas meilleure que leur vie. Une de leurs plus groſſieres erreurs eſt de croire que les vaches ont quelque choſe de ſacré & de divin; qu'on eſt heureux quand on peut eſtre couvert des cendres d'une vache bruſlée de la main d'un Bracmane, mais qu'on l'eſt bien davantage quand on meurt en tenant la queuë d'une vache entre ſes mains; que l'ame avec ce ſecours ſort toute pure de ſon corps, & rentre quelquefois dans le corps d'une vache: qu'une telle grace néanmoins ne s'accorde qu'aux grands hommes qui mépriſent fort la vie, & qui meurent généreuſement, ou en ſe précipitant du haut des montagnes, ou en ſe jettant dans des buchers allumez, ou en ſe faiſant écraſer ſous les roûës des chariots qui portent quelquefois les Pagodes au tour des villes.

On ne doit pas s'étonner aprés cela, que les Bracmanes ne puiſſent ſouffrir la loy chreſtienne, & qu'ils employent tout leur credit, tous leurs artifices pour la détruire dans les

Indes. Comme ils ont la faveur des Rois, qu'ils ſont en grand nombre, & tous tres-unis entre eux, ils réüſſiſſent à tout ce qu'ils veulent: auſſi comme ils ſont fort zelez pour leurs anciennes ſuperſtitions, & fort attachez à leurs ſentimens, il n'eſt pas aiſé de les convertir.

Il traite avec les Bracmanes.

Le Pere Xavier qui voyoit combien l'Evangile faiſoit de progrés parmi le peuple, & que s'il n'y avoit point de Bracmanes aux Indes, il n'y auroit peut-eſtre pas un idolâtre dans tous ces vaſtes Royaumes de l'Aſie, n'épargna rien pour réduire à la connoiſſance du vray Dieu une nation ſi perverſe. Il traita ſouvent avec eux de la religion, & il eut un jour une occaſion favorable de le faire. Paſſant aſſez prés d'un monaſtere, où plus de deux cens Bracmanes vivoient enſemble, il fut viſité des principaux qui eurent la curioſité de voir un homme dont la réputation eſtoit ſi grande par tout. Il les receût avec un viſage agréable ſelon ſa couſtume, & les ayant mis peu à peu ſur un diſcours du ſalut de l'ame, il les pria de luy dire ce que leurs Dieux commandoient qu'on fiſt pour eſtre bienheureux aprés la mort. Ils ſe regarderent les uns les autres, & furent quelque temps ſans répondre. Enfin un vieux Bracmane âgé de quatre-vingts ans prit la parole, & dît d'un ton grave, que deux choſes conduiſoient une ame à la gloire, & la rendoient compagne des Dieux: l'une, de ne point tuër les vaches, & l'autre de

faire l'aumône aux Bracmanes. Chacun confirma la réponſe du vieillard, & y applaudit comme à un oracle ſorti de la bouche des Dieux meſmes.

Un aveuglement ſi étrange donna de la compaſſion au Pere Xavier, & les larmes luy en vinrent aux yeux. Il ſe leva tout à coup, car ils eſtoient tous aſſis, & il recita doucement, mais à haute voix, le Symbole de la Foy, & les préceptes du Décalogue, s'arreſtant à chaque article, & l'expliquant briévement en leur langue. Il leur déclara enſuite ce que c'eſtoit que le paradis & l'enfer, & par quelles actions on méritoit l'un & l'autre.

Les Bracmanes qui n'avoient jamais rien oüi dire du Chriſtianiſme, & qui écoutoient le Pere avec admiration, ſe leverent tous dés qu'il eut achevé de parler, & coururent l'embraſſer, en confeſſant que le Dieu des Chreſtiens eſtoit le Dieu veritable, puis que ſa Loy eſtoit ſi conforme aux principes de la lumiere naturelle. Chacun d'eux luy fit diverſes queſtions : ſi l'ame eſtoit immortelle, ou ſi tout periſſoit avec le corps ; & au cas que l'ame ne mouruſt point, par quel endroit du corps elle ſortoit : ſi quand on ſongeoit durant le ſommeil qu'on eſtoit dans un païs éloigné, ou qu'on s'entretenoit avec une perſonne abſente, l'ame s'échapoit du corps pour un temps : de quelle couleur eſtoit Dieu, blanc ou noir ; que leurs ſages eſtoient fort partagez là-deſſus ; que les blancs vou-

loient qu'il fuſt blanc, mais que les noirs vouloient qu'il fuſt noir, & que la pluſpart des Pagodes eſtoient pour cela tout noirs.

Le Pere répondit à toutes leurs queſtions d'une maniere ſi convenable à des gens groſſiers, qui ignoroient également les choſes divines & les naturelles, qu'ils furent tres-contens de luy. Les voyant inſtruits & diſpoſez de la ſorte, il leur parla d'embraſſer la Foy de Jeſus-Chriſt, & leur fit entendre que la verité leur eſtant connuë, l'ignorance ne pourroit plus les ſauver des ſupplices éternels.

Mais que peut la verité ſur des eſprits qui trouvent leur compte à ſuivre l'erreur, & qui font profeſſion de tromper les peuples? Ils répondirent, dit le Saint dans une de ſes lettres, ce que répondent encore aujourd'huy pluſieurs chreſtiens: *Que dira le monde de nous, s'il nous voit changer? Et puis, que deviendront nos familles qui ne ſubſiſtent que des offrandes qu'on fait aux Pagodes?* Ainſi le reſpect humain & l'intereſt firent que la connoiſſance de la verité ne ſervit qu'à les rendre plus coupables.

Conference de Xavier avec un fameux Bracmane.

Quelque temps aprés Xavier eut une autre conference avec un Bracmane ſolitaire, qui paſſoit pour l'oracle du païs, & qui avoit eſté inſtruit tout jeune dans une des plus fameuſes academies de l'Orient: c'eſtoit un de ceux qui ſçavoient les myſteres les plus cachez, que l'on ne confie parmi les Bracmanes qu'à un certain nom-

bre de ſages. Xavier qui avoit entendu parler de luy, ſouhaitoit fort de le voir ; & luy de ſon coſté avoit une extréme envie de voir Xavier. L'intention du Saint fut de tenter ſi en gagnant ce Bracmane, il ne pourroit point gagner les autres qui faiſoient gloire d'eſtre ſes diſciples.

Aprés les premieres civilitez que ſe font d'ordinaire deux hommes qui ſe cherchent & qui ſe connoiſſent de réputation, le diſcours tomba ſur la religion, & le Bracmane ſe ſentit d'abord tant d'inclination pour Xavier, qu'il ne put luy cacher les ſecrets qu'un jurement religieux l'obligeoit de ne réveler jamais à perſonne. Il luy dît donc confidemment que les idoles eſtoient des démons ; qu'il n'y avoit qu'un Dieu createur du monde, & que ce Dieu ſeul méritoit les adorations des hommes : que ceux qui tenoient le rang de ſages parmi les Bracmanes ſolenniſoient en ſon honneur le dimanche comme un jour ſaint, & que ce jour-là ils diſoient ſeulement cette priere, *O Dieu, je vous adore maintenant & pour toûjours ;* qu'ils prononçoient ces paroles tout bas, de peur qu'on ne les oüiſt, pour ne pas violer le ſerment qu'ils avoient fait de les tenir fort ſecretes. Il dit enfin qu'on liſoit dans leurs anciennes écritures que toutes les fauſſes religions ceſſeroient un jour, & qu'un temps viendroit où tout le monde garderoit une meſme loy.

Le Bracmane ayant découvert ces myſteres

au Pere Xavier, le pria de luy découvrir à ſon tour ce que la loy chreſtienne avoit de plus myſterieux ; & pour l'engager à ne luy déguiſer rien, il jura qu'il garderoit éternellement le ſecret. *Bien loin de vouloir vous obliger au ſecret*, dît le Pere, *je ne vous apprendray point ce que vous avez envie de ſçavoir, qu'à condition que vous publierez par tout ce que je vous diray.* Le Bracmane le luy ayant promis, il commença à l'inſtruire par ces paroles de Jeſus-Chriſt, *Celuy qui croira, & qui ſera baptiſé, ſera ſauvé ;* & il les luy expliqua fort au long. Il luy déclara en meſme temps que le bapteſme eſtoit neceſſaire pour le ſalut ; & paſſant d'un article de la Foy à un autre, il mit la verité de l'Evangile dans un ſi beau jour, que le Bracmane témoigna ſur l'heure vouloir ſe faire chreſtien, pourveû qu'on luy permiſt de l'eſtre en cachette, & qu'on le diſpenſaſt de certains devoirs du Chriſtianiſme. Une ſi méchante diſpoſition le rendit indigne de la grace du bapteſme. Il ne ſe convertit point : il voulut néanmoins avoir par écrit le Symbole de la Foy avec les paroles de Jeſus-Chriſt qu'on luy avoit expliquées.

Il revit une autre fois le Pere Xavier, & luy dît qu'il avoit ſongé en dormant qu'on le baptiſoit ; qu'aprés avoir receû le bapteſme, il s'eſtoit fait ſon compagnon, & qu'ils alloient enſemble preſcher l'Evangile dans des païs éloignez : mais ce ſonge n'eut aucun effet, & le Bracma-

ne ne voulut pas meſme promettre d'enſeigner au peuple qu'il n'y avoit qu'un Dieu createur du monde, de peur, diſoit-il, que s'il violoit le ſerment qui l'obligeoit au ſecret, le démon ne le fiſt mourir.

Ainſi le maiſtre ne ſe rendant pas tout convaincu qu'il eſtoit, les diſciples n'eurent garde de ſe rendre, & dans la ſuite d'un tres-grand nombre de preſtres des idoles, il n'y en eut jamais qu'un qui embraſſa le Chriſtianiſme de bonne foy. Xavier fit pourtant en leur preſence des miracles bien capables de les convertir. Ayant rencontré un pauvre tout nu & couvert d'ulceres depuis les pieds juſqu'à la teſte, il le lava de ſa main, but une partie de l'eau qui ſervit à le laver, & pria Dieu auprés de luy avec une ferveur incroyable: dés qu'il eut achevé ſa priere, la chair du malade parut ſaine & nette comme celle d'un enfant. Il fait pluſieurs miracles.

Le procés de la canoniſation du Saint fait mention de quatre morts à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le miniſtere de ſon ſerviteur. Le premier fut un catechiſte nommé Antoine Miranda qui avoit eſté piqué la nuit d'un de ces ſerpens venimeux des Indes, dont toutes les piqueûres ſont mortelles. Le ſecond eſtoit un enfant qui tomba dans un puits, & qui ſe noya. Les deux autres furent un jeune homme & une jeune fille qu'une fievre peſtilente avoit emportez en peu de jours.

Il se déclare contre les Bracmanes.

Mais ces miracles qui firent donner au Pere le nom de Saint parmi les Chrestiens, & celuy de Dieu de la nature parmi les Gentils, ne firent qu'aveugler l'esprit, & endurcir le cœur des Bracmanes. Xavier n'esperant plus rien de leur conversion, crut estre obligé de publier toutes leurs méchancetez pour les décrediter; & il le fit si heureusement, que ces hommes qui estoient en vénération parmi le peuple vinrent à estre mépriſez de tout le monde, jusques-là que les enfans se moquoient d'eux, & leur reprochoient publiquement leurs fourberies. Ils voulurent d'abord selon leur coustume menacer le peuple de la colere des Pagodes. Mais voyant qu'on ne faisoit que rire de leurs menaces, ils userent d'un autre artifice pour se rétablir. Quelque indignation qu'ils eussent dans le cœur contre le Pere Xavier, ils se ménagerent si bien, qu'à voir leur conduite on les auroit crus de ses amis. Ils luy rendoient des visites; ils le prioient d'avoir un peu de bonté pour eux; ils luy donnoient des loûanges; ils luy envoyoient mesme & de l'argent & des perles. Mais le Pere estoit insensible à tout; & pour les presens, il les renvoyoit toûjours sans les regarder.

Ce qui servit à détruire l'idolatrie.

Le décri où estoient les prestres des idoles ne servit pas peu à détruire l'idolatrie dans toute la coste. La vie que menoit Xavier y contribua encore beaucoup. Sa nourriture estoit comme celle des pauvres, du ris & de l'eau; son sommeil

ſommeil de trois heures au plus dans une cabane de peſcheur, & à terre; car il ſe défit bientoſt du matelas & de la couverture que le Viceroy des Indes luy avoit envoyé de Goa. Le reſte de la nuit ſe paſſoit avec Dieu, ou avec le prochain.

Il avoûë luy-meſme que ſes fatigues eſtoient ſans relaſche, & qu'il auroit ſuccombé à tant de travaux, ſi Dieu ne l'euſt ſoûtenu. Car pour ne point parler du miniſtere de la prédication & des autres fonctions évangeliques qui l'occupoient jour & nuit, il ne naiſſoit pas une querelle ni un differend qu'on ne le priſt pour arbitre; & parce que ces barbares naturellement coleres eſtoient ſouvent mal enſemble, il deſtina certaines heures aux éclairciſſemens & aux réconciliations. Il n'y avoit pas un malade qui ne le fiſt appeller. Comme il y en avoit pluſieurs, & qu'ils eſtoient la pluſpart dans des villages éloignez les uns des autres, il n'eſt pas croyable quel eſtoit ſon déplaiſir de ne pouvoir les ſecourir tous. A cela prés il gouſtoit toutes les douceurs que Dieu communique aux ames qui ne cherchent que la croix; & l'abondance des délices ſpirituelles l'obligeoit ſouvent de prier la bonté divine qu'elle le ménageaſt. C'eſt auſſi ce qu'il écrivit à ſon pere Ignace en des termes généraux, & ſans ſe nommer luy-meſme.

Aprés avoir raconté ce qu'il faiſoit dans la

» coſte de la Peſcherie, Je n'ay rien autre choſe
» à vous écrire de ce païs-cy, dit-il, ſinon que ceux
» qui y viennent pour travailler au ſalut des ido-
» lâtres reçoivent tant de conſolations d'enhaut,
» que s'il y a une veritable joye en ce monde, c'eſt
» celle qu'ils ſentent. Il m'arrive pluſieurs fois,
» pourſuit-il, d'entendre un homme dire à Dieu :
» *Seigneur, ne me donnez pas tant de conſolations en*
» *cette vie ; ou ſi vous voulez m'en combler par un ex-*
» *cés de miſericorde, tirez-moy à vous, & faites-moy*
» *joüir de voſtre gloire, car c'eſt un trop grand ſupplice*
» *que de vivre ſans vous voir.*

Il retourne à Goa, & pourquoy.

Il y avoit déja plus d'un an que Xavier travailloit à la converſion des Paravas; & cependant ſes deux compagnons Paul de Camerin & François Manſilla ne l'eſtoient point encore venu joindre, quoy-qu'ils fuſſent arrivez à Goa depuis quelques mois. Le nombre des chreſtiens croiſſant tous les jours preſque à l'infini, & un preſtre ſeul n'eſtant pas capable de maintenir dans la foy, & d'avancer dans la pieté tant de neophytes, le Saint crut devoir aller chercher du ſecours. D'ailleurs comme il avoit choiſi quelques jeunes gens de bon naturel & de bon eſprit, propres à étudier les ſciences humaines & divines, & qui eſtant bien formez puſſent revenir inſtruire leurs compatriotes, il jugea qu'il devoit les mener luy-meſme, & que ſon voyage ne pouvoit ſe faire trop toſt.

Il ſe remit donc en mer ſur la fin de l'année

1543. & ayant gagné Cochin vers la my-Janvier de l'année ſuivante, il ſe rendit à Goa peu de temps aprés. Pour entendre ce qui regarde l'éducation des jeunes Indiens qu'amena Xavier, il faut reprendre la choſe de plus haut.

L'origine, & l'établiſſement du Seminaire de Sainte Foy.

Avant que le Pere François vint aux Indes le Chriſtianiſme y faiſoit tres-peu de progrés, & d'un nombre infini de payens qui eſtoient dans l'Iſle de Goa & dans les païs d'alentour, perſonne preſque ne penſoit à quitter l'idolatrie. L'an 1541. Jacques de Borba théologien, & prédicateur Portugais que le Roy Jean III. avoit envoyé aux Indes, cherchant la cauſe d'un ſi grand malheur, trouva que c'eſtoit non ſeulement parce que les Européans ne pouvoient apprendre aiſément les langues Indiennes, mais encore parce que ſi un gentil ſe convertiſſoit, on n'avoit aucune charité pour luy, & que les enfans des Fidelles qui mouroient pauvres, eſtoient tout-à-fait abandonnez.

Il fit ouvrir les yeux là-deſſus au Grand-Vicaire Michel Vaz, à l'Auditeur géneral Pedro Fernandez, au Vice-Gouverneur Rodriguez de Caſtel-blanco, & au Secretaire d'Etat Coſme Annez, tous quatre ſes amis particuliers, & tres-gens de bien. Comme ces perſonnes publiques prirent la penſée de remedier au mal dont Borba leur avoit découvert la ſource, il excita luy-meſme le peuple à une ſi bonne œuvre. Car preſchant un jour, il ſe mit à déplorer d'un air

pathetique la damnation éternelle de tant d'Indiens, & il fit comprendre à ſes auditeurs que le ſalut de cette nation idolâtre dépendoit d'eux en quelque maniere. *Je ne prétends pas*, leur dit-il, *que vous alliez vous-meſmes à la conqueſte des ames, ni que vous appreniez des langues barbares pour travailler à la converſion des Gentils. Ce que je vous demande au nom de Jeſus-Chriſt, c'eſt que vous donniez chacun quelque choſe pour entretenir les nouveaux chreſtiens: vous ferez par là ce que vous ne pouvez faire par le miniſtere de la parole, & vous gagnerez avec vos biens temporels ces ames immortelles pour qui le Sauveur du monde a répandu tout ſon ſang.*

L'Eſprit Saint qui le fit parler, toucha le cœur de ceux qui l'écoutoient. Pluſieurs s'eſtant joints enſemble, on réſolut de former une compagnie qui auroit ſoin de faire ſubſiſter les jeunes Indiens nouvellement convertis; & cette Societé ſe nomma d'abord la Confrerie de Sainte Marie de la lumiere, du nom de l'égliſe où les confreres s'aſſembloient pour regler ce nouvel établiſſement.

Il eſt vray que comme les grands ouvrages ne ſe font pas tout d'un coup, on ne fonda au commencement qu'un petit Seminaire pour les enfans de Goa & des environs: mais les revenus crurent tellement dans la ſuite par la liberalité de Dom Eſtienne de Gama Gouverneur des Indes, & par celle de Dom Jean III. Roy de Portugal, qu'on y receût tous les enfans idolâ-

tres qui devenoient chreſtiens, de quelque nation qu'ils fuſſent. Il y eut meſme de quoy baſtir dans un lieu plus ample une tres-belle maiſon avec une égliſe magnifique, & le Seminaire dont Borba prit la conduite s'appella le Seminaire de Sainte Foy.

Les choſes eſtant diſpoſées ainſi, plus de ſoixante enfans de divers Royaumes & de neuf ou dix langues toutes differentes, furent raſſemblez pour eſtre élevez dans la pieté & dans les Lettres: mais on s'apperceût bientoſt que ces jeunes gens manquoient de maiſtres qui fuſſent capables de les inſtruire & de les former. Le Ciel avoit deſtiné le Seminaire de Sainte Foy à la Compagnie de Jeſus; & ce fut par une diſpoſition particuliere de la Providence, que la meſme année qu'on établit le Seminaire les enfans d'Ignace partirent de Liſbonne pour les Indes.

Auſſi dés que Xavier parut à Goa, Borba luy offrit la direction de ce nouvel établiſſement, & fit ce qu'il put pour l'y engager. Xavier qui ſe ſentoit appellé à quelque choſe de plus grand, & qui méditoit desja la converſion de tout un monde idolâtre, ne voulut pas ſe renfermer dans une ville, & deſtina en ſon eſprit un de ſes compagnons pour l'employ qu'on luy preſentoit. Cependant Borba écrivit en Portugal au Pere Simon Rodriguez, & luy demanda inſtamment quelques Peres de la nouvelle Compagnie, pour laquelle, diſoit-il, Dieu avoit préparé une ma-

ſon dans le nouveau monde avant qu'elle y vinſt.

Sur ces entrefaites, Paul de Camerin & François Manſilla arriverent du Mozambique. Borba les retint tous deux dans le Seminaire avec la permiſſion du Viceroy, & c'eſt pour cela qu'ils n'allerent point trouver le Pere Xavier à la coſte de la Peſcherie.

Le Seminaire de Sainte Foy appellé le college de Saint Paul.

Xavier mit au Seminaire les Indiens qu'il avoit amenez avec luy, & quelque beſoin qu'il euſt ailleurs de ſes compagnons, il donna le ſoin des Seminariſtes au Pere Paul de Camerin à la priere de Borba qui avoit l'autorité principale dans le Seminaire; car ce ne fut que l'année 1548. aprés la mort de Borba, que la Compagnie le poſſeda en propre, & ſans aucune dépendance. Il prît alors le nom de College, & s'appella le College de Saint Paul, à cauſe du titre de l'égliſe qui eſtoit dédiée à la Converſion de l'Apoſtre des Gentils. Delà vint auſſi que les Jeſuites furent nommez en ce païs-là les Peres de Saint Paul, ou les Peres Pauliſtes, comme on les y appelle encore aujourd'huy.

Il retourne à la coſte de la Peſcherie, & ce qu'il y fait.

Le Pere Xavier demeura peu de temps à Goa, & retourna auſſitoſt à ſes Paravas avec ce qu'il put ramaſſer d'ouvriers évangeliques. Il euſt bien voulu envoyer alors un miſſionnaire de la Compagnie dans l'Iſle de Socotora, ne pouvant pas y aller luy-meſme : car il n'avoit pas oublié les Socotorins, ni la promeſſe qu'il fit à Dieu en

leur faveur quand il les quitta ; mais le peu de compagnons qu'il avoit ne ſuffiſoit pas pour les Indes, & ce ne fut que trois ou quatre ans aprés qu'il envoya à Socotora le Pere Alphonſe Cyprien.

Outre Manſilla qui n'avoit pas encore receû l'Ordre de preſtriſe, il mena à la coſte de la Peſcherie deux preſtres Indiens de nation, & un qui eſtoit de Biſcaye, appellé Jean Dortiaga. Dés qu'ils furent arrivez il parcourut avec eux tous les villages, & leur enſeigna la maniere d'attirer les idolâtres à la Foy, & d'y affermir les chreſtiens. Leur ayant aſſigné enſuite à chacun un quartier de la coſte pour le cultiver, il entra plus avant dans les terres ; & ſans autre guide que l'eſprit de Dieu, il pénetra juſqu'à un Royaume dont le langage luy eſtoit entierement inconnu, comme il écrivit à Manſilla en ces termes.

Vous pouvez juger quelle vie je mene icy, « par ce que je vas vous dire. Je n'entends point « la langue de ces peuples, ils n'entendent point « la mienne, & je n'ay point de truchement. Tout « ce que je puis faire, ajouſte-t-il, eſt de bapti- « ſer les enfans, & de ſervir les malades, qu'on « entend tres-bien ſans le ſecours d'aucun in- « terprete, pour peu qu'on voye ce qu'ils ſouf- « frent. «

Ce fut-là la prédication par laquelle il annonça Jeſus-Chriſt, & fit valoir la loy chreſ-

tienne dans ce Royaume. Car parmi des barbares qui réduiſent toute l'humanité à n'eſtre pas inhumains, & qui ne reconnoiſſent point d'autres devoirs de charité que de ne ſe pas faire d'outrage, ce fut quelque choſe d'admirable de voir un étranger, qui ſans aucun intereſt faiſoit de toutes les miſeres d'autruy les ſiennes propres, & rendoit aux pauvres toutes ſortes de ſervices, comme s'il euſt eſté ou leur eſclave, ou leur pere. On n'a ſceû ni le nom du païs, ni le fruit que produiſirent ces œuvres de miſericorde. On ſçait ſeulement que le Saint ne ſéjourna pas là long-temps, & qu'une affaire faſcheuſe le rappella à la coſte de la Peſcherie, lors qu'il y penſoit le moins.

Il va au ſecours des chreſtiens de la Peſcherie.

Les Badages, qui ſont un grand peuple de voleurs dans le Royaume de Biſnagar, idolâtres & ennemis du nom chreſtien, naturellement feroces, toûjours en querelle les uns avec les autres, & toûjours en guerre avec leurs voiſins, aprés s'eſtre emparez par la force des armes du Royaume de Pandi, qui eſt entre le Malabar & la Peſcherie, vinrent faire irruption dans la Peſcherie meſme tandis que Xavier en eſtoit abſent. Les Paravas effrayez à la veûë de ces voleurs dont le nom eſtoit redoutable, n'oſerent ſe raſſembler en un corps, ni ſoûtenir le premier effort de la guerre. Ils prirent la fuite, abandonnerent leur païs, & ne ſongerent qu'à ſauver leur vie. Pour cela ils ſe jetterent tous

en

en foule dans leurs barques, & gagnerent les uns de petites isles desertes, les autres des rochers, & des bancs de sable, qui sont entre le Cap de Comorin & l'Isle de Ceylan. Ils se retirerent donc là avec leurs femmes & leurs enfans, pendant que les Badages coururent la coste, & desolerent le païs.

Mais que sert d'estre à couvert de l'épée des ennemis, quand on ne l'est pas de la faim? Ces malheureux exposez aux ardeurs cuisantes du Soleil manquoient de vivres dans leurs isles & sur leurs rochers, & il n'y avoit point de jour qu'il n'en mourust un grand nombre.

Cependant la nouvelle de l'excursion des Badages & de la fuite des chrestiens se répandit de tous costez; & Xavier l'apprit dans le païs où il estoit. La disgrace de ses chers Paravas le toucha jusqu'au fond du cœur: il courut à leur secours, & ayant sceû que la famine les pressoit, il passa aussitost à la coste Occidentale, demanda instamment aux Portugais de quoy assister ce pauvre peuple, & obtint vingt barques chargées de toutes sortes de provisions qu'il mena luy-mesme à ces isles & à ces rochers, où ce qui restoit de Paravas languissoit sans nulle esperance de soulagement, & n'attendoit plus que la mort.

La veûë du Saint qu'ils regardoient tous comme leur pere, leur fit oublier en quelque façon leur infortune, & sembla leur rendre la vie. Il

les consola de toutes les manieres imaginables, & dés qu'ils eurent repris tant soit peu leurs forces, il les conduisit à leurs habitations, d'où les Badages s'estoient retirez. Comme ces voleurs avoient tout emporté avec eux, & que les chrestiens de la Pescherie estoient plus pauvres que jamais, il leur procura des aumônes, & il écrivit exprés à des chrestiens d'une autre coste, afin qu'ils secouruſſent leurs freres en cette extréme necessité.

Les Paravas s'estant rétablis peu à peu, Xavier les laissa sous la conduite des missionnaires qu'il leur avoit donnez, & tourna ses pensées ailleurs. Il eust bien voulu porter l'Evangile à des Royaumes plus avancez dans les terres qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ. Il ne le fit pas néanmoins alors, par la raison que dans les païs où il n'y avoit point de Portugais qui défendissent les nouveaux chrestiens, les idolâtres & les Sarrasins leur faisoient la guerre, ou les contraignoient de renoncer au Christianisme pour avoir la paix.

Il va au Royaume de Travancor, & y fait beaucoup de fruit.

C'est pourquoy reprenant le chemin des costes de l'Occident que les Portugais gardoient, il alla par terre & toûjours à pied selon sa coustume vers la coste de Travancor, qui depuis la pointe de Comorin s'étend environ trente lieuës le long de la mer, & est remplie de villages. Y estant arrivé, & ayant obtenu du Roy de Travancor par l'entremise des Portugais la permis-

sion de publier la loy du vray Dieu, il tint la mesme methode qu'il tenoit à la Pescherie; & cette pratique réüssit si-bien, que toute la coste devint chrestienne en fort peu de temps, jusques-là qu'on bastît d'abord quarante-cinq églises. Il écrit luy-mesme qu'en un mois seul il baptisa de sa main dix mille idolâtres, & que souvent en un jour il baptisoit un village tres-peuplé. Il dit encore que c'estoit pour luy un agréable spectacle de voir que dés que ces infidelles avoient receû le bapteſme, ils couroient à l'envi l'un de l'autre démolir les temples des idoles.

Au reste ce fut alors proprement que Dieu communiqua la premiere fois à Xavier le don des langues dans les Indes, au rapport d'un jeune Portugais de Conimbre nommé Vaz, qui le suivit en plusieurs de ses voyages, & qui estant revenu en Europe, raconta les choses dont il avoit esté luy-mesme témoin. Le saint homme parloit tres-bien le langage de ces barbares sans l'avoir appris; & pour les instruire, il n'eut pas besoin de truchement. Comme il n'y avoit point d'église capable de contenir les gens qui venoient l'entendre, il les menoit dans une vaste campagne au nombre de cinq ou six mille, & là montant sur un arbre pour estre entendu de tout le monde, il leur preschoit les veritez éternelles. C'est-là aussi qu'afin que toute la campagne servist d'église, il célebroit quelquefois

Dieu luy communique le don des langues.

les divins mysteres sous des voiles de navires qu'on tendoit au dessus de l'autel, qui se voyoit de tous costez.

Il est persecuté par les Bracmanes.

Les Bracmanes ne purent souffrir que le culte des Pagodes fust abandonné de la sorte, & ils voulurent s'en venger sur celuy qui estoit l'auteur d'un si étrange changement. Pour exécuter leur dessein, ils engagerent secretement quelques idolâtres à luy tendre des embusches, & à s'en défaire sans bruit. Les meurtriers l'attendirent plus d'une fois dans les tenebres, & tascherent de le tuër à coups de fléches. Mais la Providence ne permit pas que toutes leurs fléches portassent, & il n'y en eut qu'une qui le blessa legerement, plustost ce semble pour luy donner le plaisir de verser du sang en témoignage de sa foy, que pour donner atteinte à sa vie. Desesperez de l'avoir manqué, ils le chercherent par tout, & ne le rencontrant pas, ils mirent le feu à trois ou quatre maisons où ils crurent qu'il pourroit estre. L'Homme de Dieu fut contraint un jour de se cacher dans le fond d'une foreſt, & il passa toute la nuit sur un arbre pour se dérober à la fureur de ses ennemis qui coururent toute la foreſt. Il falloit souvent que les Fidelles le gardassent jour & nuit, & ils se mettoient pour cela en armes tour à tour devant la maison où il estoit retiré.

Cependant les Badages qui avoient ravagé la coste de la Pescherie l'année précedente, an-

mez d'eux-meſmes contre les chreſtiens, & pouſſez peut-eſtre par les démons, qui voyoient de jour en jour perir leur empire, excitez auſſi par le deſir de la gloire, & ſur tout par l'eſperance du butin, entrerent dans le Royaume de Travancor, du coſté d'une des montagnes qui aboutiſſent au Cap de Comorin. Leurs ſuccés paſſez les rendoient ſi fiers & ſi inſolens, qu'ils ſe flatoient que rien n'arreſteroit leurs conqueſtes, & que tout plieroit devant eux. N'ayant pas affaire comme auparavant à de ſimples peſcheurs, ils eſtoient venus en bon ordre, & tres-bien armez ſous la conduite du Naiche ou Seigneur de Maduré capitaine fort experimenté & fort brave.

Les habitans des villages maritimes prirent l'épouvante au bruit de l'armée ennemie, & ſe retirant la pluſpart avec précipitation au dedans des terres, porterent juſques à la Cour la nouvelle de l'irruption des Badages. Le Roy de Travancor, que les Portugais appelloient le grand Monarque, parce qu'il eſtoit le plus puiſſant de tous les Rois de Malabar, ramaſſa des troupes au meſme moment, & s'eſtant mis à leur teſte, alla au-devant des ennemis. La bataille devoit eſtre apparemment tres-ſanglante, & la victoire ſembloit aſſeûrée à ces voleurs vagabonds qui eſtoient bien plus forts en nombre & plus aguerris.

Il va au devant de l'ar-

Le Pere Xavier n'eut pas pluſtoſt ſceû que les

mée des Badages, & la met en fuite.

Badages paroiſſoient, que ſe proſternant en terre, *Seigneur*, dît-il, *ſouvenez-vous que vous eſtes le Dieu des miſericordes, & le protecteur des Fidelles; n'abandonnez pas à la rage de ces loups le troupeau dont vous m'avez fait le Paſteur. Que les nouveaux chreſtiens ſi foibles encore dans la Foy ne ſe repentent pas de l'avoir embraſſée, & que les Infidelles n'ayent pas l'avantage d'opprimer ceux qui ne mettent leur eſperance qu'en vous.*

Sa priere eſtant finie, il ſe leve, & rempli d'un courage extraordinaire, ou pluſtoſt de je ne ſçay quelle force divine qui le rendoit intrepide, il prend une troupe de chreſtiens fervens, & le crucifix à la main court avec eux vers la plaine où les ennemis marchoient en ordonnance de bataille. Dés qu'il fut aſſez proche pour ſe faire entendre, il s'arreſta, & leur dît d'une voix menaçante: *Je vous défends au nom du Dieu vivant de paſſer outre, & je vous commande de ſa part de retourner ſur vos pas.*

Ce peu de paroles jetta la terreur parmi les ſoldats qui eſtoient à la teſte de l'armée: ils demeurerent interdits & comme immobiles. Ceux qui venoient aprés, voyant qu'on n'avançoit point, en demanderent la raiſon. Les premiers répondirent qu'ils avoient devant eux un homme inconnu, habillé de noir, d'une taille plus qu'humaine, d'un aſpect terrible, & dont les yeux lançoient des éclairs. Les plus hardis voulurent s'éclaircir eux-meſmes de ce qu'on diſoit: ils

furent saisis de frayeur, & tous prirent la fuite en desordre.

Les Néophytes qui avoient suivi Xavier coururent annoncer aux villages voisins un évenement si merveilleux : le bruit s'en répandit bientost de tous costez, & le Roy qui venoit en diligence, apprit cette nouvelle dans sa marche. Il fit appeller Xavier, l'embrassa comme le liberateur de Travancor ; & aprés l'avoir remercié devant tout le monde d'un si grand service, il luy dit, *Je me nomme le grand Roy, & desormais vous vous nommerez le grand Pere.*

Il rend le Roy de Travancor favorable à l'Evangile.

Le Saint déclara au Roy que c'estoit à Jesus-Christ le Dieu des Chrestiens, qu'on devoit rendre des actions de graces ; & que pour luy, on ne devoit le regarder que comme un foible instrument qui ne pouvoit rien de luy-mesme. Le Prince infidelle ne comprit pas ce langage, & les deux vices qui servent d'obstacle à la conversion des Grands, l'impudicité & l'orgueïl, l'empescherent dans la suite d'embrasser la Foy. Il ne laissa pas de faire publier par tout le Royaume qu'on eust à obéïr au grand Pere comme à sa propre personne, & que quiconque voudroit estre chrestien, le fust sans rien craindre : il appelloit mesme Xavier son frere, & luy donnoit de grandes sommes d'argent, que le serviteur de Dieu employoit toutes au soulagement des pauvres.

Un édit si favorable à la loy du Ciel fit mal-

gré l'exemple du Prince une infinité de chreſtiens, meſme dans ſa Cour. Mais les actions miraculeuſes de Xavier acheverent de convertir tout le Royaume. Outre qu'il guerit toutes ſortes de malades, il reſſuſcita quatre morts, deux femmes & deux hommes. Les actes de la canoniſation ne diſent de la réſurrection des femmes que le fait ſans en marquer nulles circonſtances : mais ils rapportent fort au long la réſurrection des hommes, & en voicy le détail.

Xavier preſchoit dans une des villes maritimes de Travancor nommée Coulan, aſſez prés de Comorin. Quelques-uns ſe convertirent dés les premieres prédications de l'Apoſtre ; la plus grande partie demeura pourtant dans ſes anciennes erreurs aprés l'avoir ouï pluſieurs fois. A la verité les plus opiniaſtres l'écoutoient avec plaiſir, & trouvoient les maximes de l'Evangile tres-conformes aux lumieres de la raiſon : mais le plaiſir qu'ils prenoient à l'entendre ne produiſoit rien, & ils ſe contentoient d'admirer la loy des Chreſtiens ſans ſe mettre en peine de la ſuivre.

Il reſſuſcite deux morts.

Le Pere voyant un jour qu'il leur parloit de Dieu inutilement, parla à Dieu fortement pour eux ; & les yeux attachez au ciel, le viſage enflammé plus que de couſtume, il le pria avec une grande abondance de larmes d'avoir pitié de ces idolâtres endurcis. *Seigneur*, diſoit-il, *tous les cœurs ſont entre vos mains ; vous pouvez fléchir*

chir comme il vous plaiſt les plus obſtinez, & amollir les plus durs. Donnez aujourd'huy cette gloire au ſang & au nom de voſtre fils. A peine eut-il fait ſa priere, qu'il ſe ſentit exaucé. Se tournant vers ſes auditeurs avec l'air d'un homme inſpiré, *Hé bien*, leur dit-il, *puis que vous ne me croyez pas ſur ma parole, voyez ce qui peut me rendre croyable. Quel témoignage voulez-vous des veritez que je vous annonce ?* Il ſe ſouvint à l'heure meſme qu'on avoit enterré un homme le jour précedent. Alors reprenant ſon diſcours du ton dont il l'avoit commencé, *Ouvrez*, dit-il, *le tombeau que vous fermaſtes hier, & retirez-en le corps; mais prenez bien garde ſi celuy qu'on a enterré eſt veritablement mort.*

Les plus incredules allerent auſſitoſt déterrer le corps. Bien loin d'y trouver aucune marque de vie, ils trouverent qu'il commençoit à ſentir mauvais: ils oſterent le linceul qui l'envelopoit, & mirent le mort aux pieds du Pere qui s'eſtoit tranſporté ſur le lieu de la ſepulture. Les barbares regardoient avec étonnement le cadavre, & attendoient avec impatience ce qui arriveroit. Le Saint ſe mit à genoux, & aprés une priere aſſez courte, s'adreſſant au mort, *Je te commande*, dit-il, *par le ſaint nom du Dieu vivant de te lever pour preuve de la religion que je preſche.*

A ces paroles le mort ſe leva de luy-meſme, & parut non-ſeulement plein de vie, mais ſain & vigoureux. Tous s'écrierent à haute voix,

que le Dieu des Chreſtiens eſtoit tout-puiſſant, & que la loy qu'enſeignoit le grand Pere eſtoit veritable. Ils ſe jetterent enſuite à ſes pieds, demanderent le bapteſme, & le receûrent ſur le champ.

L'autre mort que l'Apoſtre reſſuſcita fut un jeune homme chreſtien, qui mourut à Mutan dans la meſme coſte, entre Carjapatan & Alicale. Il y avoit plus de vingt-quatre heures qu'il eſtoit mort d'une fievre peſtilente. Xavier ſe rencontra par hazard ſur le chemin lors qu'on le portoit en terre. Le pere & la mere du défunt qui eſtoient des plus qualifiez du païs, accompagnoient la pompe funebre avec toute leur parenté ſelon la couſtume du Royaume. Quelque inconſolables qu'ils fuſſent, ils prirent courage à la veûë du Saint, & embraſſant ſes genoux, ils le conjurerent de reſſuſciter leur fils, perſuadez que ce qui ſurpaſſoit toutes les forces de la nature ne luy couſtoit qu'une parole. Xavier touché de leur affliction, & excité par leur foy, implora le ſecours du Ciel, fit le ſigne de la croix, & jetta de l'eau beniſte ſur le mort, le prit apres par la main, le leva au nom du Seigneur, & le rendit vivant à ſon pere & à ſa mere.

Pour conſerver la memoire d'un fait ſi étonnant & ſi authentique, les parens du réſſuſcité planterent une grande croix dans l'endroit où le miracle ſe fit, & ils avoient couſtume d'y aller ſouvent prier Dieu. Ces réſurrections firent

tant de bruit dans tout le païs, & tant d'impreſſion ſur l'eſprit des peuples, qu'on venoit de toutes parts pour voir le grand Pere, & pour recevoir de luy le bapteſme : ſi-bien que tout le Royaume de Travancor fut ſoumis à Jeſus-Chriſt en peu de mois, & le Roy ſeulement demeura idolâtre avec les principaux de ſa Cour par un terrible jugement de Dieu, qui abandonne quelquefois les Princes à leurs paſſions déreglées, & qui s'éloigne des Grands tandis qu'il ſe communique aux petits.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE TROISIE'ME.

Tous les peuples des Indes attirez au Christianisme.

LA réputation de Xavier ne demeura pas renfermée dans le Royaume de Travancor. Elle se répandit par toutes les Indes, & le Dieu des chrestiens y devint si vénerable en mesme temps, que les peuples les plus idolâtres envoyoient prier le saint homme de les venir baptiser. Il avoit veritablement une extréme joye de voir les Gentils rechercher d'eux-mesmes le chemin du ciel, mais il estoit affligé de ne pouvoir le montrer tout seul à tant de nations égarées.

Il écrit en Europe pour avoir des missionnaires.

Voyant la moisson si abondante, & les ouvriers en si petit nombre, il écrivit fortement au Pere Ignace en Italie, & au Pere Simon Rodriguez en Portugal, pour avoir des missionnaires. Il eut mesme sur cela des transports de zele fort extraordinaires, jusqu'à dire dans une

de ſes lettres : Il me vient ſouvent en penſée « *Lib. 1. Ep. 5.*
de parcourir les academies de l'Europe, princi- «
palement celle de Paris, & de crier de toutes «
mes forces à ceux qui ont plus de ſçavoir que «
de charité : *Ah combien d'ames perdent le ciel, &* «
tombent dans les enfers par voſtre faute! «

Il ſeroit à ſouhaiter que ces gens s'appliquaſ- «
ſent à la converſion des ames comme ils font à «
l'étude des ſciences, afin de pouvoir rendre «
compte à Dieu de leur doctrine, & des talens «
qu'il leur a donnez. Pluſieurs ſans doute tou- «
chez de cette penſée feroient une retraite ſpiri- «
tuelle, & vaqueroient à la méditation des cho- «
ſes celeſtes pour entendre la voix du Seigneur. «
Ils renonceroient à leurs paſſions, & foulant «
aux pieds les vanitez de la terre, ils ſe mettroient «
en état de ſuivre tous les mouvemens de la vo- «
lonté divine. Ils diroient meſme de toute leur «
ame : *Me voicy, Seigneur, envoyez-moy où il vous* «
plaira, & aux Indes ſi vous le voulez. «

Mon Dieu, que ces ſçavans vivroient beau- «
coup plus contens qu'ils ne vivent ! que leur ſa- «
lut ſeroit plus en aſſeûrance ! & qu'à la mort, «
tout preſts à ſubir le terrible jugement que per- «
ſonne ne peut éviter, ils auroient ſujet d'eſpe- «
rer en la miſericorde de Dieu, parce qu'ils pour- «
roient dire, *Seigneur, vous m'aviez donné cinq ta-* «
lens, & en voicy cinq autres que j'ay gagnez par- «
deſſus! «

Je prens Dieu à témoin, que ne pouvant re- «

» tourner en Europe, j'ay preſque réſolu d'écrire
» à l'Univerſité de Paris, nommément à nos Maiſ-
» tres Cornet & Picard, pour leur déclarer que
» des millions d'idolâtres ſe convertiroient ſans
» peine, s'il y avoit beaucoup de perſonnes qui
» cherchaſſent les intereſts de Jeſus-Chriſt, & non
» pas les leurs.

Lettre du Saint aux Docteurs de Sorbonne.

C'eſt dommage que la lettre qu'écrivit le Saint aux Docteurs de Sorbonne ſe ſoit perduë : car il eſt certain qu'il leur écrivit du fond des Indes pour les engager à y venir preſcher l'Evangile; & nous avons ſur cela le témoignage de Dom Jean Derada un des principaux magiſtrats du Royaume de Navarre, qui étudiant à Paris vit la lettre du Pere Xavier, admira la charité apoſtolique dont elle eſtoit pleine, & en tira une copie, comme firent la pluſpart des theologiens à qui elle s'adreſſoit.

Ambaſſade de l'Iſle de Manar vers le Saint.

Parmi les peuples idolâtres qui ſoupiroient aprés le bapteſme, & qui deſiroient d'eſtre inſtruits, les Manarois furent les premiers qui députerent vers le Saint.

L'Iſle de Manar eſt ſituée vers la pointe la plus Septentrionale de Ceylan, & à la teſte des bancs de Remanancor. Elle a un port tres-commode, & il s'y fait un fort grand trafic: mais le ſol eſt ſi ſablonneux & ſi ſec, qu'il n'y vient rien qu'en certains endroits que l'on cultive avec beaucoup de ſoin & de peine. Car Manar ne tient pas du voiſinage de Ceylan,

qui eſt le lieu de l'Orient le plus délicieux & le plus fertile, juſques-là que les arbres toûjours verds y portent en toute ſaiſon des fruits & des fleurs; qu'on y trouve des mines d'or & d'argent, du criſtal & des pierres précieuſes; qu'il y a de tous coſtez des foreſts d'ébeine, de coco, & de canelle; & que les hommes y vivent long-temps ſans ſe reſſentir des incommoditez de la vieilleſſe. La merveille eſt que l'Iſle n'eſtant qu'à ſix degrez de la ligne, l'air y eſt tres-temperé & tres-pur; & que les pluyes qui chaque mois tombent du ciel réglément, jointes aux ſources & aux rivieres qui coulent par tout, rafraiſchiſſent encore plus la terre que les ardeurs du Soleil ne l'échauffent.

Il envoye un miſſionnaire à l'Iſle de Manar.

Le Pere Xavier eſtoit occupé à établir la chreſtienté de Travancor, lors qu'il receût l'ambaſſade de Manar Comme il ne pouvoit pas abandonner une égliſe naiſſante ſans en craindre raiſonnablement la ruine, il envoya à Manar un des preſtres qu'il avoit laiſſez dans la coſte de la Peſcherie. Dieu donna tant de benediction aux travaux de ce miſſionnaire, que les Manarois non ſeulement ſe firent chreſtiens, mais moururent généreuſement pour la Foy; & voicy l'occaſion de leur martyre.

L'iſle de Manar eſtoit alors ſous la domination du Roy de Jafanapatan; c'eſt ainſi qu'on nomme la partie Septentrionale de Ceylan. Ce Prince avoit uſurpé la Couronne ſur ſon frere

aiſné, & traitoit tous ſes ſujets en eſclaves. Il eſtoit ſur tout ennemi implacable de la loy chreſtienne, bien qu'il fiſt ſemblant d'eſtre ami des Portugais dont la puiſſance ſeule pouvoit mettre des bornes à ſa tyrannie. Dés qu'il eut appris que les Manarois ſe faiſoient chreſtiens, il entra dans une fureur dont les tyrans ſeuls ſont capables : car il ordonna auſſitoſt qu'on fiſt paſſer des troupes en l'Iſle de Manar, & qu'on y tuaſt tout ce qui ne ſeroit point idolâtre. L'ordre fut exécuté ponctuellement ; & les hommes, les femmes, les enfans qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme, perirent tous par l'épée.

Conſtance des chreſtiens de Manar.

Ce qui fut de merveilleux, c'eſt que chacun des Fidelles eſtant interrogé ſur ſa religion, & n'ayant qu'à la renoncer pour ſauver ſa vie, il n'y en eut pas un qui ne ſe déclaraſt hautement chreſtien. Les peres & les meres parloient pour leurs petits enfans baptiſez, qui ne pouvoient pas encore rendre témoignage de leur Foy, & ils les offroient à la mort avec une intrepidité qui étonnoit leurs bourreaux. Six ou ſept cens de ces inſulaires donnerent leur vie pour le nom de Jeſus-Chriſt ; & le canton principal qui fut conſacré par un ſang ſi noble, de Paſim qu'il ſe nommoit, s'appella enſuite la terre des Martyrs.

Tout ce maſſacre bien loin d'abolir la loy chreſtienne, ne ſervit qu'à la rendre plus floriſſante. Le Tyran eut meſme la honte de voir ſes officiers

officiers & ſes domeſtiques quitter malgré luy leur ancienne religion. Mais ce qui l'irrita davantage fut le changement de ſon fils aiſné. Ce jeune Prince touché de Dieu ſe fit inſtruire par un marchand Portugais qui avoit commerce à la Cour. Cela ne ſe put faire néanmoins ſi ſecretement que le Roy n'en euſt connoiſſance. A la premiere nouvelle, il fit égorger ſon fils, & jetter le corps dans les champs pour ſervir de paſture aux beſtes.

Croix miraculeuſe, & ſes effets.

Mais le Ciel ne ſouffrit pas qu'une mort qui eſtoit ſi prétieuſe devant Dieu, fuſt ſans honneur & ſans fruit devant les hommes. Le marchand Portugais enterra la nuit ſon diſciple, & le lendemain matin il parut une tres-belle croix marquée ſur la terre qui couvroit le corps du Martyr. Ce ſpectacle ſurprit fort les Infidelles. Ils firent ce qu'ils purent pour effacer la croix en marchant deſſus, & y jettant de la terre. Elle reparut le jour ſuivant dans la meſme forme, & ils taſcherent de l'effacer tout de nouveau: mais alors elle parut en l'air toute lumineuſe, & lançant des rayons de tous coſtez. Les barbares qui la virent furent effrayez, & en meſme temps ſi touchez interieurement, qu'ils ſe déclarerent chreſtiens. La ſœur du Roy, Princeſſe naturellement vertueuſe, ayant embraſſé la Foy en cachette, inſtruiſit elle-meſme ſon fils, & ſon neveu frere du Martyr: mais en les mettant dans la voye du ciel, elle eut ſoin de les dérober à

la cruauté du Tyran. Elle s'adreſſe pour ce ſujet au Portugais dont nous avons parlé, & luy confiant les deux Princes, le charge de les mener au Seminaire de Goa.

Le Portugais concerta ſi bien toutes choſes avec la Princeſſe, qu'il ſortit de l'Iſle avec les deux Princes ſans eſtre découvert. Il prit ſon chemin par le Royaume de Travancor, pour voir le Pere Xavier, & luy preſenter ces illuſtres Néophytes. Le Pere les receût comme des anges envoyez du ciel, & rendit mille actions de graces à Dieu d'une ſi belle conqueſte. Il les fortifia dans la Foy, leur donna des enſeignemens ſalutaires, & leur promit de faire en ſorte auprés du Viceroy des Indes, qu'ils n'euſſent jamais à ſe repentir d'avoir tout quitté pour l'amour de Jeſus-Chriſt.

Dés que le Roy de Jafanapatan ſceût la fuite de ſon fils & de ſon neveu, il s'emporta étrangement contre les chreſtiens, & en fit mourir un grand nombre. Comme il eut peur que ſon frere à qui il avoit oſté la couronne, & qui menoit une vie errante, ne changeaſt auſſi de religion, & n'imploraſt la protection des Portugais, il envoya des gens par tout avec ordre de le luy amener, ou de luy en apporter la teſte: mais il ne put l'avoir ni vif ni mort; car ce Prince malheureux ſuivi de dix cavaliers, eſtant paſſé à Négapatan, ſe rendit par terre à Goa avec d'extrémes fatigues, & aprés plus de deux

cens lieuës de chemin. Il y fut inſtruit des myſteres du Chriſtianiſme : en recevant le bapteſme, il jura ſolennellement que s'il recouvroit ſon Royaume, il travailleroit luy-meſme à le mettre ſous l'obéïſſance de Jeſus-Chriſt.

Entrepriſe de Xavier contre le perſecuteur des chreſtiens.

Le Pere Xavier qui fut informé de tout, jugea qu'il falloit profiter d'une occaſion ſi favorable ſans s'y endormir un moment. Il comprit avec quelle perfection les chreſtiens vivroient dans un Royaume où l'on mouroit ſi généreuſement pour la Foy preſque avant que de la connoiſtre : d'ailleurs, ſi l'injuſtice & la cruauté du Tyran demeuroient impunies, combien les autres Rois idolâtres perſecuteroient les nouveaux Fidelles : que le ſeul moyen de réparer le paſſé, & de ſe précautionner contre l'avenir eſtoit d'oſter au barbare la couronne qu'il portoit injuſtement, & de la rendre à ſon frere, auquel elle appartenoit ; que pour cela on devoit avoir recours aux Portugais, & les engager par un principe de religion à prendre les armes contre l'uſurpateur du Royaume, & le perſecuteur des chreſtiens.

Dans ces ſentimens le Pere fait venir Manſilla de la coſte de la Peſcherie, & l'ayant chargé de la chreſtienté de Travancor, il ſe mit en chemin par terre pour aller trouver le Viceroy des Indes qui eſtoit à Cambaye.

Nouveau motif de ſon voyage de Cambaye.

Outre les raiſons qui regardoient le Roy de Jafanapatan, le Saint en avoit d'autres qui l'obli-

geoient à faire ce voyage. La pluſpart des Européans qui eſtoient aux Indes, & ſur tout les Miniſtres de la Couronne de Portugal menoient une vie débordée, qui rendoit la Foy odieuſe, & qui ſcandaliſoit également les Idolâtres & les Fidelles.

Le culte public des Pagodes eſtoit toleré à Goa, & la ſecte des Bracmanes y devenoit plus puiſſante de jour en jour, parce que ces preſtres payens corrompoient à force d'argent les officiers Portugais. Les peuples profeſſoient librement le Paganiſme, pourveû qu'ils payaſſent exactement les tributs, comme ſi on ne les avoit ſubjuguez que pour en tirer de l'argent. Les charges publiques ſe vendoient aux Sarraſins; & les chreſtiens naturels du païs en eſtoient exclus, faute d'avoir aſſez de bien pour les acheter. Les Receveurs du droit que payoient les Paravas de la Peſcherie au Roy de Portugal, forçoient ces pauvres peſcheurs à leur donner leurs perles preſque pour rien; & ainſi l'exaction d'un tribut legitime dans le fonds eſtoit une veritable tyrannie par la maniere dont elle ſe faiſoit. On vendoit les hommes comme les beſtes, & on donnoit des chreſtiens à tres-bon marché aux Gentils. Enfin, on ſouffroit que le Roy de Cochin idolâtre, mais tributaire de la Couronne de Portugal, confiſquaſt le bien de ſes ſujets qui recevoient le bapteſme.

Le Pere François avoit une douleur tres-ſenſi-

ble de voir que le plus grand obſtacle qu'il y euſt à l'établiſſement de la Foy en tant de vaſtes Royaumes de l'Aſie, vinſt des chreſtiens meſmes. Il s'en plaignoit quelquefois à Dieu dans l'amertume de ſon cœur; & il dît un jour qu'il retourneroit volontiers en Europe pour faire ſes plaintes au Roy de Portugal Jean III. ne doutant pas qu'un Prince ſi religieux & ſi équitable ne miſt ordre à de ſi grands maux dés qu'on les luy feroit connoiſtre.

Il porte Michel Vaz à paſſer en Portugal.

Xavier avoit pris la route de Cochin, le long des coſtes de la mer. Il y arriva le ſeiziéme de Décembre 1544. & y rencontra Michel Vaz Vicaire géneral des Indes. En luy expoſant les motifs de ſon voyage, il luy fit entendre que la foibleſſe du gouvernement eſtoit la cauſe principale de l'avarice & de la violence des officiers; que Dom Alphonſe de Soſa avoit beaucoup de piété, mais qu'il n'avoit pas aſſez de vigueur; qu'il ne ſuffiſoit pas de vouloir le bien, ſi on ne s'oppoſoit fortement au mal; en un mot qu'il eſtoit abſolument neceſſaire que le Roy de Portugal fuſt informé de tous les deſordres des Indes par un homme qui les euſt veûs de ſes yeux, & qui ne fuſt point ſuſpect. Vaz entra d'abord dans les ſentimens de Xavier, & ſon zele le porta à paſſer luy-meſme en Portugal ſur un navire qui eſtoit tout preſt à faire voile. Xavier loûa Dieu du deſſein de Vaz, & écrivit en meſme temps au Roy

Jean III. Voicy de quelle maniere commence ſa lettre.

Il écrit au Roy de Portugal. *Lib. 3. Ep. 10. nov.*

» V. M. doit ſe perſuader & repaſſer ſouvent
» en ſon eſprit, que Dieu l'a choiſie entre tous
» les Princes de la terre pour la conqueſte des In-
» des Orientales, afin d'éprouver ſa fidelité, & de
» voir comment elle reconnoiſtroit les bienfaits du
» Ciel. Elle doit penſer encore que s'il luy a donné
» l'empire du nouveau Monde, ce n'eſt pas tant
» afin qu'elle rempliſſe ſes coffres des treſors de
» l'Orient, qu'afin qu'elle ait occaſion de ſignaler
» ſon zele en faiſant connoiſtre aux idolâtres par
» les ſoins de ſes Miniſtres le Createur & le Ré-
» dempteur des hommes.

Le Saint parle aprés au Roy des bonnes intentions de Michel Vaz, & de la mauvaiſe conduite des Portugais qui avoient de l'autorité dans les Indes. Il luy ſuggere des moyens pour arreſter les deſordres, & luy conſeille ſur tout de ne recommander pas ſeulement par lettres les intereſts de la religion, mais de chaſtier avec rigueur tous les officiers qui ne faiſoient pas leur
» devoir à cét égard. Car il y a danger, dit-il,
» que quand Dieu citera Voſtre Majeſté au juge-
» ment, ce qui arrivera lors que vous vous y at-
» tendrez le moins, & ce qui ne ſe peut éviter,
» il y a, dis-je, danger, grand Prince, que vous
» n'entendiez alors ces paroles de la bouche d'un
» Dieu irrité: *Pourquoy n'avez-vous pas puni ceux*
» *qui ſous voſtre nom m'ont fait la guerre dans les Indes,*

vous qui les puniſſiez ſi ſeverement dés qu'ils eſtoient «
négligens au regard de vos finances? Vous aurez beau «
vous excuſer en diſant à Jeſus-Chriſt, *Seigneur,* «
toutes les années je recommandois à mes ſujets ce qui «
touchoit voſtre honneur & voſtre ſervice : car on vous «
répondra auſſitoſt, *Mais vos ordres ne s'exécutoient* «
point, & vous laiſſiez faire à vos Miniſtres tout ce «
qu'ils vouloient. «

Je ſupplie donc V. M. par le zele ardent «
qu'elle a pour la gloire de Dieu, & par le ſoin «
qu'elle a toûjours eû de ſon ſalut éternel, d'en- «
voyer icy un Miniſtre vigilant & courageux, «
qui n'ait rien plus à cœur que la converſion des «
ames, qui agiſſe indépendamment des officiers «
de voſtre eſpargne, & qui ne ſe laiſſe pas gou- «
verner par ces hommes politiques dont toutes «
les veûës ſe bornent à l'utilité de l'Etat. Que «
V. M. examine un peu ce qui vient des Indes «
dans ſes coffres, & qu'elle voye les dépenſes «
qu'elle y fait pour l'avancement de la religion: «
ainſi ayant peſé les choſes de part & d'autre, «
vous jugerez ſi ce que vous donnez égale en «
quelque façon ce qu'on vous donne; & vous «
aurez peut-eſtre ſujet de craindre, que de ces «
biens immenſes dont la liberalité divine vous «
comble, vous ne rendiez à Dieu qu'une tres- «
petite partie. «

Au reſte, que V. M. ne differe pas davantage «
à s'aquiter de ce qu'elle doit, & à guerir tant «
de maux publics: quelque diligence qu'elle faſſe, «

» le remede ne viendra toûjours que trop tard.
» La vraye & ardente charité de mon cœur en-
» vers V. M. m'oblige à luy écrire de la ſorte,
» principalement lors qu'il me ſemble entendre
» les plaintes que les Indes font au Ciel, de ce
» que des treſors dont elles enrichiſſent vos Etats,
» vous en employez ſi peu pour leurs beſoins ſpi-
» rituels.

La lettre finit par demander une grace à Dieu, que le Roy ait pendant ſa vie les ſentimens & la conduite qu'il ſeroit bien-aiſe d'avoir eû dans le moment de ſa mort.

Succés du voyage de Michel Vaz.

Michel Vaz traita ſi bien avec Jean III. ſuivant les inſtructions du Pere Xavier, qu'il obtint un autre gouverneur des Indes, & qu'il rapporta des ordres ſignez de la main du Prince, tels à peu prés que le Pere le ſouhaitoit.

Ces ordres portoient qu'on ne ſouffriſt aucune ſuperſtition payenne dans l'iſle de Goa, ni dans celle de Salſete; qu'on briſaſt tous les Pagodes qui y eſtoient, & qu'on cherchaſt dans les maiſons des Gentils s'il n'y avoit point d'idoles cachées; & que ſi quelqu'un en faiſoit, on le puniſt ſelon la qualité de ſon crime: qu'autant qu'il y auroit de Bracmanes qui s'oppoſeroient à la publication de l'Evangile, on les exilaſt: que d'une rente annuelle de trois mille écus qui ſe payoit à une Moſquée de Bazain, on ſoulageaſt au-pluſtoſt la pauvreté des infidelles nouvellement convertis: qu'on ne donnaſt plus nul

nul office public aux payens : qu'aucune exaction ne demeuraſt impunie : qu'on ne vendiſt plus d'eſclaves ni aux Mahometans, ni aux Gentils : que la peſche des perles fuſt uniquement entre les mains des chreſtiens, & qu'on ne les priſt d'eux que ſelon leur juſte valeur : qu'on ne permiſt pas que le Roy de Cochin dépouïllaſt ou maltraitaſt les Indiens baptiſez : enfin, que ſi Soſa n'avoit pas vengé la mort des Fidelles de Manar maſſacrez par l'ordre du Roy de Jafanapatan, Caſtro qui prenoit la place de Soſa ne manquaſt pas de le faire.

Il convertit un Portugais fort libertin.

Pour revenir au voyage du Pere Xavier, il ſe mit en mer à Cochin, & fit voile vers Cambaye. Il y avoit dans le navire un gentilhomme Portugais extrémement libertin, & de ces impies déclarez qui font gloire de leur impieté. C'en fut aſſez au ſaint homme pour rechercher ſa compagnie. Il s'attacha fort à luy, & taſcha meſme de luy plaire par des diſcours agreables. Le Portugais eſtoit charmé de l'humeur du Pere, & prenoit plaiſir à l'entendre parler de mille matieres curieuſes : mais quand Xavier diſoit un mot du ſalut de l'ame, il s'en moquoit, & ne vouloit pas l'écouter. Que ſi le Pere le reprenoit doucement de ſes pechez ſcandaleux, & l'invitoit à la penitence, il s'emportoit contre les ſaintes pratiques de l'Egliſe, & juroit qu'il ne ſe confeſſeroit jamais.

Ces mauvaiſes diſpoſitions ne rebuterent pas

Xavier : il traita un pecheur ſi endurci comme un malade frenetique, avec beaucoup de bonté. Cependant ils aborderent au port de Cananor. Eſtant deſcendus enſemble ſur le rivage, ils allerent ſe promener ſeuls dans un bois de palmiers qui eſtoit tout proche. Aprés deux ou trois tours de promenade le Saint ſe dépouïlle juſques à la ceinture, & prenant une diſcipline armée de pointes, il s'en donne de ſi rudes coups, qu'il eut en moins de rien les épaules toutes ſanglantes. *C'eſt pour l'amour de vous*, dît-il au gentilhomme qui l'accompagnoit, *que je fais ce que vous voyez, & ce n'eſt encore rien au prix de ce que je voudrois faire. Mais*, ajouſta-t-il, *vous avez couſté bien plus cher à Jeſus-Chriſt. Sa paſſion, ſa mort, tout ſon ſang ne ſuffira t il pas pour amollir voſtre cœur?* Puis s'adreſſant à Jeſus-Chriſt meſme, *Seigneur*, dît-il, *jettez les yeux ſur voſtre ſang adorable, & non pas ſur celuy d'un malheureux pecheur comme moy.*

Le gentilhomme étonné & confus également d'une telle charité ſe jette aux pieds de Xavier, le conjure de ne paſſer pas outre, luy promet de ſe confeſſer, & de changer tout-à-fait de vie. En effet, avant que de ſortir du bois, il fit au Pere une confeſſion générale avec une vive douleur de ſes pechez, & depuis il veſcut fort chreſtiennement.

Il engage le Vicetoy des Indes à faire

Eſtant retournez au port, ils remonterent dans le navire, & continuerent leur voyage.

Dés qu'ils furent arrivez à Cambaye, Xavier alla voir le Viceroy, & il n'eut pas de peine à luy perſuader ce qu'il voulut touchant l'affaire de Jafanapatan. Car outre que Soſa avoit une entiere créance au Pere François, & beaucoup de zele pour la religion, l'expedition que luy propoſoit Xavier eſtoit la plus glorieuſe que les Portugais puſſent entreprendre, puis qu'il s'agiſſoit de chaſtier un tyran, de dépoſſeder un uſurpateur, & de rétablir un Roy legitime.

la guerre au Roy de Jafanapatan.

Le Viceroy donc écrivit des lettres, & expedia des couriers aux capitaines de Comorin & de la Peſcherie, avec ordre d'aſſembler dans Négapatan tout ce qu'il y avoit là de troupes, & d'aller fondre ſur le Roy de Jafanapatan, ſans luy donner le temps de ſe reconnoiſtre. Il leur commandoit auſſi de prendre vif le tyran s'ils pouvoient, & de le remettre entre les mains du Pere François, qui ſouhaitoit ſa converſion & non pas ſa mort, & qui eſperoit que le ſang des martyrs de Manar luy obtiendroit la rémiſſion de ſes crimes.

Xavier animé par de ſi belles eſperances reprit la route de Cochin, où il prétendoit travailler au ſalut des ames pendant qu'on feroit les préparatifs de la guerre. En repaſſant à Cananor, il logea chez un chreſtien tres-vertueux, mais qui avoit un fils fort débauché, & ſujet à toutes ſortes de vices. Comme ce pere eſtoit

Diverſes prédictions du Saint.

affligé de la mauvaise conduite de son fils, & qu'il le pleuroit jour & nuit, Xavier tascha de le consoler d'abord en luy disant que ces vices estoient des defauts de jeunesse, qui se passeroient dans un âge meur : puis s'estant un peu recueilli, & ayant élevé les yeux au ciel, *Sçachez*, luy dît-il, *que vous estes le plus heureux pere qu'il y ait au monde. Ce fils libertin qui vous donne tant de mécontentement aujourd'huy, changera de mœurs, sera religieux de l'Ordre de Saint François, & enfin martyr.* L'évenement verifia la prédiction de Xavier : le fils de son hoste de Cananor prit l'habit de Saint François, & alla prescher la Foy dans le Royaume de Candé, où il fut martyrisé par les barbares.

Le Pere Xavier ayant regagné Cochin, fut tres-bien receû du Secretaire d'Etat Cosme Annez son intime ami qui estoit venu là pour des affaires importantes. Estant un jour ensemble, & s'entretenant familierement, Xavier demanda à Annez si l'année avoit esté bonne pour les marchands Portugais. Annez répondit qu'elle ne pouvoit estre meilleure ; qu'on avoit depuis peu chargé sept navires qui estoient partis pour l'Europe tout pleins de richesses. Il ajousta qu'il envoyoit au Roy de Portugal un diamant tres-rare, qui avoit cousté à Goa dix mille ducats, & qui en vaudroit plus de trente mille à Lisbonne. Xavier eut la curiosité de sçavoir lequel des navires portoit ce diamant. Annez luy dit que

c'eſtoit le navire nommé Atoghia, & qu'il avoit confié ce treſor à Jean Norogna qui eſtoit capitaine du navire.

Alors Xavier rentra en luy-meſme, & aprés avoir gardé un peu le ſilence, *Je n'aurois pas voulu*, dît-il tout à coup, *mettre ſur ce navire un diamant ſi prétieux. Hé pourquoy*, reprit Annez? *n'eſt-ce point parce que l'Atoghia a fait eau une fois? mais, mon Pere, on l'a ſi bien radoubé, qu'à le voir vous le prendriez pour un navire tout neuf.* Le Saint ne s'expliqua pas davantage, & Annez commençant à ouvrir les yeux, jugea par le ſilence autant que par le diſcours du Pere qu'il y avoit à craindre quelque choſe. Il le pria enſuite de recommander à Dieu ce navire, *Car enfin*, dît-il, *l'Atoghia ne peut perir ſans que je faſſe une grande perte. Je n'ay point eû ordre d'acheter le diamant dont je viens de vous parler; & au cas qu'il ſe perde, cela ſera ſur mon compte.*

Eſtant un autre jour tous deux à table, & Xavier voyant Annez fort inquiet, *Rendez graces au Ciel*, luy dît-il, *voſtre diamant eſt entre les mains de la Reine de Portugal.* Annez crut Xavier ſur ſa parole, & apprit depuis par des lettres de Norogna que le navire s'eſtoit entrouvert au milieu du voyage ſous le grand maſt, & avoit fait tant d'eau; qu'eſtant ſur le point de couler à fond, les matelots avoient réſolu de l'abandonner, & de ſe jetter dans la mer: mais qu'aprés ayant coupé le maſt, ils chan-

Xavier demanda trois jours pour obtenir du Ciel la grace qu'on luy demandoit à luy-meſme. Durant ce temps-là il ne fit que repreſenter à Dieu les mérites des martyrs de Paſim. Avant la fin des trois jours il fut exaucé, la peſte ceſſa, & tous les malades recouvrerent leur ſanté au meſme moment. Un miracle ſi viſible les fit croire tous en Jeſus-Chriſt, & l'Apoſtre les baptiſa de ſa main. Il ne put pas demeurer long-temps avec eux, car l'armée navale l'attendoit, & ſa preſence eſtoit neceſſaire pour exciter les ſoldats & les capitaines à faire bien leur devoir.

Il delivre de peſte l'iſle de Manar.

Il paſſa donc de Manar à Négapatan, mais il trouva les choſes dans une ſituation fort differente de ce qu'il s'imaginoit. La flotte Portugaiſe ſe diſſipoit tous les jours, & les chefs qui avoient fait paroiſtre tant d'ardeur pour la guerre ſainte, eſtoient les premiers à la condamner. Il eut beau leur remettre devant les yeux l'honneur de leur nation & celuy de Dieu. L'intereſt qui les aveugloit leur fit oublier qu'ils eſtoient & Portugais & chreſtiens; car voicy ce qui renverſa une ſi glorieuſe entrepriſe.

L'entrepriſe de Jafanapatan renverſée.

Lors qu'on équipoit la flotte, un navire Portugais qui venoit du Royaume de Pegu chargé de tres-riches marchandiſes fut jetté par la tempeſte contre la coſte de Jafanapatan. Le Roy s'en ſaiſit, & ſe rendit maiſtre de tout ſelon l'uſage des barbares. Le capitaine du vaiſſeau & ſes

associez voyant que si dans une telle conjoncture on faisoit la guerre au Prince idolâtre, ils ne pourroient rien retirer de ses mains, gagnerent à force d'argent les officiers de l'armée navale. Ainsi le Tyran qui selon les projets du Pere Xavier devoit estre chassé du trône, y fut maintenu par l'avarice des chrestiens, ou plustost par l'ordre de la Providence qui laisse quelquefois regner paisiblement les persecuteurs de l'Eglise, afin d'éprouver les veritables Fidelles.

Comme les Saints ne veulent jamais que ce que Dieu veut, Xavier abandonna tout-à-fait l'expedition de Jafanapatan, & ne pensa plus qu'à retourner au Royaume de Travancor. Dés qu'il fut en mer, il jetta les yeux vers l'isle de Ceylan qu'on voyoit de loin, & s'écria en pleurant sur elle: *Ah malheureuse isle de combien de cadavres te vois-je couverte, & quels ruisseaux de sang t'innondent de tous costez!* Ces paroles désignoient ce qui arriva dans la suite, lors que Dom Constantin de Bragance en un temps, & Dom Hurtade de Mendozze en un autre, passerent au fil de l'épée tous ces insulaires, & que le Roy de Jafanapatan pris dans son palais, y fut mis à mort avec son fils aisné: comme si la justice divine n'eust differé la punition de ce cruel persecuteur des chrestiens, que pour la rendre plus terrible & plus mémorable.

Il médite le voyage de Macazar, &

Quelque envie qu'eust le Pere Xavier de regagner Travancor, le vent luy fut si contraire, qu'il

qu'il ne put pas meſme tirer vers la coſte. Il jugea par là que Dieu l'appelloit ailleurs, & il réſolut de porter la lumiere de l'Evangile d'iſle en iſle & de Royaume en Royaume juſqu'aux dernieres extrémitez de l'Orient. Les nouvelles qu'il apprit durant ſa navigation le firent penſer d'abord à une iſle ſituée ſous la ligne équinoctiale entre les Moluques & Borneo, longue prés de deux cens lieuës du Septentrion au midy, diviſée en pluſieurs Royaumes, & appellée par les geographes Celebés, par les hiſtoriens Macazar, du nom des villes capitales de deux principaux Royaumes; au reſte fort peuplée, & abondante en toutes ſortes de richeſſes.

la converſion de pluſieurs Royaumes.

On luy raconta qu'environ l'année 1531. deux freres idolâtres, comme eſtoient tous les habitans de Macazar, eſtant allez pour leurs propres affaires à Ternate, la principale des Moluques, parlerent de religion avec le Gouverneur Antoine Galvan Portugais, un des plus illuſtres guerriers de ſon ſiecle, & auſſi fameux dans l'hiſtoire par ſa pieté que par ſa valeur: qu'ayant reconnu la vanité des idoles, ils embraſſerent la Foy chreſtienne, & prirent à leur bapteſme, l'un le nom d'Antoine, & l'autre celuy de Michel: qu'eſtant retournez en leur païs, ils y annoncerent Jeſus-Chriſt eux-meſmes: que tous leurs compatriotes d'un commun accord députerent des Ambaſſadeurs au Gou-

verneur de Ternate, pour le prier de leur envoyer des gens qui les inſtruiſiſſent; & que les chefs de l'ambaſſade eſtoient les deux freres chreſtiens connus de Galvan: que ces Ambaſſadeurs furent tres-bien receûs, & que faute de preſtre Galvan leur donna pour catechiſte un ſoldat nommé François de Caſtro, fort ſçavant dans la religion, & d'une pieté exemplaire: enfin que Caſtro deſtiné à l'inſtruction de ces peuples s'eſtant embarqué pour Macazar, fut porté ailleurs par la tempeſte.

Xavier apprit de plus qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un marchand Portugais nommé Antoine Payva eſtant allé à Macazar au nom de Ruys Vaz Pereira capitaine de Malaca, pour charger un navire de ſandal, bois de l'iſle tres-prétieux, le Roy de Supa, qui eſt un des Royaumes de Macazar, vint luy-meſme le chercher pour luy faire diverſes queſtions ſur la loy chreſtienne: que ce bon marchand qui entendoit mieux ſon négoce que ſa religion, ne laiſſa pas de répondre fort à propos, & de parler des myſteres du Chriſtianiſme d'une maniere ſi raiſonnable, que le Roy âgé de ſoixante ans ſe convertit avec toute ſa famille & toute ſa Cour: qu'un autre Roy de la meſme iſle nommé le Roy de Sion ſuivit ſon exemple, & que ces deux Princes qui furent baptiſez ſolennellement de la main de Payva, ne pouvant le retenir auprés d'eux, le prierent de leur envoyer des preſ-

tres qui leur adminiſtraſſent les Sacremens, & qui baptiſaſſent tous leurs ſujets.

Ces diſpoſitions parurent au Pere Xavier les plus favorables du monde pour l'Evangile. Il pleura de joye en entendant de ſi heureuſes nouvelles, & il adora les profonds jugemens de la ſageſſe divine, qui aprés avoir refuſé au Roy de Travancor la grace du bapteſme qu'elle avoit accordée à tout ſon Royaume, commençoit la converſion des peuples de Sion & de Supa par celle de leurs Souverains. Il crut meſme que ſon miniſtere évangelique demandoit de luy qu'il achevaſt de convertir ces Royaumes.

Il va au ſepulcre de Saint Thomas, pour conſulter Dieu ſur le voyage de Macazar.

Cependant il luy ſembla qu'avant que de ſe déterminer au voyage de Macazar, il devoit conſulter Dieu là-deſſus; & pour le faire comme il faut, il luy vint en penſée d'implorer les lumieres du Ciel ſur le ſepulcre de Saint Thomas, l'ancien fondateur & le premier Pere de la chreſtienté des Indes, qu'il avoit pris pour ſon patron & pour ſon guide dans toutes ſes courſes. Il réſolut donc d'aller en pelerinage à Meliapor éloigné ſeulement de cinquante lieuës de Négapatan, où le vent l'avoit repouſſé; & il s'embarqua dans le navire de Michel Ferreira le dimanche des Rameaux, qui tomboit cette année-là 1545. au vingt-neuviéme de Mars.

Ce qui luy arriva en allant à Meliapor.

Ils prirent leur route le long des coſtes de Coromandel, & ils eûrent d'abord un vent favorable: mais ils n'avoient pas encore fait dou-

ze ou treize lieuës que le temps changea tout à coup, & que la mer devint ſi rude, qu'on fut contraint de gagner la terre, & de mouïller l'ancre derriere une montagne, pour mettre le navire un peu à couvert. Ils furent ſept jours à attendre un meilleur vent; & cependant le ſaint homme paſſa toute la ſemaine en contemplation ſans boire ni manger, ainſi qu'obſerverent tous ceux du vaiſſeau, & que l'a témoigné juridiquement Jacques Madeira qui en fut témoin. Il beût ſeulement le Samedy Saint à la priere de Madeira un peu d'eau où l'on fit cuire un oignon ſelon qu'il le deſira luy-meſme. Ce jour-là le vent redevint bon, & la mer tranquille; de ſorte qu'ils leverent l'ancre, & continuerent leur voyage.

Mais Xavier à qui Dieu donnoit tous les jours de nouvelles lumieres prophetiques, découvrant une furieuſe tempeſte cachée ſous ce calme, demanda au pilote ſi ſon vaiſſeau eſtoit aſſez fort pour réſiſter en une occaſion perilleuſe. Le Pilote répondit que non, & que c'eſtoit un vieux baſtiment. *Il faut donc*, reprit le Pere, *regagner le port. Quoy, Pere François*, dît le Pilote, *vous avez peur avec un vent ſi favorable? croyez-moy, il n'y eut jamais de temps plus propre pour la navigation, & une petite barque ſeroit en ſeûreté par ce temps-là.* Le Saint eut beau le conjurer de ne ſe fier pas aux apparences: luy & les paſſagers ne voulurent pas ſuivre le conſeil du Pere; mais

ils s'en repentirent bientoſt. A peine eûrent-ils fait un peu de chemin, qu'il ſe leva un horrible vent dont la mer fut étrangement agitée. Le navire qui ne put ſoûtenir la tourmente penſa perir pluſieurs fois, & les matelots furent obligez malgré eux de relaſcher au port de Négapatan d'où ils eſtoient partis.

L'impatience qu'avoit le Pere François de viſiter le tombeau de l'Apoſtre Saint Thomas, luy fit faire ſon pelerinage par terre, & il marcha avec tant d'ardeur dans des chemins difficiles, qu'il arriva en peu de jours à Meliapor.

Il arrive à Meliapor, & les monumens qu'il y trouve de l'Apoſtre Saint Thomas.

Cette ville eſt celle qu'on appelle aujourd'huy communément San-Thomé, parce que l'Apoſtre Saint Thomas y a fait un long ſéjour, & y a ſouffert le martyre. A la verité ſi on en croit les habitans elle fut engloutie un jour preſque toute par la mer; & pour preuve de cela, il ſe voit encore dans les eaux des ruines de grands édifices. La nouvelle ville de Meliapor a eſté baſtie par les Portugais. Il y a prés des murs une colline qu'ils appellent le petit mont, & cette colline a une grotte où l'on dit que Saint Thomas ſe cacha durant la perſecution. A l'entrée de la grotte eſt une croix taillée dans le roc, & au pied une ſource vive dont l'eau eſt ſi ſaine, que les malades qui en boivent gueriſſent ordinairement.

De la petite montagne on paſſe à une plus grande, qui ſemble faite pour la vie ſolitaire &

contemplative; car d'un coſté elle regarde la mer, & de l'autre elle eſt couverte de vieux arbres toûjours verds, qui ont quelque choſe d'affreux & d'agreable tout enſemble. C'eſt-là que Saint Thomas ſe retiroit avec ſes diſciples pour faire oraiſon, & c'eſt-là auſſi qu'il mourut du coup de lance que luy donna un Bracmane.

Les Portugais qui rebaſtirent Meliapor trouverent au ſommet de la montagne une chapelle de pierre toute ruinée. Ils voulurent la rétablir en memoire du ſaint Apoſtre; & comme ils fouillerent juſqu'aux fondemens, ils en tirerent un marbre blanc où il y avoit une croix avec des caracteres gravez alentour, qui diſoient que Dieu naſquit de la Vierge Marie; que c'eſtoit un Dieu éternel; que ce Dieu enſeigna ſa loy à douze Apoſtres, & que l'un d'eux vint à Meliapor avec un bourdon à la main, & y baſtit une égliſe; que les Rois de Malabar, de Coromandel, de Pandi, & de pluſieurs autres nations ſe ſoumirent à la loy de Saint Thomas, homme ſaint & penitent.

Comme le marbre dont nous venons de parler a diverſes taches de ſang, l'opinion commune eſt que le ſaint Apoſtre fut martyriſé deſſus. Quoy qu'il en ſoit, on mit le marbre ſur l'autel de la chapelle dés quelle fut achevée de baſtir; & la premiere fois qu'on y dît ſolennellement la meſſe, la croix diſtilla du ſang à la veûë de tout le monde: ce qui arriva plu-

ſieurs autres fois les années ſuivantes, le jour qu'on célebroit le martyre de Saint Thomas.

Dés que Xavier fut dans la ville, le Vicaire de Meliapor qui avoit entendu parler de luy comme d'un ſucceſſeur des Apoſtres, & d'un homme envoyé de Dieu pour la converſion des Indes, alla luy offrir ſon logis. Le Pere l'accepta, parce que la maiſon joignoit l'égliſe où repoſoient les reliques de Saint Thomas, & qu'il pourroit aiſément s'y rendre la nuit pour conſulter Dieu à ſon aiſe ſur le voyage de Macazar.

Il eſt menacé par les démons, & il en eſt batu enſuite.

En effet, auſſitoſt que le Vicaire eſtoit endormi, car ils couchoient dans la meſme chambre, Xavier ſe levoit doucement, & alloit à l'égliſe par un cimetiere qui la ſéparoit de la maiſon. Le Vicaire s'en eſtant apperceû avertit Xavier que ce paſſage n'eſtoit pas trop ſeûr la nuit, & qu'on y avoit veû plus d'une fois des ſpectres horribles. Le Saint crut qu'on ne luy diſoit cela que pour luy faire peur, & pour l'empeſcher de ſe lever avant le jour ; ainſi il continua ſes prieres accouſtumées : mais il reconnut bientoſt que l'avis qu'on luy avoit donné eſtoit veritable. Car les nuits ſuivantes lors qu'il paſſa par le cimetiere, il vit des fantoſmes effroyables qui voulurent l'arreſter ; il s'en ſauva néanmoins, & s'en moqua meſme comme de vaines illuſions.

Les démons ſont trop orgueilleux pour ſouffrir qu'on les mépriſe impunément, quand Dieu

leur permet de se venger. Une nuit que le Saint faisoit oraison devant l'image de la Vierge, ils l'attaquerent en foule, & le batirent si rudement, qu'il demeura tout meurtri de coups, & qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours. Il ne dit rien de son aventure au Vicaire; mais on la sceut par un jeune homme Malabare qui couchoit proche de l'église, & qui s'éveilla au bruit. S'estant levé il oüit les coups distinctement, & ce que disoit Xavier à la sainte Vierge, en invoquant son secours contre les puissances infernales : de sorte que le Vicaire à qui le jeune homme rapporta les paroles qu'il avoit entenduës, les redisoit quelquefois à Xavier par une espece de moquerie innocente.

Le Serviteur de Dieu ayant repris tant soit peu ses forces retourna toutes les nuits à l'Eglise. Quelque rage que les démons eussent contre luy, ils n'attenterent plus sur sa personne, & n'entreprirent pas mesme de luy faire peur : ils firent seulement du bruit pour le distraire dans le temps de son oraison; & une fois s'estant déguisez en chanoines, se contrefirent si bien, en chantant matines à minuit, qu'il demanda au Vicaire qui estoient ces chantres qui avoient de si belles voix.

Il connoist la volonté de Dieu sur le voyage qu'il médite.

Mais les graces que Xavier receût du Ciel le dédommagerent bien des insultes que luy fit l'enfer. Car quoy-que les choses particulieres qui se passerent là entre Dieu & luy soient demeurées

meurées fort ſecretes, on a ſceû du moins qu'à l'égard de l'affaire principale ſur laquelle il conſultoit Dieu, il eut une lumiere interieure qui luy fit connoiſtre clairement que c'eſtoit la volonté divine qu'il paſſaſt aux iſles plus meridionales, qui ſont au dedans de la mer, & qu'il travaillaſt à leur converſion La force chreſtienne dont il ſe ſentit animé en meſme temps fit diſparoiſtre à ſes yeux tous les perils qu'il devoit craindre naturellement, & voicy comme il écrivit de Meliapor ſur ce ſujet à deux de ſes amis de Goa, Paul de Camerin & Jaçques de Borba dont nous avons desja parlé pluſieurs fois.

« J'eſpere que Dieu me fera pluſieurs graces dans ce voyage, puis que par ſon infinie miſericorde j'ay connu avec tant de joye ſpirituelle que ſa tres-ſainte volonté eſt que j'aille à ces Royaumes de Macazar où il s'eſt fait des chreſtiens en ces dernieres années. Je ſuis au reſte tellement réſolu à exécuter ce que le Seigneur m'a fait connoiſtre, que ſi j'y manquois, j'irois ce me ſemble directement contre ſes ordres, & me rendrois indigne de ſes graces en cette vie & en l'autre. Si je ne rencontre point cette année de navire Portugais qui aille à Malaca, je m'embarqueray dans quelque vaiſſeau de Gentils ou de Sarraſins. J'ay meſme une telle confiance en Dieu, pour l'amour duquel j'entreprends ce voyage, que s'il ne paſſoit de cette

» coſte qu'une petite barque à Malaca, je me
» jetterois dedans ſans déliberer. Toute mon eſ-
» perance eſt en Dieu, & je vous conjure par ſon
» amour de vous ſouvenir toûjours en vos prie-
» res d'un grand pecheur comme moy.

Le fruit qu'il fait à Meliapor.

Quoy-que le Saint ne fuſt venu à Meliapor que pour s'inſtruire des ordres du Ciel dans la ſolitude, il ne laiſſa pas de vaquer un peu au ſalut des ames. Sa vie ſainte faiſoit valoir ſes diſcours, & ſa veûë ſeule avoit la force de toucher les cœurs. Le peuple ſe mit meſme dans l'eſprit que quiconque ne ſuivoit pas les conſeils du Pere François, mourroit ennemi de Dieu; & on racontoit la fin malheureuſe de quelques pecheurs, qui eſtant preſſez par Xavier de faire une prompte penitence, avoient differé de ſe convertir. Cette opinion populaire contribua beaucoup au changement de la ville, & ſouvent la crainte d'une mort funeſte rompoit tout d'un coup des commerces criminels de pluſieurs années.

Il convertit un grand pecheur.

Il y avoit à Meliapor un gentilhomme Portugais qui menoit une vie tres-ſcandaleuſe. Sa maiſon eſtoit un petit ſerrail, & rien ne l'occupoit davantage que le ſoin d'avoir de belles eſclaves. Xavier l'alla voir un jour environ l'heure du diſner. *Voulez-vous bien*, luy dît-il, *que pour faire connoiſſance nous diſnions enſemble aujourd'huy?* Le Portugais fut embaraſſé de la viſite & du compliment: il ſe contraignit néanmoins,

& fit ſemblant d'eſtre fort aiſe de l'honneur que le Pere luy faiſoit. Durant le diſner Xavier ne luy dît pas un mot de ſes débauches, & ne l'entretint que de choſes indifferentes, bien qu'ils fuſſent ſervis par de jeunes filles qui eſtoient habillées peu modeſtement, & qui avoient un air aſſez effronté. Il continua de la meſme ſorte au ſortir de table, & le quitta enfin ſans luy faire le moindre reproche.

Le gentilhomme ſurpris de la conduite du Pere François crut que ce ſilence eſtoit de mauvais augure, & qu'il n'y avoit plus rien à attendre pour luy qu'une mort deſaſtreuſe, & un malheur éternel. Dans cette penſée il alla en diligence trouver le Saint. *Mon Pere*, luy dît-il, *que voſtre ſilence m'a parlé fortement au cœur! je n'ay pas eû un moment de repos depuis que vous eſtes ſorti de chez moy. Ah, ſi ma perte n'eſt point encore tout-à-fait concluë, me voicy entre vos mains, faites de moy ce que vous jugerez à propos pour le ſalut de mon ame! je vous obéïray aveuglement.*

Xavier l'embraſſa, & aprés luy avoir fait entendre que les miſericordes du Seigneur ſont infinies, qu'il n'en faut jamais deſeſperer, & que celuy qui refuſe quelquefois le temps de la penitence aux pecheurs accorde toûjours le pardon aux penitens, il luy fit quitter les occaſions du peché, & le diſpoſa à une confeſſion générale dont le fruit fut une vie honneſte & chreſtienne.

Enfin le Pere fit dans Meliapor tout ce qu'il voulut; & des témoins irreprochables ont dépoſé qu'il laiſſa la ville ſi differente de ce qu'elle eſtoit quand il y vint, qu'on ne la reconnoiſſoit plus. Auſſi en fut-il luy-meſme ſi ſatisfait, que la beniſſant mille fois, il dit qu'il n'y avoit pas aux Indes une ville plus chreſtienne. Il prédit en meſme temps qu'elle ſeroit un jour tres-riche & tres-floriſſante, & la prédiction s'accomplit peu d'années aprés.

Divers évenemens merveilleux le rendent célebre.

Bien que toutes ces converſions attiraſſent au Pere François la véneration publique, il ſemble que Dieu prit plaiſir à rendre le nom de ſon ſerviteur encore plus illuſtre par certains évenemens merveilleux. Un marchand de Meliapor eſtant ſur le point de s'embarquer pour Malaca, alla prendre congé de luy. En recevant ſa benediction, il luy demanda quelque petit gage d'amitié. Le Pere, qui eſtoit tres-pauvre, ne trouva rien à donner que le chapelet qu'il portoit pendu au coû. *Ce chapelet*, dit-il au marchand, *ne vous ſera pas inutile, pourveû que vous ayiez confiance en Marie.* Le marchand partit fort aſſeûré de la protection du Ciel, & ne craignant ni pirates, ni vents, ni écueils: mais Dieu voulut éprouver ſa foy. Il avoit desja preſque traverſé ſans aucun peril le grand Golphe qui eſt entre Meliapor & Malaca, lors qu'il s'éleva tout à coup une furieuſe tempeſte. Les voiles, le maſt & le gou-

vernail se rompirent d'abord, & le vaisseau fut pousſé ensuite contre des rochers où il se brisa entierement. La pluspart des matelots & des passagers se noyerent; quelques-uns s'attacherent aux rochers où ils avoient échoûé, & le marchand dont nous parlons fut un de ceux-là. Mais comme ils estoient en haute mer, & qu'ils n'avoient pas dequoy vivre: pour ne pas mourir de faim, ils prirent une résolution que le desespoir seul pouvoit inspirer. Ayant ramassé quelques planches du débris de leur navire, & les ayant jointes ensemble le mieux qu'ils purent, ils se jetterent dessus, & s'abandonnerent à la mercy des vagues sans autre esperance que de rencontrer quelques courans qui les portassent à terre.

Le marchand plein de confiance en la sainte Vierge tenoit le chapelet de Xavier, & ne craignoit pas de perir tandis qu'il l'auroit entre les mains. A peine les planches furent-elles sur l'eau, qu'il se sentit comme hors de luy-mesme, & s'imagina estre dans Meliapor avec le Pere François. Revenant à luy, il fut fort surpris de se trouver sur une coste inconnuë, & de ne plus voir ni les compagnons de sa fortune, ni les planches ausquelles il avoit confié sa vie. Il apprit de quelques gens qui parurent que c'estoit la coste de Négapatan, & dans un transport meslé de joye & d'étonnement, il leur raconta par quelle voye extraordinaire Dieu l'avoit delivré de la mort.

Un autre Portugais ſoldat de profeſſion, & nommé Jeroſme Fernandez de Mendozze, receût un ſecours conſiderable de Xavier d'une maniere differente, mais pour le moins auſſi merveilleuſe. Fernandez eſtant parti de la coſte de Coromandel dans un navire qui luy appartenoit, & qui faiſoit toute ſa richeſſe, pour aller à une autre coſte vers l'Occident, fut pris proche du Cap de Comorin par des Corſaires de Malabar également cruels & avares.

Pour ſauver ſa vie en perdant ſon bien, il ſe jetta dans la mer, & fut ſi heureux malgré ſa mauvaiſe fortune que de gagner à la nage la coſte de Meliapor. Ayant rencontré le Pere François, il luy conta ſa diſgrace, & luy demanda l'aumoſne. Le Pere eut preſque regret en cette rencontre d'eſtre pauvre luy-meſme, & de n'avoir pas de quoy ſecourir un malheureux. Il mit néanmoins la main dans ſa poche, comme s'il y euſt cherché quelque choſe: n'y trouvant rien, il éleva les yeux au ciel, & puis ſe tournant vers Fernandez avec un viſage plein de compaſſion, *Prenez courage, mon frere,* luy dit-il, *la Providence divine aura ſoin de vous.* Aprés quoy ayant fait quatre ou cinq pas, il chercha tout de nouveau dans ſa poche, & en tirá plus de cinquante pieces d'or. *Tenez,* ajouſta le Pere, *voila ce que le Ciel vous envoye; ſervez-vous-en; mais n'en dites mot.* La ſurpriſe & la joye de Fernandez ne luy permirent pas de ſe tâire : il publia

par tout la liberalité de ſon bienfacteur, & les pieces de monnoye furent trouvées d'un or ſi pur & ſi fin, qu'on ne douta pas qu'elles ne fuſſent miraculeuſes.

Il porte un marchand fort riche à la perfection évangelique.

Mais rien peut-eſtre n'eſt plus admirable que ce qui ſe paſſa entre le Pere François & Jean Deyro ou Duro, comme quelques-uns l'appellent. C'eſtoit un homme de trente-cinq ans, qui avoit porté autrefois les armes, alors marchand, & maiſtre de vaiſſeau; fort riche, & tres-heureux dans ſon négoce, cependant peu ſatisfait du monde & de luy-meſme, toûjours inquiet au milieu de ſes richeſſes, & perſuadé que Dieu ſeul pouvoit contenter ſon cœur. Il alla un jour trouver le Saint, & luy dît que depuis quelques années il avoit envie de changer d'état, & de ſervir Dieu le plus parfaitement qu'il pourroit: mais que deux raiſons l'avoient toûjours retenu; l'une eſtoit qu'il n'avoit rencontré perſonne qui luy enſeignaſt le chemin de la perfection; l'autre, que la pauvreté luy avoit fait peur. Il ajouſta qu'il eſtoit maintenant hors de peine touchant ces deux points: que pour le premier, il eſperoit marcher ſeûrement dans la voye du Ciel ayant un guide auſſi éclairé que luy; & que pour le ſecond, il avoit amaſſé dequoy vivre honneſtement le reſte de ſes jours. Il conjura le Pere Xavier de trouver bon qu'il le ſuiviſt, & luy promit de l'entretenir par tout à ſes dépens.

Le Pere fit entendre à Deyro combien il estoit éloigné du Royaume de Dieu : que pour estre parfait, il falloit accomplir ce que nostre Seigneur conseilla au jeune homme qui voulôit le suivre, c'est à dire, qu'il falloit pratiquer ces paroles à la lettre : *Vends tout ce que tu as, & le donne aux pauvres.* Deyro détrompé d'abord dit au Pere, qu'il luy plust donc prendre tout son bien, & le distribuer aux pauvres. Xavier ne voulut ni faire ce que Deyro luy proposoit, ni permettre qu'il disposast de rien avant que de s'estre confessé, prévoyant sans doute qu'un homme si riche seroit obligé à restituer une partie de ses richesses.

La confession du marchand dura trois jours : aprés quoy ayant vendu son navire & ses marchandises, il restitua le bien d'autruy, & fit de grandes aumosnes. Il s'adonna ensuite sous la direction du Saint aux exercices de pieté & de penitence pour mettre un solide fondement à la perfection où il aspiroit.

Le marchand converti est infidelle à la grace de Dieu, & suspect au Saint.

De si beaux commencemens n'eûrent pas une suite heureuse ; & cét esprit de retraite, de mortification & de pauvreté fut bientost éteint dans un homme accoustumé au tracas du monde, qui avoit toûjours vécu à son aise, & qui aimoit le bien passionnément. Il reprit donc la pensée de l'état qu'il avoit quitté, & ayant recouvert des pierreries, il acheta secretement un petit navire pour trafiquer tout de nouveau.

Lors

Lors qu'il eſtoit ſur le point de mettre à la voile, un catechiſte nommé Antoine vint luy dire que le Pere François vouloit luy parler. Deyro qui ne penſoit qu'à s'échaper, & qui n'avoit confié ſon deſſein à perſonne, fit ſemblant qu'on le prenoit pour un autre. Mais comme Antoine luy ſoûtint que c'eſtoit luy-meſme que le Pere demandoit, il n'oſa pas feindre davantage, & l'alla trouver, réſolu pourtant de nier tout, dans la penſée qu'on ne pouvoit avoir qu'un ſimple ſoupçon de ſon changement, & de ſa fuite. Il prit pour cela un air aſſeûré, & ſe preſenta hardiment devant le Pere François; mais Dieu avoit fait connoiſtre au Pere la diſpoſition de Deyro. *Vous avez peché*, luy dît Xavier en le voyant, *vous avez peché*. Ce peu de paroles le frapa ſi fort, qu'il ſe jetta aux pieds du Saint tout tremblant, & criant de ſon coſté, *Il eſt vray, mon Pere, j'ay peché. Penitence donc mon enfant*, reprit le Pere, *penitence*. Deyro ſe confeſſa au meſme moment, alla vendre ſon navire, & en diſtribua tout l'argent aux pauvres. Il revint aprés ſe remettre ſous la conduite du Pere avec un ferme propos de ſuivre mieux ſes conſeils, & d'eſtre plus fidelle à Dieu.

Quelque ſincere que parut la penitence de Deyro, Xavier ne s'y fia pas, & ſes nouvelles ferveurs luy furent ſuſpectes: auſſi ne voulut-il point le recevoir en la Compagnie de Jeſus,

qui demande des eſprits ſolides & conſtans dans leur vocation. Il ne laiſſa pas de le prendre pour ſon compagnon en qualité de catechiſte, & il le mena avec luy à Malaca : car ayant demeuré quatre mois à Meliapor, il en partit au mois de Septembre l'an 1545. malgré les larmes du peuple qui vouloit le retenir, & il tint la route de Malaca, dans le deſſein de paſſer delà à Macazar.

Avant que de s'embarquer, il écrivit au Pere Paul de Camerin à Goa, que quand les Peres de la Compagnie qu'on attendoit de jour en jour de Portugal ſeroient arrivez, deux de ces nouveaux miſſionnaires accompagnaſſent les Princes de Jafanapatan, lors que les Portugais entreprendroient de rétablir le Roy legitime ; car on parloit de renoûër l'expedition qu'un laſche intereſt avoit rompuë. Mais ce projet ne s'exécuta point, & ces Princes moururent l'un aprés l'autre en moins de deux ans, ſans que leur converſion fuſt utile qu'à eux-meſmes.

Sa charité envers un ſoldat qui avoit perdu tout ſon argent au jeu.

Tandis que le vaiſſeau qui portoit Xavier traverſoit le Golphe de Ceylan, il ſe preſenta une occaſion de charité que le Saint ne laiſſa pas échaper. Les matelots & les ſoldats paſſoient le temps ſelon leur couſtume à joûër aux cartes. Deux ſoldats s'attacherent au jeu plus par avarice que par divertiſſement, & un d'eux joûa toûjours de ſi grand malheur, qu'il perdit

non-ſeulement tout ſon argent, mais encore celuy qu'on luy avoit mis entre les mains pour le faire profiter. N'ayant plus rien à perdre, il ſe retira, maudiſſant ſa mauvaiſe fortune, & blaſphemant le nom de Dieu. Son deſeſpoir le porta ſi loin, qu'il ſe ſeroit jetté dans la mer, ou percé de ſon épée, ſi on ne l'en euſt empeſché. Xavier apprit les emportemens de ce malheureux, & vint auſſitoſt à ſon ſecours. Il l'embraſſa avec tendreſſe, & fit ce qu'il put pour le conſoler. Mais le ſoldat que la fureur tranſportoit encore, rebuta le Pere, & luy dît meſme des injures. Xavier s'eſtant un peu recueilli pour conſulter Dieu, alla emprunter cinquante réales d'un des paſſagers, les porta au ſoldat, & luy conſeilla de ſe raquiter. Le ſoldat reprit cœur alors, & joûa ſi heureuſement, qu'il gagna beaucoup plus qu'il n'avoit perdu. Le Saint qui eſtoit preſent prit ſur le gain du jeu ce qu'on luy avoit preſté, & voyant le joûëur dans une ſituation tranquille, le tourna ſi bien, que celuy qui n'avoit pas voulu l'écouter auparavant, perſuadé par ſes diſcours ne mania jamais plus de cartes, & devint un homme d'exemple.

Il arrive à Malaca : & ce que c'eſt que la ville.

Ils aborderent à Malaca le vingt-cinquiéme de Septembre. Comme c'eſt une des villes de l'Inde où le Saint dont j'écris la vie a eû plus d'affaires, & a fait plus de voyages, il ne ſera pas inutile d'en dire icy quelque choſe. Elle eſt

ſituée au-delà du Golfe de Bengala vers la teſte de cette grande peninſule, qui de l'embouchûre de l'Ava s'étend au midy aſſez prés de la ligne équinoctiale ; & elle eſt à deux degrez & demi d'élevation vis-à-vis l'iſle de Sumatra, que les anciens qui n'avoient pas pratiqué ce canal ont crû jointe à la terre-ferme.

Malaca a eſté ſous la domination des Rois de Sian, juſqu'à ce que les Sarraſins qui y trafiquoient devenus puiſſans la firent d'abord Mahometane, puis la révolterent contre ſon Prince legitime, & y établirent enfin un Monarque de leur ſecte nommé Mahomet. Il n'y avoit point alors de ville plus célebre pour le debit des marchandiſes, & où il y euſt un plus grand concours de nations differentes : car outre les peuples de Guzzarate, d'Aracan, de Malabar, de Pegu, de Sumatra, de Java, & des Moluques, les Arabes, les Perſans, les Chinois, & les Japonois y faiſoient trafic. Auſſi avoit-on étendu la ville le long de la mer pour la commodité du negoce.

De toutes les nations de l'Aſie, il n'y en a point dont la complexion ſoit plus portée au plaiſir, & il ſemble que cela vienne de la temperature de l'air : car le printemps eſt là éternel, nonobſtant le voiſinage de la ligne. Les habitans ſuivent fort leurs inclinations naturelles, & ce n'eſt chez eux que parfums, que muſiques, que feſtins, pour ne rien dire des voluptez

de la chair, où ils ne gardent aucune meſure: il n'y a pas juſqu'à la langue qu'ils parlent, qui ne ſe ſente de la molleſſe du païs. On la nomme Malaya, & c'eſt de toutes les langues de l'Orient la plus délicate & la plus douce.

Dom Alphonſe d'Albuquerque conquit Malaca l'an 1511. & trente mille hommes avec huit mille pieces d'artillerie & un nombre infini d'élephans & de navires ne purent pas la défendre. Elle fut priſe par force en deux aſſauts par huit cens Portugais fort braves, ſecondez de peu de gens amenez de Malabar. Albuquerque la mit au pillage durant trois jours, & le Roy More n'eut point d'autre parti à prendre que de s'enfuyr avec cinquante hommes. Les Portugais y baſtirent une citadelle que les Gouverneurs des Indes fortifierent dans la ſuite, mais non pas de telle ſorte qu'elle fuſt à l'épreuve de l'inſulte des barbares qui l'attaquerent pluſieurs fois, & qui la ruinerent en partie.

Xavier n'eut pas pluſtoſt mis pied à terre qu'il alla voir le Gouverneur de la ville pour luy expoſer ſon deſſein de Macazar. Le Gouverneur dît au Pere qu'il avoit envoyé depuis peu à cette Iſle un preſtre de tres-ſainte vie, avec des ſoldats Portugais, & qu'il en attendoit des nouvelles tous les jours; que cependant il eſtoit d'avis que luy & ſon compagnon demeuraſſent à Malaca juſqu'à ce qu'on ſceuſt l'état veritable des chreſtiens de Macazar. Xavier

crut le Gouverneur, & se retira à l'hospital, qu'il choisit pour le lieu de sa demeure. Le peuple y courut en foule pour voir l'homme apostolique dont la réputation estoit si grande dans tout l'Orient. Les peres & les meres le montroient à leurs enfans, & on remarqua que le serviteur de Dieu en caressant les petits Portugais, les appelloit chacun par leur nom, comme s'il les eust connus, & qu'il n'eust pas esté un étranger arrivé tout nouvellement.

En quel état il trouve la ville, & ce qu'il fait pour la réformer.

Au reste, il trouva la ville dans une horrible corruption de mœurs. Les Portugais qui estoient là éloignez & de l'Evesque & du Vice-roy des Indes vivoient avec une licence effrenée, sans nulle crainte des loix ni ecclesiastiques, ni civiles: l'avarice, l'intemperance, l'impudicité, l'oubli de Dieu regnoient par tout; & l'habit seul, ou plustost l'excés des vices distinguoit les chrestiens des infidelles.

Un état si malheureux fit comprendre au Pere Xavier que son séjour dans Malaca ne seroit pas peut-estre inutile: mais avant que d'entreprendre la réformation d'une ville toute corrompuë, il s'employa quelques jours uniquement au service des malades; il passa plusieurs nuits en oraison, & il fit des austeritez extraordinaires.

Aprés ces préparatifs, il commença des instructions publiques de la maniere qu'il avoit fait la premiere fois dans Goa. Allant le soir

par les ruës la clochette en main, il disoit à haute voix, *Priez Dieu pour ceux qui sont en état de peché mortel*, & par là il remettoit insensiblement dans l'esprit des pecheurs les desordres de leur vie. Car voyant les mauvaises dispositions de leur cœur, & combien il estoit aisé d'aigrir le mal si on y appliquoit de violens remedes, il tempera plus que jamais l'ardeur de son zele. Bien qu'il eust naturellement le visage serein, & la conversation agréable, sa gayeté, & tous les charmes de son humeur semblerent redoubler à Malaca, en sorte que son compagnon Jean Deyro ne pouvoit assez s'étonner de le voir si gay & si doux.

Il ne travaille pas inutilement à Malaca.

L'Apostre gagna par là tous les cœurs, & devint en quelque façon maistre dans la ville. Il extermina d'abord une coustume établie, qui permettoit aux jeunes filles de s'habiller en garçons quand il leur plaisoit, ce qui estoit cause d'une infinité de scandales. Il chassa les concubines, ou en fit de legitimes épouses selon la methode qu'il avoit tenuë ailleurs. Pour les enfans qui n'avoient nulle connoissance de Dieu, & qui apprenoient des chansons impudiques dés qu'ils commençoient à parler, il les forma si bien en peu de temps, qu'on les entendoit reciter publiquement la doctrine chrestienne, & qu'ils dressoient au milieu des ruës de petits autels où ils chantoient tous ensemble les prieres catholiques. Mais en quoy il réüssit da-

vantage, fut à rétablir l'uſage de la confeſſion qui eſtoit preſque entierement aboli. Les hommes & les femmes venoient en foule au tribunal de la penitence, & le Pere n'y pouvoit ſuffire.

Il ne laiſſa pas d'étudier la langue Malayoiſe qui a cours dans toutes les iſles qui ſont audelâ de Malaca, & qui en eſt comme la langue univerſelle. Son premier ſoin fut de faire traduire en Malayois le petit catechiſme qu'il avoit compoſé à la coſte de la Peſcherie, & une inſtruction plus ample qui traitoit des principaux devoirs du chreſtien. Il apprit tout cela par cœur, & pour ſe faire mieux entendre, il fit une étude particuliere de la prononciation.

Avec ce ſecours & celuy des interpretes qui ne luy manquoient pas au beſoin, il convertit beaucoup d'idolâtres, de Mahometans & de Juifs, entre autres un fameux Rabin, qui abjura publiquement le Judaïſme. Ce Rabin qui avoit pris au commencement pour des fables ou pour des preſtiges tout ce qu'on diſoit de Xavier, reconnut la verité par ſes propres yeux; car jamais le Saint ne fit tant de miracles qu'à Malaca. Les dépoſitions juridiques des témoins de ce temps-là portent que tous les malades qu'il touchoit gueriſſoient, & que ſes mains ſembloient avoir une vertu ſalutaire contre toutes ſortes de maux.

Une

Une des plus célebres gueriſons fut celle d'Antoine Fernandez. Ce jeune homme qui n'avoit gueres plus de quinze ans eſtoit malade à la mort. Sa mere chreſtienne de profeſſion, mais encore un peu payenne dans le cœur, voyant que tous les remedes naturels ne faiſoient aucun effet, eut recours à certains enchantemens qui ſe pratiquoient parmi les Gentils, & fit venir une vieille magicienne nommée Nai. La magicienne jetta ſon ſort ſur une petite corde faite de pluſieurs fils meſlez & entrelacez les uns dans les autres, & lia avec la corde le bras du malade.

Il guerit un malade deſeſperé.

Au lieu de la gueriſon que l'on eſperoit, Fernandez perdit la parole, & eut des convulſions ſi violentes, que les medecins eſtant rappellez, en deſeſpererent tout-à-fait. On n'attendoit plus que le moment qu'il rendiſt l'eſprit, lors qu'une Dame chreſtienne qui ſurvint, dît à la mere du moribond, *Que n'appellez-vous le ſaint Pere? il guerira voſtre fils infailliblement.* Elle crut ce qu'on luy diſoit, & manda Xavier. Il vint auſſitoſt. Fernandez qui n'avoit plus de ſentiment, & qui rendoit les derniers ſoupirs, commença à crier, & à s'agiter dés que le Saint eut mis le pied dans la maiſon. Mais quand il parut devant le malade, ce furent des hurlemens & des contorſions effroyables, qui redoublerent de beaucoup à la veûë de la croix qu'on luy preſenta.

Xavier ne douta pas qu'il n'y euſt quelque

choſe d'extraordinaire dans la maladie de Fernandez, ni meſme que Dieu, pour punir la mere d'avoir uſé de remedes magiques, n'euſt livré le fils au malin eſprit. Il ſe mît à genoux prés du lit, leût tout haut la Paſſion de Noſtre Seigneur, pendit ſon reliquaire au coû du malade, & luy jetta de l'eau beniſte. Cela fit ceſſer les fureurs du démon ; & le jeune homme à demi-mort devint immobile comme auparavant. Alors Xavier ſe levant, *Préparez-luy*, dît-il, *à manger*, & il marqua ce qu'on devoit luy faire prendre : enſuite s'adreſſant au pere du malade, *Dés que voſtre fils ſera en état de marcher*, ajouſta-t-il, *vous le conduirez vous-meſme durant l'eſpace de neuf jours à l'égliſe de Noſtre-Dame du Mont, où je diray demain la meſſe pour luy*. Il ſortit aprés, & le jour ſuivant lors qu'il célebroit le ſaint ſacrifice, Fernandez revint tout à coup, parla de bon ſens, & recouvra parfaitement la ſanté.

Il reſſuſcite une fille morte.

Mais quelque admirable que paruſt aux yeux du monde la gueriſon de ce jeune homme, la réſurrection d'une jeune fille le fut davantage. Xavier eſtoit allé faire un petit voyage aux environs de Malaca pour je ne ſçay quelle œuvre de charité quand cette fille mourut. La mere qui avoit cherché le Saint par tout pendant la maladie de ſa fille, le vint trouver dés qu'elle le ſceut de retour, & ſe jettant à ſes pieds toute en larmes, luy dît à peu prés ce que Marthe dît à Noſtre Seigneur, que s'il euſt eſté dans la

ville, celle qu'elle pleuroit ne seroit point morte : mais que s'il vouloit invoquer le nom de Jesus-Christ, la défunte revivroit bientost. Xavier fut ravi de voir une si grande foy dans une femme baptisée depuis peu de jours, & la jugeant digne de la grace qu'elle demandoit, aprés avoir élevé les yeux au Ciel, & prié Dieu en silence quelque temps, il se tourna vers elle, & luy dît d'un ton asseûré, *Allez, vostre fille est vivante.* Cette pauvre mere voyant que le Saint ne s'offroit point d'aller au lieu de la sepulture, repliqua entre l'esperance & la crainte, qu'il y avoit desja trois jours que sa fille estoit enterrée. *N'importe,* reprît Xavier, *allez, ouvrez son tombeau, & vous la trouverez vivante.* La mere, sans répondre davantage, courut avec confiance à l'église, & en presence de plusieurs personnes ayant fait lever la pierre qui couvroit le cercueïl, trouva sa fille pleine de vie.

Il reçoit des lettres d'Europe par de nouveaux compagnons qui luy viennent.

Pendant que les choses se passoient ainsi à Malaca, un navire de Goa y apporta au Pere Xavier des lettres d'Italie & de Portugal, qui luy apprirent les heureux progrés de la Compagnie de Jesus, & tout ce qu'elle faisoit desja en Allemagne pour le bien commun de l'Eglise. Il ne pouvoit se lasser de lire ces lettres : il les baisoit mille fois, & les arrosoit de ses larmes, s'imaginant, comme il dit luy-mesme, ou estre avec ses freres en Europe, ou les avoir avec luy aux Indes. Il eut nouvelle en mesme temps

qu'il luy eſtoit venu un ſecours de trois miſſionnaires que le Pere Ignace envoyoit, & que Dom Jean de Caſtro ſucceſſeur de Dom Alphonſe de Soſa dans le gouvernement des Indes avoit amenez de Portugal à Goa. Ces miſſionnaires eſtoient Antoine Criminal, Nicolas Lancilotti, & Jean Beira, tous trois preſtres, les deux premiers Italiens, & le troiſiéme Eſpagnol; hommes apoſtoliques, & d'une vertu éminente, particulierement Criminal, qui de tous les enfans d'Ignace mérita le premier l'honneur du martyre. Xavier diſpoſa d'eux auſſitoſt, en ordonnant par lettres que Lancilotti demeureroit dans le Seminaire de Sainte Foy, pour y enſeigner les principes de la langue latine à la jeuneſſe Indienne, & que les deux autres iroient joindre François Manſilla à la coſte de la Peſcherie.

Il differe le voyage de Macazar, & en médite un autre.

Pour luy, ayant attendu plus de trois mois des nouvelles de Macazar, comme il vit que la ſaiſon propre au retour du navire que le Gouverneur de Malaca avoit envoyé, eſtoit tout-à-fait paſſée, & qu'aucun vaiſſeau ne tournoit de ce coſté-là, il jugea que la Providence ne vouloit pas ſe ſervir de luy preſentement pour l'inſtruction de ces peuples qui avoient un preſtre chez eux. Néanmoins, afin d'eſtre plus preſt à les ſecourir dés que le Ciel luy en feroit naiſtre l'occaſion, il eut la penſée d'aller à d'autres iſles voiſines qui eſtoient abſolument dépourveûës de miniſtres évangeliques.

Dieu luy fit connoiſtre alors les calamitez qui menaçoient Malaca, la peſte & la guerre dont cette ville devoit eſtre affligée les années ſuivantes, & l'extréme deſolation où elle ſeroit réduite un jour en punition de ſes crimes. Car les habitans qui avoient changé de mœurs depuis l'arrivée du Saint, retomberent inſenſiblement dans leurs vices, & devinrent meſme plus diſſolus que jamais, ainſi qu'il arrive d'ordinaire aux perſonnes d'une vie débordée, qui ſe ſont fait violence pour un temps, & que la force des mauvaiſes habitudes rentraiſne au peché. Xavier ne manqua pas de leur annoncer les fleaux de Dieu, & de les exhorter à la vertu par leurs propres intereſts. Mais ſes menaces & ſes exhortations furent inutiles, & c'eſt ce qui luy fit dire de Malaca tout le contraire de ce qu'il avoit dit de Meliapor, qu'il n'avoit pas veû aux Indes une ville plus méchante.

Il connoiſt, & prédit la ruine de Malaca.

Il s'embarqua pour Amboyne le premier jour de Janvier de l'année 1546. avec Jean Deyro dans un navire qui faiſoit voile aux iſles de Banda. Le capitaine du vaiſſeau eſtoit Portugais; le reſte tant matelots que ſoldats eſtoient Indiens, tous preſque de differente contrée, & la pluſpart mahometans ou gentils. Le Saint les gagna à Jeſus-Chriſt durant le voyage, & ce qui convainquit les infidelles de la verité du Chriſtianiſme, c'eſt que quand le Pere Xavier leur expliquoit les myſteres de la Foy en une

Il va à Amboyne, & ce qui arrive en chemin.

langue, ils l'entendoient chacun en la leur comme s'il en eust parlé plusieurs à la fois.

Il y avoit desja un mois & demi qu'ils estoient sur mer sans qu'ils découvrissent Amboyne. Le pilote crut qu'ils l'avoient passée, & fut là-dessus fort en peine, ne sçachant comment revenir, parce qu'ils avoient le vent droit en poupe. Xavier voyant l'inquietude du pilote, *Ne vous embarassez point*, luy dît-il; *nous sommes encore dans le Golphe, & demain nous verrons Amboyne au point du jour.* En effet, le lendemain matin ils se trouverent à la veûë de l'Isle. Comme le pilote ne vouloit pas mouïller l'ancre, on mit dans un esquif le Pere Xavier avec d'autres passagers, & le navire continua sa route. Lors que l'esquif fut sur le point d'aborder, deux fustes legeres de pirates qui couroient la coste parurent tout à coup, & le poursuivirent vivement. Ne pouvant estre secouru du navire qui estoit desja assez loin, & n'ayant pas dequoy se défendre, il prit la fuite, & se remit en haute mer à force de rames, tellement que les corsaires le perdirent bientost de veûë. Aprés avoir échapé le danger, on n'osoit plus regagner le port, dans la crainte que les deux fustes n'attendissent l'esquif au passage: mais le Pere asseûra les mariniers qu'il n'y avoit plus rien à craindre; & ainsi ayant tourné vers l'Isle, ils y aborderent seûrement le seiziéme de Février.

Il arrive à

L'Isle d'Amboyne est éloignée de Malaca

d'environ deux cens cinquante lieuës: elle en a trente de circuit à peu prés, & eſt fort célebre par le commerce des marchands qui y viennent de toutes parts. Les Portugais qui la conquirent du temps qu'Antoine Galvan eſtoit Gouverneur de Ternate, y avoient une garniſon, & outre cela il y avoit dans toute l'Iſle ſept villages de chreſtiens naturels du païs, mais ſans aucun preſtre, parce que le ſeul qui y eſtoit venoit de mourir. Xavier commença par viſiter ces villages, & il baptiſa d'abord quantité d'enfans qui moururent immediatement aprés leur bapteſme, Comme ſi, dit-il luy-meſme dans une de ſes lettres, la Providence divine ne leur euſt prolongé la vie que juſqu'à ce qu'on leur euſt ouvert la porte du Ciel. « « « « « Amboyne, & ce qu'il y fait.

Ayant ſceû que pluſieurs familles s'eſtoient retirées du rivage de la mer dans le fonds des bois & dans les cavernes des montagnes pour ſe mettre à couvert de la fureur des barbares leurs voiſins & leurs ennemis qui pilloient les coſtes, & maſſacroient ou faiſoient eſclave tout ce qui tomboit entre leurs mains, il alla chercher ces pauvres ſauvages parmi l'horreur de leurs rochers & de leurs foreſts, & il veſcut avec eux autant qu'il fallut pour leur faire bien connoiſtre les devoirs du Chriſtianiſme, que la pluſpart ignoroient.

Aprés avoir inſtruit les Fidelles, il ſe mit à preſcher la foy aux Idolâtres & aux Mores; & Il convertit les Idolâtres, & les Mores d'Amboyne.

Dieu donna tant de benediction à la parole de ſon ſerviteur, que la plus grande partie de l'Iſle ſe fit chreſtienne. Il baſtit des égliſes en chaque village, & choiſit les plus raiſonnables, les plus habiles, & les plus fervens, pour eſtre les maiſtres des autres, juſqu'à ce qu'il vinſt là des Peres de la Compagnie. Il écrivit pour ce ſujet à Goa, & chargea Paul de Camerin de luy envoyer François Manſilla, Jean Beira, & un ou deux des premiers miſſionnaires qui viendroient d'Europe: il commanda en particulier à Manſilla de venir. Son deſſein eſtoit d'établir en quelqu'une de ces iſles une maiſon de la Compagnie, qui fourniſt continuellement des ouvriers pour publier l'Evangile par tout ce grand Archipel.

Une flote Eſpagnole arrive à Amboyne.

Lors que Xavier travailloit de la ſorte à Amboyne, deux armées navales y arriverent, l'une de Portugais avec trois navires, l'autre d'Eſpagnols avec ſix vaiſſeaux de guerre. Les Eſpagnols eſtoient venus de la nouvelle Eſpagne, dite le Mexique, pour conquerir les Moluques au nom de l'Empereur Charles-Quint à ce qu'ils diſoient: mais leur entrepriſe ne réüſſit pas. Aprés deux années de courſes & une longue demeure chez le Roy de Tidor, qui les receût pour donner de la jalouſie aux Portugais alliez du Roy de Ternate ſon ennemi, ils prenoient leur route par Amboyne pour paſſer aux Indes, & de là en Europe.

Ils

Ils s'eſtoient engagez dans une expedition injuſte contre les droits du Portugal, & ſans l'ordre de Charles-Quint; car ce Prince à qui le Roy Jean III. fit des plaintes là-deſſus, deſavoüa ſes ſujets, & permît qu'on les traitaſt comme des corſaires.

Les Portugais n'en uſerent pas toutefois ainſi: mais il ſemble que Dieu les vengea, en affligeant les Eſpagnols d'une fievre contagieuſe qui ruina la plus grande partie de la flotte. C'eſtoit un triſte ſpectacle de voir les ſoldats & les matelots couchez çà & là dans leurs navires, ou ſur le rivage, ſous des cabanes couvertes de feuïlles. Le mal qui les conſumoit éloignoit tout le monde d'eux, & plus ils avoient beſoin de ſecours, moins ils en recevoient du peuple de l'Iſle.

Il aſſiſte la flotte Eſpagnole pendant la maladie contagieuſe.

A la premiere nouvelle qu'eut Xavier de leur maladie, il quitta tout pour les ſecourir, & on ne ſçauroit s'imaginer ce que la charité luy fit faire en cette rencontre. Il eſtoit le jour & la nuit dans un mouvement continuel, ſoulageant tout à la fois les corps & les ames, aſſiſtant les moribonds, enſeveliſſant les morts, & les enterrant luy-meſme. Comme les malades n'avoient ni alimens, ni remedes, il leur en procuroit de tous coſtez, & celuy qui luy en fournît davantage, fut un Portugais nommé Jean d'Araus, avec lequel il eſtoit venu de Malaca à Amboyne.

Néanmoins comme le mal croiſſoit tous les jours de plus en plus, Araus eût peur de s'appauvrir par ſes charitez ; & de tendre qu'il eſtoit envers les pauvres, il devint ſi dur pour eux, qu'on ne pouvoit rien tirer de luy.

Un jour le Pere Xavier luy envoya demander du vin pour un malade qui avoit des foibleſſes continuelles. Araus en donna avec répugnance, & dît qu'on ne vint plus luy en demander, qu'il avoit beſoin du reſte pour luy, & que quand il n'en auroit plus, où l'on vouloit qu'il en priſt ? Ces paroles ne furent pas pluſtoſt rapportées au Pere François, qu'enflammé d'une ſainte indignation, *A quoy penſe Araus*, dît-il, *de garder ſon vin pour luy, & de le refuſer aux membres de Jeſus-Chriſt ? La fin de ſa vie eſt fort proche, & aprés ſa mort tout ſon bien ſera diſtribué aux pauvres.* Il luy annonça ſa mort à luy-meſme, & l'évenement verifia la prédiction comme nous verrons dans la ſuite.

Quoy-que la peſte ne fuſt pas tout-à-fait ceſſée, & qu'il y euſt encore des malades ſur les vaiſſeaux, la flotte Eſpagnole fit voile vers Goa, preſſée par l'hyver qui approchoit, & qui commence au mois de May en ces quartiers-là. Le Pere Xavier pourveût aux neceſſitez des ſoldats, & leur fournit avant leur départ tout ce qu'il put obtenir de la charité des Portugais. Il les recommanda meſme à ſes amis de Malaca où la flotte devoit paſſer, & il écrivit à Goa au

Pere Paul de Camerin, qu'on ne manquaſt pas de loger dans le college de la Compagnie des Religieux de l'Ordre de Saint Auguſtin, qui eſtoient venus du Mexique avec l'armée, & qu'on leur rendiſt tous les bons offices que leur profeſſion & leur vertu méritoient.

Il va en diverſes iſles.

Aprés que les Eſpagnols furent partis, Xavier fit de petites courſes aux environs d'Amboyne, & viſita quelques iſles à demi deſertes, en attendant l'occaſion d'un navire qui le portaſt aux Moluques, encore plus proches de Macazar qu'Amboyne. Une de ces iſles eſt Baranura : c'eſt celle où il recouvra miraculeuſement ſon crucifix en la maniere que je vas dire, & qu'a raconté un Portugais nommé Fauſto Rodriguez, qui fut témoin de ce fait, qui l'a dépoſé avec ſerment, & dont le témoignage juridique eſt dans le procés de la canonization du Saint.

« Il recouvre ſon crucifix « qui eſtoit « tombé dans « la mer.

Nous eſtions ſur mer, dit Rodriguez, le Pere François, Jean Rapoſo & moy, lors qu'il s'éleva une tempeſte qui allarma tous les matelots. Alors le Pere tira de ſon ſein un petit crucifix qu'il portoit toûjours, & s'eſtant baiſſé au bord du navire, il voulut le plonger dans la mer; mais le crucifix luy échapa de la main, & fut emporté par les flots. Cette perte l'affligea ſenſiblement, & il nous témoigna luy-meſme ſa douleur. Le lendemain nous abordaſmes à l'iſle de Baranura. Depuis que le crucifix fut perdu

» juſqu'à ce que nous priſmes terre, il ſe paſſa en-
» viron vingt-quatre heures, durant leſquelles
» nous fuſmes toûjours en peril. Ayant mis pied
» à terre, le Pere François & moy nous allions en-
» ſemble le long du rivage vers le bourg de Ta-
» malo, & nous avions fait environ cinq cens
» pas quand nous viſmes l'un & l'autre ſortir de
» la mer un cancre qui portoit entre ſes ſerres le
» meſme crucifix élevé en haut. Je vis que le can-
» cre vint droit au Pere, à coſté duquel j'eſtois,
» & qu'il s'arreſta devant luy. Le Pere s'eſtant mis
» à genoux, prit ſon crucifix, aprés quoy le can-
» cre s'en retourna à la mer. Mais le Pere, ſans ſe
» lever, embraſſant & baiſant le crucifix, demeura
» au meſme lieu une demi-heure en oraiſon, les
» mains en croix ſur la poitrine, & moy avec luy
» rendant graces tous deux enſemble à Noſtre
» Seigneur d'un ſi évident miracle. Enſuite, nous
» eſtant levez, nous continuaſmes noſtre chemin.
Voilà ce que rapporte Rodriguez.

Ils demeurerent huit jours dans l'iſle, & aprés ils firent voile vers Roſalao, où Xavier preſcha d'abord comme il avoit fait à Baranura. Mais les Idolâtres qui habitoient ces deux iſles extrémement vitieux, tout-à-fait brutaux, & n'ayant gueres de l'homme que la figure, n'ajouſterent point foy à ſes paroles, & un ſeul d'entre eux plus raiſonnable que les autres, crut en Jeſus-Chriſt; ſi bien que le ſaint Apoſtre, au ſortir de Roſalao, oſta ſes ſouliers de ſes pieds,

& les secoûa, pour ne pas emporter avec luy la poussiere d'une terre si maudite.

A la verité cette seule conversion en valut plusieurs. Le Saint donna au bapteſme ſon nom de François à l'idolâtre converti, & luy prédit qu'il mourroit tres-saintement en invoquant le nom de Jesus. On remarqua la prophetie qui rendit fameux le nouveau fidelle, & qui s'accomplit quarante ans aprés : car ce chreſtien ayant quitté ſon iſle barbare, & s'eſtant fait ſoldat, ſervit les Portugais en diverſes occaſions, juſqu'à ce que l'année 1588. il fut bleſſé à mort dans un combat au ſervice de Dom Sanche Vaſconcellos Gouverneur d'Amboyne, qui eſtoit en guerre avec le Sarraſin Hiamao. On porta François dans le camp, & pluſieurs tant Indiens que Portugais y coururent pour voir comment s'accompliroit la prédiction du bienheureux Pere Xavier. Ils virent tous le ſoldat mourir avec des ſentimens extraordinaires de pieté, & diſant ſans ceſſe, *Jeſus, aſſiſtez-moy.*

Il prédit la ſainte mort d'un barbare converti.

L'iſle d'Ulate, qui eſt plus peuplée & moins ſauvage que celles de Baranura & de Roſalao, ne fut pas ſi ſourde ni ſi rebelle à la voix du Saint. Il la trouva toute en armes, & le Roy aſſiegé dans ſa ville tout preſt de ſe rendre, non pas manque de courage ni de gens, mais faute d'eau; parce que les ennemis avoient coupé les fontaines, & qu'il n'y avoit nulle apparence de pluye, de ſorte que durant les grandes chaleurs

Il va à l'iſle d'Ulate, & le miracle qu'il y fait.

qu'il faiſoit, les hommes & les chevaux ne pouvoient plus vivre.

L'occaſion parut belle au Pere Xavier pour gagner à Jeſus-Chriſt les vaincus, & peut-eſtre les vainqueurs. Plein d'une généreuſe confiance en Dieu, il trouve le moyen d'entrer dans la ville, & s'eſtant fait preſenter au Roy, il s'offre de luy fournir le ſecours qui luy manque. *Permettez-moy*, dît-il, *de dreſſer icy une croix, & confiez-vous au Dieu que je ſuis venu vous annoncer; c'eſt le Seigneur & le maiſtre de la nature, qui, quand il luy plaiſt, ouvre les ſources du ciel, & en arroſe la terre. Mais au cas qu'il pleuve*, ajouſta Xavier, *promettez-moy que vous reconnoiſtrez ſa puiſſance, & que vous embraſſerez ſa loy avec vos ſujets.*

Dans l'extrémité où le Roy eſtoit réduit, il conſentit ſans peine à ce que le Pere voulut, & s'obligea meſme ſur la foy publique de tenir exactement ſa parole, pourveû que ce qu'on luy faiſoit eſperer ne manquaſt pas. Alors Xavier ayant fait faire une grande croix, il la planta au lieu le plus élevé de la ville, & là à genoux parmi une foule de ſoldats, d'enfans & de femmes que la nouveauté du ſpectacle attira autant que l'attente du ſuccés, il repreſenta à Dieu la mort de ſon fils, & le conjura par les mérites de ce Sauveur crucifié qui avoit répandu ſon ſang pour tous les hommes, de ne refuſer pas un peu d'eau au ſalut d'un peuple idolâtre.

A peine le Saint eut commencé sa priere, que le ciel se couvrit, & dés qu'elle fut achevée, il tomba une pluye abondante qui dura jusqu'à ce qu'on eust fait des provisions d'eau. Les ennemis qui n'esperoient plus de prendre la ville, leverent aussitost le siege, & le Roy avec tout le peuple receût le baptesme de la main du Pere Xavier. Il voulut mesme que d'autres isles qui relevoient de sa Couronne adorassent Jesus-Christ, & il engagea le Saint à y aller publier la Foy. Xavier mit plus de trois mois dans tous ces petits voyages, aprés quoy estant revenu à Amboyne où il avoit laissé son compagnon Jean Deyro, pour cultiver la nouvelle chrestienté, & où il le laissa encore pour le mesme sujet, il s'embarqua sur un navire Portugais qui faisoit voile aux Moluques.

Il va aux Moluques.

Ce qu'on appelle les Moluques est une contrée dans l'Ocean Oriental divisée en plusieurs isles assez petites situées prés de l'Equateur, tres-fertiles en clou de girofle, & fort renommées pour le trafic des épiceries. On en compte cinq principales, Ternate, Tidor, Motir, Macian & Bacian. La premiere est à un demi degré de la ligne équinoctiale du costé du Nort, les autres suivent dans le rang que nous les avons nommées, & toutes cinq sont à la veûë l'une de l'autre. Ce sont ces fameuses isles touchant lesquelles Ferdinand Magellanes fit naistre tant de disputes entre les geographes, & tant de

querelles entre la Caſtille & le Portugal. Car les Portugais les ayant découvertes du coſté de l'Orient, & les Eſpagnols du coſté de l'Occident, les uns & les autres prétendirent les renfermer dans leurs conqueſtes ſelon les degrez de longitude qu'ils tracerent.

Ce qui luy arrive ſur ſa route.

Ternate eſt la plus grande des Moluques, & c'eſt de ce coſté-là que le Pere Xavier prit ſa route. Il avoit à paſſer un Golphe de quatre-vingts-dix lieuës, tres-perilleux & pour les fortes marées & pour les vents bizarres qui y excitent des tempeſtes lors que la mer eſt la plus tranquille. Le navire qui portoit le Pere eſtoit un de ces vaiſſeaux qu'on appelle dans le païs caracores, longs & étroits comme des galeres, & qui ſe conduiſent à voiles & à rames. Un autre navire tout ſemblable où eſtoit un Portugais nommé Jean Galvan avec tout ſon bien partit en meſme temps d'Amboyne, & tous deux alloient de compagnie à Ternate.

Au milieu du Golphe une bourraſque les ſurprit, & les écarta ſi loin l'un de l'autre, qu'ils ſe perdirent de veûë. La caracore de Xavier, aprés avoir eſté ſur le point d'eſtre ſubmergée pluſieurs fois, ſe ſauva enfin, & gagna le port de Ternate par une eſpece de miracle. Pour celle de Galvan, on ne ſçavoit ce qu'elle eſtoit devenuë, & on n'en apprit des nouvelles que par une révelation évidente. Le premier jour de feſte que le Pere preſcha au peuple, il s'arreſta tout court

au

au milieu de ſon diſcours, & il dît enſuite, *Recommandez à Dieu l'ame de Jean Galvan qui a peri dans le Golphe.* Quelques-uns de ſes auditeurs amis de Galvan & intereſſez dans la caracore coururent aux matelots qui avoient amené le Pere, & leur demanderent ce qu'ils ſçavoient de certain d'une ſi funeſte nouvelle. Ils répondirent qu'ils ne ſçavoient rien ſinon que la tourmente avoit ſeparé les deux caracores. Les Portugais reprirent cœur à ces paroles, & s'imaginerent que le Pere François n'avoit point d'autre connoiſſance que les matelots. Mais ils ſe détromperent bientoſt par leurs propres yeux: car trois jours aprés ils virent ſur le rivage le corps de Galvan, & le débris du navire que la mer y avoit jettez.

Il annonce au peuple la mort de Jean d'Araus.

Preſque en meſme temps, lors que le Pere Xavier diſoit la meſſe, ſe tournant vers le peuple pour dire, *Orate Fratres*, il ajouſta, *priez auſſi pour Jean d'Araus qui vient de mourir à Amboyne.* Ceux qui eſtoient preſens marquerent & le jour & l'heure pour voir ſi ce que le Pere diſoit ſe trouveroit veritable. Dix ou douze jours aprés, il arriva un navire d'Amboyne, & on ſceut la verité non-ſeulement par diverſes lettres, mais encore par un Portugais qui avoit veû mourir Araus au meſme moment que Xavier invita le peuple à prier Dieu pour le repos de ſon ame. Cét Araus eſt le marchand qui refuſa de ſon vin aux malades de la flote Eſpagnole, & à

qui le ſaint homme annonça une mort prochaine. Il tomba malade dés que Xavier fut parti; & comme il n'avoit ni enfans ni heritiers, tout ce qui luy appartenoit fut diſtribué aux pauvres aprés ſon decés ſelon la couſtume du païs.

Il fait de grands fruits à Ternate.

Le naufrage de Galvan & la mort d'Araus autoriſerent beaucoup ce qu'on avoit oüi dire à Ternate de la ſainteté du Pere François, & luy aquirent dés les premiers jours un fort grand credit. Il ne falloit pas auſſi une moindre réputation que la ſienne, je ne dis pas pour corriger les vices de l'Iſle, mais pour ſe faire écouter ſeulement d'un peuple tres-diſſolu, & qui commettoit ſans honte des pechez abominables qu'on ne peut pas meſme nommer honneſtement.

Pour ſçavoir combien les travaux du Pere furent utiles aux Ternatins, il ſuffit de dire ce qu'il a écrit luy-meſme: que d'un nombre infini d'hommes débauchez qui eſtoient à Ternate, quand il y arriva, tous, excepté deux, avoient quitté leurs débauches quand il en partit. La paſſion des richeſſes s'éteignit avec l'amour des plaiſirs: il ſe fit des reſtitutions par tout, & tant d'aumoſnes que la maiſon de la Miſericorde établie pour le ſoulagement des perſonnes neceſſiteuſes, de tres-pauvre qu'elle eſtoit, devint extrémement riche.

Converſion d'une Reine de Ternate.

Le changement de mœurs qui parut dans les chreſtiens ne ſervit pas peu à la converſion des

Sarrasins & des Idolâtres. Plusieurs de ces Infidelles embrasserent le Christianisme. Mais la plus illustre conqueste du Saint fut une fameuse Sarrasine nommée Neachile Pocaraga, fille d'Almansor Roy de Tidor, & femme de Boleife qui estoit Roy de Ternate, avant que les Portugais eussent conquis l'Isle ; Princesse au reste tres-spirituelle & tres-généreuse, mais fort attachée à sa secte, & ennemie mortelle des chrestiens, ou plustost des Portugais. Sa haine contre eux sembloit assez bien fondée : car les ayant receûs dans son Royaume tres-civilement, & leur ayant mesme permis de s'y établir en un des endroits de l'Isle pour la facilité de leur commerce, elle en fut si maltraitée, qu'aprés la mort du Roy son époux, il ne luy resta que le nom de Reine; & par leurs intrigues les trois Princes ses enfans perdirent la Couronne, la liberté, & la vie. Sa fortune malheureuse la fit errer durant quelques années d'isle en isle. Mais la Providence qui avoit ses desseins sur elle la ramena enfin à Ternate vers le temps que Xavier y vint. Elle y vivoit en personne particuliere sans autorité, néanmoins avec splendeur, & ayant toûjours de sa premiere condition un air de fierté que les Grands conservent quelquefois jusques dans les fers.

Le Saint trouva le moyen de la voir, & de luy parler. Dés les premiers entretiens, il luy donna de grandes idées du Royaume de Dieu :

il luy fit entendre pourtant combien ce Royaume eſtoit facile à aquerir, & que quand on le poſſedoit une fois, on ne devoit point craindre de le perdre. Tellement que la Princeſſe Sarraſine, qui n'avoit plus rien à eſperer ſur la terre, tourna ſes penſées & ſes deſirs vers le Ciel. Il eſt vray que comme elle avoit beaucoup d'eſprit, & qu'elle eſtoit tres-ſçavante dans la Loy de Mahomet, il fallut diſputer ſouvent avec elle : mais comme le Pere luy éclaircît tous ſes doutes, cela ne ſervit qu'à luy faire mieux connoiſtre la fauſſeté de l'Alcoran, & la verité de l'Evangile. Elle ſe rendit donc aux raiſons du Saint, ou pluſtoſt à la grace de Jeſus-Chriſt, & elle fut baptiſée publiquement par le Saint meſme qui luy donna le nom d'Iſabelle.

Il ne ſe contenta pas de la faire chreſtienne. Luy voyant un fonds admirable pour la pieté, l'eſprit droit, le cœur tendre, toutes les inclinations nobles & bonnes, il la cultiva avec un ſoin extraordinaire, & l'avança peu à peu dans les voyes les plus ſublimes & les plus ſolides de la vie ſpirituelle : en ſorte que Neachile devint ſous la direction du Pere Xavier veritablement dévote, c'eſt-à-dire, humble & modeſte, de fiere & de hautaine qu'elle eſtoit, douce aux autres & ſevere à elle-meſme, ſouffrant ſes diſgraces ſans ſe plaindre de perſonne, unie à Dieu dans la retraite, & ne paroiſſant au dehors que pour exercer envers le prochain les œuvres de miſeri-

corde; mais plus estimée & plus honorée par là des Indiens & des Portugais que lors qu'elle estoit sur le trône avec tout l'éclat & tout le pouvoir de la Royauté.

Durant le séjour que fit Xavier dans Ternate, il oüit parler de certaines isles qui en sont éloignées d'environ soixante lieuës vers l'Orient, & qui prennent leur nom de la principale, qu'on appelle communément l'isle du More. On luy raconta que ces insulaires, quelque barbares qu'ils fussent, estoient baptisez la plus part; mais que la Foy avoit esté abolie chez eux presque au mesme temps qu'elle y avoit esté introduite: & voicy ce qu'on luy dit là-dessus. Il entend parler des isles du More.

Les habitans de Momoya, qui est une ville de l'isle du More, ne voulurent point embrasser la secte de Mahomet, lors que tous les villages circonvoisins l'embrasserent; & le Prince ou le Seigneur de la Ville qui aima mieux demeurer Idolâtre que de devenir Mahometan, estant molesté par les Sarrasins, eut recours au Gouverneur de Ternate, qui estoit Tristan d'Atayde, & promit que luy & ses vassaux se feroient chrestiens, pourveû que les Portugais vouluſſent les proteger. Atayde receût si bien les propositions du Prince de Momoya, que le Prince alla luy-mesme à Ternate pour y estre baptisé, & qu'il prît au bapteſme le nom de Jean, à l'honneur de Jean III. Roy de Portugal. En s'en retour-

nant à Momoya, il amena avec luy un preſtre Portugais nommé Simon Vaz, qui convertit pluſieurs idolâtres. Comme le nombre des chreſtiens croiſſoit tous les jours de plus en plus, un autre preſtre nommé François Alvarez vint ſeconder Vaz, & tous deux travaillerent enſemble ſi utilement, que tout le peuple de Momoya renonça à l'idolatrie, & profeſſa le Chriſtianiſme.

Cependant les ſoldats Portugais que le Gouverneur de Ternate leur avoit promis arriverent pour défendre la Ville contre les entrepriſes des Mahometans. Mais les cruautez que le Gouverneur exerça à Ternate ſur la mere de Cacil Aërio, fils baſtard du Roy Boleife, irrita tellement les Princes & les peuples d'alentour, qu'ils conſpirerent la mort de tous les Portugais qui ſe trouveroient en ces quartiers-là. Les habitans de Momoya naturellement volages & cruels commencerent le maſſacre par le meurtre de Simon Vaz leur premier paſteur; & ils auroient tué Alvarez, ſi eſtant pourſuivi à coups de fléches ſur le rivage de la mer par ces barbares chreſtiens, il n'y euſt trouvé une barque dans laquelle il ſe ſauva tout bleſſé.

Les Sarraſins profiterent de ce deſordre, & s'eſtant rendus maiſtres de Momoya firent changer de religion à toute la ville. Il n'y eut que le Prince Jean qui demeura ferme en ſa foy malgré les menaces & tous les mauvais traitemens

qu'on luy fit. Peu de temps aprés, Antoine Galvan, ce Portugais ſi illuſtre pour ſa prudence, pour ſa valeur, & pour ſa pieté, ayant ſuccedé à Triſtan d'Atayde dans le gouvernement de Ternate, envoya à l'iſle du More un preſtre fort zelé & fort habile, qui ramena les eſprits au Chriſtianiſme, & qui ruina les affaires des infidelles. Mais ce preſtre ne ſéjourna pas long-temps dans l'Iſle, & le peuple privé de tout ſecours ſpirituel retourna auſſitoſt par ſon inconſtance naturelle à ſa premiere barbarie.

On fait ce qu'on peut pour le détourner du voyage de l'iſle du More.

C'eſt l'eſtat où eſtoit l'iſle du More lors qu'on en parla au Pere Xavier, & c'eſt auſſi ce qui le détermina à y aller preſcher l'Evangile aprés avoir eſté trois mois à Ternate. Dés que l'on ſceut ſon deſſein, l'on mit tout en œuvre pour le rompre. Ses amis luy dirent d'abord que c'eſtoit un païs également affreux & ſterile, maudit en quelque façon de la nature, & plus propre à des beſtes qu'à des hommes ; que l'air y eſtoit ſi groſſier & ſi mal ſain, que les étrangers ne pouvoient y vivre ; que les montagnes y vomiſſoient continuellement des tourbillons de flammes & de cendres, & que la terre y eſtoit ſouvent agitée par des tremblemens horribles.

On luy dît de plus, que les gens du païs ſurpaſſoient en cruauté & en perfidie tous les barbares du monde ; que le Chriſtianiſme n'avoit point adouci leurs mœurs ; qu'ils s'empoiſon-

noient les uns les autres ; qu'ils se nourrissoient de chair humaine ; & que quand quelqu'un de leur famille venoit à mourir, ils luy coupoient les pieds & les mains dont ils se faisoient un mets délicat ; que leur inhumanité alloit si loin, que lors qu'ils vouloient faire un festin superbe, ils prioient un de leurs amis de leur prester son pere desja vieux pour le donner à manger aux conviez, avec promesse de luy rendre la pareille en une semblable occasion.

Les Portugais & les Indiens qui aimoient Xavier, ajoustoient, que si ces sauvages n'épargnoient pas leurs compatriotes & leurs parens, ce qu'ils ne feroient point à un étranger & à un inconnu ? qu'il falloit les faire hommes avant que de les faire chrestiens ; & comment il imprimeroit les principes de la loy divine dans des cœurs qui n'avoient aucuns sentimens d'humanité ? qui luy serviroit de guide dans ces épaisses forests où la pluspart se retiroient comme des bestes farouches ? quand il auroit assez de bonheur pour les apprivoiser, & mesme pour les convertir, combien cela dureroit ? tout au plus tant qu'il vivroit avec eux : qu'aprés luy il ne se trouveroit personne qui vouluſt s'exposer à une mort certaine, & que le sang de Simon Vaz fumoit encore : enfin, qu'il y avoit une infinité d'autres isles, qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ, & qui estoient bien plus disposées à recevoir l'Evangile.

Ces

Ces raisons furent accompagnées de prieres & de larmes; mais elles furent inutiles, & Xavier ne changea pas de pensée. Ses amis voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur luy par douceur, eurent recours en quelque sorte à la force, jusqu'à obliger le Gouverneur de Ternate de faire une ordonnance, par laquelle il fust défendu sous des peines rigoureuses, qu'aucun matelot de vaisseau ne conduisist le Pere François vers l'isle du More.

Xavier ressentit alors ce qui se faisoit contre luy, & ne put s'empescher de se plaindre puissamment du procede de ses amis. *Hé qui sont ceux*, disoit-il, *qui mettent des bornes à la puissance de Dieu, & qui ont de si petites idées de la grace du Sauveur? Y a-t il donc des cœurs assez durs pour résister à la vertu du tres-Haut, quand il luy plaist de les amollir & de les changer, à cette vertu également douce & forte, qui fait fleurir les troncs secs, & qui peut faire naistre du sein de pierres les enfans d'Abraham? Quoy, celuy qui a soumis le monde entier à l'empire de la croix par le ministere des Apostres, ne pourroit pas y soumettre un petit endroit de la terre! Les seules isles du More n'auroient point de part au bienfait de la Rédemption! Et quand Jesus-Christ a offert toutes les nations au Pere Eternel comme son heritage, ces peuples auroient esté exceptez? Ils sont tres-barbares & tres-brutaux, je l'avoue: qu'ils le soient encore plus qu'ils ne le sont: c'est parce que je ne puis rien de moy-même, que j'ay d'autant plus d'avantage d'eux, je puis tout en*

à luy qui me fortifie, & de qui ſeul vient la force des ouvriers évangeliques.

Il ajouſta que les autres nations moins ſauvages & moins cultivées ne manqueroient pas de predicateurs ; que celle-cy eſtoit pour luy, puis que perſonne n'en vouloit. Enſuite ſe laiſſant emporter à une ſainte colere, *Si ces iſles*, pourſuivit-il, *avoient des bois odoriferens & des mines d'or, les chreſtiens auroient le courage d'y aller, & tous les dangers du monde ne les épouvanteroient pas. Ils ſont laſches & timides, parce qu'il n'y a là que des ames à gagner ; & faut-il donc que la charité ſoit moins hardie & moins généreuſe que l'avarice ? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer ou par le poiſon. Cette grace n'eſt pas pour un pecheur comme moy ; mais j'oſe bien vous dire que quelque tourment, & quelque mort qu'ils me préparent, je ſuis preſt d'en ſouffrir mille fois davantage pour le ſalut d'une ſeule ame. Peut-eſtre que ſi je mourois de leur main, ils adoreroient tous Jeſus-Chriſt. car enfin depuis les premiers ſiecles de l'Egliſe la ſemence de l'Evangile a plus fructifié dans les terres incultes du Paganiſme par le ſang des martyrs, que par les ſueurs des miſſionnaires.*

Il acheva ſon diſcours, en diſant qu'il n'y avoit rien à craindre dans ſon entrepriſe qu'une vaine crainte, que Dieu l'appelloit aux iſles du More, & que les hommes ne l'empeſcheroient pas de ſuivre la voix de Dieu. Tout ce qu'il dit fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que non-

seulement l'ordonnance faite contre luy fut cassée, mais que plusieurs s'offrirent de l'accompagner au-travers de tous les perils dont ils l'avoient menacé.

Il part pour l'isle du More, & écrit à Rome en partant.

S'estant ainsi dégagé de tout ce qui pouvoit luy faire obstacle, il s'embarqua avec quelques-uns de ses amis parmi les larmes du peuple qui vint le conduire sur le rivage, comme ne devant le revoir jamais. Avant qu'on mist à la voile, il écrivit aux Peres de la Compagnie qui estoient à Rome, pour leur donner avis de son voyage.

Le pais où je vas, dit-il dans ses lettres, est plein de perils, & tres-funeste aux étrangers, par la barbarie des habitans, & par l'usage de diverses poisons qu'ils meslent dans le breuvage & dans les viandes; & c'est ce qui a empesché des prestres d'aller les instruire. Pour moy, considerant leur extréme necessité, & le devoir de mon ministere qui m'oblige d'affranchir les ames de la mort éternelle aux dépens mesme de ma vie, j'ay résolu de hasarder tout pour le salut de ces peuples. Toute mon esperance est en Dieu, & tout mon desir est d'obéïr, autant qu'il sera en moy, à la parole de Jesus-Christ: *Qui voudra sauver son ame, la perdra; & qui la perdra pour l'amour de moy, la trouvera.*

Croyez-moy, mes tres-chers Freres, quoyque cette maxime évangelique soit en général aisée à entendre, quand le temps de la pratique est venu, & qu'il s'agit de mourir pour

Dieu, toute claire qu'elle eſt, elle devient tres-obſcure ; tellement que celuy-là ſeul en a l'intelligence, à qui Dieu la donne par ſa miſericorde : car c'eſt alors qu'il paroiſt combien la nature humaine eſt foible & fragile.

» Pluſieurs perſonnes qui m'aiment de tendrement ont fait tout ce qu'ils ont pû pour me » detourner de ce voyage ; & voyant que je ne » me rendois ni à leurs prieres, ni à leurs larmes, » ils ont voulu me donner des contre-poiſons ; » mais je n'ay eû garde d'en prendre aucun, de » peur qu'en me chargeant du remede je ne vinſ- » ſe à craindre le mal, & auſſi parce qu'ayant » mis ma vie entre les mains de la Providence, » je n'avois beſoin de nul preſervatif contre la » mort ; car il me ſemble que plus j'aurois de ces » remedes, moins j'aurois de confiance en Dieu.

Il partent avec un vent favorable, & ils avoient deſia fait cent quatre-vingts milles lors que Xavier jettant tout à coup un profond ſoupir, s'ecria, *Ah Jeſus, les pauvres gens qu'on maſſacre !* Diſant ces paroles, & les répetant pluſieurs fois, il avoit le viſage & les yeux tournez vers un certain endroit de la mer. Les matelots & les paſſagers effrayez accoururent auſſitoſt, & luy demanderent de quel maſſacre il parloit, parce que pour eux, ils ne voyoient rien. Mais le Saint eſtoit ravi en eſprit, & dans ce raviſſement Dieu luy faiſoit voir un triſte ſpectacle

Il ne fut pas plustost revenu à luy, qu'ils continuerent de l'interroger sur le sujet de ses cris & de ses soupirs : mais tout honteux des paroles qui luy estoient echapées durant son extase, il ne voulut plus rien dire, & s'alla cacher pour faire oraison. Ils ne furent pas long-temps sans voir de leurs propres yeux ce qu'ils n'avoient pû tirer de sa bouche. Ayant mouillé à une isle, ils trouverent sur le rivage les corps de huit Portugais encore tout sanglans, & ils comprirent que c'estoient ces malheureux qui avoient attiré la compassion du saint homme. Ils les enterrerent au mesme lieu, & dresserent une croix sur leur sepulture ; aprés ils poursuivirent leur voyage, & gagnerent en peu de temps l'isle du More.

Il arrive à l'Isle du More, & l'état où il la trouve.

Dés qu'ils eûrent mis pied à terre, Xavier alla droit au premier village. La plûpart des habitans estoient baptisez : mais il ne leur restoit qu'une idée confuse de leur baptesme ; & leur religion n'estoit qu'un mélange de mahometisme & d'idolatrie.

Les Barbares à la veûë des Etrangers prirent la fuite, s'imaginant qu'on venoit venger la mort des Portugais qui avoient esté massacrez dans l'Isle les années précedentes. Il les poursuivit jusques dans leurs bois, & son visage plein de douceur leur fit juger que ce n'estoit pas un ennemi qui venoit à eux. Il leur déclara luy-mesme le motif de sa venuë, & leur parla Malayois :

car quoy-qu'il y eust dans l'isle du More une telle diversité de langage que des gens éloignez seulement de trois lieuës ne s'entendoient pas, la langue de Malaca y avoit cours.

Il gagne les barbares de l'isle du More.

Tout farouches & tout feroces qu'estoient ces insulaires, ils ne furent pas à l'épreuve des manieres aimables de Xavier: il les ramena au village, en leur faisant des caresses; & il commença par chanter tout haut la doctrine chrestienne dans les ruës. Il la leur expliquoit aprés, & d'une façon si proportionnée à leur barbarie, qu'ils concevoient tout parfaitement.

Par ce moyen, il fit revenir à la Foy les chrestiens qui l'avoient quittée, & y attira les infidelles qui ne l'avoient point voulu embrasser lors que Simon Vaz & François Alvarez la leur annoncerent. Il n'y eut ni ville, ni bourg que Xavier ne visitast, & où les nouveaux Fidelles ne plantassent des croix, & ne bastissent des égliſes. La ville de Tolo, qui estoit la principale de l'Isle, & où l'on comptoit vingt-cinq mille ames, fut entierement convertie avec celle de Momoya.

Ainsi l'isle du More devint pour le saint Apostre l'Isle de la divine esperance, comme il vouloit qu'elle fust nommée, & parce qu'on ne devoit y attendre que ce que Dieu y faisoit luy-mesme d'une maniere miraculeuse, & parce que les fruits de ses travaux surpasserent les esperances qu'il en avoit conceûës lors que ses amis

de Tenure voulurent luy faire craindre l'inutilité de son voyage.

Il leur parle de l'enfer.

Pour engager ces Néophytes grossiers à vivre bien chrestiennement, il les menaçoit des supplices eternels, & leur faisoit entendre ce que c'estoit que l'enfer, par les objets effroyables qu'ils avoient devant les yeux : car il les menoit quelquefois jusques sur le bord de ces gouffres, d'où des masses de pierre toutes brûlantes s'élançoient en l'air comme des boulets de canon ; & à la veuë des flâmes meslées d'une noire fumée qui obscurcissoit le jour, il leur expliquoit les peines qui estoient préparées dans un abysme de feu, non-seulement aux Idolatres & aux Mahometans, mais aux Fidelles qui ne vivoient pas selon leur créance. Il leur disoit mesme que les ouvertures de ces montagnes ardentes estoient des soupiraux de l'enfer, & voicy ses propres paroles tirées d'une lettre qu'il écrivit là-dessus à ses freres de Rome. Il semble que « Dieu ait voulu en quelque façon decouvrir luy- « mesme le lieu des damnez à des gens qui n'en « avoient aucune connoissance d'ailleurs. «

Il les exhorte à la penitence.

Durant les grands tremblemens de terre, & lors qu'on n'estoit en seûreté nulle part ni dans les maisons ni à la campagne, il les exhortoit à la penitence, & leur déclaroit que ces accidens extraordinaires estoient causez non par les ames des morts cachées sous la terre, ainsi qu'ils pensoient ; mais par les démons qui ne vouloient

que leur perte, ou par la main toute-puissante de Dieu, qui rendoit les causes naturelles plus actives pour imprimer plus profondement dans leurs cœurs la crainte de sa justice & de sa colere.

Un des plus étranges tremblemens de terre fut celuy qui arriva le 29. de Septembre. Ce jour-là qui est consacré à l'honneur de Saint Michel, les chrestiens estoient assemblez en tres-grand nombre, & le Pere disoit la messe. Au milieu du sacrifice la terre fut agitée de si violentes secousses, que tout le peuple sortit en desordre de l'église. Le Pere craignit que l'autel ne se renversast : il ne le quitta pourtant point, & acheva de célebrer les sacrez mysteres dans la pensée qu'il eut, comme il dit luy-même, que le bienheureux Archange chassoit alors au fond de l'enfer les demons de l'Isle, & que ces esprits infernaux faisoient tout ce bruit par le ressentiment qu'ils avoient de se voir bannis d'un lieu où ils dominoient depuis tant de siecles.

Lib. 2. Ep. 6.

La fermeté du Pere Xavier donna de l'etonnement aux Barbares, & leur fit comprendre qu'un homme qui demeuroit immobile tandis que les rochers & les montagnes trembloient, avoit quelque chose de divin. Mais la haute idée que la plusparr conceurent de luy, le rendit absolument maistre d'eux : il en faisoit tout ce qu'il vouloit ; & avec le secours de la grace qui operoit dans leurs ames, pendant qu'il agissoit

au

au dehors, il les changea tellement, que ceux qui pour le regard des mœurs estoient semblables aux loups & aux tigres, devinrent traitables, doux, & innocens comme des agneaux.

Il y en eut néanmoins quelques-uns qui ne se défirent pas tout-à-fait de leur ferocité naturelle, ou pour marque que la grace divine, quelque puissante qu'elle soit, ne fait pas tout dans l'homme elle seule, ou pour l'épreuve de la patience du Saint. Les plus rebelles à l'Esprit de Dieu furent les Javares, gens farouches & inhumains, qui n'habitent que des cavernes, & ne vivent que dans les forests. Non contens de ne pas suivre les instructions de Xavier, ils luy dresserent diverses embusches; & un jour qu'il leur expliquoit la morale de l'Evangile sur le bord d'une riviere, irritez du zele avec lequel il condamnoit leurs mœurs corrompuës, ils se mirent à luy jetter des pierres pour le tuër. Il est persecuté par un peuple cruel & sauvage.

Les Barbares estoient d'un costé, & le fleuve de l'autre, large & profond; de sorte qu'il estoit comme impossible à Xavier de se dérober aux coups de ses ennemis: mais rien n'est impossible à un homme que le Ciel protege. Il y avoit sur le rivage une grosse poutre: le Saint la pousse sans peine dans l'eau, & s'estant mis dessus, il est porté en un instant à l'autre bord, où les pierres ne pouvoient l'atteindre.

Ce qu'il ſouffrit dans l'Iſle du More, & les conſolations qu'il y receut.

Au reſte, il ſouffrit dans un païs ſi ſauvage & ſi ſterile tout ce qu'on peut imaginer de miſeres, la faim, la ſoif, la nudité: mais les conſolations qu'il receût d'enhaut luy adoucirent bien toutes ſes fatigues, & on en peut juger par une lettre adreſſée au Pere Ignace. Car aprés luy avoir fait une fidelle peinture du païs, Je vous ay expoſé tout cela, dit-il, afin que vous compreniez quel eſt l'excés des douceurs celeſtes que l'on gouſte icy. Les perils à quoy on s'expoſe, & les travaux qu'on entreprend pour les intereſts de Dieu ſeul, ſont des ſources inépuiſables de joyes ſpirituelles, en ſorte que ces Iſles, où tout manque, ſont toutes propres à faire perdre la veûë par l'abondance des larmes qui coulent ſans ceſſe des yeux. Pour moy, je ne me ſouviens pas d'avoir jamais gouſté tant de délices interieures; & ces conſolations de l'ame ſont ſi pures, ſi exquiſes, & ſi continuelles, qu'elles oſtent le ſentiment des peines du corps.

Il reprend le chemin de Goa, & pourquoy.

Xavier demeura trois mois dans l'Iſle du More: aprés quoy il reprit le chemin des Moluques, pour repaſſer à Goa, non-ſeulement afin d'en tirer des miſſionnaires qui priſſent ſoin de la nouvelle chreſtienté qu'il avoit fondée en toutes ces Iſles, & qu'il ne pouvoit pas maintenir tout ſeul; mais auſſi afin de pourvoir aux affaires de la Compagnie qui ſe multiplioit de jour en jour dans le nouveau Monde.

Estant arrivé à Ternate, il se logea prés d'une chapelle qui estoit proche du port, & qui se nommoit pour cela Nostre-Dame du Port. Il ne pensoit estre là que fort peu de jours, & jusqu'à ce que le navire qui devoit faire voile vers Malaca fust prest de partir. Les chrestiens d'autant plus aises de le revoir, qu'ils croyoient l'avoir perdu pour jamais, le conjurerent de séjourner plus long-temps avec eux, puis que le caresme approchoit, & qu'aussi-bien il luy faudroit attendre tout ce temps-là en l'isle d'Amboyne la saison propre pour naviger du costé de Malaca. Le capitaine de la Forteresse de Ternate & les Confreres de la Misericorde s'obligerent de le faire conduire à Amboyne avant que les navires en partissent. Xavier ne put refuser des gens qui luy faisoient des propositions si raisonnables, & qui ne vouloient le retenir qu'afin de profiter de sa presence pour le salut de leur ame.

Il est retenu à Ternate.

Il passa donc encore prés de trois mois à Ternate, entendant les confessions jour & nuit, preschant les jours de festes deux fois selon sa coustume, le matin aux Portugais, & le soir aux Insulaires nouvellement convertis, faisant le catechisme aux enfans tous les jours de la semaine hors le mecredy & le vendredy qu'il destina à instruire en particulier les femmes des Portugais. Car voyant que ces femmes, nées toutes ou payennes, ou mahometanes, & qui n'avoient

Ce qu'il fait à Ternate pour le salut des ames.

receû le bapteſme que pour épouſer des chreſtiens, n'eſtoient pas capables de tirer du fruit des ſermons communs, faute d'une connoiſſance ſuffiſante des myſteres & des maximes du Chriſtianiſme, il entreprit de leur expliquer les articles de la Foy, les commandemens de Dieu, & les autres points de la morale chreſtienne. Le temps du careſme ſe paſſa en des exercices continuels de pieté & de penitence, qui ſervirent de diſpoſitions à la communion Paſchale. Tout le monde s'approcha de la ſainte table, & célebra la feſte avec un renouvellement de ferveur, qui tenoit quelque choſe de l'eſprit des premiers ſiecles de l'Egliſe.

Il travaille à la converſion du Roy de Ternate.

Mais le principal employ du Pere Xavier fut de pourſuivre la converſion du Roy de Ternate, qu'on nomme communément Roy des Moluques. Ce Prince Sarraſin nommé Cacil Aërio, eſtoit fils du Roy Boleife, & d'une concubine mahometane ennemie des Portugais, que Triſtan d'Atayde Gouverneur de Ternate, & prédeceſſeur d'Antoine Galvan fit jetter par les feneſtres pour ſe venger d'elle. Un traitement ſi indigne & ſi cruel ne manqua pas d'irriter Cacil : mais comme il craignoit la puiſſance de ceux dont il avoit droit de ſe plaindre, & que la mort violente de ſes freres luy rendoit tout ſuſpect, bien loin d'éclater, il ne ſe plaignit pas ſeulement. Les Portugais ſe défierent de ſa moderation & de ſon ſilence ; & ſelon la maxi-

me de ces politiques qui veulent que ceux qui offenſent ne pardonnent point, ils le traiterent dans la ſuite de rebelle & d'ennemi ſur de tres-legeres conjectures. Jordan de Freïtas qui eſtoit alors capitaine de la forteresſe de Ternate, homme auſſi emporté & auſſi imprudent que Galvan eſtoit moderé & ſage, ſe ſaiſit de la perſonne du Prince, le dépoüilla des ornemens de ſa dignité Royale, & l'envoya priſonnier à Goa l'an 1546. avec la flotte Eſpagnole dont nous avons parlé.

La cauſe ayant eſté examinée dans le ſouverain tribunal de Goa, on ne trouva rien à condamner que l'injuſtice de Freïtas. Cacil fut déclaré innocent, & le nouveau Viceroy des Indes Jean de Caſtro le renvoya à Ternate, avec ordre aux Portugais de le remettre ſur le trône, & de luy rendre d'autant plus d'honneurs qu'on luy avoit fait plus d'outrages. Pour Freïtas, il perdit ſon gouvernement, & eſtant rappellé à Goa, il y fut mis en priſon comme un criminel d'Etat.

Le Roy de Ternate venoit d'eſtre rétabli lors que Xavier arriva dans l'Iſle pour la ſeconde fois. Le Roy Tabarigia fils de Boleife & frere de Cacil avoit eû la meſme aventure peu d'années auparavant. Ayant eſté accuſé de felonnie, & juſtifié à Goa où il eſtoit priſonnier, il fut auſſi renvoyé en ſon Royaume avec un équipage ſuperbe; & l'equité des chreſtiens le

toucha ſi fort, qu'il ſe convertit avant ſon départ.

Xavier eſpera que l'exemple de Tabarigia feroit impreſſion ſur l'eſprit de Cacil, au moins aprés ſon rétabliſſement, pour peu qu'on priſt ſoin de l'attirer au Chriſtianiſme ; & les eſperances du Saint ne furent pas d'abord mal fondées. Car le Roy barbare le receût tres-civilement, & s'affectionna ſi fort à luy, qu'il ne pouvoit ſe paſſer de ſa compagnie. Il l'écoutoit parler de Dieu des heures entieres, & il y avoit beaucoup d'apparence qu'il renonceroit au mahometiſme.

Ce qui empeſche la converſion du Roy de Ternate.

Mais les engagemens de la chair ſont un obſtacle invincible à la grace du bapteſme Outre un nombre preſque infini de concubines, le Roy de Ternate tenoit cent femmes dans ſon palais, qui avoient le nom & la qualité d'épouſes. Se réduire à une, eſtoit pour luy quelque choſe de trop dur ; & quand le Pere taſchoit de luy perſuader que la Loy divine demandoit cela abſolument, il raiſonnoit de ſon coſté ſelon les principes de ſa ſecte, & rafinoit de la ſorte. *Le Dieu des Chreſtiens & des Sarraſins eſt un meſme Dieu : pourquoy donc obliger les Chreſtiens à n'avoir qu'une femme, ſi Dieu permet aux Sarraſins d'en avoir pluſieurs ?*

Il changeoit néanmoins de langage quelquefois, & diſoit qu'il ne vouloit pas perdre pour ſi peu de choſe ni ſon ame ni la bienveillance

du Pere François. Ne pouvant enfin se renfermer dans les bornes de la pureté chrestienne, ni accorder la Loy de Jesus-Christ avec celle de Mahomet, il demeura toûjours attaché & à ses plaisirs & à ses erreurs. Il promît seulement sur sa parole Royale, que si les Portugais vouloient donner à un de ses fils l'investiture du Royaume des isles du More, il le feroit baptiser.

Le Pere Xavier obtint du Viceroy des Indes ce que souhaitoit le Roy de Ternate. Mais le Barbare, bien loin de tenir sa promesse, commença deslors une cruelle persecution contre les chrestiens ses vassaux; & les premiers coups tomberent sur la Reine Néachile, qui fut dépouillée de ses terres, & réduite à vivre le reste de ses jours en une extréme pauvreté. Sa Foy la soûtint dans ses nouvelles disgraces; & le Pere Xavier qui l'avoit baptisée luy fit si bien concevoir quel bonheur c'estoit de perdre tout pour gagner Jesus-Christ, qu'elle remercioit Dieu sans cesse du renversement entier de sa fortune.

Il ne travaille pas inutilement à la Cour du Roy de Ternate.

Cependant les travaux du Saint ne furent pas tout-à-fait inutiles à la Cour du Roy de Ternate: il y convertit plusieurs personnes du sang Royal, & entre autres deux sœurs du Prince, qui préfererent la qualité de chrestiennes & d'épouses de Jesus-Christ aux couronnes qu'on leur destinoit, & qui aimerent mieux essuyer les

mauvais traitemens de leur frere que de renoncer à leur Foy.

Il laisse aux Ternatins une instruction chrestienne écrite de sa main.

Xavier voyant que le temps de son départ approchoit, composa en langue Malayoise une instruction assez ample touchant la créance & la morale du Christianisme. Il donna au peuple de Ternate cette instruction écrite de sa propre main, afin qu'elle tinst sa place en son absence. On en fit diverses copies qui se répandirent par toutes les Isles d'alentour, & qui coururent mesme tout l'Orient. On la lisoit les jours de feste dans les assemblées publiques, & les Fidelles l'écoutoient comme sortant de la bouche du saint Apostre.

Outre cela, il choisit de jeunes gens vertueux pour compagnons de son voyage de Goa, dans le dessein de les faire elever au college de la Compagnie, & de les renvoyer apres aux Moluques pour y enseigner eux-mesmes la Foy. Les choses estant ainsi disposées, & la caracore qui le devoit porter à Amboyne estant toute preste, il eut la pensée de partir la nuit, & le plus secretement qu'il seroit possible, pour ne pas contrister les Ternatins, qui ne pouvoient oûir parler de son départ sans en témoigner une douleur tres-sensible. Mais quelques précautions qu'il prît, il ne put se dérober d'eux : ils le suivirent en foule sur le rivage, hommes, femmes & enfans, & ils s'assemblerent au tour de luy, regretant sa perte, luy demandant sa benediction,

nediction, & le conjurant, les larmes aux yeux, puis qu'il vouloit abſolument s'en aller, de revenir tout le pluſtoſt qu'il pourroit.

Le ſaint homme n'eut pas la force de recevoir des adieux ſi tendres, ſans eſtre attendri luy-meſme : ſes entrailles s'émeûrent ſur ſon cher troupeau ; & voyant l'attachement que les Ternatins avoient pour luy, il eut peur que ſon éloignement ne nuiſiſt à leur ſalut. S'eſtant néanmoins raſſeûré par la veuë des ordres de Dieu qui l'appelloient ailleurs, il leur recommanda de s'aſſembler tous chaque jour en une certaine égliſe pour répeter la doctrine chreſtienne, & pour s'exciter les uns les autres à la vertu. Il chargea les nouveaux Fidelles d'apprendre par cœur l'explication du Symbole des Apoſtres qu'il leur avoit laiſſée par écrit. Mais ce qui le conſola davantage, c'eſt qu'un preſtre qui eſtoit preſent, luy promît de donner tous les jours deux heures à l'inſtruction du peuple, & d'entretenir une fois la ſemaine les femmes des Portugais ſur les articles de la Foy & ſur l'uſage des Sacremens.

Les avis qu'il donne aux Ternatins en les quittant.

Aprés ces dernieres paroles le Pere François ſe ſépara de ſes enfans bien-aimez en Jeſus-Chriſt, & on mît auſſitoſt à la voile : dans le meſme temps il s'éleva un grand cri de deſſus le rivage, & ce dernier adieu toucha juſqu'au vif le cœur de Xavier.

Ayant gagné le port d'Amboyne, il trouva

Il travaille

tout de nouveau à Amboyne.

quatre navires Portugais où il n'y avoit que des ſoldats & des matelots, gens mal inſtruits des obligations du Chriſtianiſme, & peu accouſtumez à s'en aquiter dans le mouvement continuel où ils ſont. Pour les faire profiter du repos qu'ils avoient alors, il dreſſa au bord de la mer une petite chapelle où il leur parloit tantoſt en particulier, tantoſt en commun de leur ſalut éternel. Les diſcours du Saint gagnerent à Dieu les plus débauchez; & un ſoldat qui avoit eſté fort libertin toute ſa vie mourut avec des marques ſi viſibles d'une contrition parfaite, qu'eſtant expiré, on entendit dire au Pere Xavier, *Dieu ſoit beni, qui m'a conduit icy pour le ſalut de cette ame:* ce qui fit croire que Dieu l'avoit éclairé là-deſſus.

Il a des connoiſſances ſurnaturelles.

Il vit là encore par une lumiere d'enhaut l'extrémité où eſtoit un homme de Ternate, qu'il avoit laiſſé ſain & vigoureux: car preſchant un jour, il interrompit ſon diſcours, pour dire à ſes auditeurs, *Recommandez à Dieu Jacques Gilles, qui eſt maintenant à l'agonie.* La nouvelle de la mort vint bientoſt aprés, & verifia entierement la parole de Xavier.

Ces quatre navires ne furent que vingt jours à Amboyne: ils leverent enſuite l'ancre pour prendre la route de Malaca. Les gens du navire de trafic, qui eſtoit le mieux équipé & le plus fort, inviterent le ſaint homme à s'embarquer avec eux: mais il ne le voulut pas, par

l'horreur qu'il eut d'un vaiſſeau où il s'eſtoit commis des pechez énormes ; & ſe tournant vers Gonſalve Fernandez, *Ce navire*, dît-il, *aura à eſſuyer un grand peril ; Dieu vous en delivre.* La prédiction & le ſouhait de Xavier s'accomplirent : car le vaiſſeau au paſſage du détroit de Saban donna avec impetuoſité dans un écueïl couvert, où les ferremens du gouvernail ſe rompirent, & peu s'en fallut que tout le corps du navire ne ſe briſaſt ; mais on échapa de ce danger, & le reſte du voyage fut heureux.

Le Pere eſtant demeuré encore quelques jours dans l'Iſle viſita les ſept villages chreſtiens qui y eſtoient, fit planter par tout des croix pour la conſolation des Fidelles, & une de ces croix devint fort célebre dans la ſuite par un illuſtre miracle dont tout le païs fut témoin.

Croix plantée par Xavier, fort fameuſe.

La ſechereſſe eſtoit extréme, & on craignoit une ſterilité générale. Certaines femmes qui eſtoient accouſtumées avant leur bapteſme à jetter des ſorts pour faire pleuvoir, s'eſtant aſſemblées au tour d'une idole, adorerent le Démon, & firent toutes les céremonies de l'enchantement : mais leur ſacrilege ne produiſit rien. Une chreſtienne fervente ſçachant ce qui ſe paſſoit, y courut ; & aprés avoir repris aigrement ces femmes impies, *Comme ſi*, dît-elle, *ayant une croix tout proche d'icy, nous n'avions pas à qui recourir, & que le ſaint Pere ne nous euſt pas promis que tout ce que nous demanderions au pied de la*

croix nous ſeroit accordé infailliblement! Elle conduit enſuite ces autres femmes vers le bord d'une riviere où Xavier avoit planté la croix de ſa main, & ſe proſternant avec elles devant le ſigne ſacré du ſalut, elle prie Jeſus-Chriſt de leur donner de l'eau à la honte de l'idole. Au meſme moment les nuées ſe formerent de tous coſtez, & la pluye tomba en abondance. Alors toutes enſemble courent au Pagode, le renverſent, le foulent aux pieds, & le vont jetter dans la riviere avec ce mot de raillerie, que n'ayant pû obtenir de luy une goutte d'eau, elles luy donnoient tout un fleuve.

Conſtance des chreſtiens d'Amboyne.

Une foy ſi vive répondoit aux eſperances que le Saint avoit conceûës des Fidelles d'Amboyne. Il les comparoit quelquefois aux premiers chreſtiens, & il croyoit leur conſtance à l'épreuve de la cruauté des tyrans. Auſſi ne ſe trompa-t-il pas dans le jugement qu'il fit d'eux, & on vit ce qu'ils eſtoient lors que les Javes irritez de ce que ces inſulaires avoient renoncé à la loy de Mahomet, vinrent fondre ſur leur iſle.

Pendant que l'armée ſarraſine pilloit le païs, ſix cens chreſtiens ſe retirerent dans un chaſteau où ils furent bientoſt aſſiegez. Quoy-qu'ils euſſent tout à craindre pour eux de la fureur des Barbares, ce qu'ils apprehenderent uniquement fut que les ennemis de Jeſus-Chriſt ne fiſſent outrage à une croix qui eſtoit élevée au milieu

du chaſteau, & que le Pere François avoit plantée de ſa main. Pour empeſcher donc qu'elle ne receuſt aucune inſulte, ils l'enveloperent d'un drap d'or, & la cacherent dans une foſſe profonde.

Aprés avoir mis leur treſor en ſeûreté, ils ouvrirent les portes aux Infidelles, qui ſçachant ce qui s'eſtoit fait coururent auſſitoſt chercher la croix pour ſe venger ſur elle du mépris qu'on faiſoit de leur Prophete. Mais ne l'ayant pû trouver, ils tournerent toute leur rage contre ceux qui l'avoient cachée, & qui ne voulurent jamais dire où elle eſtoit.

La mort fut ce ſemble le moindre des tourmens que la pluſpart d'eux ſouffrirent. Les ſoldats mahometans coupoient à l'un une jambe & à l'autre un bras, arrachoient la langue à celuy-cy & les yeux à celuy-là. Ces chreſtiens moururent ainſi peu à peu, mais ſans jetter un ſoupir, ni ſans faire paroiſtre aucune foibleſſe, tant ils eſtoient ſoûtenus interieurement par la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt pour qui ils mouroient.

Xavier partit enfin d'Amboyne, & ce fut alors probablement, ſi nous conſiderons la ſuite de ſa vie, qu'il eut occaſion de faire le voyage de Macazar. Car quoy-qu'on n'ait pas ſceû au vray ni quand il alla dans cette grande Iſle, ni tout le fruit qu'il y fit, on ne doute pas qu'il n'y ait eſté, & nous avons ſur cela dans le pro-

cés de la canoniſation le témoignage juridique d'une Dame Portugaiſe de Malaca nommée Jeanne Melo, qui avoit oüi dire pluſieurs fois à la Princeſſe Eleonor, fille d'un Roy de Macazar, que le ſaint Apoſtre avoit baptiſé le Roy ſon pere, le Prince ſon frere, & un tres-grand nombre de leurs ſujets.

Mais quoy qu'il en ſoit du temps auquel il fit ce voyage, il retourna à Malaca dans le mois de Juillet de l'année 1547.

LA VIE DE S. FRANCOIS XAVIER.

LIVRE QUATRIE'ME.

XAVIER rencontra à Malaca trois Religieux de la Compagnie, qui alloient aux Moluques, en vertu des lettres qu'il avoit écrites. Ces missionnaires estoient Jean Beira, Nugnez Ribera, & Nicolas Nugnez qui n'estoit pas encore prestre. Mansilla ne vint point, quelque ordre précis qu'il en eust, parce qu'il aima mieux faire sa volonté en travaillant où il estoit, que celle de son Superieur en quittant le travail qu'il avoit entre les mains : mais sa desobéïssance luy cousta cher. Xavier le chassa de la Compagnie, jugeant qu'un mauvais Religieux y seroit plus préjudiciable qu'un bon ouvrier n'y seroit utile.

Il arrive à Malaca, & y rencontre trois missionnaires de la Compagnie.

Ces trois missionnaires dont nous venons de parler estoient venus aux Indes sur la flotte de Dom Perez de Tavora avec sept autres enfans

d'Ignace, dont une partie avoit desja passé au Cap de Comorin & à la coste de la Pescherie, pour cultiver cette chrestienté nouvelle qui estoit si chere au Pere François.

Comme les navires qui devoient faire voile aux Moluques ne furent prests qu'à la fin d'Aoust, Beira, Ribera, & Nugnez joüirent un mois de la compagnie du Pere Xavier, & furent formez par Xavier mesme aux fonctions de la vie apostolique. Pour luy, il séjourna quatre mois à Malaca, en attendant un navire qui le conduisist à Goa, & durant tout ce temps-là il eut dequoy s'occuper au service du prochain.

Sa conduite envers Jean Deyro.

Il avoit amené d'Amboyne son ancien compagnon Jean Deyro. Bien que Deyro fust attaché au Pere, il n'estoit pas de la Compagnie de Jesus, pour les raisons que j'ay dites, & il ne mérita pas d'en estre pour celles que je vas dire. De riches marchands luy ayant offert une somme d'argent pour la subsistence du serviteur de Dieu, il la prît sans luy en parler. Le Pere qui ne vivoit que des aumosnes qu'on luy faisoit chaque jour, & qui haïssoit l'argent autant que son compagnon l'aimoit, regarda l'action de Deyro comme une injure faite à la pauvreté évangelique, & le ressentiment qu'il en eut luy fit oublier la douceur dont il usoit d'ordinaire envers les coupables. Non content de faire à Deyro une forte réprimande, il le confina en une petite isle deserte peu éloignée du

du port, & luy ordonnant non-seulement d'y passer les jours en prieres, mais d'y jeusner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'il le rappellast luy-mesme. Deyro dont l'esprit facile & volage n'avoit pas plus de consistence dans le mal que dans le bien obéït, & vécut exactement suivant la methode que le Saint luy avoit prescrite.

Deyro a une vision que Dieu révele à Xavier.

Il eut la nuit une vision, ou en songe, ou estant éveillé, car il ne put rien décider là-dessus, lors qu'on fit des informations juridiques de la vie du Pere Xavier. Il luy sembloit qu'il estoit dans une tres-belle église, & qu'il y voyoit la Reine du Ciel sur un trône tout brillant de pierreries. Le visage de la Vierge luy parut severe; & s'estant approché d'elle, il en fut rebuté comme un homme indigne de la Compagnie de son fils : elle se leva mesme de son trône pour sortir de l'église, & alors tout disparut.

Deyro ayant esté retiré de sa solitude quelque temps aprés, ne dît rien de sa vision au Pere Xavier à qui Dieu l'avoit révelée : il nia mesme hardiment avoir veû ce que le Pere luy raconta en détail. Xavier mal content plus que jamais du procedé de Deyro, ne voulut plus avoir de commerce avec un homme qui estoit intereſſé, & qui n'estoit pas sincere. Il s'en défit donc ; mais auparavant il luy prédit que Dieu luy feroit la grace de changer d'inclinations, & de prendre un jour l'habit de Saint

François. Ce qui arriva ſi juſte, que quand les informations ſe firent aux Indes touchant les mœurs & les miracles de Xavier, Deyro portoit l'habit de Saint François, & vivoit en bon Religieux.

Les travaux du Saint dans Malaca.

Aprés le départ des trois miſſionnaires qui allerent aux Moluques, Xavier porta ſeul le faix du travail. L'idée que les Portugais & les Indiens avoient de la ſainteté du Pere, faiſoit que chacun vouloit traiter avec luy des affaires de ſa conſcience. Comme il ne pouvoit pas les écouter tous, pluſieurs eſtoient mal contens, & murmuroient contre luy. Mais comme leur mécontentement & leurs murmures ne venoient que d'un bon principe, il s'en conſoloit, & s'en réjoüiſſoit meſme, bien loin de s'en offenſer, ainſi qu'il dit expreſſément dans ſes lettres. Son occupation ordinaire eſtoit de preſcher aux Chreſtiens & aux Gentils, d'inſtruire & de baptiſer les Catechumenes, d'enſeigner la doctrine chreſtienne aux enfans, de viſiter les priſonniers & les malades, de réconcilier les ennemis, & de faire d'autres œuvres de charité.

Lors que le Saint s'employoit de la ſorte, il arriva une choſe qui augmenta fort ſa réputation dans toutes les Indes. Pour entendre l'affaire dont il s'agit, il eſt beſoin de la reprendre de plus haut.

Occaſion de l'entrepriſe des Acheuois ſur Malaca.

Depuis que les Portugais eûrent conquis Malaca, les Rois voiſins devinrent jaloux de la

puissance Portugaise, & entreprirent plusieurs fois de chasser des Indes une nation étrangere qui venoit les braver chez eux. Ils mirent pour cela sur pied de grosses armées en diverses occasions; mais ils furent toûjours malheureux, & apprirent par leur experience que le nombre ne peut rien contre la valeur.

Ces disgraces irriterent le Soudan Alaradin Roy d'Achen, au lieu de l'abbatre. Achen est le plus grand Royaume de l'isle de Sumatra éloignée d'environ douze lieuës de la terre-ferme où est Malaca. Ce Prince estoit mahometan, implacable ennemi des Chrestiens par sa religion, & des Portugais par l'interest de son Etat. Il n'osa pas néanmoins se jetter d'abord sur la forteresse de Malaca; & toute sa fureur se réduisit à courir les costes avec une puissante armée, pour rompre le trafic des Portugais, & empescher les secours qui leur venoient de l'Europe. Son dessein estoit d'attaquer la ville quand elle seroit épuisée & de vivres & d'hommes. Mais pour venir à bout de son entreprise, il avoit besoin d'un port qui estoit un peu au dessus de Malaca vers le Septentrion où sa flotte pust se retirer commodément, & il luy falloit aussi une forteresse pour se mettre à couvert des ennemis. Il s'asseûra donc du port, & donna ses ordres pour la construction d'une citadelle.

Au regard des apprests de guerre, il les fit si secretement, que les Portugais n'en eûrent aucu- Les préparatifs que font les Barbares

pour le siege de Malaca.

ne nouvelle ni aucun soupçon. Cinq mille soldats tres-experimentez dans les batailles navales furent choisis pour une si glorieuse expedition, & cinq cens d'entre eux appellez Orobalons estoient la fleur de la noblesse du Royaume : aussi portoient-ils pour marque de leur illustre extraction des bracelets d'or. Il y avoit de plus un tres-grand nombre de Janissaires aventuriers venus depuis peu à la Cour d'Achen, & qui brûloient d'envie de signaler leur courage contre les Chrestiens.

La flotte montoit à soixante gros navires, tous bien équipez & bien armez, sans compter les barques, les fregates & les brûlots. Elle estoit commandée par le sarrasin Bajaja Soora, grand homme de guerre, & si fameux par ses beaux faits d'armes, que son Prince l'avoit honoré du titre de Roy de Pedir, pour récompense de la prise de Malaca, avant mesme que la ville fust assiegée.

L'armée Achenoise devant Malaca. Sa descente & sa retraite.

On n'eut point d'autres nouvelles à Malaca de l'armée des Achenois, que celles qu'elle y apporta elle-mesme. Ils se presenterent devant la place, & entrerent dans le port le 9. d'Octobre de l'année 1547. sur les deux heures du matin, résolus de donner l'assaut à la faveur des ténebres. On commence par lascher l'artillerie & les brûlots contre les navires Portugais. Ensuite les plus hardis descendent à terre, courent sans nul ordre vers l'endroit de la muraille qu'ils

croyoient eſtre le plus foible, comblent une partie du foſſé, & montent impetueuſement à l'eſcalade.

Ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils ne s'eſtoient imaginé. Les ſoldats & les habitans de Malaca, que l'artillerie & les hurlemens des Barbares avoient effrayez d'abord, animez au meſme moment par la neceſſité de perir ou de ſe défendre, accoururent de leur coſté ſur le rempart, repouſſerent vigoureuſement les aſſaillans, & les renverſerent de leurs échelles, en ſorte que pas un n'entra dans la ville, & que pluſieurs tomberent morts dans le foſſé.

Soora ſe conſola du mauvais ſuccés de l'aſſaut par l'effet de leurs feux d'artifice & de leur canon. Tous les navires qui eſtoient au port furent bruſlez ou mis en deſordre, & la pluye qui ſurvint ne ſervit pas tant à éteindre l'embraſement, que le vent impetueux qui ſe leva contribua à l'allumer davantage.

Les Achenois tout fiers de cét incendie parurent le matin ſur leurs bords avec des bannieres magnifiques, & jetterent de grands cris, comme s'ils euſſent eſté victorieux: mais leur inſulte dura peu; le canon de la forteresſe les obligea de ſe retirer juſques à l'iſle d'Upe. Cependant ſept pauvres peſcheurs qui avoient paſſé la nuit à peſcher, & qui tiroient vers la ville, eſtant tombez en une embuſcade des Infidelles, furent pris, & menez au Général. Aprés leur

avoit fait couper à tous & les oreilles & le nez, il les renvoya avec une lettre qui s'adreſſoit à Dom Franciſque de Melo Gouverneur de Malaca, & qui eſtoit conceûë en ces termes.

Lettre du Général des Achenois au Gouverneur de Malaca.

» Bajaja Soora qui ay l'honneur de porter dans
» des vaſes d'or le ris du grand Soudan Alaradin
» Roy d'Achen & des terres que lave l'une &
» l'autre mer, je t'avertis d'écrire à ton Roy que
» je ſuis icy malgré luy, jettant la terreur dans ſa
» fortereſſe par mon fier rugiſſement, & que j'y
» ſeray tant qu'il me plaira. J'appelle à témoin
» de ce que je dis non-ſeulement la terre & les
» nations qui l'habitent, mais tous les élemens,
» juſques au ciel de la lune, & je leur déclare
» par les paroles de ma bouche que ton Roy eſt
» ſans réputation & ſans valeur; que ſes étendarts
» abbatus ne pourront jamais ſe relever ſans la
» permiſſion de celuy qui vient de le vaincre; que
» par la victoire que nous avons remportée, mon
» Roy a ſous ſes pieds la teſte du tien, qui de-
» puis ce jour-là eſt ſon ſujet & ſon eſclave; &
» afin que tu confeſſes toy-meſme cette verité, je
» te défie au combat dans le lieu où je ſuis pre-
» ſentement, ſi tu te ſens aſſez de courage pour
» me réſiſter.

Quoy-que la Lettre de Soora fuſt ridicule & fanfarone ſelon le ſtile des Barbares, elle ne laiſſa pas d'embaraſſer le Gouverneur & les Officiers de la fortereſſe. Car comment accepter le défi ſans navires, & comment le refuſer avec

honneur ? On déliberoit dans le conſeil de guerre ſur une affaire ſi importante & ſi délicate, lors que le Pere Xavier arriva. Il venoit de dire la meſſe à Noſtre-Dame du Mont ſelon ſa couſtume : c'eſt une égliſe baſtie ſur une montagne proche de la ville, & dédiée à la Sainte Vierge. Dom Franciſque qui l'avoit envoyé querir pour le conſulter dans l'embaras où il ſe trouvoit, luy donna à lire la lettre du Géneral des Achenois, & luy en demanda ſon ſentiment.

Le conſeil que donne Xavier au Gouverneur de Malaca.

Le Saint qui ſçavoit que le Roy d'Achen penſoit moins à chaſſer les Portugais de Malaca qu'à détruire le Chriſtianiſme en tout l'Orient, ayant leû la Lettre, éleva les yeux au Ciel, & répondit ſans héſiter qu'un tel affront ne devoit pas ſe ſouffrir ; que l'honneur de la religion chreſtienne y eſtoit encore plus intereſſé que celuy de la Couronne de Portugal : ſi on diſſimuloit cette injure, quelle ſeroit l'audace des ennemis, & que n'oſeroient point à leur exemple les autres Princes mahometans ? enfin qu'il falloit accepter le défi, & faire voir aux Infidelles que le Createur du ciel & de la terre eſtoit plus puiſſant que leur Roy Alaradin.

Mais comment ſe mettre en mer, dit le Gouverneur, *& ſur quels navires, puis que de huit qui eſtoient au port, il ne reſte que quatre corps de fuſtes tout rompus ? & quand on pourroit s'en ſervir, que feroit cela contre une flotte ſi nombreuſe ?*

Que les Barbares ayent encore plus de vaisseaux que vous ne pensez, répondit Xavier, *ne sommes nous pas plus forts qu'eux ayant le Ciel de nostre costé? & pouvons-nous ne pas vaincre, si nous combatons au nom du Seigneur?*

On suit le conseil du Saint.

Pas un n'osa contredire le saint homme, & tous allerent ensemble à l'Arsenal. On y trouva une barque assez bonne de celles qu'on nomme Catur, & sept vieilles fustes qui n'estoient gueres propres qu'à brusler. Edouard Barreto, qui par son office avoit soin des armemens, fut chargé de faire racommoder ces fustes en diligence: mais il protesta qu'il ne le pouvoit; qu'outre que les magasins du Roy manquoient de tout ce qui estoit necessaire pour radouber & pour équiper des vaisseaux, il n'y avoit point d'argent dans les coffres de l'Epargne.

On se prépare à combatre les ennemis.

Le Gouverneur qui n'avoit aucune ressource commençoit à perdre courage, lors que Xavier va tout d'un coup par une certaine impetuosité d'esprit embrasser l'un aprés l'autre sept capitaines de navire qui estoient du conseil de guerre. Il les prie de partager entre eux, & de remettre en état les sept fustes: il leur assigne mesme à chacun la sienne sans attendre leur réponse. Les capitaines n'eûrent garde de s'opposer à Xavier, ou plustost à Dieu, qui tourna leur esprit du costé que le Saint vouloit. Plus de cent ouvriers furent employez sur le champ au tour de chaque vaisseau; & en cinq jours les sept fustes

se

trouverent capables de combatre. Melo donna le Catur à André Toſcan, homme de cœur & entendu au fait de la mer. Il diſtribua entre les ſept capitaines cent quatre-vingts ſoldats bien choiſis, & il nomma François Deza Amiral de la flotte. Xavier vouloit aller avec eux : mais les habitans qui croyoient tout perdu s'ils perdoient le Pere, & qui n'eſperoient de conſolation que de luy, au cas que l'entrepriſe ne réüſſiſt pas, firent tant de bruit, qu'aprés une meûre déliberation il fut réſolu qu'il ne ſortiroit point de la ville.

Il exhorte les ſoldats & les capitaines à faire leur devoir.

La veille de l'embarquement, ayant aſſemblé les ſoldats & les capitaines, il leur dit qu'il les accompagneroit en eſprit, & que tandis qu'ils chargeroient les Barbares, il leveroit les mains au ciel : qu'ils combatiſſent vaillamment dans l'eſperance d'une gloire non vaine & periſſable, mais ſolide & immortelle ; qu'au fort du combat, ils enviſageaſſent Jeſus-Chriſt crucifié dont ils ſoûtenoient la querelle, & qu'à la veûë de ſes playes ils ne craigniſſent ni les bleſſeûres, ni la mort, trop heureux s'ils pouvoient luy rendre vie pour vie.

Ces paroles leur inſpirerent des ſentimens ſi chreſtiens & ſi généreux, que tous d'une commune voix jurerent tout haut qu'ils combatroient les Infidelles juſqu'à la derniere goute de leur ſang. Ce jurement ſolennel toucha Xavier, & luy tira les larmes des yeux. Il donna

ſa benediction à toute la troupe; & pour l'encourager davantage, il la nomma la Bande des ſoldats de Jeſus-Chriſt: enſuite il entendit leurs confeſſions, & les communia de ſa main.

La flotte part, & ce qui luy arrive en partant.

Ils s'embarquerent le jour ſuivant avec une allegreſſe qui leur répondoit en quelque façon de la victoire: mais leur joye ne dura preſque qu'un moment. A peine eut-on levé l'ancre, que l'Amiral s'entrouvrit, & enfonça tout à coup, ſans qu'on puſt ſauver que les hommes qui eſtoient dedans.

Tout le peuple que l'embarquement de la flotte avoit attiré ſur le rivage, & qui vit perir le navire à ſes yeux, prit de là un mauvais augure de l'expedition, & ne put s'empeſcher de murmurer contre le Pere François qui en eſtoit l'auteur: il jetta meſme de grands cris pour rappeller les autres vaiſſeaux. Le Gouverneur voyant la populace ſi émeûë, & craignant que ces premiers mouvemens n'euſſent des ſuites faſcheuſes, envoya querir promptement le Pere. Celuy qui fut député trouva Xavier à l'autel dans l'égliſe de Noſtre-Dame du Mont, ſur le point de conſumer la ſainte Hoſtie: il s'en approcha comme pour luy parler à l'oreille; mais le Pere le fit retirer, & luy impoſa ſilence de la main.

Dés que la meſſe fut achevée, *Retournez-vous en*, dît Xavier à l'homme du Gouverneur ſans luy donner le temps de s'expliquer, *& dites de ma*

part à voſtre maiſtre que la perte d'un navire ne doit pas nous décourager. Le Saint fit par là connoiſtre que Dieu luy avoit révelé ce qui venoit d'arriver. Il demeura quelque temps en priere devant l'Image de la Vierge, & on entendit ces paroles ſortir de ſa bouche : *Mon Jeſus, l'amour de mon cœur, regardez-moy d'un œil favorable; & vous, Vierge ſainte, ſoyez-moy propice. Seigneur Jeſus*, diſoit-il auſſi, *conſiderez vos ſacrées playes, & ſouvenez-vous qu'elles nous donnent droit de vous demander ce que nous voulons.*

Il reproche au Gouverneur ſa défiance, & le raſſeûre.

Ses prieres eſtant finies, il ſe rend à la citadelle. Le Gouverneur que les murmures & les cris du peuple avoient allarmé, ne pouvant diſſimuler ſon chagrin, fait des reproches au Pere ſur l'entrepriſe où il les avoit engagez. Mais Xavier luy reproche à luy-meſme ſa défiance, & luy dît en ſoûriant, *Hé quoy donc perdez-vous cœur pour ſi peu de choſe?* Ils vont enſuite au bord de la mer où eſtoient encore les ſoldatsde l'Amiral tout conſternez du peril qu'ils avoient couru. Le Pere les raſſeûre, & les exhorte à eſtre conſtans dans leur ſainte réſolution malgré ce petit malheur: il leur fait entendre que le Ciel n'a permis la perte de leur navire, que pour éprouver leur fidelité, & qu'il ne les a ſauvez du naufrage qu'afin qu'ils gardaſſent leur ſerment.

Cependant le Gouverneur jugea à propos de tenir un grand conſeil. Tous les officiers de la

Ville, & les principaux habitans furent d'avis qu'on abandonnaſt une entrepriſe, qui ſelon eux eſtoit témeraire, & ne pouvoit eſtre que malheureuſe. Mais les chefs & les ſoldats de la flotte animez par les paroles du ſaint homme, & remplis de je ne ſçay quelle force plus qu'humaine furent d'un ſentiment tout contraire: ils proteſterent qu'ils aimoient mieux mourir que de violer la foy qu'ils avoient donnée ſolennellement à Jeſus-Chriſt. *Du reſte*, diſoient-ils, *qu'avons-nous plus à craindre aujourd'huy qu'hier? Noſtre nombre n'eſt pas diminué pour avoir un vaiſſeau de moins; & nous combatrons auſſi-bien avec ſix fuſtes qu'avec ſept. D'ailleurs que ne devons-nous pas eſperer ſous les auſpices & ſur la promeſſe du Pere François?*

Il fait une prédiction qui s'accomplit auſſitoſt.

Alors Xavier prenant la parole, *La fuſte perduë ſera bientoſt remplacée*, dît-il d'un ton prophetique: *avant que le Soleil ſe couche, il nous viendra des vaiſſeaux meilleurs que celuy qui nous manque, & c'eſt ce que je vous annonce de la part de Dieu.*

Une prédiction ſi poſitive étonna toute l'aſſemblée, & fit remettre au lendemain la concluſion de l'affaire. On attendit le reſte du jour avec impatience ce que le Pere venoit de promettre. Lors que le Soleil eſtoit ſur le point de ſe coucher, & que pluſieurs commençoient desja à craindre que la prophetie ne s'accompliſt pas, juſtement dans le temps marqué par le Saint

on découvrit du clocher de Noſtre-Dame du Mont deux voiles latines, qui venoient du coſté du Nort. Melo envoye auſſitoſt un eſquif pour les reconnoiſtre. Ayant ſceû que c'eſtoient des navires Portugais, l'un de Jacques Soarez Galego, & l'autre de ſon fils Baltazar, qui venoient du Royaume de Patane, mais qui ſuivoient la route de Pegu ſans vouloir mouïller l'ancre à Malaca pour ne point payer les droits du paſſage, il alla trouver le Pere François qui eſtoit en priere à Noſtre-Dame du Mont, & luy dit que l'accompliſſement de ſa prédiction ſeroit inutile ſi les navires paſſoient outre.

Xavier ſe chargea de les arreſter; & s'eſtant mis dans l'eſquif qui les avoit reconnus, il alla les joindre. Les deux maiſtres des navires voyant venir l'Homme de Dieu, tournerent vers luy, & le receûrent honorablement. Il leur expoſa l'état des affaires, & les conjura par l'intereſt de la religion & de la patrie d'aſſiſter la Ville contre l'ennemi du nom chreſtien & de la Couronne de Portugal: pour les engager meſme par leur intereſt particulier, il leur fit voir le danger où ils ſe jettoient en continuant leur voyage, & qu'ils s'alloient mettre ſans y penſer entre les mains des Barbares.

Ils ſe rendirent aux raiſons du Pere, & entrerent le lendemain matin dans le port parmi les acclamations du peuple. On ne douta pas aprés cela qu'il ne falluſt combatre l'armée en-

nemie ; & les habitans les plus timides revinrent à l'avis des ſoldats & des capitaines.

La flotte Portugaiſe va chercher les Achenois.

Tout eſtant preſt pour mettre à la voile, l'Amiral François Deza receût l'étendart de la main du Pere Xavier, qui l'avoit beni ſolennellement, & monta le navire de ſon frere George Deza en la place du ſien qui avoit peri : les autres capitaines qui avoient tous mis pied à terre rentrerent chacun dans le leur ; & avec les deux qui eſtoient arrivez de nouveau ils faiſoient neuf vaiſſeaux en tout : leur nombre eſtoit augmenté de cinquante hommes, de ſorte qu'ils eſtoient alors deux cens trente Portugais.

La flotte ſortit du port le 25. d'Octobre, avec ordre du Gouverneur de ne paſſer pas le Pulo Cambylan, qui eſt l'extrémité du Royaume de Malaca du coſté de l'Occident. Sa raiſon eſtoit que lors que les armes ne ſont pas égales, & que les forces des ennemis ſurpaſſent les noſtres, nous devons mettre noſtre gloire à les chaſſer de nos terres, & non pas à les pourſuivre au delà ; que quelque eſperance qu'on ait en Dieu, il ne faut pas le tenter ; & que le Ciel n'a pas couſtume de benir la témerité & la préſomption.

Eſtant donc partis pleins de confiance & de joye, ils arriverent en quatre jours au Pulo Cambylan, ſans avoir aucune nouvelle des ennemis, quelque diligence qu'ils fiſſent pour les découvrir.

L'Amiral, pour obéïr au Gouverneur, penſoit

à retourner sur ses pas malgré l'ardeur de plusieurs des siens, qui vouloient qu'on passast le terme qui leur avoit esté marqué, & qu'on allast chercher les Barbares en quelque lieu du monde qu'ils fussent : l'Amiral, dis-je, se disposoit au retour, lors que la lune s'éclipsa. L'éclipse qui fut des plus grandes qu'on ait jamais veûës, sembla leur pronostiquer l'entiere déroute des mahometans : mais il s'éleva la mesme nuit un vent si rude, qu'ils furent contraints de s'arrester à l'ancre l'espace de vingt-trois jours. Comme les vivres commencerent à leur manquer, & que le vent ne leur permît pas de tourner du costé de Malaca, ils résolurent d'aller faire des provisions à Tenasserim, vers le Royaume de Sian.

Trouble dans Malaca sur la nouvelle du malheur de la flotte.

Tout estoit cependant en trouble dans Malaca. L'esperance que le Pere Xavier leur avoit donnée les soûtint durant quelques jours : mais voyant qu'aprés plus d'un mois l'on n'entendoit point parler de la flotte, ils crurent qu'elle avoit esté ou engloutie par les flots, ou défaite par les Achenois, & qu'il ne s'estoit sauvé personne pour en apporter la nouvelle. En mesme temps des Sarrasins asseûrerent qu'on sçavoit de bonne part que les deux flottes s'estoient rencontrées ; que les Achenois avoient taillé en pieces tous les Portugais ; & qu'on avoit porté au Roy d'Achen les testes des chefs de l'armée. Ce bruit se répandit par la Ville, & se fortifia

de jour en jour selon la coustume des faux bruits qui ont quelque chose de funeste.

Pour colorer mieux le mensonge, on marquoit le lieu, le temps, & toutes les circonstances de la bataille. Les sorciers & les devins furent consultez des femmes payennes qui avoient leurs enfans ou leurs maris dans la flotte, & ils confirmerent tout ce qui se disoit dans la Ville. Le peuple s'éleva alors ouvertement contre Xavier, & le Gouverneur entra un peu dans les sentimens du peuple.

L'Apostre bien loin d'avoir le moindre doute sur ce que Dieu luy faisoit connoistre de l'armée, asseûroit toûjours qu'on la verroit bientost revenir victorieuse. Il ne laissoit pas d'offrir sans cesse des vœux au Ciel ; & à la fin de ses sermons, il recommandoit toûjours qu'on priast Dieu pour l'heureux retour de la flotte. Les esprits estoient si envenimez & si prévenus, que plusieurs le maltraitoient de paroles : les plus moderez le railloient, & disoient tout haut que les prieres pourroient bien servir aux ames des soldats qui avoient esté tuez dans le combat, mais qu'elles n'estoient pas fort utiles pour gagner une bataille qui estoit perduë.

Nouveau sujet de consternation.

Une autre nouvelle qui vint de Sumatra augmenta la consternation publique. Le Roy de Bintan fils de ce Mahomet qu'Albuquerque le Grand avoit dépouïllé du Royaume de Malaca, ne cherchoit que l'occasion de reprendre ce qu'on

qu'on avoit osté à son pere. Voyant la Ville fort dénüée, & entendant dire que les Achenois avoient défait l'armée Portugaise, il se mit en mer avec trois cens voiles, & alla se rendre dans la riviere de Muar à six lieuës de Malaca vers l'Occident.

Pour exécuter mieux son dessein en le cachant, il ecrivit delà au Gouverneur Melo, qu'il avoit armé une flotte contre le Roy de Patane son ennemi ; mais qu'ayant appris la defaite des Portugais, il venoit comme ami & frere du Roy de Portugal secourir Malaca contre les Achenois, qui ne manqueroient pas de s'en rendre maistres si on n'arrestoit le cours de leurs victoires : qu'on le laissast seulement entrer dans la place avant que les vainqueurs s'en emparassent, & qu'on ne craignist rien aprés.

Melo que la fermeté du Pere François avoit rasseuré, découvrit le piége qui luy estoit tendu, & joua ceux qui pretendoient le joüer. Il répondit au Roy de Bintan, que la Ville n'avoit pas besoin de secours, estant pourveüe abondamment & d'hommes & de munitions de guerre : qu'un conquerant comme luy ne devoit pas quitter une expedition aussi importante que la sienne, ni s'amuser en chemin : que pour eux ils attendoient tous les jours leur flotte non pas defaite selon le bruit qui avoit couru, mais triomphante & chargée des dépouilles de leurs ennemis : que ce bruit au reste

ne pouvoit venir que des Sarrasins qui avoient les langues plus longues que les lances. C'est l'expression dont il se servit.

Le Prince mahometan jugea par la réponse du Gouverneur, que son artifice estoit découvert, & qu'il ne devoit rien entreprendre qu'on ne sceust certainement ce qu'estoient devenuës les deux flottes; si-bien qu'il se tint en repos sans faire aucun mouvement.

Le veritable état de la flotte.

Pour revenir à l'armée des Portugais, avant qu'ils eussent gagné Tenasserim, la necessité qu'on eut d'eau les obligea d'en chercher plus proche au Royaume de Queda, dans la riviere de Parlez. Y estant entrez, ils apperceûrent la nuit une barque de pescheurs qui passoit pres de leurs navires. La barque fut arrestée, & les pescheurs dirent pour nouvelles, que les Achenois n'estoient pas fort éloignez, que depuis un mois & demi ils estoient entrez dans la riviere, qu'ils avoient pillé tout le plat païs, & qu'ils s'estoient enfin arrestez pour bastir une forteresse.

Cette nouvelle remplit de joye les Portugais; & Deza ravi d'avoir trouvé l'ennemi qu'il ne cherchoit plus, s'estant paré de ses plus riches habits, fit tirer l'artillerie en signe d'allegresse, sans considerer qu'il perdoit ses poudres inutilement, & qu'il avertissoit les Barbares de se tenir sur leurs gardes. Ce qu'il fit de mieux fut d'envoyer trois fustes contre le courant de la riviere pour decouvrir où estoient les Infidelles,

& pour obſerver leur contenance, tandis qu'il ſe prépareroit à les combatre.

Les trois fuſtes rencontrerent quatre brigantins que les ennemis avoient détachez pour ſçavoir ce que c'eſtoit que le canon qu'ils avoient oüi. Avant que les uns & les autres ſe fuſſent bien reconnus, chaque fuſte accrocha un brigantin, & s'en ſaiſit; le quatriéme ſe ſauva. Les ſoldats des fuſtes paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſur les brigantins hors ſix hommes qu'ils emmenerent priſonniers avec les brigantins meſmes.

Ces priſonniers furent mis à la queſtion: mais quelques tourmens qu'on leur fiſt ſouffrir, on ne put d'abord leur faire dire ni le lieu où eſtoient les ennemis, ni le nombre de leurs troupes & de leurs vaiſſeaux. Deux moururent dans les tourmens, & on en jetta deux tout vifs dans la mer. Les deux qui reſtoient devenus moins fiers par le ſupplice de leurs compagnons, parlerent enfin eſtant ſéparez l'un de l'autre, & dirent chacun de leur coſté le lieu où eſtoient les Achenois; que leur nombre montoit à plus de dix mille en comptant les matelots qui valoient bien les ſoldats; que le Roy du païs qu'ils occupoient avoit eſté contraint de s'enfuir pour éviter une mort cruelle; qu'aprés avoir maſſacré deux mille habitans, & fait autant d'eſclaves, ils baſtiſſoient une citadelle ſur la route que les navires tenoient d'or-

dinaire pour aller de Bengala à Malaca ; & que leur deſſein eſtoit non-ſeulement de couper le paſſage aux vaiſſeaux, mais de faire mourir tous les chreſtiens qui tomberoient entre leurs mains.

Les ſoldats de la flotte excitez au combat par leur chef.

Ce rapport enflamma tout de nouveau le courage & le zele des ſoldats. L'Amiral ne laiſſa pas de les exciter au combat : s'eſtant jetté dans un eſquif le coutelas à la main, il alla par toute la flotte, conjura ſes gens d'avoir durant la bataille Jeſus-Chriſt crucifié devant les yeux comme le Pere François leur avoit recommandé, & de ſe ſouvenir toûjours du ſerment qu'ils avoient fait, d'eſperer ſur tout la victoire par les mérites du ſaint homme qui la leur avoit promiſe.

Tous répondirent unanimement qu'ils combatroient juſqu'à la mort, & qu'ils ſeroient trop heureux de mourir en défendant leur religion. Deza animé luy-meſme par la réponſe des ſiens prit dans la riviere un poſte commode, d'où il puſt donner ſur les ennemis ſans que le grand nombre des navires infidelles puſt enfermer ſa petite flotte.

Les Achenois n'eûrent pas pluſtoſt ſceû de leur brigantin des nouvelles de la flotte Portugaiſe, qu'ils ſe mirent en état de l'attaquer. Outre que leurs forces les rendoient fort fiers, l'inſulte qu'ils venoient de recevoir les rendit ſi furieux, que ſans balancer un moment, ils firent voile avec tous leurs vaiſſeaux & toutes

leurs troupes, excepté deux navires & deux cens ſoldats qu'ils laiſſerent pour garder deux mille captifs & tout leur butin.

Comme ils avoient le vent bon, & qu'ils deſcendoient la riviere, ils vinrent avec tant de viteſſe, qu'à peine Deza fut retiré dans ſon bord, qu'on entendit leurs tambours & leurs hurlemens qui faiſoient retentir le rivage & les montagnes voiſines. Ils eſtoient partagez en dix rangs, & chaque rang eſtoit compoſé de ſix navires hors le premier, qui n'avoit que quatre vaiſſeaux, mais des plus forts de toute la flotte. Celuy que montoit le Roy de Pedir Général de l'armée mahometane eſtoit au premier rang avec trois galions turcs.

Combat entre les Portugais & les Achenois.

La fureur qui tranſportoit les Barbares fit que dés qu'ils découvrirent la petite flotte Portugaiſe, ils laſcherent contre elle toute leur artillerie: mais ils prirent ſi mal leurs meſures, qu'elle n'en fut nullement endommagée. Peu de temps aprés les navires des deux Generaux ſe choquerent, & s'attacherent au combat avec tant d'opiniaſtreté de part & d'autre, qu'on ne ſceût de quel coſté ſeroit l'avantage, juſqu'à ce que du navire de Jean Soarez on fit joüer une piece, qui s'appelloit le Chameau. Le coup de canon fut tiré ſi juſte, qu'il coula à fond le vaiſſeau de Soora. Les trois galions qui l'accompagnoient de front ſur la meſme ligne changerent leur ordre, & demeurerent ſans combatre,

pour ſauver leur Général & les principaux Seigneurs de ſa ſuite. Mais ces galions qui s'eſtoient mis en travers, & qui tenoient une partie de la largeur du fleuve, arreſterent les navires qui ſuivoient file à file : ſi-bien que ceux du ſecond rang heurtant contre les premiers, ceux du troiſiéme contre les ſeconds, ils ſe meſlerent tous enſemble, & s'embaraſſerent les uns dans les autres.

Défaite des Achenois.

Les Portugais voyant l'armée infidelle toute ramaſſée, & qui ne pouvoit ſe dégager, l'environnent, & la batent à coups de canon. Ils déchargerent par trois fois toute leur artillerie, & ſi à propos, qu'ils enfoncerent neuf grands navires, & maltraiterent fort les autres. Quatre fuſtes Portugaiſes s'attachent enſuite à ſix mahometanes, que le canon avoit un peu épargnées : les ſoldats y entrent l'épée à la main, invoquant le nom de Jeſus, & tuënt en moins d'une demi-heure plus de deux mille hommes. La frayeur & le deſordre ſe mirent par tout à la veûë du carnage & au bruit de l'artillerie qui faiſoit un terrible effet ; tellement que les Infidelles ſe jettoient eux-meſmes dans la riviere, aimant encore mieux mourir de la ſorte, que de la main des Chreſtiens.

Le Général qu'on tira de l'eau lors qu'il ſe noyoit, ranimé par le deſeſpoir, taſcha de redonner cœur à ce qui luy reſtoit de gens : mais ayant receû un coup de mouſquet, il perdit

luy-meſme courage, & s'enfuit avec deux vaiſſeaux. Les cinq cens Chevaliers Orobalons furent tuez ou noyez avec tous les Janiſſaires. Enfin, de toute l'armée des Achenois, il ne ſe ſauva que ceux qui ſuivirent Soora dans ſa fuite. Du coſté des Chreſtiens, il n'y eut que vingt-ſix morts, dont quatre ſeulement eſtoient Portugais de nation. Le butin fut grand: car outre les deux navires où eſtoit tout ce que les Infidelles avoient pillé, & dont les Victorieux ſe ſaiſirent, on prît plus de quarante-cinq vaiſſeaux qui pouvoient encore ſervir. Il ſe trouva parmi les depouïlles une infinité d'armes ſarraſines & turqueſques, trois cens pieces d'artillerie de toute forme; & ce qui fut de plus agréable, c'eſt que ſoixante-deux canons où eſtoient gravées les armes de Portugal, & qui avoient eſté perdus en diverſes guerres, revinrent enfin à leur Seigneur legitime.

Le Roy de Parlez ne ſceût pas pluſtoſt la défaite des ennemis, que ſortant du bois où il ſe tenoit caché, il vint fondre avec cinq cens hommes ſur les travailleurs, qui par l'ordre de Soora conſtruiſoient une fortereſſe, & ſur les ſoldats qui ſoûtenoient le travail. Aprés les avoir tous taillez en pieces, il va trouver le capitaine Deza, ſe réjoûït avec luy de la valeur des Portugais & du bonheur de leurs armes, ſur tout luy rend graces de ce qu'ils ont ſauvé ſon Royaume, & s'offre par reconnoiſſance de payer

toutes les années un tribut à la couronne de Portugal.

Deza fit partir auſſitoſt une fregate pour porter à Malaca la nouvelle de la victoire : mais on l'y ſçavoit dans toutes ſes circonſtances avant que la fregate fuſt partie, & voicy comment.

Le Saint annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca.

Le Pere Xavier preſchant dans la grande égliſe entre neuf & dix heures du matin un dimanche qui eſtoit le quatriéme du mois de Décembre ſelon l'ancien calendrier, au meſme temps que les deux flottes ſe choquoient, s'arreſta tout court, & parut comme hors de luy-meſme, tant on vit de changement en ſon viſage & en toute ſa perſonne. S'eſtant un peu remis, au lieu de ſuivre ſon ſujet, emporté d'une ardeur extraordinaire, il annonça à ſes auditeurs la rencontre & le choc des flottes, mais en des termes énigmatiques & myſterieux.

L'aſſemblée ne ſçachant ce que vouloit dire le Prédicateur, le crut un peu égaré. A meſure que la bataille s'échauffoit, il s'enflamoit davantage, s'agitant comme un homme inſpiré, & parlant toûjours d'un air prophetique. Enfin, regardant attentivement le crucifix qui eſtoit devant luy, il dit, les larmes aux yeux, & les ſoupirs à la bouche, mais d'une maniere diſtincte, *Ah Jeſus, Dieu de mon ame, Pere de miſericorde, je vous ſupplie humblement par les mérites de voſtre ſacrée Paſſion de n'abandonner point*

point vos ſoldats. Aprés ces paroles, il baiſſa la teſte comme s'il euſt eſté fort fatigué, & s'appuya ſur ſa chaire ſans dire un ſeul mot. Ayant demeuré en cette poſture un peu de temps, il ſe leve tout à coup, & dit tout haut avec un treſſaillement de joye dont il ne fut pas le maiſtre, *Jeſus-Chriſt, mes freres, a vaincu pour nous. A l'heure que je vous parle les ſoldats de ſon ſaint nom achevent de mettre en déroute l'armée de nos ennemis: ils en ont fait un tres-grand carnage, & nous n'avons perdu que quatre des noſtres. Vous en recevrez la nouvelle vendredy prochain, & nous reverrons bientoſt noſtre flotte.*

Quelque incroyable que fuſt un ſi merveilleux évenement, Melo & les principaux de la Ville qui eſtoient preſens, le crurent ſans peine, tant l'air dont parloit Xavier, marquoit quelque choſe de divin, & portoit avec ſoy un caractere de verité. Comme les femmes & les meres des ſoldats de l'armée navale paroiſſoient craindre que la nouvelle ne fuſt fauſſe, à force de ſouhaiter quelle fuſt vraye, le Pere les aſſembla toutes l'apreſdiſnée dans l'égliſe de Noſtre-Dame du Mont, & leur répeta ſi diſtinctement ce qu'il avoit dit le matin, qu'elles n'oſerent plus en douter.

On reçoit des nouvelles aſſeûrées de la victoire.

On eut dés les premiers jours de la ſemaine des ſignes aſſeûrez de la victoire, par la nouvelle qui vint que le Roy de Bintan, qui avoit envoyé de tous coſtez pour ſçavoir ſi la flotte Por-

tugaise estoit defaite, averti de ce qui s'estoit passé dans la riviere de Parlez, quittoit celle de Muar, & se retiroit en diligence, inconsolable du malheur de ses alliez, & honteux d'avoir fait de fausses démarches.

Retour de la flotte victorieuse.

La fregate envoyée par Deza, & qui fut conduite par Emanuel Godigno, arriva justement le jour que le saint homme avoit dit. La flotte suivit peu de temps aprés, & entra triomphante dans le port au son des trompettes, & parmi les décharges de l'artillerie. Toute la ville la receût avec des cris d'allegresse. Le pere François qui mena le peuple sur le rivage, tenoit un Crucifix à la main, pour faire entendre aux habitans & aux vainqueurs, que c'estoit à Jesus-Christ que l'on devoit la victoire. Les uns & les autres meslant ensemble leurs voix rendirent de solennelles actions de graces au Sauveur des hommes. Mais ils ne purent s'empescher d'applaudir au Saint sur la verité de ses prédictions, ni de publier que c'estoit luy qui avoit obtenu du Ciel un si grand succés.

Anger arrive à Malaca, lors que Xavier est prest d'en partir.

Les applaudissemens & les éloges qu'on donna au Pere Xavier, ne contribuerent pas moins à luy faire haster son voyage de Goa, que les affaires qui l'y rappelloient. Il y avoit quatre mois qu'il demeuroit à Malaca depuis son retour des Moluques, & il estoit prest de partir lors que les navires qui avoient accoustumé de venir tous les ans de la Chine, arrive-

rent dans le port. Un Japonois nommé Anger vint avec ces navires tout exprés pour voir le Pere Xavier. C'eſtoit un homme de trente-cinq ans, marié, riche, noble d'extraction, & qui avoit mené une vie aſſez libertine. Les Portugais qui deux ans auparavant firent la découverte du Japon, le connurent à Cangoxima lieu de ſa naiſſance, & ſceûrent de luy-meſme qu'eſtant fort troublé du ſouvenir des pechez de ſa jeuneſſe, il s'eſtoit retiré parmi des Bonzes ſolitaires; mais que ni la ſolitude, ni l'entretien de ces Religieux du Japon n'avoient pû luy rendre la tranquillité de ſon eſprit, & qu'il s'eſtoit remis dans le commerce du monde plus agité que jamais des remords de ſa conſcience.

D'autres marchands Portugais qui vinrent alors en la ville de Cangoxima, & qui avoient veû à Malaca le Pere Xavier au premier voyage qu'il y fit, lierent une amitié tres-étroite avec Anger. Comme le Japonois s'ouvrit à eux ſur ſes peines interieures qui augmentoient tous les jours de plus en plus, ils luy dirent qu'il y avoit à Malaca un Religieux d'une ſainteté éminente, experimenté dans la conduite des ames, & tout propre à luy mettre l'eſprit en repos; que s'il vouloit tenter ce remede, ils luy en faciliteroient les moyens, & qu'ils le conduiroient vers le Saint dont ils luy parloient; que c'eſtoit le Pere François Xavier leur ami, le refuge des pecheurs, & le conſolateur des affligez.

Diverſes aventures d'Anger.

Anger ſe ſentit une forte envie d'aller chercher le ſaint homme: mais la longueur du chemin qui eſtoit de huit cens lieuës, les perils d'une mer tres-orageuſe, & la conſideration de ſa famille le refroidirent un peu. Une méchante affaire qu'il eut preſque au meſme temps le détermina enfin: car ayant tué un homme dans une querelle, & eſtant pourſuivi par la juſtice, il ne trouva point de meilleure retraite que les navires des Portugais, ni de voye plus ſeûre pour ſauver ſa vie, que d'accepter l'offre qu'on luy avoit faite.

Alvare Vaz qui avoit le plus preſſé Anger ſur ce voyage, & qui s'eſtoit offert pluſieurs fois de le conduire au Pere Xavier, n'avoit pas expedié toutes ſes affaires lors que le Japonois vint ſe réfugier dans ſon navire. Il l'envoya donc avec des lettres de recommandation à un autre Portugais nommé Ferdinand Alvarez qui eſtoit à un autre port du Japon, & qui devoit bientoſt faire voile vers Malaca.

Anger partit la nuit accompagné de deux ſerviteurs. Eſtant arrivé au port, & cherchant Ferdinand Alvarez, il rencontra George Alvarez qui alloit lever l'ancre. Ce George Alvarez eſtoit un riche marchand, fort homme de bien, & fort affectionné au Pere Xavier. Il receut les lettres de Vaz comme ſi elles luy euſſent eſté adreſſées, prit les trois Japonois dans ſon vaiſſeau, les traita tres-honneſtement, & les con-

duisit à Malaca, se faisant un plaisir de les presenter à l'homme de Dieu, & s'imaginant que ce seroient les premiers chrestiens de leur nation: mais le malheur voulut qu'Alvarez ne trouva point le Pere François qui estoit parti un peu auparavant pour les Moluques. Anger plus inquiet dans un païs étranger qu'il n'avoit esté dans le sien, & desesperant de voir jamais celuy dont ses amis luy avoient parlé, prît la pensée de s'en retourner au Japon, sans considerer à quoy il s'exposoit, & oubliant presque le meurtre qui l'avoit contraint de fuir, selon la coustume des criminels, qui s'aveuglent en ces rencontres, & que la justice divine ramene souvent au lieu mesme où ils ont commis le crime.

Il se remet donc en mer, & aprés avoir fait un peu de séjour à un port de la Chine, il continuë son voyage. Quelques isles du Japon paroissoient desja, lors qu'il s'éleva une furieuse tempeste qui fit presque perir le navire, & qui le repoussa en quatre jours au port de la Chine où il s'estoit arresté. Ce fut pour Anger un coup favorable de la Providence: car la mesme main qui pousse les coupables dans l'abisme, les en détourne, & les en retire quelquefois d'une maniere miraculeuse.

Le Japonois rencontra là Alvarez Vaz tout prest à partir pour Malaca. Ce Portugais qui l'aimoit luy fit des reproches de son impatien-

ce, s'offrit de le reconduire au lieu qu'il avoit quitté si brusquement, & luy dît que selon toutes les apparences le Pere Xavier seroit de retour des Moluques. Anger qui avoit toûjours la conscience fort troublée, & qui estoit par là facile à tourner de quelque costé qu'on vouloit, suivit le conseil de Vaz, & retourna avec luy.

Anger est conduit au Pere François qui l'envoye à Goa.

En descendant du navire il trouva sur le rivage George Alvarez, celuy qui l'avoit conduit la premiere fois à Malaca. Alvarez surpris de revoir Anger, luy dît d'abord que le Pere Xavier estoit revenu des Moluques, & le mena sur le champ au saint homme. Xavier, qui prévit desiors, non seulement que ce Japonois seroit le premier du Japon qui recevroit le bapteſme, mais aussi que par son moyen l'Evangile y seroit presché, fut saisi de joye en le voyant, & l'embrassa avec beaucoup de tendresse. La veûë & les embrassemens du Saint consolerent tellement Anger, qu'il ne douta pas de ce qu'on luy avoit fait esperer. Comme il entendoit un peu le Portugais, Xavier l'asseûra luy-mesme que ses inquietudes se dissiperoient, & qu'il obtiendroit le repos qu'il estoit venu chercher si loin: mais qu'il luy falloit auparavant & connoistre & pratiquer la loy du vray Dieu, qui seule pouvoit appaiser les troubles du cœur, & mettre l'esprit dans une situation tranquille. Anger qui ne desiroit rien

tant que d'avoir la conſcience calme, & qui eſtoit charmé des bontez du Pere, s'offrit volontiers à tout. Le ſerviteur de Dieu luy enſeigna les principes de la Foy, dont les Portugais ſes amis luy avoient déja donné quelque connoiſſance autant que des gens de negoce en eſtoient capables. Mais afin que ſa converſion fuſt plus ſolide, il jugea à propos de l'envoyer luy & ſes valets au Seminaire de Goa, pour y eſtre inſtruits à fonds des veritez & des pratiques du Chriſtianiſme avant leur bapteſme. Le deſſein du Pere eſtoit encore, que ces prémices de la Chreſtienté Japonoiſe fuſſent conſacrées à Dieu par l'Eveſque Dom Jean d'Albuquerque dans la capitale des Indes.

Comme en allant à Goa il devoit viſiter la coſte de la Peſcherie, il ne voulut pas mener avec luy les trois Japonois, & il chargea George Alvarez de les conduire. Il écrivit ſeulement par eux au Recteur du College de Saint Paul, & il luy ordonna d'en avoir tout le ſoin poſſible. Il mit dans le navire d'un autre Portugais nommé Gonſalve Fernandez, vingt ou trente jeunes hommes qu'il avoit amené des Moluques pour les faire étudier au meſme college; aprés quoy il s'embarqua de ſon coſté dans un vaiſſeau qui alloit tout droit à Cochin.

Xavier appaiſe une tempeſte.

Au paſſage du détroit de Ceylan, le navire qui portoit Xavier fut ſurpris de la plus horrible tempeſte qui ſe vit jamais. Il fallut d'abord

jetter toutes les marchandiſes dans la mer; & les vents ſouffloient avec une telle violence, que le pilote ne pouvant tenir le gouvernail, abandonna le vaiſſeau au gré des vagues. On eut durant trois jours & trois nuits l'image de la mort toûjours preſente, & rien ne raſſeûroit les matelots que le viſage ſerain du Pere Xavier parmi les cris & le tumulte du navire.

Aprés avoir entendu les confeſſions, imploré le ſecours du Ciel, & exhorté tout le monde à recevoir également de la main du Seigneur la vie ou la mort, il ſe retira en une chambre. François Pereyra cherchant le ſaint homme au fort de l'orage pour ſe conſoler avec luy, le trouva à genoux devant ſon Crucifix, & tout abyſmé en Dieu.

Le navire emporté par un courant impetueux, donnoit déja contre les bancs de Ceylan, & les matelots ſe croyoient perdus ſans reſſource, lors que le Pere ſortant de ſa chambre, demande au pilote la corde & le plomb qui ſervoient à ſonder la mer. Les ayant pris, il les laiſſe aller juſqu'au fonds, en prononçant ces paroles, *Grand Dieu, Pere, Fils, & Saint Eſprit, ayez pitié de nous:* au meſme moment le vaiſſeau s'arreſte, & le vent s'appaiſe. Ils continuent enſuite leur voyage, & gagnent heureuſement le port de Cochin le 21. de Janvier 1548.

Il écrit au Roy de Portugal.

Le Pere prit là un peu de loiſir pour écrire diverſes lettres en Europe par un vaiſſeau de Liſbonne

Lisbonne qui estoit sur le point de faire voile. La premiere fut au Roy de Portugal Jean III. Toute la Lettre estoit remplie de sages conseils qui regardoient les devoirs du Prince. Il l'avertissoit tout de nouveau, que sa Majesté seroit coupable devant Dieu, du mauvais gouvernement de ses Ministres, & qu'on luy demanderoit compte un jour du salut des ames qu'elle auroit laissé perir faute d'application & de fermeté : mais il le faisoit avec toutes les précautions & tous les adoucissemens de la charité chrestienne. *Lib. 4. Ep. 2. nov.*

J'ay déliberé long-temps, disoit-il, si j'exposerois à V. M. ce qui se fait dans les Indes par ses officiers, & ce qui me semble qu'on y devroit faire pour l'établissement de la Foy. D'un costé le zele de la gloire & du service de Dieu me portoit à vous écrire ; d'un autre j'en estois détourné par la crainte que j'avois de vous écrire inutilement. Mais en mesme temps, il me sembloit que je ne pouvois y manquer sans trahir mon ministere, & il me paroissoit aussi que Dieu ne me donnoit pas ces pensées sans un dessein particulier ; que c'estoit probablement afin que je les communiquasse à V. M. & c'est ce que je m'imaginois de plus vraysemblable. « Sa lettre pleine de zele, de discretion & de charité.

Néanmoins je craignois toûjours, que si je vous disois librement toutes mes pensées, ma Lettre ne servist de témoin contre vous à l'heure

» de voſtre mort, & n'augmentaſt pour V. M. la
» rigueur de ce dernier jugement en luy oſtant
» l'excuſe de l'ignorance. Ces conſiderations me
» faiſoient beaucoup de peine, & V. M. peut
» m'en croire. Car enfin mon cœur me répond,
» que je ne ſouhaite d'uſer mes forces, & de don-
» ner meſme ma vie pour la converſion des In-
» diens, que dans la veûë de décharger autant
» que je puis la conſcience de V. M. & de luy
» rendre le jugement dernier moins terrible. Je
» ne fais en cela que ce que je dois ; & l'affection
» particuliere que vous avez pour noſtre Compa-
» gnie mérite bien que je me ſacrifie moy-meſ-
» me pour vous.

Aprés luy avoir fait entendre combien les jalouſies & les diviſions ſecretes des officiers empeſchoient le progrés de l'Evangile, il luy témoigne qu'il voudroit que ſa Majeſté s'obligeaſt par un jurement ſolennel à punir ſéverement quiconque ſeroit cauſe que la Religion ne s'étendroit pas dans les Indes : & il luy déclare que ſi ceux qui ont l'autorité entre les mains eſtoient perſuadez que leurs fautes ne demeureroient pas impunies, toute l'Iſle de Ceylan, tout le Cap de Comorin, & pluſieurs Rois de Malabar embraſſeroient le Chriſtianiſme en une année ; que tout ce qu'il y a d'hommes aux Indes reconnoiſtroient la divinité de Jeſus-Chriſt, & feroient profeſſion de ſa doctrine, ſi les Miniſtres qui ont negligé les

interests de la Foy avoient esté privez de leurs dignitez & de leurs biens.

Il demande ensuite des prédicateurs au Roy, & des prédicateurs de la Compagnie, comme les jugeant plus propres que d'autres dans le nouveau Monde. Je supplie, dit-il, & je conjure V. M. par l'amour qu'elle a pour Nostre Seigneur, & par le zele dont elle brusle pour la gloire de la Majesté divine d'envoyer l'année prochaine des prédicateurs de nostre Compagnie à ses fideles sujets des Indes : car je vous asseûre que vos fortereſſes ont extrémement besoin de ce secours & à cause des Portugais qui y sont en garnison, & à cause des nouveaux chrestiens établis dans les villes & dans les villages qui en dépendent. J'en parle par experience ; & c'est ce que j'ay veû de mes yeux, qui m'oblige à vous écrire là-dessus. Estant à Malaca & aux Moluques je preschois tous les dimanches & toutes les festes deux fois le jour, & j'estois contraint de le faire, parce que je voyois que les soldats & le peuple avoient grand besoin qu'on leur annonçast souvent la parole de Dieu.

Il demande au Roy des prédicateurs de la Compagnie.

Je preschois donc le matin aux Portugais à la messe ; je remontois en chaire l'apresdisnée, & j'instruisois leurs enfans, leurs esclaves & les idolâtres nouvellement convertis, en accommodant mon discours à la portée de leur esprit, & leur expliquant les principaux points de la doctri-

» ne chreſtienne l'un aprés l'autre. Outre cela, un
» jour de la ſemaine j'aſſemblois dans l'égliſe les
» femmes des Portugais, & je leur faiſois un cate-
» chiſme ſur les articles de la Foy, ſur les Sacre-
» mens de Penitence, & d'Euchariſtie. On ver-
» roit en peu d'années un fruit admirable ſi la
» meſme methode s'obſervoit conſtamment par
» tout. J'enſeignois encore tous les jours dans les
» fortereſſes meſmes les principes de la religion
» aux garçons & aux filles des gens de guerre, à
» leurs ſerviteurs & à leurs ſervantes, enfin aux
» chreſtiens originaires du païs ; & ces inſtructions
» faiſoient un ſi bon effet, qu'on renonçoit entie-
» rement aux ſuperſtitions & aux ſorceleries qui
» eſtoient fort en uſage parmi ces néophytes
» groſſiers.

» Je deſcends dans tous ces petits détails, afin
» que V. M. juge ſelon ſa prudence, combien
» les prédicateurs ſont neceſſaires icy, & qu'elle
» n'oublie pas de nous en procurer un grand
» nombre. Car ſi le miniſtere de la prédication
» ne s'exerce pas davantage dans la ſuite, on
» doit craindre non-ſeulement que les Indiens qui
» ont embraſſé noſtre ſainte Foy depuis peu, ne
» perſeverent pas ; mais auſſi que les Portugais
» n'oublient les devoirs du Chriſtianiſme, & ne
» vivent en vrais idolâtres.

Il écrit au Pere Simon Rodriguez.

Comme le Pere Simon Rodriguez, qui gouvernoit la Compagnie dans le Portugal, avoit beaucoup de credit à la Cour, le Pere Xavier

luy écrivit en meſme temps, & le pria d'appuyer auprés du Roy toutes ſes demandes. Il luy recommande ſur tout de choiſir des prédicateurs qui ſoient gens d'une vertu reconnuë & d'une mortification exemplaire. Il ajouſte enfin : Si je penſois, que le Roy ne trouvaſt pas « mauvais les avis d'un ſerviteur fidelle, & qui « l'aime ſincerement, je luy conſeillerois de me- « diter tous les jours l'eſpace d'un quart d'heure « cette divine ſentence, *Que ſert à un homme de ga-* « *gner tout l'univers, & de perdre ſon ame ?* Je luy con- « ſeillerois, dis-je, de demander à Dieu l'intelli- « gence & le gouſt de ces paroles, & de finir par « là toutes ſes prieres, *Que ſert à un homme de ga-* « *gner tout l'univers, & de perdre ſon ame ?* Il eſt temps, « ajouſte Xavier, de tirer le Prince d'erreur, & « de l'avertir que l'heure de ſa mort eſt plus pro- « che qu'il ne penſe ; cette heure fatale, où le « Roy des Rois & le Seigneur des Seigneurs doit « l'appeller au jugement, & luy dire ces redou- « tables paroles, *Rendez compte de voſtre adminiſtra-* « *tion.* C'eſt pourquoy faites en ſorte, mon tres- « cher frere, qu'il rempliſſe bien ſes devoirs, & « qu'il envoye aux Indes tous les ſecours neceſ- « ſaires pour l'accroiſſement de la Foy. «

Il mande aux Peres de Rome ſes divers voyages.

Xavier écrivit auſſi de Cochin aux Peres de la Compagnie qui eſtoient à Rome, & il leur manda fort au long ſes voyages de Malaca, d'Amboyne, des Moluques, de l'Iſle du More, & la benediction que Dieu y avoit donnée :

mais il n'oublia pas de leur raconter le danger qu'il avoit couru dans le détroit de Ceylan, & il le fit d'une maniere tres-consolante pour eux.

Lib. 2. Ep. 6. » Dans le fort de la tempeſte, dit-il en ſa » Lettre, je pris pour interceſſeurs auprés de » Dieu, premierement les perſonnes vivantes de » noſtre Compagnie avec toutes celles qui luy » ſont affectionnées, en ſuite tous les Chreſtiens » pour eſtre aſſiſté par les merites de l'Epouſe de » Jeſus-Chriſt la ſainte Egliſe Catholique, dont » les prieres ſont exaucées dans le Ciel, bien » qu'elle demeure ſur la terre. Je m'adreſſay aprés » aux morts, & particulierement à Pierre le Févre, » pour appaiſer la colere de Dieu. Je parcourus » les Ordres des Anges & des Saints, & je les » invoquay tous. Mais afin d'obtenir plus aiſé- » ment le pardon de mes innombrables pechez, je » réclamay pour ma protectrice & pour ma patro- » ne la tres-Sainte Mere de Dieu la Reine du Ciel, » qui obtient ſans peine de ſon Fils tout ce » qu'elle demande. Enfin ayant mis toute mon » eſperance aux merites infinis de Noſtre Seigneur » Jeſus-Chriſt, eſtant protegé de la ſorte, je reſ- » ſentis une bien plus grande joye au milieu de » cette furieuſe tourmente que quand je fus tout- » à-fait hors de peril.

» A la verité eſtant comme je ſuis le plus mé- » chant de tous les hommes, j'ay honte d'avoir » verſé tant de larmes par un excés de plaiſir ce- » leſte, lors que j'eſtois ſur le point de perir. Auſſi

priois-je humblement Noſtre Seigneur de ne « me point delivrer du naufrage dont nous eſ- « tions menacez, ſi ce n'eſtoit qu'il me réſervaſt « à de plus grands perils pour ſa gloire & pour ſon « ſervice. «

Dieu au reſte m'a fait connoiſtre ſouvent par « un ſentiment interieur, de combien de dan- « gers & de peines j'ay eſté tiré par les prieres & « les ſacrifices de ceux de la Compagnie & qui « travaillent ſur la terre & qui joûïſſent de la « couronne de leurs travaux dans le Ciel. Quand « j'ay une fois commencé à parler de noſtre Com- « pagnie, je ne puis finir; mais le départ des vaiſ- « ſeaux m'y oblige malgré moy. Et voicy ce que « je trouve de plus propre pour finir ma lettre. « *Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jeſus, que ma* « *main droite me ſoit inutile, & que j'en oublie moy-* « *meſme l'uſage.* SI OBLITUS UNQUAM FUERO « TUI, SOCIETAS JESU, OBLIVIONI DETUR « DEXTERA MEA. Je prie Noſtre Seigneur Jeſus- « Chriſt, que puiſque durant le cours de cette « vie miſerable il nous a aſſemblez dans ſa Com- « pagnie, il nous réüniſſe pendant toute l'éter- « nité bienheureuſe dans la compagnie des Saints « qui le voyent au Ciel. «

Aprés avoir écrit ces Lettres, & s'eſtre em-ployé un peu au ſervice du prochain, il reprît la route de Comorin, doubla le Cap tout de nouveau, & gagna la coſte de la Peſcherie. Les Paravas qui eſtoient ſes premiers enfans en Jeſus-

Christ furent ravis de revoir leur saint & bon pere comme ils le nommoient. Tous les villages venoient au-devant de luy en chantant la doctrine chrestienne, & remerciant Dieu de son retour. La joye du Saint ne fut pas moindre que la leur : il eut sur tout une extréme consolation de voir le nombre des chrestiens fort augmenté par les travaux de ses Freres. Il y avoit là plusieurs ouvriers de la Compagnie dont les principaux estoient Antoine Criminal, François Henriquez, & Alphonse Cyprien : car comme le Pere Xavier écrivit d'Amboyne qu'on envoyast à la Pescherie le plus de gens qu'on pourroit pour cultiver ces nouvelles plantes, tous les missionnaires qui vinrent de Portugal, depuis que luy & ses deux compagnons furent arrivez aux Indes, se rendirent de ce costé-là, hors les trois qui allerent aux Moluques, & deux qui demeurerent à Goa pour l'instruction de la jeunesse.

Il est édifié de la ferveur des nouveaux Fidelles.

La ferveur des Fidelles ne consola pas moins Xavier que leur nombre. En visitant un village on luy montra un jeune homme du païs, qui s'estant embarqué en la compagnie d'un Portugais avoit esté jetté par la tempeste sur la coste de Malabar. Les Sarasins qui habitoient ce lieu-là, aprés avoir massacré le Portugais, voulurent faire renoncer la Foy à son compagnon. Ils le menerent pour ce sujet en une Mosquée, & luy promirent de grands biens s'il abandonnoit

noit la loy de Jesus-Christ, & prenoit celle de leur prophete Mahomet. Mais voyant que les promesses ne l'ébranloient point, ils le menacerent de mort, & leverent en mesme temps le coutelas sur sa teste pour luy faire peur. Comme cela ne l'étonna pas, & qu'il persista toûjours à confesser Jesus-Christ, ils le chargerent de fers, & le traiterent tres-cruellement, jusqu'à ce qu'un capitaine Portugais informé du fait se jetta avec une troupe de soldats dans le village des Infidelles, & retira le jeune homme de leurs mains.

Xavier l'embrassa plusieurs fois, & loûa Dieu de ce que la Foy estoit si vive en des cœurs barbares. Il apprit aussi avec plaisir la constance de quelques esclaves, qui s'estant enfuis de la maison de leurs maistres Portugais, & vivant parmi les Gentils, bien loin de se laisser corrompre aux superstitions payennes, s'aquitoient exactement des obligations de leur baptesme, & vivoient d'une maniere tres-édifiante. On luy raconta de ces esclaves, que si quelqu'un d'eux mouroit, ils ne permettoient pas que le corps fust bruslé selon la coustume des payens, ou laissé sans sepulture; mais qu'ils l'enterroient suivant les ceremonies de l'Eglise, & qu'ils plantoient mesme une croix sur la fosse.

Bien que les Infidelles qu'ils servoient ne les empeschassent pas d'estre chrestiens, & que cha-

cun d'eux fuſt réſolu de perſeverer en la Foy au milieu de l'idolatrie, ils ſouhaitoient fort de retourner parmi les Fidelles, pour avoir des ſecours ſpirituels qui leur manquoient, & pour mener une vie encore plus conforme à leur créance. Ainſi dés qu'ils ſceûrent le retour du Pere Xavier, qui les avoit baptiſez la pluſpart, ils vinrent le prier de faire leur paix avec les maiſtres qu'ils avoient quittez pour ſe tirer d'eſclavage, & ils luy déclarerent qu'ils eſtoient contens de perdre encore une fois leur liberté dans la veûë de leur ſalut. Xavier les receût comme ſes enfans bien-aimez, & obtint enſuite leur grace.

Il s'arreſte à Manapar, & ce qu'il y fait.

Quand il eut parcouru tous les villages, il s'arreſta quinze jours à Manapar, qui n'eſt pas fort éloigné du Cap de Comorin. Comme l'unique fin qu'il ſe propoſoit eſtoit de planter la Foy dans les Indes, & que pour cela il falloit y établir la Compagnie, il commença à regler les choſes ſelon les principes, & dans l'eſprit du Pere Ignace Général de l'Ordre. Ayant raſſemblé tous les ouvriers de la coſte, il examina les talens & les vertus de chacun en traitant familierement avec eux, & leur faiſant rendre compte de leur interieur. Aprés, il leur aſſigna les lieux qui leur convenoient ſuivant leurs forces & corporelles & ſpirituelles. Il nomma le Pere Antoine Criminal Superieur de tous; & afin qu'ils fuſſent plus capables de ſervir ce peuple, il ordonna que chacun étudiaſt avec tout le

ſoin poſſible la langue Malabare qui a cours dans tout le païs. Il chargea pour ce ſujet le Pere François Henriquez de réduire cette langue en art, & de compoſer une grammaire tres-exacte ſelon la methode des grammaires grecque & latine. L'ouvrage ſembloit impoſſible, ſur tout à un homme nouvellement venu d'Europe, & qui avoit peu de connoiſſance des langues Indiennes. Néanmoins Henriquez en vint à bout meſme en peu de temps, & ce fut apparemment un miracle de l'obéïſſance.

Cependant Xavier jugeant que l'explication qu'il avoit fait de la doctrine chreſtienne aux Moluques ſeroit fort utile à ſes chers Paravas, voulut qu'un preſtre Malabare qui entendoit bien le Portugais la traduiſiſt en ſa langue. Mais afin que la conduite des miſſionnaires fuſt uniforme, & que le meſme eſprit les animaſt tous, outre les inſtructions qu'il leur fit de vive voix, il leur donna par écrit les régles ſuivantes.

Les régles qu'il preſcrit aux miſſionnaires de la Peſcherie. *Lib. 4 Ep. 3. nov.*

„ En premier lieu, dans les endroits que vous
„ avez à cultiver, ayez ſoin de baptiſer les enfans
„ nouvellement nez, & de le faire vous-meſmes
„ ſans vous en fier à perſonne: il n'y a rien preſen-
„ tement de plus important que cela. N'attendez
„ pas que les peres & les meres vous appellent: com-
„ me ils peuvent aiſément ſe négliger là-deſſus, il
„ faut que vous parcouriez les villages, que vous
„ entriez dans les maiſons, & que vous baptiſiez
„ tout ce que vous trouverez de petits enfans.

» Aprés ce qui regarde le bapteſme, vous ne
» devez avoir rien plus à cœur que d'enſeigner
» les principes de la Foy aux enfans qui ſont ca-
» pables d'inſtruction. Ne pouvant pas eſtre par
» tout, vous ferez en ſorte que les Canacopoles
» & les maiſtres du catechiſme faſſent leur devoir,
» & qu'ils obſervent religieuſement les couſtumes
» établies. C'eſt pourquoy, quand vous allez dans
» les villages pour voir ce qui s'y paſſe, ramaſſez
» les maiſtres avec les diſciples, & ſçachez des en-
» fans, en la preſence de ceux qui ont accouſtu-
» mé de les inſtruire, ce qu'ils ont appris ou ou-
» blié depuis voſtre derniere viſite : cela redou-
» blera l'ardeur des diſciples & l'exactitude des
» maiſtres.

» Les dimanches, aſſemblez les hommes dans
» l'égliſe pour reciter les prieres, & prenez bien
» garde ſi les Pantagatins ou les chefs du peuple
» y aſſiſtent. Vous expliquerez les prieres qui ſe
» diront : vous reprendrez les vices que l'uſage
» aura établis ; vous en ferez comprendre l'énor-
» mité par des exemples plauſibles : enfin vous
» menacerez les pécheurs opiniaſtres de la colere
» du Ciel ; & vous leur direz que s'ils ne chan-
» gent de mœurs, leurs jours ſeront abregez par
» toutes ſortes de maladies, que les Rois payens
» les feront eſclaves, & que leurs ames immor-
» telles deviendront la paſture du feu éternel de
» l'enfer.

» Dés que vous ſerez arrivez en un lieu, vous

vous informerez qui ſont ceux qui ont des que-
relles, & vous taſcherez de les réconcilier. Vous
ferez au reſte les réconciliations dans l'égliſe, où
il ſera bon que toutes les femmes s'aſſemblent
le ſamedy, comme les hommes le font le di-
manche.

Quand le preſtre Malabare aura traduit l'ex-
plication du Symbole, vous en ferez faire des
copies, que vous aurez ſoin qu'on liſe les di-
manches aux hommes, & les ſamedis aux fem-
mes; & ſi vous y eſtes preſens, vous en ferez
vous-meſmes la lecture, en y ajouſtant les é-
claircisſemens neceſſaires.

Qu'on diſtribuë aux pauvres tout ce que les
hommes & les femmes donneront par dévotion
dans l'égliſe, & gardez-vous bien d'en profiter
en nulle maniere.

Ne manquez pas tous les ſamedis & tous les
dimanches de faire ſouvenir les Fidelles qu'on
vous avertiſſe dés que quelqu'un tombera mala-
de, afin que vous le viſitiez; & faites-leur en-
tendre que ſi on ne vous avertit pas, & que le
malade meure, vous ne l'enterrerez pas avec les
chreſtiens, pour punir leur négligence.

Quand vous allez voir les malades, faites-
leur ſur tout reciter le Symbole de la Foy en
leur langue naturelle. Vous les interrogerez ſur
chaque article, & vous leur demanderez s'ils
croyent ſincerement : vous leur ferez dire en-
ſuite le *Confiteor*, & les autres prieres catholi-

» ques, aprés quoy vous reciterez ſur eux l'Evan-
» gile.

» Pour enterrer les morts, vous ramaſſerez les
» enfans; & eſtant ſortis de l'égliſe avec eux, la
» croix à la teſte de la proceſſion, vous chante-
» rez la doctrine chreſtienne en allant & en reve-
» nant. Vous direz les prieres de l'égliſe au logis
» du mort, & avant qu'on le mette en terre; vous
» ferez auſſi une petite exhortation à l'aſſemblée,
» en preſence du corps, ſur la neceſſité de mou-
» rir, ſur l'amendement des mœurs, & ſur la pra-
» tique des vertus.

» Vous avertirez les hommes le dimanche, &
» les femmes le ſamedy, d'apporter dans l'égliſe
» leurs petits enfans malades, afin qu'on liſe ſur
» eux l'Evangile pour leur gueriſon, & que la
» foy des peres & des meres s'augmente par là
» avec le reſpect envers les temples du Seigneur.

» Vous terminerez vous-meſmes les procés: ſi
» vous ne le pouvez ſur le champ, vous en re-
» mettrez l'expedition au dimanche; & aprés le
» divin ſervice vous les ferez expedier par les
» principaux du lieu. Je ne veux pas néanmoins
» que ces ſortes d'affaires vous occupent trop, ni
» que vous préferiez le ſoin des intereſts tempo-
» rels du prochain aux œuvres de charité qui re-
» gardent le ſalut des ames; & je ſuis d'avis que
» quand il ſe preſentera quelque choſe d'impor-
» tant à cét égard, vous le renvoyiez au Com-
» mandant Portugais.

Faites tout ce que vous pourrez pour vous « rendre aimables à ces peuples ; car vous ferez « de plus grands biens en vous faisant aimer, « qu'en vous faisant craindre. N'ordonnez aucu- « ne peine contre personne que par le conseil du « Pere Antoine Criminal ; & si celuy qui com- « mande les Portugais est present, ne faites rien « sans son ordre. Au cas qu'un homme ou une « femme fasse quelque pagode ou quelque idole, « banniſſez-les du village, si le Pere Criminal le « juge à propos. Témoignez beaucoup d'affection « aux enfans qui frequentent les écoles chrestien- « nes : pardonnez-leur, & dissimulez quelquefois « leurs fautes, de-peur qu'un traitement severe « ne les éloigne de nous. «

En la presence d'un Portugais, abstenez- « vous de reprendre & de condamner les chres- « tiens du païs : au contraire, loûez-les, & faites « toûjours leur apologie. Car si on considere le « peu de temps qu'il y a qu'ils ont embrassé la « Foy, & combien il leur manque de secours « pour vivre chrestiennement, on ne s'étonnera « que de ce qu'ils ne sont pas plus vicieux. «

Rendez aux Prestres Malabares tous les ser- « vices possibles en ce qui touche leur avance- « ment spirituel ; ayez soin qu'ils se confessent, « qu'ils disent la messe, & qu'ils donnent bon « exemple, & n'écrivez rien contre eux à qui « que ce soit. «

Vivez si bien avec les Commandans Portu- «

» gais, qu'on ne s'apperçoive jamais qu'il y ait
» la moindre meſintelligence entre vous & eux.
» Pour les autres Portugais, taſchez par toutes
» ſortes de moyens de les faire vos amis, & n'ayez
» jamais rien à démeſler avec aucun d'eux, quand
» meſme ils vous feroient un procés ou une que-
» relle de gayeté de cœur. S'ils font de mauvais
» traitemens aux Chreſtiens, oppoſez-vous-y,
» mais doucement; & ſi vous voyez que vos op-
» poſitions ſoient inutiles, faites vos plaintes au
» Commandant, avec qui je vous prie encore une
» fois de n'avoir jamais de differend.

» Que vos entretiens avec les Portugais ne ſoient
» que de choſes ſpirituelles, de la mort, du juge-
» ment, du purgatoire, de l'enfer, de la frequenta-
» tion des ſacremens, & de l'obſervation exacte des
» commandemens de Dieu: car ſi vous ne leur par-
» lez que de ces matieres, ils ne vous déroberont
» pas les heures deſtinées à vos fonctions.

» Vous ne manquerez pas d'écrire à Goa aux
» Peres & aux Freres de noſtre Compagnie, pour
» leur rendre compte du fruit de vos travaux, &
» pour leur propoſer ce que vous jugerez eſtre
» utile à l'avancement de la pieté. Vous écrirez
» auſſi à l'Eveſque, mais avec beaucoup de réve-
» rence & de ſoumiſſion, comme au pere com-
» mun & au paſteur général du nouveau monde.

» Ce que je vous recommande ſur tout, & ce
» que je ne puis aſſez vous dire, c'eſt que quel-
» que voyage que vous faſſiez, & en quelque lieu

que

que vous ſoyiez, vous taſchiez de vous rendre « aimables à tout le monde par de bons offices, « & par des manieres honneſtes. Ainſi vous de- « viendrez plus propres à la conqueſte des ames. « Que Noſtre Seigneur vous en faſſe la grace, & « demeure avec vous tous éternellement. «

Il paſſe en l'Iſle de Ceylan, & ce qu'il y fait.

Les choſes eſtant ainſi reglées dans la coſte de la Peſcherie, le Pere voulut paſſer en l'Iſle de Ceylan avant que de retourner à Goa. Son deſſein eſtoit de recueïllir le fruit du ſang précieux que deux ans auparavant le Roy de Jafanapatan avoit fait répandre, ou de voir du moins quelle diſpoſition il y avoit à l'Evangile parmi des peuples qui avoient eſté témoins de la conſtance des martyrs.

A la verité la mort des deux jeunes Princes convertis qui prétendoient à la Couronne de Jafanapatan, fit preſque perdre toute l'eſperance qu'on avoit d'établir le Chriſtianiſme dans l'Iſle. Xavier ne laiſſa pas de convertir le Roy de Candé, qui eſt un des Rois de Ceylan. Il alla enſuite trouver le Tyran qui avoit traité ſi cruellement les chreſtiens pour l'engager contre toutes les apparences humaines, à permettre que la loy de Jeſus-Chriſt fuſt publiée dans ſes terres, & pour le porter à ſe faire chreſtien luy-meſme.

Comme les raiſons d'Etat ſont les plus fortes ſur l'eſprit des Princes, le Pere repreſenta d'abord au Roy infidelle que ſon trône ne pou-

voit estre affermi que par les armes des Portugais ; & que si une fois il contractoit une étroite alliance avec eux, il n'avoit rien à craindre ni de ses ennemis, ni de ses sujets. Le Barbare qui craignoit tout au dedans & au dehors, oubliant que Dom Alphonse de Sosa avoit voulu luy faire la guerre en faveur des deux Princes baptisez, écouta ces propositions de paix, & souffrit mesme qu'on luy expliquast les mysteres de la loy chrestienne.

Les instructions du Saint toucherent si fort le Tyran, que changé en moins de rien, il promît d'embrasser la Foy, & de travailler à réduire ses sujets, en offrant pour gage de sa parole, de mettre son Royaume entre les mains du Roy de Portugal, & de luy payer un tribut tel qu'on jugeroit à propos, sans demander que deux choses ; l'une, que le Gouverneur des Indes fist avec luy une bonne paix comme avec les autres Rois Indiens qui s'estoient rendu vassaux de la Couronne de Portugal ; l'autre, que pour empescher les révoltes & les troubles qui pourroient naistre du changement de religion, on luy envoyast une compagnie de soldats Portugais qui seroit entretenuë à ses dépens.

Il part pour Goa, & va trouver le Viceroy à Bazain.

Le Pere Xavier fort content d'avoir réüssi au-delà de ses esperances, partit pour Goa avec un Ambassadeur du Roy infidelle, & y arriva le 20. de Mars de la mesme année 1548. Comme

Dom Jean de Castro Viceroy des Indes estoit à Bazain, vers le Golphe de Cambaye, le Pere s'embarqua tout de nouveau, malgré la saison qui n'estoit pas favorable, jugeant qu'une chose aussi importante que celle-là ne pouvoit estre assez tost faite, & que les delais ruinent souvent les meilleures affaires.

Il obtient du Viceroy ce qu'il veut.

Castro n'avoit jamais veû Xavier, mais tout ce qu'il en avoit oüi dire luy donnoit une extréme envie de le voir. Il le receût avec tout l'honneur qu'on rend la premiere fois à un Saint, & accepta volontiers les offres du Roy de Jafanapatan aux conditions qui ont esté dites. Mais il arresta quelque temps le serviteur de Dieu & pour l'entendre prescher, & pour le consulter sur des affaires épineuses où les interests de l'Etat & de la religion estoient joints ensemble.

Il destina cependant Antoine Monis Barreto homme d'autorité & tres-brave, pour la garnison de Jafanapatan avec cent soldats bien aguerris & tous dignes de leur chef. Il ordonna en mesme temps qu'on traitast magnifiquement l'Ambassadeur qui estoit demeuré à Goa; & que si luy ou ses gens vouloient estre baptisez, on n'épargnast rien pour la céremonie de leur baptesme. Mais le Roy de Jafanapatan manqua dans la suite de fidelité envers Dieu & envers les hommes, & c'est probablement ce qui attira les derniers malheurs sur sa personne & sur son Royaume.

Il convertit un jeune homme fort débauché.

Le ſejour que Xavier fit à Bazain ne fut pas inutile à un jeune homme de naiſſance & fort debauché, nommé Rodrigue Segueyra, qu'il connoiſſoit depuis deux ans. Car Segueyra ayant fait un meurtre en la ville de Malaca dans le temps que le Pere y eſtoit la premiere fois, il ſe retira à l'hoſpital pour ſe dérober à la juſtice. Ce fut là que l'homme de Dieu le connut, & qu'il en fit ſon ami par ces voyes de douceur & d'honneſteté qui luy réüſſiſſoient toûjours bien. Dés qu'il eut gagné l'affection de Segueyra, il luy parla de l'Eternité avec tant de force, que le jeune gentilhomme rentra en luy-meſme, & fit au Pere une confeſſion générale. Xavier, pour l'engager davantage dans le bien, & pour le tirer de l'hoſpital où la crainte du ſupplice le tenoit caché, accommoda ſon affaire avec ſes parties, & obtint ſa grace du Gouverneur de Malaca : mais voyant que la vie molle & diſſoluë du païs eſtoit capable de le corrompre nonobſtant tous ſes bons deſſeins, il luy conſeilla de quitter les Indes, & de retourner en Europe.

Segueyra qui ſentoit ſon foible, & qui vouloit ſe ſauver, promit tout au Pere, & ſe mit meſme en état d'exécuter ſa promeſſe. En effet, il prit la route de Goa, dans le deſſein de prendre au pluſtoſt celle de Liſbonne : mais ayant eſté fait Receveur des deniers publics par le Viceroy Dom Jean de Caſtro, il perdit la penſée du Portugal, & retomba dans ſes premieres deb-uche-

Il ne penſoit plus à Xavier, lors qu'il le rencontra au milieu de Bazain. La veûë du Pere le ſurprit, & l'embaraſſa d'abord. S'eſtant remis auſſitoſt, il aborde hardiment Xavier, & luy prend la main pour la baiſer, comme il avoit fait quelquefois.

Le Pere tout humain & tout civil qu'il eſtoit repouſſa Segueyra aſſez durement : néanmoins ſe radouciſſant un peu, *Hé quoy, mon fils*, luy dît-il, *vous eſtes encore aux Indes ? N'eſtes-vous pas parti de Malaca pour repaſſer en Portugal ?*

Le Portugais tout confus, & ne ſçachant comment s'excuſer, rejetta la faute ſur le Gouverneur qui l'avoit retenu en quelque façon malgré luy. *Mais*, reprît Xavier avec une ſainte indignation, *eſt-ce le Gouverneur qui vous a obligé de mener une vie de beſte, & d'eſtre deux ans ſans vous confeſſer ? Quoy qu'il en ſoit*, continua-t-il, *ſçachez que nous ne ſerons jamais bien enſemble tandis que vous ſerez mal avec Dieu.* A ces paroles Segueyra penetré d'une tres-vive douleur, demanda pardon au Pere de n'avoir pas tenu ſa parole, & d'avoir eſté ſi infidelle à la Grace. Il ſe confeſſa le jour meſme, & changea tout-à-fait de vie ſous la direction de celuy que Dieu luy avoit envoyé pour le remettre dans la bonne voye.

Dom Jean de Caſtro qui vouloit profiter auſſi des conſeils du Pere pour le réglement de ſes mœurs, euſt eſté bien aiſe de le retenir plus long-temps : mais le voyant déterminé à s'en al-

ler, il le laiſſa partir, en le conjurant néanmoins de paſſer l'hiver à Goa, afin qu'y eſtant de retour luy-meſme, il puſt traiter avec luy des affaires de ſa conſcience.

Il détermine Coſme de Torrez à entrer dans la Compagnie.

Le Pere retourna fort à propos pour Coſme de Torrez preſtre Eſpagnol & né à Valence, l'un des plus grands eſprits & des plus ſçavans hommes de ſon ſiecle. Torrez s'eſtoit embarqué ſur la flotte qui vint de la nouvelle Eſpagne aux Moluques, & qui aprés avoir couru diverſes mers inutilement, s'arreſta dans l'Iſle d'Amboyne comme j'ay dit. Il rencontra là Xavier, & fut ſi charmé de ſa maniere de vie, qu'il eut la penſée de ſe faire ſon diſciple. Mais outre que les fatigues qui ſont inſéparables du miniſtere apoſtolique le rebuterent un peu, il jugea ne devoir rien entreprendre que par le conſeil de l'Eveſque des Indes: ſi-bien qu'il partit d'Amboyne ſans former aucune réſolution, & meſme ſans ſe découvrir au Pere François.

Dés que la flotte Eſpagnole eut gagné Goa, il alla ſe preſenter à l'Eveſque, qui dans le beſoin où il eſtoit de Grands-Vicaires, luy donna un des principaux Vicariats de ſon Dioceſe. Torrez crut que Dieu ne demandoit rien de luy davantage, & durant quatre ou cinq mois, il fit toutes les fonctions de la charge dont l'Eveſque l'avoit pourveû. Mais les inquietudes continuelles qui le tourmentoient luy rendirent ſon état ſuſpect, & luy firent croire que Dieu

le punissoit de n'avoir pas suivi le nouvel Apostre de l'Orient.

Estant un jour fort troublé interieurement, il alla au college de Saint Paul, s'ouvrit au Pere Lancilotti, & le pria de luy expliquer la nature de l'Institut dont il avoit esté si épris en voyant le Pere Xavier à Amboyne. Comme depuis quelque temps l'esprit interieur portoit Torrez à faire de grandes choses, & à souffrir beaucoup pour la gloire de Jesus-Christ, il trouva l'Institut d'Ignace si conforme aux dispositions presentes de son ame, que sans balancer davantage, il voulut faire les Exercices spirituels, pour se disposer à changer d'état. Dés le second jour il receût tant de lumiere & tant de douceur d'en haut, qu'il croyoit estre desja dans le ciel. Il ne pouvoit assez s'étonner que de simples veritez qu'il avoit leûës souvent sans nul goust le touchassent au point qu'elles faisoient, & il s'en expliquoit à Lancilotti avec des termes pleins d'admiration.

Néanmoins effrayé par la veûë d'un engagement perpetuel, & tenté peut-estre par le démon, il ne pouvoit prendre son parti, & estoit de jour en jour plus irrésolu. Xavier arriva justement dans ce temps-là. A peine eut-il veû Torrez, que voilà un homme tout déterminé, & qui presse qu'on le reçoive au nombre des enfans d'Ignace. L'Apostre le receut, & prit soin luy-mesme de le former selon l'esprit de la Com-

pagnie. Il receut encore d'autres Portugais, qui avoient de beaux talens pour les missions, & qui brusloient du zele des ames.

Ils vivoient tous ensemble dans le college de saint Paul, où la ferveur regnoit non seulement parmi les Jesuites, mais aussi parmi les Seminaristes dont le nombre croissoit tous les jours. Le Japonois Anger estoit avec eux, menant une vie tres-réglée, & ne soupirant qu'aprés le bapteſme qu'on luy avoit differé jusqu'au retour du saint homme.

Il instruit Anger tout de nouveau, & le fait instruire par Torrez.

Xavier ne se contenta pas de l'instruire tout de nouveau, il voulut que le Pere Torrez luy expliquast fort à fonds tous les mysteres de la Foy. Anger & ses deux valets qui avoient eû les mesmes instructions que leur maistre, furent enfin baptisez solennellement le jour de la Pentecoste par l'Evesque de Goa Dom Jean d'Albuquerque: si bien que l'Eglise commença à prendre possession de la nation du monde la plus éloignée, le jour mesme que le Saint Esprit descendu sur les Apostres, leur donna leur mission pour porter l'Evangile à tous les peuples de la terre.

Anger desira d'estre nommé Paul de Sainte Foy, en memoire du college de la Compagnie de Jesus, où il avoit eû une connoissance particuliere de la loy divine, & qui s'appelloit tantost le college de Saint Paul, tantost le seminaire de Sainte Foy. L'un de ses serviteurs prit

le

le nom de Jean, & l'autre d'Antoine. En recevant le bapteſme, il receut la paix de l'ame, qu'il n'avoit pû encore obtenir; & c'eſt ce qu'il écrivit à Rome la meſme année par une lettre adreſſée au Pere Ignace, & datée du 25. de Novembre.

Mais afin que les nouveaux Fidelles euſſent les veritables principes de la morale chreſtienne, & que leur conduite répondiſt à leur créance, le Pere Xavier chargea Torrez de leur donner les Exercices ſpirituels de la Compagnie.

Durant trente jours que les Japonois furent en retraite, on ne ſçauroit dire ni les lumieres celeſtes, ni les ſentimens de pieté, ni les délices interieures que le Ciel leur communiqua. Anger ne pouvoit parler que de Dieu, & il en parloit avec une ardeur qui ſembloit le conſumer. Le myſtere de la Paſſion le touchoit ſur tout; & il eſtoit ſi charmé des bontez divines, ſi épris d'amour à la veûë d'un Dieu crucifié, qu'il ne reſpiroit que le martyre & que le ſalut de ſes freres. Auſſi l'entendoit-on quelquefois s'écrier au milieu de ſes oraiſons: *Que je ſerois heureux de mourir pour vous, ô mon Dieu! Mes chers Japonois, ah que vous eſtes à plaindre, & que voſtre aveuglement me fait de pitié!*

Le maiſtre & les ſerviteurs ſortirent ſi fervens de leur ſolitude, que Xavier écrivit en Europe, qu'il eſtoit animé par leur exemple au ſervice de Dieu, & qu'il ne pouvoit les voir ſans rougir de ſa lafcheté.

Il apprend des nouvelles du Japon, & penſe à y aller preſcher l'Evangile.

Dans les converſations qu'il eut avec eux, il apprit ce qu'il avoit desja oüi dire à George Alvarez & à d'autres Portugais, que l'Empire du Japon eſtoit un des plus peuplez du monde; que les Japonois eſtoient naturellement curieux, & avides de ſçavoir, mais dociles, & capables de diſcipline; que comme ils avoient preſque tous de l'eſprit & de la raiſon, ſi on leur expoſoit la morale du Chriſtianiſme, ils s'y rendroient ſans peine, & que pourveû que les prédicateurs de l'Evangile veſcuſſent ſelon les maximes évangeliques, toute la nation ſubiroit le joug de Jeſus-Chriſt, non pas peut-eſtre d'abord, mais avec le temps, & aprés qu'on auroit éclairci leurs doutes.

Il n'en fallut pas davantage à Xavier pour concevoir le deſſein de porter la Foy au Japon. La douceur, l'honneſteté, le beau naturel des trois Japonois baptiſez luy donnerent bonne opinion de tous les autres; & les marchands Portugais nouvellement revenus du Japon l'aſſeûrerent ſi bien que c'eſtoit là le genie, & le caractere de la nation, qu'il ne douta pas que la religion chreſtienne n'y fiſt de tres-grands progrés. Mais ce qu'Anger luy diſoit, qu'il y avoit en ſon païs pluſieurs monaſteres de Religieux infidelles; que quelques-uns d'eux menoient une vie ſolitaire & contemplative; que chaque monaſtere avoit ſon Superieur, qui eſtoit un homme vénerable par ſon

âge & par ſa doctrine; qu'ils ſortoient toutes les ſemaines de leurs ſolitudes avec un viſage déterré & un habillement affreux pour preſcher le peuple; que dans leurs prédications ils faiſoient une ſi vive peinture de l'enfer, que les femmes en pleuroient, & en jettoient les hauts cris: tout cela, dis-je, parut à Xavier autant d'ouvertures & de diſpoſitions pour la Foy, & il loûa Dieu de ce que par une conduite admirable de la Providence qui meſnage ſecretement le ſalut des hommes, l'eſprit de menſonge préparoit ainſi les voyes à la verité.

Il adora auſſi les jugemens de la meſme Providence, qui ſous prétexte de ſauver un homme du ſupplice, & de calmer ſon eſprit, avoit fait ſortir trois Japonois de leur païs, & les avoit amenez à Goa pour ſervir de guides à un miſſionnaire. Mais afin que ces guides fuſſent plus utiles, il jugea à propos qu'on leur enſeignaſt à lire & à écrire en Portugais, & qu'ils étudiaſſent bien la langue. Anger que nous appellerons deſormais Paul de Sainte Foy, apprit tout ce qu'on voulut: car outre que c'eſtoit un eſprit vif & facile, il avoit la memoire ſi heureuſe, qu'il ſçavoit preſque par cœur tout l'Evangile de Saint Matthieu, que le Pere Coſme de Torrez luy expliqua avant ſon bapteſme.

Cependant Dom Jean de Caſtro fit équiper une flotte, dans le deſſein de prendre poſſeſſion d'Aden, l'une des plus fortes villes de l'Arabie

Heureuſe, & ſituée au pied d'une haute montagne qui aboutit à la mer par une longue & étroite pointe de terre. Ce poſte eſt fort propre pour fermer le paſſage des Indes aux Turcs & aux Sarraſins qui y vont par la mer Rouge ; & delà vient qu'Albuquerque le Grand voulut l'occuper l'an 1513. mais la réſiſtance vigoureuſe des Adenois le contraignit de lever le ſiege. Depuis ils eurent envie de ſe rendre d'eux-meſmes aux Portugais, pour ſe delivrer de la tyrannie des Turcs : cela ne ſe fit pas néanmoins alors, par la faute d'un capitaine nommé Soarez, qui n'ayant point d'ordre de prendre la Ville, fut ſi mauvais politique, que de la refuſer quand elle voulut ſe donner à la Couronne de Portugal.

Ce peuple que les Turcs maltraitoient plus que jamais, témoigna la meſme inclination ſous le gouvernement de Caſtro, & c'eſt pour ce ſujet qu'il envoya une flotte vers le détroit de la Meque ſous la conduite de Dom Alvare de Caſtro ſon fils. Huit fuſtes de Goa pleines de gens de guerre partirent pour l'expedition d'Aden. Parmi ces ſoldats, il y en avoit un extrémement brave, & fameux par ſes exploits militaires, mais noirci de crimes, & encore plus connu par ſa vie débordée que par ſa vaillance. C'eſtoit une eſpece de beſte feroce, qui n'avoit d'homme que la figure, ni de chreſtien que le nom. Il y avoit dix-huit ans

qu'il ne s'eſtoit confeſſé ; & s'il ſe preſenta une fois au Vicaire de Goa, ce fut moins pour ſe réconcilier avec Dieu, que pour n'eſtre pas crû un mahometan ou un idolâtre.

Il entreprend ſa converſion d'un ſoldat.

Le Pere Xavier avoit jetté l'œil ſur ce malheureux, & n'attendoit que des momens favorables pour travailler à une converſion ſi difficile. Ayant ſceû que le ſoldat s'embarquoit ſur une des fuſtes qui alloient joindre la flotte, il ſort au meſme inſtant du college de Saint Paul, ne prenant que ſon breviaire avec luy, & ſe va mettre dans la meſme fuſte.

On crut en voyant le Pere François qu'il avoit ordre du Gouverneur d'accompagner ſon fils Dom Alvare, & tout le monde en eut de la joye hors celuy pour qui il venoit. Il s'approcha du ſoldat, & quand on eut levé l'ancre, il commença à ſe familiariſer avec luy de telle ſorte, que les autres ſoldats qui eſtoient moins libertins ne pouvoient aſſez s'en étonner ; & quelques-uns diſoient de Xavier à peu prés ce que le Phariſien diſoit de Noſtre Seigneur : *Si cét homme eſtoit Prophete, il ſçauroit quel eſt le ſoldat dont la compagnie luy plaiſt tant.*

Ces diſcours ne refroidiſſoient point le Pere. Il voyoit joûër les nuits entieres ſon ſoldat qui eſtoit un grand joûëur ; il diſſimuloit ſes emportemens, & l'entendoit quelquefois jurer ſans faire ſemblant de rien. Il luy dît ſeulement un jour, que le jeu demandoit un eſprit raſſis, &

que s'il n'y prenoit garde, la paſſion avec laquelle il joûoit, le feroit perdre.

Quelque brutal que fuſt le ſoldat, il s'affectionna inſenſiblement à un homme ſi commode, & il prît plaiſir à l'entendre parler non-ſeulement de la guerre & de la marine, mais de la religion & de la morale. Enfin, il fit quelques réflexions ſur l'horreur de ſa vie, & ſentit meſme quelques remords de conſcience.

Eſtant un jour tous deux ſeuls en un coin du navire, Xavier luy demanda à qui il s'eſtoit confeſſé avant ſon départ. *Ah mon Pere*, dît le ſoldat, *il y a bien des années que je ne me ſuis confeſſé! Hé comment*, reprit le Pere! *A quoy penſez-vous? plus vous eſtes brave, plus vous eſtes expoſé tous les jours; & quel ſeroit voſtre ſort, ſi vous veniez à eſtre tué dans l'état où vous eſtes preſentement? Je voulus une fois me confeſſer*, repartit le ſoldat, *au moins pour ſauver les apparences: mais le Vicaire de Goa ne voulut pas ſeulement m'entendre, & me déclara que j'eſtois un réprouvé, qui ne méritois que l'enfer.*

Le procedé du Vicaire me paroiſt un peu rigoureux, repliqua Xavier: *il a eû néanmoins ſes raiſons pour vous traiter de la ſorte, & j'ay les miennes pour en uſer autrement. Car enfin les miſericordes du Seigneur ſont infinies, & Dieu veut que nous ayions pour nos freres autant d'indulgence qu'il en a pour nous. Ainſi quand les pechez dont vous vous ſentez coupable ſeroient mille fois plus nombreux & plus énormes qu'ils ne ſont, j'auray la patience de vous écouter, & je ne*

feray pas difficulté de vous abſoudre, pourveû que vous preniez les ſentimens que je taſcheray de vous inſpirer.

Il convertit le ſoldat, & par quelle maniere il l'engage à faire penitence.

Par ces paroles, il porta le ſoldat à ſe confeſſer, & à faire une confeſſion générale. Il l'y diſpoſa luy-meſme, en le faiſant repaſſer ſur toute ſa vie, & deſcendant avec luy dans le détail de tous les pechez qu'un homme de ſon caractere & de ſa profeſſion avoit pû commettre. Lors qu'ils eſtoient en ces termes, on mouïlla l'ancre au port de Coulan pour ſe rafraiſchir un peu. Pluſieurs de la flotte mirent pied à terre, & entre autres le Pere Xavier avec ſon ſoldat. Ils s'en vont tous deux dans un lieu écarté & ſolitaire : le ſoldat ſe confeſſe là les larmes aux yeux, & réſolu d'expier ſes crimes par la penitence que ſon confeſſeur luy impoſeroit, quelque rigoureuſe qu'elle puſt eſtre. Mais le Pere ne luy donna qu'un *Pater* & un *Ave* à dire; dequoy le penitent étonné, *D'où vient donc, mon Pere*, dît-il, *qu'eſtant comme je ſuis un ſi grand pécheur, vous me donnez une ſi legere penitence? Tenez-vous en repos, mon fils*, repondit Xavier; *nous appaiſerons la juſtice divine: & au meſme inſtant, il s'enfonce dans le bois, tandis que le ſoldat accompliſſoit ſa penitence.* Il fit alors ce qu'il avoit fait autrefois en une occaſion pareille: il découvrit ſes épaules, & ſe donna la diſcipline ſi rudement, que le ſoldat accourut au bruit des coups. Voyant le Pere tout en ſang, & jugeant bien quel eſtoit le motif d'une ſi étrange

action, il luy arrache la discipline des mains, en s'écriant que c'estoit au criminel, & non pas à l'innocent à porter la peine du peché ; il se dépouille aussitost, & chastie son corps de toute sa force. Xavier l'embrassa plusieurs fois, & luy déclara qu'il ne s'estoit embarqué que pour l'amour de luy. Ainsi luy ayant donné des conseils salutaires pour l'affermir dans la Grace, il le quitta, & s'en retourna à Goa par le premier navire qui sortit du port où ils s'estoient arrestez. Pour le soldat, il suivit la flotte, & dés que l'expedition d'Aden fut finie, il se fit Religieux dans un Ordre austere où il vescut & mourut tres-saintement.

Il assiste le Viceroy des Indes à la mort.

Peu de temps aprés que le Pere fut de retour à Goa, le Gouverneur Dom Jean de Castro y revint aussi, mais tout malade d'une fievre lente qui le consumoit depuis quelques mois. Se sentant affoiblir de jour en jour, & ne doutant pas que la fin de sa vie ne fust proche, il renonça entierement aux affaires, & choisit diverses personnes qui fissent sa charge. Ensuite, il ne pensa qu'à la mort & à son salut. Il eût pour cela de longs entretiens avec le Pere Xavier, & ne voulut plus voir que luy.

Sur ces entrefaites un navire qui vint de Lisbonne apporta au Viceroy des lettres du Roy de Portugal qui loûoient fort sa conduite, & qui le continuoient pour trois ans dans le Gouvernement des Indes. Comme Dom Jean de Castro

Castro estoit fort aimé, on en fit des réjoüissances publiques par toute la ville. Mais le malade entendant les décharges de l'artillerie, & voyant presque de son lit les feux de joye, ne put s'empescher d'en rire tout moribond qu'il estoit. *Que le monde est faux & ridicule*, disoit-il, *de nous presenter des honneurs pour trois ans, quand nous n'avons plus qu'un moment à vivre !* Le Pere l'assista jusqu'au dernier soupir, & eut la consolation de voir mourir un Grand du monde avec les sentimens d'un saint Religieux.

Xavier estant maistre de luy-mesme en quelque façon par la mort de Dom Jean de Castro qui l'avoit prié de ne s'éloigner point de Goa durant l'hiver, eut la pensée de visiter une seconde fois la coste de la Pescherie avant son voyage du Japon, dont il ne s'estoit point encore déclaré ouvertement. Mais la mauvaise saison l'arresta : car pendant un certain temps le sable remplit tellement les canaux de l'Isle, qu'aucun navire ne put ni sortir du port, ni y entrer.

Il s'applique plus que jamais aux exercices de la vie interieure.

En attendant que la navigation devinst libre, le Saint s'appliqua particulierement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces aprés ses travaux passez, selon la coustume des hommes apostoliques, qui dans le commerce qu'ils ont avec Dieu se délassent des fatigues qu'ils prennent pour le prochain.

C'eſt alors que dans le jardin du college de Saint Paul, tantoſt ſe promenant, tantoſt retiré en un petit hermitage qu'on y avoit baſti, il s'écrioit, *C'eſt aſſez, Seigneur, c'eſt aſſez*, & qu'il ouvroit ſa ſoutane devant l'eſtomac, pour donner un peu d'air aux flames dont ſon cœur eſtoit embraſé: il déclaroit par là qu'il ne pouvoit plus ſoûtenir l'abondance des conſolations celeſtes, & faiſoit entendre tout à la fois qu'il aimoit mieux ſouffrir beaucoup de tourmens pour le ſervice de Dieu, que de gouſter tant de douceurs; ſi bien qu'il prioit Noſtre Seigneur de luy réſerver les plaiſirs pour l'autre vie, & cependant de ne luy épargner aucune peine en celle-cy.

Il travaille tout de nouveau au ſalut des ames dans Goa.

Ces occupations interieures ne l'empeſchoient pas de travailler au ſalut des ames, ni de ſoulager les miſerables dans les hoſpitaux & dans les priſons: au contraire, plus l'amour de Dieu eſtoit vif & ardent en luy, plus il deſiroit de le faire naiſtre, & de l'allumer par tout. La charité luy faiſoit renoncer ſouvent au repos de la ſolitude & aux délices de l'oraiſon, ſuivant le principe de ſon pere Ignace, qu'il falloit quitter Dieu pour Dieu.

Il reçoit du ſecours d'Europe. L'arrivée du Pere Gaſpar Barzée.

La ſaiſon commençoit à eſtre plus douce, & Xavier ſe diſpoſoit à faire voile vers le Cap de Comorin, lors qu'un vaiſſeau Portugais arriva du Mozambique, qui portoit cinq miſſionnaires de la Compagnie. Le plus remarquable de ces

missionnaires, & de cinq autres qui venoient avec la flotte, estoit Gaspar Barzée, Flamand de nation. Le Pere François avoit desja entendu parler de luy comme d'un excellent ouvrier & d'un célebre prédicateur: mais sa presence & le témoignage de tout le navire donnerent au Saint de si hautes idées de son merite, qu'il le regarda dés lors comme un Apostre de l'Orient.

Il passa cinq jours avec ces nouveaux compagnons. Dés le quatriéme jour, il fit prescher le Pere Barzée pour voir son talent de prédication, & il luy trouva toutes les qualitez d'un parfait prédicateur. Plusieurs gentilshommes Portugais, qui avoient esté fort édifiez de la vertu & des discours de Barzée pendant la navigation qui fut des plus perilleuses, vinrent se jetter aux pieds de Xavier pour luy demander d'estre admis en la Compagnie. Le capitaine du vaisseau, & le gouverneur d'une des principales citadelles que les Portugais avoient aux Indes estoient de ce nombre. Il en receut quelques-uns avant que de partir, & il remit les autres à son retour; mais il voulut que tous fissent les Exercices spirituels du Pere Ignace.

Il va à la coste de la Pescherie, & ce qu'il y fait.

Enfin, Xavier s'embarqua le 9. de Septembre pour la coste de la Pescherie. Il y consola & affermit les Fidelles qui estoient toûjours persecutez par les Badages, ennemis mortels & irréconciliables du nom chrestien. Il encouragea aussi les ouvriers de la Compagnie,

qui pour la meſme raiſon eſtoient tous les jours en danger de mort. Ayant ſceû que le Pere François Henriquez qui cultivoit la chreſtienté de Travancor avoit des dégouſts, & croyoit perdre ſon temps, ſur ce que quelques-uns de ces néophytes ébranlez par les promeſſes, ou par les menaces d'un nouveau Roy qui haïſſoit les Chreſtiens, retournoient à leurs premieres ſuperſtitions; il luy écrivit des Lettres de conſolation, & le pria d'avoir bon courage, en l'aſſeûrant que ſes travaux eſtoient bien plus utiles qu'il ne luy ſembloit; que quand tout le fruit de ſon zele ſe réduiroit aux petits enfans qui mouroient aprés le bapteſme, Dieu ſeroit tres-content de ſes ſervices; qu'aprés tout, le ſalut d'une ame ſeule devoit conſoler un miſſionnaire de toutes ſes peines; que Dieu comptoit les bonnes intentions; & qu'on n'eſtoit jamais inutile, quand on travailloit de toutes ſes forces, quelque peu de ſuccés qu'on euſt.

Le Pere Xavier ne ſe contenta pas de fortifier les miſſionnaires & de vive voix & par Lettres, il ſupplia le Pere Ignace d'avoir la bonté de les encourager luy-meſme, & ſur tout d'écrire à Henri Henriquez homme tres-mortifié & tres-laborieux.

Il va trouver le Vice-gouverneur des Indes pour le voyage du Japon.

Ayant fait ſa courſe dans la coſte de la Peſcherie, il s'en retourna par Cochin, où il s'arreſta deux mois, & s'employa ſans relaſche à inſtruire les enfans, à ſervir les malades, &

à regler les mœurs de toute la Ville. Enſuite il alla trouver à Bazain le Vice-gouverneur des Indes Dom Garzie de Sa, que Dom Jean de Caſtro avoit nommé en mourant. Le Pere vouloit obtenir de luy des Lettres de recommandation pour le Gouverneur de Malaca, afin de paſſer au Japon plus aiſément.

A la verité la nouvelle qu'il apprit que les Chinois mal contens des Portugais ne vouloient plus les ſouffrir chez eux, ſembloit devoir rompre ſon deſſein, parce qu'il eſtoit impoſſible de gagner les iſles du Japon en tenant la route de Malaca, ſans aborder à quelque port de la Chine. Mais c'eſt le propre du zele apoſtolique de compter pour rien les impoſſibilitez qui paroiſſent dans les grandes entrepriſes.

On fait ce qu'on peut pour le détourner du voyage du Japon.

Dés que Xavier fut revenu à Goa, & qu'on ſceut le voyage qu'il meditoit, ſes amis mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Ils luy repreſenterent d'abord la longueur du chemin, qui eſtoit de treize cens lieuës; les dangers de mort certains & inévitables où il ſeroit continuellement expoſé, non ſeulement à cauſe des pirates qui courent ces mers, & qui maſſacrent tout ce qui tombe entre leurs mains, mais auſſi à cauſe des écueils inconnus aux plus habiles pilotes, & de je ne ſçay quels vents appellez typhons qui regnent depuis la Chine juſques au Japon dans une immenſe étenduë de mer. On luy diſoit que ces tourbillons impetueux

faiſoient piroûéter un navire, & l'abiſmoient tout d'un coup, ou qu'ils le pouſſoient avec furie contre les rochers, & le mettoient tout en pieces.

On ajouſtoit que quand par une eſpece de miracle ſon vaiſſeau ſe ſauveroit des corſaires & des tempeſtes, il ne ſeroit pas en ſeûreté aux ports de la Chine d'où l'on venoit de chaſſer les Portugais: qu'au reſte ſi ſon zele eſtoit inſatiable, il y avoit encore dans l'Orient de vaſtes Royaumes qui n'eſtoient pas éclairez de la lumiere de l'Evangile; qu'il y avoit meſme proche de Goa des iſles & des terres toutes idolâtres; qu'il y allaſt, à la bonne heure, mais qu'il laiſſaſt ces Iſles trop éloignées, que la nature ſembloit avoir ſeparées du commerce des mortels, & où la puiſſance des Portugais n'eſtant pas établie, le Chriſtianiſme ne pourroit jamais ſe maintenir contre la perſecution des payens.

Il ſe moque des raiſons qu'on luy apporte pour l'empeſcher d'aller au Japon.

Xavier eſtoit trop perſuadé que Dieu le vouloit au Japon pour écouter les raiſons de ſes amis. Il ſe moqua de leurs craintes, & dît en riant qu'il ne ſeroit pas peut-eſtre plus malheureux que George Alvarez, ou qu'Alvare Vaz qui avoient fait le voyage du Japon malgré ces pirates & ces vents dont l'on taſchoit de luy faire peur. Puis prenant un air ſerieux, *En verité*, diſoit-il, *je m'étonne que vous vouliez m'empeſcher d'aller pour le bien des ames où vous allez pour un*

petit gain temporel; & je vous avoüe que j'ay honte de vostre peu de foy. Mais j'ay honte aussi d'avoir esté prévenu, & je ne puis souffrir que les marchands ayent eû plus de courage que les missionnaires.

Il leur dît enfin qu'aprés avoir éprouvé tant de fois les soins de la Providence, il auroit tort de s'en défier; qu'elle ne l'avoit pas préservé de l'épée des Badages & des poisons de l'Isle du More pour l'abandonner dans d'autres perils: du reste, que les Indes n'estoient pas les bornes de sa mission, & qu'en y venant son dessein avoit toûjours esté de porter la Foy jusqu'aux dernieres extrémitez de la terre.

Il écrit au P. Ignace & au P. Rodriguez.

Il écrivit alors au Pere Ignace pour l'informer de son voyage, & luy rendre compte des sentimens de son cœur. Je ne puis vous exprimer, luy dit-il, avec quelle joye j'entreprends un si long voyage, car tout y est plein d'extrémes dangers; & qui de quatre navires en peut sauver deux, croit avoir fait une navigation tres-heureuse. Quoy-que ces perils soient bien au dessus de tout ce que j'ay essuyé jusqu'à cette heure, je n'ay garde de quitter mon entrepriſe, tant Nostre Seigneur me dit interieurement que la Croix produira là de grands fruits dés qu'elle y sera une fois plantée.

Il écrivit en mesme temps au Pere Simon Rodriguez, & quelques endroits de la lettre marquent bien la disposition du saint homme. Il est arrivé icy des navires de Malaca qui confir-

» ment que tous les ports de la Chine ſont armez,
» & que les Chinois vont faire une guerre ouver-
» te aux Portugais. Je n'en iray pas moins au Ja-
» pon ; car je ne vois rien de plus agreable & de
» plus doux en ce monde, que de vivre dans des
» perils continuels de mort pour l'honneur de
» Jeſus-Chriſt & pour les intereſts de la Foy. Auſſi
» eſt-ce le propre du chreſtien de trouver plus de
» plaiſir dans la croix que dans le repos.

Il établit des Superieurs pour gouverner la Compagnie dans les Indes en ſon abſence, & les ordres qu'il leur laiſſe.

L'Apoſtre eſtant ſur le point de partir pour le Japon établit le Pere Paul de Camerin Superieur Général en ſa place, & le Pere Antoine Gomez Recteur du ſeminaire de Goa. Il leur preſcrivit en meſme temps à l'un & à l'autre la maniere dont il vouloit & qu'ils veſcuſſent enſemble, & qu'ils gouvernaſſent leurs inferieurs.

Lib. 4. Ep. 8. nou.

Voicy en particulier ce qu'il recommanda au Pere Paul. Je vous conjure, luy dit-il, par le
» deſir que vous avez de plaire à Noſtre Seigneur,
» & par l'amour que vous portez à noſtre Pere
» Ignace & à toute la Compagnie, de traiter Go-
» mez & tous nos Peres & Freres qui ſont aux
» Indes avec beaucoup de douceur, ne leur or-
» donnant jamais aucune choſe qu'aprés une meû-
» re déliberation, & qu'en des termes modeſtes
» qui n'ayent rien de fier ni d'imperieux.
» A la verité ſelon la connoiſſance que j'ay de
» tous les ouvriers de la Compagnie qui ſont oc-
» cupez aujourd'huy en ce nouveau monde, je
» juge aiſément qu'ils n'ont beſoin d'aucun Su-
perieur :

perieur : néanmoins pour ne leur oſter pas le «
merite de l'obéïſſance, & parce que l'ordre de «
la diſcipline le veut ainſi, il m'a ſemblé à pro- «
pos de mettre quelqu'un ſur leur teſte, & je «
vous ay choiſi pour cela, connoiſſant comme «
je fais voſtre modeſtie & voſtre prudence. «

Je vous prie au reſte, & je vous commande «
par l'obéïſſance que vous avez voûée volontai- «
rement à noſtre pere Ignace, de vivre ſi bien «
avec Antoine Gomez, qu'il ne paroiſſe jamais «
entre vous deux la moindre meſintelligence, ni «
meſme la moindre froideur; qu'au contraire, on «
vous voye toûjours dans une parfaite union, «
vous aimant tendrement l'un l'autre, & conſpi- «
rant de toutes vos forces au bien commun de «
l'Egliſe. «

Si nos Freres qui ſont dans le Comorin, dans «
les Moluques, & ailleurs vous écrivent pour ob- «
tenir quelque grace de l'Eveſque ou du Vice- «
roy par voſtre entremiſe, & pour vous deman- «
der à vous-meſme quelque ſecours ſpirituel ou «
temporel, quittez tout, & employez-vous entie- «
rement à faire ce qu'ils deſirent. Pour les Let- «
tres que vous écrirez à ces ouvriers infatigables «
qui portent le poids du jour & de la chaleur, «
prenez garde qu'elles n'ayent rien d'aigre ou de «
ſec; ayez ſoin pluſtoſt que chaque ligne, cha- «
que mot ne reſpire que douceur & que tendreſſe. «

Tout ce qu'ils demanderont pour leur vivre, «
pour leurs habillemens, pour la conſervation, «

» ou pour le rétabliſſement de leur ſanté, four-
» niſſez-leur liberalement, & au-pluſtoſt; car il
» eſt bien raiſonnable que vous ayiez pitié de
» ceux qui travaillent ſans relaſche & ſans nulle
» conſolation humaine. Ce que je dis regarde
» principalement les miſſionnaires de Comorin &
» des Molúques: leur miſſion eſt la plus penible;
» & on doit les ſoulager, de peur qu'ils ne ſuc-
» combent ſous une croix ſi peſante. Faites donc
» en ſorte qu'ils ne demandent pas deux fois ce
» qui leur eſt neceſſaire. Ils ſont dans le combat,
» vous eſtes au camp; & pour moy, je trouve ces
» devoirs de charité ſi juſtes, ſi indiſpenſables,
» que j'oſe vous conjurer au nom de Dieu, & au
» nom de noſtre pere Ignace de vous en aquiter
» avec toute l'exactitude, toute la diligence, &
» toute la joye poſſible.

Il envoye Gaſpar Barzée à Ormuz.

Le Pere Xavier avoit envoyé depuis ſon retour Nicolas Lancilotti à Coulan, Melchior Gonzalez à Bazain, & Alphonſe Cyprien à Socotora. Il envoya avant ſon départ Gaſpar Barzée à Ormuz avec un compagnon qui n'eſtoit pas encore preſtre. Cette ville ſi célebre qui eſt à l'entrée du Golphe Perſique eſtoit alors remplie de vices énormes que le mélange des nations & des ſectes differentes y avoit introduits. Le Saint eut la penſée d'y aller luy-meſme pour préparer le chemin aux autres ſuivant ce qu'il s'eſtoit propoſé de n'envoyer nulle part qu'il ne connuſt le païs par ſon experience. Mais

le voyage du Japon le fit renoncer à celuy d'Ormuz.

Il donne des instructions & des ordres à Barzée.

Quelque idée qu'il eust de la sagesse & de la vertu du Pere Gaspar, il ne laissa pas de luy donner par écrit des instructions particulieres pour l'aider à se bien conduire dans une mission aussi importante que celle-là. J'ay crû que ces instructions ne seroient pas desagréables aux lecteurs : je suis asseûré du moins qu'elles seront utiles aux missionnaires, & c'est ce qui m'a obligé de les rapporter. Les voicy donc non pas alterées & en mauvais ordre comme elles sont ailleurs, mais traduites fidellement sur une copie du manuscrit des Archives de Goa.

Il luy recommande sa propre perfection.

I. Sur toutes choses ayez en veûë vostre propre perfection, & aquitez-vous fidellement de ce que vous devez à Dieu & à vostre conscience ; car vous deviendrez par là tres-capable de rendre service au prochain, & de faire beaucoup de fruit dans les ames. Affectionnez-vous aux ministeres les plus vils, afin qu'en les exerçant vous deveniez humble, & que vous avanciez davantage en humilité.

Il le charge d'instruire luy-mesme les enfans.

II. Enseignez vous-mesme aux ignorans les prieres que tout chrestien doit sçavoir par cœur, & ne vous déchargez sur personne d'une occupation si peu éclatante. Donnez-vous la peine de faire dire ces prieres mot à mot aux enfans & aux esclaves des Portugais, en les disant le premier. Faites-les dire aussi de la mesme sorte

» aux enfans des chreſtiens originaires du païs.
» Ceux qui vous verront dans cét exercice ſeront
» édifiez de voſtre modeſtie; & comme les per-
» ſonnes modeſtes s'attirent aiſément l'eſtime des
» autres, ils vous croiront propres à les inſtruire
» des myſteres de la religion chreſtienne.

Il luy recommande les pauvres.

» III. Vous viſiterez ſouvent les pauvres dans
» les hoſpitaux, & de temps en temps vous les
» exhorterez à ſe confeſſer, & à communier, leur
» faiſant entendre que la confeſſion eſt le remede
» des pechez paſſez, & que la communion eſt un
» préſervatif contre les recheûtes; que l'une &
» l'autre détruit la cauſe des miſeres qui les font
» gemir, par la raiſon que les maux qu'ils ſouf-
» frent ne ſont que les peines de leurs fautes. C'eſt
» pourquoy lors qu'ils voudront ſe confeſſer, vous
» entendrez leurs confeſſions autant que vous en
» aurez le loiſir. Aprés avoir eû ſoin de l'ame,
» ayez ſoin du corps le plus qu'il vous ſera poſſi-
» ble, recommandant ces malheureux aux Admi-
» niſtrateurs de l'hoſpital, & leur procurant d'ail-
» leurs toutes ſortes de ſecours temporels.

Il luy recommande les priſonniers.

» IV. Vous viſiterez auſſi les priſonniers, &
» par vos diſcours vous les exciterez à faire une
» confeſſion de toute leur vie. Ils ont plus be-
» ſoin que les autres d'eſtre preſſez là-deſſus, car
» parmi ces ſortes de gens, il s'en trouve peu qui
» ayent jamais fait une confeſſion exacte. Priez
» les Confreres de la Miſericorde d'avoir pitié de
» ces miſerables, de travailler auprés des Juges à

leur élargiſſement, & de faire ſubſiſter les plus abandonnez qui n'ont pas toûjours de quoy vivre.

V. Vous ſervirez, & vous avancerez autant que vous pourrez la Confrerie de la Miſericorde. Si vous rencontrez de riches marchands qui ayent du bien mal aquis, & qui s'eſtant confeſſez veüillent reſtituer ce qui ne leur appartient pas, quoy-que d'eux-meſmes ils vous confient l'argent des reſtitutions lors qu'ils ne ſçavent pas à qui ils doivent, ou que les creanciers ne paroiſſent point : remettez toute la ſomme entre les mains des Confreres de la Miſericorde, quand meſme vous connoiſtriez des perſonnes neceſſiteuſes à l'égard deſquelles l'aumône ſeroit ce ſemble tres-bien employée.

Ce qu'il luy conſeille touchant les reſtitutions.

Ainſi vous ne ſerez point expoſé à eſtre trompé par des ſcelerats qui affectent un air d'innocence & de pauvreté, & qui ne ſurprennent pas ſi aiſément les Confreres, dont la principale application eſt de diſtinguer ces impoſteurs d'avec les vrais pauvres.

D'ailleurs vous vaquerez plus librement aux fonctions propres de voſtre état, qui eſt dévoûé à la converſion des ames, & vous y donnerez tout voſtre temps, dont vous perdriez une partie à diſtribuer ces aumoſnes ; ce qui ne pourroit ſe faire ſans beaucoup de diſtraction & d'embarras. Enfin, par là vous irez au-devant des plaintes & des ſoupçons de certaines gens

» qui interpretent tout en mauvaise part, & qui » se persuaderoient peut-estre que sous prétexte » de payer les dettes d'autruy, vous détournez, » & vous employez à vos usages une partie de » l'argent qui vous a esté confié.

Il luy prescrit de prendre des précautions dans le commerce de ses amis.

» VI. Agissez avec les personnes du monde qui » sont en commerce & en familiarité avec vous, » comme si vous croyiez qu'ils deussent devenir un » jour vos ennemis. En vous conduisant de la sorte, » vous ne ferez & ne direz jamais rien dont vous » ayiez à vous repentir, & qu'ils vous puissent re- » procher dans un mouvement de colère. On est » obligé de prendre ces précautions contre les » enfans corrompus du siecle, qui observent con- » tinuellement les enfans de lumiere avec des yeux » malins & défians.

Il luy recommande la pratique de l'examen particulier.

» VII. Vous devez n'avoir pas moins de cir- » conspection pour ce qui regarde vostre avance- » ment spirituel, & vous asseûrer que vous ferez » de grands progrés dans le mépris de vous-mes- » me & dans l'union avec Dieu, si vous reglez » toutes vos actions & toutes vos paroles selon » la prudence. L'examen que nous appellons par- » ticulier vous aidera beaucoup à cela : ne man- » quez jamais de le faire deux fois le jour, ou » une fois pour le moins suivant nostre methode » ordinaire, quelque occupation que vous ayiez.

Il l'exhorte à prescher, & luy donne des regles pour la prédication.

» VIII. Prenez au peuple le plus souvent » que vous pourrez, car c'est un bien universel » que la prédication; & de tous les ministeres

évangeliques, il n'y en a point dont l'on doive « attendre plus de fruit : mais gardez-vous bien « d'avancer des propoſitions douteuſes, & ſur « quoy les Docteurs ne ſoient pas d'accord. Il « faut prendre pour ſujet de vos ſermons des ve- « ritez conſtantes & claires qui tendent d'elles- « meſmes au réglement des mœurs. Faites con- « noiſtre l'énormité du peché en faiſant valoir la « Majeſté infinie qui eſt outragée par le pecheur. « Imprimez dans les eſprits une vive horreur de « la ſentence qui ſera fulminée contre les réprou- « vez au jour du dernier Jugement. Repreſentez « avec toutes les couleurs de l'éloquence les ſuppli- « ces que doivent ſouffrir éternellement les dam- « nez. Menacez enfin de la mort, & de la mort ſu- « bite ceux qui negligent leur ſalut, & qui ayant « la conſcience chargée de pluſieurs crimes vivent « en repos comme s'ils n'avoient rien à craindre. «

Il faut meſler à toutes ces conſiderations « celle de la croix & de la mort du Sauveur « des hommes : mais il faut le faire d'une ma- « niere touchante & pathetique, par des figu- « res propres à exciter des mouvemens qui faſſent « naiſtre dans les cœurs une profonde douleur des « pechez en veûë d'un Dieu offenſé, juſqu'à tirer « les larmes des yeux de vos auditeurs. C'eſt l'i- « dée que je ſouhaite que vous vous propoſiez « pour preſcher utilement. «

Il luy enſeigne la maniere de corriger les pécheurs.

IX. Reprenant les vices en chaire, ne nom- « mez ni ne déſignez jamais les perſonnes, ſur «

» tout les principaux officiers & les magiſtrats.
» S'ils font quelque choſe que vous n'approu-
» viez pas, & dont vous jugiez à propos de les
» avertir, rendez-leur une viſite, & parlez-leur
» en particulier ; ou quand ils viennent d'eux-
» meſmes ſe confeſſer, dites-leur à l'oreille dans
» le ſacré tribunal de la penitence ce que vous
» avez à leur dire : mais ne les avertiſſez point en
» public ; car ces ſortes de gens d'ordinaire fiers
» & délicats, au lieu de ſe corriger par des aver-
» tiſſemens publics, en deviennent furieux & in-
» traitables comme les taureaux qu'on pique avec
» l'aiguillon : encore avant que de les avertir de
» la ſorte, faut-il les pratiquer un peu, & entrer
» dans leur familiarité.

» Faites voſtre réprimande plus douce ou plus for-
» te ſelon que vous aurez plus ou moins d'accés au-
» prés d'eux : mais temperez toûjours ce que la cor-
» rection a de rude par un air gay & ſoûriant, par
» des paroles honneſtes, & par une proteſtation ſin-
» cere que l'amitié ſeule vous engage à ce que vous
» faites. Il eſt bon meſme d'ajouſter aux diſcours
» agréables des ſoumiſſions repectueuſes, des em-
» braſſemens tendres, & tout ce qui peut marquer
» de la conſideration & de la bienveillance pour ce-
» luy que vous voulez corriger : car ſi la ſeverité
» du viſage & la rudeſſe des paroles accompagnent
» la réprehenſion, faſcheuſe & amere d'elle-meſ-
» me, il eſt hors de doute que des hommes ac-
» couſtumez aux flateries ne la pourront endurer ;

&

& il y a ſujet de craindre qu'un emportement de colere contre le cenſeur ne ſoit tout le fruit de la réprimande.

X. Pour ce qui eſt de la confeſſion, voicy la methode que je juge la meilleure en ces quartiers de l'Orient où la liberté de pécher eſt tres-grande & l'uſage de la penitence fort rare. Quand vous verrez que quelqu'un habitué de longue main dans le vice voudra ſe confeſſer à vous, exhortez-le à prendre deux ou trois jours pour examiner bien ſa conſcience ; & afin de ſoulager ſa memoire, faites-luy écrire les péchez qu'il aura remarquez en repaſſant depuis ſon enfance ſur tous les états de ſa vie.

Il luy preſcrit une methode pour l'adminiſtration du Sacrement de penitence.

Quand il ſe ſera confeſſé aprés ces diſpoſitions, il ne faudra pas toûjours l'abſoudre auſſitoſt ; mais il ſera bon quelquefois de le retirer deux ou trois jours du commerce de la vie civile, & de l'exciter à la douleur de ſes péchez par le motif de l'amour de Dieu pour luy rendre l'abſolution ſacramentelle plus utile.

Pendant cette petite retraite vous luy enſeignerez la maniere de mediter, & vous luy ferez faire quelques meditations de la premiere ſemaine des Exercices. Vous luy conſeillerez auſſi de pratiquer quelque mortification du corps ; par exemple de jeuſner, ou de ſe donner la diſcipline pour s'aider luy-meſme à concevoir un veritable regret de ſes fautes, & à répandre des larmes de penitence. Outre cela ſi les penitens

» ſe ſont enrichis par des voyes injuſtes, s'ils ont
» flétri par des médiſances la réputation du pro-
» chain, faites-leur reſtituer le bien mal aquis,
» & réparer l'honneur de leurs freres pendant ces
» trois jours. Que s'ils ont des amours illegiti-
» mes, & des engagemens criminels, qu'ils rom-
» pent ces mauvais commerces, & qu'ils quittent
» les occaſions du peché : il n'y a point de temps
» plus propre à exiger des pécheurs ces devoirs
» également neceſſaires & difficiles ; dés que leur
» ferveur ſera paſſée, vous leur demanderez en
» vain l'accompliſſement de leur promeſſe, & vous
» aurez peut-eſtre le déplaiſir de les voir retom-
» ber dans le précipice pour ne les en avoir pas
» aſſez éloignez.

Il continuë de l'inſtruire ſur la confeſſion.

» XI. Dans l'adminiſtration du Sacrement de
» penitence, prenez garde de rebuter par une ſe-
» verité précipitée ceux qui ont commencé à
» vous découvrir les playes de leur ame. Quel-
» que énormes que ſoient leurs péchez, écoutez-
» les non ſeulement avec patience, mais avec
» douceur : ſoulagez meſme leur honte, en leur
» témoignant de la compaſſion, & ne faiſant pas
» paroiſtre que vous eſtes étonné de ce qu'ils vous
» diſent. Inſinuez-leur que vous avez entendu
» des choſes bien plus atroces ; & de peur qu'ils
» ne deſeſperent du pardon de leurs fautes, par-
» lez leur des miſericordes infinies de Dieu.
» Quand ils déclarent un de leurs crimes d'une
» maniere qui marque du trouble, interrompez-

les pour leur dire que ce péché n'eſt pas tout-à-fait ſi grand qu'ils penſent ; que vous pouvez par la grace de Dieu guerir les playes les plus mortelles de l'ame ; qu'ils continuënt donc ſans rien craindre, & qu'ils ne faſſent aucune difficulté de tout dire.

Vous en trouverez que la foibleſſe de l'âge ou du ſexe empeſche de déclarer des pechez honteux : dés que vous vous ſerez apperceû que la pudeur les retient, prévenez-les là-deſſus charitablement, & dites-leur qu'elles ne ſont pas les ſeules ni les premieres perſonnes qui ſoient tombées dans le deſordre ; que ce qu'elles n'oſent dire n'approche pas de ce que vous ſçavez en cette matiere. Imputez une partie de leur faute à la corruption de la nature, à la violence de la tentation, & au malheur qu'elles ont eû de ſe rencontrer dans des occaſions preſſantes où les chûtes ſont inévitables.

Enfin, je vous avertis que pour oſter à ces perſonnes la méchante honte qui leur lie la langue, à ces perſonnes, dis-je, que le démon rend auſſi honteuſes aprés le crime qu'elles eſtoient effrontées auparavant, il en faut venir quelquefois à leur découvrir en général les foibleſſes de noſtre vie paſſée : car que peut refuſer une vraye & ardente charité pour le ſalut des ames qui ont eſté rachetées par le ſang de Jeſus-Chriſt ? Mais de ſçavoir quand cela ſe doit faire, juſqu'à quel point, & avec quelles précautions, c'eſt

» ce que l'eſprit interieur & l'experience vous en-
» ſeigneront dans les conjonctures meſmes.

Il luy marque comment on doit agir avec les gens qui manquent de foy ſur le Saint Sacrement.

» XII. Vous trouverez de temps en temps quel-
» ques chreſtiens qui ne croyent pas la verité du
» tres-Saint Sacrement de l'autel, ou faute de le
» frequenter, ou par le commerce qu'ils ont avec
» les gentils, les mahometans & les hérétiques,
» ou par le ſcandale que leur donnent les autres
» Fidelles, & ſur tout, ce que j'ay regret & honte
» de dire, ces preſtres dont la vie n'eſt pas plus
» ſainte que celle du peuple. Car voyant quel-
» ques-uns d'eux venir à l'autel ſans nulle prépa-
» ration, y aſſiſter ſans modeſtie & ſans réveren-
» ce, ils s'imaginent que Jeſus-Chriſt n'eſt pas,
» comme nous diſons, dans le ſacrifice de la meſ-
» ſe, & que s'il y eſtoit preſent, il ne permettroit
» pas que des mains ſi impures le touchaſſent.
» Faites en ſorte que ces chreſtiens mécréans vous
» propoſent tous leurs doutes, & vous découvrent
» toutes leurs imaginations. Prouvez-leur enſuite
» la preſence réelle de Jeſus-Chriſt par toutes les
» raiſons qui peuvent bien l'établir, & enſeignez-
» leur que le moyen le plus ſeûr pour ſortir de
» leurs erreurs & de leurs vices eſt de s'approcher
» ſouvent de l'Euchariſtie avec les diſpoſitions
» convenables.

Il luy enſeigne comment il faut ſe conduire avec les penitens.

» XIII. Quoy-que les penitens ſe ſoient fort
» préparez à la confeſſion, ne penſez pas que
» quand ils vous ont dit leurs péchez, vous n'ayiez
» plus rien à faire ; il faut creuſer dans leur con-

ſcience, & en les examinant tirer d'eux ce qu'ils «
ne connoiſſent pas eux-meſmes. Demandez-leur «
donc par quelle voye, & de quelle maniere ils «
font profiter leur argent, quels ſont leurs prin- «
cipes, & quelle eſt leur pratique dans les ventes, «
dans les preſts, dans tout leur negoce : vous «
verrez que l'uſure regne par tout, & que ceux à «
qui la conſcience ne faiſoit point de reproches «
du coſté de l'injuſtice, ont aquis injuſtement la «
plus grande partie de leur bien. Mais ſur le fait «
des richeſſes, pluſieurs ſe ſont tellement endur- «
cis, qu'eſtant chargez de rapines, ils n'ont nul «
ſcrupule, ou n'en ont qu'un tres-leger qui ne «
les inquiete pas. «

XIV. Uſez particulierement de cette methode «
envers les gouverneurs, les treſoriers, les rece- «
veurs, & les autres officiers des Finances. Tou- «
tes les fois qu'ils ſe preſenteront à vous dans le «
ſacré tribunal, interrogez ces ſortes de gens, «
comment ils s'enrichiſſent ſi fort, par quel ſe- «
cret les charges & les emplois qu'ils exercent «
leur valent de gros revenus. S'ils font difficulté «
de le dire, tournez-les en toutes façons, & le «
plus doucement que vous pourrez, pour les faire «
parler malgré eux : vous découvrirez bientoſt «
les adreſſes & les inventions ſecretes, par leſ- «
quelles un petit nombre de gens d'affaires di- «
vertit à ſon profit particulier ce qui devroit «
tourner à l'utilité publique. Ils achetent les «
marchandiſes des deniers du Prince, afin de «

» les revendre pour leur compte immediatement
» aprés; & comme ils enlevent tout ſur le port,
» ils mettent le peuple dans la neceſſité d'acheter
» au prix qu'ils veulent, c'eſt-à-dire à un prix
» exceſſif.

» Quelquefois auſſi ils font languir par de longs
» retardemens & par des défaites captieuſes les
» perſonnes à qui l'épargne eſt redevable, pour
» les obliger de compoſer avec eux, & de leur
» remettre une partie de la ſomme qui eſt deûë :
» un vol & un brigandage ſi manifeſte, c'eſt ce
» qu'ils appellent le fruit de leur induſtrie. Quand
» vous aurez tiré de leur bouche ces monopoles
» & d'autres ſemblables en leur faiſant adroite-
» ment diverſes queſtions, vous verrez bien mieux
» ce qu'ils ont de richeſſes mal aquiſes, & ce
» qu'ils doivent reſtituer au prochain pour ſe ré-
» concilier avec Dieu, que ſi vous les interrogiez
» en général ſur leurs injuſtices. Car demandez-
» leur à qui ils ſe ſouviennent d'avoir fait tort,
» il vous répondront auſſitoſt que leur memoire
» ne leur reproche rien de ce coſté-là, & en voi-
» cy la raiſon. L'uſage leur tient lieu de loy, &
» ce qu'ils voyent faire tous les jours, ils ſe per-
» ſuadent qu'on le peut faire ſans crime ; comme
» ſi la couſtume autoriſoit, par je ne ſçay quelle
» preſcription, ce qui eſt vicieux & criminel de
» ſoy-meſme. Vous n'admettrez point un tel
» droit, & vous déclarerez à ces ſortes de gens,
» que s'ils veulent mettre leur conſcience en ſeû-

reté, ils doivent se défaire des biens qu'ils posſedent injuſtement.

XV. Souvenez-vous d'obéïr en tout au Vicaire de l'Eveſque. Dés que vous ſerez arrivé à Ormuz, vous l'irez trouver, & vous mettant à genoux devant luy, vous luy baiſerez humblement la main. Vous ne preſcherez point, & n'exercerez point auſſi les autres emplois de noſtre Inſtitut ſans ſa permiſſion. Sur tout n'ayez jamais avec luy de differend pour quelque cauſe que ce ſoit : taſchez au contraire par toutes les déferences & par tous les ſervices poſſibles de gagner ſon amitié, en ſorte qu'il veuïlle bien que vous luy faſſiez faire les meditations des Exercices ſpirituels, au moins celles de la premiere ſemaine. Uſez-en à peu prés de meſme envers tous les autres preſtres : ſi vous ne pouvez les obliger à ſe retirer pendant un mois ſuivant noſtre couſtume, engagez-les dans une retraite de quelques jours, & ne manquez pas de les viſiter tous les jours pendant ce temps-là pour leur expliquer vous-meſmes les ſujets des meditations.

Il luy recommande l'obéïſſance envers les Superieurs Eccleſiaſtiques.

XVI. Rendez beaucoup de reſpect au Gouverneur, & faites paroiſtre par une ſoumiſſion profonde combien ſincerement vous l'honorez. Prenez garde de vous brouïller avec luy ſous aucun prétexte, quand meſme vous verriez qu'il ne fait pas ſon devoir en des choſes d'importance : mais lors que vous aurez reconnu que

Il luy ordonne d'honorer le Gouverneur.

» voſtre conduite vous a attiré ſa faveur & ſes
» bonnes graces, allez le voir hardiment; & aprés
» luy avoir témoigné l'intereſt que vous prenez à
» ſon ſalut & à ſon honneur par un principe d'a-
» mitié, déclarez-luy avec beaucoup de douceur
» & de modeſtie le déplaiſir ſenſible que vous
» avez de voir ſon ame & ſa réputation en dan-
» ger ſur ce qui ſe dit de luy dans le monde.
» Vous luy expoſerez alors les diſcours du peu-
» ple; vous luy ferez meſme faire réflexion que les
» choſes qui ſe diſent contre luy pourront bien
» s'écrire, & aller plus loin qu'il ne voudroit, s'il ne
» penſe de bonne heure à ſatisfaire le public. N'en-
» treprenez pas pourtant cela que vous ne ſoyiez
» perſuadé en quelque ſorte de ſa bonne diſpoſi-
» tion, & qu'il ne vous paroiſſe tres-probable que
» voſtre avertiſſement n'aura pas un mauvais effet.
» Chargez-vous encore moins de luy por-
» ter les plaintes de pluſieurs particuliers, & re-
» fuſez abſolument cette commiſſion, en vous
» excuſant ſur vos fonctions évangeliques, qui
» ne vous permettent pas de frequenter les palais
» des Grands, ni d'attendre des journées entieres
» les momens ſi rares d'une audience toûjours
» difficile. Vous ajouſterez que quand vous auriez
» le loiſir de faire voſtre Cour, & que toutes les
» portes du palais vous ſeroient ouvertes à toutes
» les heures, vous n'auriez pas lieu d'eſperer au-
» cun fruit de vos remontrances; & que ſi le Gou-
» verneur eſt tel qu'ils diſent, il aura peu d'égard
pour

pour vous, n'eſtant nullement touché ni de la « crainte de Dieu, ni du devoir de ſa conſcience. «

XVII. Vous employerez à la converſion des « infidelles tout le temps que vous aurez de reſte « des travaux ordinaires & indiſpenſables qui re- « gardent les chreſtiens. Préferez toûjours les em- « plois dont le fruit s'étend plus loin à d'autres « qui ſont plus bornez : ſelon cette regle, vous « n'omettrez jamais une prédication publique « pour entendre une confeſſion ; vous ne laiſſerez « point auſſi le catechiſme qui ſe fait tous les « jours à une heure reglée pour viſiter une per- « ſonne particuliere, ou pour quelque autre bon- « ne œuvre de meſme nature. Au reſte, une heu- « re avant le catechiſme vous ou voſtre compa- « gnon irez dans les places de la Ville, & invi- « terez tout le monde à haute voix à venir enten- « dre l'explication de la doctrine chreſtienne. «

Il luy donne divers conſeils ſur les fonctions évangeliques.

XVIII. Vous écrirez de temps en temps au « college de Goa quelles ſont les fonctions que « vous exercez pour avancer la gloire de Dieu, « quel ordre vous y tenez, & quelle benediction « Dieu y donne. Ayez ſoin que ces relations « ſoient exactes, & telles que nos Peres de Goa « les puiſſent faire paſſer en Europe comme des « preuves authentiques de ce que nous faiſons « dans l'Orient, & du ſuccés dont Dieu daigne « favoriſer les travaux de noſtre petite Compa- « gnie. Qu'il ne ſe gliſſe rien dans ces relations « dont perſonne ait ſujet de s'offenſer, rien qui «

Il le charge d'écrire à Goa aux Peres de la Compagnie.

» ne paroiſſe vrayſemblable, & qui ne porte d'a-
» bord les lecteurs à loüer Dieu & à le ſervir.

Il luy conſeille de s'informer des mœurs de la ville en arrivant.

» XIX. Dés que vous ſerez à Ormuz, je ſuis
» d'avis que vous voyiez en particulier ceux qui
» auront la réputation d'eſtre plus gens de bien,
» plus ſinceres, & mieux inſtruits des mœurs de
» la Ville. Informez-vous d'eux exactement quels
» vices dominent là davantage, quelles ſortes de
» fourbes entrent plus dans les contracts & dans
» les ſocietez du commerce, afin que ſçachant
» tout à fonds & au vray, vous puiſſiez avoir des
» raiſons & des paroles toutes preſtes pour inſ-
» truire & pour reprendre ceux qui eſtant coupa-
» bles d'uſures ſimulées, de faux contracts, & des
» autres méchancetez ſi communes en un lieu
» rempli de toutes ſortes de nations, traiteront
» avec vous dans le diſcours familier ou dans la
» confeſſion ſacramentelle.

Il luy recommande les ames de Purgatoire.

» XX. Vous irez toutes les nuits par les ruës,
» & vous recommanderez en peu de paroles aux
» prieres des vivans les ames des morts : mais que
» les paroles dont vous uſerez ſoient propres à
» exciter la compaſſion des Fidelles, & à leur im-
» primer des ſentimens de religion dans le fond
» de l'ame. Vous les inviterez auſſi à prier Dieu
» pour ceux qui ſont en peché mortel, & à leur
» obtenir la grace de ſortir d'un ſi malheureux
» état.

Il l'exhorte à ne faire paroiſtre aucu-

» XXI. Taſchez d'avoir en tout temps l'hu-
» meur agréable, le viſage gay & ſerain, ſans

faire paroiſtre jamais la moindre ombre de co- « ne paſſion de
lere ou de triſteſſe : autrement ceux qui vien- « triſteſſe ou de
dront vous voir ne vous ouvriront pas leur « colere.
cœur, & ne prendront pas en vous toute la «
confiance qui eſt neceſſaire afin qu'ils profi- «
tent de voſtre entretien. Parlez toûjours hon- «
neſtement & avec douceur juſques dans les ré- «
prehenſions, comme je vous ay desja dit ; & «
lors que vous reprenez quelqu'un, faites-le avec «
tant de charité, qu'il paroiſſe que la faute vous «
déplaiſt & non la perſonne. «

XXII. Les dimanches & les feſtes vous « Il luy preſcrit
preſcherez ſur les deux heures aprés midy dans « le temps de
l'égliſe de la Miſericorde, ou dans la principale « ſes fonctions.
égliſe de la Ville ; & vous envoyerez auparavant «
voſtre compagnon par les ruës inviter avec la «
clochette le peuple au ſermon, ſi ce n'eſt que «
vous aimiez mieux y aller vous-meſme. Vous «
porterez à l'égliſe l'explication du Symbole des «
Apoſtres que je vous ay miſe entre les mains, «
& la pratique que j'ay compoſée pour paſſer la «
journée chreſtiennement. Vous donnerez une «
copie de cette pratique à ceux dont vous enten- «
drez la confeſſion, & pour penitence vous leur «
preſcrirez de faire pendant certains jours ce qui «
y eſt contenu. Ils s'accouſtumeront ainſi à une «
vie chreſtienne, & feront enſuite d'eux-meſmes, «
par la force de l'habitude, ce qu'ils n'ont fait «
au commencement que par l'ordre de leur con- «
feſſeur. Mais comme je prévois que vous ne «

» pourrez pas avoir assez de copies pour tant de
» gens, je vous conseille de faire écrire cette pra-
» tique en gros caracteres, & de l'exposer dans
» un lieu public, afin que ceux qui voudront s'en
» servir la puissent lire & transcrire commodé-
» ment.

Il luy donne des instructions touchant la conduite de ceux qui sont receûs en la Compagnie.

» XXIII. Ceux qui souhaiteront d'estre receûs
» en la Compagnie, & que vous jugerez y estre
» propres, vous les pourrez envoyer à Goa avec
» une Lettre qui marque leur dessein & leurs ta-
» lens, ou les retenir auprés de vous : en ce cas-
» là, aprés leur avoir fait faire pendant un mois
» les Exercices spirituels, vous les éprouverez d'u-
» ne maniere qui édifie le peuple sans les rendre
» ridicules eux-mesmes. Ordonnez-leur donc de
» servir les malades dans les hospitaux, & de s'ab-
» baisser aux offices les plus humbles & les plus
» dégoustans. Faites-leur visiter les prisonniers,
» & apprenez-leur à bien consoler ces miserables.
» Enfin exercez vos novices dans toutes les pra-
» tiques de l'humilité & de la mortification, mais
» ne souffrez pas qu'ils paroissent en public sous
» des habits extravagans qui leur attirent les mo-
» queries de la populace ; ne le souffrez pas, dis-
» je, bien loin de le commander. N'engagez pas
» mesme indifferemment tous les novices aux é-
» preuves que la nature abhorre le plus : mais
» examinez bien ce que chacun a de forces, &
» proportionnez les mortifications au tempera-
» ment, à l'éducation, & à l'avancement spiri-

tuel, ſi bien qu'on puiſſe eſperer que l'épreuve «
ne ſera pas inutile, & qu'elle fera ſon effet ſe- «
lon la meſure de la Grace qui leur eſt donnée. «

Si celuy qui dirige les novices n'a tous ces «
égards, il arrivera que ceux qui auroient pû «
faire de tres-grands progrés dans la vertu eſtant «
bien conduits, perdront courage, & retourne- «
ront en arriere. D'ailleurs, ces épreuves indiſ- «
cretes & trop fortes pour des ames qui ne font «
que commencer, éloignent les cœurs du maiſ- «
tre des novices, & luy font perdre la confiance «
de ſes diſciples. Cependant quiconque forme «
les jeunes gens à la vie Religieuſe, doit n'épar- «
gner rien pour faire en ſorte qu'ils luy décou- «
vrent avec beaucoup de candeur & leurs mé- «
chantes inclinations & les ſuggeſtions du malin «
eſprit au moment meſme qu'ils ſont tentez: car «
ſans cela, ils ne ſe dégageront jamais des filets «
du démon; ils n'arriveront jamais à la perfe- «
ction Religieuſe. Au contraire, ces premieres ſe- «
mences du mal couvées & nourries pour ainſi «
dire par le ſilence, produiſent inſenſiblement «
des effets funeſtes; juſques-là que les novices «
venant à ſe dégouſter, & à ſe laſſer de la diſci- «
pline réguliere, ſecoûënt enfin le joug de Jeſus- «
Chriſt, & ſe rengagent dans les deſordres du «
monde. «

XXIV. Ceux que vous verrez parmi ces jeu- «
nes gens eſtre plus portez à la vaine gloire, au «
plaiſir des ſens, & à d'autres vices, gueriſſez-les «

» en cette maniere. Faites-leur chercher des rai-
» sons & des preuves contre les vices où ils sont
» enclins ; & quand ils en auront trouvé plusieurs,
» aidez-les à composer de petits discours là-dessus. Faites-leur ensuite prononcer ces discours
» ou au peuple dans l'église, ou aux convalescens
» dans l'hospital, ou ailleurs : il y aura lieu d'es-
» perer que ce qu'ils se seront mis bien avant dans
» l'esprit par une étude constante, & par une for-
» te application, leur sera beaucoup plus utile
» qu'à leurs auditeurs. Ils auront honte sans dou-
» te de ne pas profiter des remedes qu'ils propo-
» sent, & de demeurer dans les vices d'où ils tas-
» chent de tirer les autres. Vous userez à propor-
» tion de la mesme industrie envers des pécheurs
» qui ne peuvent gagner sur eux, à ce qu'ils di-
» sent, ni de s'éloigner des occasions du péché,
» ni de restituer le bien d'autruy qu'ils retiennent
» de mauvaise foy. Aprés vous estre insinüé dans
» leur bienveillance, conseillez-leur de se dire à
» eux-mesmes ce qu'ils diroient à un de leurs
» amis en une pareille rencontre, & engagez-les
» comme pour exercer leur esprit à imaginer les
» raisons qui condamnent leur procedé en la per-
» sonne d'un autre.

Il luy enseigne le moyen de réduire des pécheurs endurcis.

» XXV. Il se presentera à vous quelquefois dans
» le tribunal de la penitence des hommes escla-
» ves de la volupté ou de l'avarice, que ni le mo-
» tif de l'amour de Dieu, ni la pensée de la mort,
» ni la crainte de l'enfer ne peut obliger à chasser

une concubine, ou à rendre un bien mal aquis. « Le ſeul moyen de réduire ces gens-là eſt de les « menacer des malheurs de la vie preſente, qui « ſont les ſeuls maux qu'ils craignent. Déclarez-« leur donc que s'ils ne ſe haſtent d'appaiſer la « juſtice divine, ils auront à ſouffrir bientoſt des « pertes conſiderables ſur mer, & des traitemens « faſcheux de la part des Gouverneurs; qu'ils per-« dront leur procés, qu'ils languiront pluſieurs « années dans des cachots, qu'ils ſeront frapez « de maladies incurables, & réduits à une extré-« me pauvreté ſans que perſonne prenne ſoin de « les ſecourir; enfin qu'eux & leurs deſcendans « devenus infames, ſeront l'objet de la haine & « de l'exécration publique. Dites-leur pour rai-« ſon qu'on ne ſe moque point de Dieu impuné-« ment, & que ſes vengeances ſont d'autant plus « terribles que ſa patience a eſté plus longue. « L'image de ces diſgraces temporelles effrayera « des hommes charnels qui ne ſont touchez que « des choſes ſenſibles, & fera naiſtre dans leurs « ames inſenſées les premiers mouvemens de la « crainte du Seigneur, de cette crainte ſalutaire « qui eſt le commencement de la ſageſſe. «

XXVI. Avant que de traiter avec qui que « ce ſoit de l'affaire du ſalut, taſchez de connoiſ-« tre la ſituation de ſon eſprit; s'il eſt tranquille « ou agité d'une paſſion violente; s'il eſt preſt à « ſuivre la voye droite quand elle luy ſera mon-« trée, ou s'il s'égare volontairement; ſi c'eſt le « Il luy conſeille de connoiſtre la diſpoſition des eſprits avant que de traiter avec eux.

» malin esprit, ou son naturel qui le porte au mal ;
» s'il est docile & disposé à écouter de bons con-
» seils, ou s'il est de ces humeurs intraitables que
» l'on ne sçait comment prendre. Il faudra di-
» versifier vos discours selon les dispositions dif-
» ferentes : mais quoy-qu'il faille se ménager da-
» vantage avec les esprits durs & difficiles, il ne
» faut jamais flater le malade, ni luy rien dire
» qui affoiblisse la vertu du remede, & qui en
» empesche l'effet.

Il luy recommande de se bien instruire des mœurs & des coustumes du peuple.

» XXVII. En quelque lieu que vous soyiez,
» mesme quand vous n'y seriez qu'en passant, tas-
» chez de sçavoir des gens qui ont de la probi-
» té & de l'experience, non seulement les crimes
» les plus ordinaires de la Ville & les tromperies
» usitées dans le trafic, comme je vous ay desja
» dit au regard d'Ormuz ; mais encore les incli-
» nations du peuple, les coustumes du païs, la
» forme du gouvernement, les opinions commu-
» nes, & tout ce qui regarde le commerce de la
» vie civile. Car, croyez-moy, la connoissance
» de toutes ces choses est tres-utile à un mission-
» naire pour remedier promptement aux maladies
» spirituelles, & pour avoir toûjours en main de
» quoy soulager toutes les personnes qui se pre-
» sentent.

» Vous apprendrez de-là sur quels points il
» faut appuyer le plus en preschant, & ce qu'il faut
» recommander davantage dans les confessions.
» Cette connoissance fera que vous ne trouverez
rien

rien qui vous ſoit nouveau, rien qui vous ſur- «
prenne & qui vous étonne: elle vous donnera «
encore de l'adreſſe pour manier les eſprits, & «
meſme de l'autorité ſur eux. Les hommes du ſie- «
cle ont couſtume de mépriſer les avertiſſemens «
des Religieux comme de gens qui n'ont pas «
l'uſage du monde: s'ils en trouvent un qui ſça- «
che vivre, & qui ſoit un peu experimenté dans «
la pratique des choſes humaines, ils l'admire- «
ront comme un homme extraordinaire; ils s'a- «
bandonneront à luy; ils n'auront pas meſme «
de peine à ſe faire violence ſous ſa direction, «
& ils exécuteront volontiers ce qu'il leur con- «
ſeillera de plus difficile. Voila le fruit merveil- «
leux de cette ſcience du monde. Auſſi ne de- «
vez-vous pas moins travailler preſentement à «
l'aquerir, que vous avez travaillé autrefois pour «
ſçavoir la doctrine des Philoſophes & celle des «
Theologiens. Au reſte ce n'eſt pas des anciens «
manuſcrits, ni des livres imprimez que ſe tire «
une telle ſcience; c'eſt dans les livres vivans & «
dans le commerce des perſonnes intelligentes «
qu'il faut l'étudier. Avec elle vous ferez plus «
de fruit que ſi vous débitiez au peuple tous les «
raiſonnemens des docteurs & toutes les ſubtili- «
tez de l'école. «

XXVIII. Vous prendrez un jour de la ſe- « Il luy donne des conſeils touchant les réconciliations.
maine pour terminer les differends, & pour re- «
gler les intereſts des perſonnes qui ſeront mal «
enſemble & ſur le point de plaider. Ecoutez-les «

» l'un aprés l'autre, & faites-leur des propoſitions
» d'accommodement ; ſur tout faites-leur enten-
» dre qu'ils trouveront plus leur compte à s'ac-
» commoder qu'à ſe jetter dans des procés éter-
» nels, qui ſans parler de la conſcience & de la
» réputation coûtent toûjours beaucoup d'argent
» & de peine. Je ſçay bien que cela ne plaira pas
» aux Avocats ni aux Procureurs, que la longueur
» des affaires & les ruſes de la chicane enrichiſ-
» ſent. Mais ne vous mettez pas fort en peine de
» ce qu'ils diront de vous là-deſſus ; & faites-leur
» comprendre à eux-meſmes, ſi vous pouvez,
» qu'en perpetuant les procés par des formalitez
» infinies, ils s'expoſent au peril d'une damna-
» tion éternelle. Taſchez auſſi de les engager
» dans la retraite pour quelques jours, afin que
» les Exercices ſpirituels leur faſſent prendre une
» autre conduite.

Il luy enſeigne la maniere de bien preſcher.

» XXIX. N'attendez pas que vous ſoyiez à
» Ormuz pour preſcher ; commencez ſur mer, &
» dés que vous ſerez embarqué. Dans vos ſer-
» mons n'affectez point de faire paroiſtre beau-
» coup d'érudition & de memoire en citant un
» grand nombre de paſſages des anciens auteurs :
» il en faut peu, mais qui ſoient bien choiſis, &
» qui conviennent au ſujet. Employez la meil-
» leure partie de la prédication à dépeindre vive-
» ment l'état interieur des ames mondaines ; qu'el-
» les reconnoiſſent, & qu'elles voyent en vos diſ-
» cours comme dans un miroir leurs inquietudes,

leurs artifices, leurs projets frivoles, & leurs vaines esperances. Vous leur ferez voir encore les issuës funestes de leurs desseins. Vous leur découvrirez les piéges que leur tend le malin esprit, & vous leur enseignerez le moyen de les éviter. Mais vous leur direz de plus que s'ils s'y laissent surprendre, ils ont tout à craindre, & par là vous gagnerez leur attention : car on se fait toûjours écouter quand ce qu'on dit interesse l'auditeur.

Ne rempliſſez pas vos sermons de speculations sublimes, de questions embarrassées, & de controverses scolastiques. Ces sortes de choses qui surpassent la portée des gens du monde, ne font que du bruit, & n'aboutissent à rien. Il est necessaire de les representer eux-mesmes à eux-mesmes, si vous voulez attacher leur esprit. Mais pour bien exprimer ce qui se passe au fond de leur cœur, il faut auparavant le bien connoistre ; & pour cela, il faut les pratiquer beaucoup, les observer, les approfondir. Etudiez donc ces livres vivans, & asseûrez-vous que vous en tirerez de quoy tourner les pécheurs du costé qu'il vous plaira.

Je ne vous défends pas néanmoins de consulter dans les rencontres l'Ecriture Sainte, les Peres de l'Eglise, les sacrez canons, les livres de pieté, & les traitez de morale. Ils peuvent fournir des preuves solides pour établir les veritez chrestiennes, des remedes souverains contre

» les tentations, & des exemples héroiques de ver-
» tu. Mais tout cela eſt bien froid, & ne ſert gueres
» ſi les eſprits ne ſont diſpoſez à en profiter ; &
» ils ne peuvent l'eſtre que par la voye que je
» viens de dire. Ainſi le devoir du prédicateur eſt
» de ſonder le cœur humain, d'avoir une parfai-
» te connoiſſance du monde, de faire une fidelle
» peinture de l'homme, & de mettre ce tableau
» dans un ſi beau jour que chacun s'y reconnoiſſe.

Ce qu'il luy ordonne touchant ſa ſubſiſtence, & à l'égard des preſens.

» XXX. Puis que le Roy de Portugal a or-
» donné qu'on vous fourniſt de l'Epargne ce
» qui ſera neceſſaire pour voſtre ſubſiſtence, uſez
» de la grace que ce bon Prince vous fait, & ne
» recevez rien que de ſes Miniſtres. Si d'autres
» perſonnes vous veulent donner quelque choſe,
» refuſez-le quand elles vous l'offriroient d'elles-
» meſmes : auſſi-bien eſt-il tres-important pour
» la liberté d'un homme apoſtolique de ne devoir
» point ſon vivre à ceux qu'il doit conduire dans
» le chemin du ſalut, & qu'il doit reprendre s'ils
» viennent à s'en écarter. On peut dire veritable-
» ment de ces dons, que qui prend eſt pris. Et c'eſt
» pour cela que quand nous avons à faire une ré-
» primande charitable aux perſonnes qui nous en-
» tretiennent d'aumoſnes, nous ne ſçavons com-
» ment nous y prendre, ni de quels termes nous
» ſervir ; ou ſi noſtre zele nous fait parler libre-
» ment, nos paroles ont moins d'effet ſur leurs
» eſprits, par la raiſon qu'ils prennent avec nous
» un air d'empire & de hauteur comme ſi le

bien que nous recevons d'eux les faiſoit nos « maiſtres, & leur donnoit droit de nous mépri- « ſer. «

Ce que je dis regarde principalement une eſ- « pece de gens plongez dans le vice, qui ſe feront « honneur d'eſtre de vos amis, & qui taſcheront « de gagner voſtre amitié par toutes ſortes de « bons offices. Leur deſſein n'eſt pas de profiter « de voſtre converſation pour l'amendement de « leur vie : tout ce qu'ils prétendent eſt de vous « fermer la bouche, & de s'épargner une cenſure « qu'ils croyent meriter. Soyez fort en garde con- « tre ces gens-là. Je ne ſuis pas pourtant d'avis « que vous les rebutiez tout-à-fait, ni que vous « mépriſiez leurs honneſtetez. S'ils vous invitent « meſme à leur table, ne les refuſez pas. Refuſez- « les encore moins, s'ils vous font des preſens de « peu de valeur, tels qu'on s'en fait aux Indes « communément parmi les Portugais, & qu'on « ne peut refuſer ſans faire un affront; des fruits « par exemple & des liqueurs. «

Du reſte déclarez-leur que vous ne recevez « leurs petits preſens qu'à condition qu'ils rece- « vront bien vos conſeils, & que ſi vous allez « manger avec eux, ce n'eſt que pour les diſpo- « ſer par une bonne confeſſion à s'approcher de « la ſainte table. Pour ces preſens que j'ay dit « qu'il ne falloit pas refuſer, dés que vous les « aurez receûs, envoyez-les aux malades, aux pri- « ſonniers, ou à d'autres pauvres. Le peuple en «

» ſera édifié, & n'aura pas lieu de vous ſoupçon-
» ner ni de délicateſſe ni d'avarice.

Ce qu'il luy preſcrit touchant ſa demeure.

» XXXI. A l'égard de voſtre demeure, vous
» verrez eſtant arrivé, & ayant conſideré prudem-
» ment l'état des choſes, où il ſera plus à propos
» que vous demeuriez, ou dans l'hoſpital, ou
» dans la maiſon de la Miſericorde, ou dans quel-
» que petit logis qui n'en ſoit pas éloigné. Si je
» vous appelle au Japon, vous écrirez auſſitoſt au
» Recteur de ce College par deux ou trois voyes
» differentes, afin qu'il mette en voſtre place un
» de nos Peres capable d'aſſiſter & de conſoler la
» ville d'Ormuz. Enfin, je vous recommande vous-
» meſme à vous-meſme: particulierement n'ou-
» bliez jamais que vous eſtes membre de la Com-
» pagnie de Jeſus.

» Dans les conjonctures des affaires, l'experience
» vous enſeignera ce qui ſera le plus du ſervice de
» Dieu: car il n'y a pas un meilleur maiſtre que
» l'uſage en matiere de prudence. Souvenez-vous
» tous les jours de moy dans vos prieres, & ayez
» ſoin que ceux qui ſeront ſous voſtre conduite me
» recommandent dans les leurs au maiſtre commun
» que nous ſervons. Pour finir une ſi longue inſ-
» truction, le dernier avis que je vous donne eſt
» de la lire attentivement toutes les ſemaines, afin
» que vous n'oubliyez jamais aucun des articles
» qui y ſont contenus. Plaiſe au Seigneur de vous
» accompagner, de vous conduire dans voſtre
» voyage, & de demeurer cependant icy avec nous.

Huit jours aprés que Gaſpar Barzée fut parti pour Ormuz avec ſon compagnon Raymond Peréyra, le Pere Xavier partit luy-meſme pour le Japon. C'eſtoit au mois d'Avril de l'année 1549. Il s'embarqua dans une fuſte qui alloit ſeulement à Cochin, où l'attendoit un navire qui devoit faire voile vers Malaca. Il prit pour ſes compagnons le Pere Coſme de Torrez & le frere Jean Fernandez, outre les trois Japonois convertis, Paul de Sainte Foy, & ſes deux valets Jean & Antoine. Il part pour le Japon.

A la verité il fit auſſi embarquer dans la meſme fuſte Emanuel Moralez, & Alphonſe de Caſtro; mais ce n'eſtoit que pour les conduire à Malaca, d'où l'un & l'autre devoit paſſer aux Moluques.

Comme le navire qui attendoit Xavier & ſes compagnons au port de Cochin eſtoit ſur le point de partir, ils s'arreſterent là peu de jours; mais il ne s'y arreſterent pas inutilement. Le Saint allant un jour par la ville rencontra un Portugais de ſa connoiſſance, & luy demanda d'abord comment il ſe portoit. *Fort bien*, répondit le Portugais. *Oüi pour ce qui regarde le corps*, reprit Xavier; *mais à l'égard de l'ame, on ne peut gueres eſtre plus malade que vous l'eſtes.* Cét homme qui meditoit une mauvaiſe action connut que le Pere voyoit le fonds de ſon ame, & rentrant auſſitoſt en luy-meſme, ſuivit Xavier, ſe confeſſa, & changea de vie.

Les prédications de Caſtro charmerent tellement le peuple, qu'on voulut le retenir à Cochin pour y établir un college de la Compagnie. Mais Xavier qui l'avoit deſtiné aux Moluques, s'oppoſa à la volonté du peuple; & la Providence qui deſtinoit la couronne du martyre à ce miſſionnaire, ne permit pas qu'il demeuraſt dans un lieu où l'on n'auroit eû que de la veneration pour luy.

Il arrive à Malaca, & ce qu'il y fait.

Ils partirent de Cochin le 25. d'Avril, & ils arriverent le dernier de May à Malaca. Toute la ville vint au-devant du Pere Xavier, & chacun eut une joye incroyable de le revoir. Alphonſe Martinez Grand-Vicaire de l'Eveſque eſtoit alors tres-malade, & dans un trouble d'eſprit qui faiſoit pitié: car ayant eſté averti de ſe mettre en état d'aller rendre compte à Dieu du miniſtere qu'il avoit exercé trente ans, & de toutes les actions de ſa vie, il fut ſi frapé de l'image preſente de la mort, & du deſordre de ſes mœurs peu régulieres pour un homme de ſa profeſſion, qu'il tomba dans une noire mélancolie, & deſeſpera entierement de ſon ſalut. Il jettoit des cris lamentables qui effrayoient tout le monde: on luy entendoit dire tout haut ſes péchez, & les déteſter avec des regrets furieux, non pour en demander le pardon, mais pour en faire voir l'énormité. Quand on vouloit luy parler de la miſericorde divine, il s'emportoit horriblement, & s'écrioit de

toutes

toutes ſes forces, qu'on ne pardonnoit point aux damnez, & qu'il n'y avoit nulle miſericorde dans l'enfer.

On dît au malade que le Pere François venoit d'arriver, & on luy demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de le voir. Martinez qui avoit eû autrefois des liaiſons tres-étroites avec Xavier, reſpira à ce nom, & puis tout d'un coup voulut ſe lever, pour aller voir, diſoit-il, l'homme de Dieu. Mais l'effort qu'il fit ne ſervit qu'à le faire tomber en foibleſſe. Le Pere ſurvint dans ce moment-là: car outre que c'eſtoit ſa couſtume de rendre d'abord une viſite aux Superieurs Eccleſiaſtiques, la maladie du Vicaire haſta le Saint encore davantage. Dés que le malade fut un peu revenu à luy, Xavier luy parla de l'Eternité & des conditions d'une mort chreſtienne. Ce diſcours rejetta Martinez dans ſes premieres frayeurs; & le ſerviteur de Dieu reconnut en cette rencontre ce qu'il avoit desja remarqué en d'autres, que rien n'eſt plus difficile que de faire eſperer le ſalut à un homme mourant, qui pendant ſa vie s'eſt flaté de l'eſperance du ſalut pour pécher avec plus d'audace.

Voyant donc le mal preſque ſans remede, il entreprit de faire violence au Ciel pour obtenir au malade les ſentimens d'une veritable penitence, & la grace d'une bonne mort: car il fit vœu ſur le champ de dire un fort grand nombre de meſſes en l'honneur de la tres-Sain-

te Trinité, de la Bienheureuſe Vierge, des Anges, & de quelques Saints à qui il avoit une dévotion particuliere. Le vœu fut à peine fait, que Martinez devenu tranquille, prit des penſées raiſonnables, & receut les derniers Sacremens avec une vive douleur de ſes péchez, meſlée d'une tendre confiance en la miſericorde de Dieu ; il mourut aprés doucement entre les bras de Xavier invoquant le nom de Jeſus.

La joye qu'il a des travaux de ſes Freres.

Une ſi heureuſe mort donna beaucoup de joye au ſaint homme, mais les travaux apoſtoliques de François Perez & de Roch Oliveira ne luy en donnerent pas moins. Il les avoit envoyez l'année précedente à Malaca pour y fonder un college de la Compagnie ſuivant les ſouhaits du peuple, & ils y avoient eſté tres-bien receûs. Perez avoit commencé à ouvrir une école publique pour inſtruire la jeuneſſe dans les lettres & dans la pieté ſelon l'eſprit de leur Inſtitut. Oliveira s'eſtoit donné tout entier au miniſtere de la prédication & à la conduite des ames, en s'attachant néanmoins principalement au ſalut des Turcs & des Juifs dont la Ville ſe rempliſſoit tous les jours. Car les premiers venoient exprés de la Meque, & les autres de Malabar, afin de planter s'ils pouvoient le mahometiſme & le judaïſme où le chriſtianiſme floriſſoit.

Il reçoit un jeune gentilhomme en la Compagnie.

L'exemple des deux miſſionnaires attira pluſieurs Portugais au genre de vie dont l'un &

l'autre faiſoit profeſſion. Le plus conſiderable de tous fut un jeune gentilhomme nommé Jean Bravo, à qui ſa nobleſſe & ſa valeur promettoient tout dans le monde; mais qui préfera la pauvreté évangelique & l'humilité religieuſe aux plus grands établiſſemens de la terre. Il eſtoit preſt d'aller à Goa pour exécuter ce que le Ciel luy inſpiroit, lors qu'il apprit que Xavier devoit paſſer par Malaca. Il l'attendit donc, & cependant il veſcut avec Perez & Oliveira comme s'il euſt eſté de la Compagnie. Il ſe conforma du moins autant qu'il put à leurs manieres, & s'habilla meſme comme eux; c'eſt-à-dire qu'au lieu de riches habits, il prit une méchante ſoutane toute uſée avec laquelle il bravoit le monde ſans l'avoir encore tout-à-fait quitté. Il fit un mois entier d'Exercices ſpirituels, & ne ſortit de la retraite que pour s'employer aux œuvres de charité dans l'hoſpital: il y ſervit trois mois les malades, vivant comme un pauvre, & demandant luy-meſme ſon pain de porte en porte à la veûë de Jacques Soſa ſon parent, Amiral de la flotte que l'on préparoit pour les Moluques.

Ces épreuves obligerent le Pere Xavier de recevoir Bravo en la Compagnie: il luy fit faire preſque d'abord les premiers vœux; & ayant trouvé en luy un fonds excellent pour toutes les vertus apoſtoliques, il le cultiva avec ſoin; il luy laiſſa meſme par écrit les regles ſui-

vantes, avant que de s'embarquer pour le Japon.

Les instructions qu'il donne à Bravo. *Lib. 5. Ep. 5. nov.*

Voicy, mon tres-cher Frere, la forme de vie qu'il faut que vous gardiez conſtamment tous les jours. Le matin dés que vous ſerez éveillé, » vous vous prépararez à mediter ſur quelque » myſtere de Noſtre Seigneur, en commençant » par ſa ſainte Nativité, & continuant juſqu'à ſa » glorieuſe Aſcenſion. Les ſujets des meditations » ſont marquez & mis en ordre dans le livre des » Exercices.

» Vous employerez pour le moins une demi-» heure à l'oraiſon, & vous y vaquerez avec tou-» tes les diſpoſitions interieures avec leſquelles » vous vous ſouvenez d'avoir fait voſtre retraite » d'un mois. Vous conſidererez chaque jour un » myſtere, en ſorte que ſi le lundy par exemple » la naiſſance de Jeſus-Chriſt a eſté le ſujet de » voſtre meditation, ſa Circonciſion le ſera le » mardy, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'ayant » parcouru dans l'eſpace d'un mois toutes les » actions du Fils de Dieu, vous veniez à le con-» templer montant au ciel en triomphe. Il fau-» dra recommencer les meſmes meditations tous » les mois, & dans le meſme ordre.

» A la fin de chaque meditation vous renou-» vellerez les vœux de pauvreté, de chaſteté & » d'obéïſſance par leſquels vous vous eſtes obli-» gé. Vous les ferez, dis-je, tout de nouveau, & » les offrirez à Dieu avec la meſme ferveur que

vous avez fait la premiere fois. Ce renouvelle- «
ment de vos vœux affoiblira en vous les mou- «
vemens de la concupiſcence, & rendra les puiſ- «
ſances de l'enfer moins capables de vous nuire : «
c'eſt pourquoy je ſuis d'avis que vous ne l'o- «
mettiez jamais. «

Aprés le diſner, vous reprendrez voſtre orai- «
ſon du matin, & vous repaſſerez ſur le meſme «
myſtere pendant une demi-heure. Vous renou- «
vellerez encore vos vœux à la fin de cette me- «
ditation. Il faut vous occuper ainſi interieure- «
ment dans la diverſité de vos emplois, & don- «
ner une heure entiere chaque jour à la conſi- «
deration de la tres-ſainte vie de Noſtre Sei- «
gneur Jeſus-Chriſt, quelque affaire qui vous «
ſurvienne, & quelque embarras que vous ayiez. «
Vous le pourrez faire commodément, en pre- «
nant une demi-heure le matin & une demi- «
heure l'apreſdinée, ſelon la pratique que je vous «
preſcris. «

Avant que de vous coucher, examinez bien «
voſtre conſcience, en recherchant les penſées, «
les actions & les paroles de tout le jour, & ob- «
ſervant meſme ſi vous n'avez point manqué de «
faire ce que vous deviez : que cette diſcuſſion «
ſoit auſſi exacte que ſi vous eſtiez ſur le point «
de vous confeſſer. Aprés avoir conceû une tres- «
vive douleur de vos fautes par le motif de l'a- «
mour de Dieu, vous demanderez humblement «
pardon à Jeſus-Chriſt, & vous luy promettrez «

» de vous amender ; enfin vous vous disposerez
» de sorte à vostre repos, que le sommeil vous
» prenne sur des pensées de pieté, & dans la ré-
» solution de passer plus saintement la journée
» suivante.

» Le lendemain, à vostre réveil, pensez aux
» péchez que vous avez remarquez dans l'examen
» du soir précedent, & en vous habillant deman-
» dez à Dieu la grace de ne pas retomber ce jour-
» là dans les mesmes fautes. Aquitez-vous ensui-
» te de la meditation du matin, & faites le reste
» comme je vous l'ay marqué : mais soyez si exact
» & si constant en toutes ces pratiques spirituel-
» les, que rien hors la maladie ne vous les fasse
» quitter. Que si vous portant bien vous les dif-
» ferez ou les laissez tout-à-fait sous prétexte
» de quelque affaire, faites-en scrupule, & que
» le jour ne se passe point qu'en presence de
» vos Freres vous ne déclariez vostre faute, &
» que de vous-mesme vous ne demandiez à es-
» tre puni pour avoir omis ou negligé ce qui
» vous estoit si fort recommandé par vostre Supe-
» rieur.

» Du reste, quelque chose que vous fassiez, &
» en quelque situation que vous soyiez, travaillez
» de toutes vos forces à vous vaincre toûjours
» vous-mesme. Domptez vos passions ; embras-
» sez ce que les sens abhorrent le plus ; réprimez
» sur tout le desir naturel de la gloire, & ne vous
» pardonnez rien là-dessus, jusqu'à ce qu'ayant

arraché de voſtre cœur les racines meſmes de « l'orgueïl, non ſeulement vous ſouffriez volon- « tiers qu'on vous rabaiſſe au deſſous de tout le « monde, mais encore que vous ayiez de la joye « qu'on vous mépriſe : car tenez pour aſſeûré que « ſans cette humilité & cette mortification vous « ne pouvez ni croiſtre en vertu, ni ſervir utile- « ment le prochain, ni plaire à Dieu, ni enfin « perſeverer dans la Compagnie de Jeſus. «

Obéïſſez en tout au Pere avec lequel vous « demeurez ; & quelque faſcheuſes ou difficiles « que ſoient les choſes qu'il vous commande, « exécutez-les avec une grande allegreſſe, ne luy « réſiſtant jamais, & n'exceptant jamais rien pour « quelque cauſe que ce ſoit. Enfin écoutez-le, « & laiſſez-vous conduire par luy en toutes cho- « ſes comme ſi le pere Ignace vous parloit & vous « dirigeoit luy-meſme. «

De quelques tentations que vous vous ſen- « tiez attaqué, découvrez-les toutes ſincerement « à celuy qui vous gouverne, & ſoyez perſuadé « que c'eſt l'unique moyen de les vaincre. Outre « ce profit on tire d'autres avantages ſpirituels en « faiſant voir les mouvemens ſecrets de ſon cœur : « car la violence qu'on ſe fait pour ſurmonter la « pudeur naturelle qui empeſche qu'on n'avoûë « ſes imperfections & ſes foibleſſes, attire de gran- « des graces de Dieu. D'ailleurs cette ouverture « & cette franchiſe ruine les deſſeins du malin eſ- « prit, qui ne nuit jamais plus que quand il ſe «

» cache, & qui eſtant découvert eſt ſi deſarmé
» & ſi foible, que ceux à qui il dreſſoit des em-
» buſches ſe moquent de luy.

C'eſt ainſi que le ſaint Apoſtre inſtruiſoit les jeunes gens de la Compagnie, & rien peut-eſtre ne nous montre mieux combien il y avoit de rapport entre l'eſprit de Xavier & celuy d'Ignace.

Les nouvelles qu'il apprend du Japon.

On receut alors des nouvelles du Japon, & quelques Lettres portoient qu'un des Rois de l'Iſle demandoit des prédicateurs évangeliques au Gouverneur des Indes par une ambaſſade expreſſe; que ce Roy avoit appris quelque choſe de la loy chreſtienne, & qu'un évenement merveilleux luy avoit fait naiſtre le deſir d'en apprendre davantage. L'évenement eſtoit contenu dans les Lettres, & ſe racontoit de la ſorte.

Des marchands Portugais eſtant abordez au port de la ville capitale d'un des Royaumes du Japon furent logez par l'ordre du Roy dans une maiſon deſerte qu'on croyoit infeſtée de malins eſprits: l'opinion populaire n'eſtoit pas mal fondée, & les Portugais s'apperceûrent bientoſt que leur logement eſtoit incommode. Ils entendoient la nuit un horrible tintamarre; ils ſe ſentoient tirer de leurs lits, & fraper durant leur ſommeil ſans voir néanmoins perſonne. Une nuit s'eſtant éveillez aux cris d'un de leurs valets, & ayant couru avec leurs armes vers l'endroit d'où venoit le bruit, ils trouverent le valet

valet étendu par terre, & tremblant de peur. On luy demanda ce qu'il avoit eû à crier, & pourquoy il trembloit ſi fort. Il répondit qu'il avoit veû un ſpectre effroyable, & tel que les peintres repreſentent les démons. Comme ce n'eſtoit pas un eſprit foible, ni un menteur que ce valet, les Portugais ne douterent pas de la cauſe du vacarme qui ſe faiſoit réglément toutes les nuits. Pour y remedier, ils ſemerent de croix toute la maiſon, & depuis ils n'entendirent plus rien.

Les Japonois furent fort ſurpris quand ils ſceûrent comment la maiſon eſtoit devenuë tranquille. Le Roy meſme, à qui les Portugais dirent que la Croix des chreſtiens faiſoit fuir les malins eſprits, admira un effet ſi merveilleux, & fit planter des croix par tout juſques dans ſes maiſons Royales & ſur les chemins publics. Il voulut enſuite ſçavoir d'où la croix tiroit ſa vertu, & pourquoy les démons la craignoient tant: ainſi il deſcendit peu à peu dans les myſteres de la Foy. Mais comme les Japonois ſont extrémement curieux, non content d'eſtre inſtruit par des marchands & par des ſoldats, il eut la penſée de faire venir des prédicateurs, & il envoya pour cela un Ambaſſadeur aux Indes.

Il ſe diſpoſe à partir pour le Japon, & avec plus d'ardeur que jamais.

Ces nouvelles conſolerent infiniment le Pere Xavier, & haſterent d'autant plus ſon voyage, que les Japonois luy parurent plus diſpoſez à

recevoir l'Evangile. Il y avoit dans le port de Malaca plusieurs navires Portugais qui estoient prests de partir pour le Japon : mais tous ces vaisseaux devoient faire diverses courses en chemin, & cela n'accommodoit pas le saint homme. Sa seule ressource fut en un navire Chinois qui alloit droit au Japon, & qui estoit un de ces petits bastimens qu'on appelle Joncs à la Chine. Le maistre du navire nommé Neeeda estoit un fameux corsaire, ami des Portugais nonobstant la guerre déclarée entre les deux nations ; & si connu par ses brigandages, que son vaisseau se nommoit communément le Jonc du Voleur. Dom Pedro de Sylva Gouverneur de Malaca fit promettre au capitaine Chinois qu'il conduiroit seûrement le Pere, & voulut avoir de luy des ostages pour l'engager à tenir inviolablement sa promesse. Mais quel fondement peut-on faire sur la parole d'un pirate & d'un scelerat?

Il part de Malaca pour le Japon, & ce qui luy arrive en chemin.

Xavier & ses compagnons s'embarquerent le 24. de Juin au commencement de la nuit, & on démara le lendemain au point du jour avec un bon vent. Dés qu'on fut en mer le capitaine & les matelots qui estoient tous idolâtres éleverent un Pagode sur la poupe, luy firent des sacrifices malgré les remontrances de Xavier, & le consulterent par la voye du sort, pour sçavoir si leur navigation seroit heureuse. Les réponses estoient tantost bonnes & tantost mau-

vaiſes. Cependant ils mouïllerent l'ancre à une iſle, & s'y fournirent de bois contre les furieuſes tourmentes de ces mers. Ils recommencerent en meſme temps à interroger leur idole, & rechercherent par le ſort s'ils auroient un vent favorable. Le ſort promit un bon vent, & ſur cela les payens continuerent gayment leur voyage. Néanmoins ils ne furent pas pluſtoſt en haute mer, qu'ils tirerent les ſorts tout de nouveau, pour voir ſi du Japon le navire retourneroit heureuſement à Malaca : la réponſe fut qu'il aborderoit au Japon, mais qu'il ne reverroit plus Malaca. Le Pirate qui eſtoit fort ſuperſtitieux prit au meſme moment la penſée de quitter ſa route. Il tourna en effet ailleurs, & ne fit plus que s'amuſer dans les Iſles qui ſe preſentoient. Le Pere Xavier eut un ſenſible déplaiſir que le démon fuſt le maiſtre de leur deſtinée, & que tout ſe reglaſt ſuivant les réponſes de l'ennemi de Dieu & des hommes.

En voguant ainſi lentement on s'approcha des coſtes de la Cochinchine, & les tempeſtes qui s'éleverent alors menacerent plus d'une fois du naufrage. Les idolâtres eurent recours à leurs ſuperſtitions ordinaires. Le ſort déclara que la mer ſe calmeroit, & que le navire n'avoit rien à craindre. Mais un vent impetueux agita tellement les flots, que les mariniers furent contraints d'abbaiſſer les voiles, & de jetter l'ancre. Le balancement du vaiſſeau fit qu'un jeu-

ne chreſtien Chinois que Xavier menoit avec luy tomba dans la ſentine qui eſtoit ouverte. On l'en retira à demi mort, & fort bleſſé à la teſte. Lors qu'on le panſoit, la fille du capitaine tomba dans la mer, & fut engloutie des vagues ſans qu'on puſt jamais la ſauver.

Un ſi funeſte accident mit Neceda au deſeſpoir; & c'eſtoit un triſte ſpectacle, dit Xavier luy-meſme en une de ſes Lettres, de voir le deſordre qui eſtoit dans le vaiſſeau. La perte de la fille, & la crainte du naufrage rempliſſoient tout de cris & de larmes.

Néanmoins les idolâtres au lieu de reconnoiſtre que l'idole leur avoit dit faux, prirent ſoin de l'appaiſer, comme ſi la mort de la Chinoiſe euſt eſté un effet de la colere du Pagode. Ils ſacrifierent des oiſeaux, & bruſlerent des parfums en ſon honneur; aprés quoy ils jetterent les ſorts pour ſçavoir la cauſe du malheur qui venoit d'arriver. On apprit que ſi le jeune chreſtien fuſt mort dans la ſentine, la fille du capitaine n'auroit pas peri malheureuſement. Alors Neceda tranſporté de rage penſa jetter Xavier & ſes compagnons dans la mer. Comme la fureur des flots s'abbatit en un inſtant, ſon eſprit ſe calma un peu : il leva l'ancre, & prit la route de Canton, dans le deſſein d'y paſſer l'hiver.

Mais les artifices des hommes & les efforts des démons ne peuvent rien contre les ordres

de la Providence. Un vent contraire renverſa le projet du capitaine, en l'obligeant malgré luy d'entrer à pleines voiles dans la mer du Japon. Et c'eſt ce vent qui porta le Jonc du Voleur vers Cangoxima lieu de la naiſſance d'Anger, ſurnommé Paul de Sainte Foy. Ils y aborderent le 15. d'Aouſt de l'année 1549.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE CINQUIE'ME.

La ſituation du Japon, & la nature du païs.

JE n'entreprends pas de faire une deſcription exacte du Japon aprés toutes celles que les geographes & les voyageurs en ont faites. Pour peu qu'on ait veû la carte & leû les relations des Indes, on ſçait que le Japon eſt à l'extrémité de l'Aſie, & vis à vis de la Chine; que c'eſt un aſſemblage de diverſes iſles qui font comme un corps, & dont la principale donne le nom à tout le reſte; que ce monde d'iſles, ainſi que parle un excellent geographe, eſt tout rempli de montagnes, dont quelques-unes ſont inacceſſibles & preſque au deſſus des nuës; que le froid y eſt exceſſif, & que la terre feconde en mines d'or & d'argent produit peu de grains neceſſaires à la vie faute d'eſtre cultivée.

Sans m'étendre donc davantage ni ſur la ſituation ni ſur la nature du païs; ſans m'arreſter

meſme aux couſtumes & aux mœurs dont j'ay desja dit quelque choſe & dont je diray dans la ſuite ce que demandera mon ſujet : je ne parleray icy que du gouvernement & de la religion, qu'il eſt beſoin de ſçavoir d'abord pour l'intelligence de l'hiſtoire que j'écris.

L'état du gouvernement politique au Japon.

Anciennement le Japon eſtoit une Monarchie. L'Empereur à qui toutes ces iſles obéïſſoient ſe nommoit le Dayri, & tiroit ſon origine des Camis, qui ſelon l'opinion du peuple deſcendoient en droite ligne du Soleil. La premiere charge de l'Empire eſtoit celle du Cubo, c'eſt-à-dire du capitaine général des armées. Pour relever une dignité ſi éminente d'elle-meſme, on ajouſta avec le temps au nom de Cubo celuy de Sama, qui ſignifie Seigneur, & ainſi le chef de la milice Japonoiſe s'appella Cubo-ſama.

Il y a plus de trois cens ans que le Cuboſama qui eſtoit alors, voyant le ſceptre du Japon entre les mains d'un Dayri laſche & effeminé, ſe révolta contre luy, & s'empara de l'autorité Royale. Son deſſein eſtoit de réduire tout l'Etat ſous ſa domination ; mais il ne ſe rendit maiſtre que de Meaco, où l'Empereur tenoit ſa Cour, & des Provinces qui en dépendoient. Les Gouverneurs des autres Provinces ſe maintinrent chacun dans la ſienne par la force des armes, & ſecouerent le joug à leur tour ; tellement que la Monarchie fut diviſée tout d'un

coup en ſoixante-ſix parties qui prirent toutes le nom de Royaumes.

Depuis ces révolutions le Roy de Meaco fut ſurnommé Cuboſama, & celuy qui avoit eſté dépouïllé retint le nom de Dayri. On luy laiſſa meſme, à la puiſſance prés, toutes les prééminences de la Royauté en conſideration du ſang des Camis, & ſes deſcendans eurent toûjours le meſme titre & les meſmes avantages. Voila quel eſtoit en général le gouvernement au temps de Saint François Xavier : car quelques années aprés, Nobunanga un des Rois voiſins de Meaco défit en bataille rangée le Cuboſama, & pourſuivit ſa victoire avec tant de ſuccés, qu'ayant détruit les Rois particuliers, il réünit tout le Japon ſous ſon obéïſſance.

Quelle eſtoit la religion des Japonois quand Xavier vint au Japon.

Pour ce qui eſt de la religion, tous les Japonois, à la réſerve de quelques-uns qui font profeſſion d'athéïſme, & qui croyent les ames mortelles, ſont idolâtres, & tiennent la tranſmigration des ames telle que l'enſeignoit Pythagore. Les uns rendent le culte divin au ſoleil & à la lune ; les autres aux Camis ces anciens Rois dont nous avons parlé, & aux Fotoques les Dieux de la Chine : il y en a qui adorent diverſes ſortes de beſtes, & pluſieurs adorent le démon ſous des figures horribles.

Ils ont encore une certaine divinité myſterieuſe qu'on nomme Amida, & ils diſent que ce dieu a baſti un paradis ſi éloigné de la terre, que

que les ames ne peuvent y parvenir qu'en trois ans. Mais le dieu Xaca eſt celuy dont ils content plus de merveilles, & il ſemble que ce ſoit le Meſſie contrefait par le démon meſme ou par ſes miniſtres. Car ſi on les en croit Xaca eſtant né d'une Reine qui n'avoit jamais eû de commerce avec aucun homme, ſe retira dans les deſerts de Sian, & y fit de tres-auſteres penitences pour expier les péchez des hommes; au ſortir de ſa ſolitude, il aſſembla des diſciples, & preſcha en divers païs une doctrine toute celeſte.

Il n'eſt pas croyable combien de temples ont eſté baſtis à l'honneur d'Amida & de Xaca: toutes les villes en ſont pleines, & la magnificence égale le nombre. On ne peut non plus s'imaginer où la ſuperſtition porte les adorateurs de ces deux divinitez. Ils ſe précipitent du haut des rochers, ou s'enſeveliſſent tout vivans dans des antres ſouſterrains; & il ſe voit ſouvent des barques remplies d'hommes & de femmes, qui avec une pierre au cou, & chantant les loûanges de leurs dieux, vont ſe jetter dans la mer.

Au reſte l'Eſprit de menſonge a établi dans le Japon une eſpece de hierarchie ſemblable à celle de l'Egliſe Catholique. Car ces peuples ont un chef de la religion, & comme un Souverain Pontife, qu'ils nomment le Saço. Il tient ſa Cour dans la capitale de l'Empire, & c'eſt luy qui approuve les ſectes, qui inſtituë les ceremonies, qui conſacre, ſi j'oſe parler de la

ſorte, les Tundi que l'on peut comparer à nos Eveſques, & dont la fonction principale eſt d'ordonner les preſtres des idoles, en leur conferant le pouvoir de faire des ſacrifices. Ces preſtres qu'on appelle Bonzes, & dont les uns habitent les deſerts, les autres les villes, affectent tous une grande auſterité de mœurs, & ſont parmi les Japonois ce que ſont les Bracmanes parmi les Indiens, ſi ce n'eſt qu'ils ſont encore plus ſcelerats & plus hipocrites.

Paul de Sainte Foy va voir le Roy de Saxuma.

Pour reprendre noſtre hiſtoire, preſque auſſitoſt que Xavier & ſes compagnons furent arrivez, Paul de Sainte Foy que nous nommions Anger avant ſon bapteſme, alla rendre ſes devoirs au Roy de Saxuma, de qui Cangoxima relevoit, & dont le Palais n'eſtoit éloigné que de ſix lieuës. Ce Prince qui luy avoit autrefois témoigné beaucoup de bonté, le receut tres-humainement, & avec d'autant plus de joye, qu'on le croyoit mort. Un ſi favorable accueïl fit que Paul de Sainte Foy commença par demander ſa grace au Roy pour l'action qui l'avoit obligé de ſe retirer, & il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Le Roy qui eſtoit curieux, comme ſont tous les Japonois, l'interrogea fort ſur les Indes; quelle eſtoit la nature du païs, & l'humeur des peuples; ſi les Portugais eſtoient auſſi braves & auſſi puiſſans qu'on diſoit. Aprés que Paul eut ſatisfait le Roy là-deſſus, le diſcours tomba ſur les differentes religions des Indiens, & particu-

lierement sur le Christianisme que les Européans avoient introduit aux Indes.

Paul expliqua assez au long les mysteres de la Foy, & voyant qu'on prenoit plaisir à l'écouter, il produisit un tableau de la Vierge qui tenoit le petit Jesus entre ses bras : le tableau estoit tres-bien fait, & Xavier l'avoit donné au Japonois, afin qu'il le montrast dans l'occasion. La veûë seule d'une si belle peinture frapa tellement le Roy, que touché d'un sentiment de pieté & de réverence, il se mit à genoux avec tous ses courtisans, pour honorer celle qui estoit peinte, & qui luy sembloit avoir un air plus qu'humain. Ce qui se passe à la Cour de Saxuma.

Il voulut qu'on portast le tableau à la Reine sa mere. Elle en fut charmée de son costé, & se prosterna par un mesme instinct avec toutes les Dames de sa suite pour saluer la Mere & le Fils : mais comme les Japonoises ont encore plus de curiosité que les Japonois, elle fit mille questions sur la Vierge & sur Jesus-Christ. Cela donna lieu à Paul de raconter toute la vie de Nostre Seigneur ; & ce recit plut tant à la Reine, que peu de jours aprés quand il fut de retour à Cangoxima, elle luy envoya un de ses officiers pour avoir une copie du tableau qu'elle avoit veû. Mais il ne se trouva point de peintre qui pust faire ce que desiroit la Princesse. Elle demanda qu'au moins on luy écrivist en abregé les principaux points de la Reli-

gion Chreſtienne ; & Paul la contenta là-deſſus.

Le Saint étudie la langue Japonoiſe.

Le Pere François ravi de voir les diſpoſitions qu'il y avoit dans la Cour de Saxuma, penſa tout de bon à ſe rendre capable de preſcher en Japonois. Il n'y a qu'une langue en tout le Japon, mais ſi abondante & ſi meſlée, que c'eſt en effet comme s'il y en avoit pluſieurs. On ſe ſert de certains mots & de certaines phraſes dans le diſcours familier : on employe d'autres locutions dans les diſcours compoſez. Les gens de qualité ont un langage tout different de celuy du peuple ; les marchands & les ſoldats ont le leur ; les femmes ſe ſervent de paroles & d'expreſſions qui leur ſont propres. Quand on traite un ſujet ſublime, & qui touche par exemple la Religion ou l'Etat, on uſe de termes particuliers, & ce ſeroit une irrégularité tres-vicieuſe que de confondre les differentes manieres de parler.

Le ſaint homme ſçavoit desja quelque choſe de tous ces divers langages par la communication qu'il avoit eûë avec les trois Japonois chreſtiens ; mais il n'en ſçavoit pas aſſez pour s'expliquer aiſément, ainſi qu'il avoûë luy-meſme, en diſant que luy & ſes compagnons eſtoient à leur arrivée comme des ſtatuës muettes. Il s'appliqua donc tout-à-fait à l'étude de la langue, & voicy de quelle façon il en parle au meſme endroit. Nous redevenons enfans, dît-il, & toute noſtre occupation preſente eſt d'appren-

Lib. 3. Ep. 5.

dre les premiers élemens de la grammaire Japonoiſe. Dieu nous faſſe la grace d'imiter l'innocence & la ſimplicité des enfans auſſi-bien que nous en pratiquons les exercices. «

On ne doit pas s'étonner icy qu'un homme à qui Dieu avoit communiqué pluſieurs fois le don des langues, ne ſceuſt pas celle du Japon, & qu'il ſe donnaſt la peine de l'étudier. Ces graces eſtoient paſſageres, & Xavier ne s'y attendoit nullement ; de ſorte qu'ayant à demeurer dans un païs, il en étudioit le langage, comme s'il n'euſt pû le ſçavoir que par ſa propre induſtrie. Mais le Saint Eſprit l'aſſiſtoit extraordinairement en ces rencontres, ſelon la remarque que nous avons desja faite ; & on peut dire que la facilité avec laquelle il apprenoit tant de langues ſi barbares, valoit preſque un don de langues permanent.

Il baptiſe toute la famille de Paul de Sainte Foy.

Tandis que Xavier & ſes compagnons travailloient à aquerir la connoiſſance qui leur eſtoit neceſſaire pour annoncer Jeſus-Chriſt au peuple de Cangoxima, Paul de Sainte Foy chez qui ils logeoient inſtruiſit luy-meſme ſa famille. Dieu benit tellement ſon zele, qu'outre ſa mere, ſa femme & ſa fille, pluſieurs de ſes parens ſe convertirent, & Xavier les baptiſa tous.

En moins de quarante jours le Saint ſceut aſſez de Japonois pour entreprendre de traduire l'explication du Symbole des Apoſtres qu'il avoit compoſée aux Indes.

A meſure qu'il traduiſoit, il apprenoit par cœur ſa traduction, & avec ce ſecours il crut pouvoir commencer à publier l'Evangile. Mais comme on obſerve exactement au Japon toutes les bienſeances de la vie civile, & que rien ne s'y fait en public ſans la permiſſion du Prince: il voulut viſiter auparavant le Roy de Saxuma, & il prit pour ſa viſite le jour qu'on ſolenniſe la feſte de l'Archange Saint Michel. Il avoit mis tout l'Empire ſous la protection de ce chef des troupes celeſtes, qui chaſſa du ciel les Anges rebelles; & il le prioit tous les jours ardemment d'exterminer du Japon les démons qui y dominoient depuis tant de ſiecles.

Il va à la Cour de Saxuma, & eſt bien receû du Roy.

L'Apoſtre des Indes n'eſtoit pas inconnu à la Cour de Saxuma. Paul de Sainte Foy y avoit parlé de luy d'une maniere qui donna envie à tout le monde de le voir, & qui le fit regarder avec admiration la premiere fois qu'il parut. Le Roy & la Reine le traiterent honorablement, luy témoignerent beaucoup d'affection, & l'entretinrent une partie de la nuit. Ils ne pouvoient aſſez s'étonner que luy & ſes compagnons fuſſent venus d'un autre monde, & euſſent paſſé tant de mers orageuſes, non par un eſprit d'avarice & pour s'enrichir de l'or du Japon, mais ſeulement pour montrer aux Japonois le vray chemin du ſalut.

Dés le premier entretien, le Roy recommanda au Pere Xavier de garder ſoigneuſement les

écrits & les livres qui contenoient la doctrine du Christianisme. *Car si vostre loy est veritable*, disoit le Prince, *les démons se déchaisneront contre elle, & vous devez tout craindre de leur rage.* Il accorda ensuite volontiers la permission que luy demanda le Pere de prescher la loy chrestienne dans les terres de son obéïssance, & il fit mesme quelques jours aprés expedier des Lettres Patentes, en vertu desquelles tous ses sujets pouvoient se faire chrestiens quand il leur plairoit.

Il commence à prescher dans Cangoxima, & y convertit plusieurs personnes.

Xavier profita d'une si heureuse conjoncture, & ne differa pas davantage à prescher publiquement dans Cangoxima. Il commença par enseigner les premiers articles du Symbole : celuy de l'existence d'un Dieu tout-puissant Createur du ciel & de la terre surprit étrangement ses auditeurs, qui ne connoissoient point de premier estre dont l'univers dépendist comme de sa cause & de son principe. Les autres articles qui regardent la Trinité & l'Incarnation leur parurent encore plus incroyables : aussi quelques-uns traiterent le prédicateur de visionnaire, & se moquerent de luy. Les plus sages néanmoins ne pouvoient comprendre qu'un étranger qui n'avoit nul interest à les tromper, eust essuyé tant de perils, & fust venu de si loin pour leur débiter des fables.

Dans ces pensées ils voulurent éclaircir les doutes qui leur vinrent sur les mysteres qu'on leur avoit expliquez. Xavier leur répondit si

nettement & ſi raiſonnablement tout enſemble avec l'aſſiſtance de Paul de Sainte Foy qui luy ſervoit d'interprete au beſoin, que la pluſpart ſatisfaits de ſes réponſes ſe rendirent à la verité.

Le premier qui demanda, & qui receut le bapteſme, fut un homme de baſſe condition, & dénué des biens de fortune, comme ſi Dieu euſt voulu que l'Egliſe du Japon n'euſt point d'autres fondemens que l'abjection & la pauvreté ainſi que l'Egliſe univerſelle. On luy donna le nom de Bernard, & par ſa vertu il devint avec le temps tres-illuſtre.

Il viſite les Bonzes, & taſche de les gagner.

Cependant Xavier viſita les Bonzes, & taſcha de gagner leur bienveillance, perſuadé que le Chriſtianiſme feroit peu de progrés parmi le peuple, s'ils s'oppoſoient à la prédication de l'Evangile; & jugeant d'ailleurs que tout le monde embraſſeroit la loy du vray Dieu, pourveû qu'ils ne la combatiſſent point ouvertement.

Son honneſteté & ſa franchiſe luy concilierent d'abord les bonnes graces de leur Chef. C'eſtoit un vieillard de quatre-vingts ans, aſſez homme de bien pour un Bonze, eſtimé ſi ſage que le Roy de Saxuma luy communiquoit ſes plus importantes affaires, & ſi ſçavant dans la religion, qu'il fut ſurnommé Ningit, c'eſt-à-dire, le cœur de la verité. Mais ce nom ne luy convenoit pas tout à fait; & Xavier s'apperceut bientoſt que le vieillard ne ſçavoit que croire touchant l'immortalité de l'ame, diſant tantoſt

que

que nos ames ne differoient gueres de celles des beſtes, tantoſt qu'elles venoient du ciel, & qu'elles avoient en elles-meſmes quelque choſe de divin.

Ces incertitudes d'un eſprit flotant entre la verité & le menſonge donnerent lieu à Xavier de prouver l'immortalité de l'ame dans les converſations qu'ils eurent enſemble, & il raiſonna fort là-deſſus ſelon les ſeuls principes naturels. Ses raiſonnemens n'eurent point pourtant d'autre effet que de luy attirer des loûanges. Ningit loûa le ſçavoir du Bonze Européan, c'eſt ainſi qu'ils nommoient le Pere, & tomba d'accord que perſonne n'avoit une plus profonde connoiſſance de la nature : mais il demeura toûjours incertain ſur ce point de religion, ou par honte de changer d'opinion à ſon âge, ou peut-eſtre par la raiſon que les gens qui ont douté toute leur vie ſont plus difficiles à convaincre que ceux qui n'ont jamais rien crû.

Il prouve l'immortalité de l'ame au Chef des Bonzes.

L'eſtime que Ningit avoit pour Xavier fit conſiderer le Saint du reſte des Bonzes. Ils l'écoutoient avec applaudiſſement lors qu'il parloit de la loy divine, & ils confeſſoient eux-meſmes tout haut qu'un homme qui eſtoit venu des extrémitez du monde au travers de mille dangers pour preſcher une nouvelle religion, ne pouvoit avoir eſté inſpiré que par l'eſprit de verité, ni avancer rien qui ne fuſt digne de créance.

Le témoignage des Bonzes autorisa la prédication de l'Evangile : mais le déreglement de leurs mœurs les empescha de suivre une loy si sainte. Néanmoins avant la fin de l'année il y en eut deux, moins corrompus que les autres, ou plus fidelles à la Grace de Jesus-Christ, qui embrasserent la Foy ; & leur exemple toucha si fort les Cangoximains, que plusieurs demanderent le baptesme.

Les Bonzes s'élevent contre luy.

Ces premiers fruits de la prédication en promettoient de plus abondans, & la Foy florissoit de jour en jour davantage dans Cangoxima, lors qu'une persecution excitée tout à coup ruina de si belles esperances, & arresta le progrés de l'Evangile. Les Bonzes surpris de voir tout le peuple disposé à quitter la religion du païs, ouvrirent les yeux sur leurs propres interests, & connurent évidemment que si la nouvelle loy estoit une fois receûë, comme ils ne vivoient que d'aumosnes & que des offrandes qu'on faisoit aux Dieux, ils n'auroient plus bientost dequoy subsister. Ils jugerent en mesme temps qu'il falloit remedier au mal avant qu'il fust incurable, & n'épargner rien pour exterminer les prédicateurs Portugais.

On vit donc alors ces Religieux idolâtres qui avoient esté du commencement si favorables à Xavier, luy faire une guerre ouverte : ils le décrioient par tout, & le traitoient publiquement d'imposteur : jusques-là qu'un jour qu'il pres-

choit dans une des places de la Ville, un Bonze l'interrompit au milieu de son discours, & avertit le peuple de s'en défier, disant que c'estoit un démon qui leur parloit sous la figure d'un homme.

Le déchaisnement des Bonzes n'eut pas l'effet qu'ils prétendoient. Les Japonois qui ont naturellement de l'esprit & de la droiture, comprirent sans peine ce qui faisoit changer de langage & de conduite à leurs prestres, & ils en eurent plus de créance à ce que le Pere leur disoit. Les Bonzes ne réüssissent pas dans leur entreprise.

Quelques-uns reprochoient aux Bonzes, que l'interest seul allumoit leur zele; que ce n'estoit ni par des calomnies, ni par des insultes qu'on défendoit la Religion, mais par des raisons solides; que si la doctrine de l'Européan estoit fausse, pourquoy ils n'en montroient pas clairement la fausseté; qu'au reste il importoit peu que le nouveau prédicateur fust un démon ou un homme, & que la verité devoit estre bien receûë de quelque part qu'elle vinst; qu'aprés tout il vivoit tres-austerement, & qu'il estoit de meilleure foy qu'eux.

En effet Xavier, pour bien édifier la populace qui juge d'ordinaire par les apparences, s'abstint entierement & de chair & de poisson. Des racines fort ameres & des legumes cuites à l'eau faisoient toute sa nourriture parmi ses travaux continuels: de sorte qu'il pratiquoit à la Il mene une vie fort austere.

lettre l'abſtinence dont les Bonzes faiſoient profeſſion, ou pluſtoſt qu'ils faiſoient ſemblant de pratiquer. Et il en uſa ainſi d'abord ſur ce que Paul de Sainte Foy luy diſoit qu'on trouveroit mauvais qu'un Religieux chreſtien fuſt moins auſtere dans ſon vivre que ne l'eſtoient les Preſtres des idoles dans le leur.

Il fait divers miracles.

Les merveilles que Dieu fit par ſon ſerviteur confirmerent encore davantage la loy chreſtienne. Le Saint ſe promenant un jour au bord de la mer, rencontra des peſcheurs qui étendoient leur filet vuide, & qui ſe plaignoient de leur mauvaiſe fortune. Il eut pitié d'eux, & aprés avoir fait un peu de prieres, il leur conſeilla de peſcher tout de nouveau. Ils le firent ſur ſa parole, & ils prirent tant de poiſſons, & de tant de ſortes, qu'à peine purent-ils tirer le filet. Ils continuerent leur peſche les jours ſuivans avec le meſme ſuccés; & ce qui parut plus étrange, la mer de Cangoxima qui n'eſtoit gueres poiſſonneuſe, le fut depuis extrémement.

Une femme qui oüit parler des gueriſons que l'Apoſtre avoit faites aux Indes luy apporta ſon petit enfant qu'une enflûre de tout le corps rendoit tres-difforme. Xavier prit l'enfant entre ſes bras, le regarda avec des yeux de pitié, & prononça ſur luy trois fois ces paroles, *Dieu te beniſſe;* aprés quoy il le rendit à ſa mere ſi ſain & ſi beau, qu'elle en demeura toute hors d'elle-meſme.

Ce miracle éclata dans la Ville, & fit eſperer à un lepreux la gueriſon qu'il cherchoit en vain depuis pluſieurs années. N'oſant paroiſtre en public à cauſe de ſon mal qui le ſeparoit du commerce des autres hommes, & qui le rendoit odieux à tout le monde, il fait appeller le Pere. Xavier qui eſtoit alors fort occupé, ne pouvant aller chez cét homme, y envoye un de ſes compagnons, avec ordre de demander trois fois au malade s'il croiroit en Jeſus-Chriſt au cas qu'on le gueriſt de ſa lepre, & de faire trois fois le ſigne de la croix ſur luy, s'il promettoit conſtamment d'embraſſer la Foy. Tout ſe paſſa comme Xavier l'avoit ordonné. Le lepreux donna ſa parole qu'il ſe feroit chreſtien s'il recouvroit ſa ſanté; & on n'eut pas pluſtoſt fait ſur luy trois ſignes de croix, que tout à coup ſon corps devint net comme s'il n'avoit jamais eû de lepre. Sa gueriſon ſi ſubite le fit croire ſans peine en Jeſus-Chriſt, & ſa foy vive haſta ſon bapteſme.

Il reſſuſcite une fille morte.

Mais le plus illuſtre miracle qu'opera Xavier dans Cangoxima, fut la réſurrection d'une fille de qualité. Elle mourut en la fleur de ſon âge, & ſon pere qui l'aimoit tendrement en penſa perdre l'eſprit. Comme il eſtoit idolâtre, il n'avoit nulle reſſource dans ſon affliction, & ſes amis qui venoient le conſoler, ne faiſoient qu'aigrir ſa douleur. Deux Néophytes qui le vinrent voir avant qu'on fiſt les funerailles de

celle qu'il pleuroit jour & nuit, luy conſeillerent de chercher du ſecours auprés du ſaint homme qui faiſoit de ſi grandes choſes, & de luy demander avec confiance la vie de ſa fille.

Le Payen perſuadé par les Néophytes que rien n'eſtoit impoſſible au Bonze d'Europe, & commençant à eſperer contre toutes les apparences humaines ſelon la couſtume des affligez qui croyent aiſément ce qui les flate, va trouver le Pere François, ſe jette à ſes pieds, & le conjure, les larmes aux yeux, de reſſuſciter une fille unique qu'il venoit de perdre, en ajouſtant que ce ſeroit luy rendre la vie à luy-meſme.

Xavier touché de la Foy & de l'affliction du Payen ſe retire avec ſon compagnon Fernandez pour prier Dieu. Eſtant revenu peu de temps aprés, *Allez*, dît-il à ce pere deſolé, *voſtre fille eſt en vie.*

L'Idolâtre qui eſperoit que le Saint viendroit avec luy à ſon logis, & invoqueroit le nom du Dieu des chreſtiens ſur le corps de ſa fille, crut qu'on ſe moquoit de luy, & s'en alla mécontent. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un de ſes domeſtiques, qui tout tranſporté de joye, luy cria de loin que ſa fille eſtoit vivante. Il la rencontra bientoſt elle-meſme qui venoit au-devant de luy. La fille conta à ſon pere que dés qu'elle eut rendu l'ame, deux démons horribles s'eſtoient ſaiſis d'elle, & avoient voulu la précipiter dans un abyſme de feux;

mais que deux hommes inconnus, d'un aſpect auguſte & modeſte, l'avoient arrachée des mains de ces deux bourreaux, & luy avoient rendu la vie ſans qu'elle puſt dire comment cela s'eſtoit fait.

Le Japonois comprit qui eſtoient ces deux hommes dont parloit ſa fille, & il la mena droit à Xavier pour luy rendre des actions de graces telles qu'en meritoit une ſi grande faveur. Elle n'eut pas pluſtoſt appercеû le Saint avec ſon compagnon Fernandez, qu'elle s'écria : *Voilà mes deux liberateurs ;* & au meſme inſtant la fille & le pere demanderent le bapteſme. Il ne s'eſtoit jamais rien veû de ſemblable parmi les Japonois, & on n'avoit meſme jamais oûï dire que les dieux du Japon euſſent le pouvoir de faire revivre les morts : ſi bien que cette réſurrection donna au peuple une haute idée de Jeſus-Chriſt, & rendit le nom de Xavier tres-fameux.

Dieu venge le Saint.

Mais rien ne fit voir davantage combien l'Apoſtre eſtoit cheri du Ciel, & puiſſant auprés du Dieu qu'il annonçoit, que le chaſtiment exemplaire dont la divine juſtice punit l'audace d'un homme, qui emporté par ſa fureur propre, ou animé de celle des Bonzes, le chargea un jour d'injures atroces. Le Saint ſouffrit tout avec ſa douceur ordinaire, & dit ſeulement d'un air un peu triſte à celuy qui le traitoit ſi mal en paroles, *Dieu vous conſerve la bouche.* Auſſi-

toſt le malheureux ſe ſentit la langue mangée d'un chancre, & il ſortit de ſa bouche du pus & des vers avec une puanteur inſupportable.

Cette vengeance & ſi viſible & ſi prompte devoit effrayer les Bonzes, mais leur grand nombre les aſſeûroit en quelque façon; & lors que tous agiſſoient contre le ſaint homme, perſonne ne craignoit pour ſoy en particulier. Ce qui acheva de les irriter, c'eſt qu'une Dame tres-noble & tres-riche, femme d'un des principaux Seigneurs de la Cour & fort liberale envers les Pagodes, fut ſolennellement baptiſée avec toute ſa famille.

Nouvelle perſecution excitée contre Xavier par les Bonzes.

Voyant donc qu'ils ne gagnoient rien par les voyes qu'ils avoient priſes, & que les gens de qualité n'eſtoient gueres moins charmez de la doctrine chreſtienne que le peuple, n'oſant d'ailleurs uſer de violence à cauſe des Edits qui permettoient la profeſſion du Chriſtianiſme, ils imaginerent un artifice tout nouveau; & ce fut de ſe plaindre au Roy du Roy meſme de la part de tous les dieux du païs.

Les plus conſiderables d'entre les Bonzes ayant eſté choiſis dans une aſſemblée générale pour une ambaſſade ſi importante, vont trouver le Prince, & luy diſent avec un air plus menaçant que ſoumis, qu'ils viennent au nom de Xaca & d'Amida & des autres dieux du Japon luy demander en quel lieu du monde il veut les bannir; que ces dieux cherchent une autre demeure

meure & d'autres temples, puis qu'il les chaſſe honteuſement de ſon Royaume, ou pluſtoſt du leur, pour y recevoir un Dieu étranger qui uſurpe tous les droits divins, & qui ne ſouffre ni de ſuperieur, ni d'égal. Ils ajouſtent fierement, qu'à la verité il eſtoit Roy ; mais qu'eſtoit un Roy qu'un homme profane ? Si c'eſtoit à luy à eſtre l'arbitre de la religion, le juge des Dieux ? Quelle apparence au reſte que toutes les ſectes du Japon fuſſent dans l'erreur, & que les peuples de la terre les plus éclairez euſſent eſté trompez depuis tant de ſiecles ? Que diroit la poſterité, quand elle apprendroit que le Roy de Saxuma, qui tient ſa couronne de Xaca & d'Amida, a renverſé leurs autels, & les a privez des honneurs dont ils joüiſſent de tout temps ? Mais que ne feroient point les Provinces voiſines pour venger l'injure des Dieux ? Que tout ſembloit permis en ces rencontres, & que le moins qu'il avoit à craindre eſtoit une guerre domeſtique d'autant plus cruelle que la ſeule religion en ſeroit la cauſe.

Le Roy de Saxuma changé à l'égard de Xavier & des chreſtiens.

La conjoncture dans laquelle les Bonzes parlerent au Roy leur fut favorable. Il venoit d'apprendre que les navires de Portugal qui prenoient terre ordinairement à Cangoxima avoient ſuivi la route de Firando ; & il en avoit un chagrin extréme, non ſeulement parce que ſes Etats ne profiteroient point du commerce

des Portugais, mais auſſi parce que le Roy de Firando ſon ennemi en tireroit ſeul tout l'avantage. Comme la bienveillance qu'il témoigna d'abord au pere Xavier n'eut preſque pas d'autre principe que l'intereſt, il ſe refroidit fort pour luy dés qu'il ſceut une ſi mauvaiſe nouvelle; & ce refroidiſſement le diſpoſa à croire les Bonzes. Il leur accorda tout ce qu'ils voulurent, & défendit ſur peine de la vie à ſes ſujets de quitter l'ancienne religion du Japon pour embraſſer la nouvelle loy que les Bonzes Européans avoient publiée.

Quelque bonne diſpoſition qu'il y euſt dans l'eſprit des Cangoximains au regard de l'Evangile, les nouveaux édits empeſcherent les idolâtres d'avoir commerce avec les trois Religieux chreſtiens; tant la colere ou la faveur des Princes fait tourner aiſément les peuples.

Ceux néanmoins dont Dieu avoit desja touché le cœur, & qui eſtoient baptiſez, bien loin de manquer à la grace de leur vocation, y furent d'autant plus fidelles, que n'eſtant gueres plus de cent, ils ſe ſentoient infiniment redevables à la miſericorde divine de les avoir choiſis pour eſtre de ce petit nombre. La perſecution augmenta meſme leur ferveur, & ils déclarerent tous au Pere Xavier qu'ils eſtoient preſts à ſouffrir l'exil & la mort pour l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Quoy-que le Pere ne doutaſt pas de leur conſtance, il voulut les fortifier par de bons diſcours avant que de quitter une ville & un Royaume où il ne voyoit nulle apparence d'étendre la Foy. Il les aſſembloit pour cela ſecretement tous les jours: aprés leur avoir leû certains paſſages de l'Ecriture traduits en Japonois, & conformes à l'eſtat où eſtoit l'Egliſe naiſſante de Cangoxima, il leur expliquoit un des myſteres de la vie de Noſtre Seigneur; & ſes auditeurs eſtoient ſi penetrez de l'onction interieure du Saint Eſprit, qu'ils l'interrompoient à tous momens par leurs larmes & par leurs ſoupirs.

Le Saint fortifie les chreſtiens avant que de les quitter.

Il avoit fait faire pluſieurs copies de ſon catechiſme à l'uſage des Fidelles. L'ayant augmenté d'une explication plus ample du Symbole, & y ayant ajouſté diverſes inſtructions ſpirituelles avec la vie de Noſtre Seigneur qu'il traduiſit toute entiere, il le fit imprimer en caracteres Japonois pour le répandre par tout.

Il fait imprimer ſon catechiſme avant ſon départ.

En ce temps-là les deux Bonzes convertis & deux autres Japonois baptiſez entreprirent le voyage des Indes, pour voir de leurs yeux ce que le Pere leur diſoit de la ſplendeur où eſtoit le Chriſtianiſme dans Goa, c'eſt-à-dire la multitude des chreſtiens, la magnificence des égliſes, & la beauté des cérémonies Eccleſiaſtiques.

Il partit enfin luy-meſme de Cangoxima au

Il part de Cangoxima.

commencement de Septembre de l'année 1550. avec Cosme de Torrez & Jean Fernandez, portant sur son dos selon sa coustume tout l'équipage necessaire au sacrifice de la messe. Avant son départ il recommanda les Fidelles à Paul de Sainte Foy: c'est merveille que ces Néophytes privez de prestres, se maintinrent au milieu de l'idolatrie & parmi les persecutions des Bonzes sans que jamais un seul chancelast. Il arriva mesme que leur vie édifiante gagna plusieurs idolâtres; de sorte qu'en peu d'années le nombre des Chrestiens fut de plus de cinq cens personnes, & que le Roy de Saxuma écrivit au Vice-Roy des Indes pour avoir des Peres de la Compagnie qui publiassent en tout son Royaume une loy si pure & si sainte.

Les nouvelles qu'on avoit eûës des navires Portugais venus depuis peu au Japon firent prendre à Xavier le chemin de Firando, & la mauvaise intelligence qui estoit entre les deux Rois luy fit esperer que le Roy de Firando les recevroit bien luy & ses deux compagnons.

Il va au chasteau d'Ekandono.

Ils rencontrerent sur la route une forteresse qui appartenoit à un Prince nommé Ekandono & vassal du Roy de Saxuma. Elle estoit située au haut d'un rocher, & avoit dix grands bastions. Un mur tres-solide l'environnoit tout au tour avec un fossé également large & pro-

fond creuſé dans le roc. Ce n'eſtoient que précipices de tous coſtez, & on ne pouvoit approcher de la forteresſe que par un chemin étroit où jour & nuit on faiſoit la garde.

Les dedans eſtoient auſſi agréables que les dehors paroiſſoient affreux. Un palais ſuperbe compoſoit le corps de la place, & il y avoit dans le palais des portiques, des galeries, des ſalles & des chambres d'une beauté ſurprenante. Tout eſtoit taillé dans la pierre vive, & travaillé ſi délicatement, qu'il ſembloit que ces ouvrages fuſſent jettez en moule, & non pas faits avec le ciſeau.

Des gens du chaſteau qui revenoient de Cangoxima, & qui y avoient veû le Pere Xavier, l'inviterent en chemin à venir ſaluer leur Seigneur, ne doutant pas qu'Ekandono ne fuſt bien aiſe de voir un homme ſi célebre.

Il annonce l'Evangile devant Ekandono, & quel eſt le fruit de ſa prédication.

Xavier qui cherchoit toutes les occaſions de publier l'Evangile, ne perdit pas celle-là. Le bon accueïl qu'on luy fit luy donna lieu de parler d'abord de la vraye religion & du ſalut éternel. Les domeſtiques du Prince & les ſoldats de la garniſon qui eſtoient preſens, furent ſi frapez & de la ſainteté qui reluiſoit ſur le viſage de l'Apoſtre, & de la verité qui brilloit dans ſes paroles, qu'aprés s'eſtre éclaircis de leurs doutes, dix-ſept tout d'un coup demanderent le bapteſme, & le Pere les baptiſa de ſa main en la preſence du Tono; c'eſt ainſi que les Japo-

nois appellent un Seigneur & un Prince particulier.

Les autres avoient la meſme penſée, & ils auroient receû la meſme grace, ſi Ekandono ne s'y fuſt oppoſé par politique, & contre ſes propres ſentimens, pour ne ſe pas attirer de méchantes affaires du coſté de la Cour de Saxuma : car dans le cœur il reconnut Jeſus-Chriſt, & permit meſme à Xavier de baptiſer en cachette ſa femme & ſon fils aiſné : du reſte, il promit de recevoir le bapteſme, & de ſe déclarer chreſtien dés que ſon Souverain ſeroit favorable à la loy de Dieu.

Ce qu'il fait pour conſerver les nouveaux chreſtiens du chaſteau d'Ekandono.

L'Intendant de la maiſon d'Ekandono fut un de ceux qui embraſſerent la Foy. C'eſtoit un homme avancé en âge, & d'une prudence conſommée. Xavier luy donna le ſoin de cette nouvelle chreſtienté, & luy mit entre les mains la formule du bapteſme écrite, l'explication du Symbole, un abregé de la vie de Noſtre Seigneur, les ſept Pſeaumes de penitence, les litanies des Saints, & une table des feſtes de l'Egliſe.

Il marqua luy-meſme dans le palais un lieu propre où les Fidelles puſſent s'aſſembler, & il ordonna à l'Intendant d'y faire venir le plus de payens qu'il pourroit, de lire aux uns & aux autres les dimanches une partie de la doctrine chreſtienne, de faire chanter les Pſeaumes de penitence tous les vendredis, & les litanies tous

les jours. L'Intendant exécuta ponctuellement les ordres du Pere, & ces semences de pieté fructifierent si fort, que peu d'années aprés Loüis Almeyda trouva plus de cent chrestiens dans la forteresse d'Ekandono, mais tous d'une vie reglée & innocente, modestes en leur exterieur, assidus à la priere, charitables les uns envers les autres, severes à eux-mesmes, & ennemis de leur corps, si-bien que ce lieu avoit plus l'air d'une maison Religieuse que d'une place de guerre. Le Tono, quoy-que toûjours idolâtre, assistoit aux assemblées des chrestiens, & il voulut que deux enfans qui luy naquirent fussent baptisez.

Sentimens d'un chrestien du chasteau d'Ekandono.

Un de ces Néophytes composa élegamment en sa langue l'histoire de la Rédemption du genre humain depuis le péché d'Adam jusqu'à la descente du Saint Esprit; & c'est luy qui estant un jour interrogé ce qu'il répondroit au Roy s'il leur commandoit de renoncer à la loy de Jesus-Christ, *Je luy répondrois hardiment*, dît-il: *Seigneur, vous voulez sans doute qu'estant né vostre sujet je vous sois fidelle; vous me voulez dans vos interests prest à vivre & mourir pour vostre service; vous voulez encore que je sois moderé avec mes égaux, doux à mes inferieurs, soumis à mes maistres, équitable envers tout le monde: commandez-moy donc d'estre chrestien, car un chrestien est obligé d'estre tout cela. Que si vous me défendez la profession du Christianisme, je deviens en mesme temps violent, dur, orgueïl-*

leux, rebelle, injuſte, ſcelerat, & je ne puis plus répondre de moy.

Il laiſſe une diſcipline à l'Intendant d'Exandono, & l'uſage qu'on en fait.

Au reſte Xavier en prenant congé du vieillard qu'il établit le maiſtre des autres, luy laiſſa une diſcipline dont il s'eſtoit ſervi quelquefois. Le vieillard la gardoit comme une relique, & ne vouloit pas que dans les aſſemblées où les chreſtiens chaſtioient leurs corps on s'en ſerviſt communément. Il ne permettoit tout au plus à chacun que de s'en donner deux ou trois coups, tant il avoit peur qu'elle ne s'uſaſt, & il leur diſoit qu'ils devoient moins s'en ſervir pour mater leur chair que pour conſerver leur ſanté. Auſſi eſtoit-ce l'inſtrument que Dieu employoit d'ordinaire à la gueriſon des malades du chaſteau; & la femme d'Ekandono eſtant dans les convulſions de la mort, fut guerie ſubitement dés qu'on eut fait le ſigne de la croix ſur elle avec la diſcipline du Saint.

Il laiſſe un petit livre à la femme d'Exandono, & à quoy ce livre ſert.

Xavier en partant luy fit preſent à elle-meſme d'un petit livre où les litanies des Saints & quelques prieres catholiques eſtoient écrites de ſa main. Ce fut encore dans la ſuite une ſource de gueriſons miraculeuſes, non ſeulement pour les chreſtiens, mais encore pour les idolâtres; & le Tono luy-meſme au fort d'une maladie mortelle recouvra ſa ſanté tout-à-coup dés que ſa femme luy eut appliqué le livre: ſi bien que les gens de la forteresſe diſoient que leur Prince eſtoit reſſuſcité, & que cela ne s'eſtoit pû faire naturellement.

Le

Le Saint & ſes compagnons eſtant partis continuerent leur chemin tantoſt par terre & tantoſt par mer. Aprés beaucoup de fatigues ſouffertes gayement & bien des perils eſſuyez, ils arriverent au port de Firando, qui eſtoit le terme de leur voyage. Les Portugais firent ce qu'ils purent pour recevoir honorablement le Pere Xavier. On déchargea toute l'artillerie à ſon arrivée, on déploya toutes les enſeignes & toutes les banderoles, on fit ſonner toutes les trompettes, & enfin tous les navires jetterent des cris d'allegreſſe à la veûë de l'homme de Dieu. Il fut conduit malgré luy avec la meſme pompe au palais du Roy ; & cette magnificence ne ſervit pas peu à le faire conſiderer d'une Cour payenne, qui ſans cela l'auroit peut-eſtre mépriſé, ne voyant en luy rien que de ſimple & de pauvre.

Il arrive à Firando, & comment il y eſt receû.

Le Roy de Firando, à qui les Portugais firent entendre combien celuy qu'ils luy preſentoient eſtoit puiſſant auprés de leur maiſtre, le traita d'autant plus favorablement, qu'il ſceût que le Roy de Cangoxima l'avoit obligé de ſortir de ſes Etats : car pour faire plaiſir à la Couronne de Portugal, & dépit à celle de Cangoxima, il donna ſur le champ aux trois Religieux chreſtiens un pouvoir tres-ample de publier la loy de Jeſus-Chriſt dans tout ſon Royaume.

Ils vont auſſitoſt preſcher par la Ville, & toute la populace court entendre les Bonzes

Il preſche dans Firando avec beau-

coup de succés.

d'Europe. Les premiers discours de Xavier firent une grande impression sur les esprits, & en moins de vingt jours il baptisa plus d'infidelles à Firando qu'il n'avoit fait en toute une année à Cangoxima.

La facilité que le Saint trouva à réduire ces peuples sous l'obéïssance de la Foy, luy fit prendre la pensée de leur laisser Cosme de Torrez pour achever de les convertir, & d'aller cependant à Meaco où il avoit toûjours eû dessein de se rendre comme à la capitale de l'Empire, d'où la connoissance de Jesus-Christ se répandroit plus aisément par tout le Japon.

Il prend le chemin de Meaco par Amanguchi.

Estant parti avec Fernandez & deux Japonois chrestiens Matthieu & Bernard pour ce grand voyage sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1550. ils gagnerent par mer Facata qui est à vingt lieuës de Firando, & delà ils s'embarquerent pour Amanguchi qui en est éloigné de plus de cent lieuës.

Amanguchi est la capitale du Royaume de Naugato, & une des plus riches villes du Japon, non seulement par le trafic des étrangers qui y abordent de tous costez ; mais aussi par les mines d'argent qui y sont en abondance, & par la fertilité du terroir. Mais comme les vices accompagnent toûjours les richesses, c'estoit une ville toute corrompuë & pleine des débauches les plus monstrueuses.

Xavier n'y estoit venu que pour aller à Meaco. Mais cette étrange corruption de mœurs luy fit tant d'horreur & tant de pitié tout ensemble, qu'il ne peut se résoudre de passer sans annoncer Jesus-Christ à des hommes si aveugles & si débordez, ni sans leur faire connoistre la pureté de la loy chrestienne. Le zele dont il fut épris au recit des abominations de la Ville ne luy permit pas d'aller demander permission au Roy comme il avoit fait ailleurs. Il parut d'abord en public, embrasé d'un feu interieur qui rejalliſſoit sur son visage, & il proposa hardiment au peuple les veritez de la Foy. Son compagnon Fernandez fit le mesme d'un autre costé. On les écoutoit par curiosité, & plusieurs apprenant qui ils estoient, quels perils ils avoient courus, & ce qu'ils prétendoient enfin, admirerent leur courage & leur desintereſſement, selon l'humeur de la nation Japonoise qui a des sentimens nobles & de l'estime pour les hommes généreux. Des places publiques on les appelloit dans les maisons, & on leur faiſoit expliquer leur doctrine plus en détail & plus à loisir : *Car si vostre loy nous paroiſt plus raiſonnable que la nostre*, disoient les principaux de la Ville, *nous vous promettons de la suivre.*

Il s'arreste à Amanguchi, & ce qu'il y fait.

Mais quand on est une fois esclave des plus honteuses passions, il est difficile d'embrasser ce qu'on juge le meilleur, & de juger mesme sainement. Aucun d'eux ne tint sa parole. Ayant

Ce qui empesche le fruit de ses prédications dans Amanguchi

confronté les deux loix enſemble, tous preſque tomberent d'accord que la loy chreſtienne eſtoit la plus conforme au bon ſens, à prendre les choſes dans la ſpeculation : mais lors qu'ils venoient à les regarder dans la pratique, & qu'ils voyoient combien le Chriſtianiſme eſtoit éloigné de la vengeance, de la poligamie, & de tous les plaiſirs de la chair ; ce qui leur avoit paru juſte & honneſte, ne leur ſembloit pas probable, & la perverſité de leur cœur étouffoit en eux toutes les lumieres de la raiſon.

Ainſi bien loin de croire en Jeſus-Chriſt, ils diſoient que Xavier & ſon compagnon eſtoient de vrais charlatans, & que la religion qu'ils preſchoient n'eſtoit qu'une fable. Ces bruits répandus irriterent les eſprits contre eux : ſi bien qu'auſſitoſt que l'un ou l'autre paroiſſoit, la populace couroit aprés, non pour les entendre comme auparavant, mais pour leur jetter des pierres, & pour leur dire des injures. *Voilà*, crioit-on, *les deux Bonzes impoſteurs qui veulent que nous n'adorions qu'un Dieu, & que nous n'ayions qu'une femme.*

Il paroiſt devant le Roy d'Amanguchi, & luy explique la doctrine du Chriſtianiſme.

Oxindono Roy d'Amanguchi apprenant ce qui ſe paſſoit, voulut luy-meſme juger de la doctrine des deux étrangers. Il les fit venir en ſa preſence, & leur demanda devant toute la Nobleſſe de ſa Cour, d'où ils eſtoient, & ce qui les amenoit au Japon. Xavier répondit en peu de paroles, qu'ils eſtoient Européans, & qu'ils

venoient pour preſcher la loy divine : *car*, ajouſta-t-il, *nul homme ne peut eſtre ſauvé s'il n'adore Dieu & le Sauveur de toutes les nations ſon fils Jeſus-Chriſt avec un cœur pur & un culte religieux.*

Expoſez-moy, repliqua le Prince, *cette loy que vous appellez divine.* Alors Xavier commença par lire une partie du livre qu'il avoit compoſé en Japonois, & qui traitoit de la création du monde dont perſonne de la compagnie n'avoit jamais oüi parler, de l'immortalité de l'ame, de la derniere fin de l'homme, du peché d'Adam, de l'éternité des peines & des récompenſes, enfin de la venuë du Sauveur, & des fruits de la Rédemption. Le Saint expliqua ce qui avoit beſoin d'éclairciſſement, & parla en tout plus d'une heure.

Il preſche tout de nouveau dans Amanguchi, & y fait peu de fruit.

Le Roy l'écouta attentivement, & ſans l'interrompre; mais auſſi le renvoya-t-il ſans luy rien dire, ni ſans faire ſemblant d'approuver ou de condamner la doctrine qu'on luy avoit expoſée. Ce ſilence accompagné de beaucoup d'humanité tint lieu de permiſſion au Pere François pour continuer à preſcher publiquement. Il le fit avec plus de chaleur, & avec moins de fruit que jamais. La pluſpart ſe moquoient du prédicateur, & encore plus des myſteres du Chriſtianiſme. Quelques-uns à la verité furent attendris au recit des ſouffrances de Noſtre Seigneur, juſqu'à en verſer des larmes, & ce ſentiment de compaſſion diſpoſa leur cœur à la

Foy, mais le nombre de ces éleûs fut tres-petit; car les momens marquez par la Providence pour la converſion de ce peuple n'eſtoient pas venus, & il falloit les attendre.

Il continuë le voyage de Meaco.

Xavier donc, aprés avoir fait plus d'un mois de ſejour dans Amanguchi ſans recueïllir gueres d'autres fruits de ſes travaux que beaucoup d'affronts, pourſuivit ſon voyage vers Meaco avec ſes trois compagnons Fernandez, Matthieu, & Bernard. Ils déploroient tous les jours l'aveuglement & la dureté de ces malheureux qui ne vouloient point recevoir l'Evangile : ils ſe conſoloient néanmoins dans l'eſperance des miſericordes de Dieu, & une voix interieure leur diſoit ſouvent que la ſemence de la parole divine jettée en une terre ſi ingrate & ſi ſterile, ne ſeroit pas tout-à-fait perduë.

Les peines qu'il ſouffrit dans le voyage de Meaco.

Ils partirent ſur la fin du mois de Décembre, & dans un temps de pluyes continuelles. Pendant tout l'hiver qui eſt horrible en ces quartiers-là, les vents ne ſont pas moins dangereux ſur terre que les typhons le ſont ſur mer. Le froid eſt tres-piquant, & la neige tombe en telle abondance, que dans les villes & dans les villages les habitans ne peuvent ſortir de leurs logis, ni avoir aucune communication entre eux que par des galeries couvertes. C'eſt bien pis dans la campagne, où ce ne ſont que foreſts affreuſes, que montagnes eſcarpées, que torrens impetueux qui traverſent les vallées, & qui

inondent quelquefois les plaines. Souvent tout eſt ſi glacé, que les voyageurs font preſque autant de chûtes que de pas; ſans parler des glaçons énormes qui pendent aux arbres, & dont les paſſans ſont à toute heure en danger d'eſtre bleſſez.

Les quatre ſerviteurs de Dieu marchoient par une ſi rude ſaiſon, & dans des chemins ſi difficiles, les pieds nus ordinairement pour paſſer les ruiſſeaux & les ravines, mal veſtus contre la rigueur du froid, chargez de leurs petits meubles, & ſans autre proviſion pour vivre que des grains de ris roſtis ou ſechez au feu, que Bernard portoit dans ſon ſac. Ils euſſent eû abondamment dequoy ſubſiſter, ſi Xavier euſt voulu recevoir l'argent que les marchands Portugais de Firando luy offrirent pour les frais de ſon voyage, ou ſe ſervir des deniers que le Gouverneur des Indes luy avoit fait tenir au nom du Roy de Portugal. Mais il auroit crû faire injure à la Providence, que de ſe précautionner contre les beſoins de la vie; & il n'eut garde d'employer rien de plus de mille écus qu'on luy fournît de l'Epargne, qu'au ſoulagement des pauvres qui recevoient le bapteſme. Il ne ſe contenta pas meſme de la liberalité Royale: il tira ce qu'il put pour eux de ſes amis de Malaca & de Goa. Auſſi diſoit-il que plus ces nouveaux Fidelles eſtoient dénuez des biens de la terre, plus ils meritoient de ſecours; que leur

ferveur eſtoit digne des premiers ſiecles de l'Egliſe, & qu'il n'y avoit pas un chreſtien au Japon qui n'aimaſt mieux perdre la vie que l'amour de Jeſus-Chriſt.

Le voyage d'Amanguchi à Meaco n'eſt gueres que de quinze jours lors que la ſaiſon eſt belle & commode. Le mauvais temps fit que les quatre voyageurs furent deux mois en chemin, tantoſt paſſant des torrens rapides, tantoſt traverſant des plaines & des foreſts couvertes de neiges, grimpant quelquefois à des rochers, & roulant quelquefois dans des précipices. L'extréme fatigue cauſa la fievre au Pere Xavier dés le premier mois, & ſon mal l'obligea de ſe repoſer un peu à Sacay. Mais il ne voulut point faire de remedes, & il ſe remit bientoſt en chemin.

Il ſuit un cavalier avec beaucoup de fatigue.

Ce qui luy ſembloit de plus faſcheux, c'eſt que Bernard qui eſtoit leur guide, les égaroit à toute heure. S'eſtant un jour perdus dans une foreſt, & ne ſçachant plus quelle route tenir, ils rencontrerent un cavalier qui alloit du coſté de Meaco. Xavier le ſuivit, & s'offrit de porter ſa malle pour l'engager à les tirer de la foreſt, & pour paſſer ſeûrement des endroits fort dangereux. Le cavalier accepta l'offre que Xavier luy fit, & cependant alla au grand trot; de ſorte que le Saint fut obligé de courir aprés, & cela dura preſque tout le jour.

Ses compagnons le ſuivoient de loin; & quand ils

ils l'eurent atrapé au lieu où le cavalier le quitta, ils le trouverent ſi épuiſé, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir. Les cailloux & les ronces luy avoient dechiré les pieds; & les jambes luy enflerent tellement, qu'elles ſe creverent en pluſieurs endroits. Toutes ces incommoditez ne l'empeſchoient pas de marcher : il tiroit ſa force de l'union qu'il avoit continuellement avec Dieu, faiſant oraiſon depuis le matin juſques au ſoir, & n'interrompant ſes entretiens interieurs que pour exhorter ſes compagnons à la patience.

Il inſtruit la populace en paſſant par les villes.

En paſſant par les villes & par ſes villages qu'ils rencontroient ſur leur route, Xavier liſoit toûjours quelque choſe de ſon catechiſme à la populace qui s'aſſembloit autour d'eux. On ſe moquoit de luy le plus ſouvent, & les enfans crioient aprés luy, *Deos, Deos, Deos*, parce qu'il avoit d'ordinaire ce mot Portugais à la bouche, & qu'il ne le prononçoit preſque jamais une ſeule fois. Car parlant de Dieu, il ne vouloit point ſe ſervir de paroles Japonoiſes, juſqu'à ce que les Japonois fuſſent bien inſtruits de l'eſſence & des perfections de la majeſté divine : & il en rendoit deux raiſons ; la premiere, qu'il ne trouvoit dans toute leur langue aucun mot qui exprimaſt bien la ſouveraine Divinité dont il deſiroit leur donner une notion diſtincte ; la ſeconde, qu'il craignoit que ces idolâtres ne confondiſſent le premier

Eſtre avec leurs Camis & leurs Fotoques, s'ils l'entendoient appeller des noms qui convenoient aux idoles. Il prenoit de là occaſion de leur dire que comme ils n'avoient jamais connu le vray Dieu, ils ne luy avoient pû donner de nom : que les Portugais qui le connoiſſoient le nommoient *Deos*, & il répetoit ce mot avec une action & d'un ton de voix qui faiſoient ſentir aux payens meſmes combien le nom de Dieu eſtoit venerable.

Ayant condamné publiquement en deux diverſes villes les fauſſes ſectes du Japon & les vices énormes qui y regnoient, il fut traiſné hors des murailles par les habitans qui réſolurent de le lapider : mais lors qu'ils commençoient à prendre des pierres, il ſurvint un terrible orage qui les obligea de s'enfuir. Le ſaint homme demeura ſeul au milieu des foudres qui éclatoient de toutes parts ſans rien perdre de ſa tranquilité ordinaire, & adorant la Providence divine qui combatoit ſi viſiblement pour luy.

Il arrive à Meaco, & y travaille inutilement.

Il arriva enfin à Meaco avec ſes trois compagnons dans le mois de Février l'an 1551. Le nom de cette ville ſi fameuſe, qui eſtoit le ſiege de l'Empire & de la Religion, & où le Cubo-ſama, le Dayri, & le Saço tenoient leur Cour, promettoit de grandes choſes à Xavier : mais l'effet ne répondit pas aux apparences. Meaco qui ſignifie en Japonois choſe digne d'eſtre veûë, n'eſtoit plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit

esté : tant les guerres & les incendies l'avoient desolée. Il s'y voyoit des ruines de tous costez, & l'état present des affaires la menaçoit d'une entiere destruction. Tous les Rois voisins s'estoient liguez contre le Cubosama, & on n'entendoit par tout que le bruit des armes.

L'homme de Dieu tascha d'avoir audience du Cubosama & du Dayri : mais il ne put en venir à bout. Il ne put pas mesme voir le Saço ou le Souverain Pontife de la religion Japonoise. Pour luy ménager ces audiences, on luy demandoit cent mille caixes qui font six cens écus de nostre monnoye, & il n'avoit rien.

N'esperant plus rien de ce costé-là, il prescha aux places publiques avec l'autorité seule que Dieu donne à ceux qu'il envoye. Comme toute la Ville estoit dans le trouble, & que chacun avoit l'esprit occupé des pensées de guerre, on ne songea pas à l'écouter, ou ceux qui l'écouterent en passant ne firent nulle réflexion sur ce qu'il disoit.

Il part de Meaco pour retourner à Amanguchi.

Ainsi aprés avoir demeuré quinze jours à Meaco inutilement, & ne voyant aucune apparence d'y faire du fruit dans la confusion où les choses estoient, il eut une forte pensée de s'en retourner à Amanguchi, sans croire pourtant son voyage de Meaco tout-à-fait perdu, non seulement parce qu'il avoit beaucoup souffert, & que la souffrance est un vray gain pour les hom-

mes apoſtoliques ; mais encore parce qu'il avoit au moins preſché Jeſus-Chriſt dans la ville du monde la plus idolâtre, & frayé le chemin à ſes freres qui devoient les années ſuivantes y établir le Chriſtianiſme ſelon la veûë qu'il en eut deſlors.

Il s'embarqua donc ſur une riviere qui tombe des montagnes voiſines, & qui vient baigner les murs de Meaco, puis ſe va rendre en un bras de mer qui tire vers Sacay. Dans le navire, il ne pouvoit détourner les yeux de la ſuperbe ville de Meaco, & à ce que diſoit Fernandez, il chanta plus d'une fois le commencement du pſeaume 113. *In exitu Iſraël de Ægypto domus Jacob de populo barbaro*, ſoit qu'il ſe regardaſt comme un Iſraëlite qui ſortoit d'une terre infidelle par l'ordre du Ciel, ſoit qu'il regardaſt ce peuple barbare comme deſtiné à eſtre un jour le peuple de Dieu. S'eſtant apperceû au reſte que les preſens ſervoient beaucoup à introduire les étrangers chez les Princes du Japon, il alla de Sacay à Firando où il avoit laiſſé ce que le Viceroy des Indes & le Gouverneur de Malaca l'obligerent de porter avec luy au Japon, c'eſt-à-dire une petite horloge ſonnante, un inſtrument de muſique tres-harmonieux, & d'autres ouvrages de l'art dont la rareté faiſoit tout le prix.

Ayant remarqué auſſi que ſon habit dechiré avoit rebuté les Japonois, qui jugent fort par l'exterieur, & qui ne daignent pas preſque é-

couter une perſonne mal veſtuë, il ſe fit faire un habit neuf, & meſme aſſez propre, des aumoſnes que les Portugais luy firent; perſuadé qu'un homme apoſtolique doit ſe faire tout à tous, & que pour gagner les gens du monde, il faut quelquefois s'accommoder un peu à leur foibleſſe.

Dés qu'il fut à Amanguchi ſes preſens luy obtinrent une audience du Roy, & le firent recevoir agréablement. Oxindono qui trouvoit les ouvrages de l'Europe admirables, non content d'en remercier le Pere avec toutes les honneſtetez poſſibles, luy envoya le jour meſme une groſſe ſomme d'or & d'argent pour marque de ſa gratitude. Mais Xavier la refuſa conſtamment, & ce refus le fit admirer luy-meſme du Prince. *Que le Bonze Européan*, diſoit Oxindono, *eſt éloigné de l'avarice des noſtres qui aiment le bien avec tant de paſſion, & qui ne penſent qu'à leurs intereſts!*

Eſtant de retour à Amanguchi, il a audience du Roy.

Le lendemain Xavier preſenta au Roy d'Amanguchi des Lettres du Gouverneur & de l'Eveſque des Indes, dans leſquelles la Foy chreſtienne eſtoit fort loûée; & il luy demanda pour toute grace permiſſion de la publier, en l'aſſeûrant tout de nouveau que c'eſtoit là le ſeul motif de ſon voyage. Le Roy étonné de plus en plus de la généroſité du Pere, luy permit & de vive voix & par un édit public d'enſeigner la loy de Dieu. L'édit fut affiché aux carrefours

Il obtient permiſſion de preſcher l'Evangile.

& aux places de la Ville : il portoit qu'on pouvoit ſuivre librement la religion de l'Europe, & il défendoit ſous des peines tres-grieves de traverſer les Européans dans leurs fonctions.

Il eſt viſité d'une infinité de perſonnes.

Outre cela Oxindono leur aſſigna pour leur logement un ancien monaſtere de Bonzes, qui n'eſtoit point habité. Ils ne furent pas plûtoſt établis qu'un grand nombre de gens accourut chez eux ; les uns par politique & pour plaire au Roy, les autres pour obſerver leur conduite & y trouver à redire, pluſieurs par curioſité & pour apprendre quelque choſe de nouveau. Tous propoſoient leurs doutes, & diſputoient avec tant de vehemence que la pluſpart en eſtoient ſouvent hors d'haleine. La maiſon ne deſempliſſoit point, & ces viſites continuelles emportoient tout le temps de l'homme de Dieu.

Les qualitez qu'il demande dans les miſſionnaires du Japon.

Il s'en explique & s'en plaint preſque luy-meſme dans les lettres qu'il écrivit au Pere Ignace ſur ſon voyage du Japon. Car aprés luy avoir marqué les qualitez qui eſtoient neceſſaires aux ouvriers de la Compagnie qu'on y devoit envoyer ; qu'il falloit en premier lieu que ce fuſſent des hommes d'une vie irreprochable, & où les Japonois qui ſe ſcandaliſent aiſément ne trouvaſſent rien à reprendre ; qu'il falloit de plus qu'ils n'euſſent pas moins de capacité que de vertu, parce que le Japon a auſſi ſes théologiens, infinis en nombre, profonds en ſcience, & qui ne cedent jamais dans la diſpute à moins

que d'eſtre convaincus par des raiſons invincibles ; qu'il falloit encore que ces miſſionnaires vinſſent preſts à ſouffrir des neceſſitez extrémes, & qu'ils euſſent un grand courage pour vivre dans des perils continuels, pour mourir meſme, s'il en eſtoit beſoin, dans d'effroyables tourmens : ayant, dis-je, expoſé tout cela, & ajouſté en propres termes dans une de ces lettres, *J'écris au Pere Simon, & en ſon abſence au Recteur du college de Conimbre, qu'il n'envoye icy que des hommes connus & approuvez de voſtre ſainte Charité*, il continuë de la ſorte. *Lib. 5. Ep. 11. nov.*

Ces ouvriers évangeliques doivent s'attendre « à eſtre bien plus traverſez qu'ils ne penſent. « Ils ſeront fatiguez par des viſites & par des « queſtions ennuyeuſes à chaque heure du jour, « & une partie de la nuit. Ils ſeront appellez in- « ceſſamment dans les maiſons des perſonnes de « qualité, & ils n'auront pas quelquefois le loiſir « de faire oraiſon, ni de ſe recueïllir. Ils ne pour- « ront pas peut-eſtre dire la meſſe ni leur bre- « viaire : ils pourront encore moins avoir le temps « de manger & de prendre un peu de repos : car « on ne peut croire combien les Japonois ſont « importuns, ſur tout à l'égard des étrangers dont « ils ne font aucun cas, & qui leur ſervent de « joûët. Or que ſera-ce quand on s'élevera contre « leurs ſectes, & qu'on reprendra hautement leurs « vices ? «

Cependant ces importunitez devinrent agréa-

bles au Pere Xavier, & eurent un bon effet dans la ſuite. Comme les Japonois ont l'eſprit docile & raiſonnable, plus ils le preſſoient dans la diſpute, plus ils connoiſſoient la verité ; ſi bien que leurs doutes eſtant éclaircis, ils comprenoient aiſément qu'il n'y avoit rien dans la religion chreſtienne qui ſe démentiſt, & qui ne fuſt à l'épreuve de la diſcuſſion la plus exacte.

Il répond à pluſieurs perſonnes par une ſeule parole.

C'eſt au fort de tant d'interrogations dont le Saint eſtoit accablé, que par un des plus étranges prodiges dont on ait jamais oüi parler, il ſatisfaiſoit d'une ſeule réponſe pluſieurs perſonnes qui l'interrogeoient ſur des matieres fort differentes, & le plus ſouvent oppoſées ; telles que ſont l'immortalité de l'ame & le mouvement des cieux, les éclipſes du ſoleil ou de la lune & les couleurs de l'arc-en-ciel, le peché & la grace, le paradis & l'enfer. La merveille eſtoit qu'aprés les avoir écoutez tous, il leur répondoit en peu de mots, & que ſes paroles multipliées dans leurs oreilles par une vertu toute divine leur faiſoient entendre ce qu'ils deſiroient ſçavoir, comme s'il euſt répondu à chacun en particulier. Ils s'apperceûrent pluſieurs fois de ce prodige, & en demeurerent ſi étonnez, que ſe regardant les uns les autres tout hors d'eux-meſmes, & regardant le Pere avec admiration, ils ne ſçavoient ni que penſer ni que dire.

Mais quelque éclairez & habiles qu'ils fuſ-

ſent

ſent la pluſpart, ils ne comprirent pas que c'eſtoit une choſe au deſſus de la nature. Ils attribuoient cela à je ne ſçay quelle ſcience ſecrete, qu'ils croyoient que Xavier poſſedoit ſeul. C'eſt pourquoy le Pere Coſme de Torrez eſtant venu de Firando à Amanguchi, les Bonzes diſoient, *Celuy-cy n'a pas le grand ſçavoir du Pere François, ni l'art de réſoudre pluſieurs doutes avec une ſeule réponſe.*

Le procés de la canoniſation du Saint fait mention de ce miracle, & le Pere Antoine Quadros qui alla au Japon quatre ans aprés le Pere Xavier, l'écrivit au Pere Jacques Miron Provincial de Portugal: voicy ſes paroles. *Un Japonois m'a dit qu'il avoit veû faire trois miracles dans le Japon au Pere Maiſtre François. Il fit parler & marcher un homme qui eſtoit muet & paralitique, il rendit la parole à un autre muet, & l'oüie à un ſourd. Ce Japonois m'a dit encore que le Pere François eſtoit eſtimé au Japon le plus grand homme de l'Europe; & que les autres Peres de la Compagnie ne le valoient pas, parce qu'ils ne ſçavoient répondre qu'à un idolâtre à la fois: au lieu que le Pere François décidoit par une ſeule parole, dix ou douze queſtions. Comme je luy dis que cela venoit peut-eſtre de ce que les queſtions eſtoient ſemblables, il m'aſſeûra que non, & qu'elles eſtoient au contraire fort diverſes. Il ajouſta enfin que cela n'eſtoit pas extraordinaire, mais tres-commun au Pere François.*

Quand Xavier & ſon compagnon Fernandez furent un peu dégagez de ces premiers embar- Il preſche dans Amanguchi.

ras, ils ſe mirent à preſcher deux fois le jour dans les places de la Ville en dépit des Bonzes. Il y avoit à Amanguchi ſept ou huit religions toutes oppoſées les unes aux autres, & chacune d'elles avoit pluſieurs partiſans qui la défendoient comme la meilleure; de ſorte que ces divers Bonzes eſtoient toûjours en diſpute. Mais dés que le Saint commença à publier la loy divine, toutes les ſectes s'accorderent enſemble pour s'oppoſer à leur ennemi commun. Elles n'oſerent pas néanmoins d'abord ſe déclarer ouvertement contre un homme à qui la Cour eſtoit favorable, & qui leur ſembloit avoir quelque choſe au deſſus de l'homme.

Il parle la langue Chinoiſe ſans l'avoir appriſe.

Dieu rendit alors au Pere Xavier le don des langues, qui luy avoit eſté donné dans les Indes en pluſieurs occaſions: car ſans avoir jamais appris la langue Chinoiſe, il preſchoit tous les matins en Chinois aux marchands de la Chine qui trafiquoient à Amanguchi, & qui y eſtoient en grand nombre. Il preſchoit l'apreſdinée aux Japonois en leur langue, mais ſi facilement & ſi naturellement, qu'à l'entendre on ne l'auroit pas pris pour un étranger.

La force de la verité à laquelle les ſçavans n'avoient pû rien oppoſer de raiſonnable dans les diſputes, la nouveauté des trois miracles dont nous venons de parler, & de pluſieurs autres que Xavier opera en meſme temps, ſa vie innocente & auſtere, l'eſprit divin qui animoit ſes diſcours,

tout cela fit tant d'impreſſion ſur les cœurs, qu'en moins de deux mois plus de cinq cens perſonnes furent baptiſées ; la pluſpart gens de qualité, & hommes de lettres, qui avoient examiné à fonds le Chriſtianiſme, & qui ne ſe rendoient que parce qu'ils ne pouvoient plus réſiſter.

Le fruit de ſes prédications.

C'eſtoit une choſe admirable au rapport du Saint de voir qu'on ne parloit que de Jeſus-Chriſt dans toute la Ville, & que ceux qui avoient eſté les plus ardens à combatre la loy chreſtienne, la défendoient avec plus de chaleur, & la pratiquoient avec plus d'exactitude. Ils aimoient tous tendrement le Pere François, & ne pouvoient preſque le quitter. Ils prenoient plaiſir à luy faire toûjours de nouvelles queſtions ſur les myſteres de la Foy, & on ne peut dire la conſolation intérieure qu'ils ſentoient, en voyant que tout eſtoit myſterieux dans les cérémonies les plus communes, par exemple, dans la maniere dont les Fidelles font le ſigne de la croix.

La joye qu'il a de la ferveur des fidelles.

Le Pere n'avoit pas moins de ſatisfaction de ſon coſté, & il le confeſſe luy-meſme dans une lettre qu'il écrivit quelque temps aprés aux Jeſuites de l'Europe. Quoy-que je ſois desja tout « blanc, leur dit-il, je ſuis plus vigoureux & plus « robuſte que je n'ay jamais eſté : car les fatigues « qu'on prend pour cultiver une nation raiſonna- « ble qui aime la verité, & qui deſire ſon propre ſa- «

» lut, donnent bien de la joye. Je n'ay en toute ma
» vie gousté tant de consolations qu'à Aman-
» guchi, où une grande multitude de gens ve-
» noit m'entendre avec la permission du Roy. Je
» voyois l'orgueil des Bonzes abbatu, & les plus
» fiers ennemis du nom chrestien soumis à l'hu-
» milité de l'Evangile. Je voyois les transports
» de joye où estoient ces nouveaux chrestiens,
» quand aprés avoir surmonté les Bonzes dans la
» dispute, ils retournoient tout triomphans. Je
» n'estois pas moins ravi de voir la peine qu'ils
» se donnoient à l'envi l'un de l'autre pour con-
» vaincre les Gentils, & le plaisir qu'ils avoient
» à raconter leurs conquestes, par quelles manie-
» res ils se rendoient maistres des esprits, & com-
» ment ils exterminoient les superstitions payen-
» nes : tout cela me causoit une telle joye, que
» j'en perdois le sentiment de mes propres maux.
» Ah plust à Dieu que comme je me ressouviens
» de ces consolations que j'ay receûës de la mise-
» ricorde divine au milieu de mes travaux, je
» pusse non seulement en faire le recit, mais en
» donner l'experience, & les faire un peu sentir à
» nos Academies de l'Europe! Je suis asseuré que
» plusieurs des jeunes gens qui y étudient, vien-
» droient employer à la conversion d'un peuple
» idolâtre ce qu'ils ont d'esprit & de forces, s'ils
» avoient une fois gousté les douceurs celestes
» qui accompagnent nos fatigues.

Il a des sujets d'affliction

Ces délices interieures du serviteur de Dieu

n'estoient pas néanmoins si pures, qu'il ne s'y meslast un peu d'amertume. Il avoit dequoy pleurer sur Oxindono Roy d'Amanguchi, qui bien que persuadé de l'excellence du Christianisme, estoit retenu dans l'idolatrie par les plaisirs de la chair; & sur Neatondono le premier Prince du Royaume, qui n'ayant que des inclitions nobles & vertueuses, auroit pû devenir l'Apostre de la Cour, si des raisons frivoles ne l'eussent empesché d'estre chrestien. parmi ses joyes spirituelles.

Luy & la Princesse sa femme respectoient Xavier comme leur pere, & l'honoroient mesme comme un Saint; ils aimoient aussi les fidelles, & les secouroient en tous leurs besoins; ils ne parloient de la Foy qu'avec estime : mais parce qu'ils avoient fondé plusieurs monasteres de Bonzes, il leur faschoit, à ce qu'ils disoient, de perdre le fruit de leurs charitez : & ainsi la crainte d'estre frustrez de je ne sçay quelle récompense dont les Bonzes les flatoient, leur fit renoncer aux biens éternels que leur promettoit le saint homme.

Mais quelque puissant que soit d'ordinaire l'exemple des Princes en matiere de religion, on ne laissa pas d'embrasser le Christianisme de tous costez, & une action du compagnon de Xavier contribua beaucoup à gagner les plus opiniastres. Fernandez preschoit en un des lieux de la Ville le plus frequenté, & il y avoit parmi ses auditeurs des gens d'esprit fort attachez à leur On embrasse la Foy malgré l'exemple des Princes en voyant la moderation de Fernandez.

ſecte, qui ne pouvoient concevoir les maximes de l'Evangile, & qui n'écoutoient le prédicateur que pour s'en moquer. Au milieu du ſermon un homme de la lie du peuple s'approcha de Fernandez comme pour luy dire un mot à l'oreille, & tirant un gros crachat du fond de ſon eſtomach, luy en couvrit le viſage. Fernandez, ſans dire un ſeul mot, ni ſans faire paroiſtre aucune émotion, prit ſon mouchoir pour s'eſſuyer, & continua ſon diſcours comme ſi de rien n'euſt eſté. Chacun fut ſurpris de la moderation du prédicateur : les plus libertins qu'une telle inſulte avoit fait rire, tournerent leur riſée en admiration, & reconnurent de bonne foy qu'un homme qui eſtoit aſſez maiſtre de ſes paſſions pour ſe commander en ces rencontres, avoit beaucoup de courage & de grandeur d'ame.

Raiſonnement d'un Japonois ſur une action chreſtienne.

Un des principaux de l'aſſemblée découvrit quelque autre choſe dans cette patience inébranlable. C'eſtoit le docteur le plus ſçavant d'Amanguchi, & le plus déclaré contre l'Evangile. Il penſa qu'une loy qui enſeignoit à eſtre ſi patient & ſi inſenſible aux affronts ne pouvoit venir que du Ciel, & il raiſonna ainſi en luy-meſme. Ces prédicateurs qui ſouffrent avec tant de conſtance les injures les plus atroces ne peuvent pas prétendre de nous tromper ; il leur en couſteroit trop cher, & on ne trompe gueres les autres à ſes dépens. Celuy ſeul qui a fait le cœur humain peut le mettre dans une aſſiete ſi tran-

quille ; les forces de la nature ne vont pas là, & il faut neceſſairement que quelque choſe de divin ſoit le principe de la patience chreſtienne. Ces gens ont ſans doute des aſſeûrances infaillibles de la doctrine qu'ils croyent & de la récompenſe qu'ils eſperent : car enfin ils ſont preſts à tout ſouffrir pour leur Dieu, & ils n'attendent rien des hommes. Aprés tout quel inconvenient & quel danger y a-t-il de ſuivre leur loy? Si ce qu'ils nous diſent de l'éternité eſt veritable, je ſeray éternellement malheureux ne le croyant pas ; & quand bien il n'y auroit point d'autre vie que celle-cy, ne vaut-il pas mieux embraſſer une religion qui éleve l'homme au deſſus de luy-meſme, & qui luy donne une paix inalterable, que de profeſſer des ſectes qui nous laiſſent toutes nos foibleſſes, & qui n'ont pas le pouvoir de calmer les troubles du cœur?

Tout cela luy paſſa par l'eſprit à ce qu'il raconta enſuite ; & ces réflexions accompagnées des mouvemens de la Grace le toucherent de telle ſorte, qu'auſſitoſt que la prédication fut achevée, il confeſſa que la vertu du prédicateur l'avoit perſuadé : il demanda le bapteſme aprés, & fut baptiſé ſolennellement.

Une converſion ſi illuſtre eut des ſuites tres-heureuſes. Pluſieurs qui entrevoyoient la verité, & qui craignoient de la connoiſtre tout-à-fait, ouvrirent les yeux, & receurent la lumiere

Diverſes converſions.

de l'Evangile; entre autres un jeune homme de vingt-cinq ans qu'on eſtimoit fort pour la ſubtilité de ſon eſprit, & qui avoit étudié dans les plus fameuſes Academies du Japon. Il eſtoit venu à Amanguchi pour ſe faire Bonze. Mais ayant ſceû que la ſecte des Bonzes avec qui il vouloit s'aſſocier ne reconnoiſſoit point de premier principe, & que leurs livres n'en faiſoient nulle mention, il changea de penſée, & demeura fort irréſolu ſur le choix d'un état de vie; juſqu'à ce que convaincu par l'exemple du Docteur & par les raiſons de Xavier, il ſe fit chreſtien. On luy donna le nom de Laurens; & c'eſt luy qui ayant eſté receû en la compagnie de Jeſus par Xavier meſme, exerça d'abord le miniſtere de la prédication avec tant d'éclat & tant de ſuccés, qu'il convertit une multitude innombrable de gens nobles & vaillans qui furent depuis les colomnes de l'Egliſe Japonoiſe.

Au reſte les monaſteres des Bonzes ſe dépeuploient tous les jours peu à peu par la deſertion des jeunes gens qui avoient encore des reſtes de pudeur & de probité. Honteux de mener une vie brutale, & de tromper le ſimple peuple, ils quittoient leur habit & leur profeſſion de Bonze, afin qu'eſtant rentrez dans le monde, ils puſſent plus facilement ſe convertir. Ces jeunes Bonzes découvroient à Xavier les myſteres de leurs ſectes, & luy faiſoient connoiſtre des abominations

tions cachées aux yeux du public sous des apparences de severité.

Il se déclare hautement contre les Bonzes.

Le Pere qui ne ménageoit plus rien avec des hommes qui haïssoient mortellement les Fidelles, & qui avoient seuls interest à empescher l'établissement de la Foy, publioit tout ce qu'on luy en disoit, & les representoit au naturel. Ces hypocrites démasquez devenoient la risée du peuple : mais ce qui les mortifioit davantage, c'est que ceux qui les avoient écoutez auparavant comme des oracles, leur reprochoient hautement leur ignorance. Une femme quelquefois les défioit à la dispute, & les pressoit de raisons si vives, que plus ils faisoient d'efforts pour se dégager, plus ils s'embarrassoient eux-mesmes. Car le Pere instruit des secrets de chaque secte fournissoit aux néophytes dequoy confondre les Bonzes, en les réduisant à une manifeste contradiction : ce qui est parmi les Japonois la plus grande honte qu'on puisse faire aux hommes de lettres.

Mais les Bonzes n'en furent pas quittes pour estre l'objet des mépris de toute la Ville, ils perdirent avec leur credit & leur réputation les aumosnes qui les faisoient vivre ; de sorte que la pluspart, sans avoir nulle disposition au Christianisme, abandonnerent leurs couvents pour ne pas mourir de faim, & changerent leur profession de Bonze en celle de soldat, ou d'artisan : ce qui faisoit dire aux chrestiens avec une in-

croyable allegreſſe, qu'il ne reſteroit bientoſt de ces Religieux idolâtres dans Amanguchi que ce qu'il en faudroit pour garder les monaſteres.

Les Bonzes attaquent la Religion chreſtienne.

Les vieux Bonzes cependant plus attachez à leur condition, & plus endurcis dans l'erreur que les autres, n'épargnerent rien pour ſe maintenir. Ils menaçoient de la colere des dieux en annonçant la ruine de la Ville & le renverſement du Royaume. Ils diſoient que le Dieu qu'adoroit l'Europe eſtoit non *Deos*, ou *Deus*, comme l'appelloient les Portugais, mais *Dajuz*, c'eſt-à-dire en la langue du Japon, *fauſſeté & menſonge*. Ils ajouſtoient que ce Dieu impoſoit aux hommes un joug trop peſant: Quelle juſtice de punir ceux qui tranſgreſſoient une loy dont l'obſervation eſtoit impoſſible? mais quelle providence, ſi la loy de Jeſus-Chriſt eſtoit neceſſaire pour le ſalut, d'avoir laiſſé paſſer quinze ſiecles ſans la faire connoiſtre à la plus noble partie du monde? Qu'une Religion, dont le Dieu eſtoit partial dans la diſpenſation de ſes graces, ne pouvoit gueres eſtre veritable; & que ſi la doctrine Européane avoit une ombre de verité, la Chine qui ſçavoit tout ne l'auroit pas ignorée.

Ce ſont là les principaux chefs dont les Bonzes accuſoient la Religion chreſtienne. Xavier le rapporte dans ſes Lettres; mais il ne dit point toutes les réponſes qu'il fit, & on ne les a point ſceûës d'ailleurs. Ainſi ſans ſuivre l'exemple de

deux ou trois historiens qui le font parler selon leurs idées sur tous ces articles, je n'écriray que ce que le Saint a laissé luy-mesme par écrit.

Les Idolâtres au lieu de se réjoüir d'avoir esté enfin éclairez des lumieres de la Foy, s'affligeoient de l'aveuglement de leurs ancestres, & on les entendoit s'écrier d'un ton lamentable : *Quoy donc, nos peres bruslent dans l'enfer, parce qu'ils n'ont pas adoré un Dieu qui leur estoit inconnu, & qu'ils n'ont pas observé une loy dont ils n'avoient jamais oüi parler !*

Les Bonzes échauffoient là-dessus le peuple, en disant que les prestres Portugais n'estoient bons à rien, & qu'ils ne pouvoient retirer personne de l'enfer ; au lieu qu'eux le faisoient, quand il leur plaisoit, par leurs jeusnes & par leurs prieres : Que l'éternité des peines marquoit ou la cruauté ou la foiblesse du Dieu des chrestiens ; sa cruauté, si pouvant delivrer les ames du feu, il ne le vouloit pas ; sa foiblesse, si le voulant, il ne le pouvoit point : Enfin qu'Amida & Xaca estoient bien plus misericordieux, & plus puissans ; mais qu'ils ne faisoient sortir de l'enfer que les personnes qui durant leur vie avoient fait de grandes largesses aux Bonzes.

Il répond aux raisons des Bonzes.

Nous ne sçavons pas, comme j'ay dit, toutes les réponses particulieres du Saint ; nous sçavons seulement de luy qu'au regard de l'affliction où estoient les Japonois d'avoir esté abandonnez tant de siecles sans aucune connoissance de la

loy divine, il fut assez heureux pour les consoler, & pour les mettre en état de prendre des idées plus raisonnables. Car il leur montra en général que la plus ancienne de toutes les loix est la loy de Dieu, non celle qui est publiée avec le son des paroles; mais celle qui est écrite dans les cœurs des mains mesmes de la nature, en sorte que quiconque vient au monde apporte avec soy certains préceptes que son propre instinct & la raison luy enseignent.

Avant que le Japon prist ses loix des sages de la Chine, disoit Xavier, *on y sçavoit que l'homicide, le larcin & l'adultere estoient à fuir: c'est pourquoy on cherchoit des lieux écartez & obscurs pour les commettre. Aprés les avoir commis, on sentoit les reproches de la conscience, qui accuse toûjours secretement les coupables, bien que leurs mauvaises actions ne soient pas connuës du public, ni mesme défenduës par les loix humaines. Qu'un enfant soit nourri avec les bestes dans les bois, loin du commerce des hommes, & hors des villes bien policées, il ne laissera pas de sçavoir quelles sont les regles de la societé civile: car estant interrogé si c'est une chose mal honneste de tuër un homme, de luy oster son bien, de violer son lit, de le surprendre ou par artifice ou par force, il répondra indubitablement qu'oüi. Que si cela est vray d'un sauvage qui n'a nulle éducation, combien le sera-t-il plus des hommes polis qui vivent ensemble, & qui ont l'esprit cultivé? Donc*, ajoustoit le Saint, *Dieu n'a pas laissé tant de siecles le Japon dans l'ignorance, comme prétendent vos Bonzes.*

Il leur faiſoit entendre par là que la loy naturelle eſtoit un degré qui conduiſoit inſenſiblement à la loy chreſtienne, & qu'un homme qui vivroit moralement bien, ne manqueroit pas de connoiſtre Jeſus-Chriſt par quelque voye que ce fuſt; c'eſt-à-dire qu'avant ſa mort Dieu luy envoyeroit un prédicateur, ou l'éclaireroit immediatement luy-meſme.

Ces raiſons dont les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis en de pareilles rencontres, contenterent ſi fort les payens, qu'ils n'eurent plus de difficulté ſur un point qui leur faiſoit tant de peine.

Les Bonzes animent le Roy contre les chreſtiens.

Les Bonzes voyant que le peuple déferoit plus à l'autorité de Xavier qu'à la leur, & ne ſçachant comment réfuter leur adverſaire, firent une intrigue à la Cour pour perdre les chreſtiens dans l'eſprit du Roy. On luy donna des ombrages d'eux, en décriant leur conduite, & diſant que c'eſtoient des gens de cabale, ennemis du bien public & de la perſonne du Prince; de ſorte qu'Oxindono qui leur avoit eſté ſi favorable, & qui les aimoit, changea tout d'un coup de ſentimens.

A la verité comme les Japonois ſe piquent de garder inviolablement leur parole, quand une fois ils l'ont engagée, il n'oſa pas révoquer l'édit ſolennel qu'il avoit fait publier en faveur de la loy chreſtienne: mais pour le rendre inutile, il traita mal les Fidelles, juſqu'à les dépouiller

de leurs biens, & il commença par les principaux Seigneurs du Royaume.

Au meſme temps les Bonzes fiers de leur faveur, écrivent des lettres, & répandent des libelles de tous coſtez contre le Pere Xavier. Ils diſent que c'eſt un miſerable, qui n'ayant pas dequoy vivre aux Indes, eſt venu chercher du pain au Japon : ils taſchent ſur tout de le faire paſſer pour un inſigne magicien, qui par la puiſſance de ſes charmes force le démon de le ſervir à ſon gré, & qui opere toutes ſortes de prodiges pour tromper la populace.

Le nombre des chreſtiens augmente avec la réputation du Saint.

Mais ni le changement du Roy, ni les calomnies des Bonzes ne retarderent point le progrés de l'Evangile. Le nombre des Fidelles monta en peu de jours à plus de trois mille dans Amanguchi ; & ils eſtoient tous ſi fervens, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fuſt preſt non ſeulement de quitter ſes biens, mais encore de verſer ſon ſang pour la défenſe de la Foy, au cas que le Prince vint à perſecuter l'Egliſe naiſſante avec le fer & le feu comme on le croyoit.

La réputation de l'Apoſtre s'augmenta auſſi malgré les faux bruits qu'on faiſoit courir ; & ſon nom devint ſi célebre dans les Royaumes voiſins, que tous les peuples avoient envie de voir le grand Bonze de l'Europe.

Xavier ſongeoit depuis peu à s'en retourner aux Indes pour choiſir luy-meſme des ouvriers tels qu'en demandoit le Japon, & ſon deſſein

eſtoit d'y revenir par la Chine, dont la converſion luy tenoit desja fort au cœur. Car en traitant tous les jours avec les marchands Chinois qui eſtoient à Amanguchi, il avoit compris qu'une nation ſi polie & ſi ſenſée deviendroit aiſément chreſtienne : & d'ailleurs on luy faiſoit eſperer que dés que la Chine ſeroit convertie, le Japon ſe convertiroit ; du moins les Japonois les plus incredules luy diſoient ſouvent, qu'ils ne changeroient point de religion, que les Chinois n'en euſſent changé ; qu'il allaſt porter l'Evangile à ce grand Empire, & que quand il l'auroit réduit ſous l'obéïſſance de Jeſus-Chriſt, ils ſe feroient tous chreſtiens.

Il envoye un Japonois chreſtien au Royaume de Bungo, & pourquoy.

Cependant un navire Portugais commandé par Edoûard de Gama arriva au Royaume de Bungo ; & on eut nouvelle à Amanguchi que ce navire qui venoit des Indes en devoit reprendre le chemin dans un mois ou deux. Xavier, pour ſçavoir au vray ce qui en eſtoit, envoya Matthieu ſur les lieux, c'eſt l'un de ces Japonois chreſtiens qui l'accompagnoient, & il le chargea d'une lettre adreſſée au capitaine & aux marchands du vaiſſeau. Le Saint les prioit de luy mander qui ils eſtoient, d'où ils venoient, & s'ils partiroient bientoſt : il leur diſoit enſuite, qu'eſtant obligé de repaſſer dans les Indes, il les iroit joindre au cas qu'ils s'en retournaſſent ; enfin il les conjuroit de dérober un peu de temps aux affaires de leur negoce pour

ſonger à celle de leur ſalut, & leur déclaroit que toutes les ſoyes de la Chine, quelque profit qu'elles leur apportaſſent, ne valoient pas le moindre gain ſpirituel qu'ils pouvoient faire en examinant leur conſcience tous les jours.

Le navire eſtoit au port de Figen, à cinquante lieuës d'Amanguchi & à une lieuë de Fucheo, que d'autres nomment Funai, capitale du Royaume de Bungo. Les Portugais furent ravis d'apprendre des nouvelles du Pere Xavier: ils luy manderent des leurs, & l'avertirent que dans un mois au plus tard ils feroient voile vers la Chine où ils avoient laiſſé trois vaiſſeaux chargez pour les Indes qui partiroient au mois de Janvier, & que Jacques Pereira ſon intime ami eſtoit ſur l'un de ces navires.

Matthieu revint en cinq jours, & outre qu'il apporta au Pere François des lettres du capitaine & des principaux marchands, il luy en rendit de Goa, par leſquelles les Peres du College de Saint Paul luy écrivoient que ſa preſence eſtoit abſolument neceſſaire pour le réglement des affaires de la Compagnie.

Il part d'Amanguchi pour le Royaume de Bungo.

Xavier donc, ſans perdre de temps, aprés avoir recommandé les chreſtiens au Pere Coſme de Torrez & au Frere Jean Fernandez qu'il laiſſa dans Amanguchi, ſe mit en chemin vers la mi-Septembre de l'année 1551. Il pouvoit faire ce voyage aiſément par mer: mais il aima mieux aller par terre, & à pied, ſelon ſa couſtume.

tume. Il prit pour ſes compagnons Matthieu & Bernard : deux Seigneurs Chreſtiens voulurent auſſi le ſuivre. On avoit confiſqué leurs biens depuis peu de jours, en punition de ce qu'ils avoient receû le bapteſme : mais la grace de Jeſus-Chriſt qui leur tenoit lieu de tout, leur rendoit leur pauvreté ſi précieuſe, qu'ils s'eſtimoient bien plus riches qu'auparavant. Un autre chreſtien ſe joignit à eux, c'eſt ce Laurens dont nous avons parlé, ſurnommé le Louche, à cauſe qu'il avoit les yeux un peu de travers.

Il tombe malade de fatigue, & aprés un peu de repos continuë ſon chemin.

Le Pere marcha gayement avec ſes cinq compagnons juſqu'à Pinlaſchau, village diſtant de Figen d'une lieuë ou deux. En arrivant il ſentit toutes ſes forces épuiſées, trouva ſes pieds fort enflez, & fut ſaiſi d'un grand mal de teſte, tellement qu'il ne put du tout paſſer outre. Matthieu, Laurens & Bernard prirent les devans pour porter de ſes nouvelles au navire. Dés qu'Edoûard de Gama ſceût que le ſaint homme eſtoit proche, il fit venir tous les Portugais qui trafiquoient à Fucheo ; & ayant choiſi les principaux, il monta à cheval avec eux pour luy aller rendre ſes devoirs en céremonie.

Xavier qu'un peu de repos rétablit, & qui ſe douta de l'honneur qu'on luy vouloit faire, s'eſtoit desja remis en chemin : mais il n'évita pas tout-à-fait ce qu'il fuyoit. La cavalcade le rencontra à un quart de lieuë de Figen, marchant entre les deux Seigneurs d'Amanguchi.

qui ne l'avoient point quitté, & portant luy-meſme ſon paquet. Gama fut ſurpris de voir en cét équipage un homme ſi conſiderable, & mettant pied à terre avec tous les ſiens, le ſalua d'une maniere tres-reſpectueuſe. Aprés les premiers complimens, on pria le Pere de vouloir bien monter à cheval : mais on ne put jamais l'y réſoudre ; de ſorte que les Portugais firent ſuivre leurs chevaux ; & marcherent eux-meſmes à pied juſqu'au port.

Il eſt receû par les Portugais avec honneur, & viſité de la part du Roy de Bungo.

Le navire eſtoit équipé de toutes ſes pieces, orné d'étendarts & de banderoles ſelon l'ordre qu'en avoit donné le capitaine. Ceux qui y eſtoient demeurez paroiſſoient en armes ſur les bords : ils firent leur décharge à la veûë du Saint, & toute l'artillerie joûa auſſitoſt. Comme on tira quatre fois de ſuite, le bruit du canon s'entendit ſi diſtinctement à Fucheo, que le peuple en fut effrayé, & le Roy s'imagina que les Portugais eſtoient attaquez par certains corſaires qui depuis peu ravageoient ces coſtes. Pour s'en éclaircir, il dépeſcha un des gentilshommes de ſa Cour au capitaine du vaiſſeau.

Gama montrant le Pere François au gentilhomme du Roy de Bungo, luy dit que ce bruit qui avoit allarmé la Ville, n'eſtoit qu'une legere démonſtration de l'honneur qu'on devoit à un ſi grand perſonnage tres-cheri du Ciel & tres-eſtimé à la Cour de Portugal. Le Japonois qui ne voyoit rien que de pauvre en la perſon-

ne du Pere, & qui ſe ſouvenoit de ce qu'on en avoit écrit d'Amanguchi, s'arreſta un peu ſans parler: puis avec l'air d'un homme étonné, *Je ſuis bien en peine*, dît-il, *quelle réponſe faire à mon Prince; car ce que vous venez de me dire ne s'accorde gueres ni avec ce que je vois, ni avec ce que les Bonzes d'Amanguchi ont mandé, qu'ils ont veû de leurs propres yeux voſtre Pere Bonze entretenir familierement un démon qui luy enſeignoit à jetter des ſorts, & à faire je ne ſçay quelles actions magiques pour ébloüir les ignorans; que c'eſtoit un malheureux ſi rebuté & ſi maudit de toute la terre, que la vermine dont il eſt couvert depuis les pieds juſques à la teſte a horreur de ſe nourrir d'une chair auſſi infecte que la ſienne; du reſte je crains que ſi je rapporte au Roy ce que vous penſez de ce Bonze, les noſtres ne paſſent ou pour des eſprits peu éclairez qui font de faux jugemens, ou pour des envieux & des impoſteurs.*

Alors Gama prenant la parole, dit au gentilhomme Japonois tout ce qu'il falloit pour luy donner de bonnes impreſſions de la conduite du Saint, & pour l'empeſcher d'en prendre de mauvaiſes de ſa pauvreté. Sur ce dernier point, il luy déclara que celuy qui ſembloit ſi mépriſable en apparence, eſtoit d'une tres-noble extraction; que la fortune l'avoit fait riche, mais que la vertu le faiſoit pauvre, & que ce dénuëment univerſel eſtoit l'effet d'une grande ame qui mépriſoit ce que les hommes eſtiment le plus.

Un tel discours ravit en admiration le Japonois: il fit à son Prince un rapport fidelle de ce qu'on luy avoit dit, en ajoustant de luy-mesme que les Portugais estoient plus heureux de posseder ce saint homme que si leur navire estoit plein de lingots d'or.

Il est estimé du Roy de Bungo.

Le Roy de Bungo avoit desja oüi parler du Pere François, & ne croyoit pas ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient écrit. C'estoit un Prince de vingt-cinq ans, extrémement sage, tres-généreux, tres-civil; mais trop emporté dans les plaisirs de la chair selon la coustume des Rois du Japon.

Ce qu'il apprit de son gentilhomme augmenta l'envie qu'il avoit de voir Xavier, & dés le jour mesme, il luy écrivit en ces termes.

Lettre du Roy de Bungo au Pere Xavier.

Pere Bonze de Chemahicogin, c'est ainsi qu'ils appellent le Portugal, *que vostre heureuse arrivée en mes Etats soit aussi agréable à vostre Dieu que le luy sont les loüanges dont les Saints l'honorent. Quansyonafama mon domestique que j'ay envoyé au port de Figen m'a dit que vous y estiez arrivé d'Amanguchi, & toute ma Cour vous dira combien j'en ay eû de joye. Comme Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir avant le lever du soleil fraper à la porte de mon palais où je vous attendray avec impatience, & permettez-moy de vous demander cette faveur sans que ma demande vous soit importune. Cependant prosterné par terre, je prie à genoux vostre Dieu, que je confesse estre le Dieu de tous*

les Dieux, le Souverain des plus grands & des meilleurs qui vivent au Ciel; je le prie, dis-je, de faire entendre aux ſuperbes de ce ſiecle combien voſtre vie ſainte & pauvre luy eſt agréable, afin que les enfans de noſtre chair ne ſoient pas trompez par les fauſſes promeſſes du monde. Mandez-moy des nouvelles de voſtre ſanté, pour me faire bien dormir la nuit juſqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annonçant voſtre venuë.

Ambaſſade du Roy de Bungo vers le Saint.

Cette lettre fut portée par un jeune Prince du ſang Royal ſuivi de trente jeunes Seigneurs de la Cour, & accompagné d'un ſage vieillard qui eſtoit ſon gouverneur, nommé Poomendono, homme des plus qualifiez du Royaume, & frere naturel du Roy de Minato. L'honneur que les Portugais rendoient au Pere Xavier ſurprit tellement le Prince, qu'il dit tout haut à ſon gouverneur: *En verité il faut que le Dieu de ces gens-là ſoit grand, & que ſes ſecrets ſoient cachez aux hommes, puis qu'il veut bien que les plus riches navires obéiſſent à une perſonne auſſi pauvre qu'eſt ce Bonze des Portugais, & que le bruit du canon faſſe entendre que la pauvreté a dequoy plaire au Seigneur de tout le monde, cette pauvreté ſi abjecte d'elle-meſme, & ſi honteuſe dans l'opinion commune, qu'il ſemble que ce ſoit un peché énorme meſme d'y penſer.*

Bien que nous ayions horreur de la pauvreté, repartit Poomendono, *& que nous croyions les pauvres incapables d'eſtre heureux, il ſe peut faire que ce pauvre eſtime tant ſa pauvreté, qu'elle ſoit agréable au Dieu qu'il ſert, & que la pratiquant dans toute la rigueur*

poſſible pour l'amour de ſon Dieu, il ſoit plus riche qu'aucun homme de la terre.

Le jeune Ambaſſadeur eſtant retourné à la Cour, témoigna au Roy aveç quel reſpect on avoit receû ſa lettre, & entreprit de luy perſuader que le Bonze de l'Europe devoit eſtre traité bien autrement que les Bonzes ordinaires, juſqu'à dire que ce ſeroit un grand peché de le confondre avec eux; qu'au reſte il n'eſtoit pas pauvre au point que ſes ennemis diſoient; que le capitaine & les marchands Portugais luy donneroient de bon cœur leur navire & tous leurs treſors s'il en vouloit, & qu'à parler proprement on ne pouvoit pas appeller pauvre celuy qui a autant de richeſſes qu'il en veut.

Cependant les Portugais s'eſtant aſſemblez pour voir comment le Pere Xavier paroiſtroit le lendemain à la Cour, tous furent d'avis qu'il y paruſt avec le plus de magnificence & de pompe qui ſe pourroit. Il s'oppoſa d'abord à leur ſentiment par l'horreur qu'il avoit du faſte ſi peu convenable à ſon état Religieux: mais il ſe rendit aprés aux prieres, & encore plus aux raiſons de l'aſſemblée. Ces raiſons eſtoient que les Bonzes d'Amanguchi ayant écrit tout ce qu'ils avoient pû imaginer pour rendre Xavier mépriſable, il eſtoit à propos d'oſter aux peuples les fauſſes idées qu'ils avoient pû prendre, & de faire voir en meſme temps combien les chreſtiens honoroient les miniſtres de l'Evan-

gile, afin de porter par là les Gentils à les reſpecter & à les croire ; qu'ainſi l'honneur ſeroit moins pour luy que pour Jeſus-Chriſt, & qu'on eſtimeroit la prédication à meſure qu'on révereroit le prédicateur.

En quel équipage il va à la Cour du Roy de Bungo.

Ils diſpoſerent donc tout en diligence pour l'entrée du Saint, & partirent le lendemain avant le jour dans un tres-bel équipage. Ils eſtoient trente Portugais de marque, habillez d'étoffes fort riches, portant des chaiſnes d'or, & parez de pierreries. Les valets & les eſclaves bien veſtus auſſi, accompagnoient leurs maiſtres. Le Pere François avoit une ſoutane de camelot noir & un ſurplis pardeſſus avec une étole de velours verd, garnie de brocard d'or. La chaloupe & les deux barques où ils ſe mirent pour aller du navire à la Ville par la riviere qui y conduiſoit, eſtoient couvertes ſur les bords des plus beaux tapis de la Chine, & environnées de banieres de ſoye de toutes couleurs. Il y avoit dans la chaloupe & dans les barques des trompettes, des fluſtes, des hauts-bois, & d'autres inſtrumens de muſique, qui meſlez enſemble faiſoient une tres-agréable ſymphonie.

La nouvelle qui ſe répandit dans Fucheo que le grand Bonze de l'Europe y devoit venir du matin, attira pluſieurs gens de condition ſur le rivage, & tant de monde accourut en foule au bruit des trompettes, que les Portugais eurent de la peine à deſcendre.

Quanſyandono capitaine de Canafama & un des principaux de la Cour les attendoit là par ordre du Roy. Il receut le Saint tres-civilement, & luy offrit une litiere pour ſe rendre au palais; mais Xavier la refuſa, & marcha avec toute ſa ſuite en cét ordre. Edoûard de Gama alloit le premier teſte nuë & une cane à la main, comme l'Eſcuyer, ou le Major-Dome du Pere. Cinq autres Portugais le ſuivoient, & c'eſtoient les plus conſiderables du navire: l'un portoit un livre dans un ſac de ſatin blanc; l'autre une canne de Bengala garnie d'or; le troiſiéme des mules de chambre d'un beau velours noir, telles qu'en mettoient les perſonnes de la premiere qualité; le quatriéme portoit un tableau de Noſtre-Dame envelopé d'une écharpe de damas violet; & le cinquiéme, un paraſol magnifique. Le Pere marchoit aprés dans l'habillement que j'ay dit avec un air également majeſtueux & modeſte. Le reſte des Portugais venoit enſuite, & à voir leur contenance, leur parure, & leur train, on les auroit pris pour des cavaliers & pour des ſeigneurs plûtoſt que pour des marchands.

Ils traverſerent ainſi les principales ruës de la Ville, au ſon des trompettes, des fluſtes & des hauts-bois, ſuivis d'une multitude infinie de peuple, ſans compter les gens qui rempliſſoient les feneſtres, les balcons, & meſme les toits.

Eſtant arrivez dans la place qui eſt devant le palais

palais du Roy, ils y trouverent ſix cens de ſes gardes, les uns armez de lances, les autres de dards, tous avec de beaux cimeterres & de riches veſtes. Ces gardes, au ſigne que leur fit celuy qui les commandoit nommé Fingeindono, s'avancerent en bon ordre vers le Saint, & puis ſe ſeparerent en deux rangs, pour luy ouvrir le paſſage au milieu d'eux.

Son entrée dans le palais du Roy de Bungo.

Dés qu'on eut gagné le palais, les Portugais qui marchoient immediatement devant le Pere Xavier ſe tournerent vers luy, & le ſaluerent reſpectueuſement. L'un luy offrit la canne de Bengala, & l'autre les mules de velours. Celuy qui avoit le paraſol l'étendit ſur la teſte du ſaint homme, & les deux autres qui portoient le livre & le tableau ſe mirent à ſes coſtez. Tout cela ſe fit de ſi bonne grace & d'une maniere ſi honorable pour Xavier, que les Seigneurs qui eſtoient preſens en furent ravis, & qu'on leur entendit dire que le Pere François n'eſtoit pas ce qu'avoient dit fauſſement les Bonzes; que c'eſtoit ſans doute un homme venu du ciel pour confondre leur envie, & pour abbatre leur orgueïl.

Aprés qu'on eut traverſé une longue gallerie, on entra dans une grande ſalle pleine de gens, qui à leur habit de damas rehauſſé d'or & diverſifié de belles figures paroiſſoient de la plus haute qualité. Là un jeune enfant qu'un venerable vieillard tenoit par la main s'eſtant

approché du Pere, le ſalua avec ces paroles : *Que ton arrivée en la maiſon du Roy mon Seigneur luy ſoit auſſi agréable que l'eſt l'eau du ciel aux laboureurs dans une extréme ſechereſſe. Entre ſans rien craindre*, continua-t-il, *car je t'aſſeûre que les gens de bien t'aiment, quoy que les méchans ne te puiſſent voir ſans chagrin, & que leur viſage à ta veûë ſoit comme une nuit ſombre & orageuſe.*

Xavier répondit ſelon que le demandoit l'âge de celuy qui faiſoit le compliment. Mais l'enfant reprenant la parole d'une maniere qui ne ſentoit rien de l'enfance : *Certainement*, dît-il, *il faut que ton courage ſoit extraordinaire d'eſtre venu d'un bout de la terre en un païs étranger pour t'y faire mépriſer ſous le nom de pauvre, & que la bonté de ton Dieu ſoit bien grande d'agréer ta pauvreté contre l'opinion commune du monde. Les Bonzes ſont bien éloignez de faire le meſme, eux qui aſſeûrent en public & avec ſerment que les pauvres ne peuvent ſe ſauver non plus que les femmes.*

Plaiſe à la bonté infinie du Seigneur, repliqua Xavier, *d'éclairer ces pauvres aveugles des rayons de ſa celeſte doctrine, afin qu'ils reconnoiſſent leur erreur ſur ce point & ſur tout le reſte.*

L'enfant tint d'autres diſcours ſi raiſonnables & ſi relevez, que l'homme de Dieu ne douta pas qu'il ne fuſt inſpiré par l'eſprit ſaint, qui quand il luy plaiſt remplit de ſageſſe les enfans, & rend leurs langues éloquentes avant que leur raiſon ſoit formée.

Dans ces entretiens qui surprirent tout le monde, ils passerent en une autre salle où estoient plusieurs gentilshommes vestus tres-superbement, & qui avoient tres-bonne mine. Au moment que le Pere entra, tous s'inclinerent trois fois profondément, jusqu'à toucher la terre de leur front, en quoy ils sont fort adroits; & cette réverence, que les Japonois appellent *Gomenare*, n'est que du fils au pere & du vassal au seigneur. Ensuite deux se détacherent de la troupe pour luy témoigner au nom de tous la joye qu'ils avoient, & un parla de la sorte.

Il reçoit des complimens de diverses personnes de la Cour.

Que vostre arrivée, Pere Bonze Saint, soit aussi agréable à nostre Roy que l'est le ris d'un petit enfant à sa mere qui le tient entre ses bras; & cela sera asseûrément, car nous vous jurons par les cheveux de nos testes, que tout, jusques à ces murailles qui semblent tressaillir d'allegresse en vostre presence, nous excite à vous bien recevoir, & à nous réjoüir de vostre venuë, qui tournera sans doute à la gloire de ce Dieu dont vous avez dit de si grandes choses dans Amanguchi.

Ce compliment estant fait, les jeunes Seigneurs voulurent suivre le Pere: mais l'enfant dont nous venons de parler que Xavier tenoit par la main, leur fit signe de s'arrester. On entra sur une terrasse toute bordée d'orangers, & delà on passa dans une salle beaucoup plus spatieuse que les deux autres. Facharandono frere du Roy estoit là avec une suite magnifique. Ayant fait au Saint toutes les civilitez qui se

font d'ordinaire aux Grands du Japon, il luy dit que ce jour estoit le plus solennel de l'année pour la Cour de Bungo, & que le Roy son Seigneur s'estimoit plus riche & plus heureux de l'avoir dans son palais, que s'il possedoit tout l'argent des trente-deux tresors de la Chine. *Cependant*, ajousta le Prince, *je vous souhaite une augmentation de gloire, & l'accomplissement du dessein qui vous fait venir icy des extrémitez de la terre.*

Il est introduit à l'audience du Roy de Bungo, & ce qui s'y passe.

Alors l'enfant qui conduisoit le Pere Xavier le mit entre les mains de Facharandono, & se retira un peu à l'écart. Ils entrerent dans l'antichambre du Roy où les principaux Seigneurs du Royaume attendoient le Saint. Aprés avoir esté receû d'eux d'une maniere tres-civile, il fut enfin introduit à l'audience dans une chambre où l'or éclatoit de tous costez. Le Roy qui estoit debout fit cinq ou six pas dés qu'il vit paroistre le Pere, & il s'inclina ensuite jusqu'à terre par trois fois, dequoy toute la compagnie fut fort étonnée.

Xavier de son costé se prosterna devant le Prince, & voulut luy toucher le pied selon l'usage du païs : mais le Prince ne le permit pas, & releva luy-mesme Xavier; puis le prenant par la main, le fit asseoir auprés de luy sur la mesme estrade. Le Prince son frere estoit assis au dessous, & les Portugais estoient vis à vis d'eux avec les personnes les plus remarquables de la Cour. Le Roy dit d'abord au Pere tout

ce qui ſe peut dire d'honneſte ; & quittant l'orgueïl de la majeſté Royale dont les Rois du Japon ne ſe défont jamais en public, le traita familierement comme ſon ami particulier.

Le Pere répondit aux bontez du Prince par des paroles pleines de reſpect & de ſoumiſſion ; aprés quoy prenant occaſion de luy annoncer Jeſus-Chriſt, il expliqua en peu de mots les principales maximes de la morale chreſtienne : mais il le fit d'une maniere ſi plauſible, qu'à la fin de ſon diſcours le Roy s'écria dans un tranſport d'admiration : *Hé qui pourra jamais ſçavoir de Dieu ce profond ſecret ! pourquoy il a permis que nous veſcuſſions dans l'aveuglement, & que ce Bonze Portugais fuſt ſi éclairé ? Car enfin nous ſommes témoins nous-meſmes de ce que nous en avons oüi dire ; & tout ce qu'il dit eſt appuyé de preuves ſi fortes, ſi claires, & ſi conformes à la lumiere naturelle, que quiconque voudra les examiner ſelon les regles du bon ſens, trouvera que la verité s'y rencontre de tous coſtez, & qu'une propoſition ne détruit point l'autre.*

Il n'en eſt pas de meſme de nos Bonzes : ils ne peuvent faire un diſcours qu'ils ne ſe contrediſent eux-meſmes ; & delà vient que plus ils parlent, plus ils s'embarraſſent ; confus dans leur ſcience, encore plus confus dans l'explication de ce qu'ils enſeignent, rejettant aujourd'huy comme faux ce qu'ils approuvoient hier comme vray, ſe dédiſant, & ſe rétractant à toute heure, en ſorte que l'eſprit le plus éclairé & le plus ſubtil ne

peut rien comprendre dans leur doctrine, & qu'au regard de l'affaire du ſalut, on eſt toûjours incertain de ce qu'on doit croire. Signe manifeſte qu'ils ne ſuivent que leur caprice, & qu'ils n'ont pour regle & pour fondement de leur créance aucune verité ſolide & immuable.

Emportement d'un Bonze contre le Roy de Bungo.

Le Roy parloit de la ſorte, & il eſtoit aiſé à juger par la vehemence de ſon action qu'il parloit de l'abondance du cœur. Il ſe trouva là un Bonze aſſez conſiderable dans ſa ſecte & aſſez ſçavant, mais fort enteſté de ſon ſçavoir, & l'homme du monde le plus orgueïlleux. Ce Bonze qui ſe nommoit Faxiondono, jaloux de l'honneur de ſa profeſſion, ou prenant peut-eſtre pour luy ce que diſoit le Roy en général, fut tenté pluſieurs fois de l'interrompre. Il ſe retint néanmoins : mais dés que le Prince eut achevé de parler, perdant le reſpect, & ne gardant aucunes meſures, *Comment oſez-vous*, luy dit-il, *décider des choſes de la Religion ſans avoir étudié dans l'Univerſité de Fianzima, la ſeule où s'expliquent les ſacrez myſteres des Dieux ? Si vous ne ſçavez rien, conſultez les doctes; me voicy tout preſt à vous inſtruire.*

L'audace du Bonze indigna tout le monde, hors le Roy, qui luy ordonna, en ſouriant, de continuer s'il avoit quelque choſe à dire. Faxiondono devenu plus fier & plus hardi par la moderation du Prince, commença, en élevant la voix, par exalter la profeſſion de Bonze; qu'on

ne pouvoit pas douter qu'ils ne fussent tres-agréables au ciel, observant la loy, & la faisant observer au peuple ; qu'ils passoient des nuits fort longues & fort froides à prier pour leurs bienfacteurs ; qu'ils s'abstenoient de tous les plaisirs des sens ; que le poisson frais ne paroissoit jamais sur leur table ; qu'ils avoient soin des malades, qu'ils instruisoient les enfans, qu'ils consoloient les affligez, qu'ils réconcilioient les ennemis, qu'ils appaisoient les seditions, & qu'ils pacifioient les Royaumes ; qu'ils donnoient sur tout des lettres de change pour l'autre vie, & que par là tous les morts devenoient riches dans le ciel ; qu'enfin les Bonzes estoient les amis intimes des astres, & les confidens des Saints ; qu'ils avoient droit de s'entretenir la nuit avec eux, de les faire descendre du ciel, de les tenir entre leurs bras, & de les caresser tant qu'il leur plaisoit.

Ces extravagances firent rire toute l'assemblée. Dequoy le Bonze irrité, s'emporta si fort, que le Roy fit signe au Prince son frere de luy imposer silence. Il luy fit ensuite oster son siege, & luy commanda luy-mesme de se retirer, en luy disant d'abord par raillerie, que son emportement estoit une preuve convainquante de la sainteté des Bonzes ; & puis serieusement, qu'un homme de son caractere avoit plus de commerce avec l'enfer qu'avec le ciel.

A ces paroles le Bonze transporté de rage,

s'écria d'un ton furieux : *Le temps viendra qu'aucun homme du monde ne ſera digne de me ſervir, & que tout ce qu'il y a de Monarques ſur la terre ſeront trop peu de choſe pour toucher le bord de ma robe :* il vouloit dire quand il ſeroit transformé en un de leurs dieux, & que ce dieu & luy feroient enſemble une meſme divinité ; récompenſe que les Bonzes ſe promettent aprés la mort.

Quoy-que le Roy ne puſt entendre ces folies ſans en rire un peu, il en eut de l'indignation & de la pitié tout enſemble, juſqu'à vouloir détromper le Bonze en réfutant des propoſitions ſi abſurdes. Mais Xavier pria le Prince de remettre cela à un autre temps quand la colere du Bonze ſeroit paſſée.

Le Roy dit donc ſeulement à Faxiondono, qu'il allaſt faire penitence d'avoir parlé avec tant d'orgueïl, & de s'eſtre égalé à Dieu. Faxiondono ne repliqua rien, mais on l'entendit gronder, & grincer des dents en ſe retirant. Eſtant à la porte de la chambre, & preſt de ſortir, *Que les dieux*, dît-il tout haut, *lancent du ciel un feu qui te brûle, & qui réduiſe en cendres tous les Rois qui oſent parler comme toy.*

Ce qui ſe paſſe entre le Roy de Bungo & Xavier.

Le Prince & le Saint continuerent leur entretien ſur divers articles de la Religion juſques à l'heure du diſner. Quand on eut ſervi, le Prince invita Xavier à manger avec luy. Xavier s'en défendit par toutes les raiſons imaginables : mais le Prince qui le vouloit abſolument, *Je ſçay bien*, dît-il,

dît-il, *mon amy & mon Pere, que vous n'avez pas beſoin de ma table; mais ſi vous eſtiez Japonois comme nous, vous ſçauriez qu'un Roy ne peut donner aux gens qu'il cherit une plus grande marque de ſon amitié, qu'en les faiſant manger avec luy: c'eſt pourquoy, comme je vous aime, & que je veux vous le témoigner, il faut que vous diſniez avec moy, & je prétends bien par là recevoir plus d'honneur que vous.*

Alors Xavier s'inclinant profondément, baiſa le cimeterre du Roy, ce qui ſe pratique au Japon pour marquer de la réverence. Il luy dit enſuite: *Je prie de tout mon cœur le Seigneur du ciel de reconnoiſtre pour moy tant de faveurs, en donnant à voſtre majeſté la lumiere de la Foy & les vertus du Chriſtianiſme, afin qu'elle ſerve Dieu fidellement durant ſa vie, & qu'elle en joüiſſe éternellement aprés ſa mort.* Le Roy l'embraſſa, & pria Dieu de ſon coſté que les prieres du Saint fuſſent exaucées, à condition néanmoins qu'ils ſeroient au ciel toûjours enſemble, & qu'ils ne ſe ſepareroient jamais l'un de l'autre pour pouvoir parler longtemps & à fonds des choſes divines.

Enfin ils ſe mirent à table. Tandis qu'ils mangeoient, les Portugais & tous les Seigneurs de la Cour eſtoient à genoux avec les gens de la Ville, parmi leſquels il y avoit quelques Bonzes qui enrageoient dans leur cœur, mais que l'exemple de Faxiondono empeſcha bien d'éclater.

Ces honneurs que Xavier receût du Roy de La conſideration où eſt

Xavier dans le Royaume de Bungo, & le fruit qu'il y fait.

Bungo luy aquirent tant de consideration & tant de créance dans le peuple, que dés qu'il fut au logis des Portugais on vint de tous costez pour l'entendre parler de Dieu. Ses prédications publiques, ses conversations particulieres ne furent pas sans effet. Une multitude innombrable de gens renonça d'abord aux idoles, & professa Jesus-Christ. Le Saint passoit les journées entieres à baptiser les Idolâtres, ou à instruire les nouveaux Fidelles; si bien que les Portugais ne pouvoient le posseder pour leur consolation spirituelle qu'à certaines heures de la nuit, lors qu'on luy donnoit un peu de relasche.

Comme ils l'aimoient tendrement, & qu'ils craignoient qu'un travail continuel n'abbatist ses forces, ils le prioient de se ménager, & de prendre au moins ce que la nature demande pour ne pas succomber entierement. Mais il leur répondit, que s'ils l'aimoient veritablement, ils ne penseroient pas à luy; qu'ils devoient le compter pour mort au regard de ces soulagemens du corps; & que sa nourriture, son repos & sa vie estoit d'affranchir de la tyrannie du démon les ames pour lesquelles Dieu l'avoit appellé aux extrémitez de la terre.

Il convertit un fameux Bonze.

Entre les conversions qui se firent à Fucheo, une des plus remarquables fut celle d'un fameux Bonze de Canafama nommé Sacai Eeran. Ce Bonze qui estoit tres-docte & tout l'appuy de

ſa ſecte, voyant que les autres n'oſoient attaquer Xavier ſur la Religion, entreprit de diſputer avec luy publiquement. La diſpute ſe fit dans la principale place de la Ville, en preſence d'un grand peuple. A peine Xavier eut-il expoſé la doctrine chreſtienne, que le Bonze reconnut ſon aveuglement. L'infidelle ne laiſſa pas de combatre la verité qu'il entrevoyoit desja : mais eſtant enfin convaincu par les réponſes de ſon adverſaire, & touché de Dieu interieurement, il ſe mit à genoux, & levant les mains au ciel, il prononça tout haut ces paroles, les larmes aux yeux : *Jeſus-Chriſt unique & veritable Fils de Dieu, je me rends à vous : je confeſſe de cœur & de bouche que vous eſtes le Dieu éternel & tout-puiſſant ; & je prie tous ceux qui m'écoutent de me pardonner, ſi je leur ay tant de fois enſeigné des choſes comme vrayes que je reconnois & que je déclare preſentement n'eſtre que des fauſſetez & des fables.*

Une action ſi ſurprenante émût tous les aſſiſtans, & il ne tint qu'au Pere Xavier de baptiſer ce jour-là cinq cens perſonnes, qui perſuadez par l'exemple du Bonze de Canafama, demanderent avec inſtance le bapteſme. Il l'auroit fait peut-eſtre dans les Indes où il n'y avoit point d'hommes de lettres qui combatiſſent les myſteres de la Foy, & qui tentaſſent la fidelité des nouveaux chreſtiens par des raiſonnemens captieux : mais il ne jugea pas à propos de le faire dans un lieu où les Bonzes ne

pouvant empeſcher les payens de ſe convertir, taſchoient de les regagner aprés par mille fauſſes ſubtilitez; & il luy ſembla neceſſaire avant le bapteſme des adultes, de les bien fortifier contre les chicanes de ces ſophiſtes idolâtres.

Comment il prépare les Gentils au bapteſme.

Le Saint diſpoſoit auſſi peu à peu les Gentils à ce premier Sacrement par la réformation de leurs mœurs; & il aima mieux ne baptiſer point le Roy de Bungo, que de précipiter ſon bapteſme; ou plûtoſt il crut que ſa converſion ſeroit toûjours aſſez prompte, pourveû qu'elle fuſt ſincere & conſtante. Ainſi le plus grand ſoin du Pere François à l'égard du Prince fut de luy donner de l'horreur des vices infames que les Bonzes luy avoient enſeignez, & où il vivoit ſans aucun ſcrupule ſur la parole de ſes maiſtres.

Comme le Roy écoutoit volontiers l'homme de Dieu, & qu'il avoit avec luy de longs entretiens, il commença bientoſt à changer de vie, & à donner des marques de ſon changement. Car d'abord il éloigna de ſa chambre & de ſon palais un jeune garçon fort beau qui eſtoit ſon favori. Il fit de grandes liberalitez aux pauvres, pour qui il n'avoit pas eû meſme de compaſſion, dans la penſée que c'eſtoit un crime de les plaindre, & un acte de juſtice d'eſtre cruel envers eux, ſuivant ce que luy avoient encore dit les Bonzes, qui ſoûtenoient que la pauvreté rendoit les hommes non ſeulement

mépriſables & ridicules, mais criminels & dignes des peines les plus rigoureuſes.

Selon les principes des meſmes Docteurs, les femmes enceintes avoient droit de ſe faire avorter par certains breuvages, & de tuer meſme les enfans qui venoient au monde malgré elles : ſi bien qu'il ſe faiſoit tous les jours une infinité de ces ſortes de meurtres, & rien n'eſtoit plus commun dans le Royaume de Bungo que des meres parricides; les unes, pour s'épargner la peine de nourrir & d'élever leurs enfans; les autres, pour leur épargner à eux-meſmes les maux de la pauvreté; pluſieurs, pour ſe conſerver la réputation de chaſtes, toutes débauchées qu'elles eſtoient.

Le Roy, à la perſuaſion du Pere, défendit ces cruautez ſous peine de mort. Il fit d'autres ordonnances contre diverſes céremonies payennes qui bleſſoient l'honneſteté, & ne permit plus que les Bonzes entraſſent dans ſon palais. Il eſtoit au reſte ravi de la vertu du ſaint homme, & il confeſſoit ſouvent à ceux de ſa Cour, que dés qu'il le voyoit paroiſtre, il ſe ſentoit émeû juſqu'au fond de l'ame, parce qu'il luy ſembloit voir, diſoit-il, le viſage du ſerviteur de Dieu comme un clair miroir qui luy repreſentoit les abominations de ſa vie.

Ce qui arrive aux compagnons de Xavier dans Amanguchi.

Tandis que Xavier avoit ces ſuccés dans la capitale de Bungo, Coſme de Torrez & Jean Fernandez ſouffroient pour la Foy dans Aman-

guchi. Aprés le départ du Saint, toute la nation des Bonzes s'éleva contre eux, & entreprit de les confondre dans des disputes reglées, se flatant que les compagnons de Xavier n'estoient pas si doctes que luy, & jugeant d'ailleurs que le moindre avantage qu'on auroit sur eux rétabliroit les affaires du paganisme.

Il en arriva tout autrement que les Bonzes ne pensoient. Torrez, à qui Fernandez servoit d'interprete, répondit à leurs questions avec tant de force, qu'ils en demeurerent confus. Ne pouvant le vaincre par leurs raisonnemens, ils tascherent de le décrier par leurs calomnies, en faisant courir le bruit que les compagnons du grand Bonze de Portugal égorgeoient la nuit de petits enfans, suçoient leur sang, & mangeoient leur chair; que le démon avoit déclaré par la bouche d'une idole, que ces deux Européans estoient ses disciples, & que c'estoit luy qui leur enseignoit les réponses si subtiles que l'un d'eux faisoit dans les disputes publiques.

Outre cela quelques-uns des Bonzes juroient avoir veû de leurs yeux un démon qui lancoit des traits de feu comme autant de foudres contre le palais du Roy, en punition, disoient-ils, de ce qu'on avoit receû dans la Ville les prédicateurs de la loy nouvelle.

Mais s'appercevant que toutes ces inventions ne leur réüssissoient pas, & que le peuple se moquoit d'eux, au lieu de les croire; pour se venger

& pour verifier leur viſion en meſme temps, ils engagerent un Seigneur du Royaume grand homme de guerre & malcontent de la Cour à prendre les armes. Ce Seigneur excité tout à la fois par des motifs de reſſentiment, d'intereſt & de religion leva une armée en moins de trois ſemaines avec le ſecours des Bonzes, & vint fondre ſur Amanguchi.

Mort du Roy d'Amanguchi avec la deſolation de la Ville.

Le Roy qui n'eſtoit point en eſtat de donner une bataille, ni de ſoûtenir un ſiege, & qui craignoit tout de ſes ſujets dont il eſtoit fort haï, perdit tellement courage, qu'il ne trouva point d'autre reſſource pour luy que la mort. Car apprehendant la honte de tomber entre les mains des rebelles, par un deſeſpoir barbare il tua ſon fils, & ſe fendit luy-meſme le ventre avec un couteau, ayant ordonné auparavant à un de ſes fidelles domeſtiques de brûler leurs corps incontinent aprés leur mort, & de ne laiſſer pas meſme leurs cendres au pouvoir de l'ennemi.

Tout fut mis à feu & à ſang dans la Ville. Durant ce deſordre, des ſoldats pouſſez par les Bonzes chercherent Torrez & Fernandez pour les maſſacrer; & ils auroient peri tous deux infailliblement, ſi la femme de Neatondono dont nous avons parlé, & qui toute payenne qu'elle eſtoit affectionnoit tant Xavier, ne les euſt tenus cachez dans ſon palais juſqu'à ce que la tranquilité publique fuſt rétablie. Car comme

ces sortes de mouvemens populaires sont de la nature des orages qui ne durent pas, & qui passent mesme d'autant plus viste, qu'ils ont esté plus violens, la Ville reprit sa premiere forme en peu de jours.

Le frere du Roy de Bungo est éleû Roy d'Amanguchi, & la joye que le Saint en a.

Les chefs du peuple s'estant assemblez pour élire un Roy, tous d'un commun accord élurent le frere du Roy de Bungo, jeune Prince tres-vaillant, & né à de grandes choses. On envoya aussitost une solennelle ambassade à ce Prince pour luy presenter la Couronne d'Amanguchi. La Cour de Bungo célebra l'élection du nouveau Roy avec de grandes magnificences, lors que Xavier estoit encore à Fucheo. Le Saint s'en réjoûit luy-mesme d'autant plus, qu'il s'imagina qu'un changement si étrange causé par les Bonzes pour la destruction du Christianisme, serviroit à l'établir davantage. Il ne se trompa point dans ses conjectures, & il eut desiors une espece d'asseûrance que la révolution de l'Etat seroit utile à la Foy. Car ayant prié le Roy de Bungo de recommander au Roy son frere la chrestienté d'Amanguchi, le Roy de Bungo fit si bien ce que desiroit le saint homme, que le nouveau Souverain promit sur sa parole Royale de n'estre pas moins favorable aux chrestiens que le Roy son frere.

Il se dispose à partir du Japon, & va prendre congé du Roy de Bungo.

Il y avoit plus de quarante jours que Xavier estoit à Fucheo quand les marchands Portugais se disposerent à faire voile vers la Chine selon les

les meſures qu'ils avoient priſes. Tout eſtant preſt pour l'embarquement, il alla prendre congé du Roy avec eux. Le Prince dit aux marchands, qu'il leur envioit la compagnie du Pere François; qu'en le perdant, il luy ſembloit perdre ſon pere; & que la penſée ſeule qu'il ne le reverroit peut-eſtre jamais, luy cauſoit une douleur tres-ſenſible. Xavier luy baiſa la main en faiſant une profonde réverence, & luy dit qu'il reviendroit voir ſa Majeſté le plûtoſt qu'il pourroit; qu'il l'auroit toûjours dans le cœur; & qu'en reconnoiſſance des faveurs dont elle l'avoit honoré, il prieroit Dieu inceſſamment de la combler des benedictions du ciel.

Les avis qu'il donne au Roy de Bungo.

Le Roy l'ayant tiré à l'écart comme pour luy dire quelque choſe en particulier, Xavier profita de l'occaſion, & donna au Prince des conſeils tres-importans pour le ſalut de ſon ame. Il luy conſeilla ſur tout de ſe ſouvenir tous les jours comme les grandeurs de la vie preſente paſſoient viſte; que la vie meſme eſtoit ſi courte, qu'à peine avoit-on commencé à vivre, qu'il falloit mourir; & que ſi on ne mouroit chreſtien, on ne devoit pas moins attendre qu'une éternité malheureuſe; qu'au contraire, quiconque eſtant veritablement Fidelle, perſeveroit dans la grace de ſon bapteſme, avoit droit à l'heritage éternel du Fils de Dieu en qualité de ſon enfant bien aimé.

Il le pria auſſi de conſiderer ſouvent ce qu'eſ-

toient devenus tant d'Empereurs & tant de Rois du Japon; que leur ſervoit d'avoir eſté ſur le trône & dans les plaiſirs durant peu d'années, ayant à brûler éternellement au fond des enfers; quelle folie c'eſtoit de perdre l'ame pour jamais, afin que le corps fuſt un moment à ſon aiſe; qu'il n'y avoit ni Royaume, ni Empire, quand ce ſeroit la Monarchie de tout l'univers, dont la perte ne deuſt eſtre eſtimée avantageuſe, ſi on les perdoit pour gagner le ciel, & pour aquerir une couronne immortelle; que ces veritez ſi certaines avoient eſté inconnuës à ſes anceſtres, & meſme à tous les Japonois, par les ſecrets jugemens de Dieu & en punition de leurs pechez: que pour luy, il priſt garde au compte qu'il avoit à rendre de luy-meſme; combien il ſeroit plus coupable devant Dieu, ſi la Providence divine ayant amené des extrémitez du monde juſqu'en ſon palais un miniſtre de l'Evangile pour luy montrer la voye du ſalut, il demeuroit encore dans ſes égaremens & dans ſes deſordres. *Que le Seigneur ne le permette pas*, dît Xavier, *& qu'il luy plaiſe exaucer les prieres que je luy feray jour & nuit pour voſtre converſion; je la ſouhaite avec une ardeur extréme, & je vous aſſeûre qu'en quelque lieu que je ſois, la plus agréable nouvelle qu'on puiſſe me dire, c'eſt que le Roy de Bungo eſt chreſtien, & qu'il vit ſelon les maximes du Chriſtianiſme.*

Ce diſcours du Pere attendrit tellement le

Roy, que les larmes luy en vinrent aux yeux par trois fois. Ces larmes pourtant ne produisirent rien alors, tant le Prince qui avoit renoncé à ces impuretez abominables dont la nature a horreur, estoit encore attaché aux autres voluptez des sens; & ce ne fut que quelques années aprés, que faisant réflexion sur les avertissemens du saint homme, il regla tout-à-fait ses mœurs, & receut enfin le bapteſme.

Les Bonzes s'élevent tout de nouveau contre Xavier.

Xavier ayant pris congé du Roy, se rendit au port de Figen avec les marchands qui devoient faire voile dans peu de jours. Le départ du Saint donnoit de la joye aux Bonzes, mais la gloire avec laquelle il partoit leur faisoit beaucoup de dépit. Il leur sembloit que tous les honneurs qu'il avoit receus tournoient à leur honte, & qu'aprés un tel affront, ils demeureroient éternellement dans l'opprobre s'ils n'en tiroient au-plûtost une vengeance mémorable. S'estant assemblez pour déliberer sur une affaire si importante, ils conclurent que le meilleur expedient estoit de soulever le peuple dans Fucheo comme on avoit fait dans Amanguchi, d'abandonner au pillage les marchandises des Portugais, de mettre le feu à leur navire, & de les faire tous passer au fil de l'épée; ensuite si l'occasion estoit favorable, de donner sur la personne du Roy, & d'éteindre toute la Maison Royale.

Comme Xavier estoit en veneration dans la

Ville, meſme parmi les idolâtres les plus vicieux, ils crurent qu'ils ne feroient rien s'ils ne détruiſoient la bonne opinion, & la haute idée qu'on avoit de luy. Ils ſe mirent donc à publier non ſeulement ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient écrit, mais ce qu'ils inventerent eux-meſmes tout de nouveau; que c'eſtoit le plus méchant homme de la terre, ennemi & des vivans & des morts, qui déterroit la nuit les cadavres pour faire ſes enchantemens, & qu'il avoit un démon dans la bouche avec lequel il charmoit le monde.

Ils ajouſtoient qu'il avoit jetté un ſort ſur le Roy, & que c'eſtoit la cauſe de l'enteſtement du Prince. Mais que ſi le Roy ne redevenoit raiſonnable, il n'y alloit pas moins que de ſa couronne & de ſa vie; qu'Amida & Xaca ſi puiſſans & ſi redoutables avoient juré qu'ils feroient de luy & de ſes ſujets un exemple de terreur; que ſi le peuple eſtoit ſage, il ſe précautionneroit de bonne heure contre la colere du Ciel en vengeant l'honneur des dieux ſur ce faux Bonze & ſur ces Corſaires qui en faiſoient leur idole.

Le peuple eſtoit trop perſuadé de la ſainteté du Pere Xavier pour croire des choſes ſi peu vrayſemblables; & tout ce que les Bonzes purent dire ne ſervit qu'à les rendre plus odieux. Ainſi deſeſperant d'animer la populace contre luy, ils furent contraints de prendre un autre

parti pour le perdre au moins de réputation dans l'esprit du Roy.

Il y avoit à douze lieuës de la Ville un célebre monastere de Bonzes, dont le chef ou le superieur se nommoit Fucarandono; c'estoit un homme consommé dans toutes les sciences Japonoises, & qui avoit enseigné trente ans les mysteres de la Religion payenne dans la plus fameuse Academie du Royaume: mais quelque docte qu'il fust, son autorité surpassoit de beaucoup sa doctrine; on l'écoutoit comme l'oracle du Japon, & on le croyoit aveuglément sur sa parole.

Nouvel artifice des Bonzes contre le Saint.

Les Bonzes de Fucheo s'imaginerent que s'ils pouvoient le faire venir dans la Ville, & le mettre aux mains avec Xavier en presence de toute la Cour, leur honneur estoit rétabli, tant la défaite du Bonze de Portugal leur paroissoit infaillible. Ils écrivirent pour cela à Fucarandono avec toute la chaleur possible, & luy manderent que s'il prenoit la peine de faire ce petit voyage pour venger l'injure qu'ils avoient receûë, ils le reporteroient en triomphe sur leurs épaules dans son monastere.

Ce Bonze qui avoit encore plus de vanité que de sçavoir, vint en diligence, accompagné de six Bonzes tres-sçavans ses inferieurs & ses écoliers. Il se rendit au palais justement lors que Xavier & les marchands Portugais avoient audience du Roy, à qui ils estoient venus dire le

dernier adieu pour partir le lendemain. Avant que le Prince les euſt congediez, on l'avertit que Fucarandono demandoit à ſaluer ſa Majeſté en preſence du Bonze de Portugal. Au nom de Fucarandono, le Roy parut interdit, & demeura un peu ſans répondre, ſe doutant que leur Bonze venoit défier à la diſpute le Pere François, & cherchant en luy-meſme, comme il avoûa depuis, le moyen de rompre ce contretemps; car quelque idée qu'il euſt de la capacité du ſaint homme, il ne le croyoit pas aſſez fort pour un ſi terrible adverſaire, & par la tendreſſe qu'il avoit pour luy, il ne vouloit pas l'expoſer à recevoir une confuſion publique.

Xavier qui s'apperceût de l'embarras où eſtoit le Roy, & qui en devina la cauſe, ſupplia inſtamment ſa Majeſté de permettre au Bonze d'entrer, & de dire tout ce qu'il voudroit. *Car pour ce qui me regarde*, ajouſta Xavier, *vous ne devez point, Seigneur, vous en mettre en peine. La loy que je preſche n'eſt pas une ſcience des Academies de la terre, ni une invention de l'eſprit humain : c'eſt une doctrine toute celeſte, & dont Dieu ſeul eſt le maiſtre. Tous les Bonzes du Japon, ni tous les ſçavans du monde ne peuvent pas plus contre elle que les ombres de la nuit contre la lumiere du ſoleil.*

Commencement de la diſpute entre Xavier & Fucarandono.

Le Roy, à la priere du Saint, permit que le Bonze entraſt. Fucarandono, aprés avoir fait au Roy les trois réverences accouſtumées, s'aſſit auprés de Xavier, & l'ayant regardé fixement,

Je ne ſçay, luy dit-il avec un air ſuffiſant, *ſi tu me connois, ou pour mieux dire ſi tu me reconnois.*

Je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais veû, répondit Xavier. Alors le Bonze éclatant de rire, & ſe tournant vers ſes compagnons, *Je vois bien*, leur dit-il, *que je n'auray pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moy plus de cent fois, & qui fait ſemblant de ne m'avoir jamais veû.* Enſuite regardant Xavier avec un ſourire de mépris, *Ne te reſte-t-il rien*, pourſuivit-il, *des marchandiſes que tu m'as venduës au port de Frenajoma ?*

En verité, repliqua Xavier avec un viſage toûjours ſerain & modeſte, *je n'ay de ma vie eſté marchand, & je n'ay jamais veû Frenajoma. Oh quel oubli & quelle beſtiſe*, reprit le Bonze faiſant l'étonné, & continuant ſes éclats de rire ! *Quoy*, dit-il, *ſe peut-il faire que tu ayes oublié cela ?*

Rappellez-men le ſouvenir, repartit doucement le Pere, *vous qui avez plus d'eſprit & plus de memoire que moy. Je le veux bien*, dit le Bonze tout fier de la loûange que Xavier luy avoit donnée. *Il y a aujourd'huy mille cinq cens ans tout juſte que toy & moy qui eſtions marchands faiſions noſtre trafic à Frenajoma, & que j'achetay de toy cent pieces de ſoye à tres-bon marché : t'en ſouvient-il maintenant ?*

Le Saint qui jugea où alloit le diſcours du Bonze, luy demanda honneſtement quel âge il avoit. *J'ay cinquante-deux ans*, dit Fucarandono. *Comment ſe peut-il faire*, reprit Xavier, *que vous*

fussiez marchand il y a quinze siecles, s'il n'y a qu'un demi-siecle que vous estes au monde? Et comment trafiquions-nous en ce temps-là vous & moy dans Frenajoma, si la plusspart de vous autres Bonzes enseignez que le Japon n'estoit qu'un desert il y a mille cinq cens ans?

Ecoute-moy, dit le Bonze: *tu entendras des oracles, & tu demeureras d'accord que nous avons plus de connoissance des choses passées que vous n'en avez vous autres des choses presentes. Tu dois donc sçavoir que le monde n'a jamais eû de commencement, & que les hommes à proprement parler ne meurent point: l'ame se dégage seulement du corps où elle estoit enfermée; & tandis que ce corps pourrit dans la terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux où nous renaissons tantost avec le sexe le plus noble, tantost avec le sexe imparfait, selon les diverses constellations du ciel & les differens aspects de la lune. Ces changemens de naissance font que nos fortunes changent aussi. Or c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement que d'avoir la memoire fraische de toutes les vies qu'on a menées dans les siecles passez, & de se representer soy-mesme à soy-mesme tout entier tel qu'on a esté depuis une éternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier, & sous tant d'autres figures. Au contraire, quiconque comme toy sçait si peu ses propres affaires, qu'il ignore ce qu'il a esté, & ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siecles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies dont il a changé.*

Le

Le Portugais de qui nous ſçavons tout ce que je viens de dire, & qui eſtoit preſent à la diſpute ainſi qu'il conte luy-meſme dans la relation de ſes voyages, ne rapporte point les réponſes que fit le Pere Xavier. *Je n'ay pas aſſez de ſcience ni de préſomption*, dit-il, *pour expoſer les raiſons ſubtiles & ſolides avec leſquelles le Saint détruiſit les folles imaginations du Bonze.*

L'avantage qu'a Xavier dans la diſpute ſur Fucarandono.

On ſçait ſeulement de ce Portugais, que Fucarandono demeura muet ſur le point dont il s'agiſſoit, & que pour ſauver un peu ſon honneur, il changea de queſtion, mais qu'il le perdit entierement. Car oubliant toutes les bienſéances que la nature preſcrit aux hommes, & que l'uſage du monde enſeigne aux honneſtes gens, il avança des propoſitions infames, qu'on ne peut pas meſme rapporter ſans offenſer la pudeur, & il les ſoûtint avec une grande effronterie contre les raiſons du Pere que le Roy & les Seigneurs de la Cour trouverent tres-bonnes.

Comme le Bonze s'emporta en des cris & en des injures qui ſentoient bien plus la querelle que la diſpute, un des Seigneurs qui eſtoient preſens luy dit en riant : *Si vous aviez envie de combatre, que n'alliez-vous au Royaume d'Amanguchi où la guerre eſtoit allumée? vous auriez trouvé là avec qui vous caſſer la teſte; & pourquoy venir icy où tout eſt en paix? Mais ſi vous eſtes venu pour diſputer*, ajouſta un autre, *que ne le faites-vous d'une ma-*

niere douce & honneſte à l'exemple du Bonze Européan?

Ces moqueries & ces reproches n'appaiſerent pas Fucarandono. Il repartit aux Seigneurs avec tant de hardieſſe & tant de fierté, que le Roy fatigué de ſes inſolences, le fit chaſſer de la ſalle, jurant que s'il n'eſtoit Bonze, il luy en couſteroit la vie.

L'affront que receut Fucarandono fut pris par les Bonzes de la Ville pour une injure faite aux dieux. Auſſi publierent-ils que la religion eſtoit profanée, & que le Roy avec toute la Cour & tout le peuple avoit encouru la haine du Ciel. Ils fermerent pour cela les temples, & ne voulurent plus ni offrir de ſacrifices, ni meſme recevoir d'aumoſnes. La populace qu'on n'avoit pû émouvoir auparavant, commença à ſe mutiner; & elle auroit pris les armes, ſi le Prince n'euſt par ſa prudence calmé un peu les eſprits.

La fureur des Bonzes oblige les Portugais de ſe retirer dans leur navire.

Cependant les Portugais ne ſe croyant pas trop aſſeûrez contre la fureur d'un peuple ſuperſtitieux, & ayant ſujet de craindre qu'on ne ſe vengeaſt ſur leurs perſonnes de l'affront qu'avoit receû Fucarandono, retournerent en diligence à leur navire, dans le deſſein de faire voile au premier vent. En quittant la Ville, ils prierent le Pere Xavier de les ſuivre; mais il ne put ſe réſoudre à ſortir comme un fugitif, ni à laiſſer les chreſtiens dont les Bonzes avoient juré la ruine.

Quelque impatience qu'euſſent ces marchands de s'éloigner d'un païs où leur vie n'eſtoit pas en ſeûreté, la crainte qu'ils eurent pour celle du Pere François les retint encore quelques jours. Ils luy députerent pendant ce temps-là le Capitaine du vaiſſeau pour l'engager à venir les joïndre. Edoûard de Gama, aprés avoir cherché le Pere par tout, le trouva enfin dans une pauvre cabane avec huit chreſtiens, qui s'eſtant le plus déclarez contre les Bonzes, avoient ſujet d'en tout craindre, & qui eſtoient contens de mourir pourveû qu'ils mouruſſent entre les bras de l'homme de Dieu.

Le Capitaine preſſa Xavier par les raiſons les plus fortes qu'il put imaginer, & luy repreſenta particulierement le malheur qui le menaçoit; qu'eſtant à la merci des Bonzes, ſa perte eſtoit infaillible, & qu'il ne ſeroit plus temps de fuir quand la tempeſte auroit éclaté.

Le capitaine du navire taſche en vain d'engager le Pere à partir avec eux.

Le Pere bien loin de ſe rendre, blaſma fort le Capitaine & les autres Portugais, de ce qu'ils vouloient luy ravir la couronne du martyre qu'il eſtoit venu chercher ſi loin. *Mon frere*, diſoit-il à Gama avec une ardeur qui marquoit les ſaints deſirs de ſon ame, *que je ſerois heureux, ſi je recevois ce que vous appellez une diſgrace, & que je compte moy pour une ſouveraine felicité! Mais je ne merite pas que Dieu me faſſe une ſi grande faveur: auſſi ne veux-je pas m'en rendre encore plus indigne; ce que je ferois ſi je m'embarquois avec vous. Car quel*

ſcandale ne donnerois-je point par ma fuite aux nouveaux Fidelles? N'auroient-ils pas occaſion de violer les promeſſes qu'ils ont faites à Dieu, en me voyant manquer aux devoirs de mon miniſtere? Quoy, ſi pour l'argent que vous avez receû de vos paſſagers, vous vous croyez obligé de les défendre du peril qui les menace, & ſi pour ce ſujet vous les avez retirez tous dans voſtre navire, ne dois-je pas garder mon troupeau, & mourir icy avec luy pour un Dieu infiniment bon qui m'a racheté au prix de ſa vie ſur la croix? Ne dois-je pas ſigner de mon ſang, & publier par ma mort que tous les hommes doivent ſacrifier leur ſang & leur vie à ce Dieu de miſericorde?

Le capitaine du navire prend la réſolution de demeurer avec le Pere.

Une réponſe ſi généreuſe toucha tellement le Capitaine, qu'au lieu de faire des inſtances au Pere François, il réſolut de ne le point quitter. Ayant pris donc ſon parti ſans ſe mettre en peine de ce que deviendroit ſon navire, ni de ce qu'il deviendroit luy-meſme, & comptant toutes les pertes pour rien en la compagnie de Xavier, il retourne vers ſes marchands, & leur déclare la réſolution du Pere & la ſienne; que s'ils ne vouloient pas demeurer, il leur abandonnoit ſon vaiſſeau; qu'ils avoient des matelots & des ſoldats, des proviſions de bouche & de guerre; qu'ils allaſſent où il leur plairoit, & qu'ils fiſſent tout ce qu'ils voudroient: que pour luy, il eſtoit déterminé à vivre & à mourir avec le ſaint homme.

Il n'y en eut pas un qui ne fuſt du ſentiment

de Gama; & tous répondirent d'un commun accord, qu'ils vouloient ſuivre comme luy la fortune de l'Apoſtre. Au meſme moment on raprocha du port de Figen le vaiſſeau qu'on en avoit éloigné de peur d'une inſulte: on y laiſſa les ſoldats pour le garder, & le Capitaine ſe rendit à Fucheo avec les marchands. Leur retour conſola les Néophytes, & ſurprit le peuple, qui ne pouvoit aſſez s'étonner qu'un homme ſi pauvre fuſt ſi eſtimé des ſiens, qu'ils aimaſſent mieux riſquer leurs richeſſes & leur vie que de le perdre de veûë.

Nouvelle entrepriſe des Bonzes contre Xavier.

Mais ce retour déconcerta fort les Bonzes à qui la fuite de Gama avoit enflé le courage & fait former des cabales contre les chreſtiens. Comme ils virent que leurs deſſeins pourroient bien ne pas réüſſir, & que d'ailleurs on les défioit tout de nouveau ſur le ſujet de la Religion, ils crurent qu'il falloit s'accommoder un peu au temps, & que le meilleur parti pour eux eſtoit de renoûër la diſpute entre Fucarandono & Xavier devant la Cour.

Ils en demanderent eux-meſmes la permiſſion au Roy, qui l'accorda volontiers, mais à certaines conditions qui s'obſerveroient de part & d'autre. Ces conditions eſtoient, qu'on banniroit de la diſpute les clameurs, les emportemens, & toutes les paroles piquantes; que les argumens & les repliques ſe feroient en termes précis & dans la forme d'un juſte raiſonnement

au gré des arbitres qui régleroient la diſpute; que l'approbation des auditeurs décideroit de la victoire; que ſi on doutoit de quelque choſe ſur un point, on prendroit les ſuffrages, & qu'on jugeroit que la raiſon ſeroit du coſté où il y auroit le plus de voix; enfin que quiconque voudroit profeſſer le Chriſtianiſme, le pourroit faire ſans que perſonne y miſt obſtacle.

Ces conditions eſtoient trop raiſonnables pour eſtre acceptées des Bonzes. Ils en appellerent du Roy au Roy meſme, & luy dirent hardiment qu'il n'eſtoit pas juſte qu'en matiere de Religion les profanes fuſſent les maiſtres. Mais quand ils virent que le Prince ne ſe relaſchoit point, ils en paſſerent par où il voulut. On prit la matinée ſuivante pour la diſpute, & quelques-uns des plus ſages gentilshommes de la Cour en furent établis les juges.

Fucarandono parut à l'heure preſcrite devant le palais, eſcorté de trois mille Bonzes. Le Roy qui craignoit pour ſa perſonne, ou qui apprehendoit du moins le deſordre, ne laiſſa entrer que quatre Bonzes avec luy, & fit dire aux autres, pour les contenter, qu'il ne leur ſeroit pas honorable d'eſtre tant de gens contre un ſeul.

Il revient au palais aprés Fucarandono pour renoüer la diſpute.

Xavier, que le Roy avoit fait avertir, vint au meſme temps accompagné des principaux Portugais tres-ſuperbement veſtus qui luy ſervoient comme d'officiers, & qui luy rendoient tout

l'honneur poſſible, le ſuivant la teſte nuë, & ne luy parlant qu'à genoux. Les Bonzes ne purent voir ſans dépit l'entrée pompeuſe de leur adverſaire ; & ce qui redoubla leur chagrin, c'eſt qu'ils oûïrent des Seigneurs qui ſe diſoient les uns aux autres : *Voilà ce pauvre dont on nous a fait tant de peintures ridicules. Pluſt à Dieu que nos enfans luy reſſemblaſſent, quand les Bonzes devroient dire d'eux tout ce qu'ils ont dit de luy ! Nous voyons la verité de nos yeux ; & les menſonges qu'ils ont inventez marquent bien leur mauvaiſe foy.* Le Roy prit plaiſir à entendre ce diſcours, & dit aux Seigneurs que les Bonzes l'avoient aſſeûré que le cœur luy feroit mal dés que le Pere François paroiſtroit. Il confeſſa qu'il les avoit preſque crus, mais qu'il reconnoiſſoit par ſa propre experience que le caractere de miniſtres & d'interpretes des dieux n'empeſchoit pas de mentir.

Fucarandono qui oûït tout cela du lieu où il eſtoit, en prit un mauvais augure, & ſe tournant vers ſes quatre compagnons leur dit, qu'il craignoit que cette journée ne leur fuſt encore moins glorieuſe que l'autre.

La diſpute recommence entre Fucarandono & Xavier.

Le Roy receut le Pere Xavier avec beaucoup de civilité ; & aprés luy avoir parlé quelque temps en particulier d'une maniere tres-obligeante, il voulut que ce fuſt luy qui commençaſt la diſpute. Dés que chacun eut pris ſa place, le Saint demanda au Bonze par l'ordre du

Prince, pourquoy la Religion chreſtienne ne devoit pas eſtre receûë dans le Japon. Le Bonze qui avoit beaucoup rabatu de ſa fierté, répondit modeſtement : *Parce que c'eſt une loy nouvelle, contraire en tout aux anciennes loix de l'Empire, & qui ſemble n'eſtre faite que pour rendre mépriſables les fidelles ſerviteurs des dieux ; parce qu'elle anéantit les privileges que les Cuboſamas des ſiecles paſſez ont donnez aux Bonzes, & qu'elle enſeigne que hors de la ſocieté des chreſtiens il n'y a point de ſalut. Mais ſur tout*, ajouſta-t-il en s'échauffant un peu davantage, *parce quelle oſe dire que les ſaints Amida, Xaca, Gizon, & Canon ſont dans la profonde caverne de la fumée, condamnez à un ſupplice éternel, & livrez en proye au dragon de la maiſon de la nuit.*

Le Bonze ſe teût aprés ces paroles; & Xavier, auquel le Roy fit ſigne de répondre, dit d'abord que comme Fucarandono avoit meſlé beaucoup de choſes enſemble, il luy ſembloit à propos, pour éclaircir mieux les difficultez, de s'attacher à une propoſition, & de ne la point quitter qu'on n'euſt veû ſi elle eſtoit vraye où fauſſe. Tout le monde trouva cela raiſonnable, & Fucarandono pria luy-meſme Xavier de rendre raiſon pourquoy luy & ſes compagnons parloient mal des dieux du païs.

Réponſe de Xavier à la premiere queſtion de Fucarandono.

Le Saint repliqua qu'ils ne donnoient pas aux idoles le nom de dieux, parce qu'elles en eſtoient indignes, & qu'un ſi grand nom ne convenoit qu'au ſouverain Seigneur, qui avoit créé le

le ciel & la terre. Il se mit ensuite à parler de l'estre divin, & il en décrivit les proprietez qui nous sont connuës par la lumiere naturelle, c'est-à-dire, l'indépendance, l'éternité, la toute-puissance, une sagesse, une bonté, & une justice sans bornes. Il fit entendre que ces perfections infinies ne pouvoient estre compriſes par aucune intelligence créée, quelque subtile qu'elle fust: & ayant ainsi rempli ses auditeurs d'une tres-haute idée de la divinité, il montra que les idoles du Japon, qui selon les Japonois mesmes avoient esté des hommes sujets aux communes loix de la nature & du temps, n'estoient rien moins que des dieux; qu'on devoit tout au plus les révérer comme des philosophes, des legislateurs, & des princes, mais non pas comme des divinitez immortelles, eux dont la naissance & la mort estoient marquées dans les monumens publics; que si on regardoit leurs ouvrages, on devoit encore moins les traiter de tout-puissans; que n'ayant pû empescher qu'aprés leur mort leurs magnifiques palais & leurs superbes mausolées ne tombassent en ruine, il n'y avoit pas d'apparence ni qu'ils eussent basti l'univers, ni qu'ils le conservassent dans l'état où on le voyoit, enfin que cela n'appartenoit qu'au vray Dieu que les chrestiens adoroient; & qu'à voir la beauté du ciel, la fecondité de la terre, l'ordre des saisons, on jugeoit que luy seul qui estoit un esprit éternel, tout-puissant,

infiniment ſage, pouvoit eſtre le créateur & le maiſtre abſolu du monde.

Xavier n'avoit pas encore ceſſé de parler, que toute l'aſſemblée s'écria qu'il avoit raiſon. Auſſitoſt les juges déclarerent comme une choſe certaine que les Pagodes n'eſtoient pas des dieux. Fucarandono voulut repliquer, mais il s'éleva des voix de tous coſtez qui confirmerent ce qui venoit d'eſtre déclaré; & le Roy impoſa ſilence au Bonze ſuivant les articles dont l'on eſtoit convenu.

Seconde queſtion de Fucarandono, à laquelle le Pere répond avec le meſme ſuccés qu'il a répondu à la premiere.

Ainſi le Bonze paſſa malgré luy à une autre queſtion, & demanda au Pere François, pourquoy il n'approuvoit pas les lettres de change qu'ils donnoient en faveur des morts, puis que les riches y trouvoient leur compte, & qu'on leur rendoit leur argent avec uſure dans le ciel.

Le Pere repartit que le droit qu'on avoit au paradis eſtoit fondé non ſur ces fauſſes ſcedules, mais ſur les bonnes œuvres qui ſe pratiquoient avec la foy qu'il preſchoit; que celuy qui la répandoit dans les ames eſtoit Jeſus-Chriſt veritable Fils de Dieu, crucifié pour le ſalut des pécheurs, & que ceux qui conſervoient cette foy vive juſqu'à la mort, obtenoient infailliblement la felicité éternelle : qu'au reſte une loy ſi ſainte n'eſtoit pas intereſſée, & qu'elle n'excluoit du Royaume celeſte ni les pauvres, ni les femmes; que meſme la pauvreté ſoufferte patiemment eſtoit un moyen fort ſeûr pour

aquerir la poſſeſſion du ciel, & que le ſexe le plus foible avoit de ce coſté-là de grands avantages ſur l'autre par la pudeur & par la pieté qui luy eſtoient comme naturelles.

Tout le monde applaudit au diſcours du Saint hors Fucarandono & ſes compagnons, qui n'ayant rien à répondre, & n'eſtant pas gens à ſe dédire, garderent un morne ſilence. On arreſta que le ſentiment de Xavier eſtoit le plus raiſonnable, & on remit la diſpute au lendemain.

Suite de la diſpute entre Fucarandono & Xavier.

Ces mauvais ſuccés auroient deſeſperé tout-à-fait le Bonze, ſi ſa préſomption ne l'euſt ſoûtenu. Il revint le jour ſuivant: mais comme s'il ſe fuſt défié de ſes forces, tout préſomptueux qu'il eſtoit, il amena avec luy ſix autres Bonzes tres-doctes, & choiſis de toutes les ſectes, non pour eſtre de ſimples témoins du combat, mais pour ſe maintenir l'un l'autre, & pour diſputer chacun à ſon tour.

Ils firent d'abord des queſtions fort ſubtiles ſur les myſteres de la Foy. Le Pere Xavier en fut ſurpris; & comme ces queſtions que l'Auteur Portugais ne rapporte point en particulier eſtoient apparemment au deſſus de la connoiſſance des payens, il crut preſque que le démon les leur avoit ſuggerées; du moins il confeſſa que pour les réſoudre il avoit beſoin d'un ſecours extraordinaire du Ciel, & il ſupplia les Portugais de le ſeconder par leurs prieres durant

la diſpute. Soit qu'il fuſt aſſiſté d'enhaut, ou que les difficultez ne ſurpaſſaſſent pas ſon ſçavoir autant qu'il penſoit, il répondit d'une maniere qui ſatisfit toute l'aſſemblée.

Aprés qu'on eut jugé que ces premieres queſtions eſtoient entierement décidées, un des Bonzes fort paſſionné pour les richeſſes, & qui ne concevoit rien de meilleur au monde que l'or & l'argent, entreprit de prouver que Dieu eſtoit le grand ennemi des pauvres. *Car*, diſoit le Bonze, *puis qu'il leur refuſe les biens qu'il accorde liberalement aux riches, & qu'en les faiſant naiſtre dans une baſſe fortune, il les expoſe à toutes les miſeres & à tous les opprobres de la vie, n'eſt-ce pas une marque qu'il n'a ni eſtime ni amour pour eux?*

Xavier réfuta la preuve du Bonze & par les principes de la morale qui regarde les richeſſes en elles-meſmes comme de faux biens, & par les principes de l'Evangile qui à l'égard du ſalut les compte pour de veritables maux. Il raiſonna là-deſſus ſi juſte & ſi clairement, que ſes adverſaires ſe rendirent malgré eux à la verité, au rapport du Portugais qui en fut témoin. Ils avancerent enſuite des propoſitions ſi extravagantes & ſi folles, que le Pere n'eut pas de peine à y répondre, tant elles ſe détruiſoient elles-meſmes. Ce qui fut plaiſant, c'eſt que les ſept Bonzes ne pouvant s'accorder ſur quelques points de doctrine, ils ſe mirent à diſputer l'un contre l'autre avec beaucoup de cha-

leur & d'emportement, jusqu'à se dire des injures; & ils en seroient venus aux mains, si le Roy ne l'eust empesché, en les menaçant, & prenant un ton de maistre dont ils furent intimidez.

La dispute de ce jour-là finit de la sorte, & rien ne confirma davantage les esprits dans le parti du Pere Xavier, que de voir ses adversaires divisez entre eux.

L'honneur que le Roy de Bungo rend à Xavier.

Le Roy estant sorti le lendemain avec un tres-grand cortege pour se promener par la Ville selon sa coustume, & passant devant le logis des Portugais, envoya dire au saint homme qu'il le prioit de venir chasser dans ses jardins, & de venir bien armé pour tuer d'un coup au moins deux milans de ces sept qui le jour précedent luy avoient voulu arracher les yeux. Xavier qui entendit bien ce que le Prince vouloit dire, vint luy faire la réverence, & luy rendre des actions de graces. Le Prince prit l'homme de Dieu par la main, & le conduisit à son palais parmi les acclamations du peuple.

Les sept Bonzes figurez sous les sept milans estoient desja dans la salle, n'ayant rien moins que l'air de vaincus, & d'autant plus fiers, qu'ils n'avoient pas sujet de l'estre, selon le caractere des personnes vaines & orgueilleuses.

Les Bonzes presentent un écrit au Roy inutilement.

La premiere démarche qu'ils firent pour recommencer la dispute, fut de presenter un écrit où ils en appelloient du jugement qu'avoient

porté les arbitres, & où ils expoſoient de nouvelles difficultez ſur les queſtions agitées les jours précedens.

Le Roy répondit luy-meſme que ce qui eſtoit décidé n'avoit pas beſoin d'éclairciſſement, & qu'il falloit s'en tenir aux conditions que les deux partis avoient acceptées. Il ajouſta que le Pere François eſtoit preſt de s'embarquer, & qu'il n'eſtoit pas juſte de perdre le temps en des redites inutiles : du reſte, que s'ils avoient de nouvelles queſtions à propoſer, ils le fiſſent, à la bonne-heure, & qu'on les écouteroit ; mais que s'ils n'avoient rien de nouveau à dire, ils ſe retiraſſent.

Ils chicanent ſur la ſignification des mots.

Une réponſe ſi préciſe les obligea d'abandonner leur écrit, & de ſe jetter ſur d'autres matieres. Fucarandono, affectant un air de pieté & de modeſtie, demanda pourquoy les chreſtiens donnoient des noms deshonneſtes aux bienheureux du paradis toutes les fois qu'ils les invoquoient dans les prieres publiques, & il fit entendre que, *Sancte*, dans la langue Japonoiſe, eſtoit un mot extrémement ſale. Le Pere déclara que ce mot latin n'avoit rien que de pur & de religieux : néanmoins, afin que l'imagination des Japonois ne fuſt point ſalie par cette équivoque, il voulut que les Fidelles diſent deſormais, *Beate Petre, Beate Paule*, au lieu de *Sancte Petre, Sancte Paule*.

Pour ce qui eſt du nom de Dieu dont les

Bonzes luy voulurent faire auſſi une querelle, parce que *Daiuz* en Japonois ſignifie *menſonge*, il ſe moqua de leur chicane, & traita l'objection de pure vetille : ce que les juges & tous les auditeurs approuverent.

Ils diſputent en theologiens ſcolaſtiques.

Trois autres points ſur quoy les Bonzes inſiſterent davantage furent jugez plus ſolides & plus importans. Le premier fut propoſé de la ſorte. *Ou Dieu prévoyoit que Lucifer & ſes complices devoient ſe révolter, & eſtre damnez éternellement, où il ne le prévoyoit pas : s'il ne le prévoyoit pas, ſes lumieres ne s'étendent pas ſi loin que vous dites; mais s'il le prévoyoit, c'eſt bien pis de n'avoir pas empeſché leur révolte & leur damnation, qui ont eſté ſelon vous la ſource de tant de maux : ainſi vous eſtes contraint*, diſoit le Bonze, *de reconnoiſtre ou de l'ignorance ou de la malice en voſtre Dieu.*

Xavier fut ſi étonné de voir un Bonze raiſonner en théologien ſcolaſtique, que ſe tournant vers Edoûard de Gama qui eſtoit à coſté de luy, *Voyez*, dît-il tout bas en Portugais pour n'eſtre pas entendu des Japonois, *voyez comme le démon ſubtiliſe l'eſprit de ſes miniſtres.*

Cependant un autre Bonze venant à la charge, dît ſelon le meſme principe, que ſi Dieu avoit connu qu'Adam pécheroit & précipiteroit avec luy tous les hommes dans un abiſme de malheurs, pourquoy il l'avoit créé ? Du moins quand ce premier Pere fut preſt à manger le fruit défendu, pourquoy la main toute-puiſſante

qui luy avoit donné l'eſtre ne l'anéantit pas au meſme moment ?

Un troiſiéme Bonze prenant la parole, preſſa Xavier par un autre endroit. *Si noſtre mal eſt auſſi ancien que le monde*, diſoit-il ſubtilement, *pourquoy Dieu a-t-il laiſſé paſſer tant de ſiecles ſans y remedier ? Que n'eſt-il deſcendu du ciel pour ſe faire homme, & pour racheter le genre humain par ſa mort dés que l'homme a eſté coupable ? En quoy les premiers hommes ont-ils péché pour s'eſtre rendus indignes d'une telle grace ? Et quel a eſté le merite de leurs deſcendans pour eſtre traitez d'une maniere plus favorable ?*

Il répond aux objections des Bonzes, & à leurs repliques.

Ces difficultez ne parurent pas nouvelles à à Xavier qui eſtoit tres-docte, & qui ſçavoit tout ce que les Peres & les Théologiens diſent là-deſſus. Il répondit ſans doute ſelon leur doctrine : mais le Portugais qui rapporte les objections, n'a pas oſé écrire les réponſes, ſi nous l'en croyons luy-meſme, parce qu'elles paſſoient de beaucoup la capacité d'un marchand.

Les Bonzes firent diverſes repliques auſquelles le Pere donna en peu de mots & dans les regles de l'école des ſolutions convainquantes. Soit qu'ils ne conceuſſent pas ces ſolutions ou par trop d'enteſtement, ou pour n'eſtre pas faits à la methode ſcolaſtique ; ſoit qu'ils fiſſent ſemblant de ne les pas concevoir pour n'avoir pas la honte de ceder : ils ne ſe rendirent point, & crierent plus fort qu'auparavant. Comme c'eſtoit

toit moins pour la verité que pour la victoire qu'ils disputoient, ils nioient tout, jusqu'aux principes évidens, prétendant par là embarrasser leur adversaire. Mais comme Xavier sçavoit prendre ses avantages, il les confondoit eux-mesmes, en les réduisant à des contradictions manifestes dont ils ne pouvoient se tirer : de sorte qu'au lieu de répondre, ils grinçoient des dents, écumoient de rage, & jettoient des regards furieux de tous costez.

Le Roy indigné de l'obstination des Bonzes, leur dit un peu en colere : *Pour moy, autant que je suis capable d'en juger, je trouve que le Pere François parle de bon sens, & que vous autres ne sçavez ce que vous dites. Il faut estre plus éclairé ou moins passionné que vous n'estes, pour bien connoistre ces veritez,* ajousta le Prince. *Mais si la foy divine vous manque, aidez-vous de la raison, qui seule fait voir qu'on ne peut nier des choses si claires, & n'abboyez pas comme des chiens.*

S'estant levé aprés ces paroles, il prit Xavier par la main, & le remena jusqu'à son logis. Les gens qui suivoient en foule chantoient les loûanges du saint homme, tandis que les Bonzes outrez de dépit, & transportez de fureur, disoient tout haut : *Que le feu du ciel tombe sur un Prince qui se laisse seduire si facilement par un enchanteur étranger.*

Quel fut le fruit des disputes avec les Bonzes.

Les disputes que Xavier eut avec les Bonzes se terminerent ainsi. Elles furent tres-glorieuses

pour luy & pour la Religion qu'il preſchoit, mais d'aſſez peu de fruit pour les idolâtres qui y aſſiſterent. Car ni l'Auteur que nous avons desja cité pluſieurs fois, ni les autres hiſtoriens de la vie du Saint ne diſent point qu'il ſe fit alors de nouvelles converſions; & il y a ſans doute lieu de s'étonner, que les Seigneurs de la Cour qui approuvoient tant la doctrine du Chriſtianiſme, demeuraſſent encore dans l'idolatrie & dans le vice; ſi ce n'eſt qu'on ſe ſouvienne qu'en matiere de converſion les lumieres de l'eſprit ne ſuffiſent pas, que le cœur doit eſtre touché, & que les philoſophes dont parle Saint Paul ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Il y a néanmoins bien de l'apparence que ces diſputes eurent leur effet avec le temps, & il eſt meſme tres-probable qu'elles furent la ſemence des converſions merveilleuſes qui ſe firent les années ſuivantes.

Il part du Japon pour retourner aux Indes.

Le Pere Xavier alla le lendemain dire adieu au Roy, qui luy donna de nouvelles marques de ſa bienveillance; & il partit du Japon le meſme jour, qui eſtoit le 20. de Novembre de l'année 1551. aprés y avoir demeuré deux ans & quatre mois.

Dieu luy fait connoiſtre le ſiege de Malaca.

Depuis peu de jours Dieu avoit fait connoiſtre à ſon ſerviteur que la ville de Malaca eſtoit aſſiegée par mer & par terre; que c'eſtoit le Roy de Gentana Sarrazin qui avoit formé luy-meſme le ſiege avec une armée de douze mille

combatans ; que les ſoins du Gouverneur Dom Pedro de Silva, & le ſecours de Dom Fernandez Carvaglio n'avoient pû la défendre contre l'effort des barbares ; que les Javes, peuple belliqueux & feroce, qui s'eſtoient rendus maiſtres de la place, y avoient mis tout à feu & à ſang ; que de trois cens Portugais qui eſtoient dedans, plus de cent avoient eſté maſſacrez, & que le reſte ne s'eſtoit dérobé au glaive des infidelles qu'en ſe ſauvant dans la fortereſſe ; enfin que Malaca n'eſtoit plus qu'un lieu d'horreur, & que l'ennemi laſſé de carnage, avoit mis à la chaiſne pluſieurs milliers d'hommes.

Le Saint apprit à Gama & aux Portugais de ſon navire ces triſtes nouvelles avant qu'on ſortiſt du port, & il leur déclara que les péchez d'une ville ſi corrompuë avoient attiré la malediction du Ciel dont il l'avoit menacée : mais il les conjura en meſme temps de prier Dieu pour appaiſer la juſtice divine, & il le fit luy-meſme de tout ſon cœur.

Outre les deux Japonois Matthieu & Bernard qui avoient toûjours ſuivi le Pere, & qui ne voulurent point le quitter, un Ambaſſadeur du Roy de Bungo s'embarqua avec luy dans le vaiſſeau Portugais. Le motif de cette Ambaſſade eſtoit de rechercher d'amitié le Viceroy des Indes, & d'obtenir un Prédicateur qui vint achever de convertir le Royaume de Bungo en la place du Pere François.

Ce qui luy arrive dans son retour du Japon aux Indes.

Ils navigerent le long des coſtes durant ſix jours, & la navigation fut heureuſe juſqu'à une Iſle du Roy de Minaco nommée Meleitor, d'où traverſant un détroit ils cinglerent en haute mer. Alors la nouvelle lune fit changer le temps, & il ſe leva un vent de midy ſi furieux, que le pilote ne put tenir contre avec tout ſon art. La tempeſte porta le navire en une mer inconnuë aux Portugais & aux Indiens; & le ciel eſtoit ſi noir de nuages, que pendant cinq jours & cinq nuits on ne vit ni ſoleil ni étoiles, tellement que les mariniers ne pouvoient prendre la hauteur pour ſçavoir où ils eſtoient.

Un jour ſur le ſoir le vent redoubla de telle ſorte, que le vaiſſeau n'avoit pas la force de rompre les vagues, tant elles eſtoient hautes, & venoient avec furie. Dans une conjoncture ſi faſcheuſe le parti qu'on prit fut de raſer le chaſteau de proüe pour venir plus aiſément à bout des voiles & afin que le vaiſſeau obéïſt mieux au gouvernail: on attacha en ſuite au navire avec de gros cables la chaloupe qui ſuivoit. Mais la nuit eſtant ſurvenuë durant ce travail, & une nuit tres-obſcure avec une pluye épouventable qui augmenta la tempeſte, on ne put tirer de la chaloupe cinq Portugais & dix Indiens tant eſclaves que matelots qui eſtoient dedans.

Ce que fait Xavier dans la tempeſte.

Ceux du navire ne trouvoient de conſolation ni de reſſource dans un peril ſi extréme

qu'en la Compagnie du Pere Xavier. Il les exhortoit à pleurer leurs pechez pour appaiſer le courroux du Ciel, & il verſoit luy-meſme des larmes en abondance devant Dieu.

Lors que la nuit eſtoit la plus noire, on entendit un cri lamentable, comme de gens qui ſe croyent perdus, & qui demandent du ſecours. Le bruit venoit de la chaloupe, que la violence du vent avoit détachée du vaiſſeau, & que les flots emportoient.

Dés que le Capitaine s'en fut apperceû, il ordonna au Pilote de tourner vers ces malheureux, ſans conſiderer qu'en voulant ſauver ſon neveu Alphonſe Calvo qui eſtoit un des cinq Portugais de la chaloupe, il faiſoit perir le navire, & qu'il ſe perdoit luy-meſme. En effet, comme le navire eſtoit difficile à gouverner, quand on voulut le tourner du coſté de la chaloupe, il demeura de travers & penché entre deux montagnes d'eau, dont l'une tomba ſur la poupe, & inonda le tillac. En ce moment-là tous crurent que c'eſtoit fait d'eux, & ce ne furent que cris & que larmes.

Xavier qui eſtoit en priere dans la chambre du Capitaine accourut au bruit, & vit un ſpectacle pitoyable, le vaiſſeau preſt à eſtre ſubmergé, les matelots, les ſoldats & les paſſagers tous peſle-meſle les uns ſur les autres déplorant leur malheureuſe deſtinée, & n'attendant plus que la mort.

Alors le ſaint homme levant les yeux & les mains au ciel, dit tout haut dans un tranſport de ferveur, JESUS *l'amour de mon ame, ſecourez-nous, je vous en prie par les cinq playes que vous avez receûës pour nous ſur la croix.* Auſſitoſt le navire qui couloit desja à fond, ſe releva de luy-meſme, & gagna le deſſus de l'eau. Les matelots encouragez par un miracle ſi viſible, diſpoſerent tellement les voiles, qu'ils prirent le vent en poupe, & ſe remirent ſur leur route.

Ce qui ſe paſſe à l'occaſion de la chaloupe & du navire.

Cependant la chaloupe diſparut, & perſonne ne douta qu'elle n'euſt eſté engloutie des flots. Le Capitaine pleura ſon neveu, les autres regreterent leurs compagnons. Pour le Pere, ce qui l'affligeoit davantage, c'eſtoit la perte de deux eſclaves mahometans qui n'avoient pas voulu ſe faire Chreſtiens. Il gemît ſur leur eſtat malheureux: mais dans ces ſentimens, rentrant en luy-meſme, ou plûtoſt ſe recueïllant tout en Dieu, il eut la penſée d'implorer la protection du Ciel ſur la chaloupe au cas qu'elle ne fuſt pas encore abiſmée.

Il ſuivit l'inſpiration du Saint Eſprit, & ſa priere n'eſtoit pas finie, qu'il ſe ſentit exaucé: ſi-bien que ſe tournant vers Edoûard de Gama qui eſtoit extrémement triſte, *Ne vous affligez pas, mon frere*, luy dit-il d'un viſage gay, *avant trois jours la fille viendra retrouver la mere.* Il entendoit que la chaloupe ſe rejoindroit au navire, & il s'expliqua.

Le Capitaine occupé de ſa douleur voyoit trop peu d'apparence à ce que le Pere diſoit pour y ajouſter foy. Il ne laiſſa pas dés le point du jour de faire monter ſur la hune pour voir ſi on découvriroit quelque choſe: mais on ne vit rien que la mer toûjours fort emeûë, & toute blanche d'écume.

Le Pere qui s'eſtoit retiré pour faire oraiſon, revint deux heures aprés avec la meſme gayeté ſur le viſage; & ayant donné le bon jour au Capitaine, au Pilote, & à ſix ou ſept autres Portugais qui eſtoient enſemble, il leur demanda ſi on n'avoit point veû la chaloupe. Ils répondirent que non; & parce qu'il ſouhaitoit qu'on montaſt encore à la hune, un des Portugais nommé Pierre Veglio, luy dît bruſquement, *Oüi, mon Pere, la chaloupe reviendra, mais c'eſt quand il s'en ſera perdu une autre:* il vouloit dire qu'elle ne reviendroit jamais.

Il eſpere le retour de la chaloupe nonobſtant les apparences contraires.

Xavier reprit doucement Veglio de ſon peu de foy, & luy fit entendre que rien n'eſtoit difficile à la main toute-puiſſante de Dieu. *La confiance que j'ay en la divine miſericorde*, dît-il, *me fait eſperer que les perſonnes que j'ay miſes ſous la protection de la Sainte Vierge, & pour qui j'ay fait vœu de dire trois meſſes à noſtre Dame du Mont, ne periront pas.*

Il preſſa enſuite le Capitaine de faire monter à la hune pour voir ſi la chaloupe ne paroiſſoit point. Gama, pour contenter le ſerviteur de

Dieu, y monta luy-meſme avec un matelot; & aprés avoir regardé attentivement de tous coſtez durant une demi-heure, ils ne virent rien ni l'un ni l'autre.

Cependant Xavier à qui l'agitation du vaiſſeau avoit renverſé l'eſtomach, & qui avoit eſté deux jours & trois nuits ſans manger ni ſans dormir, fut attaqué de maux de teſte tres-violens, & eût de ſi grands vertiges, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir. Un des marchands Portugais appellé Fernand Mendez Pinto le pria de ſe repoſer un peu, & luy offrit pour cela ſa chambre. Xavier qui par un eſprit de mortification couchoit ordinairement ſur le tillac, accepta l'offre de Mendez, & demanda pour comble de grace qu'un valet Chinois du marchand ſe tinſt devant la porte de la chambre, afin que perſonne ne l'interrompiſt.

Il redouble ſes prieres en faveur de la chaloupe.

Le deſſein du Pere n'eſtoit pas de donner du ſoulagement à ſon corps. Il ſe remit en priere, & on ſceût du valet Chinois que depuis les ſept heures du matin qu'il ſe retira, il avoit eſté à genoux juſqu'au ſoir, pouſſant des ſoupirs, & verſant des larmes. Il ſortit de ſa retraite aprés le Soleil couché, & redemanda au Pilote ſi on n'avoit point découvert la chaloupe qui ne pouvoit eſtre gueres éloignée. Le Pilote repartit qu'il n'y falloit plus penſer, & qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'elle euſt réſiſté à une

ſi

si furieuſe tempeſte ; mais que quand elle auroit échapé du peril par hazard, ou que Dieu l'auroit ſauvée par miracle, elle ſeroit à plus de cinquante lieuës de leur bord, & qu'il y avoit de la temerité à croire qu'elle puſt revenir.

C'eſt le propre de la confiance chreſtienne, d'eſtre aſſeûrée & inébranlable parmi tous les ſujets qu'on a de craindre raiſonnablement. Xavier trouva les raiſons du Pilote bonnes, & ne douta pas pourtant du retour de la chaloupe. Il luy ſoûtint toûjours qu'elle n'eſtoit pas loin, & le conjura d'envoyer quelqu'un à la hune, tandis qu'on voyoit encore clair. Le Pilote moins par complaiſance pour le Pere, qu'afin de le détromper, y alla luy-meſme, & n'apperceût rien.

Xavier, ſans avoir égard au rapport du Pilote, pria inſtamment le Capitaine de faire abbaiſſer les voiles pour donner le temps à la chaloupe de regagner le navire. L'autorité du ſaint homme l'emporta ſur les raiſons du Pilote : on baiſſa l'antenne, & on s'arreſta prés de trois heures : mais enfin les paſſagers ſe laſſerent, ne pouvant ſouffrir davantage le balancement du vaiſſeau, & chacun cria *A la voile*. Le Pere leur reprocha leur impatience, ſe ſaiſit luy-meſme de l'antenne pour empeſcher les matelots de tendre les voiles, & penchant la teſte deſſus, éclata en ſoupirs & en ſanglots, & répandit un torrent de pleurs.

Il fait une nouvelle priere à Jesus-Christ pour le retour de la chaloupe.

Il se releva un peu aprés, & tenant les yeux attachez au ciel, encore tout baignez de larmes, *Jesus, mon Seigneur & mon Dieu,* dit-il d'un ton pathetique, *je vous conjure par les souffrances de vostre sacrée passion d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous au travers de tant de perils.* Il se remit ensuite comme il estoit, & demeura appuyé sur l'antenne sans dire mot pendant quelque temps comme s'il eust esté endormi.

La chaloupe paroist, & regagne enfin le navire.

Alors un enfant qui estoit assis au pied du mast s'écria tout à coup, *Miracle, miracle, voilà la chaloupe.* Tout le monde s'amassa au cri de l'enfant, & on vit effectivement la chaloupe à une portée de mousquet. Ce ne furent qu'exclamations & que cris de joye tandis qu'elle approchoit du vaisseau. Cependant la plusparт se jetterent aux pieds de Xavier, & se reconnoissant pour des pécheurs, indignes de posseder un si saint homme, luy demanderent pardon de leur incredulité. Mais le Pere confus de se voir traiter de la sorte, s'échapa de leurs mains le plûtost qu'il put, & alla s'enfermer dans une chambre.

Enfin la chaloupe gagna le navire. On remarqua que quoy-que les flots fussent fort émeûs, elle vint droit sans estre agitée, & qu'elle s'arresta d'elle-mesme. On prit garde aussi qu'elle n'eut aucun mouvement jusques à ce que les quinze hommes qu'elle portoit fussent entrez

dans le vaiſſeau, & que les matelots l'euſſent attachée derriere la poupe.

Dés qu'on eût embraſſé ces hommes qu'on croyoit perdus, on voulut ſçavoir leur aventure, & on fut bien ſurpris d'apprendre qu'ils eſtoient venus au milieu de la plus horrible tempeſte qui ſe vit jamais, ſans craindre ni de perir, ni de s'égarer; Parce que, diſoient-ils, le Pere François eſtoit leur pilote, & que ſa preſence ne leur laiſſoit pas la moindre inquietude. Comme les gens du navire ſoûtenoient que le Pere ne les avoit point quittez, ceux de la chaloupe qui l'avoient veû toûjours auprés d'eux tenant le gouvernail, ne pouvoient croire ce qu'on leur diſoit. Aprés un peu de conteſtation, les uns & les autres jugerent que le Saint avoit eſté au meſme temps en deux lieux; & un miracle ſi viſible fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit des deux eſclaves Sarrazins de la chaloupe, qu'ils abjurerent le mahometiſme.

L'impatience qu'avoient les quinze hommes de voir celuy qui les avoit conduits ſi heureuſement, & qui s'eſtoit évanoûï de leurs yeux au moment qu'ils avoient joint le navire, obligea Xavier de paroiſtre. Ils voulurent le ſaluër comme leur liberateur, en ſe proſternant devant luy: mais il ne le ſouffrit pas, & leur déclara que c'eſtoit la main du Seigneur, & non pas la ſienne, qui les avoit ſauvez du naufrage. En meſme temps il rendit à Dieu de pu-

bliques actions de graces pour une faveur si extraordinaire, & il ordonna au Pilote de disposer tout pour continuer leur voyage, en l'asseûrant qu'ils auroient bientoſt le vent favorable.

L'usage que le Pilote avoit de la mer ne luy promettoit pas un changement si soudain ; mais l'aventure de la chaloupe luy fit ajouster foy, contre sa propre experience, aux paroles du Pere Xavier, & il reconnut un moment aprés que celuy qui commande à la mer & aux vents faisoit parler le saint homme.

Il arrive à l'isle de Sancian, & en part aussitoſt.

On n'eut pas plûtoſt tendu les voiles, qu'un vent de nord se leva, que l'air s'éclaircit, & que la mer se calma entierement ; de sorte qu'en treize jours de navigation ils gagnerent le port de Sancian, où les marchands Portugais du navire tenoient leur trafic. Comme la saison de naviger dans ces mers se passoit, il n'y avoit plus là que deux navires des Indes & celuy de Jacques Pereyra en estoit un. Le navire d'Edoûard de Gama n'estant pas en estat d'aller d'une traite à Malaca, & ayant besoin de se rafraischir à Sian, le Saint se mit dans le vaisseau de son ami Pereyra. C'est merveille qu'au moment qu'il y entra, le vent qui depuis quinze jours estoit de nord & tout contraire à celuy qu'il falloit pour aller aux Indes, changea tout-à-fait, si bien que le jour suivant, qui fut le dernier de l'année 1551. on mit à la voile. Un autre navire qui

n'attendoit que le vent, partit avec eux, mais il éprouva dans la ſuite qu'il ne portoit pas l'Apoſtre des Indes.

Avant leur départ, Xavier s'entretenant des perils de la mer avec le Pilote qui l'avoit amené du Japon, & qui ſe nommoit François d'Aghiar, luy annonça qu'il ne finiroit pas ſes jours ſur l'eau, & qu'aucun navire où il ſeroit ne feroit jamais naufrage pour violente que fuſt la tempeſte. Aghiar crut ſi fermement ce que le Pere luy dit, & en reſſentit depuis ſi viſiblement l'effet dans pluſieurs rencontres, que ſans obſerver ni vents ni ſaiſons, il ſe mettoit tres-ſouvent en mer avec un vieux baſtiment fort mal équipé, juſques-là que ceux qui ne ſçavoient pas ce qui le faiſoit agir, le prenoient pour un homme temeraire & peu entendu dans la marine. Ce qu'il prédit à un Pilote.

Il montra une fois entre autres combien il s'aſſeûroit ſûr les promeſſes du Saint, & ce fut en allant de Tenaſſerim au Royaume de Pegu dans une barque legere toute uſée & toute en deſordre. Une tempeſte qui s'éleva au milieu du voyage jetta contre des rochers & briſa de grands navires que ſuivoit la barque d'Aghiar. Elle ſeule ſembloit braver les écueils, & tandis que la mer eſtoit horriblement agitée, le Pilote chantoit comme ſi elle euſt eſté fort tranquille. Un paſſager qui trembloit de peur luy demanda comment il avoit le courage de chanter lors qu'ils eſtoient ſi prés de la mort? *C'eſt*, repartit Effet merveilleux de la prédiction du Saint.

Aghiar, *que je ne crains rien; & je ne craindrois pas,* ajoûsta-t-il, *quand les ondes monteroient une fois plus haut, & que ma barque seroit de verre: car le Pere maistre François m'a asseûré que je ne perirois point sur mer en quelque vaisseau que je fusse.*

Des Sarrasins qui estoient dans la barque, & qui oûïrent les paroles du Pilote, furent si touchez de ce miracle continuel, qu'ils promirent de se faire Chrestiens aussitost qu'ils seroient à terre, & ils exécuterent fidellement leur promesse. La barque ayant mouïllé à Tavar, ils y receûrent le bapteſme, d'autant plus persuadez de la verité du miracle & de celle du Christianisme, qu'ils virent eux-mesmes sur le rivage d'alentour le débris des autres navires.

Il forme le dessein de porter la Foy à la Chine.

Les entretiens qu'eut Xavier avec Pereyra durant la navigation furent presque tous du Japon & de la Chine. Le Saint dît à son ami le progrés qu'avoit fait la Foy en peu de temps dans les Royaumes de Saxuma, d'Amanguchi, de Bungo, & l'esperance qu'il y avoit de convertir aisément toutes ces Isles, dés que les Chinois adoreroient Jesus-Christ; que c'est ce qui l'avoit fait résoudre de passer à la Chine; & qu'il ne retournoit aux Indes qu'afin de faire ce voyage aprés qu'il auroit reglé les affaires de la Compagnie; qu'il apportoit pour cela du Japon son catechisme traduit en Chinois, & que cette traduction luy faciliteroit les commencemens qui sont toûjours difficiles.

Quelques Portugais qui estoient dans le mesme vaisseau, & qui sçavoient les ordonnances de la Chine, trouverent le dessein du Pere un peu chimerique. Ils luy dirent qu'outre la mauvaise intelligence qu'il y avoit entre les Chinois & les Portugais, il estoit défendu aux étrangers sous peine de la vie ou d'une prison perpetuelle de mettre le pied dans ce Royaume; & que des marchands de leur nation qui s'y estoient glissez secretement pour trafiquer, ayant esté reconnus, les uns avoient eû la teste coupée, les autres avoient esté chargez de fers, & jettez dans des cachots pour le reste de leurs jours. Ils ajousterent néanmoins qu'on pourroit entrer seûrement dans la Chine, si on envoyoit une solennelle ambassade vers l'Empereur des Chinois au nom du Roy Jean III. mais que cela ne se pourroit faire sans une prodigieuse dépense, quand on ne compteroit que les presens de l'Empereur & de ses ministres; & qu'apparemment le Viceroy des Indes ne se chargeroit pas des frais de l'entrepriſe en un temps où il avoit de la peine à soûtenir d'autres affaires tres-importantes.

Il prend des mesures avec Pereyra pour le voyage de la Chine.

Ces difficultez commençoient à embarrasser le Pere François, lors que Jacques Pereyra, qui sous l'habit d'un marchand avoit le cœur & d'un Prince & d'un Apostre, offrit son navire & tout son bien pour faire réüssir l'expedient qu'on venoit de proposer. Le Pere accepta ces offres

avec un transport de joye, & s'engagea de son costé à obtenir du Viceroy l'ambassade de la Chine pour son ami.

Pereyra qui avoit eû des nouvelles du siege de Malaca, témoigna au Saint qu'il y avoit lieu de craindre qu'on ne retint son navire pour le secours de la Ville. Xavier, à qui Dieu avoit révelé la delivrance de Malaca, & aux prieres duquel elle fut peut-estre accordée, rasseûra son ami, en luy disant que lors que la forteresse avoit esté preste de se rendre, les infidelles frapez d'une terreur panique, avoient pris la fuite, & que la Ville estoit entierement libre.

Il restoit encore une inquietude à Pereyra touchant le voyage que vouloit faire le Pere Xavier avant celuy de la Chine. Comme la saison estoit déja beaucoup avancée, il craignoit qu'on ne trouvast plus à Malaca de navire pour Goa. Il ne pouvoit mener luy-mesme le Pere à Cochin, parce qu'il s'estoit obligé de passer à Sunda pour y décharger des marchandises. Mais l'inquietude de Pereyra fut aussitost dissipée: car Xavier éclairé d'enhaut tout de nouveau, luy dit positivement que le vaisseau d'Antoine Pereyra estoit dans le port de Malaca, & qu'ils le trouveroient sur le point de lever l'ancre pour faire voile vers Cochin.

Il détourne une tempeste, & ce qu'il prédit du navire de

Xavier découvroit ces choses à son ami durant un grand calme qui rendoit la navigation agréable, lors qu'on sentit venir un de ces terri-

bles

bles tourbillons dont nous avons parlé, & qui submergent les vaisseaux en un instant. Tous ceux du navire crurent d'abord leur perte certaine : ils espererent néanmoins quelque chose en faisant réflexion que le Pere François estoit avec eux, & ils le prierent d'interceder auprés de Dieu en leur faveur. Jacques Pereyra.

Le Saint, sans rien répondre, se retira pour faire oraison. Il revint peu de temps aprés le visage tout en feu, & donna sa benediction au navire, en disant tout haut ces paroles : *Le navire la Sainte Croix*, c'estoit le nom du vaisseau, *ne perira jamais sur mer : le lieu qui l'a veû bastir le verra se défaire de luy-mesme. Pluſt à Dieu*, ajousta-t-il, *que l'on en pust dire autant du vaisseau qui est parti avec nous ! Mais nous ne verrons que trop tost combien sa destinée est malheureuse.*

Au mesme moment il parut des signes qui commencerent à verifier la prophetie : le tourbillon se dissipa, & la mer redevint tranquille. Ils virent ensuite des marchandises & des corps morts qui flotoient sur l'eau, & ils jugerent par là que le Typhon avoit abismé le navire qui suivoit. Mais ils en furent bientost asseûrez par deux matelots qui s'estoient attachez à une planche dans le temps que le navire perit, & qui aprés avoir disputé leur vie avec les flots pendant quelques heures, furent poussez par les flots mesmes au bord de Pereyra.

Le reste de la navigation fut heureux, & on

ne vit jamais un temps plus ſerain. Le navire ayant pris terre au détroit de Sincapour, Xavier qui ſçavoit certainement qu'Antoine Pereyra eſtoit dans le port de Malaca preſt à faire voile vers Cochin, comme nous avons dit, luy écrivit par une fregate qui partoit, pour le prier d'attendre encore trois jours. Il écrivit par la meſme voye au Pere François Perez Superieur des Jeſuites de Malaca, & il leur ordonna à tous de chercher des rafraiſchiſſemens pour les Japonois qui l'accompagnoient.

Comment il eſt receû à Malaca.

Dés que l'on ſceut dans la Ville que Xavier venoit, ce fut une joye publique qui effaça preſque le ſouvenir de tous les malheurs de la guerre. Les habitans accoururent en foule ſur le rivage, & auſſitoſt que le Saint parut, on n'entendit de tous coſtez qu'acclamations & que cris de joye. Ils le receurent à la ſortie du vaiſſeau avec toute la tendreſſe & toute la révérence poſſible. En le conduiſant au logis des Peres de la Compagnie, ils luy montrerent les ruines des maiſons, & ils luy dirent que s'il ne les euſt point quittez, ils auroient eſté garantis de la fureur des Javes comme ils l'avoient eſté de celle des Achenois. Mais le Pere leur répondit que l'excés de leurs péchez eſtoit la cauſe d'un ſi terrible fleau; que rien n'auroit pû le détourner qu'un prompt changement de mœurs; & que le moyen d'attirer ſur eux la miſericorde divine, eſtoit de prendre ce chaſtiment en eſprit de penitence.

Il visita l'ancien Gouverneur Dom Pedro de Silva & le nouveau qui luy succedoit Dom Alvare d'Ataïde, & il leur communiqua son projet touchant l'ambassade de la Chine. L'un & l'autre trouva ce dessein également avantageux à la Couronne de Portugal & à la Religion chrestienne.

Jacques Pereyra ne pouvant accompagner le Pere à Goa pour la raison que nous avons dite, fournit dessors trente mille écus pour faire les préparatifs du voyage de la Chine, & envoya avec le Pere un de ses gens qui disposast tout. Xavier, aprés avoir embrassé plusieurs fois ce fidelle ami, entra avec ses Japonois dans le vaisseau d'Antoine Pereyra, qui n'attendoit qu'eux pour mettre à la voile.

Histoire du navire dit la Sainte Croix.

La prédiction que l'homme de Dieu avoit faite en faveur du navire dit la Sainte Croix fit qu'on l'appella le vaisseau du Saint, & que de Malaca, d'où il partit au mesme temps que celuy qui portoit Xavier, sa réputation se répandit par tout l'Orient. En quelque port qu'il arrivast, il estoit receû avec honneur, & toûjours salué des autres navires par des volées de canon. Tous les marchands s'empressoient à mettre dessus, & payoient volontiers pour le transport des marchandises, ou pour le droit de passage plus qu'on n'avoit de coustume de payer dans les autres vaisseaux. On ne gardoit point le poids ordinaire en le chargeant; mais on y met-

toit tout ce qui pouvoit y entrer. Comme il dura fort long-temps, & que trente ans aprés la mort du Pere François il ſervoit encore au trafic des Indes, on ne laiſſoit pas de le charger exceſſivement tout uſé & tout foible qu'il eſtoit. Les maiſtres entre les mains deſquels il vint dans l'eſpace de ces trente années prirent ſeulement une précaution, & ce fut de l'éloigner toûjours de la terre, ſi bien que quand il y avoit quelque choſe à refaire, on le raccommodoit ſur mer.

Ce n'eſt pas au reſte que durant tout ce temps-là il n'eut des rencontres tres-faſcheuſes. Il fut combatu ſouvent & par les corſaires & par les tempeſtes : mais il évita toutes ſortes de perils, & perſonne ne ſe repentit jamais de s'y eſtre embarqué.

A la verité une fois faiſant voile de Malaca à Cochin avec une charge extraordinaire, il fit tant d'eau au commencement du voyage, que les paſſagers qui eſtoient en tres-grand nombre furent d'avis qu'on miſt une partie & des hommes & des marchandiſes en d'autres vaiſſeaux qui venoient de compagnie. Mais les vaiſſeaux qui avoient leur charge ne voulurent point ſoulager la Sainte Croix, & l'épouvante obligea de retourner promptement au port. Toute la Ville fut ſurpriſe d'un retour ſi bruſque : on ſe moqua de ces gens qui craignoient de faire naufrage dans le navire du Saint. On leur repro-

cha publiquement leur peu de foy, & on leur en fit tant de honte, qu'ils n'oserent diminuer rien de la charge du vaisseau, ni s'arrester dans le port. Ils se remirent aussitost en mer; & ce que le monde leur dit de la bonne fortune qui accompagnoit ce navire depuis vingt-deux ans, les rasseûra tellement, qu'ils firent leur voyage sans aucune crainte.

La Sainte Croix courut de la sorte toutes les mers & tous les ports de l'Asie, jusqu'à ce qu'elle tomba entre les mains du Capitaine de la forteresse de Diu, qui la voyant à demi-pourrie & ouverte en plusieurs endroits, jugea qu'elle ne pourroit plus servir si on ne la raccommodoit entierement. Il la fit pour cela conduire à Cochin, & pousser à terre au lieu mesme où elle avoit esté bastie autrefois : mais elle ne fut pas plûtost sur le flanc, qu'elle se défit d'elle-mesme, sans qu'il restast de tout ce grand corps que des planches & des poutres inutiles qui n'estoient plus bonnes qu'à brûler.

Le peuple de Cochin qui sçavoit la prédiction de Xavier dans toutes ses circonstances, en vint voir l'accompliſſement. Un petit marchand qui se trouva là nommé George Nugnez eut la pensée qu'il restoit encore dans les planches quelque chose de la vertu que la benediction du Saint y avoit imprimée, & il en prit une qu'il fit mettre à sa fregate, persuadé qu'avec ce secours il ne feroit jamais naufrage. Ain-

ſi, plein d'une foy vive, il entreprit hardiment de tres-longues navigations que les plus gros navires avoient peine à faire, & ſans prendre garde au temps, ni ménager rien, il traverſa pluſieurs fois les golfes les plus orageux. Lors qu'on luy diſoit qu'il n'eſtoit pas ſage de ſe haſarder de la ſorte, il répondoit que les vents de la mer connoiſſoient bien ſa fregate, & y reſpectoient la planche du Saint. En effet, elle ſortit toûjours heureuſement des plus grands perils; & ce qui fut remarquable, c'eſt qu'ayant eû le ſort du navire, elle finit comme luy, ſe défaiſant d'elle-meſme ſur le rivage de Coulan, où l'on avoit deſſein de la radouber.

Il arrive à Cochin, & acheve la converſion du Roy des Maldives.

Pour reprendre la navigation du Pere Xavier, il arriva à Cochin le 24. de Janvier de l'année 1552. Le Roy des Maldives y eſtoit depuis quelques mois, Prince de vingt ans, né dans la Religion de Mahomet, & nourri dans la haine des Chreſtiens. La révolte de ſes ſujets qui ne l'aimoient pas, ou qui haïſſoient le gouvernement, l'obligea d'abandonner ſon Royaume pour ſauver ſa vie, & de ſe réfugier chez les Portugais dont il eſperoit du ſecours pour ſe rétablir. Les Peres de la Compagnie le receurent en leur maiſon, & d'abord taſcherent de le convertir, en luy faiſant voir la fauſſeté de ſa ſecte. Le mauvais état de ſes affaires le rendoit aſſez docile aux inſtructions du Pere Antoine Heredia, qui entreprit ſa conver-

ſion avec beaucoup de chaleur : mais la crainte d'irriter encore davantage ſes peuples rebelles s'il changeoit de religion, luy faiſoit differer ſon changement de jour en jour ; & peut-eſtre qu'il n'auroit point quitté le Mahometiſme, ſi le Pere François ne fuſt ſurvenu pour achever l'ouvrage que les autres avoient commencé.

Le ſaint Apoſtre parla de Dieu ſi fortement au Roy des Maldives, qu'il le réduiſit enfin ſous l'obéïſſance de la Foy malgré toute la prudence mondaine qui l'empeſchoit de ſe rendre. L'ayant inſtruit tout de nouveau des myſteres du Chriſtianiſme, il le baptiſa ſolennellement. Il excita enſuite les Portugais à le remettre ſur le troſne, & il nomma quelques-uns des Peres de Cochin pour accompagner l'armée navale qui iroit aux Maldives : ſon deſſein eſtoit qu'ils travaillaſſent à la converſion de tout le Royaume dés que le Roy ſeroit rétabli. Mais parce qu'il importoit peu à la Couronne de Portugal que des Iſles qui ne produiſoient ni or, ni épiceries, ni parfums, en fuſſent tributaires, les Gouverneurs ne firent rien pour ce Prince malheureux, qui deſeſperant de recouvrer jamais ſes Etats, épouſa une Portugaiſe, & mena une vie privée juſqu'à ſa mort, heureux ſeulement en ce que la perte de ſa Couronne luy valut le don de la foy & la grace du bapteſme.

Il écrit en Europe, & se rend à Goa.

Lors que le saint homme estoit prest à partir, il se presenta une occasion d'écrire en Europe dont il se servit pour rendre compte de son voyage du Japon & au Roy de Portugal & au Général de la Compagnie. S'estant embarqué pour Goa, il s'y rendit en tres-peu de temps au commencement de Février.

Il guerit un malade moribond en arrivant.

Dés qu'il fut à terre, il visita les malades des hospitaux de la Ville, & alla ensuite au college de Saint Paul, qui estoit la maison de la Compagnie. Aprés les embrassemens ordinaires qui furent plus tendres que jamais, il demanda s'il n'y avoit point de malade dans le College. On luy dit qu'il n'y en avoit qu'un qui estoit à l'agonie. Aussitost Xavier le va voir, & recite un Evangile sur luy. A la veûë du Saint le moribond reprend ses esprits, & recouvre entierement sa santé. Les medecins n'en esperoient rien, & on avoit desja tout préparé pour sa sepulture: mais il ne desesperoit pas luy-mesme de sa gueriſon, & le jour que Xavier arriva, il disoit d'une voix mourante, que si Dieu luy faisoit la grace de voir leur bon Pere, il gueriroit infailliblement.

Il apprend avec joye des nouvelles de la chrestienté des Indes.

Les nouvelles que dît Xavier de l'Eglise du Japon aux Peres de Goa les consolerent beaucoup, & il fut consolé luy-mesme en apprenant d'eux l'état de la Chrestienté des Indes. Les missionnaires qu'il avoit dispersez avant son départ se trouverent presque tous réünis à son retour.

retour. Les uns estoient venus sur ses lettres & par son ordre, les autres d'eux-mesmes pour des affaires tres-pressantes, comme si le Saint Esprit les eust rassemblez exprés, afin que la presence de l'homme de Dieu redoublast en eux la ferveur Religieuse & le zele apostolique. Dieu avoit beni par tout leurs travaux. La ville d'Ormuz qui écheût en partage au Pere Barzée avoit changé tout à fait de face : on y voyoit les Idolâtres, les Sarrasins & les Juifs courir au bapteſme ; des temples d'idoles consacrez à Jesus-Christ, des mosquées & des synagogues desertes, les mœurs réformées, & toutes les méchantes coustumes abolies.

Le Christianisme florissoit plus que jamais dans la coste de la Pescherie depuis la mort du Pere Antoine Criminal qui l'avoit cultivée avec tant de soin & qui en la cultivant avoit esté massacré par les Badages. Le sang du Martyr sembloit y avoir multiplié les chrestiens : on y en comptoit plus de cinq cens mille tous fervens, & prests à mourir eux-mesmes pour leur Foy.

L'Evangile n'avoit gueres fait moins de progrés à Cochin & à Coulan, à Bazain, & à Meliapor, aux Moluques & dans les isles du More. Mais on ne peut dire combien les ouvriers évangeliques travailloient utilement à Goa. Tous les prestres des Idoles avoient esté chassez de l'Isle par l'ordre du Gouverneur, à la sollicitation d'un des Peres du college de Saint Paul.

On défendit meſme ſous des peines rigoureuſes de faire aucun acte public d'idolatrie dans tout le diſtrict de Goa ; & ces ordonnances réduiſirent peu à peu une infinité de Gentils. Pour les Portugais, leur vie eſtoit fort reglée : dans la liberté de tout faire ils ne ſe permettoient rien que d'honneſte, & les concubines eſtoient auſſi rares qu'elles avoient eſté communes. Les gens de guerre vivoient preſque en Religieux, & il n'eſt pas imaginable combien leur pieté édifioit le peuple.

Converſion du Roy de Tanor.

Mais rien ne toucha Xavier davantage que la converſion de deux Princes qu'on avoit veûs à Goa pendant ſon abſence. Le premier eſtoit le Roy de Tanor, Royaume ſitué le long des coſtes de Malabar entre Cranganor & Calecut. Ce Prince Sarraſin & Idolâtre tout enſemble, mais ſage, grand guerrier, tres-bien fait de ſa perſonne, & poli plus qu'il ne convenoit à un barbare, avoit eû dés ſes premieres années de l'inclination au Chriſtianiſme ſans le bien connoiſtre. Il en fut charmé dés qu'il eut eſté inſtruit à fonds des myſteres de la Foy par un Religieux de Saint François qui hantoit ſa Cour. Cependant les guerres qu'eut ce Prince avec d'autres Rois durant dix années l'empeſcherent de recevoir le bapteſme. Il fut enfin baptiſé : mais cela ſe fit ſecretement, & meſme il vécut toûjours en apparence comme un infidelle, pour ſe ménager avec ſes ſujets. Il en eut néanmoins

du ſcrupule ; & afin de s'éclaircir ſur un point ſi délicat, il pria l'Eveſque de Goa de luy envoyer un Apoſtre : c'eſt le nom que les Indiens donnoient deſlors aux Peres de la Compagnie auſſi-bien que les Portugais.

Le Pere Gomez qui fut envoyé au Roy de Tanor luy dit nettement que Dieu vouloit eſtre ſervi en eſprit & en verité ; que la feinte dans la religion eſtoit pire que l'irréligion, & que Jeſus-Chriſt auroit honte devant les anges de ceux qui avoient honte de luy devant les hommes.

Le Roy qui préferoit ſon ſalut à ſa Couronne, crut Gomez, & réſolut de ſe déclarer d'une maniere éclatante dés qu'il ſe ſeroit accommodé avec ſes ennemis. Ayant fait la paix par l'entremiſe du Pere meſme qui la luy avoit conſeillée, il vint à Goa malgré ſes ſujets, qui ne pouvant rien gagner ſur luy par leurs raiſons, ni par leurs prieres, s'eſtoient ſaiſis de ſa perſonne, & l'avoient enfermé dans une des plus fortes citadelles du Royaume. Il s'échapa de ſa priſon, paſſa un fleuve à la nage, & ayant trouvé huit fuſtes de Goa qu'on avoit envoyées au devant de luy, ſe rendit heureuſement dans la Ville. L'Eveſque & le Viceroy le conduiſirent à la cathedrale parmi les acclamations du peuple, & ce fut là qu'au pied des autels il fit une publique profeſſion de foy avec des ſentimens & des expreſſions de pieté qui attendrirent tout le monde.

Conversion du Roy de Trichenamalo.

L'autre Prince dont la conversion réjoüit extrémement le Pere Xavier, fut le Roy de Trichenamalo, qui est un des Etats de Ceylan. Le Roy estant encore au berceau avoit esté mis sur le trône, puis dépossedé à l'âge de huit ans par un usurpateur, qui non content de luy ravir la Couronne, voulut luy oster la vie. Mais il avoit esté emmené hors de son Royaume par un Prince du sang Royal & par quarante Seigneurs de sa Cour, qui luy chercherent un asile chez les chrestiens de la Pescherie.

Les Paravas le receurent avec toute la charité qu'on devoit à un enfant de sa naissance, maltraité de la fortune; & ils promirent à ses conducteurs de le servir autant qu'ils pourroient. Mais ils leur conseillerent en mesme temps de luy procurer une couronne plus noble & plus durable que la sienne; & ils dirent là-dessus tous ce qu'ils sçavoient de l'adoption des enfans de Dieu, de l'heritage des Saints, & du Royaume des cieux.

Soit que les considerations humaines fissent agir le Prince parent du jeune Roy, ou que l'esprit divin luy touchast le cœur, il consentit à ce que vouloient les Paravas, & se mit luy-mesme entre les mains du Pere Henriquez pour se faire instruire. Les autres Seigneurs suivirent son exemple, & tous furent baptisez avec le Roy qui parut avoir dans son bapteſme des sentimens de pieté dont son âge n'estoit pas capable.

Les Chefs des chreſtiens de la Peſcherie ayant ramaſſé enſuite tout ce que le païs put fournir de munitions & de gens de guerre, paſſerent à l'iſle de Ceylan ſous la conduite du Prince & des quarante Seigneurs. Mais l'uſurpateur eſtoit ſi bien établi, que les Paravas furent contraints de retourner en diligence chez eux. Pour le jeune Roy, on le conduiſit à Goa, & les Portugais qui en prirent ſoin le mirent au college de Saint Paul, où il fut élevé dans la vertu par les Peres de la Compagnie.

Xavier loûa Dieu de voir les Grands de la terre ſoumis à l'empire de Jeſus-Chriſt par le miniſtere des enfans d'Ignace; & il s'en réjoûït avec ſes freres d'autant plus que l'Eveſque de Goa Dom Jean d'Albuquerque luy témoigna eſtre extrémement ſatisfait de leur conduite.

Lettre de l'Eveſque des Indes au Pere Ignace.

Ce ſaint & ſage Prélat luy communiqua une lettre qu'il avoit écrite ſur cela durant ſon abſence au Général de la Compagnie. La lettre eſtoit en Portugais, datée de Cochin du 28. de Novembre de l'année 1550. & la voicy traduite en François.

Les grandes choſes que font les ſujets de V. R. en toutes ces contrées de l'Orient, la ſainteté de leur vie, la pureté de leur doctrine, leur zele à travailler au ſalut des Portugais par le miniſtere de la parole de Dieu & par le Sacrement de penitence, leurs courſes infatigables dans tous les Royaumes de l'Inde pour convertir les Idolâtres & les Mores, leur application continuelle

à étudier les langues de ce nouveau Monde, & à enſeigner les myſteres de la Foy, principalement au Cap de Comorin : tout cela m'oblige d'écrire à V. R. pour luy rendre témoignage de ce que je vois de mes yeux.

En verité les Peres de voſtre Compagnie ſont d'excellens ouvriers dans la vigne du Seigneur, & ils ſervent ſi fidellement les Eveſques, que leurs ſervices au regard des ames dont je ſuis chargé me font eſperer que je ſeray moins d'années en Purgatoire.

Je n'oſe entreprendre de vous raconter toutes leurs actions particulieres, & quand je le voudrois, je n'en aurois pas le temps. Je vous diray ſeulement qu'ils ſont icy comme des flambeaux allumez pour diſſiper les ombres épaiſſes où eſtoient enſevelis ces peuples barbares, & que déja par leur moyen pluſieurs nations infidelles adorent un ſeul Dieu en trois perſonnes.

Au reſte, je leur accorde tout ce qu'ils me demandent pour le bien des ames: je communique à chacun d'eux tout ce que j'ay de pouvoir & d'autorité ſans me réſerver rien, & je me regarde comme un des membres de ce ſaint corps, quoy-que ma vie ſoit bien éloignée de la leur: en un mot, je les aime en Jeſus-Chriſt avec une charité pure & ſincere.

Le reſte de la lettre n'eſt pas tout-à-fait de noſtre ſujet, & il ſeroit inutile de le rapporter.

Il apprend d'autres nouvelles conſolantes.

L'homme de Dieu apprit preſque en meſme temps que les Miniſtres de Portugal qui eſtoient à Goa avoient mandé à Liſbonne le fruit des travaux de la Compagnie, & qu'en

particulier le nouveau Viceroy Dom Antoine de Norogna avoit écrit que les Indes estoient merveilleusement contentes des Jesuites, qu'on ne pouvoit voir le bien qu'ils faisoient par tout sans en benir Dieu, & que leur vie répondoit à l'esprit de leur vocation.

Le Saint sceut aussi que le Roy de Portugal avoit fait sçavoir au Pape toutes ces nouvelles, sur tout la conversion du Roy de Tanor, & le martyre du Pere Antoine Criminal; qu'il avoit communiqué à sa Sainteté le dessein où il estoit de fonder plusieurs colleges de la Compagnie pour remplir tout l'Orient d'ouvriers apostoliques; & qu'en attendant il avoit ordonné que tous les Seminaires établis aux Indes pour l'éducation de la jeunesse fussent mis entre les mains de la Compagnie s'ils n'y estoient pas encore.

On dît enfin au Pere Xavier que le Viceroy des Indes & les Capitaines des forteresses avoient ordre du Roy Jean III. de défrayer les missionnaires dans tous leurs voyages, & que ce Prince si religieux se déchargeoit sur la Compagnie de l'obligation qu'il avoit de procurer le salut des infidelles suivant les anciennes conventions faites avec le Saint Siege, quand on accorda à la Couronne de Portugal les conquestes de l'Orient.

Parmi tant de sujets de satisfaction, la conduite d'Antoine Gomez causa une veritable dou- Il est affligé de la mauvaise conduite

d'Antoine Gomez.

leur au Pere Xavier. Avant ſon voyage du Japon il l'avoit établi Recteur du college de Saint Paul ſuivant l'intention, ou plûtoſt par l'ordre du Pere Simon Rodriguez qui l'envoya aux Indes trois ans aprés ſon noviciat, & qui au regard de ces miſſions avoit une autorité abſoluë, comme eſtant Provincial de la Province de Portugal dont les Indes dépendoient.

Gomez avoit des qualitez éminentes, & qui ne ſe rencontrent gueres enſemble. Outre qu'il eſtoit grand philoſophe, grand theologien, & grand canoniſte, il eſtoit excellent prédicateur, & un des hommes du monde le plus habile en affaires; du reſte, tout brûlant de zele pour la converſion des ames, toûjours preſt à travailler dans les miſſions les plus penibles, & toûjours infatigable au travail; mais fort attaché à ſon jugement, ne ſuivant que ſes propres veûës, & agiſſant plus par la vivacité de ſon humeur que par l'eſprit de Dieu, ou par la raiſon.

Comme il eſtoit entré dans la Compagnie ayant déja aſſez d'âge, il n'avoit pas dompté de bonne heure ce naturel impetueux qui le gouvernoit en tout; & dés qu'il eut pris la charge de Recteur, il commença à l'exercer ſelon ſon caprice, meſme ſous les yeux de Xavier, qui n'eſtoit pas encore parti pour le Japon, & qui voyant combien le gouvernement de Gomez eſtoit peu conforme à l'eſprit de leur Inſtitut, voulut le retirer de Goa pour l'envoyer à Ormuz.

muz. Mais le Viceroy dont Gomez rechercha l'appuy par un des principaux miniſtres de la Couronne de Portugal, ne permit pas qu'on le fiſt ſortir de Goa, ni qu'on luy oſtaſt ſa charge; & tout ce que put faire Xavier, fut de temperer l'autorité de Gomez, en établiſſant le Pere Paul de Camerin Superieur Général de toutes les miſſions des Indes.

Les entrepriſes de Gomez ſur l'autorité de Camerin.

Mais dés que le Saint fut parti, Gomez uſurpa tout le gouvernement, alleguant pour ſes raiſons que le Pere Rodriguez luy avoit donné un pouvoir abſolu, & que Camerin eſtoit un bon homme plus propre à viſiter les priſons & les hoſpitaux de Goa, qu'à conduire les miſſions, & à gouverner les colleges de la Compagnie.

Il preſcrivit d'abord à ſes inferieurs de nouvelles regles, & leur déclara en termes exprés qu'il leur falloit rentrer au ventre de leur mere, renaiſtre dans la vie ſpirituelle, & ſe transformer en d'autres hommes: ce n'eſt pas qu'ils euſſent beſoin de réforme eux qui eſtoient des modelles de perfection; mais c'eſt qu'il avoit apporté d'Europe je ne ſçay quelle maniere de vie qui convenoit à ſes idées & à ſon humeur. Il entreprit donc de changer la diſcipline domeſtique, & de regler les études des Jeſuites ſur le plan de l'Univerſité de Paris où il avoit étudié en ſa jeuneſſe. Ce n'eſtoient tous les jours que changemens & qu'innovations qu'il faiſoit avec

une hauteur & une dureté qui ſentoient plus le réformateur Royal que le ſuperieur Religieux, juſqu'à dire pour ſe faire obéïr & ſe faire craindre, qu'il avoit du Pere Simon Rodriguez un plein pouvoir de mettre en priſon, ou de renvoyer en Portugal quiconque traverſeroit ſon gouvernement.

Les égaremens de Gomez en matiere de pieté.

Sa conduite n'eſtoit pas moins irréguliere à l'égard des jeunes gens qu'on élevoit au Seminaire, & qui la pluſpart eſtoient Indiens: quoyqu'ils fuſſent encore novices dans la Foy, & meſme à peine Fidelles, il leur donnoit des pratiques de la vie interieure la plus parfaite, où ils n'entendoient rien du tout; & comme ils ne pouvoient pas s'aquiter de ces exercices ſi ſublimes, il les puniſſoit tres-ſeverement. De là naiſſoient les murmures, les cabales, les deſeſpoirs de cette jeuneſſe malcontente; & de là venoit auſſi que pluſieurs ne pouvant ſouffrir une ſi violente direction, ſautoient la nuit les murailles, & s'enfuyoient du college.

Gomez qui ne vouloit pas eſtre contredit, devint par là plus faſcheux & plus bizarre: tellement qu'un jour il chaſſa tous les Seminariſtes qui reſtoient, comme s'ils euſſent eſté incapables de diſcipline; & ayant receu en leur place des Portugais au nombre de vingt-ſept qui demandoient à eſtre de la Compagnie ſans avoir aucune teinture des lettres humaines, il fit du Seminaire un noviciat.

Comme il avoit tout-à-fait gagné Dom Georges Cabral qui estoit alors Viceroy des Indes, personne n'osoit s'opposer à ses folles entrepriſes, pas mesme l'Evesque Dom Jean d'Albuquerque, qui ne vouloit pas se commettre avec le Viceroy, & qui craignoit d'augmenter le mal en voulant y remedier.

Le Recteur au reste n'estoit pas si attaché à Goa, qu'il ne fist de temps en temps des courses ailleurs, soit que son activité naturelle ne luy permist pas de se tenir en repos, soit que son zele n'eust pas assez d'étenduë dans un seul lieu, soit enfin que se regardant comme le Superieur général des missions, il crust estre obligé d'avoir l'œil à tout, & de faire tout par luy-mesme.

La violence, & l'injustice de Gomez.

La ville de Cochin voulant fonder un college à la Compagnie, il se transporta sur les lieux pour le recevoir: mais il gasta une bonne affaire par sa méchante conduite. Le Capitaine de la forteresse luy donna d'abord une église dite la Mere de Dieu, contre la volonté du Vicaire de Cochin, & malgré une certaine Confrerie à qui l'église appartenoit. Comme on disputa la donation en justice, Gomez qui avoit tout ce qu'il falloit pour faire une fausse démarche, beaucoup d'opiniastreté, un grand credit, & de bonnes intentions, se mit en teste de soûtenir le procés, & d'avoir l'église à quelque prix que ce fust. Un procedé si violent irrita le peuple

qui avoit toûjours eſté tres-édifié de la charité des Peres, & le reſſentiment public alla juſqu'à écrire des lettres de plaintes au Roy de Portugal & au Pere Ignace.

Xavier répare les fautes de Gomez.

Les choſes eſtoient en ces termes quand le Pere Xavier revint du Japon; & c'eſt pour cela en partie que les lettres qu'il receut à Amanguchi le preſſoient tant de revenir. Son premier ſoin fut de réparer les fautes du Recteur, & il commença par l'affaire de Cochin : car en y paſſant à ſon retour, & ſçachant la violence de Gomez, il aſſembla dans le chœur de la Cathedrale le Magiſtrat de la Ville avec toute la Confrerie de la Mere de Dieu, & en preſence du Vicaire s'eſtant mis à genoux devant eux, il leur demanda pardon de ce qui s'eſtoit paſſé, leur preſenta les clefs de l'égliſe dont il s'agiſſoit, & la leur ceda entierement. Mais la ſoumiſſion gagne quelquefois ce que la hauteur ne peut emporter. Les Confreres remirent les clefs entre les mains de Xavier, & firent d'eux-meſmes une donation authentique de leur égliſe au college de la Compagnie.

Pour le regard de Goa, le Saint renvoya les Portugais que Gomez avoit receûs en la Compagnie; & ayant ramaſſé ce qui ſe rencontra de jeunes Indiens qu'on avoit chaſſez, ou qui eſtoient ſortis de leur propre mouvement, il rétablit le Seminaire dont la diſſolution eſtoit ſi préjudiciable à la chreſtienté des Indes.

Il ne reſtoit plus qu'à chaſtier le coupable qui avoit ſi mal employé ſon autorité. Xavier voulut en faire un exemple, & d'autant plus que luy parlant de la punition que ſes fautes meritoient, il le trouva extrémement fier, & peu diſpoſé à obéïr. Il jugea alors qu'un homme qui n'eſtoit ni humble, ni ſoumis aprés des égaremens ſi ſcandaleux, eſtoit indigne de la Compagnie de Jeſus : il ne voulut pas néanmoins luy oſter l'habit à Goa, de peur que ſa ſortie ne fiſt trop d'éclat. Mais ayant fait entendre raiſon là-deſſus au Viceroy, il l'envoya à la fortereſſe de Diu vers Cambaye, avec ordre aux Peres qui y eſtoient de luy donner ſon congé, & de faire ce qu'ils pourroient, pour luy perſuader de retourner en Portugal par le premier navire qui partiroit. Tout s'exécuta ſelon les intentions du ſaint homme : mais Gomez s'eſtant embarqué dans un vaiſſeau qui fit naufrage au milieu de la navigation, ſe noya malheureuſement ; comme pour apprendre par une fin ſi funeſte, que les talens de la nature, & meſme les dons de la grace ne ſervent qu'à perdre un Religieux qui n'a pas l'eſprit d'humilité & d'obéïſſance.

Il chaſſe Gomez de la Compagnie.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE SIXIE'ME.

Il envoye des missionnaires en divers endroits.

LEs affaires de la Compagnie estant raccommodées de la sorte, Xavier ne songea qu'à fournir les missions des Indes de bons ouvriers, ou plûtost qu'à augmenter en la pluspart des missions le nombre de ceux qui y estoient desja employez, & qui ne suffisoient pas aux besoins communs. Il envoya donc Melchior Nugnez à Bazain, Gonsalve Rodriguez à Cochin, Jean Lopez à Meliapor, & Loüis Mendez à la Pescherie, où il confirma superieur le Pere Henri Henriquez que les missionnaires de la coste avoient choisi d'eux-mesmes en la place du Pere Antoine Criminal.

Il pense tout de bon à l'ambassade de la Chine.

Il tourna ensuite toutes ses pensées vers la Chine. Le Viceroy Dom Alphonse de Norogna accorda tres-volontiers au marchand Jac-

ques Pereyra l'ambaſſade que Xavier avoit demandée ; il promit meſme de la favoriſer en toutes choſes, & il donna dequoy faire des preſens à l'Empereur de la Chine. Néanmoins les plus magnifiques furent aux dépens de l'Ambaſſadeur : c'eſtoient des chaſubles de drap d'or, & des paremens d'autel de brocard, des tableaux de dévotion faits par d'excellens peintres de l'Europe, avec d'autres ſuperbes ornemens d'Egliſe rout propres à repreſenter aux Chinois la majeſté de la Religion Chreſtienne.

L'Eveſque Dom Jean d'Albuquerque ne fut pas moins favorable au deſſein du Pere que le Viceroy ; & voulant écrire à l'Empereur de la Chine pour luy rendre un témoignage honorable de la ſainte loy de Dieu, il fit faire ſa lettre en caracteres d'or avec divers embelliſſemens de peinture.

Il ne falloit plus que choiſir les miſſionnaires qui devoient accompagner Xavier à la Chine, & en deſtiner quelques-uns au Japon. Car outre que le Saint penſoit de luy-meſme à ſes chers Japonois, l'Ambaſſadeur du Roy de Bungo qui eſtoit venu avec luy à Goa, demandoit des prédicateurs évangeliques au nom de ſon maiſtre. L'homme de Dieu n'eut pas peu d'affaire pour contenter tous ceux qui s'offroient à luy. Il y avoit alors trente perſonnes de la Compagnie dans le college de Goa ; les uns qui eſtoient aux Indes dés les premieres années de

Xavier ; les autres venus de nouveau, ou receûs depuis peu de temps, tous d'une vertu éprouvée, & dignes du ſort que chacun deſiroit pour ſoy avec tant d'ardeur : mais il n'y en avoit point qui euſt plus d'empreſſement, ni qui meritaſt plus de diſtinction que Gaſpar Barzée.

Il établit Barzée Recteur du college de Goa.

Xavier avant que de partir du Japon l'avoit rappellé d'Ormuz, dans le deſſein de l'envoyer au Japon meſme, ou de le conduire à la Chine. Cependant il ne fit ni l'un ni l'autre ; & aprés bien des réflexions il jugea plus à propos de laiſſer Barzée à Goa, où depuis ſon retour d'Ormuz il faiſoit des fruits incroyables. Mais la principale raiſon fut la neceſſité du college de Saint Paul qui ſe ſentoit encore un peu du gouvernement de Gomez, & qui avoit beſoin d'un ſuperieur dont la conduite n'euſt rien que de régulier. Il l'établit donc Recteur du college de Goa, & tout enſemble Vice-Provincial des Indes par l'autorité qu'il avoit receûë du Général de la Compagnie. Car le Saint trouva à ſon retour du Japon deux Patentes de Rome expediées l'an 1549. l'une du 10. Octobre, l'autre du 23. de Décembre, comme les minutes qui ſe gardent dans les Archives de la Compagnie en font foy. Par la premiere, Ignace déclaroit Xavier Provincial des Indes & de tous les Royaumes de l'Orient, dont il fit une Province particuliere ſeparée de celle de Portugal. Par la ſeconde, il luy communiquoit pleinement

mesme tous les privileges que les souverains Pontifes avoient accordez au chef de l'Ordre, & aux membres à qui le chef voudroit en faire part.

Au reste, voicy la Formule avec laquelle Barzée fut établi, & qui se garde dans les Archives de Goa, écrite de la main mesme du Pere Xavier

Maistre Gaspar, je vous commande en vertu de la sainte obéïssance, comme Superieur de la Compagnie de Jesus dans ces contrées des Indes, de prendre le gouvernement de ce college de Sainte Foy en qualité de Recteur, persuadé que je suis de vostre vertu, de vostre humilité, de vostre prudence, & de tous les talens qui vous rendent propre à la conduite des autres.

Je veux que tous les Peres & tous les Freres Portugais de la Compagnie de Jesus répandus en ce nouveau Monde depuis le Cap de Bonne Esperance jusques à Malaca, aux Moluques, & au Japon, vous soient soumis. Je pretends aussi que tous ceux qui viendront de Portugal, ou de quelque autre païs de l'Europe en ces maisons de la Compagnie pour estre sous mon obéïssance, vous reconnoissent pour leur superieur, à ce n'est que nostre Pere Ignace ne nommast quelqu'un Recteur de ce college de Goa comme je l'en ay desja prié par mes lettres, en luy exposant fort au long combien il semble

» neceſſaire qu'il envoye icy quelque homme d'expe-
» rience, & à qui il ſe fie beaucoup, pour gou-
» verner ce college & toutes les miſſions de nôt-
» re Compagnie qui en dependent.

» Si donc quelqu'un de la Compagnie envoyé
» par noſtre Pere Ignace, ou par un autre Gene-
» ral de la Compagnie de Jeſus avec des Patentes
» bien ſignées, arrive à Goa pour prendre le char-
» ge de cette maiſon & de celles qui y ſont attа-
» chees : je vous ordonne en vertu de la ſainte
» obeïſſance de luy remettre auſſitoſt le gouver-
» nement entre les mains, & de luy obeïr en toutes
» choſes.

Il reconnoiſt luy-meſme Barzée pour Superieur.

Xavier ayant ainſi déclaré Barzée ſuperieur en preſence de tout le college, ſe mit à genoux devant luy pour le reconnoiſtre, & pour donner publiquement un exemple de ſoumiſſion. Enſuite il commanda à tous en vertu de la ſainte obeïſſance de luy obeïr, & il luy ordonna à luy-meſme de chaſſer de la Compagnie tous ceux qui entreprendroient quelque choſe ſur ſon autorité, ou qui refuſeroient de ſuivre ſes ordres. Il luy ordonna, dis-je, de les chaſſer, ſans avoir égard à leur capacité, à leur eloquence, ni à tous les autres avantages naturels, en ajouſtant que quelque excellentes qualitez qu'ils euſſent, ils manquoient des plus eſſentielles, qui ſont l'humilité & l'obeïſſance.

Comment Barzée reçoit les charges qui lui ſont données.

Barzée ne dit pas une parole lors qu'on luy intima qu'il n'iroit point à la Chine quelque

passion qu'il eust d'y aller, & on peut dire qu'en cette rencontre il sacrifia genereusement à l'obeïssance toute l'ardeur de son zele. Mais quand on le nomma & Recteur & Vice-Provincial, confus de ces dignitez, il protesta hautement qu'il n'avoit aucun talent pour gouverner. Il pensa sur tout mourir de honte, voyant le Saint à ses pieds. Il se jetta à genoux de son costé, & il le conjura les larmes aux yeux d'avoir egard à sa foiblesse.

Le Saint qui connoissoit Barzée parfaitement ne l'écouta pas, & le crut d'autant plus digne des deux charges, que luy-mesme ne s'en croyoit point capable. Comme Barzée estoit souhaité par tout, & que néanmoins sa presence estoit necessaire à Goa non seulement pour le bon ordre du college, mais aussi pour le bien des missions : Xavier luy défendit en vertu de la sainte obeïssance de sortir de l'Isle pendant l'espace de trois ans, & il en usa ainsi, afin que Barzée estant lié par là, eust droit de refuser les villes qui voudroient l'avoir, & que si son refus les fâchoit, elles ne luy en sceussent pas mauvais gré.

Après tous ces ordres si précis, Xavier donna au nouveau Recteur des instructions par écrit qui luy servissent à gouverner les inferieurs, & à se conduire luy-mesme, selon ce qu'ils s'estoient tous proposez de n'avoir pour but que la plus grande gloire de Dieu. Ces instructions

ſont fort amples, & je ne rapporterai icy que les principales.

Lib 6. Ep. 5 nov. „ Sur toutes choſes ayez continuellement voſ-
„ tre neant devant les yeux, & taſchez d'en avoir
„ l'eſprit ſi penetré, que le mépris de vous-meſ-
„ me ne vous quitte point.

„ Traitez toûjours doucement & honorable-
„ ment les Peres de la Compagnie, tant ceux qui
„ demeurent avec vous que ceux qui vivent ailleurs,
„ ſans faire paroiſtre jamais ni de rudeſſe, ni de
„ hauteur, ſi ce n'eſt qu'on abuſaſt de voſtre mo-
„ deration & de voſtre humilité : car alors ayant
„ en veûë uniquement le bien de vos inferieurs,
„ & ne penſant point à venger le mépris de voſ-
„ tre autorité, vous ferez un peu ſentir aux cou-
„ pables ce que vous pouvez. Mais vous ne les
„ punirez qu'autant qu'il ſera beſoin & pour leur
„ amendement & pour l'edification de ceux qui,
„ qui auroient eſté témoins de la faute.

„ Toutes les fautes que les Peres ou les Freres
„ feront contre l'obéïſſance doivent eſtre punies
„ de quelque peine ; & en cela le caractere de
„ preſtre ne doit donner nul privilege. Si quel-
„ ques-uns de vos inferieurs agiſſent avec vous
„ d'une maniere hautaine, & que plein d'eux-
„ meſmes ils vous reſiſtent opiniaſtrement, éle-
„ vez-vous à voſtre tour contre eux ; parlez-leur
„ en maiſtre, & que voſtre conduite à leur égard
„ ait plus de ſeverité que de douceur. Impoſez-
„ leur donc de penitences publiques, ſur tout

prenez garde qu'ils ne remarquent en vous de « la foibleſſe, & qu'ils ne penſent qu'on les craint : « car rien ne gaſte davantage, & ne porte plus à « la revolte des eſprits opiniaſtres & indociles, que « de reconnoiſtre peu de vigueur dans celuy qui « les gouverne ; & il n'eſt pas croyable à quel « point monte leur orgueïl & leur inſolence, quand « ils s'apperçoivent qu'un ſuperieur les ménage, « & qu'il n'oſe les punir aprés qu'ils luy ont man- « qué de reſpect. «

L'impunité confirme ces gens-là dans leur au- « dace, ou plutoſt elle fait qu'ils deviennent de « jour en jour plus audacieux ; ce qui trouble la « paix des maiſons. Executez donc mes ordres « ſans craindre les diſcours ou les jugemens des « hommes, & que nulle conſideration, nul egard « ne vous empeſche de faire voſtre devoir. «

Parmi vos inferieurs, vous en trouverez qui « ne ſont ni obſtinez, ni deſobéïſſans, mais qui « ſont foibles, qui oublient ce qu'on leur com- « mande ; qui ne meprisent pas les ordres du ſu- « perieur, mais qui les negligent quelquefois par « laſcheté & par imprudence. Reprenez ceux-là « d'une maniere plus douce, & temperez voſtre « réprimande par la ſerenité de voſtre viſage : que « s'il faut les punir, ne leur impoſez qu'une le- « gere penitence. «

Ne recevez jamais en la Compagnie des gens « qui ayent peu de jugement & d'habileté, dont « la ſante ſoit foible, & qui ne ſoient propres à «

» rieus, ou qu'on puiſſe ſoupçonner de penſer à la
» Religion plus par intereſt que par un deſir ſin-
» cere de ſervir Dieu.

» Je deſire que vous faſſiez faire vous-meſme
» les Exercices ſpirituels d'un mois à ceux qui ſe-
» ront receûs, & que vous n'employiez pour cela
» le miniſtere de perſonne. Tout ce temps-là
» vous les obſerverez avec toute l'attention poſſi-
» ble, juſques à ce que vous les connoiſſiez à
» fonds.

» Quand ils auront achevé leurs Exercices, vous
» les occuperez au ſervice des malades dans les
» hoſpitaux publics, & aux plus vils offices de la
» maiſon. Vous leur ferez rendre compte de l'ef-
» fort qu'ils auront fait pour s'aquiter bien de
» leurs meditations ordinaires ſelon la forme pref-
» crite: ſi vous reconnoiſſez certainement qu'ils
» ſont laſches & tiedes en leurs oraiſons, vous
» pourrez les renvoyer, & en decharger la Com-
» pagnie de bonne heure; ou s'il y a lieu d'eſpe-
» rer qu'ils ſe corrigent, vous les retirerez pour
» quelques jours de ces exercices interieurs, en les
» privant par penitence d'un honneur dont leur
» negligence les a rendus indignes, tel qu'eſt ce-
» luy de s'entretenir avec Dieu; afin qu'ayant
» honte d'eſtre exclus de ce commerce celeſte, ils
» deſirent plus ardemment d'y rentrer.

» Je vous recommande extrémement de reſpecter
» fort Monſeigneur l'Eveſque, & de luy obeir: pre-
» nez garde de faire jamais rien qui luy coûte du

déplaisir. Taschez au contraire de le servir en « toutes choses autant que vous pourrez, & recon- « noissez par tous les offices possibles les obliga- « tions infinies que nous avons à un Pere si cha- « ritable & si bien-faisant. «

Ordonnez aux Peres qui sont hors de Goa « de luy écrire de temps en temps, mais en peu de « mots, pour luy rendre compte du fruit de leurs « travaux: qu'ils ajoustent dans leurs lettres tout « ce qui se peut dire de veritable à la loûange de « ses Vicaires, & tout ce que les autres Religieux « font de bien: que si on n'a rien de bon à en « dire, qu'on n'en dise mot, & qu'on ne s'imagi- « ne pas que nostre devoir nous oblige de faire des « plaintes à l'Evesque de la mauvaise conduite de « ses Vicaires, ou des autres ouvriers évangeli- « ques; il se trouvera assez de gens qui en pren- « dront la peine. «

Donnez-vous bien de garde de vous embar- « rasser dans les affaires seculieres, ni d'y embar- « rasser vos inferieurs sous quelque prétexte que « ce soit. Quand les gens du monde voudront « vous engager dans ces emplois de la vie civile, « répondez-leur que le temps qui vous reste de « la prédication & de l'administration des sa- « cremens ne vous suffit presque pas pour l'o- « raison & pour l'étude qui vous sont pour- « tant necessaires avant que vous montiez en « chaire, & que vous paroissiez dans le tribunal « de la penitence: que vous ne pouvez preferer le «

» ſoin des choſes profanes à celuy du ſalut des
» ames ſans renverſer l'ordre de la charité. Vous
» vous degagerez par là de toutes ces ſortes d'em-
» barras, ſans quoy vous feriez un tort notable à
» la Compagnie : car vous devez ſçavoir que le
» monde entre ſouvent par cette porte dans les
» maiſons Religieuſes au préjudice & des Reli-
» gieux & de la Religion.

» Dans les viſites qu'on vous rend, taſchez de
» découvrir ce que prétendent les perſonnes qui
» vous viennent voir ; car il y en a qui n'ont rien
» moins en veûë que leur avancement ſpirituel.
» C'eſt le ſeul intereſt temporel qui les amene ; &
» il s'en trouve meſme quelques-uns qui ne vien-
» nent ſe confeſſer, qu'afin d'avoir occaſion de
» vous dire les beſoins de leur famille. Le meil-
» leur avis que je puiſſe vous donner, c'eſt de vous
» garder d'eux, & de leur déclarer d'abord pour
» vous en defaire, que vous ne pouvez ni leur
» fournir de l'argent, ni leur procurer nulle fa-
» veur du coſté des hommes. Sur tout ayez peu
» de diſcours avec ces ſortes de gens ; car ce ſont
» d'ordinaire de grands parleurs, & ſi vous vous
» amuſez à les écouter, ils vous feront perdre
» beaucoup de temps.

» Ne vous ſouciez point au reſte de ce qu'ils
» penſeront ou diront de vous : laiſſez-les mur-
» murer, & endurciſſez-vous ſi bien là-deſſus,
» qu'ils ne découvrent en vous aucune ſenſibilité
» naturelle, car cela feroit voir que vous n'eſtes

pas

pas assez dégagé du monde, comme si vous déliberiez quel parti vous devez prendre, de plaire au monde ou à Jesus-Christ. Souvenez-vous que vous ne sçauriez rechercher l'approbation des hommes sans trahir vostre ministere, ni sans estre un deserteur de la milice sacrée, en vous éloignant de la perfection évangelique où vous estes obligé de tendre avec une ardeur que rien ne rallentisse jamais. «

Xavier donna ensuite à Barzée divers ordres particuliers qui regardoient les personnes & les maisons de la Compagnie.

Il choisit aprés pour ses compagnons Balthasar Gago, Edoûard Sylva, & Pierre Alcaçeva avec François Gonzalez & Alvare Ferreira de Monte-mayor, sans compter un jeune seculier Chinois nommé Antoine qui avoit esté élevé dans le Seminaire de Sainte Foy. Les uns estoient destinez à la Chine, & les autres au Japon. Il choisit des compagnons pour la Chine & pour le Japon.

Le Pere Ignace avoit écrit au Pere François qu'il estoit tres-important d'envoyer des Indes en Europe un homme de la Compagnie bien instruit des affaires de l'Orient, & qui pust rendre un compte exact de tout au Roy de Portugal & au souverain Pontife, pour tirer de l'un des secours temporels, & de l'autre les graces spirituelles qui estoient necessaires à l'augmentation de la chrestienté du nouveau Monde.

Le Pere François ne receut ces lettres qu'a-

prés ſon voyage du Japon. Il avoit eû la meſme penſée : mais quand il vit que le ſentiment d'Ignace eſtoit ſi conforme au ſien, il députa en Portugal & en Italie André Fernandez, homme d'un grand ſens & d'une grande vertu qui n'eſtoit pas encore preſtre. Outre qu'il l'inſtruiſit à fonds de l'état des Indes, il écrivit ſur ce ſujet des lettres aſſez amples au Roy de Portugal, au Pere Rodriguez, & au Pere Ignace. Comme il eſtoit preſt à partir pour le voyage de la Chine, il informoit de ſon départ Dom Jean III. en ces termes.

Lib. 4. Ep. 8.

Il écrit au Roy de Portugal ſur ſon voyage de la Chine.

» Je partiray de Goa dans cinq jours pour faire voile vers Malaca, d'où je prendray le chemin de la Chine avec Jacques Pereyra qui eſt nommé Ambaſſadeur. Nous portons de riches preſens que Pereyra a achetez partie de voſtre argent & partie du ſien : mais nous en portons un tres-précieux, & qu'aucun Roy que je ſçache n'a jamais fait à un autre Roy, c'eſt l'Evangile de Jeſus-Chriſt ; & ſi l'Empereur de la Chine en connoiſt une fois le prix, je ſuis aſſeûré qu'il préferera ce treſor à tous les ſiens quelque grands qu'ils ſoient.

» J'eſpere que Dieu regardera enfin avec des yeux de miſericorde un ſi vaſte empire, & qu'il fera connoiſtre à tant de peuples qui portent ſon image gravée ſur le front, leur Créateur & le Sauveur de tous les hommes Jeſus-Chriſt.

» Nous ſommes trois de la Compagnie qui al-

lons à la Chine avec Pereyra, & noſtre deſſein « eſt de tirer des fers les Portugais qui ſont là « captifs, de ménager l'amitié des Chinois en fa- « veur de la Couronne de Portugal, & ſur tout « de faire la guerre aux démons & à tous leurs « partiſans. Nous déclarerons pour cela à l'Em- « pereur, & enſuite à tous ſes ſujets de la part du « Roy du ciel le tort qu'ils ont de rendre au dé- « mon le culte qui n'eſt deû qu'au vray Dieu « créateur des hommes, & à Jeſus-Chriſt leur ju- « ge & leur maiſtre. «

L'entrepriſe peut ſembler hardie, de s'aller « jetter parmi des peuples barbares, & d'oſer pa- « roiſtre devant un puiſſant Monarque pour luy « annoncer la verité, & pour le reprendre de ſes « vices. Mais ce qui nous donne du courage, « c'eſt que Dieu luy-meſme nous a inſpiré cette « penſée, qu'il nous remplit de confiance en ſa « miſericorde, & que nous ne doutons pas de ſon « pouvoir qui ſurpaſſe infiniment la puiſſance du « Roy de la Chine. «

Ainſi toute l'affaire eſtant entre les mains de « Dieu, quel ſujet de crainte ou de défiance pou- « vons-nous avoir ? Car enfin nous ne devons « craindre que de l'offenſer, & que d'encourir les « peines qui ſont deſtinées aux méchans. Mais « mon eſperance croiſt incomparablement davan- « tage quand je conſidere que Dieu a choiſi des « hommes laſches & des pecheurs comme nous, « pour un employ auſſi relevé qu'eſt celuy de por- «

» ter la lumiere de l'Evangile preſque en un autre
» monde à une nation barbare aveuglée par l'i-
» dolatrie & par le vice.

Il aſſemble la nuit les Peres de Goa avant ſon départ, & pourquoy.

Tandis qu'on équipoit le navire qui devoit porter les miſſionnaires de la Chine & du Japon, Xavier aſſembloit la nuit les Peres du college de Saint Paul, ne pouvant le faire le jour, parce qu'ils eſtoient occupez depuis le matin juſqu'au ſoir. Il les entretenoit des vertus que demande la profeſſion apoſtolique, & il parloit avec tant d'ardeur & tant d'onction, que ce n'eſtoit que ſoupirs & que larmes dans l'aſſemblée au rapport de quelques-uns qui eſtoient preſens, & qui l'ont laiſſé par écrit.

Mais les inſtructions qu'il leur fit en leur diſant le dernier adieu ſont bien remarquables; & je ne puis, ce me ſemble, les mieux rapporter qu'en faiſant parler l'écrivain qui les a recueïllies de la bouche du Saint meſme.

Le Pere maiſtre François, dit-il, *embraſſant ſes Freres avant que de s'embarquer pour la Chine, & pleurant ſur eux, leur recommandoit à chacun d'eſtre conſtans dans leur vocation, d'avoir une humilité profonde qui euſt pour principe une veritable connoiſſance de ſoy-meſme, & particulierement d'obéir avec promptitude.* Il s'étendit ſur ce dernier point, & recommanda l'obéïſſance comme une vertu tres-agréable à Dieu, fort loûée par le Saint Eſprit, & abſolument neceſſaire aux enfans de la Compagnie.

Il part de Goa, & ce

L'Apoſtre partit de Goa le Jeudy Saint, qui

estoit cette année 1552. le quatorziéme d'Avril. La mer fut assez tranquille jusqu'aux Isles de Nicubar, qui sont un peu au dessus de Sumatra vers le Nord. Les flots commencerent là à grossir ; & en peu de temps la tourmente devint si furieuse, qu'à peine restoit-il aucune esperance d'échaper. Ce qui augmenta la crainte, c'est que deux fustes qui venoient de compagnie, ne pouvant soûtenir la furie des ondes, furent submergées l'une auprés de l'autre. qui luy arrive en chemin.

Le navire qui portoit Xavier & ses compagnons estoit un vaisseau Royal, fort grand, & extrémement chargé, de sorte que sa masse & sa charge l'empeschoient de bien obéïr à la voile & au gouvernail. On jugea qu'il estoit necessaire de le soulager, & on tiroit desja les marchandises pour les jetter dans la mer, lors que le Pere François pria le Capitaine de ne précipiter rien. Mais comme les matelots dirent que la tempeste venant à redoubler sur le soir selon la coustume, on ne pourroit pas décharger commodément le vaisseau dans l'obscurité de la nuit, il leur repartit qu'ils n'eussent là-dessus aucune inquietude, que la mer se calmeroit, & qu'on verroit la terre avant le coucher du soleil. Le Capitaine qui sçavoit combien les prédictions du Pere estoient seûres, n'eut pas de peine à le croire ; & l'évenement fit voir la verité de la prophetie. Le calme revint, & la terre parut lors que le soleil se couchoit.

Avant que d'arriver à Malaca, il connoiſt que la peſte eſt dans la ville.

Mais tandis que tout le monde ſe réjoüiſſoit d'approcher du port, on s'apperceut que le ſaint homme avoit le viſage triſte, & ſoupiroit meſme de douleur. Quelques-uns luy en demanderent la cauſe, & il leur dit qu'ils priaſſent Dieu pour la ville de Malaca affligée d'une maladie populaire. Xavier diſoit vray, & la maladie eſtoit ſi univerſelle & ſi contagieuſe, qu'elle ſembloit un commencement de peſte. On ne voyoit par tout que fievres malignes, qui faiſoient mourir les plus robuſtes en fort peu de temps, & qui ſe gagnoient d'abord.

C'eſt l'état où le navire trouva Malaca. Jamais la veûë de l'homme de Dieu ne fut plus agréable aux habitans : chacun ſe promit de luy des ſoulagemens pour le corps, des conſolations pour l'ame ; & ils ne ſe tromperent pas dans leur eſperance.

Il travaille au ſoulagement des malades.

Dés qu'il eut mis pied à terre, il alla chercher les malades, & il trouva auprés d'eux dequoy exercer ſa charité en toutes manieres. Il n'y en avoit pas un qui ne vouluſt ſe confeſſer au Pere François, & mourir entre ſes bras, ſuivant l'opinion commune, que quiconque avoit ce bonheur ſe ſauvoit infailliblement.

Il alloit avec ſes compagnons de ruë en ruë ramaſſer les pauvres qui languiſſoient ſur le pavé ſans aucun ſecours. Il les portoit aux hoſpitaux & au college de la Compagnie qu'il changea en hoſpital ; & quand tout fut plein dans

les hospitaux & dans le college, il fit construire des cabanes le long de la mer du débris des vieux vaisseaux pour servir de logement au reste de ces malheureux. Il leur procura en suite des alimens & des remedes qu'il demandoit luy-mesme pour l'amour de Dieu aux personnes de pieté, & il leur rendit jour & nuit toutes sortes de services.

Ce qui parut merveilleux, c'est qu'encore qu'on ne pust servir les malades, assister les moribonds, enterrer les morts, sans estre frapé du mesme mal, ni sans en mourir, Xavier & ses compagnons conserverent toûjours leur santé parmi de si perilleux emplois. Mais ce fut un vray miracle que la résurrection d'un jeune homme à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le ministere de son serviteur.

Il ressuscite un mort.

Ce jeune homme nommé François Ciavus, & fils unique d'une femme dévote qui estoit depuis long-temps sous la conduite du Pere Xavier, s'estant mis dans la bouche sans y penser le fer d'une fleche empoisonnée telle qu'en ont les Orientaux de ce païs-là, mourut tout à coup, tant le poison estoit subtil & mortel. On l'ensevelissoit desja, lors que Xavier survint par hazard. Il fut si touché des cris & des larmes de la mere, que prenant le mort par la main, il le fit revivre avec ces paroles: *François, au nom de Jesus-Christ levez-vous.* Le ressuscité crut dés ce moment n'estre plus à luy, &

devoir consacrer à Dieu une vie miraculeusement recouvrée. Il le fit en effet, & par reconnoissance pour Xavier prit l'habit de la Compagnie.

Dés que la mortalité eut presque tout-à-fait cessé, le Saint se mit à traiter de l'ambassade & du voyage de la Chine avec Dom Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca, que le Vice-Roy chargeoit de l'exécution d'une affaire si importante. Dom Alvare avoit fort approuvé cette entrepriſe, lors que Xavier luy en fit l'ouverture au retour du Japon, & mesme promit alors de la favoriser de tout son pouvoir. Mais l'envie & l'interest sont deux passions qui étouffent les sentimens les plus raisonnables, & qui font oublier les engagemens les plus solennels.

L'ambassade de la Chine est traversée par le Gouverneur de Malaca.

Le Gouverneur estoit mal content de Pereyra qui n'avoit pas voulu luy prester l'année précedente dix mille écus, & il ne pouvoit souffrir qu'un marchand fust nommé Ambassadeur vers le plus grand Monarque du monde. Aussi disoit-il, en se moquant, que ce Pereyra dont les provisions du Viceroy faisoient mention, estoit un Seigneur de la Cour de Portugal, & non pas ce Jacques Pereyra qui avoit esté domestique de Dom Gonsalve Cotigno. Mais ce qui le faschoit le plus, c'est qu'outre l'honneur qu'auroit le marchand de son ambassade, il luy en reviendroit un tres-grand profit par le debit de ses marchandises qu'il vendroit fort cher à la Chine.

Chine. Le Gouverneur ajouſtoit qu'on euſt deû reconnoiſtre en ſa perſonne les ſervices du Comte ſon pere, & que les cent mille écus que gagneroit du moins Pereyra convenoient bien mieux au fils d'Atayde qu'au valet de Cotigno. Sur cela la penſée luy vint de rompre le voyage de la Chine. Il ne ſe déclara pas néanmoins d'abord, & pour mieux couvrir ſon deſſein, ou pour ne paroiſtre pas trop ingrat, il donna de belles paroles au Pere Xavier à qui il eſtoit extrémement obligé; car le Saint luy avoit procuré la charge de Capitaine major de la mer, & luy en avoit apporté luy-meſme les proviſions, ſur ce que Dom Alvare, lors qu'on luy parla la premiere fois de l'ambaſſade de la Chine, témoigna y prendre beaucoup d'intereſt, & s'engagea à la faire réüſſir au cas que les ports & les navigations des Portugais fuſſent une fois de ſa dépendance.

Pour l'engager davantage, le Pere luy obtint du Viceroy, & luy apporta auſſi certaines prééminences extraordinaires, qui n'eſtoient point compriſes dans les proviſions de la charge. Mais afin de le gagner tout-à-fait, comme il le trouva fort malade en arrivant, il s'attacha entierement à le ſervir, & ſe fit tout à la fois ſon infirmier & ſon chapelain, le veillant la nuit, & luy diſant tous les jours la meſſe. Mais tout cela ne put rien ſur un cœur que la jalouſie & l'avarice dominoient.

Xavier fait ce qu'il peut pour rendre le Gouverneur favorable à l'ambaſſade de la Chine.

Quelque ſoin que priſt Dom Alvare de cacher ſes mauvaiſes intentions, Xavier les connut bientoſt, & au meſme temps écrivit à Pereyra qui eſtoit encore à Sunda, de venir ſans nul équipage, & de n'affecter rien de ſplendide, pour ne pas aigrir un eſprit jaloux & intereſſé.

Mais toute la modeſtie de l'Ambaſſadeur n'empeſcha pas le Gouverneur d'éclater. Au bruit de ſon arrivée, il envoya ſur le port des officiers de juſtice & des gens de guerre, avec ordre de ſe ſaiſir du navire la Sainte Croix, d'en détacher le gouvernail, & de le luy apporter.

Ce fut le premier acte de juriſdiction que Dom Alvare exerça comme Capitaine de la mer, uſant ainſi contre Xavier meſme du pouvoir que luy avoit procuré Xavier, & pouſſant l'ingratitude juſqu'où elle peut aller.

Cependant, pour donner à ſa paſſion le prétexte du bien public ſelon la couſtume de ceux qui ont l'autorité entre les mains, il dît hautement que les intereſts de la Couronne l'obligeoient d'agir de la ſorte; qu'il ſçavoit par ſes eſpions que les Javes faiſoient des préparatifs de guerre pour venir fondre tout de nouveau ſur Malaca; qu'il ne pouvoit avoir trop de navires contre de ſi puiſſans ennemis, & que la Sainte Croix luy eſtoit abſolument neceſſaire.

Cette fable que le Gouverneur compoſa luy-meſme fut bientoſt détruite par l'arrivée de quelques autres vaiſſeaux Portugais qui venoient du

païs des Javes, & qui asseûrerent que ces barbares divisez entre eux par des guerres domestiques n'avoient garde de rien entreprendre au dehors.

Dom Alvare ne sçachant plus comment sauver les apparences, leva le masque, & ne garda plus aucunes mesures. Xavier voyant que l'amour du gain estoit ce qui le gouvernoit davantage, luy fit offrir par Pereyra trente mille écus en pur don : mais l'envie de tout avoir fut cause que Dom Alvare refusa ce qu'on luy offroit.

Le Tresorier & d'autres ministres de la Couronne de Portugal estant venus luy representer que les ordonnances Royales défendoient qu'on traversast la navigation des marchands qui payoient le droit du port, il les menaça la canne à la main, & les chassa de sa chambre en colere, disant qu'il estoit trop vieux pour recevoir des conseils ; que tandis qu'il seroit Gouverneur de Malaca & Capitaine de la mer, Jacques Pereyra ne passeroit point à la Chine ni comme Ambassadeur ni comme marchand, & que si le Pere Xavier avoit tant de zele pour la conversion des payens, il pouvoit aller au Brezil & au Royaume de Monomotapa.

François Alvarez qui estoit Auditeur Royal, & qui avoit beaucoup de credit dans la Ville, n'ayant pû ni par prieres ni par raisons obliger Dom Alvare à rendre le gouvernail de la Sainte

Croix, voulut le faire enlever par force: mais Xavier s'y oppoſa, jugeant bien que les ſoldats qui gardoient le gouvernail le défendroient au prix de leur vie, & que cette affaire auroit des ſuites faſcheuſes.

On taſche en vain de gagner le Gouverneur.

La voye que prit le ſaint homme fut d'envoyer au Gouverneur le Grand-Vicaire Jean Suarez accompagné des perſonnes les plus conſiderables de la Ville, pour luy faire voir des lettres du Roy Dom Jean III. qui portoient expreſſément que c'eſtoit ſon intention que le Pere Xavier étendiſt la Foy le plus avant qu'il pourroit dans tous les Royaumes de l'Orient, & que les Gouverneurs des Indes le favoriſaſſent en toutes choſes. Suarez leût encore au Gouverneur la lettre du Vice-Roy Dom Alphonſe de Norogna, où l'on déclaroit criminel d'Etat quiconque mettroit obſtacle à cette entrepriſe particuliere.

Ce qui devoit ramener Dom Alvare à la raiſon, ou l'intimider du moins, ne ſervit qu'à le rendre plus déraiſonnable & plus audacieux. Il ſe leva de ſon ſiege tout hors de luy-meſme, & batant du pied, il renvoya bruſquement le Grand-Vicaire avec ces paroles: *Les intereſts du Roy veulent cela, & moy je ne le veux point. Je ſeray le maiſtre.*

Le Gouverneur s'emporte contre le Pere Xavier.

Les emportemens du Gouverneur ne ſe bornerent pas aux perſonnes qui luy firent des remontrances de la part du Saint; ils s'étendirent au Saint meſme qu'il regardoit comme l'auteur

& comme le chef de l'entrepriſe. On ne ſçauroit croire les paroles dures qu'il luy dit, ni la maniere outrageuſe dont il le traita en pluſieurs rencontres; de ſorte qu'on diſoit publiquement dans Malaca, que cette perſecution tenoit lieu de martyre au Pere François.

Le ſerviteur de Dieu ne reſſentoit pas ce qui touchoit ſa perſonne: il beniſſoit tous les jours le Ciel d'avoir occaſion de ſouffrir; mais il s'atendriſſoit extrémement ſur les intereſts de la Religion, & on le voyoit quelquefois fondre en larmes.

Il ne laiſſa pas d'agir ſans relaſche auprés du Gouverneur pendant prés d'un mois, le priant tantoſt par les playes d'un Dieu crucifié, le preſſant tantoſt par la veûë d'une éternité malheureuſe, & taſchant de luy faire entendre quel crime c'eſtoit que d'arreſter le cours de la prédication: mais les raiſons divines ne touchoient pas plus Dom Alvare que les conſiderations humaines.

Un ſi étrange endurciſſement deſola le Pere Xavier. Comme il vit que toutes les voyes de douceur eſtoient inutiles, & que le temps propre pour la navigation ſe paſſoit, aprés avoir bien conſulté Dieu là-deſſus, il jugea enfin qu'il falloit éprouver les derniers remedes. Depuis dix ans qu'il eſtoit aux Indes, perſonne hors l'Eveſque de Goa ne ſçavoit qu'il fuſt Nonce Apoſtolique. Il avoit gardé ſur cela un profond

silence, & n'avoit fait aucun exercice de sa dignité. Mais il crut estre obligé de se déclarer dans une occasion si importante, & de fraper des anathêmes de l'Eglise, s'il en estoit besoin, celuy qui faisoit ouvertement la guerre à l'Eglise.

Le Pere se résout à excommunier le Gouverneur; & ce qu'il fait auparavant.

Il ne voulut pas néanmoins lancer le foudre luy-mesme. S'estant adressé pour cela au Grand-Vicaire, il commença par luy montrer un des Brefs de Paul III. qui l'établissoient son Nonce dans tous les Royaumes de l'Orient. Il supplia ensuite Suarez de les faire voir à Dom Alvare, de luy expliquer les censures qu'encouroient ceux qui s'opposoient aux Legats du Pape en matiere de Religion, & de l'exhorter par ce qu'il y avoit de plus saint, à permettre l'ambassade de la Chine; en cas de refus, de le menacer des peines Ecclesiastiques de la part du Vicaire de Jesus-Christ, de le conjurer en mesme temps par la mort du Sauveur des hommes d'avoir pitié de luy-mesme.

Xavier esperoit toûjours que le Gouverneur ouvriroit les yeux, & dans l'écrit qu'il donna au Grand-Vicaire pour l'engager à une commission si délicate, il disoit en propres termes, *Je ne puis croire que Dom Alvare soit assez endurci pour ne se pas relascher dés qu'on luy aura fait connoistre les intentions & les ordres du Saint Siege.* Il prioit le Grand-Vicaire dans cét écrit de luy renvoyer l'écrit mesme avec la réponse de Dom Alvare,

afin que l'un & l'autre fuſt un témoignage authentique à l'Eveſque de Goa, qu'il n'avoit rien omis pour l'affaire de la Chine, & que ſi elle ne ſe faiſoit point, ce n'eſtoit pas tout-à-fait ſa faute.

Suarez fit à légard du Gouverneur toutes les démarches que le Saint luy avoit marquées. Mais rien ne put faire revenir Dom Alvare. Il ſe moqua des menaces qu'on luy fit, & ſe déchaiſna contre la perſonne de Xavier, diſant tout haut que c'eſtoit un ambitieux & un hypocrite, l'ami des pecheurs & des publiquains.

Le Grand-Vicaire excommunie le Gouverneur de Malaca au nom du Pere Xavier.

Le Grand-Vicaire ne pouvant ſouffrir davantage une impieté ſi outrée & ſi ſcandaleuſe, excommunia enfin le Gouverneur ſelon qu'il en eſtoit convenu avec le Pere François. Il excommunia auſſi tous ſes gens, qui par une laſche complaiſance flatoient la paſſion de leur maiſtre, & qui parloient inſolemment du Saint Siege.

L'excommunication n'embarraſſa pas un homme qui n'avoit nuls principes ni de religion ni d'honneur. Sans ſe mettre donc en peine de la colere du Ciel & des bruits du monde, il ſe rendit maiſtre du navire la Sainte Croix, & mit deſſus un capitaine qui eſtoit à luy, avec vingt-cinq matelots affidez pour aller en trafic à Sancian, où les Portugais faiſoient un tres-grand commerce.

Le mauvais ſuccés de la negociation du Vi-

caire de Malaca fut tres ſenſible au Pere Xavier: il en eut le cœur bleſſé, & il confeſſa au Pere François Perez qu'il n'avoit jamais rien reſſenti ſi vivement. L'état déplorable où Dom Alvare eſtoit devant Dieu, la ruine de Pereyra, l'ambaſſade de la Chine entierement renverſée; tout cela le faiſoit gemir, & d'autant plus qu'il imputoit tant de malheurs à luy-meſme, comme il fit entendre à ſon ami Pereyra qui eſtoit caché dans Malaca, & auquel il prit le parti d'écrire, ne pouvant ſe réſoudre à le voir.

Le Saint impute à ſes pechez le renverſement de l'ambaſſade de la Chine.

» Puiſque la grandeur de mes pechez, dit-il, » eſt cauſe que Dieu n'a pas voulu ſe ſervir de » nous deux pour l'entrepriſe de la Chine, c'eſt » ſur moy qu'on doit rejetter toute la faute: » ce ſont mes pechez qui ont ruiné vos affaires, » & qui vous ont fait perdre tout l'argent que » vous avez employé pour les préparatifs de l'am- » baſſade. Dieu toutefois m'eſt témoin que je l'ai- » me, & que je vous aime vous-meſme; & je » vous avoûë que ſi mes intentions n'avoient eſté » droites, j'aurois encore plus d'affliction que je » n'en ay. La grace que je vous demande, c'eſt » que vous ne me veniez point trouver, de crain- » te que l'état où vous eſtes réduit ne me tou- » che trop, & que voſtre douleur n'augmente la » mienne.

» Cependant, j'eſperé que cette diſgrace vous » ſera utile: car je ne doute pas que le Roy ne » récompenſe voſtre zele, comme je l'en ay prié par

par mes lettres. Pour le Gouverneur qui a rompu noſtre voyage, je n'ay plus de commerce avec luy : que Dieu luy pardonne ; je le plains, car il ſera puni bien plus ſeverement qu'il ne penſe.

Mais ſi le Pere Xavier écrivit au Roy de Portugal des lettres tres-fortes en faveur de Pereyra, il ne luy écrivit rien contre Dom Alvare, & Dom Alvare en fut luy-meſme témoin, ayant intercepté les lettres du Pere. En effet, il n'y trouva pas un mot de plainte, & cela le ſurprit étrangement. L'homme de Dieu offroit tous les jours pour luy le ſacrifice de la meſſe, & verſoit beaucoup de larmes aux pieds des autels, afin de luy obtenir la grace d'une ſincere penitence. Il dît un jour que Dom Alvare perdroit tout à la fois le bien, l'honneur, & la vie ; & il ajouſta, *Dieu veüille que l'ame ne periſſe pas.*

En écrivant au Roy de Portugal, il ne fait point de plaintes du Gouverneur de Malaca.

Au reſte, quoy-que la porte de la Chine ſemblaſt tout-à-fait fermée depuis qu'on eut perdu l'eſperance de l'ambaſſade qui devoit faciliter l'entrée du Royaume, le Saint ne deſeſpera pas d'annoncer l'Evangile aux Chinois, & il s'imagina qu'allant à une iſle voiſine de Canton, il pourroit gagner ſecretement la terre ferme ; que s'il eſtoit arreſté, & mis en priſon, il preſcheroit du moins la Foy aux priſonniers ; que des priſons la doctrine chreſtienne ſe répandroit dans les villes, & iroit peut-eſtre juſ-

qu'à la Cour ; que peut-eſtre auſſi les Seigneurs de l'Empire & l'Empereur meſme auroient la curioſité de voir un homme qui publieroit une doctrine ſi nouvelle, & qu'alors il auroit occaſion de leur expliquer toute la loy de Jeſus-Chriſt.

Il prend le deſſein d'aller à Sancian pour paſſer ſecretement à la Chine.

Dans ces penſées il prit le deſſein de s'embarquer ſur la Sainte Croix que le Gouverneur de Malaca envoyoit à Sancian. Mais parce qu'on ne pouvoit tenter l'entrée de la Chine par la voye qu'il ſe propoſoit ſans courir de tres-grands dangers, il voulut s'y expoſer ſeul de preſtre ; & retenant avec luy ſeulement un Frere de la Compagnie, le Chinois Antoine de ſainte Foy, & un autre jeune homme Indien, il envoya au Japon Balthaſar Gago, Edoûard Sylva, & Pierre Alcaçeva, le premier pour le Royaume de Bungo, & les deux autres pour Amanguchi.

Sur ces entrefaites, comme Jean Beira vint des Moluques chercher du ſecours pour y établir le Chriſtianiſme par tout, Xavier apprit de luy d'heureuſes nouvelles de la chreſtienté de ces Iſles, & il l'envoya au Pere Barzée, avec ordre qu'on luy donnaſt des compagnons, & qu'on le renvoyaſt au-plûtoſt.

La Sainte Croix eſtant ſur le point de faire voile, il ſe retira dans l'égliſe de Noſtre-Dame du Mont pour recommander ſon voyage à la Sainte Vierge. Il continua ſa priere juſqu'aprés

le ſoleil couché; & il auroit paſſé la nuit en oraiſon, ſi on ne fuſt venu l'avertir qu'on avoit desja levé l'ancre.

Il ſort de Malaca ſans voir le Gouverneur, & ce qu'il fait en quittant la ville.

Le Grand-Vicaire Jean Suarez qui l'accompagna juſqu'au navire, luy demanda en chemin s'il avoit pris congé du Gouverneur, & ajouſta que s'il y manquoit, les foibles pourroient s'en ſcandaliſer; que ce ſeroit une marque de reſſentiment & une occaſion de murmure. Le Saint qui vouloit montrer par ſon exemple comment on doit en uſer avec un excommunié, repartit ſans balancer, *Dom Alvare ne me verra point en cette vie; je l'attends au jugement de Dieu où il aura un grand compte à rendre.*

Ayant paſſé outre, il s'arreſta devant la porte d'une égliſe aſſez proche de la mer; & dans un tranſport d'eſprit, élevant les yeux au ciel, il pria à haute voix pour le ſalut du malheureux Dom Alvare. Il ſe proſterna aprés, & demeura un peu en ſilence, le viſage contre terre, parlant à Dieu au fond de ſon cœur. Il ſe leva enſuite avec une action vehemente qui avoit quelque choſe de terrible, oſta ſes ſouliers de ſes pieds, les batit l'un contre l'autre, & les ſecoûa ſur une pierre, en diſant qu'il ne vouloit point emporter la pouſſiere d'une terre ſi maudite.

Il prédit alors plus en détail qu'il n'avoit fait les chaſtimens que le Ciel préparoit au Gouverneur de Malaca; & s'eſtant rendu dans le

vaiſſeau, laiſſa la populace qui l'avoit ſuivi, étonnée de ſes prédictions, & affligée de ſon départ.

Il s'embarque, & ce qui arrive aprés l'embarquement.

Auſſitoſt on mit à la voile. Il y avoit ſur le navire plus de cinq cens hommes en comptant les gens de ſervice & les paſſagers. Ils eſtoient desja fort avancez dans leur voyage, lors que le vent tomba tout à coup, & qu'en moins de rien les flots s'applanirent de telle ſorte, que la Sainte Croix demeura immobile comme ſi elle euſt eſté au port ou à l'ancre.

Pendant ce calme qui dura quatorze jours, l'eau vint à manquer, & quelques-uns moururent d'abord. On alla de tous coſtez avec la chaloupe pour découvrir quelque coſte où l'on trouvaſt des fontaines. Comme ils eſtoient bien avant en mer, ils ne découvrirent que la Formoſe, du moins crurent-ils que l'Iſle qui parut eſtoit celle-là. Ils taſcherent de gagner le rivage; mais en ſept jours qu'ils firent tous leurs efforts pour cela, ils ne purent en venir à bout.

Cependant le navire eſtoit rempli de malades qu'une ſoif cruelle conſumoit; & ils ſeroient tous morts ſans reſſource, ſi un d'eux faiſant réflexion que le Pere Xavier pouvoit tout auprés de Dieu, n'euſt réveillé les autres là-deſſus: s'eſtant tous traiſnez devant luy, ils le conjurerent avec plus de larmes que de paroles d'obtenir du Ciel de l'eau ou du vent.

Xavier leur dit qu'ils s'adreſſaſſent eux-meſmes à Dieu, leur fit reciter les litanies à genoux au pied d'un grand crucifix, & leur ordonna de ſe retirer, mais d'avoir confiance en Jeſus-Chriſt. Il ſe retira de ſon coſté dans une chambre, d'où eſtant ſorti peu de temps aprés, il deſcendit dans la chaloupe avec un enfant, & luy ayant fait gouſter l'eau de la mer, luy demanda ſi elle eſtoit douce ou ſalée. L'enfant répondit qu'elle eſtoit ſalée : il luy ordonna d'en gouſter tout de nouveau, & l'enfant dit quelle eſtoit douce. Il change l'eau de la mer en eau douce.

Alors le Pere eſtant remonté, fit emplir d'eau tous les vaſes du navire : mais quelqu'un ſe preſſant de boire, trouva l'eau ſalée. Le Saint fit le ſigne de la croix ſur les vaſes : au meſme moment l'eau perdit ſa ſaleûre naturelle, & devint ſi bonne, que tous proteſterent qu'elle eſtoit meilleure que celle de Bangar, dont les gens de mer faiſoient leur proviſion ordinaire, & qui paſſoit pour la plus excellente eau des Indes.

Ce miracle frapa tellement des Arabes Sarraſins qui tranſportoient leurs familles entieres à la Chine, que ſe jettant aux pieds du ſaint homme, ils confeſſerent le Dieu des chreſtiens, & demanderent le bapteſme. Les Fidelles de leur coſté admiroient le Pere François, & le remercioient tous enſemble de leur avoir ſauvé la vie. Mais le Pere leur diſoit que c'eſtoit à Dieu, &

non pas à un pecheur comme luy, qu'il falloit rendre des actions de graces.

La plusparт des matelots & des passagers garderent par dévotion de cette eau miraculeuse, d'abord comme une marque du miracle, ensuite comme un remede celeste : car l'eau portée aux Indes guerit un grand nombre de malades, & c'estoit assez d'en mettre deux ou trois gouttes dans un breuvage pour recouvrer sa santé.

Il rend à un mahometan son fils qui estoit tombé dans la mer.

Durant la navigation un enfant de cinq ans estant sur le bord du navire tomba dans la mer, lors que le vaisseau qui avoit le vent en poupe pencha un peu. Le pere de l'enfant fut inconsolable, & sa douleur ne luy permit pas de paroistre durant trois jours. Il estoit mahometan, & le miracle de l'eau ne l'avoit pas converti. Il parut enfin, mais pleurant toûjours, & ne cessant point de regreter son fils unique. Xavier qui ne sçavoit pas ce malheur demanda au mahometan quelle estoit la cause de ses larmes. L'ayant appris, il se recueillit un peu, & luy dit : *Si Dieu vous rend vostre fils, me promettez-vous de croire en Jesus-Christ, & de vous faire chrestien de bonne foy ?* L'Infidelle le luy promit, & trois jours aprés avant le lever du soleil on vit l'enfant sur le tillac. L'enfant ne sçavoit ce qu'il estoit devenu durant ces six jours, & il se souvenoit seulement d'estre tombé dans la mer, sans pouvoir dire comment il estoit revenu au vaisseau.

Son pere penſa mourir de joye en le revoyant ; & Xavier n'eut pas beſoin de faire ſouvenir l'Infidelle de ce qu'il avoit promis. Il vint de luy-meſme ſe preſenter accompagné de ſa femme, de ſon fils, & de ſon valet : tous quatre furent baptiſez, & l'enfant fut nommé François.

Les gens du navire qui avoient eſté témoins de ces deux miracles en parlerent aux habitans d'une Iſle nommée Cincheo où l'on paſſa, & qui eſtoit un lieu de trafic plein de marchands étrangers. L'envie de voir un homme ſi admirable fit venir un jour au navire environ ſoixante perſonnes, les uns Ethiopiens, les autres Indiens, tous idolâtres ou mahometans. Xavier leur preſcha d'abord l'Evangile, & les inſtruiſit des ſaintes pratiques du Chriſtianiſme. Il n'eut pas plûtoſt achevé de parler, qu'ils crurent en Jeſus-Chriſt, & receurent le bapteſme.

En les baptiſant il parut d'une taille bien au deſſus de la ſienne, de ſorte que ceux qui eſtoient ſur le rivage proche le vaiſſeau croyoient qu'il eſtoit monté ſur un banc : mais le voyant aller & venir toûjours ſous la meſme forme, ils s'imaginerent qu'il pouvoit y avoir en cela quelque choſe de miraculeux, & ils voulurent s'en éclaircir. Eſtienne Ventura monta dans le navire tout exprés, & s'approchant du Pere Xavier vit qu'il touchoit des pieds le tillac, & que

Il paroiſt d'une taille extrémement haute & bien au deſſus de la ſienne.

néanmoins il paſſoit de toute la teſte les plus grandes perſonnes ſur qui il verſoit les eaux ſacrées du bapteſme. Ventura remarqua auſſi qu'aprés que le Saint eut baptiſé cette troupe, il revint à ſa taille naturelle.

Il raſſeûre le Capitaine de la Sainte Croix & les matelots.

De Cincheo le navire continua ſa route vers Sancian, qui n'eſt éloignée que de ſix lieuës de la terre ferme vis à vis de Canton ville de la Chine. On eſtoit bien au-delà de Canton que les matelots croyoient eſtre encore au deçà. Xavier taſcha de les détromper, mais ils perſiſterent dans leur penſée; & on auroit eſté beaucoup plus loin qu'il ne falloit, ſi le Capitaine, ſur la parole du Saint, n'euſt fait abbaiſſer les voiles, & jetter l'ancre juſqu'au retour de la chaloupe qu'il avoit envoyé prendre langue à la coſte la plus voiſine.

Elle fut trois jours entiers ſans revenir, & tous les gens du navire ſe mirent en teſte qu'elle avoit eſté ſurpriſe par le Typhon, ce vent redoutable dont nous avons desja parlé pluſieurs fois. Mais Xavier les aſſeûra qu'elle reviendroit bientoſt avec des rafraiſchiſſemens que leur envoyoient les Portugais de Sancian, & qu'elle ſeroit meſme ſuivie de quelques navires qui viendroient au devant d'eux pour leur montrer le chemin du port. La choſe arriva comme le Pere avoit dit, & la Sainte Croix eſcortée des navires Portugais de Sancian y prit terre vingt-trois jours aprés ſon départ de Malaca.

Ce

Ce ſont trois Iſles ſi proches l'une de l'autre, qu'à les regarder d'un peu loin, elles ſemblent n'en faire qu'une, & c'eſt pour cela que les Chinois les appellent en leur langue *Samceu*, mot compoſé de *Sam* qui ſignifie *trois* & de *ceu* qui veut dire *iſle*. La principale de ces Iſles que les Portugais ont appellée Sancian a un tres-bon port tout couronné de montagnes, & en forme d'un demi-cercle à la pointe qui regarde Macao. Elle a peu d'habitans naturels, preſque rien des commoditez de la vie, & eſt d'elle-meſme ſi ſterile, ſi inculte, & ſi ſauvage, qu'elle ſemble plus un lieu de banniſſement que de commerce. Les Chinois avoient permis aux Portugais d'y trafiquer pour acheter d'eux des marchandiſes, & pour leur en vendre ſans contrevenir à la loy du Royaume qui défendoit aux étrangers de mettre le pied dans la terre-ferme. Auſſi les marchands Portugais ne pouvoient s'en approcher de plus prés ſans haſarder leur vie, ou leur liberté : il ne leur eſtoit pas meſme permis de baſtir dans l'Iſle des maiſons ſolides, & ils pouvoient ſeulement dreſſer des cabanes avec des nates & des branches d'arbres pour n'eſtre pas toûjours enfermez dans leurs vaiſſeaux.

Il arrive à l'Iſle de Sancian.

Parmi ces marchands il y en avoit un extrémement riche & tres-charitable, mais de belle humeur, & de bonne compagnie, aimant les plaiſirs que la bienſéance permet, & ne ſe refu-

Ce qui ſe paſſe entre Xavier & Veglio.

ſant rien de ce qui peut rendre la vie douce ; du reſte fort affectionné au Pere Xavier. Il ſe nommoit Pierre Veglio : c'eſt ce Veglio qui eſtoit avec le Saint au Japon, & qui en revint avec luy.

Comme Xavier avoit fort à cœur le ſalut de ce marchand, il l'exhortoit de temps en temps à mortifier ſes inclinations naturelles, & meſme à chaſtier quelquefois ſon corps pour expier ſes pechez. Veglio n'entendoit pas ce langage ; & ſoit qu'il fuſt trop délicat, ou qu'il ne ſe cruſt pas aſſez criminel, il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la diſcipline : mais au lieu de macerations & de penitences, il faiſoit de grandes aumoſnes, & le Pere François avoit de luy tous les ſecours imaginables pour le ſoulagement des perſonnes neceſſiteuſes.

Un jour le Pere ayant beſoin d'une certaine ſomme d'argent pour marier une jeune orpheline pauvre & bienfaite qui eſtoit en danger de ſe perdre, eut recours à Veglio ſelon ſa couſtume. Il le trouva engagé au jeu chez un autre marchand : mais comme l'affaire preſſoit, il ne laiſſa pas de luy demander cette aumoſne.

Veglio qui aimoit à rire, *Pere François*, dît-il contrefaiſant le faſché, *quand on perd, on n'eſt gueres en état de donner ; & pour un homme ſage, vous faites un étrange contre-temps. Il eſt toûjours temps de faire du bien*, répondit Xavier ; *& le meilleur temps pour donner l'aumoſne, eſt quand on a l'argent à la main comme vous l'avez.*

Le marchand continuant sur le ton qu'il avoit commencé, & faisant semblant de souffrir impatiemment la presence du Pere Xavier, ajousta comme pour s'en défaire, *Tenez, voilà la clef de mon coffre ; prenez tout, si vous voulez, & laissez-moy en repos.* Il y avoit dans le coffre du marchand trente mille taez, qui faisoient quarante-cinq mille écus d'or. Le Pere prit trois cens écus ; ce qui suffisoit pour le mariage de l'orpheline.

Quelque temps aprés Veglio comptant son argent, & trouvant la somme toute entiere, crut que le Pere n'y avoit point touché, & il ne manqua pas de luy en faire des reproches. Xavier l'asseûra qu'il avoit pris trois cens écus. *Je vous jure*, repartit Veglio, *que je n'en ay pas trouvé un de manque. Mais Dieu vous le pardonne*, poursuivit-il ; *mon dessein estoit de partager toute la somme avec vous, & je m'attendois que des quarante-cinq mille écus, vous en prendriez du moins la moitié.*

Il prédit que Veglio sera averti du jour de sa mort.

Xavier voyant que Veglio parloit tres-sincerement & par un pur principe de charité, dît comme transporté hors de luy-mesme par l'esprit de Dieu : *Pierre, ce dessein que vous avez eû est une bonne œuvre devant les yeux de celuy qui pese les intentions & les mouvemens du cœur : il vous en tiendra compte luy-mesme, & ce que vous n'avez pas donné, vous sera un jour rendu au centuple. Cependant je vous réponds de sa part que les biens temporels ne vous manqueront jamais, & que si vous avez*

des disgraces qui vous mettent mal en vos affaires, vos amis vous assisteront de leur bourse. Je vous annonce de plus, que vous ne mourrez point sans estre averti auparavant du jour de vostre mort.

Depuis ces prédictions Veglio changé tout-à-fait en un autre homme, ne s'appliqua plus qu'aux exercices de pieté, & dans la condition d'un marchand mena presque la vie d'un Religieux. Ce qu'on luy avoit prédit de la connoissance du jour de sa mort, luy revenoit tres-souvent en la memoire, & il ne put s'empescher de demander une fois au Saint en quel temps & de quelle maniere cela se feroit. Le Saint luy dît sans hesiter, *Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous à la mort, & sçachez que vous n'avez plus qu'un jour à vivre.*

La prédiction du Saint s'accomplit dans toutes ses circonstances.

Le marchand vécut dans l'opulence & dans la splendeur jusqu'à une extréme vieillesse. Il luy arriva de temps en temps d'assez méchantes affaires, selon le cours des fortunes qui dépendent de la mer: mais ses amis le secoururent toûjours à propos, & luy donnerent le moyen de se rétablir. Enfin, estant un jour à un grand festin plus gay que jamais, & ayant demandé à boire, dés qu'il eût gousté le vin, il le trouva tres-amer. Aussitost se ressouvenant de la prédiction du Pere Xavier, il fut saisi d'une horreur secrete, qui de l'ame se répandit dans le corps comme si on luy eust annoncé son trépas, ou que l'image de la mort se fust presentée à

ſes yeux. Néanmoins, reprenant un peu ſes eſprits, pour s'éclaircir davantage il pria ceux qui eſtoient à table avec luy de gouſter du vin de ſon verre. Tous le trouverent excellent, hors luy ſeul qui en gouſta à diverſes repriſes. Il ſe fit apporter d'autres vins, & un autre verre; mais il ſentit toûjours la meſme amertume. Alors ne doutant pas que ſa derniere heure ne fuſt venuë, aprés avoir fait interieurement un ſacrifice de ſa vie à Dieu, il raconta aux conviez la prophetie qui s'accompliſſoit, & ſe leva de table avec les ſentimens d'un chreſtien qui ne penſe plus qu'à mourir.

Ayant partagé tout ſon bien entre ſes enfans & les pauvres, il alla voir ſes amis pour leur dire le dernier adieu. Il eſtoit en une parfaite ſanté nonobſtant ſon âge. On crut que la vieilleſſe luy affoibliſſoit l'eſprit, & on taſcha de luy oſter ces noires penſées. Mais bien loin de croire là-deſſus perſonne, il donna ordre luy-meſme à ſes funerailles, & invita ſes amis à luy venir rendre les derniers devoirs. Pour le contenter, & pour ſe moquer de luy, ils ſe tranſporterent tous dans l'égliſe. En leur preſence il reçoit le Viatique & l'Extréme-Onction ſans eſtre malade, ſe met enſuite dans la biere, & fait chanter la meſſe des morts.

Le peuple eſtoit accouru en foule au bruit d'une ſi étrange nouvelle, les uns attirez par la nouveauté du ſpectacle, les autres pour voir

de leurs yeux ſi la prédiction du Pere Xavier ſeroit veritable.

La meſſe eſtant achevée, le preſtre accompagné de ſes miniſtres fit toutes les céremonies de l'Egliſe au tour du cercueïl, & chanta enfin les derniers mots des funerailles chreſtiennes ſur le vieillard qui eſtoit plein de vie, & qui répondoit à tout.

Il ne reſtoit plus rien à faire, lors que le valet de Veglio eſtant venu pour tirer ſon maiſtre de la biere, le trouva mort. Chacun fut témoin de la verité du fait, & tout le monde ſe retira, admirant la miſericorde de Dieu envers ce marchand ſi charitable, & beniſſant la memoire du ſaint Apoſtre des Indes.

Il a pluſieurs connoiſſances prophetiques.

Ce ne fut pas la ſeule lumiere prophetique qu'eut Xavier dans l'Iſle de Sancian. Un navire qui alloit de Macao au Japon parut à la veûë de Sancian ſurpris d'un Typhon terrible. Les Portugais qui eſtoient intereſſez dans le vaiſſeau allarmez d'un peril ſi inévitable, chercherent le Pere François pour ſe conſoler avec luy. Mais le Pere les aſſeûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux, & que le navire eſtoit heureuſement arrivé au port. Ils ſe tinrent l'eſprit en repos ſur la parole du Saint, juſqu'à ce que ne voyant point revenir le navire, qui devoit ne s'arreſter que peu de jours au Japon, ils le crurent tout-à-fait perdu. Xavier les reprit de leur défiance, & leur dit poſitivement que le navire revien-

droit avant la fin de la ſemaine. En effet, il revint deux jours aprés chargé de richeſſes, & tout glorieux de s'eſtre ſauvé des Typhons.

Au meſme temps Xavier connut le démeſlé qu'avoient enſemble Dom Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca, & Dom Bernard de Soſa fraiſchement venu des Moluques, & il en raconta le détail aux Portugais, qui l'ayant appris dans la ſuite par des gens de Malaca meſme, virent bien que tout ſe rapportoit à ce que le Pere leur en avoit dit.

Il reſſuſcite un mort, & chaſſe les tygres de l'Iſle.

Ces connoiſſances miraculeuſes furent accompagnées d'actions auſſi ſurprenantes ; & ſans parler d'un enfant mort que Xavier reſſuſcita, mais dont la réſurrection n'eſt point circonſtanciée dans les actes de la canoniſation du Saint, il purgea le païs des tygres qui le deſoloient. Ces beſtes feroces ſortoient en troupe des bois, & devoroient non ſeulement les enfans, maïs les hommes qui s'écartoient trop des retranchemens que l'on avoit fait pour s'en défendre. Une nuit le ſerviteur de Dieu alla au devant des tygres, & les voyant proches, leur jetta de l'eau beniſte, leur commanda de ſe retirer, & de ne paroiſtre jamais. Le commandement eut ſon effet. Toute la troupe prit la fuite, & depuis on ne vit plus de tygres dans l'Iſle.

On taſche en vain de le détourner du

La joye qu'avoient eû les Portugais de l'arrivée du Pere Xavier ſe changea en triſteſſe dés

voyage de la Chine.

qu'ils sceurent qu'il n'estoit venu à Sancian que pour passer à la Chine. Ils tascherent tous de luy faire changer de dessein, en luy remettant devant les yeux les loix rigoureuses de l'Empire; que les ports estoient gardez par des officiers vigilans & fidelles qu'on ne pouvoit ni surprendre ni corrompre; que les Mandarins estoient cruels envers tous les étrangers; que l'année précedente des matelots Portugais jettez par la tempeste sur le rivage de Canton avoient esté dechirez de verges & enfermez dans de noirs cachots, où s'ils n'estoient morts, ils souffroient encore de nouveaux supplices; que pour luy, le moins qu'il devoit attendre, estoit une prison perpetuelle, & que ce n'estoit pas là ce que devoit chercher un Apostre épris du salut de tout l'Orient.

Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit du Saint. Il avoit pris son parti pour d'autres raisons plus fortes, & il répondit aux marchands ce qu'il écrivit alors au Pere François Perez, qu'il ne pouvoit pas se défier de la divine bonté, & que sa défiance seroit d'autant plus criminelle, qu'une puissante inspiration du Saint Esprit le portoit à enseigner aux Chinois la loy du vray Dieu. Je suis choisi, disoit-il, pour une » si haute entreprise par une grace speciale du » Ciel. Si je doutois de l'exécution, & qu'effrayé » des difficultez, je manquasse de courage, ne se- » roit-ce pas quelque chose de pire que tous les

maux

maux dont l'on me menace? Mais que peuvent « contre moy les démons & leurs miniſtres, que « ce qu'il plaira au ſouverain maiſtre du monde « de leur permettre? Et ſi ce grand Dieu me pro- « tege, qu'ay-je à craindre? Ajouſtez qu'en m'a- « bandonnant de la ſorte, j'obéïray à Jeſus-Chriſt, « qui déclare dans l'Evangile, *Que quiconque ſauve* « *ſon ame la perdra, & que quiconque l'aura perduë pour* « *l'amour de luy, la trouvera.* Noſtre Seigneur dit en- « core, *que celuy qui met la main à la charruë, & qui* « *regarde derriere ſoy, n'eſt pas propre au Royaume de* « *Dieu.* «

La perte du corps eſtant donc ſans compa- « raiſon moins à redouter que celle de l'ame, ſui- « vant ces principes de la ſageſſe éternelle, je ſuis « réſolu de ſacrifier une vie fragile & miſerable « pour une éternité bienheureuſe. Enfin la réſo- « lution en eſt priſe, je veux aller à la Chine, & « rien n'eſt capable de me faire rompre mon deſ- « ſein. Que tout l'enfer ſe déchaiſne, je m'en « moque, pourveû que le Ciel me ſoit favora- « ble; car ſi Dieu eſt pour nous, qui ſera contre « nous? «

Les Portugais ſe perſuadant qu'une volonté ſi déterminée venoit en partie de ce que l'hom- me de Dieu ne concevoit pas aſſez le peril, ou de ce qu'il croyoit qu'on luy exageroit trop les choſes, ils luy députerent des marchands Chi- nois avec qui ils trafiquoient, pour luy faire en- tendre raiſon là-deſſus. Mais la choſe tourna

tout autrement qu'ils ne penſoient. Ces Chinois à qui Xavier ne manqua pas de parler du Chriſtianiſme, & qui eſtoient des hommes de bon ſens, luy conſeillerent de paſſer à la Chine au lieu de l'en détourner. Ils l'avertirent ſeulement de porter les livres qui contenoient toute la doctrine chreſtienne; & ils ajouſterent que depuis peu l'Empereur avoit envoyé des gens doctes dans les Royaumes voiſins pour s'informer des Religions qui eſtoient differentes de la Chinoiſe; qu'ils s'imaginoient que celle dont les chreſtiens faiſoient profeſſion ſeroit bien receûë à la Cour, & qu'il leur ſembloit que la nouveauté d'une loy ſi raiſonnable ſerviroit de paſſeport à celuy qui l'y porteroit le premier.

Il prend des meſures pour paſſer à la Chine.

Xavier fut ravi de voir l'ouverture qu'il y avoit à l'Evangile parmi la nation du monde la plus polie, & ne douta pas que la Religion des chreſtiens venant à eſtre comparée avec les autres ſectes de l'Orient par des eſprits judicieux, n'euſt l'avantage ſur elles. Encouragé donc tout de nouveau à pourſuivre ſon deſſein, il commence par chercher un bon Interprete; car le Chinois Antoine qu'il avoit amené de Goa ne ſçavoit point la langue de la Cour, & avoit preſque oublié celle du peuple. Il trouva un autre Chinois, qui non ſeulement avoit une parfaite connoiſſance du langage des Mandarins, mais auſſi qui ſçavoit tres-bien écrire, en quoy conſiſte la principale ſcience de la Chine; hom-

me du reſte fort bien fait, d'un beau naturel, & d'une converſation agréable, ſur tout qui paroiſſoit entierement dévoûé aux chreſtiens, & qui promettoit tous les bons offices poſſibles, ſoit qu'il eſperaſt faire fortune en preſentant à l'Empereur le maiſtre d'une loy nouvelle, ſoit que Dieu luy donnaſt ces ſentimens.

Il y eut plus de peine à trouver des matelots qui vouluſſent mener le Pere; car il n'y alloit pas moins que de la vie pour qui que ce ſoit qui l'euſt entrepris. Mais l'intereſt fait oſer & haſarder tout à ceux qui aiment l'argent plus que leur vie meſme. Un marchand Chinois nommé Capoceca s'offrit de conduire Xavier dans la Province de Canton, pourveû qu'on le payaſt bien, & il demanda en poivre la valeur de deux cens Pardos*. Le Pere s'accorda, & obtint de ſes amis autant de poivre qu'il voulut. Il ne reſtoit plus qu'à convenir de la maniere dont la choſe s'exécuteroit.

* Un Pardos vaut ſelon M. Tavernier vingt-ſept ſols de noſtre monnoye. *Recueil de pluſieurs Relations.*

Le Chinois promit de prendre Xavier la nuit dans ſa barque, & de le jetter avant le jour ſur un rivage éloigné des habitations maritimes: que ſi néanmoins cette voye ne paroiſſoit pas aſſez ſeûre, il s'engageoit à cacher le Pere dans ſa maiſon, & à l'expoſer de grand matin aux portes de Canton quatre jours aprés. Mais il vouloit que Xavier s'engageaſt de ſon coſté à s'aller preſenter d'abord au Mandarin avec les lettres que le Viceroy des Indes & l'Eveſque de

Goa écrivoient à l'Empereur : car le Saint avoit retenu ces lettres qui eſtoient pour l'ambaſſade que Dom Alvare rompit. Le Chinois exigeoit au reſte un ſecret inviolable, & il obligea le Pere à jurer que les plus cruels tourmens ne luy feroient jamais dire ni le nom ni la maiſon de celuy qui l'auroit débarqué.

Le Pere promit, & fit tout ce qu'on deſira, non ſans connoiſtre le peril où il s'expoſoit, ainſi qu'il manda à un de ſes chers amis. » Je vois, dit-il, deux dangers preſque inévi-» tables en cette affaire : d'un coſté, il y a grand » ſujet de craindre que le marchand idolâtre » ayant receu le prix du paſſage ne me jette dans » la mer, ou ne m'abandonne en quelque iſle de-» ſerte ; d'un autre, que le Gouverneur de Can-» ton ne décharge ſa fureur ſur moy, & que pour » intimider tous les étrangers, il ne me faſſe mou-» rir dans les tourmens, ou ne me condamne à » une priſon perpetuelle. Mais pourveû que je » ſuive la voix qui m'appelle, & que j'obéïſſe au » Seigneur, je compte pour rien ma liberté & ma » vie.

Les Portugais de Sancian traverſent le deſſein du Pere.

Lors que le voyage de la Chine eſtoit en ces termes, & que tout ſembloit le favoriſer, les Portugais de Sancian y mirent un obſtacle à quoy Xavier ne s'attendoit pas. L'amour du gain leur fit craindre que ſon zele ne leur attiraſt de tres-méchantes affaires ; & ils ſe diſoient les uns aux autres que le Mandarin Gou-

verneur de la Province de Canton se vengeroit sans doute sur eux de la hardiesse d'un de leurs compatriotes ; que l'on viendroit par son ordre piller leurs navires, & que leur vie ne seroit pas en seûreté. Dans cette frayeur publique, qui n'estoit pas mal fondée, & qui s'augmentoit de jour en jour, les plus riches s'adresserent au Pere François, & le conjurerent d'avoir pitié d'eux, de leurs femmes & de leurs enfans, s'il n'avoit pas pitié de luy-mesme.

Il retarde son voyage en faveur des marchands Portugais.

Xavier qui ne ménageoit pas moins les interests d'autruy qu'il négligeoit les siens propres, trouva un expedient qui les satisfit. Il leur engagea sa parole qu'il ne passeroit point à la Chine qu'ils n'eussent terminé toutes leurs affaires, & qu'ils ne fussent partis de Sancian. Cela donna lieu au marchand Chinois avec qui il avoit traité de faire un petit voyage, sous promesse néanmoins de revenir en un certain temps.

Sur ces entrefaites le Pere tomba malade d'une fievre assez violente qui luy dura prés de quinze jours. Les Portugais prirent delà occasion de luy dire que le Ciel se déclaroit contre le voyage de la Chine : mais estant gueri, il suivit son dessein avec plus de chaleur que jamais. Tandis que les marchands chargeoient leurs vaisseaux, il s'entretenoit luy-mesme jour & nuit de la conversion des Chinois, & tout

ſon plaiſir eſtoit de penſer quel bonheur ce ſeroit pour luy d'affranchir de la tyrannie du démon le plus vaſte empire de la terre ; *Si toutefois*, diſoit-il, *Dieu veut bien employer un auſſi vil inſtrument que moy pour une ſi glorieuſe entrepriſe.*

Occupé de ces penſées, il ſe promenoit ſouvent au bord de la mer, & tournant les yeux du coſté de la Chine, il pouſſoit de profonds ſoupirs. Il diſoit quelquefois en confidence à ſes amis, qu'il ne ſouhaitoit que d'eſtre expoſé aux portes de Canton, & qu'il ne ſe ſoucioit pas du reſte, heureux s'il annonçoit Jeſus-Chriſt aux Chinois, plus heureux s'il mouroit pour Jeſus-Chriſt.

Il écrit diverſes lettres à Malaca & à Goa.

Cependant tous les navires Portugais firent voile vers les Indes hors la Sainte Croix qui n'avoit pas encore ſa charge complette. Xavier donna aux marchands qui partoient diverſes lettres pour Malaca & pour Goa. Il écrivit à ſon ami Jacques Pereyra en des termes pleins de reconnoiſſance & de charité. Dieu vous récompenſe abondamment, diſoit-il dans ſa lettre, puis que je ne puis le faire moy-meſme. Du moins tandis que je vivray, je ne manqueray pas de prier la bonté divine qu'elle vous donne pendant voſtre vie ſa ſainte grace avec une parfaite ſanté, & aprés voſtre mort la felicité éternelle. Mais comme je ſuis perſuadé que je ne ſçaurois m'aquiter par là des grandes obligations que je vous ay, je ſupplie tous ceux de la

Lib. 4. Ep. 16.

Compagnie qui ſont aux Indes de demander à « Dieu les meſmes choſes pour vous. Au reſte, « ſi j'entre dans la Chine, & ſi l'Evangile y entre « avec moy, c'eſt à vous aprés Dieu à qui on en « ſera redevable. Vous en aurez le merite devant « Dieu & la gloire devant les hommes. Ainſi & « les Chinois qui embraſſeront la Foy de Jeſus- « Chriſt, & ceux de noſtre Compagnie qui ſeront « à la Chine devront offrir ſans ceſſe des vœux « au Ciel en voſtre faveur. Dieu nous faſſe la gra- « ce de nous voir un jour à la Cour du Roy de « la Chine. Je penſe pour moy que ſi j'entre dans « le Royaume, & que vous y veniez, vous me « trouverez priſonnier à Canton ou à Pequin qui « eſt la ville Royale; & je prie le Seigneur par « ſon infinie miſericorde de nous joindre dans le « Royaume de la Chine, ou au moins dans le « Royaume du Ciel. «

Il écrivit par la meſme voye au Pere François Perez Superieur de Malaca. Il luy ordonnoit en vertu de la ſainte obéïſſance de ſortir au plûtoſt d'une ville ſi malheureuſe, & de conduire ſes inferieurs à Cochin, où il l'établiſſoit Recteur du college en la place d'Antoine Heredia qu'il envoyoit à Goa.

Les ordres qu'il donne au Pere François Perez & au Pere Gaſpar Barzée.

Lib. 7. Ep. 10. nov.

Quoy-que le Pere Xavier déploraſt tout de nouveau le malheur de Dom Alvare, & ſouhaitaſt plus que jamais que Dieu luy pardonnaſt ſes pechez, il ne laiſſa pas d'enjoindre au Pere Barzée par la lettre qu'il luy écri-

vit de faire en ſorte que l'Eveſque donnaſt ordre au Grand-Vicaire de Malaca de déclarer le Gouverneur excommunié ; & il en uſa ainſi non ſeulement par la raiſon que les pecheurs endurcis & ſcandaleux comme Dom Alvare devoient eſtre deshonorez publiquement pour revenir à eux-meſmes, & pour ne pas corrompre les autres ; mais encore parce qu'il falloit intimider les Gouverneurs qui luy ſuccederoient, de peur qu'à ſon exemple ils ne s'oppoſaſſent aux voyages des miſſionnaires qu'on envoyeroit aux Moluques, au Japon, & ailleurs.

Lib. 4. Ep. 17. Il prioit dans la meſme lettre le Pere Barzée de recevoir peu de gens en la Compagnie, & » de bien éprouver ceux qu'on recevroit : car je » crains, dit-il, que beaucoup de ceux qui ont » eſté receus & qu'on reçoit tous les jours ne fuſ» ſent mieux dehors. Il faut que vous traitiez ces » ſortes de perſonnes comme vous avez veû que » j'en ay traité pluſieurs à Goa, & comme je viens » de traiter icy mon compagnon que j'ay chaſſé » de la Compagnie, ne l'y ayant point trouvé du » tout propre. Il parloit d'Alvare Ferreira qu'il avoit amené des Indes avec luy, & qu'il renvoya de Sancian avec les navires Portugais.

Il prédit la mort funeſte d'un marchand. Parmi ces marchands qui partirent, il y en eut un qui ſe retira plus promptement que les autres, ſans rien dire au Pere Xavier à qui il avoit donné retraite en ſa cabane, ni ſans attendre

tendre un vaisseau Chinois qu'il avoit acheté au port de Canton. Un jour que le Pere disoit la messe de grand matin, ce marchand mit à la voile, & s'enfuit avec une grande précipitation, comme si l'Isle eust deû estre engloutie par la mer ce jour-là. Aprés la messe, Xavier regardant de tous costez, & ne voyant point celuy qu'il cherchoit des yeux, *Où est mon hoste*, dit-il en homme inspiré? Ayant appris que le marchand estoit desja en haute mer, *Qui le presse de partir*, continua-t-il? *Pourquoy n'attendre pas le navire qui vient de Canton? Et où sa malheureuse destinée l'entraisne-t-elle?* Le soir mesme on vit arriver le vaisseau Chinois. Pour le marchand fugitif, il n'eut pas plûtost gagné Malaca, qu'estant allé chercher dans un bois dequoy radouber son navire, il y fut poignardé par des voleurs.

Il est réduit à une extréme disette.

Tous les vaisseaux Portugais estant partis hors celuy qui appartenoit au Gouverneur de Malaca, ou plûtost dont le Gouverneur s'estoit emparé injustement, Xavier fut réduit à une telle disette de toutes choses, qu'à peine pouvoit-il trouver dequoy vivre. Certainement il y a lieu de s'étonner que des gens à qui il avoit sauvé la vie en changeant l'eau de la mer en eau douce, eussent la dureté de le laisser mourir de faim. Quelques-uns ont crû que Dom Alvare leur avoit donné ordre de refuser tout au Pere François : mais je m'imagine que la Providence qui le vouloit éprouver de la maniere dont elle

éprouve quelquefois ceux qu'elle aime davantage, permit ce delaiſſement pour l'entiere perfection du Saint.

Les moyens qu'il avoit pris pour paſſer à la Chine luy manquent.

Ce qui le toucha le plus, c'eſt que l'interprete Chinois qui luy avoit fait des offres ſi avantageuſes retira ſa parole ou de luy-meſme par la crainte du peril, ou à la ſollicitation des gens dévoûëz au Gouverneur de Malaca. Le Pere ne perdit pas néanmoins courage. Il eſpera que Dieu l'aideroit par une autre voye, & qu'au pis aller Antoine de Sainte Foy luy ſerviroit de truchement. Mais pour comble de malheur le marchand qui devoit l'introduire dans la Chine ne revint point au temps aſſigné, & il l'attendit en vain pluſieurs jours.

Il ne manque pas d'eſperance, & la reſſource qu'il a.

N'eſperant plus rien de ce coſté-là, il ne manqua pas d'eſperance, & il eût une autre reſſource. On avoit eû nouvelle que le Roy de Sian voiſin de Malaca & ami des Portugais préparoit pour l'année ſuivante une magnifique ambaſſade vers l'Empereur de la Chine. Xavier réſolut donc de retourner à Malaca par la premiere occaſion, & de mettre tout en œuvre pour paſſer à la Chine avec l'Ambaſſadeur de Sian.

Mais la ſageſſe éternelle qui inſpire quelquefois de grands deſſeins à ſes ſerviteurs, ne veut pas toûjours qu'ils les exécutent, quoy-qu'elle veuille que de leur coſté ils n'épargnent rien pour l'exécution.

Il tombe malade, & a con-

Dieu traita Xavier comme il fit autrefois

Moyſe qui mourut à la veûë de la terre où il avoit ordre de conduire les Iſraëlites. La fievre prit au Pere François le 20. de Novembre, & il eut en meſme temps une claire connoiſſance du jour & de l'heure de ſa mort, comme il déclara franchement au Pilote du navire François d'Aghiar qui le témoigna depuis avec un jurement ſolennel.

Connoiſſance du jour de ſa mort.

Dés ce moment il ſentit un dégouſt étrange pour toutes les choſes de la terre, & ne penſa plus qu'à la celeſte patrie où Dieu l'appelloit. Eſtant fort abbatu de ſa fievre, il ſe retira dans le vaiſſeau qui eſtoit l'hoſpital commun des malades, pour mourir en pauvre, & le Capitaine Loûïs Almeyda le receut malgré tous les ordres de ſon maiſtre Dom Alvare.

Comme l'agitation du vaiſſeau cauſoit au Saint de grands maux de teſte, & l'empeſchoit d'eſtre auſſi appliqué à Dieu qu'il euſt voulu, il pria le jour ſuivant Almeyda de le faire remettre à terre. On le tranſporta, & on le laiſſa ſur le rivage expoſé aux injures de l'air & de la ſaiſon, ſur tout à un vent de nord tres-piquant qui ſouffloit alors. Il ſeroit mort là ſans aucun ſecours, ſi un Portugais plus charitable que les autres nommé George Alvarez ne l'euſt fait porter dans ſa cabane qui ne valoit pourtant gueres mieux que le rivage, & qui eſtoit ouverte de toutes parts.

Le mal s'eſtant déclaré par une douleur de

L'état de ſa maladie, &

ſes diſpoſitions interieures.

coſté fort aiguë, & par une grande oppreſſion, Alvarez fut d'avis qu'on ſaignaſt Xavier, & le Pere y conſentit par une déference aveugle au ſentiment de ſon hoſte, bien qu'il ſceuſt que tous les remedes ſeroient inutiles. Un chirurgien du navire, homme mal adroit & peu experimenté dans ſon art, le ſaigna ſi mal que les nerfs furent offenſez, & que le malade tomba en foibleſſe & en convulſion. On ne laiſſa pas de luy tirer du ſang une autre fois, & la ſeconde ſaignée eut tous les meſmes accidens que la premiere. Outre cela elle fut ſuivie d'un dégouſt horrible, en ſorte que le malade ne pouvoit rien prendre : auſſi ſa nourriture la plus délicate ſe réduiſoit à un peu d'amandes que le Capitaine du vaiſſeau luy donna par charité.

Le mal croiſſoit d'heure en heure, & la nature s'affoibliſſoit chaque jour ; mais ſon viſage eſtoit toûjours ſerain, & ſon eſprit calme. Il regardoit tantoſt le ciel & tantoſt le crucifix, en faiſant des colloques amoureux avec ſon Dieu, non ſans répandre beaucoup de larmes.

Il demeura en cét état juſqu'au vingt-huitiéme de Novembre, que la fievre luy monta à la teſte. Durant ſon delire, il ne parla que de Dieu & de ſon paſſage à la Chine, mais en des termes plus tendres & plus ardens que jamais.

Il s'entretient avec Dieu dans l'extrémité de ſon mal.

Il perdit enſuite la parole, & ne la recouvra que trois jours aprés. Les forces luy manquerent alors tout-à-fait, de ſorte qu'on crut à

tout moment qu'il alloit passer. Il revint cependant encore, & ayant l'esprit libre aussi-bien que la parole, il recommença tout haut ses entretiens avec Dieu. Ce n'estoit qu'aspirations dévotes, que prieres courtes, mais vives & affectueuses. Ceux qui l'assistoient n'entendoient pas tout ce qu'il disoit, parce qu'il parloit toûjours latin; & Antoine de Sainte Foy qui ne le quitta point, a rapporté seulement que l'homme de Dieu répetoit souvent, *Jesu, fili David, miserere mei,* & ces paroles qui luy estoient si familiaires, *O Sanctissima Trinitas.* Il disoit aussi en invoquant la Reine du Ciel, *Monstra te esse matrem.*

Il passa deux jours sans prendre nulle nourriture, & ayant fait porter dans le navire les ornemens dont il se servoit pour dire la messe & les livres qu'il avoit composez pour l'instruction des peuples de l'Orient, il se disposa à sa derniere heure qui estoit fort proche.

Il annonce à un jeune Indien sa malheureuse destinée.

Outre Antoine de Sainte Foy, il y avoit auprés de luy un jeune homme Indien qu'il avoit amené de Goa. Le Saint tout mourant jetta les yeux sur ce jeune homme, & parut troublé en le regardant; puis avec un air de compassion, il dît par deux fois, *Ah, miserable,* & versa ensuite des larmes. Dieu fit connoistre alors au Pere Xavier la funeste mort de l'Indien, qui cinq ou six mois aprés s'estant jetté dans des débauches honteuses, fut tué sur le

champ d'un coup d'arquebuze: si bien que l'esprit de prophetie accompagna le saint homme jusques au dernier soupir.

La mort du Saint.

Enfin le 2. de Décembre, qui estoit un vendredy, ayant les yeux tout baignez de larmes & tendrement attachez sur son crucifix, il prononça ces paroles, *In te Domine speravi, non confundar in æternum;* & en mesme temps saisi d'une joye celeste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit vers les deux heures aprés midy l'an 1552.

Son âge, & sa figure exterieure.

Il avoit quarante-six ans, & il en avoit employé dix & demi dans les Indes. Sa taille estoit un peu au dessus de la médiocre, sa constitution robuste, son air également agréable & majestueux. Il avoit le coloris beau, le front large, le nez bien proportionné, les yeux bleus, mais vifs & perçans, les cheveux & la barbe d'un chastain obscur. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, & il estoit presque tout blanc la derniere année de sa vie. C'est sans doute ce qui a donné lieu à ses premiers historiens de le faire âgé de cinquante-cinq ans avant qu'on eust des preuves certaines de son âge.

Les devoirs qu'on luy rend immediatement aprés sa mort.

Quand on sceut que le Pere François venoit d'expirer, plusieurs du navire, & mesme des plus dévoûëz au Gouverneur de Malaca, accoururent à la cabane. Ils luy trouverent le visage aussi vermeil que s'il eust esté vivant, & à

la premiere veûë ils ne purent preſque croire qu'il fuſt mort. Dés qu'ils l'eurent regardé de prés, la pieté ſe rendit en eux maiſtreſſe de tous les autres ſentimens : ils ſe mirent à genoux, luy baiſerent les mains avec réverence, & ſe recommanderent meſme à luy les larmes aux yeux, comme ne doutant pas que ſon ame ne joûïſt de Dieu dans le ciel.

Le corps ne fut mis en terre que le dimanche ſuivant vers le midy. Ses funerailles ſe firent ſans aucune céremonie, & hors Antoine de Sainte Foy, François d'Aghiar, & deux autres, perſonne n'y aſſiſta. Un hiſtorien des Indes a écrit que le froid inſupportable qu'il faiſoit ce jourlà en fut cauſe : mais apparemment la crainte qu'eurent les gens du navire de s'attirer l'indignation du Gouverneur de Malaca y eut pour le moins autant de part que le froid. On luy oſta ſa ſoutanne toute dechirée, que les quatre qui luy rendirent les derniers devoirs diviſerent entre eux par dévotion, & on l'habilla de ſes habits ſacerdotaux. On l'enterre ſans aucune céremonie.

George Alvarez eut enſuite ſoin de faire mettre le corps dans une caiſſe aſſez grande à la maniere des Chinois. Il fit remplir la caiſſe de chaux vive, afin que les chairs eſtant plûtoſt conſumées, on puſt emporter les os ſur le vaiſſeau qui devoit dans peu de mois retourner aux Indes.

A la pointe du port une colline s'élevoit, au

pied de laquelle estoit un petit pré, où les Portugais avoient planté une croix. C'est proche de cette croix que le Saint fut enterré. On dressa deux monceaux de pierres, l'un du costé de la teste, & l'autre du costé des pieds, pour marque du lieu de la sepulture.

Le crucifix miraculeux de la chapelle du Chasteau de Xavier.

Cependant Dieu manifesta dans le Royaume de Navarre la saintеté de son serviteur par un évenement miraculeux, ou plûtost par une cessation de miracle. En une petite chapelle du Chasteau de Xavier il y avoit un ancien crucifix fait de plastre & de la hauteur d'un homme. La derniere année de la vie du Saint on vit ce crucifix suer du sang en abondance tous les vendredis : mais dés que Xavier fut mort, le sang cessa de couler.

Le crucifix se voit encore aujourd'huy au mesme endroit avec du sang caillé le long des bras & des cuisses, aux mains & au costé. Ceux qui l'ont veû ont appris sur les lieux que parce que quelques personnes du païs avoient levé de longues traces de ce sang, l'Evesque de Pampelune a jetté une excommunication contre quiconque en osteroit quelque chose desormais. Ils ont sceû encore qu'on avoit remarqué, selon les nouvelles qui venoient des Indes, que quand Xavier travailloit extraordinairement, ou qu'il estoit dans un grand peril, le crucifix distilloit du sang de tous costez ; comme si lors que l'Apostre souffroit pour Jesus-Christ, Jesus-Christ

eust

eust souffert pour luy à son tour, tout impassible qu'il est.

Deux mois & demi aprés la mort du saint homme, le navire qui estoit au port de Sancian estant sur le point de faire voile vers les Indes, Antoine de Sainte Foy & George Alvarez prierent le Capitaine Loüis Almeyda de ne pas laisser dans l'Isle ce qui restoit du Pere François.

On le déterre, & on trouve son corps sans aucune corruption.

Un des gens d'Almeyda ouvrit le cercueil par l'ordre de son maistre le dix-septiéme de Février de l'année 1553. pour voir si les chairs estoient toutes consumées, & si l'on pourroit ramasser les os. Mais ayant osté la chaux de dessus le visage, il le trouva frais & vermeil comme celuy d'un homme qui dort doucement. Sa curiosité le porta à visiter le corps, il le trouva aussi tres-entier & plein de suc : mais pour s'éclaircir & s'asseûrer davantage, il coupa un peu de chair de la cuisse droite auprés du genou, & il vit le sang couler.

Il courut en mesme temps dire au Capitaine ce qu'il avoit veû, & il luy porta ce petit morceau de chair qu'il avoit coupé qui estoit de la longueur d'un doit. Tous aussitost se transporterent sur le lieu de la sepulture, & ayant examiné curieusement le corps de tous costez, le trouverent entier & sans aucune corruption. Les habits sacerdotaux dont il estoit revestu n'avoient esté nullement endommagez par la chaux;

& ce qui étonna le plus tout le monde, le saint corps exhaloit une odeur si douce & si agréable, qu'au rapport de plusieurs qui estoient presens les parfums les plus exquis n'en approchoient point, & qu'il paroissoit que c'estoit une odeur celeste.

On met le corps du Saint sur le navire pour le transporter aux Indes.

Alors ces gens qui pour flater la passion du Gouverneur de Malaca avoient maltraité le Pere Xavier pendant sa vie, l'honorerent enfin aprés sa mort, & plusieurs luy demanderent pardon avec larmes de l'avoir abandonné dans sa maladie par une lasche complaisance. Quelques-uns s'emporterent contre Dom Alvare sans ménager rien, & il y en eut qui dirent tout haut ce que dit ensuite le Viceroy des Indes Dom Alphonse de Norogna, qu'Alvare d'Atayde avoit fait mourir le Pere François & par ses persecutions à Malaca & par la cruauté des siens à Sancian. Dans ces sentimens de pieté ayant remis sur le corps la chaux qu'on en avoit ostée pour le voir, ils porterent au navire ce sacré dépost, & mirent à la voile peu de temps aprés, s'estimant heureux de porter aux Indes un si grand tresor.

Comment il est receû à Malaca.

Ils arriverent à Malaca le 22. de Mars sans avoir rencontré sur leur route nul de ces tourbillons terribles qui infestent toutes ces mers, comme si la presence du saint corps les eust dissipez. Avant que de gagner le port, ils envoyerent la chaloupe pour avertir la Ville du present

qu'ils venoient luy faire. Quoy-qu'il n'y eust plus personne de la Compagnie dans Malaca, & que la peste y fust tres-violente, toute la Noblesse & tout le Clergé vinrent avec Jacques Pereyra jusqu'au rivage recevoir le corps chacun un cierge à la main, & ils le porterent en cérémonie à l'église de Nostre-Dame du Mont, suivis d'une foule de chrestiens, de mahometans & d'idolâtres, qui à cét égard sembloient tous n'avoir qu'une mesme religion.

La punition du Gouverneur de Malaca.

Le seul Dom Alvare d'Atayde manqua de réverence pour le Saint: il joûoit actuellement dans son palais, lors que la procession passa, & au bruit du peuple mettant la teste à la fenestre, il traita la dévotion publique de simplicité & de sotise, aprés quoy il se remit froidement au jeu. Mais son impieté ne demeura pas impunie, & les prédictions de l'homme de Dieu commencerent bientost à se verifier.

Le Viceroy des Indes, sur les plaintes qu'on luy fit des vexations tyranniques de Dom Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, & l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'Estat, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là tous ses biens furent confisquez à la chambre Royale; & pour luy, il fut condamné à une prison perpetuelle. Avant que de partir des Indes, il avoit une maladie honteuse, qui s'augmenta extrémement en Europe, & dont il mourut enfin sans aucun secours, tant

la puanteur de ſon corps le rendit inſupportable à tout le monde.

Pour Pereyra qui avoit ſacrifié tout à la Religion, & que le Gouverneur dépouïlla ſi injuſtement, le Roy Dom Jean III. luy rendit ſon bien avec uſure, & le combla de faveurs les années ſuivantes ſelon la prophetie du Pere Xavier.

La ville de Malaca delivrée de peſte à l'arrivée du ſaint corps.

Mais la dévotion du peuple fut récompenſée ſur le champ. La peſte qui depuis quelques ſemaines deſoloit la Ville, comme le Saint l'avoit prédit avant ſa mort en écrivant au Pere François Perez, ceſſa tout à coup, en ſorte que le mal ne ſe communiqua plus, & que ceux qui en avoient eſté frapez guerirent ſans aucun remede. Outre la maladie contagieuſe, la famine faiſoit mourir tous les jours une infinité de perſonnes. Ce ſecond fleau fut détourné au meſme temps; car avec le navire qui eſtoit chargé du corps de l'homme de Dieu, divers vaiſſeaux arriverent au port de Malaca, & y apporterent toutes ſortes de proviſions & de vivres.

De quelle maniere le corps du Saint eſt traité à Malaca.

Des faveurs ſi conſiderables devoient obliger les habitans à honorer leur bienfacteur d'une ſepulture digne de luy. Cependant ſoit que la crainte du Gouverneur les retint, ſoit que Dieu le permiſt pour la plus grande gloire de ſon ſerviteur, ayant tiré le corps du cercueïl, ils l'enterrerent hors de l'égliſe dans le lieu où l'on enterroit ordinairement les gens du commun.

Ils ne firent pas meſme la foſſe aſſez grande,

de sorte que pressant le corps pour l'y faire entrer par force, ils rompirent quelque chose aux épaules, & il en sortit du sang qui répandit une odeur tres-agréable. Ils furent encore si discrets que de fouler la terre qui couvroit le corps, & ils le meurtrirent en plus d'un endroit, comme si c'eust esté la destinée du saint homme d'estre tourmenté par les gens de Malaca pendant sa vie & aprés sa mort.

Ce sacré dépost demeura ainsi sans honneur jusques au mois d'Aoust que le Pere Jean Beira vint de Goa pour retourner aux Moluques avec deux compagnons que le Vice-Provincial Gaspar Barzée luy avoit donnez suivant l'ordre du Pere Xavier.

Comme il aimoit tendrement le Saint, il eut une tres-sensible affliction de sa mort, & il ne put se résoudre à partir pour les Moluques sans voir le corps dont on luy disoit tant de merveilles. S'estant ouvert là-dessus à Jacques Pereyra & à deux ou trois autres amis du défunt, ils le déterrerent secretement une nuit. Le corps fut trouvé entier, frais, & sentant tres-bon, sans que l'humidité de la terre pendant cinq mois l'eust alteré le moins du monde; on trouva mesme le linge qui avoit esté mis sur son visage teint d'un sang vermeil.

On pense à transporter le saint corps à Goa.

Un spectacle si surprenant les toucha, & ils ne crurent pas devoir remettre le corps en terre dans le dessein qu'ils prirent de le transporter

à Goa. Pereyra fit faire un cercueïl d'un bois précieux, & aprés qu'on l'eut garni d'un riche damas de la Chine, on y mit le corps envelopé d'un drap d'or avec un oreiller de brocard ſous la teſte. Le cercueïl fut poſé enſuite dans un lieu tres-propre qui n'eſtoit connu que de ces fidelles amis du Pere François; & Dieu voulut bien déclarer par un miracle évident que leur zele luy plaiſoit : car un cierge qu'ils allumerent devant le cercueïl, & qui en moins de dix heures devoit eſtre conſumé, dura dix-huit jours entiers brûlant jour & nuit, & on prit garde que la cire qui degouta peſoit plus que ne faiſoit le cierge au commencement.

Cependant il ſe preſenta une occaſion pour le voyage des Moluques tandis qu'on en attendoit une pour le voyage de Goa. Beira partit donc plus embraſé que jamais du zele des ames, & rempli d'un nouvel eſprit apoſtolique que la veûë du ſaint Apoſtre ſembloit luy avoir inſpiré. Mais des deux compagnons qu'on luy avoit donnez pour la miſſion des Moluques, il en laiſſa un à Malaca pour la garde du ſacré dépoſt, & ce fut Emanuel Tavora. Pierre d'Alcaçeva vint dans le meſme temps du Japon, d'où il eſtoit envoyé à Goa pour les affaires de cette nouvelle chreſtienté; & tous deux peu de temps aprés conduiſirent le ſaint corps ſur le vaiſſeau de Lopé Norogna.

Le corps eſt mis dans un

C'eſtoit un vieux baſtiment ſi uſé & ſi mal

en ordre, que perſonne n'oſoit s'embarquer deſſus. Mais quand on vint à ſçavoir que ce navire devoit porter le corps du Pere François, chacun s'empreſſa pour y avoir place, ne doutant pas qu'on n'y fuſt en ſeûreté ; & les paſſagers n'eurent pas lieu de ſe repentir de leur confiance : car enfin Dieu les delivra plus d'une fois miraculeuſement du naufrage.

vieux navire, & ce qui arrive ſur mer au navire.

Une furieuſe tempeſte jetta d'abord le navire ſur des bancs de ſable, & la quille y entra ſi avant, qu'on ne pouvoit en ſortir, lors que contre toutes les apparences il ſe leva du coſté de la proûë un vent qui dégagea le vaiſſeau ; & afin qu'on viſt que c'eſtoit la main de Dieu qui agiſſoit, ce ſouffle ceſſa en un inſtant dés que la quille fut hors du ſable.

Peu de temps aprés, à l'entrée du Golphe de Ceylan, ils donnerent impetueuſement dans des écueïls couverts. Le gouvernail ayant ſauté de la violence du coup, on demeura engagé par la quille dans le rocher, & ce fut un miracle que le navire qui eſtoit ſi vieux ne ſe briſa point tout-à-fait.

Les matelots firent en cette rencontre ce qu'on fait ordinairement en un extréme peril : ils couperent les maſts à coups de hache ; & comme cela ne ſervit de rien, ils voulurent jetter toutes les marchandiſes dans la mer pour ſoulager le navire : mais la furie des flots qui le batoient de tous coſtez, & qui l'agitoient

étrangement, ne leur permit pas de faire ce qu'ils vouloient.

Alors ils eurent recours à l'interceſſion du Saint dont ils portoient le corps à Goa. L'ayant tiré de la chambre du Pilote, & poſé ſur le tillac, ils ſe mirent tous à genoux alentour avec des flambeaux allumez; & comme ſi le Pere Xavier euſt eſté encore vivant, qu'il les euſt veûs, & les euſt ouïs, ils le conjurerent de les ſauver de la mort.

A peine leur priere fut-elle finie, qu'on entendit un grand bruit ſous le vaiſſeau, & qu'on le vit en meſme temps dans le canal; par où ils jugerent que le rocher s'eſtoit fendu, & avoit fait un paſſage libre au navire.

Comment le corps eſt receû à Cochin, & le miracle qui ſe fait à Baticala.

Ils continuerent enſuite leur route gayement, & ayant tourné vers le Cap de Comorin, ils prirent terre à Cochin. Toute la Ville vint rendre ſes devoirs à ſon maiſtre & à ſon pere bien-aimé; & il n'eſt pas croyable quels furent les ſentimens de pieté que le peuple fit paroiſtre. De Cochin ils firent voile juſques à Baticala. La femme d'Antoine Rodriguez officier Royal qui eſtoit malade depuis long-temps eſpera de guerir ſi elle pouvoit voir le Pere François. Elle ſe fit porter au navire, & à la veûë du Saint mort elle recouvra ſa ſanté en un inſtant. Non contente de ſa gueriſon, elle voulut avoir une petite piece du bout de la chaſuble dont le Pere eſtoit reveſtu, & on ne ſçauroit s'imaginer combien

bien elle guerit elle-meſme de malades avec cette précieuſe relique.

Le navire eſtant à vingt lieuës de Goa, & ne pouvant gueres avancer à cauſe d'un vent contraire, le Capitaine ſe mit dans la chaloupe avec quelques-uns de ſes gens, & gagna la Ville à force de rames, pour donner luy-meſme au Viceroy & aux Peres de la Compagnie les premieres nouvelles de la venuë du ſaint corps. Le Pere Gaſpar Barzée eſtoit mort, & le Pere Melchior Nugnez avoit eſté déclaré ſon ſucceſſeur en la charge de Recteur du college de Saint Paul, & en celle de Vice-Provincial des Indes par la lettre que le Pere Xavier laiſſa fermée en partant pour la Chine, & qu'on ouvrit aprés la mort du Pere Gaſpar ſelon l'ordre de Xavier meſme.

Le Viceroy fit donner incontinent une fuſte legere à Nugnez, ſur laquelle luy & trois autres de la Compagnie s'eſtant embarquez avec quatre jeunes hommes du Seminaire, ils firent voile du coſté de Baticala pour lever le corps du Saint. Ils le receurent au bruit de l'artillerie non ſeulement du navire de Lopé, mais de ſix autres vaiſſeaux qui venoient de compagnie, & que le vent avoit auſſi arreſtez vers Baticala. On vient de Goa au devant du corps.

Le quinziéme de Mars de l'année 1554. la fuſte prit terre à Rebendar, qui eſt à une demi-lieuë de Goa. Elle demeura là le reſte du jour & toute la nuit, tandis qu'on ſe préparoit dans la

Ville à faire une réception ſolennelle au ſaint Apoſtre des Indes.

En effet, le lendemain matin qui eſtoit le vendredy de la ſemaine de la Paſſion on vit venir ſix barques à rames, environnées de torches ardentes & ornées tres-ſuperbement, où eſtoit la fleur de la Nobleſſe Portugaiſe. Douze autres barques ſuivoient avec trois cens des principaux habitans qui tenoient chacun un cierge à la main, & il y avoit dans chaque barque des chœurs de muſique & des inſtrumens de toutes façons.

Toute l'eſcadre ſe diviſa en deux aiſles pour accompagner la fuſte qui prit le milieu. Le corps du Saint couvert du drap d'or de Pereyra eſtoit ſur la poupe ſous un riche dais avec des flambeaux allumez & de riches banderoles des deux coſtez du bord.

Ils voguerent ainſi vers Goa, mais lentement & en tres-bel ordre. Toute la Ville eſtoit ſur le rivage dans l'impatience de voir ſon bon Pere. Dés qu'on l'apperceut de loin, ce ne furent que cris d'allegreſſe, & que larmes de dévotion. Quelques-uns plus impatiens que les autres ſe jetterent dans la mer, & ayant gagné la fuſte à la nage l'accompagnerent juſqu'au rivage en nageant toûjours.

Comment le corps du Saint eſt receû à Goa.

Le Viceroy l'y attendoit eſcorté de ſes gardes & du reſte de la Nobleſſe, du Conſeil Royal & des Magiſtrats, tous en habit de céremonie.

Dans le temps qu'on débarqua le ſaint corps, une compagnie de jeunes gentilshommes conſacrez au ſervice des autels entonna le cantique *Benedictus Dominus Deus Iſraël.* Cependant on regla la proceſſion, & on la commença de la ſorte.

Quatre-vingts-dix enfans marchoient à la teſte veſtus de robes blanches, couronnez de fleurs, & tenant chacun à la main une branche d'olivier. La Confrerie de la Miſericorde venoit aprés avec un étendart magnifique. Le Clergé ſuivoit les Confreres, & précedoit immediatement le corps qui eſtoit porté par les Peres de la Compagnie. Le Viceroy avec tout ſon cortege fermoit la marche, & eſtoit ſuivi d'une multitude innombrable de peuple. Toutes les ruës eſtoient ornées de tapiſſeries; & quand le bienheureux corps paroiſſoit, on jettoit des fleurs de toutes les feneſtres & de tous les toits.

Les miracles qui ſe font durant la proceſſion.

Mais rien ne rendit la pompe plus célebre que les miracles qui ſe firent alors : car il ſemble qu'il s'exhalaſt de ce ſacré corps une vertu ſalutaire avec une odeur celeſte. Pluſieurs malades qui s'eſtoient fait apporter dans les ruës, furent gueris à la veûë du Saint, & quelques-uns meſme qui ne purent quitter leur lit, recouvrerent leur ſanté en invoquant ſeulement ſon nom. Jeanne Pereyra fut de ce nombre : aprés une maladie de trois mois, eſtant preſque à l'extré-

mité, elle n'eut pas plûtoſt imploré le ſecours du Saint, qu'elle ſe ſentit guerie parfaitement. Une autre jeune fille qui eſtoit desja à l'agonie, & qui tenoit le cierge benit à la main, ayant eſté recommandée par ſa mere au ſerviteur de Dieu, revint tout d'un coup, & ſe leva en bonne ſanté tandis que la proceſſion paſſoit.

Le corps eſt mis dans l'égliſe de Saint Paul.

Aprés pluſieurs tours on gagna le college de Saint Paul, & on dépoſa le cercueïl dans la grande chapelle de l'égliſe. On avoit fait un retranchement devant la chapelle contre la foule du peuple ; mais ce retranchement fut bientoſt rompu malgré les ſoldats qui le défendoient.

Pour appaiſer le tumulte, il fallut montrer trois fois le Saint, & le tenir droit, afin que tout le monde le viſt aiſément. On jugea meſme à propos de le laiſſer trois jours découvert pour la conſolation des habitans qui ne ſe laſſoient point de le regarder, & qui en le regardant eſtoient penetrez d'une dévotion ſenſible.

Il ſe fait de nouveaux miracles en la preſence du ſaint corps.

Il ſe fit de nouvelles gueriſons en la preſence du ſaint corps : des aveugles virent, des paralytiques marcherent, & des lepreux devinrent nets comme des enfans. A la veûë de ces miracles le peuple publioit tout haut les choſes ſurprenantes qu'on ſçavoit du Pere Xavier ; & ſon ancien compagnon Jean Deyro alors Religieux de Saint François, qui ſe trouva là, raconta en pleurant de tendreſſe & de dévotion, comme le Saint luy avoit prédit

tout ce qui luy estoit arrivé. Cependant ce jourlà qui estoit un vendredy, les Chanoines de la cathedrale chanterent solennellement la messe de la Croix. Le lendemain les Religieux de Saint François que l'homme de Dieu avoit toûjours honorez, & cheris extrémement, vinrent chanter la messe de la Vierge dans l'église de la Compagnie. Aprés qu'on eut satisfait ainsi à la dévotion publique, la nuit du dimanche le cercueïl fut mis en un lieu élevé prés du grand autel, du costé de l'Evangile.

Je ne dois pas omettre icy que le navire qui avoit apporté à Goa un si précieux tresor s'ouvrit de luy-mesme, & alla au fond de l'eau dés que les marchandises & les hommes furent débarquez, comme pour faire voir que Dieu ne l'avoit conservé miraculeusement qu'en faveur de ce sacré corps, & qu'un vaisseau qui avoit esté employé à un usage si saint, ne devoit plus servir à rien de profane.

On fait dans les Indes des informations de la vie du Saint.

Aussitost qu'on sceut en Europe la mort du Pere Xavier, on commença à y parler de sa canonisation, & pour ce sujet Dom Jean III. Roy de Portugal donna ordre au Viceroy des Indes Dom François Barreto de faire dresser des procés verbaux de la vie & des miracles du serviteur de Dieu. Cela s'exécuta à Goa, à Cochin, à la Coste de la Pescherie, à Malaca, aux Moluques, & ailleurs; & des hommes de probité, mais éclairez & habiles, qui furent en-

voyez ſur les lieux, oüirent les témoins, & examinerent les faits avec toute l'exactitude poſſible.

Les peuples l'invoquent, & réverent ſes images.

A la verité les peuples trouverent mauvais que ces informations ſe fiſſent, eſtant perſuadez de la ſainteté du Pere, & ne pouvant ſouffrir que l'on en doutaſt. Auſſi n'attendirent-ils pas que toutes les procedures eccleſiaſtiques fuſſent faites, ni que le Saint Siege euſt parlé pour luy rendre un culte religieux: ils l'invoquoient tous deſlors dans leurs beſoins, & particulierement dans les perils où ils ſe trouvoient. Quelques-uns mirent ſon portrait à leur oratoire; & meſme l'Archeveſque de Goa Dom Chriſtophle de Liſbonne, car le Siege Epiſcopal avoit eſté érigé en Archeveſché, l'Archeveſque, dis-je, portoit ſur ſa poitrine une petite image de Xavier qu'il baiſoit ſouvent avec une tendreſſe reſpectueuſe; & ſa dévotion ne demeura pas ſans récompenſe: car ayant eſté cruellement tourmenté de la pierre un mois entier, il fut gueri en un inſtant, & ne reſſentit plus de douleurs.

On luy baſtit des égliſes en pluſieurs endroits de l'Orient.

Il arriva meſme que dans pluſieurs lieux des Indes les nouveaux fidelles baſtirent des égliſes en l'honneur du Pere François par une pieté précipitée & indiſcrete que la bonne foy & la ferveur ſeule peuvent excuſer.

Parmi ces égliſes il y en eut une fort célebre dans la coſte de Travancor. Les Sarraſins l'ayant ruinée avec onze autres anciennes, les chreſtiens

qui ne pouvoient les rétablir toutes à cauſe de leur pauvreté, remirent ſeulement ſur pied celle-là qui leur eſtoit la plus chere.

Au reſte, en quelque lieu que fuſſent les égliſes dédiées au Pere François, il y avoit un ſi grand concours de peuple pour honorer le ſaint homme, qu'au rapport de François Nugnez Vicaire de Coulan, il fallut faire en faveur des pelerins un puits prés de l'égliſe baſtie à Coulan meſme. Nugnez dit auſſi que celles qui eſtoient conſacrées aux Apoſtres & à d'autres Saints perdoient leur titre en quelque façon dés qu'on y avoit expoſé l'image de Xavier; & que le peuple tournant toute ſa dévotion vers luy, ne manquoit pas de les appeller les égliſes du Pere François.

Les éloges que les Infidelles luy donnent, & les honneurs qu'ils luy font.

Mais ce qui eſt de plus admirable, les ennemis meſme de Jeſus-Chriſt le réveroient aprés ſa mort comme ils avoient fait pendant ſa vie, & le nommoient l'homme de prodiges, l'ami du ciel, le maiſtre de la nature, le dieu de la terre. Quelques-uns faiſoient de tres-longs voyages, & venoient à Goa exprés pour voir ſon corps exempt de corruption, & qui au mouvement prés avoit toutes les apparences de vie. Il y eut des gentils qui parlerent de luy élever des autels; & quelques peuples de la ſecte de Mahomet luy dédierent en effet une Moſquée dans la coſte Occidentale de Comorin.

Le Roy de Travancor mahometan luy baſtit

aussi un temple superbe, & les Infidelles avoient une telle réverence pour ce lieu où le grand Pere estoit honoré, qu'ils n'osoient y cracher à terre, si nous en croyons le témoignage des naturels du païs.

Les payens avoient coustume, pour confirmer la verité, de tenir à la main un fer ardent, & de pratiquer d'autres superstitions pareilles: mais depuis que le Pere François fut en une si grande veneration dans les Indes, ils juroient par son nom, & c'estoit entre eux la preuve la plus authentique qu'on disoit vray. On ne mentoit pas mesme impunément en jurant de cette sorte, & Dieu autorisa plus d'une fois une pratique si religieuse par des prodiges manifestes. En voicy un terrible exemple. Un idolâtre devoit à un chrestien une grosse somme d'argent. Comme il nioit la dette, & qu'on ne pouvoit le convaincre en justice, le chrestien l'obligea à jurer dans l'église sur l'image du Pere François. L'idolâtre fit un faux serment sans aucun scrupule: mais à peine fut-il retourné chez luy, que jettant le sang en abondance par la bouche, il mourut dans des transports de fureur & de rage qui tenoient plus du démoniaque que du frénetique.

Combien il est honoré au Japon.

On ne rendoit gueres moins d'honneur à sa memoire dans le Japon que dans les Indes. Les chrestiens du Royaume de Saxuma gardoient religieusement une pierre sur laquelle il avoit souvent

souvent preſché, & la montroient comme quelque choſe de précieux. La maiſon où il avoit demeuré à Amanguchi, eſtoit regardée comme un lieu ſaint, & on la conſerva toûjours parmi les guerres ſanglantes qui ruinerent pluſieurs fois la Ville.

Au reſte les Indiens & les Japonois ne furent pas les ſeuls peuples qui honorerent le Pere Xavier aprés ſa mort. L'odeur de ſa ſainte vie ſe répandit au-delà des mers en d'autres contrées infidelles où il n'avoit point eſté ; & Alphonſe Leon Barbuda qui a parcouru les coſtes d'Afrique rapporte que dans les Royaumes de Sofala au-delà du fleuve de Cuama & dans les iſles d'alentour, le nom du Pere François eſtoit tres-célebre, & que les Mores y parloient de luy comme d'un homme merveilleux.

Tant de témoignages ſi illuſtres & ſi peu ſuſpects engagerent tout de nouveau le Roy de Portugal à ſolliciter la canoniſation du ſaint homme, & dans cette veûë on fit un recueil fort ample de ſes vertus, dont voicy l'extrait.

Son don d'Oraiſon.

Tous les emplois exterieurs ne détournoient pas le Pere Xavier de la contemplation des choſes divines. Eſtant à Goa, il ſe retiroit d'ordinaire aprés le diſner dans le clocher de l'égliſe, pour n'eſtre interrompu de perſonne, & il s'entretenoit là deux heures avec Dieu. Mais parce qu'il n'eſtoit pas aſſez maiſtre de luy-meſme en ces rencontres pour regler ſon temps, & qu'il

devoit quelquefois ſortir, il chargea un jeune homme du Seminaire de Sainte Foy nommé André de venir l'avertir quand les deux heures qu'il s'eſtoit preſcrites ſeroient paſſées.

Un jour que le Pere avoit à parler au Viceroy, André eſtant allé pour l'avertir, le trouva aſſis ſur un petit ſiege les deux mains en croix devant l'eſtomach & les yeux attachez au ciel. Quand il l'eut regardé quelque temps à ſon aiſe, il l'appella : mais voyant que le Pere ne répondoit point, il parla plus haut, & fit du bruit. Tout cela fut inutile, Xavier ne remua point ; & André s'en alla, faiſant ſcrupule de troubler le repos d'un homme qui luy paroiſſoit avoir l'air d'un ange, & gouſter les délices des Bienheureux. Il retourna néanmoins deux heures aprés, & il le trouva dans l'état où il l'avoit laiſſé. La crainte qu'eut le jeune homme de ne pas faire ſon devoir s'il s'en alloit une ſeconde fois ſans ſe faire entendre, l'obligea de tirer le Pere, & de le ſecoûër. Xavier eſtant revenu enfin à luy témoigna d'abord s'étonner que deux heures fuſſent desja paſſées : mais ayant ſceu qu'il y en avoit plus de quatre qu'il eſtoit là, il ſortit avec André pour aller au palais du Viceroy. A peine eut-il mis le pied hors du logis, qu'il fut comme ravi en eſprit. Aprés avoir fait pluſieurs tours, ſans ſçavoir où il alloit, il retourna ſur ſes pas lors que la nuit commençoit à venir, & il dît à ſon

compagnon, *Mon fils, nous verrons une autre fois le Gouverneur ; Dieu a voulu que cette journée fuſt toute pour luy.*

Allant une autre fois par les ruës de la meſme Ville, il eſtoit tellement occupé de Dieu, qu'il ne s'apperceut pas d'un élephant furieux qui faiſoit fuir tout le monde. On eut beau luy crier qu'il ſe détournaſt, il n'entendit rien, & l'élephant paſſa aſſez prés de luy ſans qu'il y priſt garde.

Dans ſes voyages de mer, il vaquoit réglément à l'oraiſon depuis minuit juſqu'au lever du ſoleil ; & delà vint que les matelots diſoient qu'on n'avoit rien à craindre durant ce temps-là, parce que le Pere François gardoit le vaiſſeau, & que les tempeſtes n'oſoient s'élever tandis qu'il parloit à Dieu.

Un homme de Manapar chez qui il logeoit, & qui l'obſervoit la nuit à diverſes heures, le trouvoit toûjours à genoux au pied d'un crucifix, & voyoit ſouvent la chambre éclairée des rayons qui luy ſortoient du viſage.

Lors qu'il ſejournoit en des villes de chreſtiens, le peu de repos qu'il donnoit à la nature, il le prenoit ordinairement dans l'égliſe, afin d'eſtre plus prés du Saint Sacrement devant lequel il prioit le reſte de la nuit. Mais dans les païs où il n'y avoit point encore d'égliſes, il paſſoit dehors la plus grande partie des nuits ; & rien n'élevoit tant ſon eſprit à Dieu que la

veûë du ciel tout ſemé d'étoiles, ainſi qu'il diſoit luy-meſme.

Le Pape luy avoit permis en conſideration de ſes emplois & de ſes travaux apoſtoliques de dire un breviaire qui eſtoit plus court que le Romain, & qui n'avoit jamais que trois leçons : on l'appelloit l'office de la Croix, & on l'accordoit aiſément en ce temps-là aux perſonnes fort occupées. Néanmoins Xavier n'uſa jamais de ſa permiſſion, quelques affaires qu'il euſt pour le ſervice de Dieu: au contraire, avant que de commencer chaque heure Canoniale il diſoit toûjours l'hymne, *Veni Creator*, & on remarquoit qu'en le diſant ſon viſage s'allumoit comme ſi l'Eſprit Saint qu'il invoquoit fuſt viſiblement deſcendu ſur luy.

Il célebroit tous les jours le ſacrifice de la meſſe avec la meſme réverence & la meſme dévotion qu'il le célebra la premiere fois, & c'eſtoit d'ordinaire au point du jour. Les douceurs celeſtes qui inondoient ſon ame à l'autel ſe répandoient juſques ſur les aſſiſtans; & Antoine Andrada racontoit de luy-meſme qu'eſtant jeune ſoldat il ſentoit une telle ſatisfaction interieure toutes les fois qu'il ſervoit la meſſe au Pere Xavier, que pour cela il cherchoit l'occaſion de la luy ſervir.

Au milieu d'un entretien avec les perſonnes du monde le ſaint homme eſtoit quelquefois appellé de Dieu par certaines illuſtrations ſubi-

tes qui l'obligeoient de se retirer ; & quand on le cherchoit aprés, on le trouvoit ou devant le Saint Sacrement, ou en un lieu solitaire abismé dans une contemplation profonde, souvent suspendu en l'air, avec des rayons au tour du visage. Plusieurs témoins oculaires ont dépose ce fait : mais quelques-uns disent qu'au commencement ils voyoient le Saint à genoux & immobile ; qu'ils remarquoient ensuite qu'il s'élevoit peu à peu de terre ; & qu'alors saisis d'une sainte horreur, ils ne pouvoient le regarder fixement tant son visage estoit lumineux. D'autres protestent que quand il leur parloit des choses de Dieu, ils s'appercevoient qu'il s'éloignoit d'eux tout à coup, & que son corps montoit de luy-mesme en haut.

Ces ravissemens extraordinaires qui tiennent quelque chose de la gloire des Bienheureux, luy arrivoient de temps en temps durant le sacrifice de la messe, lors qu'il venoit de prononcer les paroles de la consecration ; & on le vit élevé de la sorte, particulierement à Malaca & à Meliapor. Il le fut encore plusieurs fois à Goa en communiant le peuple ; & ce qui est remarquable, comme c'estoit sa coustume de donner la communion à genoux, il paroissoit élevé de terre dans cette posture.

Pour les extases communes, il en avoit presque tous les jours, sur tout à l'autel & aprés le sacrifice de la messe, de sorte que souvent on ne

pouvoit le faire revenir en le tirant par ſa robe, & en le ſecoûant avec violence.

Les délices qu'il gouſtoit alors ne peuvent eſtre compriſes que par les ames à qui Dieu fait des faveurs pareilles. Chacun néanmoins voit bien que ſi l'homme peut joûïr ſur la terre des plaiſirs du ciel, c'eſt lors que l'ame tranſportée hors elle-meſme, eſt plongée & comme perduë en Dieu. Dans ce bienheureux état les plus longs eſpaces du temps ne ſemblent qu'un moment; toutes les grandeurs du monde diſparoiſſent à la veûë de l'éternité; on oublie le ſommeil & la nourriture; on ne voit & on n'entend rien, parce que le corps eſtant devenu en quelque façon inſenſible comme ſi l'ame en eſtoit ſeparée, les ſens demeurent privez de leurs fonctions, & toutes les puiſſances naturelles paroiſſent éteintes.

Mais ce n'eſtoit pas ſeulement pendant ces tranſports extatiques que Xavier eſtoit uni intimement à Noſtre Seigneur. Au fort du travail il avoit l'eſprit recueïlli en Dieu ſans eſtre jamais diſſipé ni par la multitude ni par l'embarras des affaires, ſi bien qu'il eſtoit tout entier dans ce qu'il faiſoit & dans celuy pour l'honneur duquel il travailloit.

Son amour envers Dieu.

Une ſi intime & ſi continuelle union ne pouvoit venir que d'une tendre charité : auſſi le divin amour l'embraſoit-il tellement, qu'on luy voyoit d'ordinaire le viſage tout en feu, & que

pour temperer les ardeurs du dedans & du dehors, il falloit luy jetter de l'eau dans le ſein. Souvent en preſchant ou en marchant il ſe ſentoit ſi épris & ſi enflammé, que ne pouvant ſoûtenir cét embraſement interieur, il ouvroit ſa ſoutanne tout à coup devant l'eſtomac, & c'eſt ce qu'on luy a veû faire en pluſieurs rencontres dans les places publiques de Malaca & de Goa, dans le jardin du college de Saint Paul, & ſur le rivage de la mer.

Il luy échapoit à toute heure de la bouche des paroles vives & ardentes qui eſtoient comme les étincelles de ce feu ſacré dont ſon cœur brûloit. Par exemple, *O tres ſainte Trinité! ô mon createur! ô mon Jeſus! ô Jeſus, l'amour de mon cœur!* Il les diſoit en latin, pour n'eſtre pas entendu du peuple; & eſtant à la coſte de la Peſcherie, au Royaume de Travancor & aux Moluques, on luy entendoit dire tant de fois le jour, *O Sanctiſſima Trinitas*, que les barbares les plus idolâtres quand ils ſe trouvoient dans un grand peril, ou qu'ils avoient ſujet de s'étonner de quelque choſe, proferoient les meſmes paroles ſans y rien entendre, ſinon que c'eſtoient des mots ſacrez & myſterieux.

Le ſommeil n'interrompoit point ces tendres aſpirations, & on luy entendoit dire toutes les nuits, *O mon Jeſus, l'amour de mon cœur!* ou d'autres paroles pleines de tendreſſe qui marquoient la diſpoſition de ſon ame.

Eſtant meſme hors de luy par la violence d'une fievre chaude, au Mozambique & à Sancian, il parloit de Dieu & à Dieu avec plus d'ardeur que jamais, en ſorte que ſon délire ſembloit n'eſtre qu'un redoublement d'amour.

Il eſtoit ſi ſenſible aux intereſts de la Majeſté divine, que touché tres-vivement des pechez énormes qui ſe commettoient dans le nouveau monde, il écrivit à un de ſes amis en ces ter-
» mes. J'ay quelquefois la vie en horreur, & j'ai-
» me mieux mourir que de voir tant d'outrages
» faits à Jeſus-Chriſt ſans pouvoir ni les empeſ-
» cher, ni les réparer.

Au reſte, pour entretenir toûjours le feu de l'amour divin, il avoit ſans ceſſe devant les yeux les ſouffrances de Noſtre Seigneur. A la veûë des playes & du ſang d'un Dieu crucifié, ce n'eſtoit que larmes, que ſoupirs, que langueurs, & qu'extaſes amoureuſes. Il brûloit de rendre au Sauveur vie pour vie; car le martyre a eſté toûjours ſa paſſion, & ſes ſentimens en ſont une
» preuve. Il arrive quelquefois par une grace ſin-
» guliere de la divine bonté, dit-il en une de ſes
» lettres, que pour le ſervice de Dieu nous cou-
» rons des perils de mort; mais il faut ſe ſouvenir
» que nous ſommes nez mortels, & qu'un chreſ-
» tien ne doit ſouhaiter rien davantage que de
» mourir pour Jeſus-Chriſt.

Delà venoit la joye qu'il avoit quand les Fidelles répandoient leur ſang pour la Foy; &

il

il écrivit aux Peres de Rome à l'occaſion du maſſacre des Manarois baptiſez : Il faut nous « réjoüir avec Jeſus-Chriſt de ce que les martyrs « ne manquent pas, meſme en noſtre temps, & « le remercier de ce que voyant ſi peu de perſon- « nes faire un bon uſage de ſes graces pour leur « ſalut, il permet que le nombre des Bienheureux « ſe rempliſſe par la cruauté des hommes. «

Il eſt venu de tres-bonnes nouvelles des Mo- « luques, dit-il ailleurs dans l'ardeur de ſon a- « mour : ceux qui y travaillent, ſouffrent beau- « coup, & ſont continuellement en danger de « perdre la vie. Je m'imagine, ajouſte-t-il, que les « *Lib. 2 Ep. 11.* Iſles du More donneront pluſieurs martyrs à « noſtre Compagnie, & qu'on les appellera bien- « toſt les Iſles du martyre. Que nos Freres donc « qui deſirent de verſer leur ſang pour Jeſus-Chriſt, « ayent bon courage, & ſe réjoüiſſent par avan- « ce : car enfin voila un ſeminaire de martyre « tout preſt pour eux, & ils auront là dequoy ſa- « tisfaire leurs deſirs. «

Le meſme amour qui luy faiſoit ſouhaiter de mourir pour Dieu, le faiſoit ſoupirer aprés la veûë & la poſſeſſion de Dieu : il ne parloit que du Paradis, & il finiſſoit preſque toutes ſes let- tres par un deſir de s'y voir avec ſes Freres.

Mais ſa charité ne ſe bornoit pas à des ſen- timens & à des paroles ; elle paroiſſoit dans les œuvres, & s'étendoit au ſervice du prochain. Xavier ſembloit n'eſtre né que pour le ſoulage- *Sa charité envers le prochain.*

ment des miſerables. Il aimoit les malades avec tendreſſe ; & les ſervir, c'eſt ce qu'il appelloit ſes délices. Il cherchoit non ſeulement dequoy les nourrir, mais encore dequoy les régaler ; & il tiroit pour cela des Portugais les douceurs les plus exquiſes qui leur venoient de l'Europe.

Il n'avoit point honte d'aller par la Ville avec un ſac ſur l'épaule mendiant du linge pour les ſoldats qui eſtoient bleſſez : il panſoit leurs playes ; & il le faiſoit avec d'autant plus d'affection, qu'elles eſtoient plus ſales & plus puantes. S'il rencontroit dans les ruës quelque gueux abbatu de maladie, ou mourant de faim, il le prenoit entre ſes bras, le portoit à l'hoſpital, luy préparoit des remedes, & luy appreſtoit à manger luy-meſme.

Quoy-que tous les malheureux luy fuſſent fort chers, il aſſiſtoit particulierement les priſonniers des charitez qu'on luy faiſoit ; & dans Goa qui eſtoit le commun tribunal des Indes, il employoit un jour de la ſemaine en faveur de ceux qui eſtoient accablez de dettes. S'il n'avoit pas dequoy payer entierement les creanciers, il les appaiſoit par ſes honneſtetez, & les obligeoit quelquefois à relaſcher une partie de la ſomme qui leur eſtoit deûë.

Les pauvres d'une voix commune l'appelloient leur Pere, & il les regardoit auſſi comme ſes enfans. On ne luy donnoit rien qui ne paſſaſt de ſes mains en celles des membres de

Jesus-Christ, jusqu'à se priver de ce qui luy estoit necessaire. Il ramassoit par tout des aumosnes non seulement pour subvenir aux besoins de la vile populace qui se contente de peu, mais pour soûtenir des familles honorables qu'un ou deux naufrages ruinoient tout d'un coup, & pour faire subsister plusieurs filles de bonne maison que la pauvreté mettoit en danger de se perdre.

La plus grande partie des miracles que le Saint faisoit en tant d'occasions n'estoit que pour remedier aux calamitez publiques, ou pour guerir les maux des particuliers; & ce fut dans le mesme esprit qu'estant un jour fort appliqué à entendre les confessions des Fidelles de Goa, il sortit brusquement du confessional & de l'église, emporté par un mouvement interieur, dont il ne fut pas le maistre. Aprés avoir fait plusieurs tours par la Ville sans sçavoir où il alloit, il rencontra je ne sçay quel homme inconnu, & l'ayant embrassé tendrement, il le conduisit au college de la Compagnie. Là ce miserable que le desespoir portoit à s'oster la vie, rentrant en luy-mesme, donna au Pere le cordeau qu'il tenoit caché, & avec lequel il vouloit se pendre. Le Pere sçachant que l'extréme misere avoit jetté ce pauvre homme dans une noire mélancolie, le consola, le retint quelque temps au college, & luy fournit enfin abondamment dequoy entretenir sa famille.

Il ne ceſſoit point de recommander ſes amis & ſes bienfacteurs à Dieu ; il le prioit jour & nuit pour la proſperité du Roy de Portugal Jean III. qu'il appelloit le veritable Protecteur de toute la Compagnie de Jeſus. Mais ceux qui perſecutoient le Saint, avoient plus de part à ſes prieres que les autres ; & dans le temps qu'il fut traité ſi indignement par le Gouverneur de Malaca, il offroit tous les jours pour luy le ſacrifice de la meſſe.

Il diſoit que rendre le bien pour le mal, c'eſtoit ſe venger d'une maniere divine : il ſe vengea de la ſorte à l'égard du Gouverneur de » Comorin, & une de ſes lettres en fait foy. Mon » tres-cher frere en Jeſus-Chriſt, écrivit-il au » Pere Manſilla, j'apprens de triſtes nouvelles, que » le navire du Gouverneur eſt brûlé, que ſes mai- » ſons l'ont eſté auſſi ; qu'il s'eſt retiré dans une » iſle dépouïllé de tout, & qu'à peine a-t-il de- » quoy vivre. Je vous prie par la charité chreſ- » tienne d'aller au plûtoſt à ſon ſecours avec vos » chreſtiens de Punical : ramaſſez tout ce que vous » pourrez de barques, & chargez-les de toutes » ſortes de proviſions. J'écris fortement aux chefs » du peuple qu'ils vous fourniſſent toutes les cho- » ſes neceſſaires, ſur tout de l'eau douce, qui eſt » ſi rare dans ces iſles deſertes, comme vous ſça- » vez. J'irois en perſonne ſecourir le Gouverneur, » ſi je croyois que ma preſence luy fuſt agreable : » mais il me hait depuis peu ; & il a écrit qu'il ne

pouvoit dire ſans un grand ſcandale tous les « maux que je luy ay faits. Dieu & les hommes « ſçavent ſi jamais je luy ay fait aucun mal. «

La charité de Xavier envers le prochain a paru principalement dans ce qu'il a fait pour la converſion des ames. Il eſt difficile de compter tous ſes voyages de mer & de terre; & ſi on vouloit en prendre la peine, on croiroit qu'il n'a eû le temps que de voyager. Sans parler de ſes voyages de France en Italie, & d'Italie en Portugal, il alla de Liſbonne au Mozambique, du Mozambique à Melinde, à Socotóra, & enfin à Goa. De Goa il paſſa au cap de Comorin & à la coſte de la Peſcherie: il vint delà à Cochin, & eſtant repaſſé à Goa, il retourna à la Peſcherie, entra bien avant dans les terres, & revint enſuite à la Peſcherie, d'où il gagna le Royaume de Travancor vers l'Occident. Son zele des ames.

Aprés avoir parcouru ces coſtes, il fut une ſeconde fois à Cochin & à Goa: de Goa il prit le chemin de Cambaye; & ayant traverſé tout le païs qui s'étend depuis l'embouchûre de l'Inde juſqu'à Cochin, il fit le tour du cap de Cori, & alla aux Iſles de Ceylan, de Manar, & des Vaches. Il s'embarqua là pour Negapatan, & de Negapatan il entreprit le voyage de Meliapor le long des coſtes de Coromandel. De Meliapor il fit voile à Malaca, de Malaca il deſcendit vers l'Equateur, & l'ayant paſſé, il entra dans l'Hemiſphere auſtral juſqu'à l'iſle de

Banda, & à celles d'Amboyne, de Nuliager, d'Ulate, de Baranura, de Roſalao, & d'autres ſans nom, inconnuës aux gens de mer & aux geographes.

Ayant tourné enſuite du coſté des Moluques, il alla à Ternate, & de Ternate aux iſles du More. Il reprit la route de Ternate & d'Amboyne, repaſſa la ligne équinoctiale, & revint à Malaca, d'où s'eſtant remis en mer, il aborda au port de Cochin. Mais à peine fut-il arrivé, qu'il partit pour la coſte de la Peſcherie, & pour l'iſle de Ceylan : aprés il retourna à Goa, & tira plus bas ſur la meſme coſte vers Bazain. De Bazain il retourna encore à Goa & à Cochin. Il alla tout de nouveau de Cochin à Goa, & de Goa à Cochin : delà ſuivant toute la coſte juſqu'au cap de Comorin, il fit voile vers Malaca. Y ayant fait peu de ſejour, il continua ſa route vers le Nort, & coſtoyant certaines Iſles à la veûë de la Chine, il parvint enfin au Japon. Aprés y avoir fait pluſieurs courſes pendant deux années, de Cangoxima à Firando, de Firando à Amanguchi, d'Amanguchi à Méaco, de Méaco à Amanguchi, & d'Amanguchi à Bungo, il ſe remit en mer, toucha à l'iſle de Sancian, & fut porté par la tempeſte à l'iſle de Mindanao une des Philippines. Il alla encore à Malaca & à Goa. De Goa il repaſſa pour la cinquiéme fois à Malaca, & delà gagna Sancian, qui fut le lieu de ſa mort.

Voilà la ſuite des voyages de l'Apoſtre des Indes François Xavier. Je n'ay point parlé d'un grand nombre d'iſles & de terres où nous ſçavons qu'il a porté la lumiere de l'Evangile; je n'en ay, dis-je, point parlé, parce qu'on ne ſçait pas préciſément le temps auquel il fit ces voyages. Je n'entreprends pas au reſte de compter les lieuës qu'il a faites; la ſupputation ſeroit difficile, & je me contente de dire en général que ſelon les regles des geographes qui ont meſuré exactement le globe terreſtre, ſi on mettoit bout à bout toutes les courſes de Xavier, il y auroit dequoy faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Cependant le moins qu'il faiſoit dans ſes voyages c'eſtoit de voyager; & ceux qui l'ont pratiqué le plus diſent de luy ce que Saint Chryſoſtome diſoit de Saint Paul, qu'il a parcouru le monde avec une viteſſe incroyable, & comme en volant, non ſans travailler, ni ſans aucun fruit, mais preſchant, baptiſant, confeſſant, diſputant contre les Gentils, déracinant l'idolatrie, réformant les mœurs, & établiſſant par tout la pieté chreſtienne. Ses travaux apoſtoliques eſtoient accompagnez de toutes les incommoditez de la vie, & ſi on en croit les gens qui l'ont obſervé de prés, c'eſtoit un miracle continuel qu'il puſt vivre; ou plûtoſt le plus grand miracle de Xavier n'eſtoit pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'eſtre pas

mort luy-meſme de fatigue pendant dix années.

Son zele ſeul le ſoûtenoit ; mais quelque penibles que fuſſent les fonctions de ſon miniſtere, il s'en aquitoit avec tant d'inclination & tant de joye, qu'au rapport du Pere Melchior Nugnez, il ſembloit faire naturellement tout ce qu'il faiſoit. Voicy les propres paroles de Nugnez. *Le Pere Maiſtre François en travaillant au ſalut des Sarraſins & des Idolâtres paroiſſoit agir non par une vertu infuſe ou aquiſe, mais par un mouvement naturel, car il ne pouvoit vivre, ni prendre de plaiſir que dans les occupations évangeliques : il y trouvoit meſme ſon repos, & pour luy ce n'eſtoit pas travailler que de conduire les ames à la connoiſſance & à l'amour de ſon Dieu.*

Auſſi dés qu'il y avoit la moindre apparence que la foy puſt eſtre plantée dans quelque nouveau Royaume de Gentils, il y voloit malgré toutes les difficultez qui ſe preſentoient. On ne peut pas dire au vray le nombre des Infidelles qu'il a convertis : l'opinion commune eſt que ce nombre paſſe ſept cens mille ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il les inſtruiſiſt legerement. Avant que de les baptiſer, il leur enſeignoit à fonds les principes de la Foy. Selon la difference des états, ſes inſtructions eſtoient differentes : il en avoit de propres pour les jeunes perſonnes, pour les femmes mariées, pour les veuves, pour les ſerviteurs, & pour les maiſtres.

Il

Il ne paſſoit point d'un lieu à un autre que la Foy ne fuſt aſſez établie pour ſe maintenir d'elle-meſme. Et en effet, de tous les païs qu'il fit chreſtiens, on n'en ſçait aucun qui ſoit retombé dans l'idolatrie hors la ville de Tolo, encore ne fut-ce que pour peu de temps : mais on ſçait bien que des peuples qui depuis quinze ou ſeize ans n'avoient veû ni preſtre, ni nul chreſtien étranger ſe ſont trouvez inſtruits dans la Religion, & fervens dans la pratique des bonnes œuvres, comme s'ils n'euſſent fait que de recevoir le bapteſme. On ſçait que pluſieurs de ces Fidelles n'eſtoient pas moins fermes en leur créance que le Seigneur de l'iſle de Roſalao, à qui Pedro Martinez proteſte avoir oüi dire que quand tout le monde ſe mettroit en armes contre luy, on n'arracheroit jamais de ſon cœur les ſentimens que le Pere François luy avoit inſpirez.

Nous ſçavons encore que quelques-uns ayant eſté faits eſclaves par les payens ont conſervé leur foy pure au milieu du Paganiſme, & ont mieux aimé perdre la vie dans les tourmens que de renoncer à Jeſus-Chriſt. Il avoit couſtume de demander tous les jours inſtamment à Dieu dans le ſacrifice de l'autel la converſion des Gentils, & il diſoit pour cela une oraiſon tres-dévote qu'il avoit compoſée en latin. La voicy en noſtre langue.

O Dieu Eternel, Createur de toutes choſes, ſouve-

nez-vous que les ames des Infidelles ſont l'ouvrage de vos mains, & que c'eſt à voſtre reſſemblance qu'elles ſont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de voſtre nom. Souvenez-vous que Jeſus voſtre Fils a ſouffert pour leur ſalut une mort tres-cruelle; ne permettez plus, je vous prie, qu'il ſoit mépriſé des Idolâtres. Laiſſez-vous flechir par les prieres de l'Egliſe ſa tres-ſainte épouſe, & ſouvenez-vous de voſtre miſericorde. Oubliez, Seigneur, leur infidelité, & faites en ſorte qu'ils reconnoiſſent enfin pour leur Dieu Noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt que vous avez envoyé au monde, & qui eſt noſtre ſalut, noſtre vie, noſtre réſurrection, par lequel nous avons eſté delivrez des enfers, & à qui ſoit la gloire durant les ſiecles des ſiecles.

Les diverſes induſtries de ſon zele.

Les induſtries dont uſoit le Saint pour convertir les peuples de l'Orient, ou pour affermir leur converſion, eſtoient de plus d'une ſorte. Dans les lieux où il preſchoit l'Evangile, il plantoit de grandes croix ſur le rivage de la mer, ſur les collines, & ſur les chemins publics, afin que la veûë de ce ſigne du ſalut donnaſt aux Gentils la curioſité de ſçavoir ce que c'eſtoit, ou leur inſpiraſt des ſaintes penſées, s'ils avoient desja entendu parler de Jeſus-Chriſt.

Comme il ne pouvoit pas preſcher toûjours, ni en tous lieux, il écrivit pluſieurs inſtructions touchant la foy & les mœurs, les unes plus amples, les autres plus courtes, toutes dans la langue des nations converties; & c'eſtoit ſur

ces instructions écrites que les enfans apprenoient à lire. Le Saint composa aussi des chansons dévotes, & mit en chant l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & le Symbole des Apostres. Il bannit par là toutes les chansons impudiques que les nouveaux chrestiens sçavoient avant leur baptesme : car celles de Xavier plaisoient tant aux hommes, aux femmes, & aux enfans, qu'on les chantoit jour & nuit dans les maisons & à la campagne.

Mais de tous les moyens qu'employa le Pere pour la conversion des Infidelles, voicy peut-estre le plus efficace. Dés qu'il entroit dans un païs idolâtre, il taschoit de gagner à Dieu les personnes remarquables par leur dignité, ou par leur naissance, & sur tout les Rois, non seulement parce que l'honneur de Jesus-Christ demandoit que les testes couronnées luy fussent soumises, mais parce qu'en convertissant le Prince, il convertissoit le peuple, tant l'exemple des Souverains a de pouvoir sur les sujets dans tous les païs du monde.

Il se communiquoit indifferemment à toutes sortes de personnes, si ce n'est qu'il estoit plus familier avec les plus grands pecheurs, ne faisant pas semblant de sçavoir que ce fussent des concubinaires, des blasphemateurs, & des sacrileges. Il en usoit de la sorte principalement envers les soldats qui estoient plus libertins & plus débauchez aux Indes qu'ils ne sont ailleurs.

Car afin qu'ils n'euſſent aucun ombrage de luy, il ſe meſloit parmi eux ; & parce que quelquefois quand ils le voyoient paroiſtre, ils cachoient leurs cartes & leur dez, il leur diſoit qu'ils n'eſtoient pas des Religieux, & qu'ils ne pouvoient pas prier Dieu tout le jour ; que les tromperies, les querelles, les emportemens, & les blaſphêmes eſtoient défendus aux joûëurs, mais que le jeu n'eſtoit pas défendu aux ſoldats.

Il joûoit meſme quelquefois aux échécs par complaiſance, quand les perſonnes qu'il vouloit retirer du vice, aimoient ce jeu ; & un gentilhomme Portugais nommé Dom Diegue Norogna en eut un jour aſſez méchante opinion de luy. Ce gentilhomme qui avoit oûï parler de Xavier comme d'un Saint, & qui ſouhaitoit fort de le voir, ſe trouva avec luy ſur une galere. Comme il ne le connoiſſoit pas, il ſe le fit montrer : mais il fut bien ſurpris de le voir joûant aux échécs avec un ſoldat : car il s'eſtoit imaginé un homme recueïlli & auſtere, qui ne paroiſſoit en public que pour parler de l'éternité, ou pour faire des miracles. *Quoy donc,* dît Norogna tout ſcandaliſé, *cét homme eſt un Saint ! Pour moy je n'en crois rien,* ajouſta-t-il, *& je ſuis bien trompé ſi ce n'eſt un preſtre comme un autre.* Dom Pedro de Caſtro qui eſtoit du meſme voyage, eut beau dire à Norogna ſon parent les grandes choſes que le Pere François avoit faites, Norogna ne changea point de penſée, parce qu'il

voyoit toûjours le Pere fort gay. Eſtant tous deſcendus à terre ſur la coſte de Malabar, il s'apperceut que Xavier gagnoit ſeul un bois qui n'eſtoit pas loin du rivage, & il envoya aprés luy un de ſes valets pour l'épier. Le valet trouva l'homme de Dieu ſuſpendu en l'air, les yeux attachez au ciel, & le viſage rayonnant. Il courut avertir ſon maiſtre, qui vint auſſitoſt, & qui vit luy-meſme ce qu'on luy avoit rapporté. Alors Norogna comprit que Xavier eſtoit un Saint, & que la ſainteté n'eſtoit pas incompatible avec des manieres agréables. C'eſtoit par ce procedé que l'Apoſtre des Indes attiroit à luy les gens de guerre avant que de les gagner à Dieu.

Il gardoit à peu prés la meſme methode avec les marchands: car il ſembloit n'avoir rien plus à cœur que leurs intereſts; il beniſſoit les vaiſſeaux qu'ils faiſoient partir pour le commerce, & il leur en demandoit ſouvent des nouvelles, comme s'il euſt eſté en ſocieté avec eux: mais tandis qu'il leur parloit de ports, de vents, & de marchandiſes, il détournoit adroitement le diſcours ſur les biens du ciel. *A quoy penſons-nous*, leur diſoit-il, *de nous amuſer aux treſors fragiles de la terre, comme s'il n'y avoit point d'autre vie que la vie preſente, ni d'autres richeſſes que l'or du Japon, les ſoyes de la Chine, & les épiceries des Moluques? Eh que ſert à un homme*, pourſuivoit-il, *de gagner tout l'univers, & de perdre ſon ame?* Ces

paroles dont le Pere Ignace s'eſtoit ſervi pour le détacher du monde, luy eſtoient tres-familieres, & il les employoit à toute heure.

A l'égard des nouveaux chreſtiens, il avoit une conduite toute paternelle : il ſouffroit leurs manieres rudes & barbares, & n'exigeoit pas plus d'eux au commencement que ce qu'on pouvoit attendre de gens fort mal nez & envieillis dans le vice. Comme ils eſtoient preſque tous pauvres, il avoit un ſoin particulier de leurs familles, & il obtint du Roy de Portugal que les Paravas fuſſent déchargez de certains tributs exceſſifs qu'on leur faiſoit payer chaque année. Il les défendit plus d'une fois de la fureur des peuples voiſins qui leur faiſoient la guerre en haine de la Foy, & il obligea le Gouverneur des Indes d'envoyer une armée Royale à leur ſecours : il les ſauva meſme de la violence des officiers qui les tyranniſoient par avarice, & il mit des bornes aux injuſtes exactions de ces miniſtres avares, en les manaçant d'écrire contre eux & au Roy Jean III. & au Cardinal Infant qui eſtoit grand Inquiſiteur.

La condeſcendance de ſon zele, & ce que la converſion des pecheurs luy couſtoit.

Comme l'impureté regnoit fort aux Indes parmi les Portugais, il s'appliquoit particulierement à les retirer de leur vie voluptueuſe. Sa premiere regle pour y réüſſir eſtoit de s'inſinuer dans l'eſprit non ſeulement des concubinaires, mais des concubines ; & il en venoit à bout par des airs honneſtes qui n'avoient

rien de farouche, par des paroles obligeantes, & quelquefois par de bons offices. Il ne faut pas toutefois s'imaginer que la converſion des pecheurs ne luy couſtaſt que cela. Avant que de traiter avec eux de l'affaire de leur ſalut, il en traitoit avec Dieu au pied des autels, mais pour rendre ſes prieres plus efficaces, il y joignoit toutes ſortes d'auſteritez.

Ayant ſceû que trois ſoldats Portugais de la garniſon d'Amboyne vivoient depuis cinq ou ſix ans dans un étrange libertinage, il gagna leurs bonnes graces par ſes manieres accouſtumées, & il fit ſi bien que ces ſoldats tout débauchez qu'ils eſtoient le logerent avec eux durant un careſme entier, tant ſa belle humeur les charma. Mais tandis qu'il paroiſſoit le plus gay du monde, pour ne les pas effaroucher, il faiſoit de rigoureuſes penitences pour obtenir du ciel leur converſion; & il traita ſon corps ſi cruellement, qu'il en fut un mois tres-malade.

Quand Xavier avoit réduit les pecheurs au point qu'il vouloit, c'eſt à dire quand il les avoit engagez à ſe confeſſer, ils ne luy couſtoient gueres moins qu'auparavant. Il demandoit toûjours à Dieu leur perſeverance avec larmes, & ſouvent aprés leur avoir donné une legere penitence, il aquitoit le reſte de leurs dettes par des diſciplines ſanglantes.

Que s'il rencontroit des eſprits rebelles &

intraitables, il ne les abandonnoit pas pour cela; au contraire, il les recherchoit, & dans les rencontres il leur faiſoit meilleur viſage que jamais, afin de leur faire entendre qu'il eſtoit preſt à les recevoir.

Quand il partit de Ternate pour Amboyne, il ne laiſſa que deux hommes qui fuſſent engagez viſiblement dans le vice. La premiere fois que les vaiſſeaux allerent d'Amboyne à Ternate, il écrivit à un de ſes amis pour le prier de ſaluer tendrement de ſa part ces deux hommes ſcandaleux, & de leur dire qu'au premier ſigne qu'ils luy feroient il retourneroit ſur ſes pas pour oüir leurs confeſſions.

Mais ces condeſcendances & ces bontez de l'Apoſtre n'avoient rien de foible ni de laſche, & il ſçavoit tres-bien uſer de ſeverité quand il le jugeoit neceſſaire. Ainſi une Dame qui ſe confeſſoit à luy s'eſtant accuſée d'avoir regardé un homme avec un peu trop de complaiſance, *Vous eſtes indigne*, dît-il, *que Dieu vous regarde, puis que pour regarder un homme, vous vous eſtes miſe en danger de perdre Dieu.* La Dame fut ſi touchée de ces paroles, que le reſte de ſes jours elle n'oſa jamais regarder un homme en face.

L'étenduë de ſon zele.

Ce fut par toutes ces voyes que Xavier gagna tant de gens à Dieu; mais quelques choſes qu'il fiſt, il ne regardoit cela que comme un eſſay; & il écrivit l'an 1549. que ſi le Ciel luy donnoit encore dix ans de vie, il eſperoit que ces

ces petits commencemens auroient des ſuites plus heureuſes. Ce deſir ardent d'étendre toûjours davantage le Royaume de Jeſus-Chriſt luy faiſoit écrire des lettres preſſantes au Roy de Portugal & au Pere Ignace pour avoir un grand nombre de miſſionnaires : il promettoit dans ſes lettres de leur adoucir les fatigues des miſſions en les ſervant tous, & en les aimant plus que luy-meſme.

L'année qu'il mourut, il écrivit que lors qu'il auroit ſoumis l'Empire de la Chine & celuy des Tartares au joug de la Foy, il prétendoit retourner en Europe par le Septentrion pour travailler à la réduction des héretiques & au rétabliſſement de la diſcipline des mœurs ; qu'aprés il avoit deſſein de paſſer en Afrique, ou de repaſſer en Aſie, pour chercher de nouveaux Royaumes où il annonçaſt Jeſus-Chriſt.

Au reſte, quoy-qu'il formaſt de nouvelles entrepriſes comme s'il euſt deû vivre plus d'un ſiecle, il travailloit comme s'il n'euſt eû que le jour preſent, & il s'attachoit quelquefois tellement à l'ouvrage qu'il avoit entre les mains, que les deux ou trois jours ſe paſſoient ſans qu'il ſongeaſt à prendre nulle nourriture.

En recitant ſon office, il luy arrivoit ſouvent de quitter cinq ou ſix fois la meſme Heure Canoniale pour le bien des ames, & il la quittoit auſſi promptement qu'il la reprenoit enſuite : il laiſſoit meſme l'oraiſon dés que la moindre

perſonne avoit tant ſoit peu beſoin de luy; & il vouloit lors qu'il eſtoit le plus en retraite, qu'on l'appellaſt ſi un pauvre ou un enfant le demandoient pour ſe faire inſtruire.

Son courage dans les perils, & ſa confiance en Dieu.

Jamais peut-eſtre homme ne s'eſt trouvé en tant de perils ſur mer & ſur terre: ſans compter les tempeſtes qu'il a eſſuyées pendant pluſieurs années de navigation preſque continuelle, on ſçait qu'eſtant aux Moluques, & allant d'iſle en iſle, il fit trois fois naufrage, quoy-qu'on ne ſçache ni le temps, ni le lieu; & une fois il fut trois jours & trois nuits ſur une planche à la mercy des vents & des flots.

Les barbares ont ſouvent décoché leurs fleches ſur luy. Il eſt tombé plus d'une fois entre les mains d'une populace furieuſe. Des Sarraſins le pourſuivirent un jour à coups de pierre, & les Bracmanes le chercherent pluſieurs fois pour le tuer, juſqu'à mettre le feu aux maiſons où ils croyoient qu'il fuſt caché. Mais tous ces dangers ne l'effrayoient point, & la crainte de la mort ne put jamais l'empeſcher de s'aquiter de ſes fonctions ordinaires: il ſembloit meſme que les perils redoublaſſent ſon courage, & qu'à force d'eſtre intrepide, il eſtoit un peu temeraire.

Eſtant au Japon il reprenoit ſi ſeverement le Roy d'Amanguchi de ſes vices infames & ſcandaleux, que le Frere Jean Fernandez qui luy ſervoit d'interprete comme ſçachant mieux que

luy le langage de la Cour, ne pouvoit assez s'en étonner, & trembloit en disant ce que le Pere luy faisoit dire, ainsi que nous sçavons d'une lettre de Fernandez mesme. Xavier s'appercevant un jour que son compagnon avoit peur, luy défendit de changer, ou d'adoucir aucune de ses paroles. *J'obéissois*, dit Fernandez, *mais j'attendois à tout moment que le Barbare me frapast de son cimeterre, & je craignois autant la mort que le Pere François la craignoit peu.*

En effet, bien loin de la craindre, il la regardoit comme une chose agréable. Si nous « mourons pour une si belle cause, dit Xavier en « une autre occasion, nous mettrons cela entre « les plus grands bienfaits que nous ayions receus « de Dieu, & nous sçaurons mesme tres-bon gré « à ceux qui en nous delivrant d'une mort con- « tinuelle telle qu'est la vie presente, nous pro- « cureront une éternité bienheureuse. Ainsi nous « sommes résolus de leur annoncer la verité mal- « gré toutes leurs menaces, & d'obéïr avec l'assis- « tance divine au précepte de Jesus-Christ, qui « nous commande de préferer à nostre propre vie « le salut des autres. «

Dans les entreprises les plus perilleuses il esperoit tout de Dieu, & c'est ce qui luy faisoit tout oser. Voicy comme il parle luy-mesme de son voyage du Japon. Nous allons pleins de « confiance en Dieu, & nous esperons que l'ayant « pour guide, nous triompherons de ses ennemis. «

» Nous ne craignons pas au reſte d'entrer en lice
» avec les ſçavans du Japon : car que peut ſça-
» voir de bon celuy qui ne connoiſt pas le vray
» Dieu, ni ſon Fils unique Jeſus-Chriſt ? Et d'ail-
» leurs, que peut-on craindre lors qu'on n'a en
» veûë que la gloire de Dieu & de Jeſus-Chriſt,
» que la prédication de l'Evangile, & que le ſalut
» des ames ? Quand nous ſerions non ſeulement
» dans le païs des barbares, mais dans le Royau-
» me des démons ; quand nous y ſerions, dis-je,
» nus & deſarmez, ni la barbarie la plus cruelle,
» ni toute la rage de l'enfer ne pourroit nous nui-
» re ſans la permiſſion de Dieu.

» Nous ne craignons rien que d'offenſer ce
» Dieu tout-puiſſant, & pourveû que nous ne l'of-
» fenſions point, nous nous promettons avec ſon
» ſecours une victoire aſſeûrée ſur nos ennemis.
» Comme il donne aſſez de force à tout le mon-
» de pour le ſervir, & pour éviter le peché, nous
» eſperons que ſa miſericorde ne nous manquera
» pas : mais auſſi comme tout conſiſte à faire un
» bon ou un mauvais uſage de ſes bienfaits, nous
» eſperons d'obtenir la grace de nous en ſervir
» pour ſa gloire par les prieres de l'Egliſe noſtre
» Mere l'épouſe de Jeſus-Chriſt, & ſur tout par
Lib. 3. Ep. 1. » celles de noſtre Compagnie & des perſonnes
» qui luy ſont affectionnées.

» Ce qui nous conſole extrémement, c'eſt que
» Dieu voit quel eſt le deſſein de noſtre voyage,
» & que noſtre but unique eſt de faire connoiſtre

le créateur de l'univers aux ames qui ſont faites « à ſa reſſemblance, de porter ces ames à luy ren- « dre le culte qui luy eſt deû, & d'étendre la re- « ligion chreſtienne de tous coſtez. «

Avec cela nous ne doutons pas que l'iſſuë « de noſtre voyage ne ſoit heureuſe, & deux cho- « ſes nous font eſperer de vaincre toutes les op- « poſitions de l'enfer: l'une, eſt la grandeur d'u- « ne ſi ſainte entrepriſe; l'autre, le ſoin de la Pro- « vidence qui n'a pas moins d'empire ſur les dé- « mons que ſur les hommes. «

A la verité je vois dans ce voyage non ſeule- « ment de grandes fatigues, mais des dangers de « mort évidens; & il me vient ſouvent en penſée « de craindre que ſi ceux de noſtre Compagnie qui « ont le plus de ſçavoir venoient aux Indes, ils « ne nous accuſaſſent de temerité, & ne cruſſent « que ſe jetter de la ſorte dans des perils mani- « feſtes, c'eſt en quelque façon tenter Dieu. Néan- « moins en y faiſant un peu de réflexion, je ceſſe « de craindre, & j'eſpere que l'eſprit de Noſtre « Seigneur qui anime les ſçavans de noſtre Com- « pagnie, réglera leur jugement là-deſſus. Pour « moy, je penſe preſque toûjours à ce que j'ay « oüi dire ſi ſouvent à noſtre tres-bon Pere Igna- « ce, que ceux de noſtre Compagnie doivent tra- « vailler de toutes leurs forces à ſe vaincre eux- « meſmes, & à chaſſer toutes les craintes qui ont « couſtume d'empeſcher qu'on ne mette toute ſon « eſperance en Dieu. «

» Car quoy-que cette divine eſperance ſoit une » pure grace du Ciel, & que le Seigneur la donne » à qui il luy plaiſt, toutefois ceux qui taſchent de » ſe ſurmonter la reçoivent le plus ſouvent. Com- » me il y a beaucoup de difference entre ceux » qui eſtant pourveûs de tout abondamment ſe » confient en Dieu, & ceux qui s'y confiant ſe » dépouïllent meſme des choſes neceſſaires pour » imiter Jeſus-Chriſt; il y en a beaucoup auſſi en- » tre ceux qui eſperent en la Providence divine » hors des dangers de la mort, & ceux qui avec » le ſecours de la grace s'expoſent volontiers à » des perils qu'ils pourroient éviter s'ils vouloient.

C'eſt dans cét eſprit de confiance que le Saint écrivant au Pere Simon Rodriguez, luy parle » ainſi. Noſtre Dieu tient en ſa main les tempeſ- » tes des mers de la Chine & du Japon; les ro- » chers, les gouffres & les bancs fameux par tant » de naufrages ſont ſous ſa puiſſance. Il eſt le » maiſtre de tous les pirates qui courent ces mers, » & qui exercent d'horribles cruautez ſur les Por- » tugais; c'eſt pourquoy je ne crains rien de tout » cela: je crains ſeulement que Dieu ne me pu- » niſſe de ce que je ſuis ſi laſche dans ſon ſer- » vice, & ſi peu propre par ma faute à étendre » le Royaume de ſon Fils Jeſus-Chriſt parmi les » nations qui ne le connoiſſent point.

Il dit dans le meſme eſprit aux Peres de Goa, en leur rendant compte de ſon arrivée au Ja- » pon: Nous ſommes bien obligez à Dieu de

nous avoir fait venir dans ces lieux barbares où « il faut que nous nous oubliions nous-meſmes : « car les ennemis de la veritable religion eſtant « les maiſtres par tout, en qui mettre noſtre eſ- « perance qu'en Dieu, & à qui avoir recours qu'à « luy ſeul ? Dans noſtre patrie où la foy chreſ- « tienne eſt floriſſante, il arrive je ne ſçay com- « ment que tout nous empeſche de nous ap- « puyer ſur Dieu, l'amour des parens, les commer- « ces de l'amitié, les commoditez de la vie, & « les remedes dont on uſe quand on eſt malade. « Mais icy, loin du lieu de noſtre naiſſance & « parmi des peuples barbares où tous les ſecours « humains nous manquent, il eſt abſolument ne- « ceſſaire que la ſeule confiance en Dieu nous « ſoûtienne. «

Mais le Saint n'a jamais peut-eſtre mieux raiſonné ſour ce ſujet que dans une Lettre écrite au retour des Moluques aprés une rude navigation. Voicy ſes paroles. Dieu n'a pas voulu « nous perdre ; il a voulu nous inſtruire par les « dangers meſmes, & nous faire connoiſtre par « noſtre experience combien nous ſommes foi- « bles toutes les fois que nous nous appuyons ſur « nos propres forces, ou ſur des ſecours humains. « Car dés que vous reconnoiſſez que vos eſpe- « rances ſont trompeuſes, & que vous défiant en- « tierement de l'aſſiſtance des hommes, vous vous « confiez tout en Dieu qui peut ſeul tirer des pe- « rils où l'on s'eſt jetté pour ſon amour, vous «

» experimentez auſſitoſt qu'il gouverne toutes
» choſes, & que les délices celeſtes dont il com-
» ble ſes ſerviteurs en ces rencontres doivent fai-
» re mépriſer les plus grands dangers.

» La mort meſme n'a rien qui effraye ceux qui
» gouſtent ces douceurs divines; & quoy-qu'ayant
» échapé les perils dont nous parlons, les termes
» nous manquent pour en repreſenter toute l'hor-
» reur, il nous reſte dans l'eſprit un agréable ſou-
» venir de la faveur que Dieu nous a faite, & ce
» ſouvenir nous excite jour & nuit à travailler
» pour un ſi bon maiſtre. Nous ſommes auſſi ani-
» mez par là à l'honorer toute noſtre vie, dans
» l'eſperance que par ſon infinie miſericorde il
» nous donnera de nouvelles forces & un nou-
» veau courage pour le ſervir fidellement & gé-
» néreuſement juſqu'à la mort.

» Pluſt à la divine bonté, dit-il ailleurs, que
» les gens de bien que le démon taſche d'effrayer
» dans le ſervice de Dieu, ne craigniſſent rien
» autre choſe que de luy déplaire en quittant ce
» qu'ils ont entrepris pour ſon amour! S'ils en
» uſoient de la ſorte, qu'ils meneroient une vie
» heureuſe, & qu'ils avanceroient en vertu, ſça-
» chant par leur propre experience qu'ils ne peu-
» vent rien d'eux-meſmes, mais qu'ils peuvent
» tout avec le ſecours de la grace!

» Il diſoit que le plus ferme appuy dans les
» perils & dans les tentations eſtoit d'avoir un
» grand courage contre l'ennemi de noſtre ſalut,

en

en ſe défiant beaucoup de ſoy, & ſe confiant tout en Dieu, ſi bien que nous ſemblions non ſeulement ne rien craindre ſous un tel protecteur, mais encore ne pas douter de la victoire. Il diſoit de plus que dans ces occaſions perilleuſes, le defaut de confiance en Dieu eſtoit plus à craindre qu'aucun effort de l'ennemi, & qu'on couroit bien plus de perils ſi on ſe défioit tant ſoit peu de l'aſſiſtance divine au milieu des plus grands dangers, qu'en s'expoſant aux dangers meſmes. Il ajouſtoit enfin que ce peril eſtoit d'autant plus redoutable, qu'il eſtoit caché, & qu'on s'en appercevoit moins.

Son humilité.

Ces ſentimens produiſoient dans l'ame du Saint une entiere défiance de luy-meſme avec une parfaite humilité. On ne parloit que de luy dans le nouveau Monde: les infidelles & les chreſtiens l'honoroient preſque également; & il avoit un ſi grand pouvoir ſur la nature, que c'eſtoit, diſoit-on, une eſpece de miracle quand il n'en faiſoit point. Mais tout cela ne ſervoit qu'à le confondre, parce qu'il ne trouvoit en luy-meſme que ſon néant, & que n'eſtant rien devant ſes yeux, il ne comprenoit pas que les hommes peuſſent l'eſtimer.

En écrivant au Docteur Navarre avant ſon voyage des Indes, il luy dit que c'eſt une ſinguliere grace du Ciel de ſe connoiſtre ſoy-meſme, & que par la miſericorde de Dieu il ſe connoiſt inutile à tout.

» Priez humblement Noſtre Seigneur, écrit-il
» des Indes au Pere Simon Rodriguez, que je
» puiſſe ouvrir la porte de la Chine aux autres;
» auſſi-bien ne fais-je rien icy. En pluſieurs en-
droits de ſes lettres, il s'appelle un tres-mé-
chant homme, un fort grand pecheur, & il con-
jure ſes Freres de luy ſervir d'interceſſeurs au-
» prés de Dieu. Faites en ſorte par vos prieres,
» dit-il à l'un d'eux, que quoy-que mes pechez
» me rendent indigne du miniſtere évangelique,
» Dieu daigne par ſa bonté infinie ſe ſervir de
» moy.

» Je vous ſupplie, dit-il à un autre, d'implorer
» pour nous le ſecours celeſte; & afin que vous
» le faſſiez avec plus d'ardeur, je prie Dieu de
» vous faire connoiſtre combien j'ay beſoin de
» voſtre interceſſion.

» Il m'importe extrémement pour ma conſola-
» tion, mande-t-il aux Peres de Goa, que vous
» ſçachiez l'étrange peine où je ſuis. Comme Dieu
» connoiſt la multitude & la griéveté de mes pe-
» chez, j'ay une penſée qui me tourmente; c'eſt
» que Dieu ne faſſe point réüſſir nos entrepriſes,
» ſi nous n'amendons nos mœurs, & ne chan-
» geons tout-à-fait de vie. Il faut employer pour
» cela les prieres de tous les Religieux de noſtre
Lib. 1. Ep. 5. » Compagnie & celles de tous ſes amis, dans l'eſ-
» perance que par leur moyen l'Egliſe Catholi-
» que qui eſt l'épouſe de Noſtre Seigneur Jeſus-
» Chriſt nous communiquera ſes innombrables

merites, & que l'auteur de tous les biens nous « comblera toûjours de ſes graces malgré nos « pechez. «

Il rapportoit tous les fruits de ſes travaux à un miracle évident de la puiſſance divine, qui ſe ſervoit d'un inſtrument comme luy ſi vil & ſi foible, afin qu'il paruſt que c'eſtoit une œuvre de Dieu. Il diſoit que ceux qui avoient de grands talens devoient travailler avec beaucoup de cœur au ſalut des ames, puis que luy qui manquoit de toutes les qualitez que demande un ſi noble miniſtere n'eſtoit pas entierement inutile.

Comme il ne ſe croyoit bon à rien, & que ſes propres lumieres luy eſtoient ſuſpectes, il prioit ſouvent par lettres ſes Freres d'Italie & de Portugal de luy enſeigner la voye la meilleure pour preſcher utilement l'Evangile. Je « m'en vas, dit-il, annoncer Jeſus-Chriſt à des « peuples partie Idolâtres partie Sarraſins. Je vous « conjure par Jeſus-Chriſt meſme de me man- « der de quelle maniere & avec quelle methode « je dois m'y prendre, car je ſuis perſuadé que « Dieu vous ſuggerera les moyens les plus conve- « nables pour réduire aiſément ces peuples ſous « l'obéïſſance de la Foy; & ſi je m'écarte du droit « chemin en attendant vos lettres, j'eſpere que je « me redreſſeray dés que je les auray receûës. «

Tout ce qui luy réüſſiſſoit dans le ſervice de Dieu, il l'attribuoit aux merites de ſes Freres.

» Vos prieres, écrit-il aux Peres de Rome, m'ont
» obtenu asſeûrément la grace de connoiſtre la
» multitude infinie de mes pechez, & d'avoir non-
» obſtant cela le courage de travailler ſans relaſ-
» che à la converſion des idolâtres.

Mais ſi les deſſeins qu'il formoit pour l'avancement de la Religion eſtoient traverſez, il n'en reconnoiſſoit point d'autre cauſe que ſes pechez, & il ne ſe plaignoit que de luy.

Pour les miracles qu'il operoit continuellement, à l'entendre dire c'eſtoit un effet de l'innocence des enfans, ou de la foy des malades; & quand à la veûë d'une œuvre miraculeuſe le peuple vouloit luy rendre des honneurs particuliers, il s'alloit cacher dans le fonds d'une foreſt, ou s'il ne le pouvoit pas, il entroit ſi avant dans la connoiſſance de luy-meſme, qu'il eſtoit fort à couvert de la vaine gloire. Il ſembloit meſme que la baſſe idée qu'il avoit de luy l'aveuglaſt en quelque façon ſur les prodiges qu'il faiſoit, juſqu'à ne pas voir que ce fuſſent des miracles.

On parloit publiquement dans Goa des morts qu'il avoit reſſuſcitez à la coſte de la Peſcherie. Quand il fut de retour à Goa, Jacques Borba & Coſme Annez ſes deux intimes amis le prierent de leur dire à la gloire de Dieu ce qui en eſtoit, & ils l'interrogerent particulierement ſur l'enfant noyé dans un puits. Le ſaint homme à cette interrogation devint ſi rouge, qu'il faiſoit pitié.

S'eſtant remis un peu, *Jeſus*, dit-il, *moy reſſuſciter les morts! Pouvez-vous croire de telles choſes d'un miſerable comme moy?* Enſuite ſouriant, *Helas*, dit-il, *pauvre pecheur que je ſuis, ils ont mis devant moy un enfant qu'ils diſoient mort, & qui ne l'eſtoit peut-eſtre pas! Je luy ay commandé de ſe lever, il l'a fait, & quel miracle eſt-ce-là?*

Ordognez Cevaglio qui a voyagé preſque par toute la terre raconte dans la relation de ſes voyages, qu'il rencontra un Japonois aux Indes qui luy dit dans une converſation qu'ils eurent enſemble: *Sçachez, qu'eſtant au Japon Bonze de profeſſion, je me trouvay un jour à une aſſemblée de Bonzes, qui ſur le rapport de tant de choſes merveilleuſes que faiſoit le Pere François Xavier réſolurent de le mettre au nombre des dieux. Ils députerent pour cela vers luy: mais le Pere eut horreur de la propoſition que les députez luy firent. Aprés avoir parlé de Dieu d'une maniere haute & magnifique, il parla de luy-meſme en des termes ſi modeſtes & avec tant de mépris, que nous en fuſmes tous tres-édifiez; & que la pluſpart faiſant réflexion ſur ſa conduite encore plus que ſur ſes paroles, nous devinmes, de preſtres des idoles que nous eſtions, adorateurs de Jeſus-Chriſt.* Ce ſont les propres paroles du Bonze.

Il fuyoit les charges de la Compagnie, & s'en jugeoit tres-indigne. Je ne puis vous dire, « *Lib. 5. Ep. 11. nov.*
écrivit-il de Cochin au Pere Ignace, combien « je ſuis redevable aux Japonois en faveur deſ- « quels Dieu m'a fait connoiſtre clairement le «

» nombre infini de mes pechez ; car juſqu'alors
» j'avois eſté ſi diſſipé & ſi répandu hors de moy,
» que je n'avois point découvert au fond de mon
» ame un abiſme d'imperfections & de fautes.
» Ce n'eſt que dans les travaux & les ſouffrances
» du Japon qu'ayant commencé enfin à ouvrir
» les yeux, j'ay reconnu avec la grace de Dieu
» par ma propre experience qu'il m'eſt neceſſaire
» d'avoir quelqu'un qui veille ſur moy, & qui me
» gouverne. Que voſtre ſainte charité voye donc
» ce qu'elle fait quand elle met ſous mon obéïſ-
» ſance tant de ſaintes ames des Peres & des Fre-
» res de la Compagnie. J'ay ſi peu les qualitez
» neceſſaires pour une telle charge, & je le con-
» nois ſi bien par la miſericorde divine, que
» j'eſperois qu'au lieu de me donner le ſoin des
» autres, vous donneriez aux autres le ſoin de
» moy.

Il eſtimoit infiniment les miſſionnaires qui le ſecondoient, & il comptoit pour rien ſes travaux en comparaiſon des leurs. Aprés avoir rapporté ce que faiſoit le Pere François Perez dans
» Malaca, Je vous l'avoûë, mes Freres, dit-il à
» Paul de Camerin & à Antoine Gomez ; j'ay eû
» honte de moy-meſme quand j'ay veû tout cela,
» & ma propre laſcheté m'a fait rougir à la veûë
» d'un miſſionnaire qui tout infirme & tout lan-
» guiſſant qu'il eſt, travaille ſans relaſche au ſalut
» des ames. Xavier répete plus d'une fois la meſ-
me choſe dans ſa lettre par un profond ſenti-

ment d'eſtime pour Perez & de mépris pour luy-meſme.

Il ne recommandoit rien tant aux ouvriers évangeliques que la connoiſſance d'eux-meſmes & la fuite de l'orgueil ; & il ne faut qu'ouvrir ſes lettres, pour voir quels ſont ſes ſentimens là-deſſus.

Ses maximes ſur l'humilité.

Cultivez ſoigneuſement l'humilité dans toutes les choſes dont la nature corrompuë a horreur, & faites en ſorte avec la grace divine que vous vous connoiſſiez vous-meſmes à fonds, car la connoiſſance de ſoy-meſme eſt la mere de l'humilité chreſtienne.

Sur tout prenez garde que la bonne opinion que les hommes ont conceûë de vous ne vous donne trop de joye, ſi ce n'eſt peut-eſtre afin que vous ayiez plus de honte de vous-meſmes ; car ces vaines joyes font qu'on ſe néglige, & la négligence détruit en quelques-uns comme par une eſpece d'enchantement l'humilité de cœur, & introduit l'orgueil en ſa place.

Défiez-vous de vos forces, & ne faites aucun fonds ſur la ſageſſe humaine, ni ſur l'eſtime des hommes. Vous ſerez par là en eſtat de ſoûtenir tout ce qui peut vous arriver de faſcheux, car Dieu fortifie & encourage les humbles. Ils ſont à l'épreuve des plus grands travaux, & rien ne pourra jamais les ſeparer de la charité de Jeſus-Chriſt, ni le démon avec ſes miniſtres, ni la mer avec ſes tempeſtes, ni les

» nations les plus ſauvages avec toute leur barba-
» rie. Que ſi Dieu permet quelquefois que le dé-
» mon les traverſe, que les hommes ou les éle-
» mens leur faſſent la guerre, ils ſe perſuadent
» que c'eſt ſeulement pour expier leurs pechez,
» pour augmenter leurs merites, & pour les ren-
» dre plus humbles.

» Ceux qui deſirent ardemment d'avancer la
» gloire de Dieu doivent s'humilier, & s'anéantir
» dans les petites choſes en ſe défiant tout à fait
» d'eux-meſmes, afin que dans les grandes occa-
» ſions s'en défiant encore davantage par le prin-
» cipe de l'humilité chreſtienne, ils ſe confient
» tout à fait en Dieu, & que cette confiance les
» anime; car celuy qui ſçait que le ſecours divin
» eſt ſon appuy, ne peut eſtre foible.

» Tout ce que vous entreprendrez ſera a-
» greable au Ciel, ſi vous faites paroiſtre dans
» voſtre conduite une humilité profonde, & que
» vous laiſſiez à Dieu le ſoin de voſtre réputa-
» tion: car il vous donnera luy-meſme & l'au-
» torité & la réputation dont vous aurez beſoin
» parmi les hommes; ou s'il ne le fait pas, ce ſe-
» ra de peur que vous ne vous attribuiez ce qui
» vient de luy. Je me conſole, dans la penſée que
» les defauts dont vous vous ſentez coupables, &
» que vous vous reprochez tous les jours vous
» cauſent une extréme horreur de l'arrogance &
» un grand amour de la perfection, en ſorte que
» les loûanges ſoient pour vous une eſpece de
croix,

croix, & ne ſervent qu'à vous avertir de vos fautes.

Prenez garde à vous, mes tres-chers Freres: pluſieurs miniſtres de l'Evangile qui par leurs prédications ont ouvert le ciel à un tres-grand nombre d'ames, ſont tourmentez dans l'enfer pour avoir manqué de la vraye humilité, & s'eſtre laiſſé emporter à une vaine eſtime d'eux-meſmes. Au contraire, il n'y a dans l'enfer aucun de ceux qui ont eſté ſincerement humbles.

Ce ſont là les avertiſſemens que le Saint donnoit en général à ſes Freres ſur l'humilité: en voicy de particuliers qu'il donna à quelques-uns d'eux.

Je vous conjure d'eſtre humble & patient envers tout le monde, dit-il au Pere Cyprien qui travailloit à Meliapor: car, croyez-moy, on n'emporte point par la fierté & par la colere ce qu'on ne peut obtenir par la modeſtie & par la douceur. Nous nous trompons nous-meſmes, ajouſte-t-il, ſi nous exigeons des peuples du reſpect & de la ſoumiſſion ſans nul autre titre que parce que nous ſommes de la Compagnie, & ſans nous ſoucier de ce qui luy a aquis tant d'autorité parmi les hommes; comme ſi nous aimions mieux nous ſervir de ſon credit & de ſa réputation que de pratiquer l'humilité, la patience, & les autres vertus par leſquelles elle ſoûtient ſa dignité dans le monde. *Lib. 4. Ep. 10.*

Lib. 4. Ep. 14.

» Souvenez-vous, écrit-il au Pere Barzée Re-
» cteur du college de Goa, de lire ſouvent les
» inſtructions que je vous ay laiſſées, particulie-
» rement celles qui touchent l'humilité, & pre-
» nez garde ſur tout qu'en conſiderant ce que
» Dieu a fait par vous & par tous les ouvriers de
» la Compagnie, vous ne vous oubliiez vous-
» meſme. Pour moy je ſerois bien-aiſe que vous
» penſaſſiez tous ſerieuſement combien de choſes
» Dieu ne fait point, parce que vous luy manquez
» de fidelité; & j'aimerois mieux que cela vous
» occupaſt l'eſprit que les grandes choſes qu'il
» plaiſt à Dieu d'operer par voſtre miniſtere : car
» la premiere penſée vous donnera de la confu-
» ſion, & vous fera ſouvenir de voſtre foibleſſe;
» au lieu que la ſeconde vous expoſeroit à la va-
» nité, & vous mettroit en danger d'avoir des
» ſentimens d'arrogance.

Sa ſoumiſſion aux ordres de Dieu.

Une humilité ſi ſolide eſtoit dans Xavier le principe d'une parfaite ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Il n'entreprenoit jamais rien ſans l'avoir conſulté auparavant, & la volonté divine
» eſtoit en tout ſon unique regle. J'ay fait des
» prieres continuelles, dit-il en parlant du voya-
» ge de Macazar, pour ſçavoir ce que le Ciel
» vouloit de moy; car j'avois bien réſolu de ne
» pas manquer d'accomplir la volonté du Sei-
» gneur dés qu'elle me ſeroit connuë.

» Plaiſe à Dieu, dit-il ſur le meſme ſujet,
» que nous connoiſſions par ſa bonté quels ſont

ſes deſſeins ſur nous, afin que nous nous y « conformions entierement, auſſitoſt que la lu- « miere divine nous les aura découverts : car il « nous commande d'eſtre toûjours en état de luy « obéïr au moindre ſigne, & il faut que nous « ſoyions comme des étrangers en ce monde, « toûjours préparez à ſuivre la voix du Sei- « gneur. «

Je ſouhaite, dit-il en un autre endroit, que « Dieu nous déclare ſa tres-ſainte volonté tou- « chant les miniſteres & les lieux où il veut que « je m'occupe davantage pour ſa gloire : nous « ſommes tres-prompts par ſa grace à exécuter les « choſes qu'il nous fait entendre luy eſtre agréa- « bles, de quelque nature qu'elles ſoient. «

Il a au reſte des voyes admirables pour nous « déclarer ſa volonté, telles que ſont les ſenti- « mens interieurs & les illuſtrations celeſtes qui « font qu'une ame ne peut pas douter où Dieu « veut qu'elle aille, ni ce qu'elle doit entrepren- « dre pour luy plaire. A l'exemple des voyageurs, « qui n'ont nul attachement dans les païs où ils « paſſent, nous devons nous tenir preſts à voler « d'une contrée en une autre, ou plûtoſt en des « regions oppoſées où la voix du Ciel nous ap- « pellera. L'Orient, l'Occident, le Midy, ou le « Septentrion, tout m'eſt indifferent, pourveû « que j'aye occaſion d'avancer de plus en plus la « gloire de Dieu. «

Il dit autre part. Je voudrois que vous euſſiez «

» toûjours dans l'eſprit qu'une volonté prompte
» & ſoumiſe par laquelle on ſe devoûë entiere-
» ment au ſervice de Dieu, eſt un ſacrifice plus
» agréable à la Majeſté divine que tout ce qu'on
» pourroit faire de plus éclatant ſans cette diſpo-
» ſition interieure.

Comme il eſtoit perſuadé que la perfection de la creature conſiſte à ne vouloir que ce que veut le createur, il parloit ſans ceſſe de la volonté divine, & il finiſſoit preſque toutes ſes lettres par ſouhaiter de la connoiſtre, & de l'accomplir. Il ſacrifioit tout à cela, meſme les deſirs ardens qu'il avoit de mourir pour Jeſus-Chriſt de la main des barbares : car quoy-qu'il ſoupiraſt aprés le martyre, il ſçavoit bien que le ſacrifice de noſtre vie n'eſt point agréable au Ciel quand la Providence ne le demande pas ; & il craignoit encore plus de déplaire à Dieu qu'il ne ſouhaitoit d'eſtre martyr. Auſſi mourut-il content, en mourant dans une cabane de ſa mort naturelle, ſur le point de porter la Foy au Royaume de la Chine ; ſi bien qu'on peut dire qu'il ſacrifia non ſeulement ſa propre gloire, mais auſſi celle de Jeſus-Chriſt à la volonté de Dieu.

Son obéiſſance Religieuſe.

Un homme ſi ſoumis aux ordres du Ciel ne pouvoit pas manquer de ſoumiſſion à l'égard du Superieur qui luy tenoit la place de Dieu. Il avoit pour le Pere Ignace Général de la Compagnie de Jeſus une veneration & une déference

meſlée de tendreſſe qui paſſent tout ce que nous ne pouvons imaginer. Il a exprimé luy-meſme une partie de ſes ſentimens là-deſſus, & on ne peut les lire ſans conſolation. En une de ſes lettres qui commence de la ſorte : *Mon Pere uniquement cher dans les entrailles de Jeſus-Chriſt*, il dit à la fin : Pere de mon ame, & pour qui j'ay un « *Lib. 2. Ep. 9.*
profond reſpect, je vous écris à genoux, comme ſi vous eſtiez preſent, & que je vous viſſe de mes yeux. C'eſtoit ſa couſtume de luy écrire en cette poſture, tant Ignace tenoit un haut rang dans ſon eſprit.

Dieu m'eſt témoin, mon tres-cher Pere, dit-il dans une autre lettre, combien je ſouhaite « *Lib. 2. Ep. 4.*
de nous voir en cette vie, pour communiquer avec vous de pluſieurs choſes à quoy on ne peut remedier ſans voſtre ſecours ; car il n'y a point d'éloignement qui m'empeſchaſt de vous obéïr. Je vous conjure, mon tres-bon Pere, ajouſte-t-il, d'avoir un peu ſoin de nous autres, qui ſommes aux Indes, & qui ſommes vos enfans. Je vous conjure, dis-je, d'envoyer icy quelque ſaint homme, dont la ferveur excite noſtre laſcheté. J'eſpere au reſte que comme vous connoiſſez le fonds de nos ames par une lumiere d'enhaut, vous ne manquerez pas de nous fournir des moyens qui réveillent noſtre vertu languiſſante, & qui nous inſpirent l'amour de la perfection.

Dans une autre lettre dont l'inſcription eſt *Lib. 3. Ep. 11. nov.*

telle : *A Ignace mon ſaint Pere en Jeſus-Chriſt*, il luy mande que les lettres qu'il a receûës de ſa ſainte charité au retour du Japon l'ont rempli de joye, & qu'il a ſur tout eſté attendri par ces dernieres paroles : *Tout voſtre, en ſorte que je ne puis jamais vous oublier, Ignace.* Comme j'ay leû, dit-il, ces paroles les larmes aux yeux, je les écris icy de meſme, en rappellant le ſouvenir de cette ſincere & ſainte amitié que vous avez toûjours eûë & que vous avez encore pour moy ; & ne doutant pas que ſi Dieu m'a delivré de tant de perils, ce n'ait eſté principalement parce qu'il a eû égard à vos prieres paternelles. Il ſe nomme par tout ſon enfant, & il ſigne une lettre ainſi : *Le plus petit de vos enfans, & le plus éloigné de vous, François Xavier.*

Lib. 4. Ep. 6.

Mais la haute idée que Xavier avoit d'Ignace faiſoit qu'il luy demandoit ſouvent des avis pour ſa conduite. Vous ferez une tres-bonne œuvre, luy dit-il, ſi vous nous écrivez une lettre pleine d'inſtructions ſpirituelles comme un teſtament par lequel nous qui ſommes les plus petits de vos enfans, les plus éloignez de vous, & comme bannis de voſtre preſence, participions aux richeſſes dont le Ciel vous a comblé. Je vous ſupplie, ajouſte-t-il, de faire en cela ce que nous voulons.

Lib. 2. Ep. 9.

Je vous prie par l'amour de Noſtre Seigneur, dit-il ailleurs, de nous écrire la methode que nous devons tenir pour nous aſſocier des com-

Lib. 1. Ep. 4.

pagnons, & de le faire bien au long, veû nostre petit talent que vous connoissez : car si vous ne nous aidez, le peu d'habileté que nous avons dans les affaires nous fera perdre des occasions de procurer la plus grande gloire de Dieu.

En prescrivant quelque chose de difficile à ses inferieurs, il messoit d'ordinaire le nom d'Ignace. *Je vous prie par Nostre Seigneur & par Ignace le Pere de nostre Compagnie.* Lib. 4 Ep. 10. *Je vous conjure par l'obéïssance & par l'amour que vous devez au Pere Ignace; je vous demande cela au nom de nostre Bienheureux Pere Ignace. Souvenez-vous*, disoit-il encore, *à quel point les grands & les petits respectent nostre Pere Ignace.* Lib. 7. Ep. 1. nov.

Avec ces sentimens & d'affection & d'estime il dépendoit absolument de son Superieur. Si je croyois, écrivit-il des Indes au Pere Simon Rodriguez, que les forces du corps égalassent en vous la vigueur de l'ame, je vous inviterois à passer les mers, & vous prierois de venir en ce nouveau Monde, si cependant le Pere Ignace approuvoit & vous conseilloit luy-mesme un tel voyage: car il est nostre Pere; il faut que nous luy obéïssions, & il ne nous est pas permis de faire un pas sans son ordre. Lib. 3. Ep. 11. nov.

Aussi Xavier avoit-il recours au Pere Ignace en toutes rencontres, autant que la distance des lieux le pouvoit permettre; & les ordres qu'il en recevoit estoient pour luy des loix inviolables. Vous ne souffrirez pas, mande-t-il au Pere

Gaſpar Barzée Recteur du college de Goa,
Lib. 6. Ep. 1. nov. » qu'aucun de la Compagnie reçoive l'ordre de
» preſtriſe qui ne ſoit ſuffiſamment docte, & qui
» n'ait donné pendant pluſieurs années des exem-
» ples de pieté, puis que le Pere Ignace l'a ſi ex-
» preſſément défendu.

Il obſervoit pour la meſme raiſon les conſti-
» tutions de la Compagnie tres-exactement. Ne
» vous haſtez point, écrit-il dans la meſme lettre
» au Pere Gaſpar, de recevoir des enfans trop
» jeunes, & rejettez tout-à-fait ces ſortes de gens
» auſquels le Pere Ignace a voulu que l'entrée de
» noſtre Ordre fuſt interdite pour toûjours.

Mais rien peut-eſtre ne marque mieux com-
bien la ſoumiſſion de Xavier eſtoit parfaite que
ce qu'en penſoit ſon Superieur meſme. Dans le
temps que Xavier mourut, Ignace ſongeoit à le
rappeller des Indes, ne doutant pas qu'au pre-
mier ordre ce miſſionnaire ſi zelé ne quittaſt
tout par obéïſſance; & il luy écrivit pour cela
une lettre du 28. de Juin de l'année 1553. Voi-
cy l'endroit qui touche l'affaire dont nous par-
» lons. J'ajouſte, dit Ignace dans ſa lettre, qu'ayant
» en veûë le ſalut des ames, & le plus grand ſer-
» vice de Dieu, j'ay réſolu de vous commander
» en vertu de la ſainte obéïſſance de revenir en
» Portugal dés que l'occaſion s'en preſentera; &
» je vous le commande au nom de Noſtre Sei-
» gneur. Mais afin que vous contentiez aiſément
» ceux qui voudroient vous retenir pour le bien

des

des Indes, je vous diray mes raiſons. Vous ſça- «
vez en premier lieu de quel poids ſont les or- «
dres du Roy de Portugal pour affermir la Reli- «
gion dans l'Orient, pour l'étendre dans la Gui- «
née & dans le Breſil; & vous jugez bien qu'un «
Prince auſſi religieux que luy fera tout ce qui «
eſt neceſſaire à l'avancement de la gloire de «
Dieu & à la converſion des peuples, ſi un «
homme comme vous habile & experimenté «
l'inſtruit de tout en perſonne. D'ailleurs il im- «
porte extrémement que le Saint Siege Apoſtoli- «
que ſoit informé de l'état des Indes par un té- «
moin d'autorité & digne de foy, afin que les «
Souverains Pontifes fourniſſent des ſecours ſpi- «
rituels tant à la nouvelle qu'à l'ancienne chreſ- «
tienté de l'Aſie, ſans leſquels ni l'une ni l'au- «
tre ou ne pourroit ſubſiſter, ou ne ſubſiſteroit «
qu'avec peine; & perſonne n'eſt plus propre «
pour cela que vous, tant à cauſe de la connoiſ- «
ſance que vous avez des affaires du nouveau «
Monde, qu'à cauſe de la réputation où vous «
eſtes icy. «

Vous ſçavez de plus combien il eſt impor- «
tant que les ouvriers qu'on envoye aux Indes «
ſoient propres à la fin qu'on ſe propoſe, & il «
eſt bon pour cela que vous veniez en Portugal «
& à Rome: car non ſeulement beaucoup plus «
de gens auront envie d'aller à ces miſſions, mais «
vous ferez mieux le choix des miſſionnaires, & «
vous verrez plus clairement à quel endroit il «

» conviendra davantage d'appliquer les uns & les
» autres. Vous jugez vous-meſme de quelle con-
» ſequence il eſt de ne ſe pas méprendre en cela;
» & quelques choſes que vous nous mandiez, vos
» lettres ne ſuffiſent pas pour former une idée juſ-
» te des ouvriers qui ſont propres aux Indes : il
» faut que vous, ou quelque autre auſſi intelli-
» gent que vous connoiſſe & pratique ceux qu'on
» y deſtine.

» Outre ce que vous ferez pour le bien com-
» mun de l'Orient, vous échaufferez le Roy de
» Portugal ſur les affaires de l'Ethiopie qu'on re-
» muë depuis tant d'années, mais toûjours en
» vain. Vous ne ſervirez pas peu encore à celles
» de Congo & du Breſil, ce que vous ne pouvez
» faire des Indes, d'où il n'y a point de commer-
» ce en ces païs-là. Que ſi vous croyez voſtre pre-
» ſence neceſſaire pour gouverner ceux de la Com-
» pagnie qui ſont aux Indes, vous les gouverne-
» rez plus aiſément du Portugal que vous ne fe-
» riez de la Chine ou du Japon. Pour le reſte, je
» vous renvoye au Pere Maiſtre Polanque, & je
» me recommande de tout mon cœur à vos prie-
» res, en ſuppliant la bonté divine de vous com-
» bler de ſes graces, afin que nous connoiſſions
» ſa tres-ſainte volonté, & que nous l'exécutions
» parfaitement.

Le Pere Polanque qui eſtoit ſecretaire du Pere Ignace & le confident de tous ſes deſſeins, a rendu témoignage que l'intention du ſaint

Fondateur estoit de faire Xavier Général de la Compagnie. La lettre d'Ignace trouva Xavier mort. Mais nous pouvons juger de ce qu'il auroit fait par ce qu'il écrivit avant sa mort à Ignace mesme qui luy avoit témoigné une extréme envie de le voir.

Vostre sainte charité, ajouste-t-il dans sa lettre, dit qu'elle desire fort de me voir encore une fois dans la vie presente. Dieu qui voit le fonds de mon cœur sçait combien cette marque de tendresse m'a touché sensiblement. En effet, toutes les fois que les paroles de vostre lettre me reviennent (elles me reviennent au reste tres-souvent) les larmes me tombent des yeux, & je ne puis mesme les retenir, dans la pensée que je pourray vous embrasser encore une fois. A la verité cela me paroist tres-difficile, mais il n'y a rien que la sainte obéïssance ne puisse faire. « *Lib. 5. Ep. 11. Nov.*

Sans doute que si l'ordre d'Ignace eust trouvé Xavier en vie, on l'auroit bientost reveû en Europe: car comme il s'estoit offert de luy-mesme plus d'une fois à laisser les Indes, le Japon, la Chine, & tout ce qu'il avoit entre les mains, & qu'il disoit que c'estoit assez du moindre signe de son Superieur pour cela, que n'auroit-il point fait alors, ayant un ordre précis d'abandonner tout, & de repasser au plûtost les mers?

Ses maximes sur l'obéïssance montrent bien encore quelle estoit la sienne.

Ses maximes sur l'obéïſſance, & ſon amour pour la Compagnie.

» Il n'y a rien de plus ſeûr, ni de moins ſujet à l'erreur que de vouloir toûjours obéïr. Au contraire, c'eſt une choſe fort perilleuſe que de vivre ſelon ſa volonté, & ſans ſuivre le mouvement de ſes Superieurs : car quand vous feriez quelque choſe de bien, pour peu que vous vous écartiez de ce qu'on vous commande, ſoyez perſuadez que voſtre action eſt plus vicieuſe qu'elle n'eſt bonne.

» Le démon tente par des ſuggeſtions malignes la pluſpart de ceux qui ſe ſont dévoûëz au ſervice de Dieu. *Que faites-vous là*, leur dit-il interieurement ? *Ne voyez-vous pas que vous perdez voſtre peine ?* Réſiſtez fortement à cette penſée qui eſt capable non ſeulement de vous retarder dans le chemin de la perfection, mais de vous en détourner tout-à-fait ; & que chacun de vous ſe perſuade, qu'il ne ſçauroit mieux ſervir Noſtre Seigneur que dans le lieu où ſon Superieur l'a mis. Soyez auſſi aſſeûrez que quand le temps en ſera venu, Dieu donnera à ceux qui vous gouvernent la penſée de vous envoyer en des lieux où vous ferez de grands fruits. Cependant vous aurez l'eſprit content & tranquille. Vous employerez bien le temps qui eſt ſi précieux, quoy-que pluſieurs n'en connoiſſent pas trop le prix, & vous avancerez beaucoup en vertu : fort differens de ces eſprits inquiets qui ne profitent point dans les lieux où ils deſirent d'eſtre, parce qu'ils n'y ſont pas ; &

qui ſont inutiles à eux & aux autres dans les « lieux où ils ſont, parce qu'ils penſent à aller ail- « leurs. «

Exécutez avec une grande affection ce que « vos Superieurs vous preſcrivent en ce qui re- « garde la diſcipline domeſtique, & ne vous laiſ- « ſez pas ſurprendre à la ſuggeſtion du malin eſ- « prit, qui taſche de vous perſuader que vous fe- « riez mieux dans un autre employ : ſon deſſein « eſt que vous faſſiez mal l'office dont vous eſtes « chargé. Je vous prie donc par Noſtre Seigneur « Jeſus-Chriſt de penſer beaucoup plus à ſur- « monter les tentations qui peuvent vous donner « du dégouſt de voſtre employ, qu'à vous jetter « dans des occupations laborieuſes qui ne vous « ſont point commandées. Que perſonne ne ſe « flatte : on ne peut exceller dans les grandes « choſes, qu'on n'excelle auparavant dans les pe- « tites ; & c'eſt une erreur de ſecoüer, ſous pré- « texte du ſalut des ames, le joug de l'obéïſſan- « ce qui eſt doux & leger, pour ſe charger d'une « croix ſans comparaiſon plus dure & plus pe- « ſante. «

Il faut ſoumettre voſtre volonté & voſtre ju- « gement à vos Superieurs, dans la créance que « Dieu leur inſpirera à voſtre égard ce qui « vous ſera le plus utile. Prenez garde au reſ- « te de leur demander rien avec importunité, « comme font quelques-uns qui preſſent leurs « Superieurs juſqu'à ce qu'ils leur ayent arraché «

» ce qu'ils ſouhaitent, quoy-que la choſe qu'ils
» demandent ſoit pernicieuſe ; ou ſi on les re-
» fuſe, qui ſe plaignent publiquement que la vie
» leur eſt inſupportable. Ils ne s'apperçoivent pas
» que leur malheur vient de ce qu'ils negligent
» leur vœu, & taſchent de s'approprier leur vo-
» lonté toute conſacrée à Dieu qu'elle eſt. En
» effet, plus ces gens-là vivent ſelon leur caprice,
» plus leur vie eſt pleine de chagrins & d'inquie-
» tudes.

Le ſaint homme eſtoit ſi perſuadé que la perfection de la Compagnie de Jeſus conſiſtoit dans l'obéïſſance, qu'il commandoit ſouvent à ſes Freres en vertu de la ſainte obéïſſance pour augmenter leurs mérites.

Lib. 2. Ep. 2. » Je vous prie, dit-il à deux miſſionnaires de
» Comorin, d'aller à l'Iſle du More ; & afin
» que vous ayiez plus d'occaſion de mériter en
» obéïſſant, je vous le commande abſolument.

Mais on ne peut dire avec quelle tendreſſe il aimoit la Compagnie, ni combien il s'intereſſoit à ce qui la touchoit tant ſoit peu. Eſtant en Portugal, avant ſon voyage des Indes, il n'écrivoit point de lettres à Rome où il ne témoignaſt un grand deſir de ſçavoir le progrés qu'elle faiſoit en Italie. Puis que noſtre Regle eſt confir-

Lib. 1. Ep. 8. nov. » mée, mande-t-il aux Peres le Jay & Laynez,
» nous ſouhaitons fort d'apprendre les noms de
» ceux qui ont eſté receus, ou qui ſont ſur le
» point de l'eſtre. Il les exhorte à remercier le

Roy de Portugal du deſſein qu'avoit ſa Majeſté de faire baſtir un college, ou une maiſon de la Compagnie, *Et il faut remercier le Prince*, diſoit-il, *pour l'engager à commencer le baſtiment.*

Les nouvelles qu'il recevoit du Pere Ignace & des autres Peres de Rome le conſoloient infiniment. Nous avons receû vos lettres, que nous attendions avec impatience, & nous les avons receûës avec la joye que des enfans doivent avoir lors qu'ils reçoivent d'agréables nouvelles de leur mere. En effet, elles nous ont appris l'heureux état de toute la Compagnie, & les ſaints emplois où vous vous occupez ſans relaſche. *Lib. 1. Ep. 7. nov.*

Il ne pouvoit preſque moderer ſa joye toutes les fois qu'il penſoit à l'établiſſement de la Compagnie. Parmi toutes les faveurs que j'ay receûës de Dieu en ma vie, & que j'en reçois tous les jours, écrivit-il des Indes à Rome, la plus ſignalée & la plus ſenſible eſt d'avoir appris que l'inſtitut de noſtre Compagnie a eſté approuvé & confirmé par l'autorité du Souverain Pontife. Je rends d'immortelles actions de graces à Jeſus-Chriſt, de ce qu'il a voulu que ſon Vicaire établiſt publiquement la forme de vie qu'il avoit preſcrite luy-meſme en ſecret à ſon ſerviteur noſtre Pere Ignace. *Lib. 1. Ep. 5.*

Mais auſſi Xavier ne ſouhaitoit rien tant que de voir la Compagnie multipliée, & il ſentoit un redoublement de joye à meſure qu'elle

aqueroit de nouvelles maiſons dans l'Orient, ou qu'on mandoit de l'Europe la fondation des nouveaux colleges.

Enfin il n'avoit pas moins d'affection pour les particuliers que pour le corps. Ses Freres eſtoient toûjours preſens à ſon eſprit, & il ne ſe contentoit pas de les porter dans le cœur. Je porte ſur moy, manda-t-il aux Peres de Rome, les noms de chacun de vous écrits de voſtre main dans vos lettres, & je les porte avec la formule ſolennelle de ma profeſſion. Par où il marque non ſeulement combien les enfans de la Compagnie luy eſtoient chers, mais encore combien il cheriſſoit l'avantage d'eſtre de ce nombre.

Lib. 2. Ep. 3.

Sa pauvreté, & ſa mortification.

L'amour qu'il avoit pour la pauvreté évangelique le faiſoit vivre d'aumoſnes, & mendier ſon pain de porte en porte, lors qu'il pouvoit ſubſiſter d'ailleurs: eſtant meſme dans le college de Goa, qui eſtoit tres-bien fondé, il cherchoit dehors dequoy vivre, pour ſe conformer davantage à Jeſus-Chriſt pauvre.

Il fut toûjours habillé tres-pauvrement, & il y avoit d'ordinaire tant de pieces à ſa ſoutane, que les enfans des idolâtres s'en moquoient. Il la raccommodoit luy-meſme de ſa main, & il ne changeoit point d'habit que celuy qu'il portoit ne s'en allaſt en lambeaux, à moins que l'honneur de Dieu & l'intereſt de la Religion ne l'y obligeaſſent. Quand il revint du

Japon

Japon à Malaca, & qu'il fut receû avec tant d'honneur, il avoit une ſoutane dechirée & un chapeau tout uſé.

Les Portugais le voyant toûjours ſi mal veſtu, le prioient ſouvent de permettre qu'on luy donnaſt un habit neuf : mais parce qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur luy, ils s'aviſerent un jour d'oſter ſa ſoutane d'auprés de luy pendant ſon ſommeil, & d'en mettre une bonne à la place. L'artifice réüſſit ſi bien, que Xavier qui avoit l'eſprit tout en Dieu, s'habilla ſans prendre garde à la ſupercherie qu'on luy avoit faite. Il paſſa meſme tout le jour ſans s'en appercevoir, & ce ne fut que le ſoir qu'il y fit réflexion : car ſoupant avec François Paiva & avec d'autres Portugais qui ſçavoient la choſe, *C'eſt peut-eſtre pour honorer noſtre table*, luy dirent-ils, *que vous avez pris un bel habit ?* Il fut alors fort ſurpris de ſe voir veſtu comme il eſtoit. Enfin ayant ſceû le tour qu'on luy avoit joûé, il dît en riant qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner que cette belle ſoutane cherchant un maiſtre dans les tenebres n'euſt pas veû qu'elle en prenoit un qui ne la meritoit pas.

Comme il eſtoit preſque toûjours avec de pauvres Indiens qui n'avoient rien à donner, & qui alloient la pluſpart tout nus, il joüiſſoit de ſa pauvreté ſans aucun obſtacle. Tout ſon meuble eſtoit une natte ſur laquelle il couchoit quelquefois, & une petite table où eſtoient ſes

écrits, & quelques petits livres, avec un crucifix fait d'un bois qu'on appelle aux Indes le bois de Saint Thomas.

Il souffroit gayement ce que la pauvreté a de plus rude ; & en écrivant du Japon aux
„ Peres de Goa, il leur dît : Aidez-moy, je vous
„ prie, mes tres-chers Freres, à remercier Dieu
„ de la grace insigne qu'il m'a faite. Nous sommes enfin arrivez au Japon où il y a une extréme disette de toutes choses ; ce que je mets
„ entre les plus grands bienfaits de la Providence.

La mortification accompagne toûjours la pauvreté dans les hommes apostoliques. Xavier portoit par tout avec luy des instrumens de penitence, des cilices, des haires, des chaisnes de fer, & des disciplines armées de pointes tres-piquantes. Il maltraitoit sa chair, par le motif qui obligea l'Apostre Saint Paul à chastier son corps, & à le réduire en servitude, de peur qu'aprés avoir presché aux autres, il ne fust réprouvé luy-mesme.

Sur mer, les cordages du navire ou de simples aix luy servoient de lit : sur terre, une natte, ou la terre mesme. Il mangeoit si peu, qu'un de ses compagnons asseûre que sans miracle il n'auroit pû vivre. Un autre dit qu'il ne but presque jamais de vin qu'à la table des Portugais, car là il évitoit la singularité, & prenoit ce qu'on luy servoit : mais aussi aprés il ven-

geoit un de ces repas par des abſtinences de pluſieurs jours.

Lors qu'il eſtoit au cap de Comorin le Viceroy Dom Alphonſe de Soſa luy envoya deux barils d'un vin tres-exquis. Il n'en gouſta pas, quoy-qu'il fuſt fort abbatu des fatigues de ſon miniſtere, & il le diſtribua tout aux pauvres.

Du ris cuit dans l'eau, ou un peu de poiſſon ſalé eſtoit ſa nourriture ordinaire dans les Indes : mais durant les deux ans & demi qu'il demeura au Japon il s'abſtint de poiſſon entierement, pour bien édifier le peuple ; & il écrivit aux Peres de Rome, qu'il aimeroit mieux mourir de faim que de donner à perſonne ſujet de ſcandale. Il dit encore : Je compte pour une « inſigne faveur, de ce que Dieu nous a amenez « dans un païs dénüé de toutes les douceurs de la « vie, & où quand nous le voudrions nous ne « pouvons nourrir noſtre corps délicatement. «

Il faiſoit à pied tous ſes voyages de terre, meſme au Japon, où les chemins ſont tres-rudes, & il marchoit ſouvent pieds nus dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Mais il ſe faiſoit un plaiſir de la ſouffrance, & on peut l'en croire ſur ſa parole.

Les fatigues d'une ſi longue navigation, « dit-il, un long ſejour parmi les Gentils, & « dans une terre brûlée des exceſſives ardeurs « du ſoleil, toutes ces incommoditez eſtant ſouf- «

» fertes comme il faut pour l'amour de Dieu,
» ſont en verité une ſource abondante de conſo-
» larions. Pour moy, je me perſuade que les ama-
» teurs de la croix de Jeſus-Chriſt vivent heureux
» au milieu des peines, & que ce leur eſt une
» mort, de n'avoir rien à ſouffrir. Car peut-il y
» avoir une mort plus dure que de vivre ſans
» Jeſus-Chriſt aprés que nous l'avons une fois
» gouſté, & que de le quitter pour ſatisfaire nos
» inclinations? Croyez-moy, il n'y a point de
» croix pareille à celle-là. Quel bonheur au con-
» traire de vivre en mourant tous les jours, & en
» domtant ſes paſſions, pour chercher non nos
» propres intereſts, mais les intereſts de Jeſus-
» Chriſt?

La mortification interieure eſtoit le principe de ces ſentimens du ſaint homme. Dés les premieres années de ſa converſion, il s'étudia à ſe vaincre en tout, & il exhortoit ſans ceſſe les autres à ne ſe laiſſer jamais emporter par leurs
Lib. 5. Ep. 3. nov. » deſirs naturels. J'ay toûjours dans l'eſprit, man-
» de-t-il de Malaca aux Peres & aux Freres du
» college de Conimbre, ce que je me ſouviens
» d'avoir oüi dire à noſtre bienheureux Pere Igna-
» ce, que les vrais enfans de la Compagnie de
» Jeſus doivent travailler beaucoup à ſe ſurmon-
» ter eux-meſmes.

» Si vous cherchez Dieu en verité, dit-il aux
» Jeſuites de Goa, & que vous marchiez géné-
» reuſement dans les voyes qui nous conduiſent

à luy, la joye ſpirituelle que vous gouſterez en ſon ſervice vous adoucira tout ce que la victoire de ſoy-meſme peut avoir de difficile & de faſcheux. Mon Dieu, que les hommes ſont groſſiers, de ne pas comprendre qu'en réſiſtant foiblement aux attaques du démon, ils ſe privent des plus purs plaiſirs de la vie!

C'eſt en pratiquant ces maximes que Xavier eſtoit devenu ſi maiſtre de ſes paſſions, qu'il ne ſçavoit ce que c'eſtoit qu'un mouvement de colere ou d'impatience; & delà venoit en partie cette tranquilité d'eſprit, cette égalité de viſage, cette gayeté perpetuelle qui le rendoient ſi commode & ſi aimable.

Sa pureté de corps & d'ame.

Il eſt naturel qu'un homme extrémement mortifié ſoit chaſte: auſſi l'eſtoit-il à un tel point, qu'on a ſceû de ſes confeſſeurs, & entre autres du Vicaire de Meliapor, qu'il a vécu, & qu'il eſt mort vierge. Dés ſa jeuneſſe il eut horreur de l'impureté, quoy-qu'il fuſt d'une complexion ſanguine, & qu'il aimaſt naturellement la joye.

Lors qu'il étudioit à Paris, & qu'il demeuroit au college de Sainte Barbe, ſon maiſtre de philoſophie qui eſtoit un homme perdu de débauches, & qui mourut d'une maladie honteuſe, menoit la nuit ſes écoliers dans des lieux infames. Ce malheureux homme fit ce qu'il put pour débaucher François Xavier, qui eſtoit beau & bien fait, mais il n'en put jamais venir

à bout, tant le jeune homme estoit éloigné des sales plaisirs de la chair.

Rien au reste ne marque davantage l'amour qu'il avoit pour la pureté, que ce qui luy arriva une fois à Rome. Simon Rodriguez estant tombé malade, le Pere Ignace ordonna à Xavier d'avoir soin de luy durant sa maladie. Une nuit le malade estant éveillé, vit Xavier qui dormoit au pied de son lit, remuer les bras en songe, comme un homme qui repousse violemment quelque personne importune : il luy vit mesme jetter du sang en abondance par le nez & par la bouche.

Comme Xavier s'éveilla au mesme moment, Rodriguez luy demanda d'où venoit cette agitation & ce sang? Xavier ne voulut point le luy dire, & il ne s'expliqua là-dessus qu'estant sur le point de s'embarquer pour les Indes. Car alors estant pressé tout de nouveau par Rodriguez, aprés l'avoir obligé au secret, *Sçachez*, luy dit-il, *mon Frere Maistre Simon, que Dieu par une insigne misericorde m'a fait la grace de me conserver jusqu'à cette heure dans une entiere pureté, & que cette nuit-là je songeois qu'estant en une hostellerie, une fille peu modeste s'approchoit de moy. Ce mouvement des bras estoit pour la repousser, & pour m'en défaire, & le sang que je jettay vint du grand effort que je fis.*

Mais quelque horreur que Xavier eust de l'ombre seule du peché, il se défioit de luy-

mesme, & s'éloignoit de tout commerce des femmes quand la charité ne l'obligeoit pas de travailler à leur conversion : encore dans ces rencontres gardoit-il toutes les mesures imaginables, ne s'entretenant jamais avec elles que dans un lieu public, & à la veûë de tout le monde, ne leur parlant que de choses necessaires, le faisant en peu de mots, & d'un air serieux, grave & modeste. Il disoit mesme qu'à parler en général, on ne pouvoit trop éviter la conversation des femmes; & que quelque bonne intention qu'eussent les directeurs, il y avoit plus à craindre pour eux dans ces entretiens, qu'à esperer pour celles qu'ils dirigeoient.

Outre cela il tenoit ses sens fort recueillis, examinoit sa conscience plusieurs fois le jour, & se confessoit tous les jours quand il avoit la commodité d'un prestre. Il aquit par là une telle pureté & de corps & d'ame, que ceux qui l'ont pratiqué davantage ont déclaré qu'ils n'ont jamais remarqué rien en luy qui ne fust dans toutes les regles d'une exacte bienseance.

Aussi ne se pardonnoit-t-il rien à luy-mesme, & on ne peut croire jusqu'où alloit la tendresse de sa conscience en quelque matiere que ce fust. Sur le vaisseau qui le porta de Lisbonne aux Indes, un enfant qui estoit en âge d'estre instruit, mourut un jour subitement. Xavier demanda d'abord si l'enfant assistoit tous les jours au catechisme avec

les autres du navire : on luy dit que non ; & dans le meſme moment l'homme de Dieu qui avoit toûjours le viſage gay, parut extrémement triſte. Le Viceroy Dom Alphonſe de Soſa s'en apperceut, & ſçachant pourquoy le Pere eſtoit affligé, voulut ſçavoir du Pere meſme s'il avoit eû connoiſſance auparavant que l'enfant ne vint point au catechiſme. *Si je l'avois ſceû*, repartit Xavier, *je n'aurois pas manqué de l'y faire venir. D'où vient donc*, repliqua le Viceroy, *que vous vous affligez tant pour une choſe que vous avez ignorée, & qui ne peut vous rendre nullement coupable ?* C'eſt, dît le Saint, *que je dois me reprocher comme une faute, de ce que je n'ay pas ſceû qu'une perſonne qui eſtoit embarquée avec moy n'apprenoit pas la doctrine chreſtienne.*

Sa dévotion envers la Sainte Vierge.

Un corps ſi chaſte, & un cœur ſi pur ne peuvent eſtre que d'un fidelle ſerviteur de la Sainte Vierge. Xavier l'honora & l'aima toute ſa vie avec des ſentimens pleins de réverence & de tendreſſe. Ce fut dans l'égliſe de Montmartre conſacrée à la Mere de Dieu, & le jour de l'Aſſomption, qu'il fit ſes premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la premiere inſpiration, & qu'il conceût les premiers deſirs d'aller aux Indes. Il ne demandoit rien à Noſtre Seigneur que par l'entremiſe de ſa Mere ; & dans l'explication qu'il faiſoit de la doctrine chreſtienne, aprés s'eſtre adreſſé à Jeſus-Chriſt pour obtenir la grace d'une foy vive

vive & constante, il s'adressoit pour la mesme raison à Marie. Il finissoit toutes ces instructions par le *Salve Regina*. Il n'entreprenoit jamais rien que sous les auspices de la Vierge, & dans les perils il avoit toûjours recours à elle comme à sa Patrone.

Au reste, pour montrer qu'il estoit son serviteur, & qu'il faisoit gloire de l'estre, il portoit d'ordinaire un chapelet pendu au cou; & afin que les chrestiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il en usoit le plus souvent pour operer des miracles.

Quand il passoit les nuits en oraison dans les églises, c'estoit presque toûjours devant une image de la Vierge. Il luy offroit sur tout des vœux pour la conversion des grands pecheurs, & aussi pour la rémission de ses pechez, comme il dit dans une de ses lettres qui ne marque pas moins son humilité que sa confiance en l'intercession de la Sainte Vierge. *J'ay pris la Reine du ciel pour ma Patrone, afin d'impetrer le pardon de mes innombrables pechez.* Il estoit particulierement devot à son immaculée Conception, & il avoit fait vœu de la défendre autant qu'il pourroit.

Dans l'entretien, il parloit ordinairement des grandeurs de la divine Marie, & il portoit tout le monde à la servir. Enfin estant sur le point de rendre l'ame, il l'invoqua avec de tendres paroles, & la pria de montrer qu'elle estoit sa Mere.

On poursuit sa canonisation, & ce que le Roy de Bungo fait à cét égard.

Ce sont-là les principales vertus qui furent recueïllies pour estre presentées au Saint Siege. L'Archevesque de Goa & tous les Evesques des Indes seconderent le dessein du Roy de Portugal Jean III. en agissant de leur costé auprés du Pape pour la canonisation de Xavier : mais personne ne la sollicita dans la suite avec plus d'éclat que le Roy de Bungo.

Ce Prince qui avoit esté sur le point de se convertir avant que Xavier quittast le Japon, n'eut pas plûtost perdu le saint homme, que regagné par les Bonzes, il tomba dans tous les desordres dont un payen est capable. Il avoûoit que la loy chrestienne estoit la meilleure ; mais il disoit qu'elle estoit trop rigoureuse, & qu'un jeune Prince comme luy né dans les délices ne pouvoit pas s'en accommoder. Ses plaisirs ne l'empeschoient pas d'aimer les armes, ni d'estre fort brave, & il eut tant de bonheur à la guerre, qu'il réduisit sous son obéïssance quatre ou cinq Royaumes.

Au milieu de ses victoires, les dernieres paroles que le Pere François luy avoit dites sur la vanité du monde & sur la necessité du bapteſme, luy revinrent en l'esprit. Il y fit des réflexions tres-serieuses, & il fut si touché un jour, qu'il parut en public avec un chapelet au cou, comme pour professer ouvertement le Christianisme.

Les effets répondirent aux apparences. Il fit

jetter dans la mer deux Idoles de grand prix qu'il avoit dans ſon palais, & qu'il adoroit tous les jours, en ſe proſternant devant elles la teſte contre terre ſelon la couſtume des Idolâtres de l'Orient. S'eſtant appliqué enſuite à des exercices de pieté & de penitence, il renonça tout-à-fait aux plaiſirs des ſens, & fut enfin baptiſé par le Pere Cabral de la Compagnie de Jeſus. A ſon bapteſme il prit le nom de François, en memoire du ſaint Apoſtre François Xavier qu'il reconnoiſſoit pour le pere de ſon ame, & qu'il appella ainſi toute ſa vie.

Le Roy de Bungo avoit eſté ſi heureux juſqu'à ce temps-là, que ſa proſperité eſtoit paſſée en proverbe. Mais Dieu voulut l'éprouver. Deux mois aprés ſon bapteſme, les plus puiſſans de ſes ſujets s'eſtant liguez contre luy, en haine du Chriſtianiſme, avec pluſieurs Princes ſes voiſins, le défirent dans une bataille rangée, & le dépouïllerent de tous ſes Etats. Il ſoûtint la mauvaiſe fortune conſtamment ; & ſur ce que les Gentils luy reprochoient que ſon changement de religion eſtoit la cauſe de ſa ruine, il fit vœu au pied des autels de vivre & de mourir chreſtien, en ajouſtant par un tranſport de zele, que ſi tout le Japon & toute l'Europe, ſi les Peres de la Compagnie, & le Pape meſme renonçoient à Jeſus-Chriſt, pour luy il le confeſſeroit juſques au dernier ſoupir, toûjours preſt avec le ſecours du Ciel à

répandre tout ſon ſang en témoignage de ſa foy.

Comme la pieté du Prince ne diminuoit rien ni de ſa valeur ni de ſon habileté, ayant ramaſſé ce qui luy reſtoit de troupes, il ſe rétablit peu à peu & par la force des armes & par des traitez de paix. Ses principaux ſoins aprés ſon rétabliſſement furent de bannir l'idolatrie de ſes Etats, & d'y établir la Foy catholique. La dévotion le porta meſme à envoyer une ſolennelle ambaſſade vers le Pape Grégoire XIII. qui en ce temps-là gouvernoit l'Egliſe. Dom Mancio ſon Ambaſſadeur eſtant arrivé à Rome avec ceux du Roy d'Arima & du Prince d'Omura, ne ſe contenta pas de rendre obéïſſance au Vicaire de Jeſus-Chriſt en luy preſentant une lettre du Roy Dom François pleine de reſpect & de ſoumiſſion envers le Saint Siege : il le ſupplia au nom de ſon maiſtre de mettre l'Apoſtre du Japon parmi les Saints que les Fidelles honoroient, & il déclara à Sa Sainteté qu'elle ne pouvoit faire une plus grande grace au Roy de Bungo.

Il eſt réveré dans toute l'Aſie.

Cependant la memoire de Xavier eſtoit réverée plus que jamais dans toute l'Aſie. Un Ambaſſadeur du Grand Mogol eſtant venu à Goa pour demander des Peres de la Compagnie qui expliquaſſent à l'Empereur les myſteres de la loy chreſtienne, voulut voir le corps du Pere François : mais il n'oſa pas en approcher qu'il

n'euſt oſté ſes ſouliers auparavant avec toute ſa ſuite qui eſtoit nombreuſe. Alors s'inclinant tous juſqu'à terre par diverſes fois, ils rendirent leurs devoirs au Saint, comme s'ils n'euſſent pas eſté de la ſecte de Mahomet.

Les navires qui paſſoient à la veûë de Sancian ſaluoient de tout leur canon le lieu de ſa mort. On deſcendoit quelquefois dans l'Iſle, ſeulement pour voir l'endroit où ſon corps repoſa deux mois & demy, & pour prendre de la terre d'un lieu ſi ſacré; tellement que les Chinois croyant qu'il y avoit là un treſor caché, mirent des gardes alentour pour empeſcher qu'on ne l'enlevaſt.

Un des nouveaux Fidelles des Indes & des plus devots à l'homme de Dieu, non content d'avoir veû le lieu de ſa mort, eût la curioſité de voir celuy de ſa naiſſance; ſi bien qu'il traverſa des païs immenſes, & paſſa les mers pour aller au chaſteau de Xavier. Entrant dans la chambre où le Saint naquit, il ſe jetta à genoux, baiſa dévotement le plancher, & l'arroſa de ſes larmes: aprés quoy, ſans ſe ſoucier de rien voir davantage en Europe, il reprit le chemin des Indes, comptant pour un grand treſor une petite pierre qu'il avoit détachée des murailles de la chambre, & qu'il emportoit avec luy.

Il ſe fait des miracles de tous coſtez par ſon interceſſion.

Au reſte, les miracles éclatoient par tout. Cinq ou ſix perſonnes qui faiſoient voile de Malaca vers la Chine dans le navire de Benoiſt

Coëglio tomberent malades jusqu'à estre en danger de mort. Dés qu'on eût gagné Sancian, ils se firent porter dans le pré où Xavier fut enterré la premiere fois ; & là, se couvrant la teste de la terre qui avoit touché le saint corps, ils furent sur le champ tout-à-fait gueris.

Xavier apparut à diverses gens de la coste de Travancor & de celle de la Pescherie, tantost pour guerir, ou pour consoler des moribonds ; tantost pour delivrer des prisonniers, & pour remettre des pecheurs dans la bonne voye.

Son nom estoit propice sur mer dans les perils les plus évidens. Le vaisseau d'Emanuel de Sylva estant parti de Cochin, & ayant pris la route de Bengala, au milieu du Golphe il s'éleva une si horrible tempeste, qu'on fut contraint de couper les masts, & de jetter toutes les marchandises dans la mer. Lors qu'on n'attendoit plus que le naufrage, tous implorerent le secours de l'Apostre des Indes François Xavier. Au mesme moment une vague qui venoit fondre comme une montagne sur le navire pour le submerger, retourna en arriere, & s'en alla en écume. Les matelots & les passagers, à la veûë de ce miracle, invoquoient le Saint à haute voix dés que la tourmente augmentoit, & les vagues se retiroient toûjours au nom de Xavier : mais quand ils cessoient de l'invoquer, les flots s'enfloient excessivement, & batoient le navire de toutes parts.

On peut dire que le Saint faiſoit ces miracles luy-meſme, & preſque en perſonne : mais on ne ſçauroit s'imaginer combien il s'en fit par les ſouſcriptions de ſes lettres, par les grains de ſon chapelet, par les pieces de ſes habits, & enfin par toutes les choſes qui avoient quelque rapport à luy.

Les croix qu'il avoit plantées de ſa main en diverſes coſtes pour eſtre veûës de loin des mariniers & des voyageurs eſtoient chargées de vœux & de dons que les Chreſtiens, les Sarraſins, & les Idolâtres y attachoient tous les jours en reconnoiſſance des graces qu'ils recevoient par l'interceſſion du ſaint homme. Mais la plus fameuſe de ces croix eſtoit celle de Cotate, où pendoit une image de Xavier. Un aveugle recouvra la veûë en embraſſant cette croix, & deux malades furent gueris tout à coup, dont l'un desja vieux avoit une paralyſie formée, & l'autre ſe mouroit d'un flux de ſang.

On fit des copies de l'image miraculeuſe qui eſtoit à Cotate, & Gaſpar Gonzalez en apporta une à Cochin. Il eſtoit onze heures de nuit quand il entra dans le port. Une heure aprés le feu prit à la maiſon de Chriſtophle Miranda voiſine de celle de Gonzalez. Comme un vent de Nort ſouffloit alors, & que le baſtiment eſtoit preſque tout de bois, l'embraſement commença avec furie, & d'abord une fille du logis

fut brûlée. Les voiſins s'eſtant éveillez au bruit du feu, jetterent leurs meubles en confuſion par les feneſtres, n'y ayant pas d'apparence de ſauver les maiſons, parce que celle de Miranda eſtoit la plus haute, & que les charbons ardens qui en ſortoient de toutes parts avec les flammes que le vent pouſſoit, tomboient ſur les toits qui ne ſont en ce païs-là que de feuilles de palmier toutes ſeches & tres-propres à s'allumer. Dans un peril ſi extréme, Gonzalez ſe reſſouvint de la ſainte Image qu'il avoit apportée. S'eſtant mis à genoux avec tous ſes domeſtiques, il la montra aux flammes, & appella le Pere François à leur ſecours. Au meſme moment le feu s'éteignit de luy-meſme, & la Ville fut ainſi préſervée de l'incendie lors qu'elle alloit eſtre réduite en cendres.

Une médaille qui avoit d'un coſté l'image du Saint, & de l'autre celle de la Vierge tenant le petit Jeſus, faiſoit encore de plus merveilleux effets. Elle eſtoit entre les mains d'une veuve tres-vertueuſe de Cochin, née à Tamuçai dans la Chine, & nommée Luce de Vellanzan, qui avoit eſté autrefois inſtruite à Malaca des myſteres de la Foy par le Pere Xavier meſme, & qui avoit ſix-vingts ans quand on l'interrogea juridiquement ſur les miracles que ſa médaille avoit operez. Toutes les perſonnes infirmes qui venoient chez Luce recevoient leur gueriſon dés qu'elle avoit fait le ſigne de la croix avec

ſa

ſa médaille ſur la partie malade, ou qu'elle l'avoit arroſée de l'eau où la médaille avoit trempé, en diſant ſeulement ces paroles : *Au nom de Jeſus & du Pere François la ſanté vous ſoit renduë.*

J'en ay veû pluſieurs, dit un témoin oculaire, *qui ont eſté gueris en un inſtant par le ſeul attouchement de cette médaille; les uns, qui tous gaſtez au dedans jettoient par le nez des chairs pourries & un pus d'une inſupportable puanteur; les autres, qui réduits à une extréme maigreur par une phtiſie de pluſieurs années ne paroiſſoient que des ſquelettes.*

Trois gueriſons remarquables.

Mais les plus célebres gueriſons furent celles de Gonſalve Rodriguez, de Marie Diaz, & d'Emanuel Fernandez Figheredo.

Il vint à Rodriguez une groſſe apoſtume au coſté gauche prés du cœur, & cela luy dura pluſieurs mois. Les chirurgiens, de peur d'irriter le mal en faiſant une inciſion dans un endroit ſi dangereux, taſcherent de deſſecher cette humeur par d'autres remedes. Mais l'apoſtume dégenera en un cancer qui cauſoit au malade de vives douleurs avec des maux de cœur & d'eſtomac continuels. Rodriguez ayant appris ce que la chreſtienne Chinoiſe faiſoit par le moyen de la médaille du Pere Xavier, l'alla trouver auſſitoſt, & ſe mit à genoux devant elle. La Chinoiſe ne fit que le toucher trois fois, en faiſant le ſigne de la croix ſur luy ſelon ſa couſtume, & dans le meſme moment le cancer diſ-

parut, la chair devint belle à l'endroit où estoit l'ulcere, & Rodriguez se sentit comme s'il n'eust jamais eû de mal.

Marie Diaz estoit non seulement aveugle, mais paralytique de la moitié de son corps du costé droit, en sorte que le bras luy pendoit de l'épaule comme mort, & qu'elle ne pouvoit se soûtenir sur une jambe. N'esperant plus rien des remedes naturels, elle se fit conduire au logis de Luce. La bonne veuve retint sept jours dans sa maison Marie Diaz, & la lava chaque jour avec l'eau où sa médaille avoit trempé. Le septiéme elle fit le signe de la croix sur les yeux de la malade avec la médaille mesme, & alors Diaz recouvra la veûë : sa paralysie se dissipa aussi tellement, qu'elle vint toute seule & sans nul secours à l'église de la Compagnie où elle laissa ses potences.

Pour Emanuel Gonzalez Figheredo, il avoit depuis long-temps les deux jambes toutes ulcerées, & si pourries, qu'il en sortoit des vers continuellement. Les Medecins, pour détourner les humeurs qui tomboient sur les jambes du malade, mirent en œuvre tous les secrets de leur art ; mais ils ne gagnerent rien par là : au contraire, les nerfs se retressirent si fort d'un costé, qu'une jambe en demeura plus courte que l'autre. Pour comble d'affliction, il survint à Figheredo une furieuse dysenterie, qui dans un homme âgé de soixante ans comme luy, &

abbatu par ſes autres maux, fut jugée mortelle : elle l'auroit eſté en effet, s'il n'euſt eû recours à la médaille de Xavier. Il beût de l'eau où avoit trempé la médaille, aprés quoy il guerit parfaitement & de ſes ulceres & de ſa dyſenterie.

Le miracle perpetuel du corps de Xavier.

Mais ce qu'on voyoit tous les jours à Goa ſembloit effacer ce qui ſe faiſoit ailleurs de plus merveilleux. Le corps du Saint toûjours entier avec une chair tendre & une couleur vive eſtoit un miracle perpetuel. Ceux qui voyoient ce ſacré corps avoient peine à croire que l'ame en fuſt ſeparée ; & Diaz Carvaglio qui avoit connu Xavier particulierement pendant ſa vie, le voyant pluſieurs années aprés ſa mort, luy trouva le teint ſi frais & le coloris ſi beau, qu'il ne put s'empeſcher de s'écrier plus d'une fois, *Ah il eſt vivant !*

Le Vicaire Général de Goa Ambroiſe Ribera voulut examiner luy-meſme ſi les dedans répondoient aux dehors. Ayant mis le doigt dans la bleſſûre qu'on fit au Saint quand on l'enterra à Malaca, il en vit ſortir du ſang & de l'eau. La meſme choſe arriva une autre fois à un Frere de la Compagnie.

Le Saint fut un jour expoſé publiquement avec les pieds nus à l'inſtance du peuple, qui par dévotion vouloit les baiſer. Une femme qui ſouhaitoit paſſionnément d'avoir une relique de Xavier s'eſtant approchée d'un des pieds comme pour le baiſer, le mordit, & coupa avec les

dents un peu de la chair. Le ſang coula auſſitoſt en abondance, mais un ſang vermeil & tel qu'en ont les perſonnes les plus ſaines. Les medecins qui viſitoient le corps de temps en temps, & qui dépoſoient toûjours qu'il n'y avoit rien de naturel dans ce qu'ils voyoient, jugerent que le ſang qui venoit d'un corps privé de chaleur, & ſortoit d'une partie auſſi éloignée du cœur qu'eſt le pied, ne pouvoit eſtre que l'effet d'une vertu toute celeſte, qui non ſeulement préſervoit de corruption toutes les parties, mais qui faiſoit couler les humeurs, & les maintenoit dans le mouvement que la vie ſeule leur donne.

Il eſt beatifié, & enſuite canoniſé.

Tant de merveilles ſe répandirent de l'Orient par toute l'Europe, & toucherent tellement le Pape Paul V. qu'il exécuta enfin ce que ſes prédeceſſeurs avoient projetté. Aprés un examen juridique des vertus & des miracles dont nous venons de parler, il déclara Bienheureux François Xavier Preſtre de la Compagnie de Jeſus, par une Bulle expreſſe du 25. d'Octobre de l'année 1619.

Grégoire XV. qui ſucceda immediatement à Paul V. le canoniſa enſuite dans toutes les formes & avec toutes les procedures que l'Egliſe garde en de ſemblables occaſions. La céremonie en fut faite à Rome le 12. de Mars de l'année 1622. Mais comme la mort empeſcha ce Pape de faire la Bulle de la canoniſa-

tion, ce fut Urbain VIII. ſon ſucceſſeur qui la fit.

Cette Bulle datée du 6. d'Aouſt de l'année 1623. eſt un abregé & un éloge de la vie miraculeuſe du Saint. Il y eſt dit que le nouvel Apoſtre des Indes a receu ſpirituellement la benediction que le Seigneur accorda au Patriarche Abraham; qu'il a eſté fait le Pere de pluſieurs nations, & qu'il a veû ſes enfans en Jeſus-Chriſt multipliez au deſſus des étoiles du ciel & des ſables de la mer : qu'au reſte, ſon Apoſtolat a eû les ſignes d'une vocation divine, tels que ſont le don des langues, le don de prophetie, le don des miracles avec les plus parfaites vertus évangeliques. Ce que porte la Bulle de la canoniſation.

La Bulle rapporte preſque tous les miracles que nous avons veûs dans ſa vie, particulierement les morts reſſuſcitez; & entre les gueriſons miraculeuſes qui ſe ſont faites aprés ſa mort, elle marque celles de Gonzalve Fernandez, de Marie Diaz, & d'Emanuel Rodriguez Figheredo. Elle fait encore mention de deux gueriſons célebres dont nous n'avons rien dit. L'une eſt d'un aveugle, qui ayant prié Dieu neuf jours de ſuite par l'ordre de Xavier qui luy eſtoit apparu, recouvra la veûë en un inſtant; l'autre d'un lepreux, qui s'eſtant froté avec l'huile de la lampe qui brûloit devant l'image du Saint, fut gueri entierement. Le Pape ajouſte dans ſa Bulle que les lampes qui pendoient de-

vant l'image qu'on réveroit à Cotate brûloient tres-souvent avec de l'eau beniſte comme ſi elles euſſent eſté pleines d'huile, & que ce prodige étonnoit les Infidelles. Les autres miracles que nous avons rapportez, & dont la Bulle ne parle point, ſont contenus dans les actes du procés de la canoniſation.

Le culte du Saint s'augmenta fort depuis ſa canoniſation.

Depuis que le Saint Siege eut mis l'Apoſtre des Indes au nombre des Saints, il n'eſt pas croyable combien la dévotion publique s'augmenta par tout envers luy. Les Villes le prirent pour leur protecteur & pour leur Patron: on ne ceſſa point de luy faire des vœux, & de luy dreſſer des autels. On viſita ſon tombeau avec plus de dévotion que jamais, & la chambre où il naquit fut convertie en une chapelle que les pelerins vinrent viſiter en foule de tous les endroits du monde.

Il ſe fit de nouveaux miracles, ſur tout en Italie.

Au reſte, on ne l'invoqua pas en vain, & ſi je voulois rapporter les miracles qui ſe firent tout de nouveau par ſon interceſſion, il me faudroit compoſer un livre auſſi gros que celuy-cy. Je n'ay garde non plus d'entreprendre le recit de ce qui arriva les années ſuivantes à Potamo & à Naples. Je me contente de dire que Dieu y honora ſon ſerviteur par des merveilles qui nous paroiſtroient incroyables, ſi celles qui les ont précedées ne nous avoient accouſtumez à croire tout de Xavier.

Je ne parleray pas meſme du fameux Pere

Maſtrilli, qui eſtant à l'agonie, fut gueri tout à coup par le Saint, & qui allant au Japon par le commandement du Saint meſme pour y eſtre martyriſé, luy baſtit un ſuperbe ſepulcre à Goa. Il ſuffit qu'on ſçache que jamais Saint n'a eſté peut-eſtre ni plus honoré, ni plus aimé dans l'Egliſe que Saint François Xavier, & qu'il n'y a pas juſqu'aux ennemis de la Compagnie de Jeſus qui n'ayent de la véneration & de la tendreſſe pour luy.

Le témoignage de trois héretiques en faveur du Saint.

Mais ces ſentimens ne ſont pas ſeulement des catholiques : les héretiques meſmes réverent Xavier ; & Baldeus parle de luy en ces termes dans ſon hiſtoire des Indes. Si la Religion de Xavier convenoit avec la noſtre, nous le devrions « eſtimer & honorer comme un autre Saint Paul. « Toutefois, nonobſtant cette difference de Religion, ſon zele, ſa vigilance, & la ſainteté de « ſes mœurs doivent exciter tous les gens de bien « à ne point faire l'œuvre de Dieu negligemment : « car les dons que Xavier avoit receus pour exercer la charge de miniſtre & d'ambaſſadeur de « Jeſus-Chriſt eſtoient ſi éminens, que mon eſprit « n'eſt pas capable de les exprimer. Si je conſidere la patience & la douceur avec laquelle il « a preſenté aux grands & aux petits les eaux ſaintes & vives de l'Evangile ; ſi je regarde le courage avec lequel il a ſouffert les injures & les « affronts : je ſuis contraint de m'écrier avec l'Apoſtre : *Qui eſt capable comme luy de ces choſes mer-* «

« *M. l'Eveſque de Caſtorie cité cét Auteur en ſa lettre Paſtorale aux Catholiques des Provinces Unies, qui eſt à la teſte du traité de la lecture de l'Ecriture Sainte.*

» *veilleuſes?* Baldeus finit l'éloge du Saint par une apoſtrophe au Saint meſme. *Pluſt à Dieu*, dit-il, *qu'ayant eſté ce que vous avez eſté, vous fuſſiez, ou vous euſſiez eſté des noſtres?*

Les principales navigations, voyages, trafics & découvertes de la nation Angloiſe par mer & par terre, &c. 2. Part. du 3. vol.

Richard Haklvit auſſi Proteſtant, & de plus Miniſtre en Angleterre, loüe Xavier ſans au-
» cune reſtriction. Sancian, dit-il, eſt une Iſle
» dans les confins de la Chine, & proche le port
» de Canton, fameuſe par la mort de François
» Xavier, ce digne ouvrier évangelique, & ce di-
» vin maiſtre des Indiens en ce qui concerne la
» Religion, qui aprés de grands travaux, aprés
» pluſieurs injures, & des croix infinies ſouffertes
» avec beaucoup de patience & de joye, mourut
» dans une cabane, ſur une montagne deſerte le 2.
» de Décembre de l'année 1552. dépourveû de tou-
» tes les commoditez de ce monde, mais comblé de
» toutes ſortes de benedictions ſpirituelles, ayant
» fait connoiſtre auparavant Jeſus-Chriſt à plu-
» ſieurs milliers de ces Orientaux. Les hiſtoires
» modernes des Indes ſont remplies des excellen-
» tes vertus & des œuvres miraculeuſes de ce ſaint homme.

Recuëil de pluſieurs relations & traitez ſinguliers & curieux.

M. Tavernier qui a toute la probité qu'on peut avoir hors de la vraye Religion, encherit ſur ces deux hiſtoriens, & parle comme un ca-
» tholique. Saint François Xavier, dit-il, finit
» en ce lieu ſa miſſion avec ſa vie, aprés avoir
» établi la Foy chreſtienne avec des progrés ad-
» mirables dans tous les lieux où il avoit paſſé,

non

non seulement par son zele, mais aussi par son « exemple, & par la saintеté de ses mœurs. Il n'a « jamais esté dans la Chine : néanmoins il y a « beaucoup d'apparence que le Christianisme « qu'il avoit établi dans l'Isle de Niphon s'éten- « dit dans les païs voisins, & se multiplia par les « soins de ce saint homme qu'on peut nommer à « juste titre le Saint Paul & le veritable Apostre « des Indes. «

Ce qu'il faut conclure de ces témoignages & de tout ce livre.

Au reste, si Xavier a esté doûé de toutes les vertus apostoliques, ne s'ensuit-il pas que la Religion qu'il preschoit estoit celle des Apostres ? Y a-t-il la moindre apparence qu'un homme choisi de Dieu pour détruire l'idolatrie & l'impieté dans le nouveau Monde fust un idolâtre & un impie lors qu'il adoroit Jesus-Christ sur les autels, qu'il invoquoit la Sainte Vierge, qu'il s'engageoit à Dieu par des vœux, qu'il demandoit des indulgences au Souverain Pontife, qu'il employoit le signe de la croix & l'eau benite à la guerison des malades, qu'il faisoit des prieres & disoit des messes pour les morts ? Peut-on croire enfin que ce saint homme, ce faiseur de miracles, ce nouvel Apostre, ce second Saint Paul ait esté toute sa vie dans la voye de perdition, & qu'au lieu de joûïr maintenant du bonheur des Saints, il souffre les supplices des damnez ?

Disons donc pour finir cét ouvrage par où nous l'avons commencé, que la vie de Saint

François Xavier eſt un témoignage authentique de la verité de l'Evangile, & qu'on ne ſçauroit regarder de prés ce que Dieu a fait par le miniſtere de ſon ſerviteur, ſans tomber d'accord que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine eſt l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

TABLE
DES MATIERES.

A

ACHEN. Le Roy d'Achen envoye une armée contre Malaca, 219. 220
Défaite des Achenois, 238. 239
Alphonſe Martinez Grand-Vicaire de l'Eveſque des Indes à Malaca : il obtient la grace d'une bonne mort, 320. 321
Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca. Il traverſe, & rompt l'ambaſſade de la Chine, 496. 498. *& ſuiv.*
Il ſe ſaiſit du navire de Jacques Peréyra, 498
Il s'emporte contre le Pere Xavier, 499. 500
Il eſt excommunié par le Grand-Vicaire de Malaca au nom du Pere Xavier, 503
Il eſt dépoſé de ſon Gouvernement, & renvoyé en Portugal où il meurt d'une maladie honteuſe, 539
Amboyne, Iſle ; de combien éloignée de Malaca, & ſon étenduë, 175
Conſtance des Chreſtiens d'Amboyne, 212
Amour de Dieu. Amour des ſouffrances. *Voyez* François Xavier.
Anger, Japonois. Ses diverſes aventures, 243. 244
Il eſt conduit au Pere Xavier qui l'envoye à Goa, 246
Il eſt baptiſé, & nommé Paul de Sainte Foy, 271
Sa ferveur dans les exercices de pieté, & ſon zele pour la converſion des Japonois, 279
Son eſprit facile, & ſa memoire heureuſe, 275
Il parle de Jeſus-Chriſt à la Cour de Saxuma, 338. 339
Il convertit ſa famille, 341
Antoine Gomez. Ses talens, ſes vertus, & ſes defauts, 472
Il eſt établi Recteur du college de Goa, 288
Il travaille à la converſion du Roy de Tanor, 467
Sa mauvaiſe conduite dans le gouvernement du college de Goa, 453. 474
Son injuſtice, & ſa violence, 475
Son orgueil, & ſa deſobéïſſance : il eſt chaſſé de la Compagnie, & meurt mal.

heureuſement, 477
Antoine de Sainte Foy. Il accompagne le Pere Xavier dans le voyage de la Chine, 489
Il l'aſſiſte à la mort, & luy rend les derniers devoirs, 533. 535

B

BAJAJA Soora Général de l'armée des Achenois. Sa lettre au Gouverneur de Malaca, 222
Sa fuite dans le combat, 238. 239
Bonzes, Preſtres des idoles dans le Japon. Leur caractere, 338
Leur déchaiſnement contre le Saint, 346. 352. 419
Contre le Chriſtianiſme, 386. 387
Contre les Chreſtiens, 389
Emportement d'un Bonze contre le Roy de Bungo, 406
Bracmanes. Leur origine & leur caractere, 94. 95. *& ſuiv.*
Bungo. Le Roy de Bungo. Son caractere. Sa lettre au Pere Xavier, 396. 397
L'honneur qu'il luy fait, & la bienveillance qu'il luy témoigne, 404. 408. 413. 431. 437
L'idée qu'il a du Chriſtianiſme, 405
Il ſe convertit, & ſollicite la canoniſation du Pere Xavier, 619. 620

C

CACIL Aërio Roy de Ternate. Son hiſtoire, 204
Céylan. L'Iſle de Céylan. Sa deſcription, 127
Chaſteté. *Voyez* François Xavier.
Charité envers le prochain. *Voyez* François Xavier.
Coſme de Torrez. Ses talens naturels. Son entrée en la Compagnie de Jeſus, 270. 271
Saint François Xavier le mene avec luy au Japon, 319
Ce qu'il ſouffre dans le voyage de Méaco, 166
Il confond les Bonzes dans la ville d'Amanguchi, & y eſt en danger de perdre la vie, 414
Confiance en Dieu. *Voyez* François Xavier.
Courage dans les perils. *Voyez* François Xavier.
Crucifix. Le crucifix miraculeux de la chapelle du chaſteau de Xavier, 536. 537

F

FRANÇOIS Perez. Ses travaux évangeliques à Malaca, 322
Il ſort de Malaca par l'ordre du Pere Xavier, 527
L'idée que le Saint en avoit, 590
Saint François Xavier. Sa naiſſance, ſes qualitez naturelles,

& ſes premieres études, 2. 3. 4
Il enſeigne la Philoſophie à Paris, 7
Il eſt gagné à Dieu, 12
Sa retraite, & ſes premieres ferveurs, 13
Il ſe conſacre à Dieu par des vœux, 15
Il ſe lie les bras & les cuiſſes avec de petites cordes, *ibid.*
Il eſt guéri miraculeuſement, 16
Il ſert les malades dans l'Hoſpital des Incurables de Veniſe, & il y ſuce le pus d'un ulcere, 17. 18
Il va à Rome, & retourne à Veniſe, 18. 19
Il ſe prépare à ſa premiere Meſſe : il la dit, & tombe malade, 20. 21
Saint Jeroſme luy apparoiſt, 22
Il va à Boulogne, & y fait beaucoup de fruit, 23
Il retombe malade, & ne laiſſe pas de preſcher, 24
Il eſt appellé à Rome, & il y travaille avec ſuccés, 25
Il eſt deſtiné aux Indes, 28
Les connoiſſances que Dieu luy donne ſur la miſſion des Indes, 30
Il prend congé du Pape, & ce que le Saint Pere luy dit, 31
Son voyage de Rome à Liſbonne, 33. 34. *& ſuiv.*
Il arrive à Liſbonne, & gueric Simon Rodriguez en arrivant, 40
La vie qu'il mene à Liſbonne, & le fruit qu'il y fait, 41. 42. *& ſuiv.*
Il refuſe ce qu'on luy offre de la part du Roy de Portugal pour le voyage des Indes, 51
Il part pour les Indes, & ce qu'il dit à Rodriguez en partant, 53
Ses occupations ſur mer, 56. 57. *& ſuiv.*
Il arrive au Mozambique, y ſert les malades, & tombe malade luy-meſme, 59. 60. *& ſuiv.*
Il paſſe à Melinde, & à Socotora, 63. 64. *& ſuiv.*
Il arrive à Goa. L'état où il trouve les Indes, 69. 72. 73. *& ſuiv.*
Ses premiers travaux à Goa, 76. 77. *& ſuiv.*
Il va à la coſte de la Peſcherie, & y travaille utilement, 84. 85. *& ſuiv.*
Il ſe ſert des enfans pour guerir les malades, 90. 91. *& ſuiv.*
Il traite avec les Braemanes, 98. 99. 100
Il va au ſecours des Chreſtiens de la Peſcherie, 112
Il va au Royaume de Travancor, & y fait beaucoup de fruit, 114
Il eſt perſecuté par les Braemanes, 116
Il met en fuite l'armée des Badages, 118
Il écrit en Europe pour avoir des miſſionnaires, 124

Il envoye un missionnaire à l'isle de Manat, 127
Il fait une entrepriſe contre le Roy de Jafanapatan perſecuteur des Chreſtiens, 131
Il écrit au Roy de Portugal, 134
Il convertit un Gentilhomme Portugais fort libertin, 137
Il delivre de peſte l'isle de Manar, 143
Il va au Sepulcre de Saint Thomas pour conſulter Dieu ſur le voyage de Macazar, 147
Il eſt batu par les démons, 152
Il convertit un grand pecheur, 154. 155
Il porte un Marchand fort riche à la perfection évangelique, 159
Il va à Malaca, & y travaille utilement, 163. 167
Il va à Amboyne, & ce qu'il y fait, 174
Il aſſiſte la flotte Eſpagnole pendant la maladie contagieuſe, 177
Il va à diverſes iſles, & recouvre ſon crucifix tombé dans la mer, 179
Il va aux Moluques, 183
Il fait de grands fruits à Ternate, 186. 207
Il va à l'Iſle du More, 197
Il connoiſt ce qui ſe paſſe dans une iſle éloignée, 196
Il convertit les peuples de l'iſle du More, 198
Il eſt perſecuté par un peuple ſauvage, 201
Il travaille à la converſion du Roy de Ternate, 204
Il anime le Gouverneur de Malaca à combatre les Achenois, 223. 225. *& ſuiv.*
Il annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca, 240. *& ſuiv.*
Il appaiſe une tempeſte, 248
Il écrit au Roy de Portugal, & ce que ſa lettre contient, 249. 250. *& ſuiv.*
Il preſcrit des regles aux miſſionnaires de la Peſcherie, 259. 260. *& ſuiv.*
Il paſſe en l'iſle de Céylan, & ce qu'il y fait, 265. 266
Il convertit un jeune Gentilhomme fort débauché, 268
Il apprend des nouvelles du Japon, & penſe à y aller, 274
Il entreprend la converſion d'un ſoldat extrémement vicieux, & en vient à bout 277. 278. 279
Il aſſiſte à la mort Dom Jean de Caſtro Vice-Roy des Indes, 280. 281
Il établit des Superieurs pour gouverner la Compagnie en ſon abſence, 288. 289
Il envoye Gaſpar Barzée à Ormuz, & luy donne des inſtructions par écrit, 290. 291. *& ſuiv.*
Il part pour le Japon, 319. 330
Il en apprend des nouvelles, 328. 329

Il y arrive, 333
Il va à la Cour de Saxuma, & eſt bien receû du Roy, 342
Il commence à preſcher dans Cangoxima, & y convertit pluſieurs perſonnes, 343
Il viſite les Bonzes, & taſche de les gagner, 344. 345
Il va à la Forteresſe d'Ekandono, & y fait beaucoup de fruit, 356. 357. 358
A Firando où il preſche avec beaucoup de ſuccés, 361
A Amanguchi où il fait moins de fruit qu'ailleurs, 363. 364. *& ſuiv.*
A Méaco, où il n'eſt pas écouté, 371
Ce qu'il ſouffre allant à Méaco, 166. 167. *& ſuiv.*
Il revient à Amanguchi, & y fait de grands fruits, 373. 374 *& ſuiv.*
Il ſe déclare hautement contre les Bonzes, 385
Il répond à leurs objections, 387. 440
Il va au Royaume de Bungo, 392
Il y eſt receû avec honneur, 393. 394
Son entrée dans la Ville capitale, 399. 400. *& ſuiv.*
Dans le Palais du Roy, 403. 404. *& ſuiv.*
Son entretien avec le Roy, 404. 408.
Il fait de grands fruits dans le Royaume de Bungo, & convertit un fameux Bonze, 410. 411
Il donne des avis au Roy de Bungo, 417. 418
Il diſpute ſur la Religion avec Fucarandono, & les avantages qu'il a ſur luy, 423. 424. *& ſuiv.*
Il part du Japon pour retourner aux Indes, & Dieu luy fait connoiſtre le ſiege de Malaca, 442
Il ſauve du naufrage par ſes prieres le navire où il eſt embarqué, 444. 445. *& ſuiv.*
Il forme le deſſein de porter la Foy à la Chine, & prend des meſures pour cela, 454. 455
Il détourne une tempeſte, 456
Il acheve la converſion du Roy des Maldives, 462
Il envoye des miſſionnaires en divers endroits, 478
Il eſt établi Provincial des Indes, 480
Il donne de nouveaux ordres & de nouvelles inſtructions au Pere Barzée, 482. 483. 484. *& ſuiv.*
Il écrit au Roy de Portugal ſur ſon voyage de la Chine, 490. 491
Il connoiſt que la peſte eſt dans Malaca avant que d'y arriver, 494
Il aſſiſte les peſtiferez, *ibid.*
Il prend le deſſein d'aller à l'iſle de Sancian pour paſſer ſecretement à la Chine, 506
Eſtant à Sancian il prend des meſures pour entrer dans la

Chine, 522. 523
Il retarde son voyage en faveur des Marchands Portugais, & tombe malade d'une fievre violente dont il guerit, 525
Il écrit diverses lettres à Malaca & à Goa, 527. 528
Il est réduit à une extréme disette, & retombe malade, 529. 530. 531
Ses dispositions interieures pendant sa maladie, 532. 533
Il meurt. Son âge, & sa figure exterieure, 534
Il est enterré sans aucune cérémonie, 535
On le déterre, & on trouve son corps sans aucune corruption, 537
Le saint corps est porté à Malaca, à Cochin, à Goa, & les honneurs qu'on luy fait par tout, 538. 544. 545. 546. *& suiv.*
On fait dans les Indes des informations de la vie du Saint, 549
Les peuples l'invoquent, & réverent ses images; on luy bastit des Eglises, 550. 551. 552
On poursuit sa Canonisation, 617. 620
Il est réveré par toute l'Asie, & il se fait des miracles de tous costez par son intercession, 620. 621. 623. *& suiv.*
Le miracle perpetuel de son corps entier, 627
Il est beatifié, & ensuite canonisé, 628. 629
Le témoignage des héretiques en sa faveur, & ce qu'il faut conclure de toute sa vie, 631. 632. 633
Ses vertus. Son don d'oraison, & son union avec Dieu dans les extases, 20. 282. 369. 553. 554. *& suiv.*
Son amour envers Dieu, 558. 559. 560. 561
Sa charité envers le prochain, 17. 26. 33. 37. 38. 42. 58. 60. 77. 112. 162. 177. 494. 505. 561. 562. *& suiv.*
Son zele des ames, 21. 25. 57. 77. 78. 81. 193. 194. 286. 287. 490. 491. 526. 565. *& suiv.*
Son courage dans les perils, 100. 287. 491. 520. 524. 578. 579. *& suiv.*
Sa confiance en Dieu, 153. 196. 491. 579. 580. 581. *& suiv.*
Son humilité, 29. 38. 72. 482. 585. 586. 587. *& suiv.*
Sa soumission aux ordres de Dieu, 20. 68. 153. 594. 595. 596
Son obéissance Religieuse, & son amour pour la Compagnie de Jesus, 492. 255. 596. 597. 599. 600. *& suiv.*
Sa pauvreté, 19. 21. 24. 32. 41. 46. 51. 52. 58. 82. 529. 608. 609. *& suiv.*
Sa mortification, & son amour des souffrances, 13. 16. 20. 30. 33. 39. 43. 46. 51. 202. 254. 282. 347. 610. 611. *& suiv.*
La suite de ses voyages, 565. 566. 567

Sa pureté de corps & d'ame, 19. 613. 614. 615. 616.
Sa dévotion envers la Sainte Vierge, 156. 616. 617
Ses prédictions, & ses connoissances surnaturelles, 63. 139. 156. 173. 174. 178. 181. 185. 210. 228. 351. 446. 453. 457. 493. 505. 507. 512. 516. 518. 528. 531. 533
Son don des langues, 88. 115. 173. 341. 376. 378
Ses miracles, 83. 103. 120. 169. 170. 211. 348. 349. 464. 495. 509. 510. 511. 519. 543. 548. 622. 623. *& suiv.*

G

GASPAR Barzée, ses talens; il arrive aux Indes, 283
Il va à Ormuz, 290
Il est établi Recteur du College de Goa & Vice-Provincial des Indes, 480. 481
Son obéïssance, & son humilité, 482. 483
George Alvarez. Sa charité envers le Pere Xavier, & le soin qu'il en a durant sa maladie, 531. 532
Il luy rend les derniers devoirs, 535
Goa. Sa situation, & quand elle a esté bastie, 69

H

HUMILITÉ. *Voyez* François Xavier.

I

JACQUES Peréyra. Son zele pour la Religion, 455
Son navire dit la Sainte Croix asseuré au milieu des écueïls & des tempestes, 457. 459. 460. *& suiv.*
Il est nommé Ambassadeur vers l'Empereur de la Chine, 459
Il avance une grosse somme pour les prépatatifs du voyage, *ibid.*
Il est dépouïllé de ses biens par le Gouverneur de Malaca, 498
Il est rétabli par le Roy de Portugal, 540
L'honneur qu'il rend au corps de Saint Xavier, 542
Jafanapatan. Le Roy de Jafanapatan persecute les Chrestiens, & fait mourir son propre fils, 128. 129
Il promet d'embrasser la Foy, & manque de parole, 265
Sa mort funeste, 144
Japon. Sa situation; la nature du païs, 334
L'humeur des peuples, 274
L'état du gouvernement & de la Religion, 335. 336. 337
Japonois Chrestiens. Leur ferveur, 354. 355. 359. 379
Jean Bravo. Il est receû en la Compagnie par Saint François Xavier qui le forme de sa main, 323. 324
Jean d'Albuquerque Evesque de Goa. Comment il receût Xavier, 71
Sa lettre au Pere Ignace en faveur des Ouvriers de la Compagnie, 469
Jean Deyro. Il quitte son ne-

goce pour embraſſer la pauvreté évangelique, 159. 160
Il le reprend, & ce qui luy en arrive, 161. 217
Jean Fernandez. Il accompagne Saint François Xavier au Japon, 319
Ce qu'il ſouffre dans le voyage de Méaco, 166
Dans la ville d'Amangnchi, 414
Sa moderation & ſa patience héroïque, 381
Jean III. Roy de Portugal. Il demande des Peres de la Compagnie pour les Indes, 27
La bienveillance qu'il témoigne au Pere Xavier, 40. 41
Son amour pour la Compagnie de Jeſus, 45
Il veut retenir Xaviet en Portugal, & puis le laiſſe aller aux Indes, 48. 49. 50
Les ordres qu'il donne pour le bien de la Chreſtienté des Indes, 136. 137
Il défraye les miſſionnaires, 471
Il pourſuit la canoniſation du Saint, 549
Jeroſme Caſalini. Il loge Xavier à Boulogne, 24
Ce qu'il diſoit du Saint, 25
Saint Ignace de Loyola. Il taſche de gagner Xavier à Dieu, & en vient à bout, 8. 12. 13
Il le préſerve de l'héreſie, 10
Il le nomme pour la miſſion des Indes, 28
Il l'établit Provincial des Indes, 480
Il luy écrit pour le rappeller en Europe, 600. 601

L

LANGUE. La langue Malayoiſe fort délieate, 165
Preſque univerſelle dans les Indes, 168
La langue du Japon. Son caractere, 340. 369. 438
Don des langues. *Voyez* François Xavier.

M

MAGDELAINE Jaſſe ſœur de Saint François Xavier. Sa ſainte vie, & ſa ſainte mort. Son don de prophetie, & ce qu'elle prédit de ſon frere, 5. 7
Maldives. La converſion du Roy des Maldives, 462
Malaca. Sa ſituation; ſes Rois; le naturel de ſes habitans, 164. 165
Manar. L'iſle de Manar; ſa ſituation. Ses peuples convertis & martyriſez, 126. 127. 128
Méliapor. On l'appelle aujourd'huy San-Thomé, & pourquoy, 149
Melinde ville maritime, ſa ſituation, & quelle eſt la nature du païs, 63
Miracles. *Voyez* François Xavier.
Moluques, Iſles célebres, leur ſituation, & ce qu'elles por-

tent, 183
Mozambique. Isle, sa situation, & son port.
More. Isles du More, leur situation, 189
La nature du païs, 191. 199
La cruauté des habitans, 192
Mortification. *Voyez* François Xavier.

N

NEACHILE Pocaraga Reine de Ternate. Sa conversion, & sa veritable dévotion, 186. 187. 189
Sa constance chrestienne dans ses disgraces, 207

O

OBE'ÏSSANCE. *Voyez* François Xavier.
Oraison. *Voyez* François Xavier.

P

PAUVRETE' évangelique. *Voyez* François Xavier.
Pierre Veglio. Son humeur agréable, sa charité envers les pauvres, 513. 514. 515
La récompense de sa charité, 515. 516
Sa mort extraordinaire, 517. 518
Pierre de Couïllan Religieux de la Trinité. Sa prédiction sur ce qui regarde la Compagnie de Jesus, 70. 71
Pureté de corps & d'ame. *Voyez* François Xavier.

R

ROCH Olivéïra. Ses travaux évangeliques à Malaca, 322

S

SANCIAN, Isle de la Chine, 515
Seminaire de Sainte Foy. Son origine, & son établissement, 107
Soumission aux ordres de Dieu. *Voyez* François Xavier.

T

TANOR. La conversion du Roy de Tanot, 466. 467
Thomas. Saint Thomas Apostre. Sa prophetie touchant le rétablissement du Christianisme dans les Indes, 70
Les monumens qui y restent de Saint Thomas, 149. 150
Trichenamalo. La conversion du Roy de Trichenamalo, 468. 469

V

VIERGE. Dévotion envers la Sainte Vierge. *Voyez* François Xavier.

Z

ZELE des ames. *Voyez* François Xavier.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 13. Février 1682. signées LE PETIT, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis au sieur SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de Sa Majesté, & Directeur de son Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer *la Vie de Saint François Xavier, composée par le Pere Bouhours de la Compagnie de Jesus;* & ce durant six années consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté achevé d'imprimer. Pendant lequel temps Sa Majesté fait défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & à toutes autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, ou faire imprimer ladite *Vie de Saint François Xavier*, sous quelque prétexte que ce soit, & sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le quatorziéme Février mil six cens quatre-vingts-deux. Signé, C. ANGOT, Sindic.

Permission du Réverend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receû de nostre R. P. Général, permets au P. Dominique Bouhours de la mesme Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, qui porte pour titre *La vie de Saint François Xavier de la Compagnie de Jesus, Apostre des Indes & du Japon*, & qui a esté veû & approuvé de trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente. A Paris l'onziéme de Février mil six cens quatre-vingts-deux. Signé, CLAUDE COLLET.

A0114 71536

Digitized by Google